DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES
CULTURELLES DE BUCAREST

NICOLAE IORGA

HISTOIRE DES RELATIONS ROUMAINS

Anthologie et édition augmentée
par
Florin ROTARU

Imprimerie SEMNE
BUCAREST
1995

Cette anthologie a été publié dans le cadre du program culturel:
BUCAREST, CAPITALE CULTURELLE ÉUROPÉENNE

HISTOIRE DES RELATIONS

ENTRE LA FRANCE ET LES ROUMAINS

PRÉFACE DE M. CHARLES BÉMONT
Directeur de la Revue historique



Ce livre a été publié d'après la première édition: N. Iorga,
Histoire des relation entre la France et les roumaines,
Payot, Paris, 1917

INTRODUCTION

M. Nicolas Iorga ou Jorga est un Moldave. Il est né à Botuschani le 5 juin 1871. Docteur de l'Université de Jassy, il est professeur d'histoire à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie roumaine, député au Parlement du royaume. Il est arrivé jeune à de hautes situations par son travail, sa science et son talent. Pour nous autres Français, il est intéressant de savoir en outre qu'il est venu terminer en France ses années d'apprentissage scientifique et qu'il est élève diplômé de notre École pratique des Hautes-Études (Sorbonne). Chargé de missions à l'étranger pour recueillir les documents relatifs à l'histoire de son pays, il entreprit de longues et fructueuses explorations dans les archives et les bibliothèques européennes, en particulier dans celles de France, d'Italie, d'Autriche et d'Allemagne. Les nombreuses copies qu'il y a prises ont alimenté pendant plusieurs années les vastes recueils qui paraissent sous le nom de Hourmouzaki et sous le patronage de l'Académie roumaine; elles ont fourni la matière de publications considérables, telles que les *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains rassemblés dans les dépôts de manuscrits de l'Occident* (3 volumes) et les *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle* (5 volumes, 1899–1915).

Mais M. Jorga n'est pas seulement un liseur, un copiste infatigable; c'est un historien. Curieux du détail des faits, il sait aussi montrer comment ils s'enchaînent et dégager les causes qui les déterminent. Il l'a prouvé dans des circonstances exceptionnelles où il a été en quelque sorte le porte-parole de son pays devant le monde savant; ainsi dans la conférence qu'il fit devant les délégués des Universités étrangères venus pour assister au jubilé de l'Université de

Jassy en 1911 *(les Éléments originaux de l'ancienne civilisation roumaine),* et les deux communications lues au troisième congrès international d'histoire (Londres, 1913) sur *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen-âge* et *La survivance byzantine dans les pays roumains.* Il a écrit de gros livres qui prouvent une lecture immense mais qui sont tout autre chose que des recueils de textes: *Philippe de Mézières (1327–1406) et la Croisade au XIVe siècle,* thése présentée à l'École des Hautes-Études (fascicule 110 de la „Bibliothèque" de l'École, 1896), sur la vie et les écrits d'un seigneur picard qui ne cessa de combattre par l'épée et par la plume les Ottomans ennemis de la chrétienté; une volumineuse *Histoire de la littérature roumaine au XVIIIe et au XIXe siècle ;* une *Histoire de l'empire ottoman* (5 vol. 1908–1913) qu'il dut se résigner à faire paraître en allemand et en Allemagne, n'ayant pas réussi à la faire éditer ni chez lui ni chez nous; une *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie* (2 volumes 1915–1916), publiée cette fois en français et à Bucarest. Et nous ne parlerons ni de ses précis d'histoire universelle ou d'histoire de Roumanie rédigés pour les élèves des écoles secondaires, ni des nombreux articles, critiques et autres, publiés soit dans le *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine* fondé en 1912, soit dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* dont il est un des directeurs (depuis 1914), ni dans des recueils d'érudition de l'étranger, tels que notre *Revue critique d'histoire et de littérature* ou notre *Revue historique.* Ce ne serait pas ici le lieu de dresser une bibliographie complète des oeuvres de M. Jorga; ce qui précède suffit d'ailleurs pour marquer la place éminente qu'il occupe dans le monde de l'érudition historique.

Publiciste savant et fécond, M. Jorga est en outre un ardent patriote. Il aime sa patrie pour la richesse de son sol, l'originalité de son art religieux et même profane, la variété de sa littérature, si complètement inconnue en France; il l'aime pour ses malheurs. Il a de la tendresse pour son peuple laborieux et honnête, surtout pour la forte race des paysans qui engrangent de si belles récoltes et donnent à l'armée tant et de si braves soldats. L'histoire lui montre ce peuple divisé en plusieurs tronçons que séparent des fleuves et des montagnes, mais qui sont conscients de leur origine commune et qui veulent s'unir en un grand État danubien. Il parle avec enthousiasme

de l'acte créateur qui, en 1866, a scellé la réunion de la Moldavie et de la Valachie et il garde à la France un vif sentiment de reconnaissance pour la part essentielle qu'y prit la „grande soeur latine" de la nouvelle Roumanie. Comme tous les patriotes roumains, il souhaite qu'à ce ferme noyau central viennent s'ajouter les autres Roumains encore soumis au joug étranger, notamment ceux qui sont les sujets persécutés des Autrichiens et des Magyars. La guerre mondiale qui éclata en 1914 lui apparut comme l'occasion unique pour délivrer enfin ces frères opprimés et parfaire l'unité roumaine. Il écrivait en octobre 1915: „Je n'ai pas hésité un moment à reconnaître et à servir la bonne cause. Je suis un de ces arriérés qui croient encore qu'il y a au monde autre chose que le droit de la force. En Roumanie, nous sommes décidés..." Les premiers revers, qui le frappèrent cruellement dans ses intérêts personnels, n'ébranlèrent ni ses convictions, ni ses espérances. C'est au peuple qu'il songea tout d'abord: „Notre paysan a été admirable dans la défense du sol natal; malgré les dures épreuves qu'il eut à subir, il n'a pas dégénéré" (lettre du 20 octobre 1916). Même après la conquête de la Valachie par les Austro-Allemands, aidés comme au moment du hallali par les Bulgares et les Turcs, il ne désespéra pas: „Nous ne sommes ni découragés ni humiliés. Nous ne nous sentons pas malheureux, bien que nous ayons tout perdu, surtout les plus pauvres d'entre nous, car les Allemands ne se font aucun scrupule de tout emporter ou de tout détruire. Nous ne regrettons rien de ce que nous avons fait; nous avons la conscience de n'avoir rien épargné pour lutter, au moment même où s'élaborait une rénovation morale, lente mais sûre. Nous ne nous leurrons pas de vains espoirs; nous subirons notre sort, c'est-à-dire que nous *les* vaincrons. C'est une oeuvre à reprendre et non une oeuvre à abandonner. La souffrance nous aura rendus plus forts pour la reprise de demain" (lettre du 18 décembre 1916). Dans le même temps, il disait à la tribune de la Chambre des députés (27 décembre): „Nous sommes entrés en guerre avec la résolution de donner tout ce que nous avons à cette heure pour obtenir notre droit entier. Pour tout cela et pour rien au-delà. Si, au cours de cette guerre, nous avons démontré une fois de plus sur tant de champs de bataille, que l'âme humaine demeure toujours supérieure aux moyens fournis par le hasard, nous avons écrit un chapitre, non seulement dans l'histoire des guerres, mais aussi dans le développement de la moralité humaine". Dans ce même discours, il évoquait encore les plus

grandes figures de l'histoire roumaine: celle de Michel Le Brave „le héros dont nous avons", disait-il, „suivi les traces dans la victoire et dans la souffrance... Nous avons souffert comme lui et peut-être dès demain nous irons punir comme lui ceux qui couvrent de leur usurpation une terre roumaine"; et celle d'Étienne-le-Grand, dont les soldats du général Sarrail ont récemment retrouvé l'étendard dans un monastàre bulgare du mont Athos (voir l'*Illustration* du 28 juillet 1917). Le 27 avril 1917, M. Jorga faisait représenter au théâtre national de Jassy un drame de lui sur Étienne-le-Grand; la famille royale y assistait et ce fut un événement littéraire qui fit battre le coeur de tous les Roumains.

En attendant l'heure de la „reprise", M. Jorga combat avec sa plume avec autant d'ardeur et de foi que les soldats avec leurs armes. Jamais peut-être son activité n'a été plus féconde que depuis le moment où il se trouva exilé dans son propre pays. Sous ses doigts d'historien et d'imprimeur se succèdent des brochures de propagande destinées à faire connaître la Roumanie aux nations de l'Entente et ces nations elles-mêmes à la Roumanie: *Relations des Roumains avec les alliés,* bref résumé de 46 pages; *Les droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea,* où il présente des considérations politiques dont les diplomates devront s'inspirer quand il s'agira de poser les conditions de la paix; *Histoire des relations russo-roumaines* fort volume de 367 pages; enfin l'*Histoire des relations entre la France et les Roumains,* qu'on lira plus loin et dans laquelle, en deux cents pages, il a condensé une masse considérable de faits attestés par les documents glanés par lui dans les bibliothèques et les archives. Dans ce dernier opuscule, on pourra suivre avec un intérêt croissant les rapports entre deux peuples séparés par de vastes espaces et par des empires ennemis, mais unis par la communauté de la langue et des intérêts depuis l'antiquité gauloise jusqu'à nos jours. Cet ouvrage a été d'abord offert gratuitement par l'auteur aux officiers de la mission française „comme un hommage de reconnaisance"; on va le lire sous une parure nouvelle. Puisse-t-il, largement répandu, contribuer à resserrer plus étroitement encore les liens qui nous rattachent à la Roumanie, liens où le coeur a autant de puissance que la raison.

CHARLES BÉMONT

AVANT-PROPOS

Ce petit livre fut commencé au moment où se posait pour la Roumanie le grave problème de ses destinées futures, ainsi que celui de son devoir envers la justice, la civilisation et l'humanité. Quelques chapitres parurent dans l'Indépendance Roumaine. *Le reste est inédit.*

L'Académie Roumaine avait pris la décision de publier cette contribution historique que la Roumanie devait bien, surtout à cette heure de lutte commune, à sa soeur aînée et à la noble protectrice de ses débuts. Elle aurait paru à Bucarest, si les événements n'en avaient autrement décidé. À Jassy, à l'heure de la retraite et des préparatifs fiévreux pour la revanche, elle se présente dans l'humble vêtement de nos malheurs.

Le but de l'auteur, ancien élève des écoles de France, est seulement de faire savoir au public français que la politique actuelle de la Roumanie n'est pas une improvisation, ni un caprice, qu'elle répond à d'anciennes traditions et suit le chemin indiqué par le développement historique.

N. Iorga
Jassy, 30 décembre 1916

CHAPITRE PREMIER

Premières relations pendant l'antiquité et le moyen-âge

Pour trouver le premier contact entre la race française et la race roumaine, apparentées par leur commune descendance latine, il faudrait remonter à l'époque très éloignée où les Gaulois, dans leur large expansion conquérante, franchirent les rivières qui bornent au Nord la Péninsule Balcanique pour arriver jusqu'aux sanctuaires de l'ancienne Grèce. Avant ou après ce grand événement de la migration des peuples, des éléments de sang gaulois s'établirent dans le voisinage des Daces.

Plus tard encore, des mélanges de sang ont pu se produire au moment où, Rome étant la dominatrice sur la Loire aussi bien que sur le Danube, des éléments militaires d'origine dace étaient employés dans des légions des Gaules ou, inversement, des éléments gaulois dans celles de la Dacie. Mais c'est un mythe d'un caractère général, appartenant à la circulation intérieure des peuples dans les larges cadres géographiques de l'Empire, et non un phénomène particulier aux relations entre les ancêtres des Français et ceux des Roumains.

Cependant, bien avant la fondation, vers l'an 1300, de la Principauté de Valachie et, vers l'an 1360, de la Principauté de Moldavie, bien avant l'apparition, au XIII[e] siècle, des premiers Voévodats roumains, les Croissades amenèrent en Orient cette chevalerie française qui, accomplissant la volonté divine, les *«gesta Dei per Francos»,* fonda le Royaume de Jérusalem, l'Empire latin de Constantinople, de nombreux fiefs militaires. À ce moment même, la race roumaine commençait à jouer un rôle dans les Balcans. Elle aida certainement à restaurer l'État bulgare détruit par les Byzantins. Des Valaques du Pinde luttèrent, pendant de nombreuses années, avec la bravoure caractéristique de leur race, contre les légions de l'empereur Basile, „le Tueur de Bulgares", sous les drapeaux du prince

manichéen qui se faisait appeler le Tzar Samuel. C'est avec eux qu'entrèrent en contract d'abord les Croisés qui, à la fin du XIᵉ siècle traversèrent la Péninsule Balcanique; puis les troupes de Louis VII, roi de France, suivant la même voie que l'armée allemande du roi Conrad, eurent à faire, dans „la forêt des Bulgares", qui s'étendait sur la plus grande partie de la région serbe actuelle, ainsi que dans les défilés des Balcans et du Pinde, à des rôdeurs valaques, à des pâtres et à des guides appartenant à la même nation, enfin à des soldats de l'Empereur byzantin, archers principalement, qui avaient été recrutés dans la „Grande Valachie" thessalienne, province de pâtres et de guerriers.

À la fin du XIIᵉ siècle, au moment où l'ardente prédication de Foulques de Neuilly provoquait cette nouvelle croisade qui devait donner le trône de Constantinople au comte Baudoin de Flandre, vassal du roi de France, les Valaques du Pinde venaient de lever l'étendard de la révolte contre les extorsions de l'administration byzantine et les offenses faites à leurs chefs. Trois fréres: Pierre, dit Casaque-Blanche parce qu'il portait le costume traditionnel en peau de mouton des bergers valaqes, Asan et Joannice prirent la direction de ce mouvement, qui finit par briser partout les tentatives de répression ordonnées par les Byzantins. Si l'État, fondé par leur valeur et leur triomphe, a pris le nom d' „Empire de Bulgarie", ils se sentirent Valaques; les noms portés par les chefs de cet État, comme celui de Borila, successeur de Joannice, montrent évidemment leur origine roumaine. Ils entretinrent les relations les plus étroites avec les autres Roumains, ceux de la rive gauche du Danube, qui formaient une brillante cavalerie légère et qui étaient appelés Coumans à cause de la domination touranienne qui pesait sur leur race. Le chroniqueur français de la troisième croisade, Geoffroy de Villehardouin, parle fréquemment des conflits qui eurent lieu entre les croisés, représentants de la confession occidentale et de l'esprit féodal, et entre ces „rois de Bulgarie", ces „empereurs" de la révolte, qui entendaient représenter l'orthodoxie inébranlable de l'Orient et les traditions impérialistes de la nouvelle Rome. Villehardouin ne se trompe jamais en ce qui concerne le vrai caractère national des éléments que les chevaliers français trouvèrent devant eux dans les plaines de la Thrace aussi bien que dans le voisinage macédonien de

Salonique. De même que son continuateur Henri de Valenciennes, il distingue le Bulgare, le „Bougre“, qui n’est pas le soldat caractéristique de cette armée des Asénides, le „Couman“ de la rive gauche du Danube, toujours à cheval, faisant flotter dans les batailles les flammes vertes de sa lance, et le „Blaque“ balcanique, le Valaque du Pinde, auteur de la révolte et défenseur de la nouvelle couronne. On retrouve d’ailleurs la même note chez le contemporain de Villehardouin, le clerc allemand Ansbert, qui décrit l’expédition de Frédéric Barberousse, pour se convaincre que le „Valaque“ était un type ethnique nettement caractérisé. Quand Villehardouin nomme le nouvel État: „Royaume de Blaquie et de Bougrie“, il se rendait bien compte du caractère de cet empire dans lequel le Bulgare représentait la tradition politique et la classe urbaine, alors que tout ce qui était pâtre et guerrier de profession appartenait à la race roumaine des „Blaques“.

Moins d’un demi-siècle après la fondation, en 1204, de cet éphémère Empire latin de Constantinople, le grand flot de l’invasion tatare s’étendit sur les plaines de l’Europe orientale et, dépassant les Carpathes, refoula le roi de la Hongrie vaincue jusqu’aux rives de la Mer Adriatique pour se retirer ensuite et se fixer dans la steppe russe et les régions danubiennes devenues désormais le siège de sa domination. Les Tatars étaient considérés par les représentants de l’idée de la croisade comme des alliés possibles contre les Sarrasins et les Turcomans, profanateurs du Saint-Sépulcre et dominateurs des Lieux Saints. Pendant des dizaines d’années, on se leurra en Occident de l’idée que le Khan pourrait devenir le fidèle auxiliaire d’une nouvelle croisade et que cette alliance pourrait même être scellée par la conversion au christianisme du redouté empereur mongol. Les Dominicains et les Franciscains, fidèles soldats de l’Église romaine, qui étaient chargés spécialement de convertir l’Orient à la foi catholique, obtinrent plus d’une mission auprès de ces Tatars susceptibles d’abandonner leurs croyances religieuses. Parmi ces moines mendiants et vagabonds, qu’animait un zèle nouveau, la plupart appartenaient à la race latine, et beaucoup à la nation française. C’est pourquoi des données, sinon sur les Roumains eux-mêmes, du moins sur le pays qu’ils habitaient et sur le mélange de nations dont ils faisaient partie au point de vue politique, se trouvent

dans les récits naïfs d'un Nicolas Ascelin, d'un Jean du Plan-Carpin, Dominicains, d'un Rubruquis, lequel était de fait, un Flamand d'origine appelé Ruysbroeck. Ce dernier parle de la „Valachie d'Asan", dans le nom de laquelle on a cru voir une allusion à un État roumain établi sur la rive gauche du Danube; mais la mention de Salonique (le Soloun des Slaves) dans le voisinage prouve qu'il s'agit uniquement de cette grande Thessalie qui était le réservoir balcanique d'où essaimèrent les Valaques.

Le nom même de l'État valaque, fondé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, au commencement du XIVe siècle, par la réunion de groupes politiques d'origine populaire, qui se trouvaient depuis longtemps disséminés dans la Valachie actuelle, se rencontre pour la première fois dans les oeuvres de Philippe de Mézières [1], ce fervent propagateur de la croisade, ce chevalier picard qui fut mêlé, dès sa première jeunesse, aux affaires de l'Orient, ce chancelier de Chypre qui possédait des connaissances directes et personnelles sur la Syrie et sur l'Égypte. Au couvent des Célestins de Paris, il composa des ouvrages destinés à ranimer dans l'Occident déchiré par les discordes l'esprit d'offensive chrétienne, le devoir de vaincre les païens et de délivrer les Lieux Saints. Il n'oubliait aucun peuple, aucun État qui aurait été capable de soutenir la nouvelle croisade, et c'est pourquoi à deux reprises, d'abord dans son *Songe du vieil pélerin,* puis dans sa *Chevalerie de la Passion* écrite à l'époque de la catastrophe subie par les chrétiens à Nicopolis (1396), il mentionne la „double Abblaquie". Il prouve par là qu'il connaissait aussi bien l'existence de la principauté valaque que celle de la nouvelle forme politique moldave, située au Nord du territoire roumain sur la rive gauche du Danube. Il avait même appris le nom du second des „grands princes" valaques d'Arges, qu'il appelle Alexandre de „Balgerat", forme corrompue du mot Basserab. Alexandre, fils de Basserab, sut en effet maintenir contre la Hongrie l'indépendance nationale qu'un grand effort militaire avait fait triompher en 1380 sous le règne de son père.

NOTES

1 Voir *Philippe de Mézières,* par Nic. Jorga, no 110 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 1896.

CHAPITRE II

Les Français sur le Danube roumain pendant les croisades du XVe siècle

D'ailleurs des chevaliers français apprirent à connaître cette Valachie à l'occasion de la bataille de Nicopolis perdue, comme on sait, par leur faute: au lieu de laisser les troupes aguerries de Mircea, prince de Valachie, frapper le premier coup sur l'armée de hardis spahis et de janissaires inébranlables qui combattait sous les orders de Bajazet Ier, ils se lancèrent avec une impétuosité inconsidérée à l'attaque des Infidèles. Mircea dut assister en témoin attristé à une défaite qu'il n'avait pu empêcher. Alors que le chef suprême, Sigismond, roi de Hongrie, à demi Français lui-même par son origine luxembourgeoise, – ses prédécesseurs Charles-Robert et Louis le-Grand, contre lesquels la Valachie lutta pour obtenir son indépendance, étaient des Angevins de Naples, des Français de pure race et de système français dans leur administration en Hongrie –, s'enfuyait sur une barque vers les bouches du Danube pour revenir par Constantinople et la Dalmatie dans sa capitale, des chevaliers français se réfugièrent sur la rive gauche du Danube, où ils trouvèrent devant eux des paysans auxquels la croisade ne disait rien que la possibilité d'un gain recueilli sur les vaincus, quels qu'ils fussent. Froissart reproduit les récits concernant la rencontre désagréable avec ces pillards rustiques, qui allèrent cacher dans leurs chaumières les vêtements luxueux des chevaliers habillés et armés à la mode de Charles VI.

Et cependant ces chevaliers de la croisade devaient revenir. Lorsque Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, désireux de se signaler dans la grande lutte pour le Christ, cherchait à nouer des relations avec les princes chrétiens de l'Orient qui devaient le soutenir dans ses entreprises, il envoya du côté de la Lithuanie, vers le duc Witold qui ambitionnait la couronne royale, son ambassadeur, Guillebert de

Lannoy. Guillebert s'arrêta à Kameniec-Podolski, sur le Dniester, dans le voisinage immédiat des provinces du prince moldave Alexandre-le-Bon qui régna pendant plus de trente ans (1400–1432) et à qui la Moldavie dut l'achèvement de son organisation militaire et politique. Il assista à des repas solennels en compagnie d'ambassadeurs venus de pays lointains et de princes tatars vassaux. Accompagné d'une escorte de seize personnes, Roumains pour la plupart, il passa le fleuve, de Kameniec à Hotin, forteresse moldave; il portait des lettres rédigées en latin et en „tatar". La recontre de l'envoyé bourguignon avec le prince Alexandre, eut lieu dans le bourg de „Cozial", nom qui rappelle celui de l'ancienne capitale du pays, Suceava, en slave Socav. Une nouvelle escorte et de nouvelles lettres de sauf-conduit lui furent accordées pour continuer son voyage vers les pays du Sultan turc; mais ces pays étaient troublés par la mort de Mohammed Ier (1421) et il dut changer d'itinéraire. Après avoir traversé des lieux déserts dans une contrée encore mal colonisée par le nouvel État moldave, il arriva au principal port du pays, sur la Mer Noire, le Moncastro des Génois, la Cetatea-Alba des Roumains, qui était pour les Tatars et devait être plus tard pour les Turcs, ses conquérants, Akkerman. Il y trouva des Génois, des Valaques et des Arméniens ou „Hermins", qui faisaient le commerce avec le Levant. L'arrivée de Guillebert eut lieu à l'époque où des milliers d'ouvriers, fournis par Witold, s'occupaient à relever les anciens murs dus aux dominateurs génois et à mettre ce grand port, qui était aussi un débouché pour les provinces russes de Lithuanie, en état de résister à une éventuelle attaque des Turcs. Il faut mentionner encore qu'avant d'arriver à Cetatea-Alba, notre voyageur tomba entre les mains de hardis „robeurs", qui se rendirent maître· de sa personne et de son avoir. La notion de l'ordre public existait cependant dans cette Moldavie du commencement du XVe siècle, car les coupables furent aussitôt saisis et livrés à la victime, qui put en disposer selon son bon plaisir; au lieu de les faire pendre, il se borna à reprendre son argent et il les laissa libres de pratiquer leur métier aux dépens d'autres voyageurs.

Un peu plus de vingt ans après le voyage de Guillebert de Lannoy, une armée hongroise commandée par le Roumain Jean de Hunyadi, capitaine du royaume contre les Turcs, se proposait de marcher contre Constantinople même et d'aller raffermir l'Empire

menacé de Byzance. Elle devait être transportée sur une flotte fournie par Venise pour le compte du duc de Bourgogne et du Pape. Les galères vénitiennes entrèrent en effet par les bouches du Danube (1445) pour donner la main à Hunyadi, qui, avait échappé au désastre de Varna (1444). Leur commandant était Valerand de Wavrin, un Bourguignon, qui, revenu dans son pays, raconta les exploits accomplis dans son aventure danubienne à son oncle, Jean, auteur des *Enchiennes chroniques* dont le naïf patois picard fait encore les délices des lecteurs.

Une cinquantaine de pages de ce récit pittoresque sont consacrées à cette campagne de 1445, et à chaque moment, quand il s'agit d'auxiliaires, sont mentionnés des Roumains de Valachie, dont le chef était à ce moment le prince Vlad Dracul. Il est question aussi de son fils, „le fils de Valachie", de son précepteur, un vieux guerrier qui parlait assez bien le français pour raconter aux croisés la manière dont s'était passée, cinquante ans auparavant, sous ses yeux, la grande bataille de Nicopolis. L'armée valaque est décrite comme une troupe hardie et bruyante, remplissant l'air de ses cris de guerre, surtout au moment où les grandes bombardes des croisés lançaient contre les murs des châteaux turcs du Danube, avec une certaine précision, leurs lourds boulets de pierre. Ils s'essayaient eux-mêmes à cette artillerie peu connue, et il arriva que l'explosion d'une bombarde trop chargée transforma la joie de ces rudes soldats en désolation. Wavrin racontait volontiers à son parent ce qui advint sous les murs de Giurgiu, qui est pour lui „la Géorgie", et il n'oublie pas de mentionner que le château, décrit dans tous ses détails, était du au grand prince Mircea. Son successeur lui avait parlé des nombreux blocs de sel vendus en Turquie et dont le produit avait fourni les dépenses de la construction. Espérant regagner cet héritage paternel occupé par les Turcs, il assurait que, dans ce cas, les femmes de son pays seraient capables de conquérir, leurs fuseaux à la main, l'Empire ottoman.

Le Danube est traversé par de simples bateaux roumains que le chroniqueur appelle des „manocques".

Après avoir pénétré jusqu'à l'embouchure de l'Olt, au „Petit-Nicopolis" (qui est la ville actuelle de Turnu) et après avoir attendu l'arrivée, longtemps ajournée jusqu'à un moment tout-à-fait

défavorable pour les opérations, de Hunyadi, les croisés revinrent par le Danube, en touchant à ce port de „Brilago“, aujourd'hui Braila qui, visité dès le XIVe siècle par des vaisseaux de l'Orient, notamment de Trébizonde, était le principal débouché commercial de la Valachie, et à celui de „Lycocosme“, qui est Lycostome (la Bouche-du-loup), le château insulaire de Chilia, dans le Delta du Danube.

On touchait alors à l'époque qui marque la fin des croisades françaises. Si la Moldavie combat encore pour la Croix, si son grand prince Étienne (1457–1504) mérite, dans la deuxième moitié du XVe siècle, d'être nommé par le Pape Sixte IV l' „athlète de la chrétienté“, l'attention de la France sera désormais dirigée vers le grand problème intérieur de son organisation moderne et se détournera des pays danubiens. Pour se gagner des alliés contre les Turcs, Étienne-le-Grand noua de nombreuses relations avec la Papauté, avec les villes commerçantes de l'Italie, Venise surtout, mais aussi avec Florence et, sans doute, avec Gênes, avec les princes italiens, – quoique sa correspondance avec le roi de Naples n'ait pas été conservée, – sans parler de ses voisins catholiques, les rois de Hongrie (Mathias, fils du Roumain Jean de Hunyadi) et de Pologne. Il y eut bien à la même époque des aventuriers, comme Antoine Marini de Grenoble, ministre du roi de Bohême Georges Podiebrad, qui vinrent solliciter de Louis XI son concours pour une grande oeuvre commune contre les Turcs; mais si ce roi, de figure si nouvelle et si inquiétante, professait son adhésion à l'idée de la Croisade, il n'était en rien inspiré par l'enthousiasme de ses prédécesseurs; et d'ailleurs jamais un envoyé ne lui fut officiellement adressé pour demander même un faible secours en faveur de la Moldavie prête à succomber. François Ier, tout comme son contemporain allemand, le roi Maximilien Ier et le Pape Léon X, fut l'auteur d'un projet de croisade; mais ce projet n'eut pas de suite, et l'ennemi de la Maison d'Autriche, le candidat français à la Couronne impériale, le défenseur de la frontière du Rhin contre les appétits allemands, avait bien autre chose à faire que s'opposer aux progrès de ce Soliman-le-Magnifique qui devait être néanmoins son allié permanent contre Charles-Quint.

CHAPITRE III

Négociateurs et voyageurs français au XVIe siècle

Premiers preténdants roumains en France

La „France en Orient“ avait fini par la catastrophe de Nicopolis ou, si l'on veut, par l'insuccès de cette campagne du Danube que nous venous d'esquisser. La France des diplomates, en quête d'alliances, pénètre dans ce même Orient européen au commencement du XVIe siècle par ses agents permanents à Venise, par ses émissaires à Constantinople et par les ambassadeurs extraordinaires qui viennents s'aboucher en Transylvanie avec les princes magyars de cette province, prétendants à la couronne de Hongrie confisquée par les Habsbourg, pour les amener à combattre ensemble l'impérialisme envahissant de la Maison d'Autriche.

À l'époque où un Rincon apparaissait à la petite cour hongroise des Carpathes comme messager d'alliance, la Moldavie, qui était devenue la principauté roumaine dirigéante, se trouvait sous le sceptre d'un personnage particulièrement actif et entreprenant, Pierre, dit Rares, fils du grand Étienne. Il entretenait des relations avec tous ses voisins chrétiens, rêvant de mettre à profit leurs discordes pour s'emparer de cette Transylvanie même, où avait des apanages étendus et qui était habitée en grande partie par des paysans de sa race roumaine, prêts à le recevoir comme un libérateur. Il fut tour à tour l'ennemi acharné et l'ami passager des rois de Pologne, du „Voévode Jean“ – le roi de Hongrie de la famille des Zapolya –, de Ferdinand d'Autriche. Mais il n'entretint pas de relations directes avec la France, dont les agents suivirent cependant avec un intérêt marqué les progrès et les vicissitudes de ce „Petro Bogdan“ (Bogdan signifie en turc: Moldave) „vayvoda“ ou même „roi“ de la lointaine Moldavie. Le „roy de Valachie“, souvent simple créature et instrument docile de la puissante Autriche, attirait beaucoup moins l'attention.

Les rapports des représentants de la France à Constantinople mentionnent quelquefois des faits touchant l'histoire des Principautés qui se passèrent sous les yeux de ces agents. Ils virent pendant la première moitié de ce XVIe siècle des cortèges de Voévodes nouvellement créés par leur „empereur", le Sultan, de malheureux princes déposés revenant à Constantinople pour y être dépouillés, rançonnés et punis de leur prospérité passée, des révoltés mis à mort pour avoir convoité de régner, même à titre de vassaux, sur l'une ou l'autre des principautés. Ils témoignent çà et là de leur pitié pour ces victimes d'une ambition téméraire ou du droit le plus authentique. „Voilà", écrit un de ces agents en 1558, „la foy qu'on voit en ces Turcs quand on est pour leur intérêt". Une autre fois, sur ces mêmes Turcs, couverts du sang d'une récente exécution politique, il dit encore: „C'est une nation quel'on ne scauroit assez hayr et blasmer, tant pour son infidellité et différence de sa religion à la notre, que pour etre coustumière de faire tousjours de semblables ou plus meschans actes".

Quelque temps après, un hasard rapprocha la France de cette région danubienne. La dynastie des Piastes venait de s'éteindre en Pologne. Son héritage était réclamé par l'impérialisme autrichien, qui était en train de s'annexer par des infiltrations dynastiques, comme en Hongrie, l'Orient chrétien entier ou au moins les pays catholiques, non sans la connivence du Saint-Siège. Catherine de Médicis voulut empècher cette nouvelle extension de la domination des Habsbourg. A l'archiduc, elle opposa l'héritier même du trône français, son fils Henri, le futur Henri III. Pour gagner les électeurs polonais, elle fit miroiter devant leurs yeux l'appât d'une réunion de la Moldavie – ou, comme on disait en Pologne, la Valachie – à la couronne royale.

Dès le mois de septembre 1572, le roi Charles IX promettait par lettre adressée à Jean de Monluc, évêque de Valence, son agent, de „remettre la Valachie sous la domination dudit royaume [de Pologne] ainsi qu'elle étoit anciennement, soit qu'il la faille réduire par amiable composition ou par la force", la Pologne gagnant au moins le droit d'y nommer les princes ou „Palatins", sous réserve du tribut traditionnel à payer aux Turcs. Monluc alla plus loin: dans un discours solennel prononcé, le 10 avril de l'année suivante, devante la noblesse polonaise, il assurait que le fûtur roi était trop fier pour se reconnaître le vassal du Sultan et lui envoyer les sequins de la Moldavie acquise à

son royaume. Les Turcs, fort irrités, opposèrent aussitôt le plus revêche des refus; ce sont les „négations perpétuelles“ que constate avec regret l'agent royal à Constantinople. Cependant Henri de France fut élu et, parmi les soldats qui l'accompagnaient dans sa fastueuse entrée, il y en avait qui étaient vêtus et armés „à la valache“.

Ces relations nouvelles amenèrent une immixtion dans les affaires de cette Moldavie pour laquelle les prétendants ne manquaient jamais. On s'avisa de soutenir un personnage remuant, le Polonais Albert Laski, dont les aventures interminables eurent aussi Paris pour théâtre. Lorsqu'on essaya de soutenir ses prétentions, qui d'ailleurs étaient dénuées de tout fondement, on se heurta cependant à l'invincible résistance du pays: „ladicte Moldavie“, écrit l'agent français, „n'en veult point qui ne soit du pays“.

Parmi ceux qui figurèrent un moment à la suite de Laski, se trouvait un jeune Roumain aux longs cheveux noirs, à l'allure avenante, doué d'un grand talent pour les langues étrangères, capable de s'exprimer dans l'italien le plus pur de cette époque où le style des concetti régnait à la cour de France, et d'élever même son talent jusqu'à écrire des hymnes de hautes envergure sur la Divinité: il s'appelait Pierre Démètre; il prétendait être le fils de ce prince Patrascu, „Petrasque“ pour les Français, qui avait été soutenu jadis dans ses malheurs par le baron d'Aramont, ambassadeur de France en Orient, et par conséquent il prétendait être l'„héritier de la Grande Valachie“. Il savait raconter ses malheurs d'une manière particulièrement intéressante et donner un accent de sincérité à la revendication de ses droits naturels. Pauvre enfant sans soutien, otage de son père, puis orphelin abandonné aux Turcs, il „avoit été envoyé par certains Pachas en Syrie et en Arabie, et même dans plusieurs forteresses et châteaux d'Asie, toujours sous une forte garde, affligé et peiné pendant bien quatorze ans“; il venait de Damas pour „se jeter aux pieds de cette couronne très chrétienne“, soutien naturel de tous les déshérités et appui des légitimités en détresse. L'intervention de l'ambassadeur de France à Constantinople suffirait, disait-il, pour le faire triompher de ses ennemis et pour renverser le prince Mihnea, qui avait usurpé son héritage.

Cette requête date de l'année 1579. Ce ne fut cependant pas avant 1582 qu'il se dirigea vers Constantinople, par Lyon; de là il

écrivit, au mois de février suivant, une lettre à Mme de Germigny, dame de Germolles, femme de l'ambassadeur qui devait faire valoir ses droits devant le tribunal éminemment corruptible du Grand-Seigneur. Un an plus tard, Germigny, qui avait reçu à Constantinople son client, dûment recommandé à Venise par le secrétaire français Berthier, assurait que „l'affaire de mon prince se va toujours polissant", jusqu'à pouvoir fixer comme terme du „rétablissement" le mois de mai suivant. Il avait déjà éprouvé cependant bien des retards, sous différents prétextes: fêtes musulmanes, présents et tributs à recevoir etc.; en vain était-on intervenu auprès de la Sultane épouse, qui désirait des fards et des chiens couchants de France; auprès de l'„oncle" du Sultan et des dignitaires qui avaient été convaincus dans la question difficile de l'„héritage légitime" de la Valachie. On avait fini par perdre l'espoir de vaincre la résistance de l'„usurpateur", lorsqu'enfin un nouvel effort renversa l'obstacle: Pierre, prince de Valachie, fit une sortie solennelle, comme les anciens empereurs byzantins, semant l'or sur son passage à travers la multitude ébahie et charmée par sa belle prestance, et il alla s'installer, avec des amis français, à Bucarest et à Targoviste. Là, il fit fondre des canons, préparer une petite armée et élever des palais dont le gout français fit un peu plus tard l'admiration de Bongars, le savant éditeur des *Gesta Dei per Francos.* En février 1584, Germigny se déclarait enchanté de „nostre prince", qui lui „avoit envoyé pour ses estreines son portraict avec deux timbres de zebelline".

L'affaire finit mal cependant. Ce prince aux grands airs et aux habitudes dépensières, ce coquet personnage, ami des étrangers, déplut. Des plaintes furent adressées à la Porte, et Mihnea sut en tirer parti. Pierre fut destitué sans que l'ambassadeur de France, toujours en mal d'argent, put intervenir pour détourner le coup. Or Pierre, qu'on avait affublé du sobriquet de *Cercel,* ou „Boucle d'oreilles", à cause de cet ornement qu'il portait à la manière des mignons de Henri III, préféra s'enfuir en Transylvanie, où il fut dépouillé et retenu dans une prison d'État, pendant deux ou trois ans. S'étant échappé du château de Munkacs, il n'osa plus se présenter à la Cour de son ancien protecteur, où, du reste, on lui avait nettement déconseillé de se rendre. Il parut à Venise pour y répandre une fois de plus la renommée de sa beauté, de son luxe et de ses aventures. On l'admira,

mais on l'invita à s'en aller le plus tôt possible. À Constantinople où il se rendit ensuite, les derniers efforts d'un homme sans argent, sans parti, sans appui diplomatique, ne furent qu'une douloureuse convulsion. Les Turcs finirent par s'en délivrer en faisant couler la barque qui l'emportait pour un exil lointain (1589).

L'exemple de ce court triomphe trouva cependant des imitateurs, qui devaient être moins heureux, mais aussi moins malheureux que lui. Déjà en 1554 le prince de Moldavie Alexandre Lapusneanu, gendre de Pierre Rares, le „tyran" dont parlent les rapports français de Constantinople, rappelait avec orgueil devant les ambassadeurs de Transylvanie l'exemple des rois de France, d'Angleterre et de Pologne, qui, tous, „bien qu'étant très puissants, payent le tribut au Sultan et exécutent ses orders, de même que la Moldavie et la Valachie"; plus tard, il recommandait ses fils, si leur héritage leur était ravi, au roi de France aussi bien qu'à ceux d'Angleterre et de Pologne et au doge de Venise.

Ce fut encore un héritier de Moldavie, mais d'une autre branche, remontant aussi à Étienne-le-Grand, qui se présenta à Paris en 1588, avec des lettres du Pape: un certain Jean Bogdan, Janus pour le Saint-Siège, et qui, pour sa part, signait en lettres grecques: Élie (Ilies). Henri III le créa chevalier de l'ordre de Saint-Michel et lui adjoignit pour le voyage de Constantinople un secrétaire, Harlay de Sancy, conseiller d'État. Jean alla s'embarquer à Venise accompagné, non par Sancy, qui n'avait montré aucune hâte d'accourir auprès de lui, mais d'un personnage de moindre importance, Joaquin Balue. Sur ces entrefaites, Henri III était mort, et l'ambassadeur de France à Constantinople n'accueillit pas avec une sympathie marquée le protégé d'un roi défunt.

Alors Jean Bogdan revient en Occident: on le retrouve en Angleterre d'abord, puis à la cour d'Henri IV, et enfin à Genève, en 1591; de là, il implore encore une fois l'appui du seul prince qui put lui rendre le trône de ses ancêtres en faisant intervenir son ambassadeur, le comte de Brèves, auprès du Sultan et de ses conseillers; son fils était resté en France, „à sa maison". Mais toutes ses requêtes et celles de ce fils ne servirent de rien; après un long séjour de mendiant à Venise et après des pérégrinations à travers l'Europe entière, quêtant pour un voyage à Constantinople toujours

ajourné, le pauvre prince „déjecté“ dut finir ses jours dans quelque auberge obscure.

Il faut mentionner enfin un vieux soldat, Étienne, soi-disant fils du prince de Moldavie Étienne Tomcha, qui servit le roi de France dans les Pyrénées, au siège de Jaca, vers 1590.

Mais le temps était venu où, de nouveau, des Français allaient visiter, pour leur intérêt ou pour celui d'une cause supérieure, ces pays du Danube, où l'on parlait de la France comme d'un grand pays très éloigné, mais dont la force avait été jadis respectée à Constantinople, capitale de l'empire qui prétendait nous englober [1].

Des voyageurs français, amenés par le hasard ou attirés par la curiosité d'une route nouvelle vers l'Orient, traversaient les Principautés roumaines au moment où les princes mendiants désireux de „revendiquer leur héritage“ s'arrêtaient à la cour de France pour y trouver un appui. Certains parmi ces voyageurs nous ont laissé des récits qui nous font bien connaître l'aspect des pays roumains du Danube dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Le premier dont nous ayons des notes n'est autre que Bongars, déjà mentionné plus haut. Il visita la Valachie en 1585, après avoir fait une ample récolte d'inscriptions latines en Transylvanie. Muni de lettres que lui délivrèrent Sigismond Bathory, prince de ce pays, et certains notables saxons, il trouva un compagnon de route dans un des officiers du prince Mihnea, Guillaume Walther, „chambrier et thrésorier“.

Par „Brassovie“, aujourd'hui Brasov–Kronstadt, ville de frontière, toute pleine de Roumains d'outre-monts qui y fréquentaient aux „marchés“ du vendredi et du samedi, l'érudit français arrive au défilé de Bran (Torzburg pour les Allemands, le Torcsvar des Hongrois), où „les coches descendent avec des cordages“. Il atteint le château attribué par le peuple au fondateur fabuleux de la principauté, Negru-Vodă, et s'arrête à Targoviste, ancienne capitale du pays; là, il remarque la résidence bâtie, auprès de l'église de la Cour, par le protégé du roi de France, Pierre Cercel: „chasteau petit, mais beau et magnifique“; on lui parle aussi des conduites d'eau qu'il a établies et des canons qu'il a fait fondre (un très beau fragment s'en conserve au Musée de Bucarest). Le lendemain, Bucarest lui offrira un abri. Bongars présente ses lettres au prince, âgé d'„environ vingt-cinq ans“, et Mihnea lui demande „si

le voulions servir, si nous n'avions point de présens"; la Cour subvient aux dépenses des étrangers, dont les papiers sont examinés par les marchands de Raguse et les Pères Franciscains; du reste, dans Barthélemy Bertrandy, de Marseille, le voyageur a trouvé un compatriote.

Avec un passeport en slavon et sous la garde d'un „Portar" (portier), il s'en ira trouver à Giurgiu, sur le Danube, les chariots qui portaient à Constantinople le tribut, le „carres dominesques". C'est dans leur train qu'il fera son chemin vers cette Byzance qui l'attirait par ses souvenirs et ses monuments romains.

Bongars mentionne, outre les richesses naturelles du pays, les paysages de hautes montagnes qu'il a traversés et cette vaste plaine qui entourait les capitales. Il a cru découvrir, au passage, „un peuple barbare et lourd, sujet aux vengeances des grands", qui „s'enfuyt à la veue de deux ou trois personnes". Outre ce qui avait attiré son attention à Targoviste, il cite quelques belles églises et quelques solides couvents, sans oublier le château princier de Bucarest.

La Moldavie fut visitée presque au même moment par autre Français, qui n'avait cure d'inscriptions romaines, amateur qui voyageait pour son propre plaisir. François de Pavie, seigneur de Fourquevaux, fils d'un ambassadeur en Espagne et lui-même officier du grand-prieur de France, venait des „terres du Turc", ayant traversé la Syrie et l'Égypte. Ce qui le décida de s'en retourner, avec ses compagnons, Bioncourt et Montalais, ainsi qu'avec un Italien de Rimini, par ces contrées, fut seulement „l'envie de voir choses plus lointaines". Et il ressent un plaisir particulier à les décrire.

Aux embouchures du Danube, il assiste à la pêche de l'esturgeon, tellement abondante qu'on pouvait avoir la pièce pour deux sous de France. De son embarcation, il voit passer sur le rivage les chariots des Tatars nomades de la Bessarabie méridionale, du Boudschac, portant, outre tous les éléments d'un ménage primitif, des „moulins à vent pour faire leur farine". L'île des Serpents, qu'on dépasse pour aller à Moncastro, la Cetatea-Alba des Moldaves, l'Akkerman des Turcs, principal port du pays avant son occupation par les janissaires de Bajazet II, lui rappelle les récits d'Arrien. Il faut descendre à ce port de Moncastro, but des deux galiotes qui portaient le nouveau gouverneur de la ville. Par les terres du prince de

Moldavie, qui était alors Pierre-le-Boiteux, oncle paternel de Mihnea le Valaque, on se rendra en Pologne.

Le vieux port du Dniester, de fondation byzantine et génoise, est largement décrit, avec ses tours, sa „double muraille" et ses fossés, ainsi qu'avec ses grands faubourgs aux maisons de bois. Sur une charrette à bœufs, véhicule classique du pays dès l'époque des Gètes d'Alexandre-le-Grand et des Scythes de Darius, les voyageurs se dirigent vers la frontière qui sépare la province administrée directement par les Turcs de la Moldavie, vassale, mais autonome. Des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, de nombreux chevaux paissent l'herbe puissante des prairies de la steppe. On craint des surprises nocturnes de la part des bandits, des „outlaws" de cette steppe, les Cosaques, ramassis d'exilés et de chercheurs d'aventure qui appartenaient à toutes les nations voisines; les grands feux qu'on allume pourraient les avertir, mais il faut bien se garantir du froid; cependant on se réveille le matin „percez jusqu'à la chemise des rosées et du serein", et Montalais est „malade à mourir". Fourquevaux s'en console en chassant les oiseaux des nombreux lacs de ce territoire de Bessarabie, et il prétend même avoir recueilli un rare gibier: des sangliers et des ours. Les lazzi du serviteur italien qui accompagne le voyageur de Rimini sont une distraction moins dangereuse. Des herbes sauvages ayant le gout de l'ail servent à restaurer l'estomac.

Le pays est presque désert: „peu d'hommes, misérables et povres, vestus de quelques peaux de mouton, les pieds enveloppés dans des peaux ou de la mousse et escorse d'arbres, attachée et fagotée au dessus et dessoubs avec une corde"; ce sont les anciennes sandales rustiques des Daces de la colonne Trajane, qui se conservent encore dans l'usage du peuple. Ils accourent demander aux étrangers du vin pour leurs malades.

Cependant, après des journées de froid et de fatigue, on arrive à Jassy, capitale de cette principauté si riche, dans le Nord même de la Bessarabie et dans tout le large territoire qui s'étend de la rivière du Pruth aux Carpathes; elle peut valoir un million de thalers par an, dont les Turcs en reçoivent seulement 60.000, plus „cinquante faucons et soixante chevaux". „Ceste petite court est belle", à l'avis de notre baron, qui se présente recommandé par le favori de Pierre,

l'Albanais italianisé Barthélemy Bruti, „et faict assez beau voir la grandeur et la majesté que ce duc tient". On le voit sur la grande place devant son simple palais de pierre et de bois, sous une „frescade", entouré de ses boïars, de sa garde hongroise, de trois à quatre cents soudoyers, „le cimeterre au costé et la hache à la main". Comme Saint Louis sous le chêne de Vincennes, trois siècles auparavant, le bon chef patriarcal d'un peuple doux et confiant „escoutoit les plainctes indifferamment de tous les venants, lesquels, à cent pas de luy, à genoulx, faizoient à haute voix l'un après l'autre leurs doleances, et il les en renvoyoit avec la sentence quy lui sembloit la plus juste".

Fourquevaux se fait conduire dans les faubourgs de Jassy, où il rencontre des paysannes roumaines, „blanches et blondes" auprès des Bohémiennes; celles-ci, esclaves du prince, des couvents, des boïars, avaient emprunté aux premières leur coiffure traditionnelle, la „grande roue faicte de bandes de toile estroites de deux doigts, pliées l'une sur l'autre, à la façon que les marchands roulent leurs rubants".

En route vers Hotin, sur le Dniester, ville-frontière de la Moldavie, avec un château du XVIe siècle, dont on voit encore aujourd'hui les splendides ruines, le voyageur rencontre des paysannes, sur leurs petits chariots, „belles extrêmement et sans art, une guirlande de fleurs sur la teste, pour montrer qu'elles sont encore à marier"; elles vendent du lait, des cailles, „qu'elles appeloient en leur langue perpelissa", des oeufs. „Ce peuple", reconnaît Fourquevaux, „autres fois a esté colonie des Romains et en retient encore quelque chose de la langue".

NOTES

1 Pour tout ce qui précède les sources se trouvent dans le recueil de Hurmuzaki, Supplément au tome 1er.

Pour Pierre Cercel, voyez nos *Actes et fragments,* tome I; les lettres de ce prince et les rapports de Germigny sont dans le tome XI du recueil de Hurmuzaki. De même pour Jean Bogdan. Voir aussi notre mémoire sur les prétendants, dans le tome XIX des Mémoires de l'Académie Roumaine.

CHAPITRE IV

Mercenaires, voyageurs et missionnaires au XVIIe siècle

Si un Moldave, qui fut plus tard, par droit d' „héritage" encore, prince de son pays, Étienne Tomcha, combattit pour Henri IV dans les Pyrénées, il trouva devant lui, pendant son règne, combattant pour la dynastie des Movila qu'il avait remplacée, des aventuriers de France, que l'appât du gain et du plaisir avait amenés dans les contrées décrites par Fourquevaux. Le récit oral de leurs exploits par le gentilhomme lorrain Charles de Joppecourt, fut publié par un autre Français, Baret, à Paris, en 1619 sous le titre: *Histoire sommaire des choses plus memorables advenues aux derniers troubles de Moldavie.*

Dans une introduction, l'aventurier lorrain présente les „grasses campagnes de la Moldavie, arrousées de belles fontaines et ruisseaux" , „les cousteaux fort agréables et si abondans en vins que non seulement la Moldavie en est suffisamment fournie, mais encore on en transporte en Podolie et autres pays, dont les troubles présents sont dus à l'avidité des Turcs, aux avares Bachats" et au „dragon insatiable". Joppecourt prit part, bien entendu, à la plupart des combats entre les deux partis, et il les raconte, en començant par l'année 1607. Il n'étaint pas seul: la veuve du prince Jérémie Movila, le protégé des Polonais, avait engagé, pour soutenir les droits de son jeune fils Alexandre, un capitaine de routiers français, Montespin, qui commandait „soixante cavaliers françois, armés de toutes pièces". Lors de l'entrée solennelle à Jassy du jeune prétendent en 1615, ils figurènt dans le cortège, marchant aussitôt après les beaux-frères polonais d'Alexandre. Le prince en fit sa garde; elle l'accompagnait lorsque, peu de temps après, il sortit de la ville pour aller recevoir un convoi de prisonniers, paysans révoltés de Bessarabie, d'Orhieau, qu'amenaient „comme une troupe de moutons" les troupes de Wiszniewiecki, l'un des beaux-frères dont il vient d'être parlé. Les

Français passèrent l'hiver à Jassy, où, „nonobstant les guerres et les dégâts faits par les armées, on avoit un bœuf pour quinze sols et un bon mouton pour deux sols". Lorsqu'Alexandre fut contraint de se retirer à Hotin, la „compagnie française" était dans sa suite; dans une reconnaissance sur le Pruth, à Stefanesti, ces soldats d'élite furent cependant surpris par les Tatars et, bien qu'ils „avoient accoustumés d'estre tousjours vainqueurs", cinq seuls purent s'échapper. Mais Tomcha se hâta de racheter le capitaine, qu'il fit entrer à son service. C'est pourqoi Joppecourt est en mesure de raconter aussi les actes suivants de ce drame militaire qui finit par la victoire durable de l'influence turque. La suite du récit, contenant les aventures d'une sœur d'Alexandre, femme du polonais Korecki, devenue prisonnière des Tatars, est un long roman arrangé par Baret; il y introduit les souffrances d'un esclave français à Constantinopole, le capitaine Rigaut, qui parvint à s'échapper vers le même temps.

Tel qu'il est, cet opuscule, bien informé et souvent très précis, est le premier livre qu'un Français ait consacré aux vicissitudes des Roumains[1].

Après le catastrophe de Pierre Cercel, il n'y eut plus d'ambassadeur français disposé à soutenir les prétention des princes errants. Si même le successeurs de Germigny l'avaient voulu, ils étaient réduits à l'impuissance par leur perpétuel manque d'argent, situation humiliante en face d'une Cour et de dignaitaires qui prisaient chacun d'après les présents qu'il était en état d'offrir.

Une occasion leur fut cependent bientôt fournie d'agir utilement. L'Église ortodoxe de Constantinopole, complètement déchue, surchargée de dettes, vexée par les Turcs, ne paraissait plus pouvoir maintenir son indépendance confessionnelle. Alors que les représentants des États de la Hollande employaient tours leurs efforts à faire entrer le Patriarche œcuménique dans une alliance étroite avec les Réformés, le comte de Césy, ambassadeur de Louis XIII, voulut faire dériver vers le catholicisme les eaux stagnantes de la vieille religion des Grecs. Or, les princes roumains étaint, en fait, comme les chefs laïcs de cette grècitè. Il était donc bien naturel que l'ambassadeur s'adressât à Alexandre, prince de Valachie, et à son voisin moldave, il envoya dans leurs provinces des agents chargés d'entrer en relation avec les communautés catholiques, peu importantes d'ailleurs, sauf dans les villages hongrois de Moldavie, et

les Voévodes répondaient par des lettres aimables, en italien du Levant, à leur „amorevolissimo amicho“ de Constantinople. Le cardinal Bandini n'employa pas d'autre voie pour faire pénétrer ses agents dans les Principautés danubiennes. Lorsque le missionnaire Paul Bonnicio se présenta à Jassy, en 1631, le prince moldave Moïse Movilă s'empressa d'en écrire à Césy; il lui déclara que „quiconque a besoin de son aide et de son appui ne peut se servir d'un meilleur intermédiaire“ que l'ambassadeur. Il fut même question d'établir comme évèque du diocèse moldave de Bacau un des protégés de la Maison de France, Della Fratta. Gournay, successeur de Césy, continua ces bons offices des missionnaires; on a encore les lettres qui furent échangées entre ce diplomate et les princes roumains, ses contemporains; il eut même des relations utiles parmi les boïars. Cela dura jusque vers 1640; le plus important des dominateurs de la Valachie à cette époque, Mathieu Basarab, qui régna presqu'un quart de siècle (1632–1654) et mourut à l'âge d'un patriarche, assurait Gournay, en 1635, qu'il accueillerait avec bienveillance tous les prélats catholiques pour lesquels on aurait recours à sa protection. Il priait en même temps le représentant d'un roi, dont le prestige grandissait en Orient, de s'employer en sa faveur auprès du Caïmacam, lieutenant du Grand-Vizir, ce qui serait une „œuvre agréable à Dieu“ lui-même. Mais alors que les princes roumains gagnaient, maintenaient et recouvraient leurs principautés vassales par l'appui des ministres de l'Empereur, de la Hollande et de Venise, comment une intervention française eût-elle pu amener un changement de règne sur le Danube ou empêcher une de ces intrigues grecques qui ne se lassaient jamais de manoeuvrer autour des puissants de la Porte?

Les prélats envoyés par les ambassadeurs du roit étaient pour la plupart des Franciscains italiens dépendant de la „Propagande“ à Rome, ils dominaient l'Église latine en Valachie; ils la représentaient en Moldavie aussi, bien que, dans ce pays, le chef de l'organisation fût un Polonais, qui, du reste, n'y résidait pas, confiant ses pouvoirs à un vicaire, Italien comme ses prêtres. Cependant en 1659, au temps où s'opérait un grand mouvement de transformation politique en Pologne, les nouvelles des pays du Danube, intéressés dans ce conflit

pour le royaume polonais, étaient transmises par l'agent français Vignacourt.

Vers le milieu du XVII[e] siècle, des marchands français traversaient de temps en temps les Principautés, où ils n'avaient aucune place permanente dans la vie, absolument libre et même favorisée par l'État des communautés catholiques. Un certain Gaspard Caillé habitait Jassy vers 1660; il est fait mention de la maison qu'il s'y était achetée; son métier était celui d'horloger, et nous avons trouvé sa signature sur le revers d'un acte de propriété rédigé en roumain.

Un Jésuite français visita en 1685 la Cour de Moldavie. Il s'appelait Philippe Avril; il était accompagné d'un confrère, Beauvoillier et venait de Moscovie, où les Pères avaient mené pendant de longues années une œuvre de propagande qui parut menacer à un certain moment l'orthodoxie traditionnelle. Trente Roumains à cheval, fournis par le Grand–Général de Pologne escortèrent les missionaires à travers le teritoire occupé en Moldavie par les soldats du roi Jean Sobieski, le „croisé" de Vienne, victorieux des Turcs. Par Campulung, le „Campus Longus" des Romains, dont les Autrichiens, après le rapt de la Bucovine en 1775, ont fait l'affreux vocable de „Kimpolung", et à travers la grande forêt de hêtres qui donna son nom à la province „acquise" par la pieuse Impératrice Marie-Thérèse, on arriva dans les riches vallées du pays. Le Jésuite en parle comme d'„une des plus belles et des plus agréables provinces de l'Europe", malgré les continuelles incursions dévastatrices des partis polonais et des hordes tatares, qui contraignaient les pauvres paysans „de se faire des loges sous terre". Avec une nouvelle escorte, tout aussi dévouée les deux religieux se rendirent à Jassy, où les attendaient un secrétaire du prince Constantin Cantemir, père du célèbre historien de l'Empire ottoman et, comme interprète, un des fils de l'histoirien du pays, Miron Costin. Dans un „carrosse escorté de cinquante soldats" et parmi une haie de soldats armés, ils se rendirent en la présence du „Hospodar". Se levant sur son trône, le vieux guerrier fit aux étrangers cette harangue: „Mes chers pères, puisque le Roy à qui vous avez l'honneur d'appartenir et sous les auspices duquel vous allez prêcher l'Évangile jusqu'aux extrémités du

monde est un monarque si accompli qu'il fait lui seul l'admiration de toute la terre, je vous demande par grâce votre amitié pour me donner la consolation de compter désormais parmi mes autres amis deux sujets, et deux mathématiciens, du plus grand monarque de l'Univers".

Mais pour comprendres le sens de ces paroles il faut exposer la politique de Louis XIV dans les pays du Danube.

Le premier prince roumain qui eut des relations politiques avec le roi dont le prestige répandu sur l'Europe entiére avait atteint l'âme simple du vieux soldat Cantemir, fut Georges-Étienne. Chassé de son pays, la Moldavie, par les Turcs qui voulaient le punir d'avoir soutenu de ses armes les projets du prince transylvain Georges Rakoczi sur la Pologne, ce pauvre exilé, qui ne devait jamais plus revoir son pays, crut pouvoir se tourner vers le lointain roi de France[2].

Dans une lettre datée de Stettin, capitale, à ce moment, de la Poméranie suédoise, où il avait trouvé un abrit, il s'adressait, le 1[er] janvier 1665, à Louis XIV pour lui recommander son émissaire, Alexandre Jules Torquatus des Frangepani, colonel, et demander son appui auprès du Sultan. La Cour s'intéressa au sort de ce prince chrétien d'Orient; mais elle sut bientôt, par l'ambassadeur de France, qu'il s'agissait d'une „entreprise difficile". Néanmoins le 28 juillet 1667, le roi parlait encore en faveur du „prince Georges Estienne de Moldavie", qu'il appelait son „cousin"; il invitait l'ambassadeur à „passer à l'advantage dudict prince tous les offices nécessaires à cette fin", et assurait qu'il avait écouté avec bienveillance l'exposé fait par un nouvel envoyé du fuyard de Stettin, „le baron spatarius, cy-devant vostre general". C'était Nicolas Milescu, homme d'une grande érudition, qui fut ensuite consulté sur les dogmes de l'Église orientale par les représentants de la France à Stockholm que préoccupait le problème janséniste; le roi lui faisait écrire: „J'ai beaucoup d'estime et d'affection pour votre personne. Je souhaiterois bien d'estre en estat de mesme pouvoir soulager dans vos malheurs, que je prie Dieu de faire bientôt cesser, et de vous prendre, Monsieur mon cousin, en sa sainte et digne garde." De son côté, le ministre, Lyonne, ajoutait aux lettres royales sa propre missive pour remercier l'exilé de „la

lettre dont Elle a cru agréable de me favoriser" et lui rendre „ses très humbles actions de grâces".

Georges-Étienne devait cependant mourir sur la terre étrangère, ayant pour seule consolation les Psaumes ainsi que la Bible entière traduits en roumain, par le même Milescu. Un de ses successeurs, le riche et entreprenant Rouméliote Duca, eut des relations suivies avec l'ambassadeur de France à Constantinople, qui intervint pour lui fair obtenir le trône de Jassy. „Il m'a quelque obligation", prétendait au moins ce dernier, de La Haye, en 1668. Un contemporain de Duca, Grégoire Ghica, tour à tour prince de Moldavie et de Valachie, et qui venait de subir le même sort que Georges-Étienne, sort qu'il sut cependant corriger par une habileté versatile peu ordinaire, s'offrait à quitter le service de l'Empereur pour „vivre et mourir à celui de cette couronne", s'offrant à engager pour le compte du roi 2 000 soldats d'infanterie albanaise et 2 000 Croates, dont il garantissait l'expérience. Mais l'ambassade française de Constantinople, qui était naturellement consultée sur ces propositions, n'ignorait pas l'insignifiance politique de ces princes, surtout par rapport aux intérêts réels de la France. Le marquis de Nointel disait d'eux: „ils sont des esclaves et non pas des souverains; ce sont des Grecs eslevés par argent, qui, au bout d'une année ou peu plus, tombent de leur trône dans une prison où ils rendent gorge et au-delà, de ce qu'ils ont volé" (1676). Cependant les ministres du roi en Turquie continuaient, non sans quelque intérêt personnel, à entretenir des relations avec cette engeance grecque ou grécisée, qui donnait des successeurs, à Jassy et à Bucarest, aux princes héroïques du XV[e] et du XVI[e] siècle: ainsi le titre de drogman de l'ambassade fut accordé à cette même époque au fils du prince moldave Antoine Rosetti, d'origine levantine, mais orthodoxe, qui ignorait d'ailleurs les langues étrangères et qui, „cherchant avec un Turc la pierre philosophale", fut poursuivi par la police impériale.

Ces incidents personnels concernant des exilés, des aventuriers et des ambitieux ne tardèrent pas à faire place à une politique suivie de la France envers les Principautés. Après la délivrance de Vienne attaquée par le Grand-Vizir en 1683, la chrétienté occidendale, moins la France, parut devoir s'unir pour briser la puissance dégénérée de

cet Empire vieilli des Ottomans. Moscou même, gardienne de la plus stricte orthodoxie, consentait combattre, tout en poursuivant d'ailleurs ses propres buts politiques, à côté des nouveaux croisés de Jean Sobieski, qui était, aux yeux des Russes, un ennemi naturel de l'Empereur Léopold et de Venise réveillée de sa longue torpeur. Pour Louis XIV, au contraire, uniquement préoccupé de détruire la situation impériale des Habsbourg et leur domination sur le Rhin, le devoir de croisade, que chacun interprétait d'après ses droits et ses convoitises, n'existait pas. Il s'occupait peu de cette Transylvanie que l'Empereur occupa de fait et conserva à la paix de Carlowitz en 1699; tout aussi peu des deux Principautés que ses soldats traversèrent sans avoir conclu un accord avec le prudent prince de Valachie Serban Cantacuzène et avec son successeur Constantin Brâncoveanu. Les Hongrois calvinistes s'étant soulevés contre le patron des yésuites sous Éméric Tœkœli, la France fit du révolté, qui s'intitulait roi de Hongrie, son protégé permanent. On voulut lui donner en 1689 le riche fief de la Valachie, en dépossédant Brâncoveanu. Après deux ans d'efforts, les Turcs, gagnés par l'or du prince légitime, refusèrent nettement et définitivement d'installer à Bucarest l'aventurier magyar. Celui-ci obtint cependent des Turcs une grande expédition, qui fit de Tœkœli, pour quelques jours, le prince de Transylvanie. Brâncoveanu avait dû collaborer à la campagne contre les Impériaux, et son „allié" l'en dédommagea en pillant cette Valachie dont il avait même l'air de ne plus vouloir sortir. On disait encore du côté des Français, au mois de mai 1690: „Si le dessein de la Transylvanie devenoit impossible, je pourrois offrir les memes sommes pour establir le comte Tekely dans la Moldavie et la Valachie"; il s'agissait donc de reformer l'ancienne Dacie au profit de cet étranger! Pour détruire le prince valaque, on recourait à tous les moyens: on encourageait les boïars mécontents à se plaindre à Constantinople; on nourrissait les ambitions et les ressentiments du jeune Constantin, fils de cet ancien protégé qui avait été Duca. Lorsque Brâncoveanu, pressé par les circonstances, était contraint de fair quelque geste d'amitié envers la Cour de Vienne dont la suzeraineté, impérieuse et avide, lui était odieuse, on le dénonçait aussitôt comme ennemi du Sultan.

Tœkœli était décidément impossible comme „prince roumain". Mais le territoire danubien intéressa bientôt la France à un autre point de vue. Tœkœli n'était pas seul, après la défaite définitive des Turcs, à convoiter la domination en Moldavie et en Valachie. Les rois de Pologne, Jean Sobieski, puis son successeur, Auguste de Saxe, parlaient des anciens droits du royaume sur ces contrées qu'ils affectaient de considérer comme de simples Palatinats, soumis jadis à l'autorité de leurs devanciers. Pour attirer dans son parti la Pologne, pour empêcher en même temps l'Empereur d'arriver à ses fins, la diplomatie française demanda aux Turcs, pendant environ dix ans, de consentir au démembrement de la Moldavie. Le Vizir s'y refusa absolument en 1693, bien que les Polonais eussent déjà occupé, dès 1691, la Bucovine actuelle et une large partie du territoire entre le Séreth et le Carpathes. Sans abandonner le projet d'établir Tœkœli, fût-ce même en Moldavie (1694), on persista dans cette direction. Le roi proposait, le 21 avril de cette même année, qu'on cédât „Czernovitz et Hotin, avec le pays entre le Pruth et le Dniester, de Sniatyn jusqu'à l'endroit où le Pruth se rapproche le plus du Dniester." Il fallut bien en rabattre, et la paix de 1699 laissa la Moldavie entière; on restitua seulement aux Polonais, en dédommagement des efforts où ils avaient prodigué les derniers restes de leur énergie nationale, la forteresse de Kamieniec, sur le Dniester.

Il n'avait pas été donné à Louis XIV de livrer à un étranger ou de démembrer ces Principautés que Napoléon III devait, deux cents ans plus tard, réunir en les agrandissant[3].

NOTES

1 Le voyage de Bongars, est dans le tome XIV au recueil de Hurmuzaki, celui de Fourquevaux dans nos *Actes et fragments*. L'opuscule de Baret a été reproduit dans le tome II du *Tesaur de monumente istorice* publié par A. Papiu Ilarian (Bucarest, 1863).

2 Les actes concernant les relations de Césy et de Gournay avec les princes roumains sont dans nos *Actes et Fragments*, tomeI. Le voyage de Philippe Avril a été reproduit dans le recueil de Papiu, tome III.

3 Les pièces relatives à ces événements se trouvent dans le premier Supplément au tome I de la collection Hurmuzaki et dans nos *Studii și documente*, XX.

CHAPITRE V

Princes phanariotes et amis français dans la première moitié du XVIIIe siècle

Au commencement du XVIIIe siècle, l'influence littéraire et sociale de la France ne s'était pas encore étendue sur l'Europe entière; elle n'avait pas pénétré dans cette classe des boïars des deux Principautès, qui, sous l'impulsion des idées de la Renaissance, venues de Pologne surtout, avait déjà développé une civilisation nationale d'une incontestable originalité et d'une intérêt spécial par le mélange particulier des éléments occidentaux avec ceux qui appartenaient à l'ancienne tradition byzantine. Considérons le cas de Démétrius Cantemir, qui eut deux règnes de brève durée en Moldavie (1693 et 1710–1711): l'historien de l'Empire ottoman, le codificateur de la musique turque, l'auteur d'une *Description de la Moldavie*, demandée par l'Académie de Berlin, dont il était membre, le futur organisateur d'une nouvelle Académie à Saint–Pétersbourg, avait fréquenté, pendant un long séjour, comme otage de son père à Constantinople, le Palais de France; il était personnellement lié avec les ambassadeurs, qui apprèciaient son grand savoir d'orientaliste. Un Musée français conserve le portrait de ce personnage, encore très jeune: il porte la perruque aux longues boucles, la cravate en dentelles et l'épée du gentilhomme français de l'époque de Louis XIV, mais, en même temps, le turban et les détails de vêtement de ses maîtres turcs. Voilà bien l'image des deux influences qui se croisaient dans son esprit aussi bien que dans la vie même de sa patrie; mais on ne retrouve dans ses nombreux ouvrages, portant des empreintes diverses, rien qui rappelle la civilisation française.

Les relations entre les Principautes du Danube et la France se bornent, pendant la première moitié du XVIIIe siècle, à celles qui existèrent entre les princes, qui étaient des Grecs du Phanar à

Constantinople, anciens drogmans de la Porte, et ceux des Français que le hasard de leur carrière exila en Orient.

Un aventurier que le comte de Bonneval, qui devait être plus tard pacha et même grand-vizir, demande en 1729 qu'on amène les Turcs à lui confier le tribut des deux Principautés, avec quoi il se charge de réaliser des „miracles" sur le Danube, il s'offre à organiser un corps de deux à quatre mille mercenaires sous son propre commandement, avec le titre de séraskier; il ajoute que de pareilles attaches en Orient empêcheront la France de rester isolée au moment où les princes allemands, qui accaparaient peu à peu les trônes en Europe, se saisiraient aussi de l'héritage de Pierre-le-Grand. Peu après, le réfugié hongrois Disloway sollicite de la France une principauté, un „royaume" sur le Danube, dans les limites d'un vaste territoire non habité et parfaitement colonisable qui s'étendrait entre la Hongrie et les pays roumains („sur les confins de la Hongrie et de la Transylvanie et dépendant de la Valaquie"). Un autre aventurier, Radu ou Rodolphe Cantacuzène, fils du prince Étienne de Valachie, qui avait été exécuté par les Turcs en 1716, s'adresse au roi en 1749; il proteste qu'il „ne dépend d'aucune Cour"; cet individu, dont la fantaisie avait une forte couleur de charlatanisme, qui se targuait d'être chef de l'Ordre constantinien et „marquis" de toutes les terres qui avaient appartenu à sa famille, sans compter d'autres sur lesquelles cette famille n'avait jamais eu le moindre droit, espérait réaliser de cette façon des ambitions qui, à un moment donné, s'étendirent aussi sur la Serbie et qui, après l'avoir conduit à visiter en solliciteur différents milieux politiques de l'Occident, devaient lui faire perdre la vie ou au moins la liberté.

Nicolas Mavrocordato, le premier des Phanariotes, était connu à l'ambassade de France pour „l'inclination qu'il a toujours témoignée pour les François". De même que son père Alexandre, qui avait reçu jusqu'à sa mort une pension, il fut sans doute favorisé par le réprésentant du roi et conserva des relations avec Fonseca, médecin juif espagnol qui fut pendant dix-sept ans aux gages de la Maison de France, aussi le considérait-on comme un client politique assuré. Il accueillit tour à tour dans sa principauté le sieur de Fréville, qui accompagnait Charles XII réfugié à Bender, l'ambassadeur Désalleurs, qui traversa la Moldavie par un hiver affreux et qui, arrivé

enfin à Jassy, comme dans un port de salut, joignit des présents à ses compliments, sans compter nombre d'autres agents et simples voyageurs. Pris par les Impériaux en 1716, dans sa résidence même de Bucarest, Mavrocordato revint sur le trône après la conclusion du traité de Passarowitz, et Bonnac, sucesseur de Désalleurs, assurrait, en 1719, que, „pendant sa prison chez les Allemands, il a contracté une haine personnelle contre eux“, ajoutant: „le prince l'a fait assurer qu'il n'oublieroit rien pour fortifier les bons sentiments où est la Porte pour la France“. Son fils Constantin était considéré comme l'héritier de ces sentiments. Il s'adressait en 1740 au cardinal de Fleury pour le féliciter d'avoir procuré à la Porte „parmi les applaudissements dont tout l'Univers retentit“, une paix honorable, celle de Belgrade, digne de „son génie“ (1739). En échange, on lui parlait, non seulement de l'appui qui lui avait été accordé par la France pour gagner une situation princière, mais aussi de ses prédécesseurs et parents, de „leur amour pour les lettres et la protection qu'ils ont toujours accordée dans leurs États à notre nation“. On lui faisait parvenir, de la part du roi, un exemplaire des Conciles de Hardouin pour sa bibliothèque; de Paris, en 1714, des caisses de livres français arrivaient à son adresse. L'abbé Desfontaines lui adressait une dédicace; telle publication parisienne faisait l'éloge de son œuvre législative; un certain Fournier s'offrait à lui comme „correspondant de littérature“. Même dans ses malheurs, qui l'obligeaient à vendre une splendide bibliothèque, unique en Orient et dans laquelle les ouvrages français ne manquaient pas, il maintenait dignement la tradition littéraire de son pére, dont témoigne aussi la correspondace de celui-ci avec Le Quien, l'auteur de l'*Oriens christianus.*

L'appui des ambassadeurs de France à Constantinople était sollicité depuis quelque temps par un rival de Mavrocordato, le prince Constantin Racovitza, d'ancienne souche roumaine, mais „phanariotisé“ par toute son éducation. On a conservé leur correspondance. Racovitza envoie des tonneaux de vin de Moldavie, des pommes, des lévriers, de chevaux isabelle, et reçoit en échange des cadeaux en étoffes de luxe; il propose de placer des capitaux dans les entreprises des Français en Orient, pour les arracher à la cupidité turque; il forme même le projet d'un „établissement“ français en Moldavie, que devait fonder et servir son conseiller occidental, un

Marseillais, Jean-Baptiste Linchoult; ce dernier, fiancé à une dame Sturza, fut un précieux et fidèle auxiliaire pour son maître, qu'il aida dans l'adversité jusqu'à se compromettre gravement aux yeux des Turcs et, malgré l'intervention pressante de l'ambassade, il finit par la main du bourreau. Racovitza était prisé comme un „prince au cœur vrayment françois", dans lequel la „foi grecque" n'entrait que pour bien peu.

On crut tout d'abord que Grégoire Ghica, cousin du vieux Mavrocordato, et ses fils, Scarlat et Mathieu, avaient les même sentiments; pendant que Grégoire était encore drogman, on faisait l'éloge de son „zèle" et de sa „bonne volonté"; on le considérait comme „un homme qui mérite attention et qui est entièrement dans les intérêts de la France"; une pension de mille écus par an aidait à ce „grand attachement". Comme prince, il se servit de la famille des Mille, Jean et Mathieu-Georges, tous „bons François"; le premier, devenu à la mode grecque un Yanakaki, se méla à la boïarie roumaine et se perdit dans ses rangs. Mais plus tard cette famille des Ghica fut considérée comme inféodée aux intérêts allemands.

Ces détails méritent d'être soigneusement relevés; cependant, en fait d'intérêts réels, de points d'attache constants avec le pays lui-même, on était encore à les chercher. Tel solliciteur proposait en 1784 l'établissement d'un consul; mais le Ministère préférait quelque „François intrigant, lequel, sous prétexte de commerce, pourroit rendre les services nécessaires", – ainsi que le fit plus tard Linchoult. En matière de religion, les Italiens avaient pris la place, et ils se bornaient à demander une vague protection de la France, l'idée d'établir des Jésuites polonais n'ayant pas laissé de traces dans les pays roumains. Si l'on trouve à Jassy vers 1750 un père Laydet, les rapports même des agents français nous font savoir qu'il ne s'agissait que d'un „fils de François, mais Allemand naturalisé et d'inclination, intrigant, dévoué à la Saxe et au comte de Brühl particulièrement".

C'est par la voie des influences littéraires que la France allait gagner une situation durable sur le Danube roumain[1].

NOTES

1 Voir les documents dans le volume déjà indiqué de la collection Hurmuzaki et dans un récent recueil de M.J.C. Filitti.

CHAPITRE VI

Précepteurs et secrétaires français en Moldovie et en Valachie au XVIIIe siècle
Premiers écrivains français traitant des Principautés

L'usage d'employer des secrétaires français pour toutes les relations avec l'étranger devint général à la Cour des princes phanariotes de la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'italien avait cessé d'être la langue usuelle de corespondance „franque" pour l'Orient, et les Levantins eux-mêmes, Génois plus qu'à demi grécisés, durent se soumettre à la nécessité, nouvelle, d'apprendre le français, s'ils voulaient jouer un rôle ou occuper une place dans la diplomatie ottomane. Mais, jusqu'à ce que tout le monde fût en état de tourner une lettre convenable avec une orthographe quelconque, du temps dut se passer, et ce fut celui des secrétaires venus de France, nobles sans occupation ou bourgeois en quête d'aventures orientales. Puis, lorsqu'il fallut former une nouvelle génération capable de correspondre dans la langue internationale de l'Europe entière, le précepteur des fils de prince commença, à Jassy et à Bucarest, son œuvre.

Au temps des Linchoult, des Mille, des La Roche, chargés spécialement des affaires de Pologne, il n'y avait que les „directeurs de la correspondance étrangère". Il en fut autrement après la longue guerre russo-turque; la paix de Koutschuk-Kaïnardschi en 1774 inaugura un régime de nouvelles garanties pour l'autonomie traditionnelle des deux Principautés. Alexandre Ypsilanti, premier prince de Valachie après le rétablissement de ces trônes en sous-ordre, employa jusqu'à un cuisinier français, nommé Maynard ou Mesnard; mais le soin d'élever ses enfants fut confié à un Ragusain, de langue italienne, Raicevich, qui fut ensuite agent de l'Autriche dans les Principautés. Ce futur auteur des intéressantes *Observations sur la Valachie*, traduites plus tard en français par Lejeune, lisait

probablement des livres dans cette langue; et le français n'était pas inconnu du poète roumain contemporain, Jean Vacarescu, bien qu'en fait de littérature occidentale il fût plutôt un italianisant. Auprès du prince Constantin Mourousi, qui obtint la Moldavie en 1777, on rencontre deux abbés: Marchand et Pierre Chabert, dont la famille s'établit dans la Principauté. Des Italiens, originaires de Rome, comme Nagni, se faisaient appeler Nagny au moment où ils remplissaient les fonctions de secrétaires auprès de ces petits despotes aux allures sollennelles, copiées sur celles de leur „empereur" byzantin. Il fut aussi question d'un médecin français, „homme profond dans son art", à la Cour du prince de Valachie Nicolas Caradscha (Karatzas), et le rôle de précepteur des enfants princiers fut sollicité par Albert, homme de „bonne plume".

Sans doute, les propagateurs de la civilisation sociale et des modes littéraires qui envahissaient rapidement l'Europe entière n'étaient pas tous de souche française. Des Italiens, des Ragusains, certains Allemands même en étaient aussi les facteurs, intéressés sinon enthousiastes. Cependant le maître de langue français était le seul précepteur que l'Orient chrétien voulût engager et entretenir. Les journaux qu'on lisait à Jassy et à Bucarest n'étaient pas toujours des journaux de France, où l'ancien régime surveillait de près les publications politiques; mais c'étaient des journaux français qui, de Leyde, de La Haye, d'Amsterdam, de Londres, parvenaient en Orient dès le milieu du XVIIIe siècle, à la demande même des princes, qui étaient obligés de renseigner la Porte sur ce qui se passait en Occident. Une maison „grecque" de Vienne, celle des frères Markidès Poullio, qui étaient en réalité des Roumains de Macédoine nommés Puliu-Puiu, fournissait aux boïars toute une bibliothèque d'ouvrages français remarquables par autre chose encore par leur frivolité et par leur description appétissante des mauvaises mœurs. Il y en avait de bons en effet dans la bibliothèque du prince Constantin Mavrocordato, dont on possède le catalogue. Les *Aventures du chevalier de Fablas* étaient lues par des jeunes filles roumaines. Celles-ci étaient encore habillées à l'orientale, bien que les officiers russes et autrichiens ammenés dans le pays par les fréquentes occupations militaires leur eussent enseigné les danses de l'Europe et les manières des salons français, plus ou moins fidèlement rendues par ces rudes initiateurs, et que des maisons de Transylvanie ou de

Vienne eussent commencé à expédier des étoffes et même des robes d'une nouvelle façon. D'anciennes bibliothèques roumaines, comme celle de Jean Paladi, à Jassy, en 1792, contenaient Suétonius auprès d'Érasme, des volumes des Racine – la splendide édition de Berlin – et de Bossuet; Voltaire était lu avec avidité et préparait des „libres-penseurs" sur le Danube roumain. Les romans de Florian ravissaient les âmes sensibles et préparaient l'éclosion de leur rêves. On s'initiait à la connaissance de l'histoire ancienne par les pages, d'une sévérité raide et compassée, du vieux Rollin. Enfin ce n'est pas sans étonnement qu'on voit un évêque de l'Église ortodoxe, le grand Césaire de Râmnic, qui parlait le grec et l'italien, demander, sans craindre aucun dommage pour son âme, l'*Encyclopédie*.

Déjà les Français commençaient à s'installer. On verra par la suite s'ils comprirent tout ce que cette imitation naïve et passionnée de leur civilisation recélait de promesses pour l'avenir.

Parmi les précepteurs français qui firent l'éducation des fils de prince, il y en eut un qui, pour se venger de ceux qui n'avaient pas reconnu et récompensé ses services, voulut mettre par écrit l'expérience acquise pendant un long séjour parmi les Roumains; il avait résidé en Moldavie, à la Cour du bon prince, laborieux et modeste, qui fut Grégoire-Alexandre Ghica (1774–1777). Cet homme, qui devait figurer plus tard parmi les meneurs et les pamphlétaires de la Révolution pour finir sur l'échafaud une vie de mécontent et d'agité, est Carra. Son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie* parut à Jassy en 1777.

L'auteur se pique d'être un érudit en ce qui concerne l'histoire et l'ethnographie de ces régions dont il ne connaissait, en fait, que la capitale moldave, Jassy, et les grands chemins qui y menaient. Il parle donc des Daces et des Romains; il affirme que, si les pauvres Valaques ont du sang romain dans leurs veines, ils le doivent seulement à de misérables Italiens, qui, semblables aux forçats des Antilles et de Cayenne, avaient été exilés pour leurs méfaits; ils laissèrent pour héritage à leurs descendants le „vice" et la „lâcheté". Des renseignements géographiques lui avaient été fournis par la *Description de la Moldavie* de Démétrius Cantemir, auquel il emprunte des erreurs qui sont encore accentuées par l'ignorance du compilateur; c'est là aussi qu'il a puisé d'intéressants détails sur le cérémonial suivi lors de l'installation des princes.

Pour le passé moldave, il a connu, dans un manuscrit malheureusement incomplet, les chroniques du pays dans la forme qui leur fut donnée, à la fin du XVIIe siècle par le logothète Miron Costin [1]; il a recueilli aussi certains anecdotes qui circulaient sur le règne des derniers princes. Le peu qu'il sait sur le passé de la Valachie est dû, paraît-il, à un ouvrage de statistique rédigé, à cette même époque, pour la Cour de Russie, par Baur, un des généraux de l'Impératrice. La chronologie n'est pas traitée plus sérieusement. La biographie de Démétrius Cantemir est, par contre, démesurément développée; c'est un des cas où l'on peut constater dans son ouvrage un manque absolu de proportion. On se ferait une bizarre idée de l'histoire des Roumains en prenant pour guide ce pamphlet.

Les considération de Carra sur „l'état actuel" des Principautés sont d'une utilité plus réelle. L'auteur trouve des ressemblances entre la nature roumaine et celle de la Bourgogne et de la Champagne; mais une profonde mélancolie lui paraît se dégager des forêts et des lacs qui occupent la plus grande partie de ces beaux paysages. Cependant on voit partout des vergers, des pelouses semées de fleurs pendant les chaleurs de l'été oriental. „La distribution des plaines, des collines et des montagnes" lui paraît unique en Europe. „L'aspect", dit-il, „est moins imposant qu'en Suisse, mais plus riant, plus doux. La florasion dans les grands bois solitaires est d'une incomparable richesse".

Le nombre des habitans s'élève, dit-il, tout au plus à 500 000 âmes. Les villes et les bourgs, sans murs, ne souffrent pas de comparations avec „les plus misérables villages de France ou d'Allemagne"; les villages eux-mêmes ne sont qu'un amas de chaumières. Les boïars seuls habitent dans des maisons en pierres, alors que les autres se contentent de légères bâtisses en clayonnage. L'ameublement se réduit au divan qui fait le tour de la chambre; les chaises sont une inovation récente. Sur des tables de bois on sert des repas dont les mets sont cuits dans le beurre ou la graise de mouton, selon la recette empruntée aux Turcs. Carra regrette les bons rôtis auxquels il avait été habitué. Les longues siestes, la pipe orientale à la bouche, ne l'en consolent pas. Les distractions sont rares et d'une simplicité naïve. Cet historien revêche ne trouve pas à son goût la danse nationale, la „hora" (du „choros" grec), dont il fait une

description presque burlesque, sans remarquer qu'il s'agit, en fait, d'une ancienne tradition hellénique et sans se rappeller la farandole du Midi français, qui a la même origine. Le costume oriental des danseurs n'était pas si ridicule, et le Levant tout entier le conservait depuis des siècles, sans remarquer ce „mauvais goût" dont le précepteur des enfants princiers est scandalisé. Si tel jeune boïar a été sévèrement puni pour avoir exhibé un costume plus riche que celui du prince, c'est que Grégoire Ghica venait de publier des ordonnances somptuaires auxquelles il entendait soumettre tous ses sujets, pour combattre en eux le penchant au luxe dans les vêtements. Quant à cette pauvre musique tzigane qui le fait rire, elle a de lointaines origines très respectables; le XVIIIe siècle était cependant bien loin de prévoir la profonde influence qu'elle devait exercer sur l'âme contemporaine.

Carra ne connaît le paysan que pour l'avoir aperçu dans la foule avec son aspect hirsute d'ancien Dace; il ne comprend pas sa belle langue latine sonore, qu'il présente comme un patois barbare et corrompu, sans „énergie" et sans „goût"; il ne devine pas ce que ce paysan conserve, en fait de réminiscences, de coutumes et d'aptitudes artistiques dans les formes simples auxquelles il a été réduit par une vie si dure. Il l'accuse de paresse, oubliant alors le fait, qu'il a cependant mentionné, que ce paysan a été pendant de longs siècles opprimé, non seulement par des étrangers, mais encore par ses maîtres indigènes. Pourquoi ferait-il effort, puisque ces maîtres l'empêchent d'acquérir une fortune personnelle et lui imposent un travail non rémunérateur? C'est, dit-il, un effet du despotisme oriental. Explication banale où n'apparaît pas la vraie cause, à savoir le système fiscal écrasant, imposé aux Principautés par les beisons financiers d'un Empire parasite, qui ne se nourrit plus de la guerre, et d'une société corrompue. Carra énumère les produits du pays: grains, vins, bétail, brebis, chevaux, miel, cire, peaux, sel, bois, salpêtre, tabac; mais il ne voit pas que l'existence de débouchés et la liberté du commerce en accroîtraient certainement le rendement. Le nombre restreint des artisans, étrangers et indigènes, s'explique aussi facilement: c'est que le paysan, habile à fabriquer tout ce dont il a besoin, est un mauvais acheteur[2]; quant aux objets de luxe, les boïars se fournissaient à l'étranger.

Les critiques les plus acerbes concernent les institutions. Carra, l'encyclopédiste, le philosophe, qui rêve de liberté et qui croit remédier à tout par des lois meilleures, ne peut rien comprendre à un gouvernement de tradition et de coutumes, ayant à sa tête un prince de caractère patriarcal, qui pouvait être excellent si la pression de l'étranger ne s'exerçait pas trop forte – comme elle le faisait habituellement – sur son trésor. On croirait vraiment que les vertus de la Rome antique revivaient en France sous le règne de Louis XV, avec Mme de Pompadour comme Égérie et d'incorruptibles serviteurs..., en lisant les pages nombreuses dans lesquelles Carra prétend décrire le monde roumain: juges vénaux, qu'aucun Beaumarchais ne venait mettre au pilori de l'opinion publique; boïars qui trafiquent de leur influence, bien différents sans doute des intègres seigneurs de la Cour de Versailles; fonctionnaires des districts, qui ne sont pas payés et refont leur fortune en pressurant leurs administrés, comme si l'on était dans cet Occident où les fonctions publiques s'achetaient à beaux deniers comptants; femmes de la noblesse incapables de lire et d'écrire – des documents fournissent la preuve du contraire; elles lisaient même des romans français, – comme si elles avaient su que Marie-Antoinette, reine de France et fille de l'Impératrice Marie Thérèse, avait dû apprendre un brin d'orthographe après son mariage avec Louis XVI; en même temps, par une contradiction au moins singulière, ce même Carra nous apprend que les boïars, leurs pères et maris, avides de lectures françaises, dévoraient Voltaire.

De pareils pays ne peuvent rien attendre que d'une domination étrangère. Ce bon Carra la souhaite chaleureusement. Quant à la race roumaine, elle serait remplacée, par les colons de l'Empereur ou du roi de Prusse. Comme il recommande la culture du riz, de la canne à sucre, les indigènes seraient tout naturellement réduits à la condition d'esclaves. Les marchands bavarois, autrichiens, hongrois, en auraient bientôt fini avec les derniers représentants d'une classe moyenne dénuée d'initiative et incapable de progrès.

Tel est l'état de ces pauvres pays danubiens décrit par Carra; tel est l'horoscope qu'il a tiré pour l'avenir. Ce n'est pas seulement parce qu'il se targue de libéralisme révolutionnaire, mais parce qu'il en veut au prince Grégoire Ghica, ce Phanariote, d'éducation plutôt roumaine, qui employa son règne moldave à tenter des réformes dans le sens de la philosophie occidentale, ce patriote qui fut une victime

de la politique autrichienne pour avoir essayé d'empêcher le rapt de la Bucovine. Carra n'épargne aucune accusation à son ancien maître: d'après lui, Ghica est une créature du roi de Prusse, qui avait recommandé en effet sa nomination; il se laisse corrompre et passe en souriant sur des faits de corruption avérée; c'est un avare mesquin, qui cache son argenterie et son linge de table et pose devant ses hôtes des verres ébréchés et des serviettes sales; il est incapable de donner des lois, de protéger des artistes comme son voisin de Valachie, Alexandre Ypsilanti; s'il se vante d'avoir fondé un gymnase où il avait appelé les meilleurs des didascales grecs, il n'y emploie comme professeurs que „deux ou trois moines ignorants". Mais peut-être, pour être capable d'apprécier avec impartialité les mérites de ceux qu'on a servis, faut-il commencer par ne pas être ingrat envers eux.

En regard de l'assez triste sire que fut le famélique Carra, on a plaisir à poser un noble français, destiné à une grande carrière dans sa patrie et qui, à la suite de son séjour comme secrétaire princier en Moldavie, devait laisser un ouvrage remarquable par la profonde intelligence du sujet, par la hauter des idées et par la noble conception de l'ensamble, une des meilleures descriptions des Principautés roumaines.

Celui qu'on appelait l'„abbé" d'Hauterive à cause de ses études faites chez les Oratoriens, fut employé à Constantinopole comme attaché à l'ambassade de France en 1780. Au commencement de l'année suivante, il acceptait la proposition d'Alexandre-Jean Mavrocordato, prince de Moldavie, et l'accompagnait pour remplir à Jassy les fonctions délicates de secrétaire auprès de ce prince, homme d'une intelligence distinguée et auteur de poésies greques assez bien tournées.

Habillé *alla turca*, avec un châle à la ceinture, des bottes molles aux pieds et une pelisse sur les épaules, il suit le chemin habituel des cortèges princiers, qu'il décrit dans des notes de voyages, très spirituelles, avec une vraie valeur littéraire. „Une princesse belle comme le jour", la femme de Mavrocordato, se trouve dans la nombreuse et brillante compagnie, et le secrétaire ne manque pas de signaler tous les beaux minois grecs rencontrés au passages: la jeune princese Caradscha et la sœur même du nouveau Hospodar; il maudit les *féredschés* dont les plis l'empêchent de voir les belles dames, ou les dames supposées belles, de Bourgas. Passant le Danube à Silistrie,

où la vue d'un cerf-volant manœuvré par un enfant le rassure à l'égard de la peste et de ses ravages, il passe la nuit dans un village où l'attendaient „un million de puces affamées"; il aperçoit le couvent de Slobozia, datant du XVIIe siècle, sans en remarquer l'architecture intéressante; il traverse des déserts fertiles, des villages composés de misérables huttes, qui ne sont pas cependent plus humbles que celles „des villages de la Bauce et de la Sologne", mais qui contiennent en abondance tout ce qui pourrait nourrir une ville; il y goûte pour la première fois ce „pain" de maïs „bouilli" qui est la *mamaliga*, la „polenta" roumaine; il contemple une joyeuse danse de noces et admire l'élégant costume des paysannes. Puis, après le passage de la frontière qui sépare, à Focsani, la Valachie de la Moldavie, bien que fatigué des hommages dus à un personnage de son rang, membre de la suite du maître, il s'indigne contre l'*ispravnic* (gouverneur) barbu, qui s'avise de le recevoir et de le nourrir trop négligemment. À Vasluiu il voit une petite villageoise de dix-huit ans qui lui semble descendue d'un tableau, avec son métier sur les genoux: „nos duchesses", dit-il, „ne brodent pas avec une plus jolie main, avec un plus beau bras et avec une aisance plus noble" dans la chaumière où tout est nettoyé et tout se trouve en ordre.

Arrivé à Jassy, il avait cru trouver des barbares en guenilles habitant „des niches de bouc" et parlant une langue épouvantable; il était en effet prévenu dans ce sens par ses prédécesseurs, sur lesquels il formule ce jugement que nous nous bornerons à reproduire: „tous ceux qui se sont plaints de ce pays y ont laissé des sujets de plaintes et en ont porté ailleurs. Ceux qui disent", ajoute-t-il, „qu'on manque de tout ici ne disent pas tout ce dont ils manqueraient en France", où „plus d'un million de Français, à deux pas de l'abondance de tout, sont dépourvus de tout". Il parlait ainsi après trois mois passés au milieu de ces boïars silencieux, de ces femmes aux yeux baissés qui valaient bien sans doute le monde remuant, hardi et bavard dont fourmillaient les appartements du Versailles royal.

Ayant lu Carra, le secrétaire français se croit obligé, dans une description qu'il rédigea à ce moment (*La Moldavie en 1785*), de parler des familles régnantes, Mavrocordato, Ghica, des titres accordés aux princes phanariotes. Mais il ajoute des notes justes sur les motifs de la grandeur et de la décadence de ces hommes ambitieux

qui tombaient l'un après l'autre, victimes de leurs traditions de famille; il y a beaucoup à glaner pour l'historien dans ces nombreauses anecdotes puisées à la bonne source. À côté des figures, bien esquissées, de consuls, d'aventuriers, de belles femmes, auxquelles il fait la cour devant la princesse et un peu pour la princesse elle-même, il dessine, d'une main légère, en souriant, les types caractéristiques de la société moldave: grands boïars magnifiques, fonctionnaires antichés de leurs titres, Grecs „dénués de tout sentiment d'honneur", marchands grecs insinuants et fourbes, grossiers marchands moldaves qui trafiquent de denrées à bon marché, artisans allemands ivrognes et querelleurs, Juifs ressemblant aux „chèvres d'Angora", vils Bohémiens et enfin, aux deux bouts, parmi tout le rammassis d'étrangers, le peuple, habitué à être bafoué et maltraité, et le prince, qui, malgré les grâces qu'il distribue, ne trouve pas un seul fidèle. Les Grecs, laïcs et ecclésiastiques, sont l'objet d'une longue et mordante satire. Des considérations sur la vie économique en général finissent l'opuscule. L'auteur insiste sur le manque d'organisation dans le travail et sur l'affreux gaspillage pratiqué avec insoucience par un peuple qui – Hauterive ne l'a pas remarqué – savait bien que le produit de son labeur ne servirait qu'à enrichir l'étranger. Il voudrait pouvoir amener des „bergers de Milan", de la catégorie des colons rêvés par Carra. Mais il reconnaît que cette pauvreté était heureuse, et peut-être en somme le bonheur est-il le but de cette fragile vie humaine.

Après quelques années de séjour, les premières idées du secrétaire princier se précisèrent.

Alexandre Ypsilanti avait succédé en 1787 à Mavrocordato, lorsqu'Hauterive crut devoir lui soumette, comme à un nouveau protecteur, un „mémoire assez étendu sur l'état de la Moldavie", qui est son principal livre concernant ce pays.

Il est empreint d'un grand sérieux et d'une sympathie sincère pour les Roumains. Cette intelligence pénétrante s'était rendue compte enfin que, „de tous les peuples qui les environnent et qui se glorifient d'une ancienne généalogie, ils sont encore ceux qui conservent dans leurs coutumes et dans leurs lois le plus de conformité avec celles de leur fondateurs; que, dans la confusion générale de toutes les mœsurs..., ils sont les seuls dont la servitude est restée indécise, dont la dégénération n'est pas condamnée et laissée

encore à l'espérance: qu'ils sont les seuls qui, sans faire partie intégrante d'un vaste Empire, conservent, sous la condition d'un tribut, leur nom et leurs formes civiles; qu'ils n'ont pas perdu tous les moyens de modérer la puissance de ceux qui règnent sur eux; qu'ils savent même, par l'unanimité de leurs acclamations ou de leurs murmures, influer sur la plénitude et la durée de leur autorité, qu'ils sont enfin les seuls qui gardent les lois et la langue du premier peuple de l'univers..., quelques-uns de leurs usages comme des traditions nationales, et enfin des traits précieux et ineffaçables de la simplicité de ces anciens Romains qui domptèrent tout l'univers, et des Scythes (lisez : Daces) qui ne furent domptés par personne"[3].

Dans ce petit écrit, bien ordonné, les renseignements historiques ne figurent que pour expliquer les „usages" et appuyer de la sorte les „privilèges". Cette brève notice, exacte dans ses lignes générales, fournit aussi des preuves d'une clairvoyance peu commune; l'auteur y fait preuve d'une habileté particulière à saisir les rapports permanents qui existent entre les actions politiques, d'un côte, et le territoire, la race, de l'autre. Hauterive adment cependent la disparition totale de l'ancien élément dace et la retraite ultérieure des colons romains devant les barbares qui les ont refoulés dans la montagne protectrice.

Les débuts de la principauté moldave sont exposés d'après la légende ancienne contenue dans les chroniques que le secrétaire du prince avait pu utiliser à la suite du précepteur Carra. Hauterive ajoute d'ailleurs des hypothèses naïves; il explique par exemple le nom de la ville de Roman (c'est-à-dire: fondation du prince Roman) par le caractère romain que Dragos, le prétendu créateur de l'État moldave, avait entendu donner à son œuvre. Il glorifie le long labeur guerrier d'Étienne-le-Grand, vainqueur de Mohammed II et de la puissance ottomane à son époque héroïque, et il donne à celui qui „sut maintenir sa nation dans une indépendance absolue" le doux nom indigène de Stefan Voda, „le Voévode Étienne": „son nom a remplacé dans les chansons nationales", dit-il, – et c'est la première fois qu'un étranger mentionne ces chants épiques roumains, pareils à ceux des Serbes par l'essor héroïque aussi bien que par la beauté de la forme – „ceux des divinités daces qu'elles célébraient alors et que les chansons valaques célèbrent encore; le récit de ses exploitss fait encore aujourd'hui le charme du loisir des bergers et la joie de festins

et des fêtes"[4]. Comme il avait déconseillé, dès les premières lignes de son écrit, une politique favorable à la Russie, dont il démontrait la „protection ambitieuse"[5] il considère comme une grave faute la résolution prise en 1711[6] par le prince Démétrius Cantemir d'ouvrir au Tzar Pierre les portes de son pays moldave. Hauterive croit que le méfiance de la Porte envers tous ses sujets chrétiens et les mesures qu'elle prit à leur désavantage sont dues à cette action imprudente et erronée dans son principe même.

Un second chapitre s'occupe du peuple, en reconnaissant avec respect les traces, très visibles, de sa noble origine: „la haute stature et la constitution robuste des soldat romains", tels qu'ils sont représentés, au moment même de la conquête de la Dacie, sur la colonne du conquérant à Rome. Dépouillé de sa terre, le paysan a gardé cependant, avec sa „liberté personnelle", des „qualités morales qu'on chercherait en vain chez les voisins", car „les Moldaves n'ont rien perdu de ce caractère originaire qui se révolte contre toute oppression nouvelle". Il les montre prêts à protester contre tout accroissement de leurs charges, à dénoncer les abus des „ispravnics", à venir, quelle que fût la distance, devant le tribunal du prince lui-même pour lui présenter des doléances qu'il doit nécessairement écouter. „Ils haranguent", dit le spectateur journalier de ces belles scènes fières et patriarcales, „avec une éloquence d'autant plus persuasive qu'elle a toute la simplicité des inspirations de la nature, sans manquer des ressources de l'art. On ne peut se présenter avec une contenance plus modeste. Ils attendent, les yeux fixés sur la terre, qu'on leur ordonne plusieurs fois de parler. On dirait qu'ils n'ont ni l'usage, ni le courage d'exprimer leurs pensées. Mais cet embarras étudié est bientôt suivi d'un flux de paroles, tantôt prononcées avec une volubilité prodigieuse tantôt soutenues d'un ton pathétique, et toujours accompagnées d'un geste expressif et d'une physionomie pleine d'intérêt. *J'avoue que cette tradition de l'ancienne liberté romaine est une des choses auxquelles je m'attendais le moins et qu'il m'a été le plus doux de trouver à quatre cents lieues de Rome et à dix-huit siècles de Cicéron».*

Hauterive repousse avec indignation le reproches „de paresse et de friponnerie qui sont encore adressés, par les intéressés du pays même et par les ignorants de l'étranger, aux paysans roumains. On dit la même chose du paysan polonais, qui subit une oppression sociale

plus pesante encore, mais qui du moins n'a pas à fournir aux exigences incessantes de l'étranger rapace. La Moldavie campagnard n'entend pas s'épuiser pour le profit d'autrui et, en outre, il ne veut pas s'embarrasser, dans ses fréquents déplacements à la recherche d'une terre plus riche et d'un maître plus doux, par le poids même de ce qu'il aurait accumulé et conservé. Ces laboureurs opinâtres d'aujourd'hui, ces pâtres infatigables du XVIIIe siècle ne sont pas des fainéants. „Quand l'indolence est volontaire", s'exprime avec raison notre auteur, „elle n'est pas toujours un vice. Ici elle est une ressource". Il n'oublie pas de mentionner en connaisseur, donc en ami – ce qui est la même chose – une „activité qui s'accommode aux circonstances", une „patience sans bornes dans les maux nécessaires", une gaîté qui ne se dément pas dans la pauvreté et „les vertus domestiques qui rendent cette pauvreté heureuse", une hospitalité inimitable dans son abondance et sa délicatesse, „une politesse qui est attachée aux formes de leur langage et qui, par conséquent, durera toujours".

Comme la religion ne représente pas ici les moyens de vivre d'une caste et les intérêts de son ambition, ni même les tendances d'un système tendant à absorber toute la vie morale des hommes, mais bien une simple „partie de l'éducation domestique", familiale, les prêtres ne se distinguent de leurs ouailles, en quittant l'église, que par leurs vêtements, et parfois dans les villages, ce caractère distinctif même manque presque complètement. Ces bons curés pauvres et modestes „donnent l'exemple de la patience et de l'industrie: ils sont les meilleurs époux, les meilleurs villageois de la province", étrangeres aux querelles aussi bien qu'aux plaisirs coupables du cabaret. Il ne faut d'ailleurs pas les confondre avec ceux qui peuplent des riches fondations monastiques; étrangers au pays, ces derniers appartiennent pour la plupart à l'avide clergé grec, exploiteur de l'Orient orthodoxe entier; dénaturant à leur profit les actes de donation dus à des fondateurs qui voulaient seulement mettre leur création sous la tutelle vénérée des Lieux Saints, ils traitent leur monastère en tyrans, „comme une conquête", et cumulent avec cette qualité celle d'agents d'une propagande politique étrangère[7].

Les marchands et artisans n'ont pas un caractère exclusivement national et parfaitement défini. L'auteur ne s'occupe de cette classe que pour formuler des critiques et proposer des remèdes dont nous

nous occuperons plus tard. Les boïars, au contraire, solliciteront, même pour définir leur rôle et découvrir leurs usages, l'attention de ce penseur politique.

Ils se distinguent de leurs collègues valaques par des goûts casaniers et patriarcaux, par leur grand amour pour la vie de campagne, où ils sont des „monarques", par plus d'économie, donc de richesse, par une liberté plus étendue à l'égard du prince que la Porte leur impose, naturellement sans les consulter, par „un plus grand attachement aux anciennes mœurs", un caractère plus austère et moins de penchant pour cette civilisation européenne qui, dira ce représentant de la „philosophie" occidentale, „quand elle n'opère pas un effet brusque et total, ne fait qu'ajouter de nouveaux vices aux anciens, qui introduit dans les goûts des hommes de différents âges et de différentes conditions un schisme qui tend surtout à discréditer l'autorité paternelle et civile et rend enfin les hommes moins verteux, sans les faire devenir plus polis" [8]. Mais déjà une „corruption naissante" attire les gens vers la Cour, Cour malfaisante, qui exige de si grands sacrifices pour des satisfactions si vaiens et si passagères, pour le simple „avantage de défigurer son nom et d'ajouter un trait de plus au chiffre de sa signature". À mesure que Jassy sera la capitale des ambitieux, des jouisseurs et des étrangers qui leur fourniront le décor de leur situation, la campagne, désertée, s'appauvrira, perdant peu à peu „ses clôtures bien soignées, ses beaux haras, ses villages entretenus, ses campagnes bien cultivées", l'ancienne bonté compatissante du maître et l'ancienne fidélité dévouée du paysan [9]. Quant aux femmes, qui, selon l'avis de notre écrivain, n'auraient jamais du adopter le vêtement approprié à la mollesse énervante des Orientaux, „elles ont conservé la sévérité des mœurs de leur climat; elles sont toujours infiniment plus modestes que leur costume et", ajoutera-t-il, comme pour remplir un devoir délicat, „je n'aurais pas fait cette observation, si elle ne servait à relever le mérite de leur vertu" [10]. Ce qui n'empêche pas ce costume d'avoir les désavantages enlaidissants et engourdissants que signalait Carra [11].

Constatant ensuite la poussée exercée, d'un côté par la langue grecque „que les bons vieux boïars ne parlent que par une condescendance respectueuse pour le prince" et, de l'autre, par le français „à la mode", Hauterive déplore l'abandon du parler „moldave" dont il est en état, non seulement d'apprécier la simplicité

énergique, mais de découvrir même ses vraies origines: il les retrouve en effet dans le lointain jargon guerrier des fondateurs de Rome, qui, d'après lui, s'est conservé dans les accents rustiques des laboureurs de l'Empire plutôt que dans le langage des foules urbaines.

On a relevé avec raison ce beau chapitre de philologie comparée, d'une clairvoyance vraiment étonnante, surtout si on le compare au balbutiement calomniateur de Carra, qui se trouvait cependant placé dans des conditions meilleures [12]. Hauterive va jusqu'à demander l'emploi de l'alphabet latin au lieu des lettres cyrilliques, dont les pays roumains devaient cependant se servir pendant quelques dizaines d'années encore; il croit même que certains sons intermédiaires, pour lequels on avait eu des signes qui ont contribué à les perpétuer, disparaîtront au plus grand profit des voyelles claires venant de la Rome primitive.

Mais dans ce mémoire, qui avait été demandé peut-être par le prince lui-même, Hauterive avait avant tout pour but de proposer des réformes. Il sera donc utile, pour connaître aussi bien l'état des Principautés que les qualités d'esprit de l'auteur, de s'y arrêter un peu plus longuement.

Ses considérations sont celles d'un économiste d'instinct et de vocation; en effet il rédigea son ouvrage pour fixer ses opinions dans un domaine si cher à la pensée réformatrice du siècle. Il reconnaît que l'aspect désolant de certaines parties du pays est dû seulement au „déplacement" de ceux qui veulent échapper aux dévastations des armées, aussi bien qu'aux réquisitions des postillons et des agents princiers qui accompagnent et défrayent les voyageurs de marque. Mais il sait bien qu'il y a un fort courant d'émigration et il en redoute les conséquences; pour remédier au mal, il propose de maintenir le montant actuel des impôts, sans accabler sous le poids de charges nouvelles des paysans qui ne produisent que ce qu'il faut pour leur propre entretien et pour les besoins connus de l'État, de ne pas créer au profit de tel ou tel boïar des situations locales avantageuses, de ne pas changer trop fréquement les fonctionnaires, de modérer les prétentions de la Porte, qu'entretenaient ces malheureux habitants.

Le paysan lui-même doit être enrichi, et il faut penser aux moyens d'encourager un accroissement normal de la population. Les Tziganes, qui présentent „l'indépendance la plus absolue dans un entier esclavage et la jouissance de tout dans l'exclusion de toute

prérogative civile", doivent être affranchis, en commençant par ceux dont on constatera les souffrances endurées, mais sans se presser et en les préparant d'abord pour une liberté dont ils ne sauraient autrement que faire.

La politique du gouvernement à l'égard des étrangers doit être pleine de précautions aussi sages que patriotiques. Il ne faut pas se montrer aussi accueillant à l'égard de ceux qui, comme les Juifs et les Allemands, n'apportent que des métiers d'une utilité douteuse, des moyens d'accroître, avec le lux, la dépense de la classe riche, et ne donnent naissance à aucun commerce d'une valeur supérieure à celle des peaux de lièvre que lesdits Juifs vendent depuis quelque temps en Galicie.

À ces intrus, que protègent des privilèges d'exemption, conservés avec jalousie par les consulats qui en profitent, il faudrait préférer des Hollandais, des Saxons, des Vénitiens, des Livournais et même ces bergers de Milan dont s'était occupé Carra[13]. Les fleuves moldaves, sans être réunis par un canal, ainsi qu'on en avait le projet, devraient être préparés pour devenir des artères d'un commerce plus vaste. Enfin il faut empêcher à tout prix l'invasion de ces étrangers qui exploitent un pays où ils ne séjournent pas, de ces exportateurs qui viennent constamment drainer les produits du sol moldave; on oublie cependant l'argent qu'ils y ont laissé. Il ne faut pas tolérer plus longtemps un état de choses qui fait des indigènes des importateurs, allant chercher, sous la protection des consuls, „des colifichets à la foire de Leipsick".

De pareilles mesures auront aussi des conséquences favorables dans le domaine politique. Les amateurs de „révolution", qui veulent remplacer le maître turc par un autre plus lointain (russe ou autre), abandonneront leurs projets pernicieux. Hauterive se met alors à examiner les profits et les pertes de ce nouveau maître, s'il parvenait à s'annexer les Principautés: il serait incapable de vendre des articles qu'il ne fabrique pas lui-même et ne tirerait aucun bénéfice de l'exportation moldave dont il n'a pas besoin; en même temps, les contributions ne serviraient qu'à accroître les revenus de quelque gouverneur despote, que la lointaine capitale de l'Empire ne serait pas en état de contrôler. Il faudrait enfin compter avec la soif de revanche qui animerait la Turquie, avec les dangers politiques et économiques résultant du voisinage immédiat avec ce concurrent perfide, que ne saurait lier aucun traité d'alliance, qu'est l'Autriche[14].

NOTES

1 Voir, entre autres, la description des antiquités trouvées à Suceava, ancienne capitale de la Moldavie. Notre écrivain reconnaît dans Bogdan Chmielnicki, le rude chef cosaque qui créa au XVIIe siècle un «État» de brigandage sur le Dniéper, le descendent de la lignée des princes moldaves qui commence par Bogdan le Fondateur.

2 Hauterive, dont il sera question plus loin, a compris ce motif (pp. 323–324).

3 Pages 21–22.

4 Pages 66–67.

5 Page 24.

6 Pages 72–73.

7 Pages 146 et suiv.

8 Pages 176–178.

9 Pages 182–184.

10 Page 244.

11 Page 248.

12 Pages 248 et suiv. Cf. page 268 et suiv.

13 Page 132.

14 Pages 223 et suivantes. Hauterive recommande au prince trois seuls personnages moldaves dignes de sa confiance, parmi lesquels le Métropolite (pages 198–200).

CHAPITRE VII

La Révolution française et les Roumains

Le grand mouvement révolutionnaire qui partit de France en 1789 n'exerça pas d'influence immédiate ni sérieuse sur ces habitants des Principautés que tous les voyageurs: les Français, dont nous avons analysé plus haut les récits, les Allemands de Russie, comme Reimers et Struve, les Anglais comme Lady Craven et Baltimore, et enfin les sujets de l'Empereur, comme Karaczay et Boscovitch, Raicevitch et Sestini, avaient plaints d'être eux aussi soumis à des „tyrans“.

La raison principale en est que, dans les pays danubiens, n'existait pas, comme dans l'Occident, cette classe moyenne qui aurait pu proclamer les nouveaux principes et entreprendre la lutte pour leur assurer la victoire. Dans la masse des paysans, le mécontentement, amorti par une longue durée de souffrances, ne s'était manifesté que par des troubles passageres, sans cette énergie consciente qui est en état de les transformer en un mouvement révolutionnaire voulu et suivi. Quant aux boïars, le nombre croissait sans cesse de ceux qui, sans avoir fait encore des études en Occident, lisaient avec passion les journaux de Paris, de Hollande, d'Allemagne, procurés par les agents consulaires d'Autriche – le *Mercure de France*, entre autres, – ou bien les romans, parmi lesquels il s'en trouvait de licencieux, fournis par ces libraires orientaux de Vienne, les frères Markidès Poullio que nous avons mentionés plus haut.

Un Grec qui avait passé quelque temps en Valachie, Alexandre Kalphoglou, nous présente le type nouveau du jeune noble, beau parleur et dépensier, qui se vantait de ne plus fréquenter les églises, de ne pas croire à la religion de ses pères et de connaître les écrivains français, depuis Voltaire jusqu'à Mirabeau lui-même, dont certainement, il n'avait lu que des fragments sans importance[1]. Mais

il y avait des lecteurs sérieux qui connaissaient la *Henriade* et les ouvrages des récents poètes lyriques, qui se procuraient, en fait d'ouvrages dramatiques, Destouches et Beaumarchais, de même que Racine, dans la belle édition elzévirienne de Berlin, qui admiraient la grande éloquence française dans les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon et qui, accumulant dans leurs bibliothèques des ouvrages d'historie, s'extasiaient devant les hauts faits des Grecs et des Romains et formaient des rêves d'avenir en feuilletant les „Révolutions" de Suède, de Portugal etc. Certains d'entre eux, comme George Bals, notaient en marge, ce qui prouve l'assiduité qu'ils apportaient à leurs lectures; l'équivalent roumain ou grec du mot français, plus rare, qui les avait arrêtés[2]. D'autres, comme Vârnav, travaillaient avec zèle aux premières traductions de français en roumain, et ils trouvaient un goût particulier à communiquer aux amis les mystères de la francmaçonnerie dévoilée[3]. Tel Grec donnait une version du *Memnon* de Voltaire, et le Métropolite de Moldavie, Jacob Stamati, né en Transylvanie, n'hésitait pas à publier dans son imprimerie archiépiscopale de Jassy un des romans français à la mode, traduit par un anonyme, *Critile et Andronius*. Les mesures prises pour les écoles par Constantin Mourousi, prince de Moldavie, et par Alexandre Ypsilanti, prince de Valachie, faisaient, avant 1780 encore, une place à l'enseignement de la langue de Voltaire l'excommunié auprès du grec indispensable et du bon latin orthodoxe de l'ancienne méthode[4].

Pour se rendre compte, du reste, des progrès accomplis par l'esprit critique et révolutionnaire, il suffit de feuilleter tel recueil de poésies légères, rédigées en grec, mais qui constituaient la lecture favorite de la société entière à Jassy et à Bucarest. On y verra les traits acerbes qui sont lancés contre les „boïars de première classe", habillés d'or, fiers de leur situation et de leurs titres, mais dénués de tout sentiment pour la misère du prochain et pour les devoirs du citoyen envers la communauté dont ils font partie. „C'est par des actes d'injustice", crie-t-on à tel faux patriote, „que tu gagnes, et tu suces sans remords le sang des malheureux. Tu n'as pas honte de ravir entièrement au public tant de sommes d'argent amassées pour quelque usage utile...? Comment peut-on prendre le titre de boïar de première classe quand en fait on est traître envers sa patrie? Pourquoi invoquer avec orgueil le nom de tes parents, si toi-même es sans vertu? Te sens-tu enclin à ne pas être injuste envers le pauvre

orphelin? Ta main est-elle secourable pour l'étranger et la veuve, et la voit-on aider au bien public? C'est en cela seulement que réside la noblesse; la généalogie seule ne la compose jamais"[5].

Mais, lorsqu'il s'agissait d'une propagande politique, ces boïars cultivés et désireux de ressembler aux nobles de la nouvelle génération en Occident se bornaient à demander à l'Europe entière le retour aux anciennes conditions d'une autonomie qui ressemblait plutôt à l'indépendance. Leur programme contenait seulement la diminution des charges qui pesaient sur leur patrie, une plus grande liberté commerciale, la stabilité des princes, qui ne devaient plus être changés presqu'annuellement, le droit d'entretenir une milice indigène, l'éloignement des étrangers, en particulier des Grecs, qui venaient dans la suite du maître, enfin la protection des Puissances chrétiennes, surtout de celles qui n'avaient pas intérêt à mettre la main sur les territoires du Bas-Danube. Telles furent leurs demandes au congrès de Focşani en 1780 et, plus tard, à chaque nouveau moment des relations entre la Russie et la Porte. À l'appui de leurs prétentions, ils invoquaient des traités anciens ou récents.

Comme ceux des États des Pays-Bas ou de la Hongrie, ces nobles se tenaient donc, dans leur opposition contre l'Autriche, sur le seul terrain des droits acquis, des privilèges confirmés solennellement, de la tradition historique. La nouvelle métaphysique des „idéologues" ne leur disait rien. Ils voulaient bien un pays libre, même un seul pays roumain; mais, dans cette patrie restaurée, ils entendaient être, non seulement les premiers, mais les seuls facteurs politiques, – eux, les boïars.

Les Principautés ne connaissaient pas non plus cette catégorie „d'intellectuels" sans argent, sans situation, souvent sans foyer, qui, après avoir sollicité une pension ou obtenu un emprunt, réclamaient à hauts cris la suppression de toute inégalité sociale. Les écraivains du temps, historiens et poètes, étaient ces mêmes boïars à l'horizon borné par les frontières mêmes de leur classe. Ou bien c'étaient des maîtres d'école, des membres du clergé, grecs pour la plupart, qui ne se sentaient pas, comme les moines et les prêtres roumains de Transylvanie qui avaient fréquenté les cercles de Vienne et de Rome, des aspirations „philosophiques", mêlés à des espérances nationales.

L'evêque de Râmnic, Césaire, demandait bien – nous l'avons déjà dit – qu'on lui envoyât *l'Encylopédie*, mais il n'y cherchait que l'information. Un „ecclésiarque" de son diocèse, Denis, auteur d'un

Chronographe, se représente la Révolution d'une manière burlesque, sous l'aspect de douze „boïars", conseillers du roi de France qui avaient déposé leur maître par ambition[6].

En 1795, un homme, qui avait passé un certain temps en Italie et qui était en état de traduire des traités de géographie et d'astronomie, Amphiloque, évêque de Hotin, parlait dans les termes suivants des événements survenus en France: „On prétend que, depuis deux ans, le peuple de France s'est soulevé, demandant la liberté et ne permettant plus au roi de le gouverner; on ajoute même qu'on a expulsé ce roi de son trône. Mais, comme nous ne connaissons pas la vérité, pour ne pas nous exprimer avec légéreté, nous ne parlerons que des anciennes coutumes"[7].

Il existait cependant un élèment révolutionnaire, en dehors de ces Polonais qui, en 1793, passèrent à Constantinople, d'accord avec le citoyen Verninac, représentant de la République, pour y préparer la guerre contre la Russie. Ces révolutionnaires, en tout semblables à leurs coreligionnaires d'Occident, appartenaient au monde grec que des intérêts commerciaux avaient dispersé à travers l'Europe entière. Au moment où Constantin Stamati, qui avait voulu être consul de France à Bucarest, assistait, à Paris même, comme spectateur, aux grandes journées sanglantes de la Révolution, où Coraï adressait des lettres sur les mêmes troubles à son ami, le chantre de Smyrne, un jeune Macédonien, Rhigas, originaire de Velestino et ancien secrétaire du boïar Brâncoveanu, du baron grec Kirilian de Langenfeld et du consul de France à Bucarest, s'agitait parmi les membres, riches et actifs, de la colonie grecque de Vienne, où l'on comptait aussi des Roumains, originaires des Balcans et des Principautés; il y composait cet hymne de la liberté hellénique, qu'il devait expier bientôt à Belgrade sous la hache du bourreau; un autre grec, le secrétaire Panaïotis Kodrikas, qui savait à peine écrire un billet en français, recevait de son ami Stamati des rapports fréquents sur les progrès de l'œuvre de délivrance.

Mais les relations étaient trop faibles entre ces secrétaires grecs des princes, qui, plus tard, soit eux-mêmes, soit, comme ce fut le cas de Kodrikas, dans la personne de leur descendants, devaient se créer une situation en France – et les boïars, qui seuls auraient été en état de commencer un mouvement politique; les distinctions entre les

classes étaient trop nettement fixées sous l'ancien régime roumain, pour que les sentiments des uns eussent pu provoquer l'action des autres. À Bucarest – et seulement dans cette capitale valaque – on se contenta de discuter les événements d'Occident dans les rares cafés fréquentés par la plèbe étrangère, encore le gouvernement intervint-il pour mettre fin à ces conciliabules qui avaient l'air de conspirations. La population accueillit avec ironie les manifestations isolées des adeptes grecs de la Révolution, et le refrain de la *Carmagnole*, l'énergique „vive le son du canon", devint en roumain *filfison*, épithète dont on gratifiait les personnes ayant un aspect peu sérieux et une prétention bizarre à l'éloquence.

Notons encore ce fait que jamais les armées de la République, qui étaient le meilleur agent de propagande révolutionnaire, ne parurent dans ces régions du Sud-Est européen, où la Révolution n'avait pas de revendications à présenter, ni d'ennemis à combattre. Les Principautés ne furent pas même mêlées aux événements militaires qui changèrent de plus en plus la face politique de l'Europe jusqu'au jour où le Dniester fut, en 1806, franchi par les Russes, qui craignaient de laisser échapper leur part de la curée et qui accusaient les Turcs d'avoir violé les traités en remplaçant avant terme des princes suspects de trahison. Dès ce moment, le sort de ces États tributaires devint un des soucis de la diplomatie européenne.

Mais Napoléon, qui remaniait à son gré la carte de l'Europe, ne se préoccupa jamais du caractère national des populations qui l'habitaient: elles formaient pour lui une simple monnaie d'échange dans ses calculs politiques. Aussi n'hésita-t-il pas à reconnaître l'annexion des Principautés par le Tzar sur les bases du traité conclu à Tilsitt. Plus tard, lorsque sa politique prit un autre pli, il parut tout disposé à en faire cadeau à l'empereur François Ier, devenu son beau-père. Quant aux Roumains, le grand conquérant prit dans leur imagination le caractère d'un héros de pure légende. Le pauvre clerc de Râmnic, Denis, dont il a été question plus haut, le représente combattant, comme les héros de l'Iliade, à la tête de ses Français, devenus les preux de ses aventures gigantesques. En vain un grand-duc russe cherche-t-il à réprimer son élan, l'Empereur, par la force de son génie, s'élance sur un canon, et il tient tête aux masses ennemies en „rugissant comme un lion". La victoire ne pouvait pas être refusée à celui qui la demandait aux grands moyens employés par les

guerriers d'Homère. Il est, du reste, de la race, un Grec, un „Rhomée"...

Plus tard, la chanson populaire se lamenta sur le sort de „Napoléon Bonne–Part (Buna–Parte) qui gît dans une terre lointaine". Si des récits plus réels de ses exploits furent imprimés en roumain, on les doit à des édituers de Pesth, où la typographie de l'Université hongroise publiait des opuscules en lettres cyrilliques; des planches grossières accompagnent ces pages, dont le contenu est traduit, sans doute, de l'allemand. Enfin, nous avons trouvé des journaux manuscrits, racontant au fur et à mesure les événements qui étaient, du reste, discutés avec vivacité entre boïars et consuls, avec intervention du Métropolite moldave lui-même, Benjamin Costachi. Ce dernier était un saint homme, qui s'attira, dans une pareille discussion sur les bulletins de la grande armée, les épithètes de „brigand , assassin, coquin", de la part de Hammer, l'agent autrichien.

Des écrivains français plus récents prétendent qu'un mémoire fut rédigé au nom des boïars des deux Principautés, un Démètre Ghica, un Grégoire Brâncoveanu, un Sturza, un Beldiman, pour demander au grand Empereur la création dans sa nouvelle Europe d'un État roumain uni, destiné à servir d'appui à la „France en Orient" [8]. Quoiqu'on n'ait pas encore fourni la preuve qu'un tel document, intéressant à coup sûr pour l'histoire de la politique napoléonienne, ait jamais existé, on ne peut pas cependant se défendre du sentiment que des assertion aussi circonstanciées et précises doivent avoir une base réelle. Mais, si la chancellerie de Napoléon adressait à l'occasion des lettres aimables à ceux des Grecs qui, comme drogmans de la Porte ou comme princes dans les deux pays, jouissaient de la protection française en servant les intérêts de l'Empire, il ne voyait rien de moldave ou de valaque, moins encore de roumain dans leur qualité politique. La Turquie seule le préoccupait et les instruments grecs qu'on pouvait mettre en œuvre pour la dominer.

Lorsqu'en 1812 la guerre contre la Rusie éclata, le Tzar s'empressa de négocier la paix avec le Sultan Mahmoud, dût-il même abandonner une partie quelconque de sa dernière conquête sur le Danube, qu'il ne pouvait plus défendre avantageusement par les armes. On lui demanda l'évacuation complète des Principautés, alors qu'il était disposé seulement à se retirer au-delà de la ligne du Séreth.

Napoléon fit de son mieux pour empêcher les deux États de s'entendre. Le Sultan, sacrifié à Erfurth, devint son très bon ami; Napoléon lui promit, dans des termes emphatiques qu'il croyait appropriés aux goût littéraires de l'Orient, aide et secours. Son nouvel ambassadeur, Andréossy, allait venir à Constantinople pour arranger les affaires des Turcs, incapables de lever encore une armée; mais il tarda si longtemps que la patience et la lenteur proverbiales des Turcs en furent exaspérées. On céda donc aux offres pressantes d'Alexandre Ier, qui avait chargé l'amiral Tschitschagov de lui rapporter la paix à tout prix. Le 28 mai 1812 de l'ancien style, la paix de Bucarest reportait la frontière entre les deux Empires du Dniester au Pruth, et le Tzar annexait, sous le nom impropre de Bessarabie, qui s'applique historiquement au seul territoire tatar au-dessus des bouches du Danube, ces vastes et fécondes contrées qui forment une bonne moitié de l'ancienne Moldavie. Ainsi fut sacrifié à la néfaste politique des annexions arbitraires, un territoire essentiellement roumain; et cependant, longtemps après Waterloo même, la race mutilée continua de chanter le triste sort de celui qui „gît dans la terre lointaine".

NOTES

1 *Annales de l'Académie Roumaine*, année 1916.

2 *Ibid.*

3 Voir notre *Histoire de la littérature roumaine au XVIIIe siècle*, tome II, page 438; *Histoire de la littérature roumaine au XIXe siècle*, tome I, page 124 et suiv.

4 Hurmuzaki, tome XIV, à cette date.

5 *Annales de l'Académie roumaine* année 1916.

6 Papiu, *Tezaur*, tome III.

7 *Annales de l'Académie roumaine*, comme plus haut.

8 Élias Régnault, *Histoire sociale et politique des Principautés Danubiennes*, Paris 1855. On pourrait citer encore d'autres témoignages.

CHAPITRE VIII

La civilisation française et les pays danubiens Relations politiques jusqu'a l'avènement de la Monarchie de Juillet

Pendant ce temps, les relations devenaient plus étroites entre la littérature française et les pays roumains, qui, sortant à peine du moyen-âge, ne s'occupaient guère encore que de théologie et de chroniques, mais sentaient de plus en plus le besoin d'une nouvelle poésie, correspondant aux idées et aux sentiments dont journellement ils se pénétraient.

Dans cette œuvre de pénétration, il ne faut pas faire une place trop large aux émigrés, aux épaves humaines de la Révolution, aux proscrits de l'Empire, qui ne furent ni aussi nombreux, ni aussi actifs qu'on se l'imagine. Le marquis de Beaupoil de Saint-Aulaire fut secrétaire du prince Constantin Ypsilanti, fils de cet Alexandre qui avait été servi en cette même qualité par l'abbé d'Hauterive et par l'abbé Lechevalier, archéologue et auteur d'un Voyage en Troade; mais ce „ministre des affaires étrangères" de Valachie, qui aimait les titres redondants, n'avait cure de contribuer à faire connaître les écrivains qui formaient la gloire la plus pure et la plus humaine de sa patrie. Dès le commencement du XIX[e] siècle, du reste, on ne retrouve plus ni précepteur, ni secrétaire auprès des Phanariotes, qui employèrent désormais les élèves grecs de la France, dont ils prisaient beaucoup plus la discrétion et les connaissances politiques. Les Français qui furent agréés comme professeurs à l'école grecque de Bucarest, véritable Université hellénique, entre autres Lejeune, qui donna la traduction annotée des *Observations* de Raicevitch sur la Valachie ne contribuèrent pas à développer cette influence civilisatrice qui trouva d'elle-même ses voies. Les voyageurs son rares, et ils ne donnent que des scènes sans importance, des chapitres d'amour léger avec quelque Catinca valaque, comme le comte de

Lagarde, qui passa par Bucarest pour se rendre en Russie. Quant à Georges Bogdan, qui étudiait son droit à Paris à la même époque, il ne rapporta de France rien de cet amour pour les idées nouvelles qui pouvait faire de lui un auxiliaire de la régéneration roumaine.

Du côté des Roumains, si un grand boïar comme Dudescu, riche à milions et revêtu de châles d'une valeur inappréciable, arrivait à Paris dans une calèche toute pleine de sucreries orientales, ce voyage fut un simple incident; il n'a que la valeur restreinte d'un bizarre fait-divers dans la vie sociale de Paris. Plus tard seulement, après 1830, un Roumain de Transylvanie, fils de paysan, esprit étincelant d'intelligence espiègle et malicieuse, Jean Codru Dragușanu, tour à tour valet de chambre d'un voyageur princier, ami d'une grisette charitable, préposé à un cabinet de lecture et compagnon d'un noble étranger en train de s'instruire, écrira des lettres de France pleines d'une rare et singulière compréhension. Les premiers traducteurs d'ouvrages français en roumain dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle se mirent au travail en même temps que le Grecs, pour la plupart établis en Occident, qui enrichirent en quelques années leur littérature de bons ouvrages, surtout dans le domaine des sciences, de la philosophie et de l'éducation (*Le jeune Anacharsis* eut deux traductions). C'étaient des boïars dont le voyage à l'étranger était regardé avec méfiance et même empêché par le gouvernement – les Ghica séjournèrent cependant à Vienne vers 1812 –, ils étaient néanmoins dans une situation inférieure à ces autres traducteurs, qui avaient fait de la connaissance des langues occidentales leur métier comme secrétaires et professeurs ou bien qui s'en servaient, comme marchands, pour leurs relations d'affaires. Les maîtres de langue salariés par les princes n'avaient pas le permission de donner des leçons en ville: on peut bien le voir par un contrat, que nous avons publié [2], conclu entre une dame de Belleville et le prince Scarlat Callimachi, dont elle se chargeait d'élever les filles. Ces pauvres leçons de géographie, d'histoire ancienne et moderne, de mythologie, n'étaient guère suffisantes pour former un esprit vraiment cultivé, capable de s'attaquer aux grandes difficultés que présentait la traduction, dans une langue encore un peu rebelle, des principaux ouvrages de la littérature française. La première grammaire française fut donnée par un Roumain d'outre-monts, Georges Gérasime Vida, qui avait fait des études à Pesth; on ne conserve pas même en

manuscrit d'essai dans ce genre fait par quelqu'un de ces précepteurs français.

Quant à la colonie française, plus importante à Jassy, elle se composait de fabricants, comme le faïencier Nicoletti, contemporain de Carra, ou, comme Lincourt, qui essaya d'une fabrique d'huile une trentaine d'années plus tard; à celà s'ajoutait, pour l'entretien du consul, un nombre prépondérant de Juifs galiciens, sujets de la France. La condition sociale des industriels les éloignait des boïars, qui les auraient acceptés tout au plus comme maîtres de langues.

Nous ne parlerons pas non plus du rôle qu'on pourrait attribuer aux officiers des armées d'occupation, surtout des Russes, qui employaient le français, dit-on, pour s'entendre avec les indigènes; ils parlaient très souvent, plus souvent même, l'allemand et l'on a essayé à leur usage des dialogues en langue italienne[3].

C'est donc à l'école supérieure grecque fondée par les princes phanariotes, que les boïars apprirent le français. Ils connaissaient si bien cette langue que le boïar Constantin Conachi écrit avant 1800 des vers dont la facture, aussi bien que le contenu didactique, philosophique et sentimental, larmoyant rappelle l'école de Delille. Delille d'ailleurs, il faut le dire, s'était rapproché dans sa jeunesse de ces contrées, ayant été employé un moment à l'ambassade de France à Constantinople, au temps où André Chénier grandissait dans la maison des Lomaka, famille à laquelle appartenait sa mère. Le contemporain valaque du poète, Jean Vacarescu, bien qu'il parlât le français, était un disciple de l'école italienne. Mais parmi tous ces nobles roumains passionnés de littérature française, le plus actif fut Alexandre Beldiman, un Moldave, qui donna tour à tour, tout en peinant à la traduction de l'Iliade, des versions roumaines des *Ménechmes* de Régnard, de *l'Oreste* de Voltaire, des romans de Florian, comme *Numa Pompilius*; il traduisit aussi la *Mort d'Abel*, pastorale du même auteur.

Un jeune écrivain, formé à Vienne et en Italie, Georges Asachi, utilisa Florin aussi pour son idylle de *Myrtile et Chloé*, avec laquelle commence, de fait, le théâtre moldave. Après Beldiman, le mouvement fut continué par certains boïars qui, pour la plupart, s'étaient formés sans maîtres. On peut citer Basile Draghici, dont on conserve encore dans une église de Jassy la modeste bibliothèque; Jean Buznea, qui traduisit dans un doux langage naïf *Paul et Virginie*;

Pogor, qui osa s'attaquer aux solennels alexandrins de la *Henriade*; plus tard Emmanuel Draghici, dont le choix s'arrêta aussi bien au Code de commerce qu'au premier traité de cuisine inspiré ar un modèle français [4].

Comme on le voit, les principaux représentants de ce courant destiné à donner aux Roumains une culture nouvelle, italienne, parfois allemande, mais surtout française sont des Moldaves: le programme de l'école de Jassy, sa fréquentation assidue par le enfants des nobles, leur désir d'apprendre les sciences à leur source même, l'expliquent suffisamment. En Valachie, où les leçons de français commencèrent beaucoup plus tard, sous le prince Caragea, après 1812, il fallut le zèle d'un instituter de Craiova, l'autodidacte Grégorie Plesoianu, qui se mit à rédiger de petits livres de lectures morales empruntées à la littérature française, et qui publia aussi une grammaire de cette langue.

Voilà tout ce qu'on avait au moment où une réforme complète de la vie roumaine fut décrétée et accomplie par cette loi nouvelle du Règlement Organique, qui fut discutée pendant quelques années dans des comités de boïars, moldaves et valaques – Conachi était du nombre, – convoqués par le président plénipotentiaire russe, général Paul de Kissélev[5]. Dans ce régime de fonctionnaires, auxquels devait se mêler la classe des boïars, conservée seulement dans ses rapports avec les fonctions, dans cette savante organisation d'une hiérarchie de bureaux, dans ce simulacre d'Assemblées délibérantes, le décalque des institutions françaises est manifeste [6]. En 1821, la révolution grecque, provoquée par les principes de 1789 plutôt que par le principe national, tel que nous l'entendons aujourd'hui, avait suscité dans les Principautés, théâtre de ses premiers exploits malheureux, un mouvement populaire de paysans conduits par un petit boïar d'origine villageoise, Théodore (Tudor) Vladimirescu, qui imita l'organisation des Serbes pendant leur guerre de libération. Il fut tué au milieu de sa carrière. Mais, aussitôt après, lorsque les Turcs, indignés contre la mauvaise foi de leurs auxiliaires grecs, eurent abandonné l'usage de confier à des Phanariotes les trônes des Principautés, lorsque les premiers princes indigènes, un Sturdza pour la Moldavie, un Ghica pour la Valachie, eurent repris la tradition des gouvernements indigènes, les boïars lecteurs de journaux français se muèrent en *carbonari* et commencèrent à fabriquer des chartes constitutionnelles, dans lesquelles on confondait tous les souvenirs

des contitutions européennes nées à l'époque de la Révolution: régime représentatif, séparation des pouvoirs, organisation bureaucratique, libertés publiques, – tout cela, bien entendu, à l'usage exclusif des boïars, grands et petits. Ce travail d'une vingtaine d'années aboutit au Règlement Organique, constitution votée par l'aristocratie, contresignée par Kisselev, modifiée à Saint-Pétersbourg et promulguée sans aucune observation par la Porte.

Le régime „européen" demandait la connaissance générale des idées et des sentiments de cette Europe qu'on prétendait imiter, pour édifier un état nouveau sur les ruines de l'ancien régime. La nouvelle école secondaire, qui devait tendre vers un enseignement supérieur, origine des Universités de Jassy et de Bucarest, eut nécessairement des chaires de français. Des Français vinrent bientôt, comme professeurs publics ou comme fondateurs de pensionnats, se consacrer à la diffusion de leur langue dans cette société qui en était si avide, en même temps que des femmes, même des Polonaises, des Italiennes, des Allemandes, s'établissaient comme directrices d'écoles privées, ou comme simples institutrices dans les familles. J.A. Vaillant fut le plus important et le plus zélé parmi ces propagateurs de la civilisation française. appelé en janvier 1830 dans le pays par le grand-boïar Georges (Iordachi) Filipescu, qui ne quitta jamais l'ancien costume ni le coutumes de sa jeunesse – il vivait encore, unaniment respecté, pendant la guerre de Crimée–, il était en 1838 directeur de l'école secondaire de Saint-Sabbas; sa grammaire française, son dictïonnaire remplacèrent bietôt la brochure modeste de Plesoianu[7]. En Moldavie, un Maisonnabe eut plus tard la direction de l'enseignement, le pensionnat de Cuénim, Chefneux et Bagarre, conduit vers la fin par Victor Cuénim seul, fut fréquenté par les enfants des premières familles, par les fillettes aussi bien que par les garçons.

C'est à ces écoles qu'on doit la première génération des Roumains cultivés; elle posséda d'une manière générale cette langue française qui devait non seulement leur faire connaître la nouvelle littérature romantique, mais encore les initier à la connaissance, ardemment convoitée, des sciences: les premiers boursiers roumains à l'étranger, un Jean Pandeli, mathématicien, un Euphrosyne Poteca, théologien et philosophe, étaient allés chercher directement cette connaissance à Paris, et l'on a conservé les demandes naïves posées par ce dernier au professeur Arago.

Aussitôt les traductions apparaissent. En Moldavie, elles sont à des éléves qui ne les ont pas publiées, ce travail étant considéré comme un simple exercice scolaire; la littérature française en forma les objets. Les ouvrages des écoliers se rencontrent aussi à Bucarest, où un de ces jeunes gens fit imprimer la *Philosophie indienne* de Chesterfield, qu'il avait connue dans une version française.

Mais dans la capitale valaque l'œuvre dificile de donner en roumain les meilleurs produits de l'esprit français à travers les siècles, trouva un admirable organisateur et un des collaborateurs les plus zélés dans le directeur d'un périodique, dont il était à la fois l'imprimeur et l'éditeur et qui devait provoquer et entretenir l'intérêt chez un public de trois cents lecteurs. C'était Jean Éliad qui se fit appeler plus tard aussi Rădulescu; à lui revient une des premières places dans le développement intellectuel de notre pays.

Il connut Byron par des versions françaises et il traduisit une partie des *Méditations poétiques* de Lamartine, sans pouvoir rendre néanmoins dans les syllabes lourdes de sa version l'enivrante fluidité de l'original. Il donna plus tard aussi un recueil de nouvelles romantiques. Autour de lui s'assemblèrent des boïars, qui n'étaient pas toujours très jeunes. Jean Vacarescu publia une traduction en vers du *Britannicus* de Racine; d'autres, simples dilettantes, présentèrent à un public encore insuffisamment préparé, mais d'une intelligence très vive et d'une puissance d'adaptation tout à fait remarquable, une partie des comédies de Molière – *l'Amphytrion* avait été traduit par Éliad lui-même – et d'autres pièces, plus faciles, qui étaient nécessaires au théâtre nouvellement fondé par une association de nobles, la „Société philarmonique". L'*Atala* et le *René* de Chateaubriand parurent à la même époque en roumain. Une Ghica, la mère de Dora d'Istria, traduisit une partie du livre de Mme Campan sur l'éducation; plus tard Negulici et d'autres y ajoutèrent la traduction d'ouvrages semblables qu'avaient publiés Mme de Genlis et Aimé Martin. Toute une bibliothèque fut formée ainsi en moins de dix ans.

La meilleure traduction d'un ouvrages français parut cependant en Moldavie, où Constantin Negruzzi, dont les nouvelles, très soignées comme style, ressemblent aux récits de Prosper Mérimée, trouva le moyen de reproduire l'envolée de Victor Hugo dans ses *Odes et Ballades*.

Restait cependant à réaliser une œuvre, beaucoup plus difficile, celle de créer une littérature roumaine originale ayant comme source d'inspiration, et non comme modèle d'imitation servile, cette littérature romantique de la France nouvelle. Elle pouvait prendre ses sujets dans la vie nationale elle-même, dans le charme mystérieux des anciennes ballades, dans les terreurs des contes de revenants, dans le souvenir des glorieux combats livrés par les ancêtres pour défendre contre l'envahisseur cette terre roumaine mille fois trempée du sang de ses martyrs, dans les espérances du moment et dans l'élan vengeur d'une société indignée contre les abus et l'oppression. Le premier qui s'y essaya et qui réussit fut un élève de Vaillant, Grégoire Alexandrescu, qui, moins heureux qu'Eliad, ne devait jamais voir la France, après s'être pénétré de son esprit. Né dans une pauvre famille de Târgoviste et abrité pendant quelque temps dans la maison d'un Ghica, plus tard enfin officier de cette armée dont Cârlova avait été le premier poète aux larges rêveries guerrières, tout empreintes des réminiscences de l'histoire, il fut, en même temps, le créateur de la fable roumaine aux tendances politiques, vibrante d'actualité, cinglante d'ironie, et l'évocateur heureux des grandes figures héroïques qui surgissent impressionnantes à son appel. Plus tard seulement les chansons populaires seront recueillies par un Alexandre Rousso, élève de écoles françaises de la Suisse, et par cet étudiant revenu de Paris qu'était à ses débuts le grand poète Basile Alexandri.

L'influence française dominait dès ce moment même la littérature roumaine de la renaissance nationale.

NOTES

1 Sa femme était bien connue par son luxe sous le régime du Règlement Organique.

2 Hurmuzaki, tome X, Appendice.

3 Hurmuzaki, tome X.

4 Madame Cottin trouva un traducteur dans Conachi lui-même.

5 Le Règlement parut aussi en français, de même que, plus tard, le Code civil de Moldavie. Comme secrétaire de la commission fonctionna un Français, nommé Coulin.

6 D'autant plus que, même après 1821, le français avait continué d'être enseigné, avec le professeur transylvain Erdeli, à l'école nationale.

7 Voy. aussi Gr. B. Ganesco, *De la Valachie*, p. 103 et suiv.

CHAPITRE IX

La monarchie de Juillet et les Roumains

Ce que le premiers édudiants roumains à Paris rapportèrent de leur séjour dans cette ville, ce fut surtout les connaissances dont ils avaient besoin pour la carrière à laquelle on les avait destinés ou bien celle qui pouvaient leur servir dans leur carrière politique et sociale. Pandeli, dont il a été question plus haut, se suicida pendant le cours de ses études; le prêtre Poteca traduisit plus tard des écrits de philosophie et de morale sans aucun rapport avec l'état des choses actuel dans son pays. Des deux fils du logothète Démètre Bibescu, qui devaient être princes de Valachie sous le régime du Règlement, Barbe Stirbey fit ses études dans une institution privée, et Georges Bibesco (Bibescu) fut promu docteur en droit; ils n'empruntèrent à la France des premières années de Restauration que le sens de l'ordre et, surtout en ce qui concerne Stirbey, le goût pour le travail utile au pays.

Une nouvelle génération devait chercher à Paris autre chose que d'excellentes leçons de spécialité ou un vernis social de qualité supérieure, Jean Ghica en revint avec un grand enthousiasme pour les beautés de la nature dont il connaissait désormais les secrets, et aussi avec des idées politiques mesurées, mais fermes, convaincu que des libertés publiques étaient nécessaires et que chaque nation avait le devoir de faire sa propre vie. Bien que Michel Sturdza, prince de Moldavie, eût interdit le séjour de Paris à ses enfants et les eût confiés à l'abbé Lhommé, leur ancien précepteur, pour leur faire suivre les cours du lycée de Lunéville, bien qu'il les eût envoyés ensuite à Berlin, où il n'y avait pas à craindre l'influence des courants pernicieux, son protégé, celui qui devait être le grand historien et homme d'état Michel Kogalniceanu (il signait au début: de Kogalnitchan) écrivit, non seulement en français, mais dans un esprit

français, son *Histoire des Roumains*, parue à Berlin en 1834, et les tendances de son activité politique ne sont pas certainement prussiennes, fût-ce même dans le sens supérieur de Ranke, un de ses maîtres. Élevé entièrement à la française, et à Paris même, Basile Alexandri, fils d'un très riche boïar de création plus récente, s'y forma vers 1840 dans une atmosphère tout à fait romantique et, de retour dans son pays, il broya toutes les couleurs de la fantaisie légendaire et historique pour donner dans ses premiers recueils de poésie, sous des noms roumains, avec les souvenirs et les usages moldaves, une édition nouvelle, presque flamboyante, du romantisme, aussi bien d'après Lammartine, dans ses *Lamentations*, que d'après Hugo, dans ses *Odes et Ballades*. Avec Rousso, déjà mentionné, et d'autres d'une moindre valeur, Jassy eut aussi sa pléiade de poètes aux longues boucles et aux cravates provocantes pour le philistin. Ici, le philistin était le vieux boïar à pelisse et à bonnet de peau de mouton, plus respectable que ne le croyaient ces mauvais garnements qui devaient être pourtant un jour la glorie littéraire de leur pays et compter parmi ses chefs politiques les plus populaires. La *Dacie littéraire* de Kogălniceanu, qui tendait surtout à réaliser l'union morale, condition nécessaire de la réunion politique des pays roumains, puis la *Feuille scientifique et littéraire* de Ghica, de Kogălniceanu et d'Alexandri et enfin la *Roumanie littéraire* de ce dernier furent les organes de cette jeunesse. Sous sa conduite et grâce au répertoire de comédies de mœurs bâties à la diable d'après les modèles français, le théâtre national de Jassy, très fréquenté, devint la principale scène du pays. Ajoutons que ce même théâtre, sous la direction d'un Français, donnait pour une autre partie de la saison des représentations françaises avec des artistes importés de France.

Dans ces conditions, la vie sociale elle-même devait prendre pour les classes riches et cultivées un aspect plutôt français. Déjà vers 1830 Faca, jeune boïar valaque, avait bafoué dans ses *Francisées* le ridicule des nobles dames qui se croyaient obligées d'exhiber des modes venues soi-disant de Paris et à entremêler leur conversation de mots français plus ou moins estropiés. Plus tard Alexandri lui-même représenta, dans sa *Cocoana Chiritza* (M[me] Kiritza), la femme du fonctionnaire de province qui, dans un jargon bariolé, se targue de ses manières, de ses idées et de ses voyages, et entend faire dans ce même sens l'éducation de son enfant, le jeune Gulita. La critique venait

aussi de la part des étrangers qui ne se bornaient pas à admirer la puissance d'assimilation de ces bons Valaques; et le précepteur suisse Kohly de Guggsberg recommandait une éducation moins servile, plus pénétrée du sens des réalités et plus utile aux besoins du pays.

Pendant ce temps, la France elle-même n'accordait aucun intérêt au peuple qui avait inspiré à l'abbé d'Hauterive des pages tout étincelantes d'originalité et d'esprit. On pourrait objecter qu'elle s'était repliée sur elle-même pour se refaire après ses malheurs. Mais la faute en était d'abord à ses représentants dans les Principautés, les consuls. Les premiers consuls de France ne furent établis, à Bucarest et à Jassy, qu'après les succès de la Révolution française, car la royauté avait refusé jusqu'au bout de nommer des agents dans les Principautés, malgré les avantages évidents qu'elles offraient au commerce, ces pays ayant un surplus de matières premières et la France pouvant envoyer vers le Danube des tissus de soie, des galons et d'autres fabrications de luxe. Les candidats qui s'offrirent au gouvernement de la République avaient des recommandations peu sérieuses, comme ce Constantin Stamaty dont il été question plus haut. Emile Gaudin, qui joua ensuite un rôle pendant le Directoire, fut plus heureux. Mais ni lui, ni ses successeurs n'étaient des personnalités assez distinguées pour recommander la France dans le pays.

En outre ils n'avaient pas du tout la mission de s'intéresser aux conditions politiques dans lesquelles vivaient la Moldavie et la Valachie, de chercher à connaître les besoins et les vœux de ces provinces. Simples fonctionnaires, sans connaissances spéciales et d'une intelligence médiocre, ils se bornaient à défendre contre une administration souvent abusive leurs „Juifs français", nés en Galicie ou dans le Levant, et à faire dans leurs rapports le journal des événements, grand ou petits, qui se passaient sous leurs yeux. Quelquefois ces rapports gagnaient un intérêt particulier par des querelles de préséance ou d'autre nature, que ces représentants, dont le caractère s'était abaissé après la chute de Napoléon, avaient avec les agents du pouvoir.

Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe. À ce moment, en 1830, des changements importants intervinrent dans les relations de la France avec les pays de la rive gauche du Danube. D'un côté, le traité d'Andrinople (1829) avait permis la libre

exportation des grains roumains vers l'Occident; les ports de Galatz et de Braïla, délivrés de leur garnison turque, prirent bientôt un grand essor. Des vaisseaux grecs et autrichiens s'y rencontraient avec ceux qui portaient les pavillons de la Sardaigne, de l'Angeleterre et de la France. Les ports du royaume y envoyaient déjà en 1830 quelques embarcations.

De l'autre côté, la France, relevée de ses ruines par le régime pacifique de ces Bourbons de la branche aînée qu'on venait de renverser, commençait à manifester un nouvel intérêt pour les grands problèmes politiques de l'Europe, dont faisaient partie les affaires d'Orient. Elle devait aller si loin dans la protection accordée à Méhémed-Ali, vice-roi d'Égypte, qu'une guerre générale fut sur le point d'éclater, guerre dans laquelle le parti de la bourgeoisie nourrie des souvenirs de la Révolution voyait la revanche nécessaire des anciennes défaites. Or, un gouvernement qui se mettait en peine, et d'une manière si sérieuse, pour l'Égypte, devait étendre bientôt son intérêt à la situation de la Turquie entière; dans cette situation, l'essor national des Principautés formait un élément de troubles qu'on ne pouvait pas ignorer.

Déjà en 1832 Bois-le-Comte, plus tard ambassadeur en Suisse, fut chargé d'une mission en Orient, qui comportait aussi l'étude de la situation politique dans les Principautés. Il employa trois ans à recueillir ses renseignements. Il assure, fait d'un haut intérêt, que le vœu le plus chaleureux des boïars éclairés et patriotes est l'union des deux pays roumains sous un prince d'origine étrangère, qui ne fût ni autrichien, ni russe. Peut-être pensait-il à un des fils de Louis-Philippe, bien que rien de positif ne vienne à l'appui de cette hypothèse, conforme néanmoins à la politique de famille poursuivie avec persévérance par le roi des Français.

Telles étaient les circonstances au moment où, en 1839, les fonctions de consul général créées en 1834, furent confiées, après la retraite de l'honnête Cochelet, à un personnage [1] ambitieux et entreprenant, plein de confiance dans ses vues et dans ses talents, assez hardi pour combattre quiconque aurait voulu contrecarrer son action, Adolphe Billecocq, ancien agent en Suède et secrétaire d'ambassade à Constantinople. Dans cette société qui ne pouvait plus tolérer les abus de la Turquie, impuissante à la défendre, et qui redoutait les intentions de la Russie, dans ce monde façonné, depuis une génération à la française, il voulut être le confident de toutes les

aspirations, le conseiller de toutes les incertitudes, l'appui de tous les efforts vers un avenir de liberté et de nationalité.

Malgré les défauts de son tempérament, que l'âge devait exaspérer jusqu'aux fureurs les plus ridicules, il arriva un moment où il le fut. Il aimait le pays, où il avait pensé même à se marier[2]; il en parlait la langue et il avait entretenu les relations les plus étroites avec tous ceux qui y jouèrent un rôle. Naturellement désireux d'étendre l'influence de sa nation, il ne voyait encore dans la Russie que la Puissance protectrice ayant des droits dont elle devait se prévaloir pour mettre fin aux exactions et aux abus. S'il fait semblant seulement de contester, dans un écrit rédigé en 1847, que le Tzar ait eu, à l'époque où fut rédigé le Règlement Organique, l'intention d'annexer les Principautés, auxquelles il entendait donner, avec le concours des meilleurs parmi les boïars, une vraie Constitution dans le sens occidental du mot, s'il écrit ces lignes simples et claires: „Aucune Puissance, dans des circonstances analogues, n'a donné un si noble exemple de générosité que celui offert par l'Empereur Nicolas, pendant la guerre de Turquie, dans ses larges et bienfaisants desseins en faveur des Principautés[3] et de leur avenir"; s'il loue les nobles sentiments de „cet illustre monarque" et „la générosité de son caractère"; si Kissélev est pour lui un „législateur, un organisateur à larges tendances et, en même temps, un administrateur économe, actif, poli et bienveillant", qui partit entouré de bénédictions après avoir accompli son œuvre bienfaisante, il estime en réalité que les choses ont marché mal sous une telle législation politique appropriée, il est vrai, pense-t-il, aux conditions spéciales du pays. La faute en est, d'après lui, aux princes indigènes. Alexandre Ghica, bien intentionné, montre de l'indécision et de la faiblesse. L'Assemblée, qui s'élève contre l'influence russe jugée trop absorbante, manque d'intelligence, de gratitude et de mesure. La Russie, en tout cas, a la responsabilité d'avoir donné comme successeurs au comte Kissélev des hommes nerveux et autoritaires, qui n'avaient pas le sens de la situation. L'opposition systématique faite au prince par Georges Bibesco et l'attitude peu amicale du nouveau consul russe, Dachkov, trouvent seules la désapprobation de Billecocq, qui reconnaît lui-même avoir été considéré comme le principal, le seul conseiller du Hospodar. La chute de Ghica lui paraissait un événement fâcheux, et l'élection de Bibesco, à laquelle il assista aux côtés du consul de Russie, un vrai

malheur pour la pays, dont il devait annuler, par ses actes, la constitution[4]. Il n'aimait pas plus la jeunesse qui faisait ses études en Occident et dans laquelle il ne pouvait se décider à voir autre chose qu'une joyeuse bande „qui fait son tour d'Europe pour gagner les éperons de dandy et de lion, et nullement pour s'instruire sérieusement"; quant aux intelectuels, ils n'étaient pour lui qu' „un essaim de soi-disant lettrés intelligents, puérils et vains", qui s'amusaient à pourchasser les caractères cyrilliques, à détester les étrangers, à parler de l'origine romaine et des exploits de Michel-le-Brave et à rêver d'indépendance. Le peuple roumain lui-même n'est, à son avis, qu'un de ces „peuples morts à toute idée d'ordre et de légalité, croupissant dans la misère de la plus grossière ignorance et sensibles à l'unique aiguillon de la force brutale". Les relations du consul de France avec le prince au „type bohémien" devinrent si tendues que ce dernier s'en plaignit à Guizot, alors ministre des Affaires Étrangères. Billecocq fut remplacé en février 1846. Il fut question un moment de lui donner pour successeur Ferdinand de Lesseps, qui refusa; on se dècida enfin pour Doré de Nion[5].

Aussitôt Billecocq se mit à rédiger un factum d'une saveur très amère contre le prince dont il avait été l'adversaire et auquel il attribuait avec raison sa destitution. Déjà Bibesco lui-même s'était adressé à l'opinion publique, de France et d'ailleurs, en faisant rédiger par un confident, le docteur Piccolo, ancien censeur impérial russe à Bucarest[6], un écrit intitulé *Paul Kissélev et les Principautés de Moldavie et de Valachie, par un habitant de Valachie*, et plus tard il fit imprimer un autre pamphlet, assez venimeux, *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica* (Bruxelles 1842). le factum de l'ancien consul, qui signait seulement par ses initiales, B. A.***, comprend les idées ci-dessus exposées et il finit par un appel chaleureux à l'intervention du ministère de Saint-Pétersbourg, „qui poursuit on Orient une pensée civilisatrice".[7].

Billecocq ne s'arrêta pas là dans son œuvre de rancune. Exaspéré par la fin de non-recevoir opposée à ses mémoires par ceux auxquels il s'était adressé pour obtenir satisfaction contre la mesure qui l'avait dépouillé de son poste, il arriva à se croire persécuté par tout le monde; il entreprit alors de raconter ses souffrances, réelles et imaginaires, dans deux gros volumes, pleins de lettres et d'autres pièces, qu'il intitula *Le nostre prigioni.* Cette fois il se donnait comme

le plus grand ennemi de la politique russe en Orient et du protectorat; il attribuait son remplacement à l'influence du Tzar qui, par le moyen de la princesse de Liéven, avait pesé sur la résolution de Guizot. Leverrier qualifiait cet immense factum de „questions de personnes terriblement insipides par le temps qui court".

Mais ce consul acariâtre et rancunier, qui représentait évidemment les intérêts de la famille rivale des Ghica, n'était pas l'homme qu'il fallait pour établir entre les siens et les Roumains, auxquels il reconnaissait cependent le rôle d' „avoir formé autrefois, avec les Polonais et les Hongrois, cette muraille d'airain qui préserve l'Occident de l'invasion mongole ou turque", cette liaison étroite qui aurait donné aux Principautés une garantie solide de leur avenir et à la France le seul allié fidèle et permanent qu'elle pouvait avoir en Orient, où elle entendait reprendre désormais le grand rôle qu'elle y avait joué depuis François Ier. Au lieu de représenter cette littérature, cette vie française qui s'étaient acquise une situation prépondérente, grâce seulement à l'instinctif attachement des boïars du XVIIIe siècle et à l'introduction de la langue française dans le programme des écoles phanariotes, il se mêlait aux intrigues des boïars acharnés à se combattre pour pouvoir se remplacer dans les hautes dignités et sur ce siège de vassalité qui avait toutes les apparences d'un trône sans en avoir les plus hautes et les plus dignes prérogatives[8].

La colonie française ne pouvait pas malheureusement faire par elle-même ce qui devait être inauguré et poursuivi par l'initiative et l'activité de son chef, le consul. Il y avait bien, parmi les soixante personnes qui la composaient, des hommes vraiment honnêtes et utiles au pays, comme ce docteur Tavernier, qui rendit de si grands services dans sa lutte contre le choléra en 1831, et qui devait être mêlé bientôt dans une intrigue politique qui finit par le détruire. Mais la plupart étaient attirés uniquement, d'après le témoignage de Billecocq lui-même, par „l'extrême modicité de la vie matérielle" à Bucarest et dans le pays entier, qui devenait par cet avantage „une sorte d'Eldorado à un tas de gens perdus de misère et d'ignominie". Au moment où les Français déjà mentionnés donnaient une éducation saine et solide à la jeunesse moldave, où la comtesse de Grandpré, veuve d'un capitaine de vaisseau, fondait une bonne école de jeunes filles à Jassy, où l'ingénieur Condemnie commençait une

grande exploitation de forêts sur les terres du boïar Stirbey, où enfin l'aide-de-camp des princes Ghica et Bibesco était un vicomte de Grammont, de traditions légitimistes et auteur d'un écrit destiné à défendre ses protecteurs, il y eut des „domestiques et cuisiniers français“, des prêtres défroqués, des comédiens et des ouvriers, des polytechniciens détraqués et criminels, qui s'abattaient comme „instituteurs“ sur ce „sol nourricier, où personne n'est mort de faim“[9]. Un faussaire, condamné comme tel, le comte Abrial, se cachait à Jassy sous le beau nom de M. de Saint André, et un M. de La Maisonfort, qui se disait „lieutenant-général du roi de Lahore“, joua de son prestige en Orient avant de l'effrayer par ses crimes[10].

Dans cette petite société, où il y avait tant de transfuges et de naufragés, le seul dont l'activité littéraire pût servir à rapprocher la France lointaine et ce pays latin du Danube, était Vaillant. Il commit la grave erreur de se laisser conquérir, sinon par la méprisable politique des partis de famille et de clique qui déchirait les deux Principautés, mais surtout la Valachie, au moins par ces sourdes agitations nationales qui troublaient les provinces chrétiennes du Sultan préparant un avenir de liberté aux Grecs et aux Slaves. Les agissements des Bulgares à Braïla, où ils provoquèrent un vrai mouvement insurrectionnel destiné à leur fournir les moyens d'envahir la Dobrogea turque, les ambitions démesurées du vieux cnèze serbe exilé à Bucarest, Miloch Obrénovitch, les tendances conspiratrices de tel boïar remuant comme Michel Filipescu ou de quelques écrivains en mal de jouer un rôle politique, comme Éliad, finirent par le compromettre. Il dut quitter la Valachie, où il avait vécu et travaillé – lui et sa femme, directrice d'un établissement d'éducation pour les jeunes filles, – pendant de longues années. Il chercha vainement par trois fois à se faire pardonner sa faute en reparaissant à Bucarest[11]. En 1844, définitivement retiré à Paris, il y publia un écrit d'une grande importance pour populariser la cause roumaine: *La Roumanie.*

Il n'entendait pas y donner seulement une description de la principauté valaque, un résumé de son histoire, des notes d'ethnographie et de folkore, plus quelques anecdotes courantes, selon la recette, à très bon marché, de tous les touristes littéraires, mais bien renseigner le public français sur la vie entière de cette

nation roumaine unitaire, dont la Valachie formait seulement un des territoires politiques. Il s'occupe aussi des Moldaves et, pour la première fois, des Roumains de Transylvanie, qu'il nomme, d'après le terme national servant à désigner ce pays d'esclavage, *l'Ardeal*, d'où *Ardialiens* (en roumain: *Ardeleni*). Il fut en outre le premier à lancer ce nom de *Romänie*, correspondant à notre *Romania*, pour désigner toutes les régions dont les habitants s'appellent *Roumains* (*Români*) et nomment *roumaine* leur langue. La nouvelle école littéraire de Kogalniceanu, d'Alexandri, la génération enthousiaste des romantiques, rêvant de cette grande patrie libre qui n'avait pas encore été fondée, adopta cette dénomination, qui, du reste, était déjà employée officiellement pour la principauté de Valachie (*România* au lieu de *Țara-Românească*, *Terra Romanica*, l'ancienne dénomination historique); mais les Français, qui ne tenaient pas autant que ce bon Vaillant à rappeler l'origine romaine, latine, de la nation, en firent ce nom bâtard de Roumanie (basé peut-être cependant sur la pronọnciation populaire: *Rumân, rumânesc*) qui resta.

Il faut retenir ces deux faits: le premier écrivain étranger qui s'occupa de notre nation entière, reconnaissant son caractère unitaire et parfaitement uniforme, fut ce professeur de français à l'„école nationale de Saint-Sabbas“, qui s'institulait aussi, avec orgueil, „fondateur du collège interne de Bucuresci (*sic*) et professeur à l'école gratuite des filles“; en second lieu, c'est lui qui risqua le premier ce nom de Roumanie qui devait avoir un avenir, celui d'hier, et en aura certainement un autre, plus grand encore, mais tout aussi légitime, celui de demain.

La Romanie est composée de trois volumes assez amples; elle contient l'histoire ancienne et l'histoire moderne de la Dacie, des „Romains de la Dacie“, la description pittoresque, parfaitement ressemblante, du territoire, et des considérations sur la langue; une mention spéciale doit être faite de la partie qui concerne ces „Ardialiens“, ces Roumains de Transylvanie, dont le sort était alors un sujet de réflexions mélancoliques pour les poètes et les penseurs, avant de devenir une des principales préoccupations des diplomates.

Vaillant admet résolument la continuité de l'élément roumain dans la Dacie, malgré l'évacuation purement administrative et

militaire accomplie par ordre de l'empereur Aurélien, vers 270. Il apporte même en sa faveur des arguments nouveaux et qui n'ont pas été remarqués. „Nous avons perdu", dit-il à ses co-nationaux, „le Canada, la Louisiane etc. mais la majeure partie de nos colons y son encore. Pourquoi donc, parce que les temps sont loin, vouloir qu'il en fût autrement aujourd'hui? Le sentiment de la propriété n'était pas moins fort chez les colons d'un peuple conquérant que chez ceux des nations commerçantes de notre époque". Il relève ce fait que les colons fixés par Trajan dans la Dacie étaient „des citoyens qui, victimes de la grande propriété et n'ayant plus depuis long temps dans leur mère patrie d'autre état que la misère, accouraient dans cette contrée comme dans un Eldorado": il aurait donc été bien difficile de les enveler à ce sol qui eut bientôt fait de les enrichir. Une argumentation tout aussi saine lui avait fait comprendre que ces bourgeois, ces colons, ces soldats retraités à qui le don d'une modeste propriété payait les efforts d'une vie entière, ne pouvaient pas devenir tout à coup „ces nomades", ces pauvres pâtres errants dans lesquels le slavisant Miklosich, voyait, il y a quelques dizaines d'années encore, la nation roumaine tout entière.

Un phénomène d'histoire est ici invoqué très à propos. Pendant les guerres livrées au XVIIIe et au XIXe siècles sur ce territoire entre les Turcs, d'un côté, les Russes et les Autrichiens, de l'autre, les boïars, les nobles, les marchands, les fonctionnaires, voire même le prince, se retièrent, de la Valachie et de Moldavie, en Transylvanie; mais, ajoute Vaillant, „le prolétaire les a-t-il suivis? Non, pas un seul" et il appuie d'une critique serée sa thèse, qui fait de ces Roumains de Transylvanie les descendants directs – il prétend même leur conserver la pureté du sang – des anciens colons venus d'Italie.

Lorsque, après les grandes migrations, les groupes de la population roumaine prirent un aspect définitif, chacun sur sa base géographique propre, Vaillant s'évertue à chercher dans la terminologie mythologique le nom de l'Ardeal; ce nom, certainement emprunté aux Magyars, qui nommaient ainsi la province conquise par leur roi au-delà des forêts entre 1000 et 1100, il le dérive de Jupiter lui-même. Pour l'infiltration politique des Hongrois, il prête foi à d'anciens chants de guerre, cousus bout à bout et naïvement

interprétés par un compilateur magyar, notaire du roi Béla, qui vivait dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. Mais il n'admet guère la tendance de cette légende transformée tant bien que mal en chronique; il observe que la race magyare, fameuse par sa cruauté sans exemple – Liudprand, l'évêque de Crémone contemporain de l'invasion, l'atteste aussi dans son *Antapadosis*, – est représentée par le notaire „comme sage et douce", selon les conceptions, tardivement et grossièrement adoptées, de la religion chrétienne. Mais, tout de même, l'esclavage politique des Roumains de Transylvanie a commencé.

Comme tous les historiens jusqu'aux derniers temps, Vaillant admet que la première principauté roumaine, la Valachie, fut fondée par des réfugiés de Transylvanie chassés par le prosélytisme violent des rois catholique de Hongrie, ennemis de la religion d'Orient. On sait aujourd'hui à quoi il faut s'en tenir: la Valachie fut créée par la réunion de différents cercles autonomes, administrés par des juges et des Voévodes; loin d'avoir commencé sur le versant transylvain des Carpathes, elle arriva bientôt à réunir à sa nouvelle couronne des fiefs situés dans le Sud transylvain, les duchés de Fogaras et d'Almas, qui durent leur existence aux intérêts politiques des Angevins de Hongrie dans la seconde moitié du XIV[e] siècle.

Après la fondation des Principautés, Vaillant ne reviendra plus sur le sort de ces Roumains de Transylvanie; il aurait dû à tout le moins y signaler l'existence et l'importance des deux classes principales: l'aristocratie, dé confession catholique comme celle des maîtres, mais gardant pendant des siècles sa langue et ses coutumes, et le clergé, auquel les princes roumains du voisinage donnèrent des chefs religieux, des évêques, résidant dans leur fiefs, apanages et châteaux de Transylvanie; il aurait pu présenter la longue lutte sociale, et instinctivement nationale aussi, qu'ils soutinrent pour s'affranchir des abus et de l'oppression. L'auteur de *la Romanie* connaît seulement le grand mouvement de 1437 qui, après la défaite des paysans, amena la conclusion d'une ligue entre les privilégiés, qui s'unirent pour combattre les manifestations éventuelles du mécontentement de cette plèbe en grande partie roumaine. Il parle cependant largement du grand rôle joué dans l'histoire de la Hongrie

et de la chrétienté entière par Jean de Hunyadi, qui était Valaque par son père aussi bien que par sa mère et qui, dans ses efforts réitérés à l'époque de la conquête turque à Constantinople, s'appuya sur l'organisation des deux principautés roumaines libres de Moldavie et de Valachie. „On s'étonnera peut-être", dit-il ailleurs, „en reconnaissant un Roman dans Jean Corvin, ce preux des preux, cette colonne inébranlable de la chrétienté." Il croit même que ce régent de Hongrie, père du roi Mathias, était né „en Valaquie, au Banat de Craiova". Il n'oublie pas de dire que Nicolas Olah, le grand archevêque de Gran et le principal représentant de l'esprit de la Renaissance en Hongrie, était Roumain, et il cite les termes d'un diplôme solennel qui reconnaît sa nationalité.

La conquête d'une grande partie de la Transylvanie par Pierre Rares, prince de Moldavie à partir de 1529, trouve sa place dans le récit. Il croit même que, en 1538, Rares sur le point d'être attaqué par le Sultan espéra l'investiture „de la principauté de Transylvanie de la part de Soliman-le-Magnifique". En même temps, il signale les premières publications roumaines parues en Transylvanie, après 1560, sous l'impulssion de la Réforme religieuse.

Arrivant au grand prince valaque Michel-le-Brave, Vaillant interprète à sa juste valeur le traité qui fut imposé, en 1595, à ce prince et à son voisin de Moldavie par le prince magyar de Transylvanie, Sigismond Bathory qui espérait, dans son infatuation, pouvoir maintenir ces deux pays dans sa dépendance. La conquête de la Transylvanie par Michel sur André, cousin et successeur de Sigismond, est racontée de la même manière que dans l'ouvrage roumain de Nicolas Balcesco dont Vaillant fut un des proffeseurs. „Il souffrait", dit-il, „de voir ses frères traités en serfs par les conquérants magyars et les étrangers saxons." Maître des trois principautés, „Michel avait assez de ce gènie civilisateur qui sait conserver les conquêtes, pour constituer en royaume toute l'ancienne Dacie". Lorsque la trahison des nobles hongrois de Transylvanie et les intrigues de la Cour de Vienne lui font perdre sa conquête, lorsque, réconcilié avec Rudolphe II et vainquer de Sigismond, rappelé par les siens, il est traîtreusement tué par son camarade, Georges Basta, général aux gages de l'Empereur, Vaillant consacre les lignes suivantes à la mémoire du héros valaque, dont, à l'heure actuelle plus

que jamais, le fantôme sanglant hante nos rêves d'avenir: „Ainsi périt à quarante-trois ans, victime d'un lâche assassinat, ce grand homme, qui n'a d'égal parmi ses concitoyens que Jean Corvin et Étienne-le-Grand, qui l'emporta sur le premier par le grandeur de ses vues et le patriotisme de son ambition. Les Ardialiens l'appelent encore leur *roi Michel* et l'*Alexandre-le-Grand*. Il avait rendu de trop grands services à l'Empereur pour ne pas être payé d'ingratitude... Michel eut à peine un regret." Et il empreunte ces paroles à l'écrivain saxon Engel, qui rédigeait son histoire au commencement du XIXe siècle: „Jetons des lauriers sur la tombe de ce grand homme, car lui aussi a aidé à garantir l'Europe de la barbarie des Turcs. Que l'histoire conserve sa mémoire! Qu'elle dise au monde ce qu'il sut faire de grand avec de si faibles moyens... Qu'elle fasse pressentir à l'Europe ce qu'elle peut attendre du peuple qu'il comandait"!

Arrivant ensuite aux deux grandes victoires qui, en 1603 et 1611, livrerent la Transylvanie à Radu Serban, succeseur de Michel, il croit que, sans une nouvelle trahison des Impériaux, ce prince „eût pu profiter de cette victoire qui faisait trembler la race dominante, afin de réveiller chez la race conquise le sentiment de la liberté et l'appeler à l'union..., d'autant plus facilement que les Romans étaient, alors comme aujourd'hui, les plus nombreaux dans cette province".

Pour le XVIIIe siècle, sont mentionnées comme en passant la conquête de la Transylvanie par la Maison d'Autriche, et l'union des Roumains avec la confession catholique de l'Empereur. Celui-ci leur avait promis formellement le maintien de leurs droits nationaux; mais, ils n'en bénéficièrent jamais, ayant été leurrés et exploités jusqu'aujourd'hui à chaque tournant de la politique autrichienne en Orient.

Vaillant attribue à la littérature roumaine de Transylvanie, fière de l'origine romaine de la nation, le nouvel essor enthousiaste qui saisit les Roumains au XIXe siècle. Il rappelle le rôle joué dans la tentative faite pour réformer l'enseignement roumain par „ce vertueux patriote d'Ardiale, M. Nicorescu" (1833). Ce dernier s'appelait de son vrai nom Moïse Nicoara; originaire du Banat, il fut, avec Paul Iorgovici, qui visita le Paris de la Révolution, un des rares représentants de l'influence française outre-monts. Pour montrer la situation des Roumains transylvains, Vaillant cite ces lignes du grand

publiciste Georges Baritz: „Il est un fait, c'est que la plupart des Romans d'Ardialie ne sont que des colons soumis à la noblesse; mais il en est un autre, c'est que les Romans y sont au nombre de 1 200 000 (aujourd'hui plus de 4 000 000), tandis que toutes les autres populations ensemble, Hongrois, Szeklers, Saxons, Allemands, y sont à peine 900 000. Qu'est-il donc d'étonnant que le servage pèse de préférence sur les plus nombreux? N'en est-il pas ainsi parmi les Magyars? Que sont ces nombreux villages de serfs privés, comme les Romans, de droit politiques, obligés, comme eux, de travailler cent quatre jours et plus par an au sillon des propriétaires? Que l'on cherche dans la patrie de long en large et que l'on me dise si ce n'est pas à la presse romane de défendre les serfs et leurs droits d'homme, puisqu'ils n'en ont pas d'autres, non plus que les Romans... Il serait superflu de fouiller l'histoire et de lire les archives de la noblesse; tout le monde sait que l'élite de la noblesse d'Ardialie, pour avoir changé de nom et de costume, n'est pas moins d'origine romane et que les persécutions religieuses sont la seule cause qui lui ont fait abjurer sa foi, oublier sa nationalité et renier son nom pour celui de Magyar. Vajda-Hunyad, Fogaras, le Zarand, Kœvar, le comté de Torda sont peuplés de familles nobles romanes qui ne parlent d'autre langue et ne reconnaissent d'autre nationalité que celles que leur ont léguées leurs pères."

Il faut lire aussi les pages où Vaillant raconte son voyage à travers les deux Principautés; il y fait parler un pâtre de Transylvanie, qui se plaint de la situation des siens, tout en ayant foi dans un meilleur avenir. „Eh bien! frère", lui demande notre écrivain: „*puisque tu es Roman, ne verrais-tu pas avec plaisir la réunion des trois Principautés?*"

À la fin de ses études, dont le détail a très souvent une forte saveur de naïveté, il constate l'état d'esprit des Roumains en 1840 dans ces termes qui paraissent écrits d'hier: „Les Romans de la Dacie tendent à l'union; les hommes d'étude et d'inspiration n'ont là d'autre but que de réunir leurs concitoyens par le souvenir d'une même origine et leur espoir de rattacher à l'aide du temps les diverses provinces qui constituaient jadis la Dacie trajane. Il y a en ceci une

haute pensée de patriotisme, qui méritera sans doute l'approbation de tous les coeurs généreux."

Peu de temps après l'apparition du livre de Vaillant, en 1846, un Roumain de Transylvanie, Auguste Trébonius Laurian (ou Lauriani), donnait un *Coup d'oeil sur l'histoire des Roumains*, oeuvre très exacte et utile, mais qui fut malheureusement trop peu répandue. Vers cette époque on lisait à Paris, avec l'intérêt que devait inspirer toute action romanesque située dans un pays loitain, un roman de la comtesse Dash, *Michel le Moldave*. Il est question dans ce récit d'un Michel Cantemir imaginaire, qui revenait de France, avec un ami français, pour réunir les membres du parti de l'indépendance roumaine et devenir, contre les Turcs aussi bien que contre les Polonais envahisseurs, roi de la Dacie unifiée. La comtesse avait passé quelque temps en Moldavie, où elle adopta l'orthodoxie pour devenir la femme de Grégoire Sturdza, fils du prince régnant; puis les époux se séparèrent; la jeune femme dut abandonner le pays, où elle essaya cependant de revenir. Sur ses vieux jours, Mme Dash aimait encore à se parer de la belle pelisse moldave que lui avait donnée son ancien mari.

Des dessinateurs français traversèrent à cette époque les pays du Danube. Raffet accompagna le voyageur russe Démidoff; son crayon, habile à saisir les caractères distinctifis des vieux soldats de Napoléon, s'arrêta avec complaisance à esquisser les caravanes de paysans roumains traversant les plaines de Bessarabie, les pittoresque types des deux Principautés, les vastes plaines survolées de cigognes, les villes moldaves et valaques, ressortant avec leurs nombreux petits clochers des vergers et des jardins, les danses naïves du peuple au milieu des foires bondées de foule, et jusqu'aux soldats de la nouvelle armée. Dans d'autres circonstances, que nous ne connaissons pas, Michel Bouquet, futur garde de la galerie du Louvre pendant la révolution de 1848, saisit les mêmes caractères de la nature et de la population roumaine, et il nous a laissé dans ses cahiers des documents d'une haute importance concernant les monuments et les costumes.

Mais celui qui connut mieux la terre et la société de ces pays, qui l'apprécia avec le plus de sens artistique, qui l'aima avec le plus de

sincérité et de fidélité, qui mit le plus d'empressement à servir une nation qui avait besoin du concours continuel de tous ses amis, fut Charles Doussault.

Il était venu à Bucarest un peu après 1830, sans qu'on puisse connaître le but de son arrivée. Les nouveaux boïars ne lui disaient rien, sous leurs masques empruntés à l'Occident. Mais, lorsqu'il aperçut les petites églises des faubourgs, avec leurs cimetières ornés de croix sculptées et leurs vieux accacias sous lesquels le prêtre patriarcal apprenait à lire et à écrire aux petits enfants nu-pieds, lorsqu'il lui fut permis d'entrer dans les vastes cours encombrées de marmaille et de volaille, de gravir les escaliers noirs de vieux bois branlant, d'embrasser du haut des balcons aux colonnes délicatement fouillées, le paysage poudré de fleurs blanches au printemps, de prendre part aux soirées où quelque maître de danse en pelisse orientale enseignait son art à de gros garçons gênés et à de belles filles rieuses qui feignaient d'ignorer la présence de l'étranger, il fut saisi, comme artiste, d'un étrange plaisir, et il se prit à noter les différents aspects d'un patriarcalisme aussi riant, de ce monde simple et bon, qu'il appréciait plus que la meilleure société du pays. Allant plus loin, il découvrit des villages d'une originalité charmante sous leurs toits de chaume autour de la fontaine rustique où les jeunes filles venaient puiser, comme aux jours bénis de la Bible, et il entendit l'écho prolongé de ses pas dans les sanctuaires des anciens monastères, où il déchiffrait les inscriptions, tout en copiant, d'une main sûre, les fresques.

„Les églises en Roumanie“, dit-il, „sont les seuls monuments qui puissent fixer l'attention de l'artiste et de l'archéologue; elles sont nombreuses, et quelques-unes peuvent rivaliser avec les plus célèbres productions de l'art grec et byzantin des plus belles époques. Cet art de Bas-Empire revêt dans les principautés Danubiennes un caractère élégant tout à fait inconnu en Europe, où les artistes et les savants vont bien loin chercher de nouvelles inspirations si difficiles à rencontrer, même sur le bords du Gange ou du Mississipi[12].“

Ses souvenirs, très précis, parce que le sentiment le plus pur les avait gravés dans sa mémoire, méritaient d'être fixés autrement que par l'image; s'ils avaient été publiés comme illustration de ses belles

esquises[13], ils auraient ajouté le témoignage de l'art à l'éloquent exposé des droits d'un peuple avide de liberté; mais il fallut d'abord que la révolution de 1848 créât un nouveau lien, plus étroit, entre les Principautés et la France[14].

Il faut ajouter cependant que les dessins de Doussault avaient paru séparément dès 1847 chez les éditeurs parisiens Vilbert et Goupil[15] et que Billecocq avait demandé à Jules Janin de faire une préface pour l'édition populaire qu'il projetait[16].

En 1847 déjà, le nombre des étudiants roumains à Paris était si grand qu'ils s'organisèrent dans une société d'éducation et de lecture nationales. La „Bibliothèque Roumaine", instalée au numéro 3 de la place de la Sorbonne, chez un de ces jeunes gens, Varnav, comprenait dans son programme des réunions du samedi, dans lesquelles on lisait des pages de l'histoire des Roumains. Un de ses membres, le frère de Michel Kogălniceanu, écrivait ce qui suit: „Bien que leur jeunes Roumains se trouvent loin de leur pays, ils ne l'oublient pas un seul moment et ils cherchent à resserrer le plus possible leur fraternité, autant ici même que dans le pays quand ils y retourneront." Et, plus loin, ce passage empreint de sagesse: „À Paris, nous ne sommes pas venus seulement pour apprendre à parler le français comme un Français, mais pour emprunter aussi les idées et les choses utiles d'une nation aussi éclairée et aussi libre[17]." Une damme Greceanu, dont le fils venait de mourir, constitue une rente en faveur de la „Bibliothèque"[18].

NOTES

1 Voy. Sturdza, *Acte și Documente*; sur Bois-le-Comte, Billecocq, *Le nostre prigioni*, tome I, pages 167–170 et page 135.

2 *Le nostre prigioni*, tome I, p. 215.

3 *La Principauté de Valachie sous le Hospodar Bibesko par B, ***, ancien agent diplomatique dans le Levant*, 2e édition, Bruxelles 1848, pp. 24, 30.

4 Au premier scrutin avait été élu le vieux Filipescu, au second Emm. Baleanu. Voir *Le nostre prigioni*, tome I, pp. 178–9, et *La Valachie*, etc., p. 121. Alexandre Ghica disait de Billecocq qu'il avait «remis dans le salon un consulat qu'il avait dû ramasser dans la rue».

5 P 53, Billecocq se reconnaît presque comme l'auteur du pamphlet intitulé *Le nostre prigionni*, tome I, pp. 144, 181; cf, p. 339 et suiv; II, p. 167 et suiv. – Voy.

la lettre par laquelle Nion est accrédité, dans notre *Revista istorica*, I, Cf., Billecocq, loc. cit., p. 103 et suiv. et *Le nostre prigioni*, tome I, pp. 261–264.

6 M. V. Bogrea me signale une *Anthologie grecque* du même, qui, dédiée à Grégoire Ghica, prince de Moldavie (1853), mentionne aussi (p. XV) «la sollicitude persévérante et les encouragements du prince Georges Bibesco».

7 Une correspondence dans le sens de Bibesco a été, dit-on, insérée dans la *National*, 3e trimestre de 1842 (*Le nostre prigioni*, p. 187, note).

8 «Vous avez été», disait-il à Bibesco, «l'ennemi pasionné de mon ami le prince Ghica» (*Le nostre prigioni*, tome I, pages 74–75)

9 *Ibid.*, pages 70, 73–74 et suiv., 115 et suiv., 124 et suiv., 128 et suiv.

10 *Ibid.*, pages 90 et suiv., 184.

11 Voy, aussi *Le nostre prigioni*, pages 370, 378.

12 *L'Illustration*, année 1857, p. 39.

13 *L'Illustration*, année 1855, p. 7 et suiv.

14 Il s'agit de l'*Album moldo-valaque* de Billecocq, qui, comme on le verra, parut dans l'*Illustration* de 1849, bien que le préface soit datée de septembre 1847.

Voy. *Le nostre prigioni*, II, pp. 243, 256 et suiv. Cf. *le Monde Illustré*, année 1847, tome II, p. 257.

15 Notre revue *Floarea Dunărilor*, tome II, pp. 227–228, 344.

16 Étoile du Danube, p. 340.

17 *Étoile du Danube*, p. 340.

18 Billecocq, loc. cit., pp. 335–337, 394–397.

CHAPITRE X

La Révolution de 1848 et les émigrés

La Révolution de février eut après quelques mois un écho à Jassy et à Bucarest. Si dans la capitale moldave on se borna, sous la conduite de Kogălniceanu et de ce Basile Alexandri, dans lequel Billecocq voyait seulement un „boïar de la Moldavie", prêt cependant à déclarer solennellement qu'il est „Français de cœur et adore la France comme sa propre patrie", à demander l'observation exacte du Règlement Organique contre les abus du prince Michel Sturdza, il y eut dans la capitale valaque un attentat contre le prince Bibesco, des démonstrations violentes, une insurrection formelle et, à la suite de tous ces troubles, un régime républicain qui dura jusqu'au mois de septembre.

Un des chefs de cette République, professeur respecté et écrivain de réputation, fut Eliad, qui jouissait d'une bourgeoise naissante; mais la plupart des coryphées appartenaient à la jeunesse qui avait fait ses études à Paris. Certains d'entre eux quittèrent même les bancs de l'École de droit pour lever à Bucarest le drapeau tricolore de la liberté: c'étaient C. A. Rosetti, déjà connu comme poète, les frères Brătianu (Bratiano), Démètre et Jean, et quelques autres „Parisiens" d'éducation[1].

D'ailleurs ces novateurs ne s'entendaient guère. Eliad aurait voulu diriger en dictateur ce mouvement qui aurait ajouté des institutions libérales à l'ancienne société presque absolument maintenue. D'autres professaient les idées révolutionnaires qui avaient triomphé en février. Un Nicolas Balcescu, historien de grand renom, un Jean Ionescu, ancien élève de l'école d'agriculture de Grignon, représentaient une nuance de la révolution qui visait à transformer l'ordre social; d'autres ambitionnaient plutôt le rôle de

libéraux républicains. Une Commission de la propriété, qui contenait aussi un certain nombre de paysans, fournit seulement l'occasion de faire entendre aux privilégiés les doléances, éloquemment exprimées, de la classe laborieuse, qui offrait de racheter sa liberté; les séances, présidées par Ionescu, furent closes peu après.

Comme la Russie, contre le régime consulaire de laquelle le mouvement était dirigé, sommait le suzerain turc de faire son devoir contre les rebelles, les membres du gouvernement provisoire, qui avaient emprunté leur titre aux chefs de la révolution parisienne, agirent à Constantinople même, auprès du général Aupick, ambassadeur de France; ils lui demandèrent son appui contre les ennemies des libertés publiques et des droits nationaux. La fameuse déclaration de Lamartine avait présenté la France démocratique comme l'alliée naturelle de tous les soulèvements populaires qui invoquaient le droit des nations à une vie indépendante; les Roumains implorèrent sa protection pour leur cause: ils n'obtinrent du grand poète, qui avait dû abdiquer tout pouvoir, que des assurances de sympathie et des mots vagues d'espérance[2].

Bientôt aux Moldaves qui avaient échappé aux mains de leurs princes, trop pratiques pour se laisser surprendre par les événements, s'unirent dans un exil commun leurs frères de Valachie, qui, pris par les Turcs de Soliman-Pacha, avaient été embarqués sur des bateaux de transport et déposés sur la rive hongroise. Ainsi se forma à Paris un groupe d'émigrés „moldo-valaques" – le terme avait été mis en circulation par Billecocq, – dont tous les efforts furent consacrés à faire connaître leur cause nationale.

Il est vraiment étonnant que des jeunes gens, disposant à peine des moyens nécessaires à l'existence et n'ayant auparavant d'autres relations qu'avec quelques camarades d'école et avec certains de leurs professeurs, eussent pu se gagner si facilement dans tous les cercles de la société française, éprise de liberté et de nationalisme, des sympathies et, ce qui est plus, un appui réel et constant. Il serait malaisé, avec les documents dont on dispose aujourd'hui, de retrouver le fil de ces attaches, nombreuses et variées. On pourrait cependant fixer des catégories dans les groupes qui se formèrent à Paris.

Eliad vivait à part, entouré de quelques fidèles; parmi les plus importants de ses amis, on compte un Tell, membre du gouvernement provisoire, et Georges Magheru, commandant des troupes de

l'Olténie; un d'eux, Nicolas Rousso (Lacusteanu), publia un *Supplément* à l'ouvrage, dont il sera question plus bas, d'Élias Regnault. Perdu de plus en plus dans le nuages de l'admiration qu'il avait de soi, résumant en sa propre personne ambitieuse et soupçonneuse le passé et le présent de la cause révolutionnaire, portant à son propre comte toute la lutte contre le Tzar et dénonçant comme suppôts du tyran les jeunes gens rebelles à son autorité. Eliad publiait en français des livres assez bien écrits, dans le jargon spécial, si plein d'emphase, du romantisme politique: *Le protectorat du Czar ou la Roumanie et la Russie (1850)*, *Mémoires d'un proscrit* etc., – mais ils étaient lus plutôt par ses adversaires indigènes que par les amis de la révolution valaque.

Nicolas Balcescu (Balcesco), après avoir passé quelque temps en Transylvanie, essayant au nom du libéralisme international d'un compromis entre Hongrois et Roumains, était venu aussi échouer à Paris, où il cherchait des matériaux pour son Histoire de Michel-le-Brave. Il y publia un ancien mémoire, rédigé pour la Porte sur la question paysanne, opuscule sérieux et solide qui porte le titre de *Question économique des Principautés danubiennes.* Des renseignements supplémentaires furent fournis par un des frères Golescu, Alexandre, dans un ecrit d'une moindre importance. Les deux ouvrages trouvèrent un bon accueil auprès de la presse parisienne, à cause de l'intérêt lié au sujet lui-même.

Il faut rapprocher de la noble figure de Balcescu celle de Constantin Filipescu, qui, après avoir publié un *Mémoire sur les conditions d'existance des Principautés danubiennes,* s'éteignait à Paris, à peine âgé de quarante-sept ans, au mois de juin 1854[3]. Mais Eliad devait se rendre un peu plus tard en Turquie pour être plus près des cercles par lesquels il entendait recouvrer le pouvoir perdu lors de la catastrophe subie par la Révolution; quant à Balcescu, une maladie de poitrine l'envoya d'abord dans le Midi, puis à Constantinople et enfin à Naples, où il succomba, avec le regret cuisant de n'avoir pu rentrer dans sa patrie. Jean Ghica devint bey de Samos, gouverneur au nom du Sultan de cette île hélénique, et, s'il publia à Paris, sous le pseudonyme de Chainoi, un écrit sur la „dernière occupation russe", il ne chercha guère à s'attirer des partisans.

Tout autre fut la ligne de conduite des „Parisiens", des anciens étudiants valaques mêlés au mouvement révolutionnaire. Rosetti, les

frères Bratinau, les Golescu, Voinescu formèrent un groupe à part, qui n'avait qu'un souci: délivrer leur pays de la tyrannie des „protecteurs", reprendre l'œuvre révolutionnaire sans y rien changer, refaire la république démocratique de 1848, avec le concours de la Turquie, s'il le fallait, mais contre l'Autriche aussi bien que contre la Russie. Tout en publiant en leur langue une revue minuscule intitulée *la République roumaine*, et des pamphlets destinés à entretenir dans la patrie lointaine la foi dans une victoire finale des idées de régénération, ils pensaient aussi au public français. Démètre Bratianu publiait un des meilleurs mémoires qui aient été écrits en français sur la question des Roumains de Transylvanie, dans ses *Lettres hongro-valaques*, et l'étude de son frère Jean sur *l'Autriche et les Principautés* est de tout point remarquable. Jean Balaceanu donnait à la publication française, éditée à Bruxelles, du parti de l'Union des Principautés, des articles cinglants contre cette même Cour de Vienne auprès de laquelle il devait servir plus tard, pendant de longues années, la politique de Charles Ier.

À côté de cette propagande par les Roumains au milieu du public français, il y en eut un autre, beaucoup plus active et ayant un plus puissant écho; celle des écrivains philo-roumains. Lamartine avait acceptè déjà avant 1848 la présidence de la société des étudiants „moldo-valaques". Edgar Quinet avait épousé la fille de l'écrivain moldave Georges Asachi, veuve d'un Mourousi. Asachi même s'était décidé à publier en français et en roumain sa revue *le Glaneur*, à la direction de laquelle il s'était associé un Français, Gallice, appelé à Jassy, à ce qu'il paraît, comme professeur. Déjà en 1843, la *Revue Indépendante* donnait un article d'Élias Regnault, Français élevé en Angleterre et traducteur de Thomas Carlyle, qui réclamait pour les provinces danubiennes un peu de l'attention qu'on accordait si libéralement à l'Égypte de Méhémed-Ali, et il rappelait l'origine latine des Roumains, le sang celte qu'ils avaient par des infiltrations arrivées jusqu'au Danube inférieur, la participation des chevaliers de France à côté des boïars du prince Mircea, en 1396, à Nicopolis. Ému par les souffrances et le courage de Mme Rosetti, Anglaise et Française d'origine (elle était née Grant), Michelet lui-même avait revêtu dans les plus impressionnants atours de son style la légende du passé roumain et le récit des événements 1848. *L'Illustration* avait accepté en 1848 la publication de *l'Album moldo-valaques*, et le

tirage à part trouva un si bon accueil qu'il fallut sous presse une seconde édition.

Les émigrés et leurs amis de France étaient trop peu nombreaux pour essayer même de provoquer des événements dans le sens de leurs désirs.

Ces événements venaient cependant d'eux mêmes. Ce ne fut pas Napoléon III, à peine établi sur son trône, qui eut l'idée de susciter la querelle des moines de Jérusalem entre Latins et Grecs; ce ne fut pas lui qui essaya le premier d'en tirer un profit politique aux dépens du Tzar, qui rêvait déjà de s'assurer la protection des Gréco-Slaves vivant dans l'Empire du Sultan, et ce ne fut pas sa faute si l'occupation des Principautés, la catastrophe de la flotte turque à Sinope et enfin les paroles blessantes de Nicolas Ier à l'adresse du premier Napoléon rendirent inévitable une guerre qui devait changer la face de l'Orient.

Aussitôt qu'elle commença, les radicaux roumains, ennemis, par principe, de la Russie, commencerènt à s'agiter plus énergiquement. Comme le but des efforts faits par la France et l'Angleterre était de restituer la Turquie dans son ancienne liberté, de reprendre aux Russes la domination qu'ils avaient gagnée aux bouches du Danube, d'annuler leur protectorat sur les Principautés et de fonder sur leur frontière occidentale un état de choses capable d'arrêter leur avance vers Constantinople, les émigrés devenaient déjà les informateurs et les conseillers les plus indispensables des publicistes aussi bien que des diplomates. Ils comprirent leur mission et surent la remplir. Ce fut à cette époque que parurent les principales brochures des émigrés[4]: la presse s'en occupa avec un intérêt d'autant plus vif qu'il était plus nouveau. Les plus grands journaux acceptèrent leur collaboration ou laissèrent au moins pénétrer leurs idées. Une alliance étroite en résulta bientôt entre les jeunes représentants des idées nationales et libérales en France et les proscrits, qui n'en étaient déjà plus à considérer le pauvre Billecocq comme le seul écrivain de parler en leur faveur.

Quinet, auquel, au commencement de l'année 1857, les Roumains offrirent les moyens de publier ses Œuvres complètes, donna une nouvelle édition de son livre sur le passé et les aspirations de cette nation, dans laquelle il avait recueilli laborieusement les renseignements, plus ou moins exacts, que lui avait fournis son beau-père, les assaisonnant à sa manière, dans un style fatigant par la permanence de son emphase. L'ouvrage, très apprécié en Moldavie et

en Valachie, eut deux traductions, dont celle par Asachi, avait été dûment expurgée; il ne resta pas sans influence sur l'opinion publique, bien qu'il ne contienne ni faits nouveaux, ni conceptions personnelles.

L'ouvrage d'Élias Régnault est d'une information plus sérieuse et d'une originalité de beacoup supérieure. Cette *Histoire politique et sociale des Principautés*, qui trouva aussitôt un traducteur à Jassy, s'appuie sur une utilisation diligente de nombreuses sources dont l'auteur sait tirer l'essentiel. L'administration des princes qui se succédèrent sous le régime du Règlement Organique y est exposée, avec des révélations crues et des jugements impitoyables, d'après les écrits de Billecocq et probablement aussi d'après des rapports diplomatiques communiqués par ce dernier. Bibesco y apparaît comme un ennemi de son propre pays. Quant aux coryphées de la Révolution, si les jeunes sont présentés avec une légère nuance de satire, comme „un peu trop parisiens", Eliad est critiqué vivement pour ses „défauts de tempérament", son esprit soupçonneux, sa manie de ne voir que des traîres dans ceux qui ne partageaient pas ses opinions, sa fatuité de s'ériger en adversaire personnel du Tzar. Les princes Stirbey et Grégoire Ghica, nommés après la fin des troubles et la signature de la convention de Balta-Liman, y font, surtout le premier, assez mauvaise figure.

Quant aux solutions, Régnault démontre l'inévitable catastrophe turque, la necessité de remplacer cet État moribond par une autre formation politique, si on ne veut pas céder les régions qui appartiennent au Sultan à un rival beaucoup plus puissant et plus durable, le grand rôle qui revient aux Roumains dont l'existence même en Orient est une „bonne fortune" inattendue pour la latinité. Les réunir dans un royaume, une principauté, un duché sur le Danube ne serait pas ce qu'il faut pour créer un état de choses définitif. Tous les Roumains, ceux des Principautés aussi bien que leurs congénères, de Transylvanie, du Banat, de la Bucovine, de la Bessarabie, doivent former un Empire de 10 000 000 d'habitants, qui, au lieu d'être protégé par une Europe toujours tardive à l'appel, formerait lui-même une digue protectrice à cette Europe menacée par l'avance fatale des peuples de la steppe orientale.

Il est vrai que certaines conceptions de l'auteur furent abandonnées bientôt sous les influences qu'on devine. Non

seulement la manière dont Régnault envisageait les événements de la révolution de 1848, mais aussi la solution dernière qu'il proposait furent changées par la propagande d'Eliad. Régnault en arriva à désirer uniquement – pour ne pas blesser à mort la Turquie – la création d'une seule printicipauté sous la suzeraineté du Sultan.

Pour être tant soit peu complet, il faudrait citer toute une série d'opuscules et d'articles destinés à soutenir cette cause des Principautés. Hippolyte Desprez avait écrit sur les révolutions de Hongrie et sur la Valachie elle-même *(La Moldo-Valachie et le Mouvement Roumain,* dans la *Revue des Deux Mondes*, 1[er] janvier 1848), signalant le caractère „quasi-français" de la ville de Bucarest, le beau costume des paysans, l'accueil affable fait à tout voyageur français, l'importance réelle de l'histoire et de la littérature naissante des Roumains. Bataillard, républicain acharné, ennemi irréconciliable du régime napoléonien, devint un vrai camarade des représentants roumains de la cause de l'Union; il pensait venir, en 1847, avec Balcescu, dans les Principautés pour y faire son enquête personnelle; il fréquentait la „Bibliothèque Roumaine", et, „se sentant Roumain dans le cœur", il publiait dans le *National* et la *Revue de Paris* (année 1856) des articles dont l'un blessa profondément l'âme sensible du prince Grégoire Ghica, dont la fin tragique était déjà proche. Léon Plée traitait, dans le *Siècle* (du 3 mars 1858) la *Question des Principautés devant l'Europe* (il y en a aussi une très rare édition roumaine). Sous le pseudonyme „Un paysan du Danube", Taxile Delord, le futur historien de Napoléon III et, à ce moment rédacteur au même *Siècle* et au *Charivari*, attaquait dans l'*Étoile du Danube*, qui paraissait à Bruxelles, avec Nicolas Ionescu comme seul rédacteur, les Puissances qui s'opposaient à l'union des Principautés; c'est à savoir: la Turquie, bien entendu, l'Angleterre protectrice de la Turquie, et l'Autriche, qui redoutait les agissements en Transylvanie et qui convoitait le cours inférieur du Danube. Le *Journal des Débats*, en 1857, était d'avis que la création d'un „royaume de Moldo-Valachie" était une nécessité européenne et il flétrissait dans ces termes ironiques les abus commis par l'armée d'occupation autrichienne: „L'Autrichien vous demande poliment votre lit, votre feu, votre pain, votre vin, votre drap, vos bœufs, vos moutons, vos vaches, vos chevaux, votre laine, votre lin, votre huile, et, pour peu que vous fassiez part de temps en temps au soldat de vos

petites économies, il vous laisse le reste; de quoi vous plaignez-vous?" Le poète Édouard Grenier, secrétaire de Grégoire Ghica, lui dédiait ses vers, et l'on a conservé sa correspondance avec Basile Alexandri. Le vieux Vaillant lui-même, qui se consacrait alors à l'étude des Bohémiens ou Tziganes, se levait pour dire des vérités cruelles aux partisans du séparatisme moldave[5]. Un avocat à la Cour de Cassation et au Conseil d'État, Thibault Lefebvre, écrivait toute une dissertation, *Situation diplomatique des Principautés à l'égard des Puissances européennes*, pour prouver que les capitulations ne peuvent s'appliquer aux pays roumains qui n'ont jamais fait partie intégrante de l'Empire Ottoman. Enfin Doussault rafraîchissait ses souvenirs dans *l'Illustration*, et la même revue accueillait les récits d'un voyage fait par Camille Allard dans la Dobrogea, qui mentionnaient plus d'une fois les Roumains. Hommaire de Hell, ingénieur qui fit le voyage de Perse, a publié même dans cette revue des impressions moldaves illustrées par son camarade de route; le texte et les illustrations vraiment remarquables. Poujade, ancien consul en Valachie et mari d'une Ghica, demanda l'Union des Principautés dans la *Revue Contemporaine* (15 décembre 1857). Rares étaient les voix qui parlaient pour la Turquie, comme celle de H. Lamarche (*l'Europe et la Russie, remarques sur la paix de Paris*), auteur d'un projet de confédération ottomane, ou pour le prince Bibesco (Amédée de Céséna dans le *Constitutionnel*), ou pour le caïmacam Nicolas Vogoridès, qui se faisait appeler Conachi, nom qui appartanait au père de sa femme; c'était un grand et riche boïar et un poète estimé, qui ambitionnait le trône de Moldavie.

À Bucarest même se trouvait un Français, Félix Colson[6], qui entreprit d'exposer, en un opuscule écrit dans sa propre langue, les droits des Roumains à l'encontre de la Turquie envahissante. Pour se défendre contre des empiètements plus anciens de la part de cette Puissance suzeraine, des boïars valaques avaient présenté, dès 1770, aux conférences de paix russo-turques, de prétendus traités découverts par le poète Jean Vacarescu dans les archives de la Porte et par lesquels était réglée la situation de la Valachie envers la Porte; au commencement du siècle, Démètre Cantemir avait fabriqué lui aussi, dans le but d'imposer aux Russes, les nouveaux protecteurs qu'il avait choisis, les clauses les plus favorables à l'autonomie moldave, un „traité" semblable, conclu entre le prince Bogdan, fils

d'Étienne-le-Grand, et le Sultan. Il est regrettable que la chaleureuse prédiction de Colson s'appuie sur des actes faux, qui furent tenus d'ailleurs à cette époque pour absolument authentiques; son ouvrage n'en contient pas moins de précieux renseignements sur les Principautés.

Dans ces Principautés mêmes, les salons aussi bien que les écoles, les vieux boïars conservateurs ainsi que la jeunesse qui s'éveillait animée par désir de liberté nationale qui avait jeté au-delà des frontières leurs aînés, restaient soumis à l'influence française, malgré la surveillance du consulat russe restauré. Les pensionnats français continuaient à être la seule pépinière pour les jeunes gens appartenant à la noblesse; vers la fin de son administration, Georges Bibesco s'était même proposé de „franciser" l'école secondaire, la soumettant – à la grande indignation, pourtant bien légitime, des partisans de l'enseignement national –, aux inspecteurs du roi qui allaient contrôler les institutions scolaires du Levant. Les manuels étaient rédigés d'après des modèles français. Dans le même temps, des professeurs, Aaron et Hill, donnaient un dictionnaire français-roumain, auquel répondait en Moldavie le dictionnaire roumain-français d'un journaliste studieux Théodore Codrescu. La littérature parisienne des romans à la mode, de Georges Sand à Eugène Suë et à Ponson de Terrail, passait en roumain, par le labeur acharné de toute une série de traducteurs, parmi lesquels figurent aussi des femmes. Mais on n'oubliait pas non plus les ouvrages classiques, car on donnait une version du *Charles XII* de Voltaire et du *Télémaque*, non plus que les ouvrages d'histoire, comme l'*Histoire de la civilisation* par Guizot. Bucarest surtout se montra très féconde dans cette œuvre destinée à donner à un public encore très peu formé, non seulement une lecture agréable et attachante, mais, parmi des éphémères produits du jour, aussi des enseignements utiles tirés des meilleures sources.

Peu à peu la grande distance qui séparait les deux pays semblait disparaître pour une société entière, nourrie, sans doute, de ses traditions nationales, mais presqu'au même titre de l'esprit de la France. Citons-en une seule preuve. „Dans une liste de souscription en faveur des inondés de France", un collaborateur de l'*Étoile du Danube* écrit en 1857 (page 67): „je trouve la somme de huit ducats d'Autriche et un quart de ducat provenant des pauvres villageois de

deux petits villages, Hiliseul et Liveni, qui se sont cotisés pour venir en aide, disent-ils, à leurs frères de France."

Pour renseigner cette grande France lointaine sur le caractère national des Roumains d'après les formes durables et supérieures de la littérature, on pensait à publier un recueil contenant des écrits de tout genre. La même feuille, publiée à Bruxelles, contenait, dans une correspondance de Bucarest, datée 5 janvier 1857, la notice suivante: „Un travail d'une grande importance, qui doit réunir les intelligences des deux Principautés, c'est la collection des documents pour servir à l'histoire des Roumains. Sous ce titre, on va réunir, traduire en français et publier nos historiens, nos chroniquers, nos codes, les règlements organiques annotés, un choix de nos meilleurs poètes, en un mot tout ce qui est propre à faire voir au monde que les Roumains des Principautés danubiennes offrent tous les éléments qui constituent une nation".

Ce recueil ne parut jamais; les écrivains roumains se trouvaient pour la plupart loin de leurs frontières, occupés d'une propagande nationale qui leur prenait tout le temps. Mais, pendant ce séjour en exil des principaux représentants de l'intellectualité roumaine, le public français eut au moins des éditions françaises des meilleurs pièces d'Alexandri et de Bolintineanu; ce dernier osa donner lui-même une version, médiocre, du reste, comme on pouvait s'y attendre, de ses *Brises d'Orient*. Ces produits d'un romantisme dirigé vers d'autres cieux furent assez remarqués dans le monde littéraire. César Boliac, qui avait publié un opuscule français sur la Roumanie, préface au récit de ses aventures révolutionnaires, et une nouvelle sur Théodore Vladimirescu, chef du mouvement de 1821, trouva lui aussi un traducteur dans la personne d'un certain Ferrand. La fille du Ban valaque Michel Ghica, Hélène, mariée pendant quelques années au prince russe Koltzov-Massalski, parlait avec la même compétence, qui était réelle, des souvenirs de Marathon et du tombeau de Dante, dans des articles très bien accueillis par les périodiques de Paris, et il lui arriva même une fois, à cette exilée qui consacra trois gros volumes à la Suisse allemande, de décrire les beaux paysages d'une douceur pastorale qui s'étendent sur les rives du Danube inférieur.

La Société orientale de Paris, qui comptait parmi ses membres un Garcin de Tassy, un Victor Langlois, avait songé à confier à son vice-président, Audiffred, une mission en Valachie; elle lui

recommandait, en mai 1856, d'étudier spécialement les Tziganes, le vallum de Trajan et les monnaies[7]. N'oublions pas Lejean qui parle même dans son voyage en Albanie des observations géologiques faites du côté de Piatra[8]. Depuis longtemps déjà des „fragments de chroniques moldaves" avaient été traduits dans la même langue et publiés par Michel Kogalniceanu, ou „de Kogalnitschan", dans deux élégantes brochures parues à Berlin.

En 1855, la *Revue d'Orient* publiait[9] une étude sur „les ballades et chants populaires de la Roumanie". L'auteur, qui mentionnait les principaux écrivains de la „Roumanie" rêvée, était l'ami de Basile Alexandri, s'appelait Ubicini.

Il appartenait à un famille bourgeoise d'origine lombarde. Né en France, il fut élevé dans le Midi et au bout de ses études il obtient une chaire de rhétorique. Un voyage en Orient lui fit connaître la Turquie, à ce moment de crise. On connaît la série des beaux ouvrages consacrés par lui à l'Empire ottoman, qui prétendait s'inspirer des conceptions de l'Occident pour renaître à une vie historique active: on ne peut pas trouver un meilleur guide, pour cette époque du *Tanzimat*, que dans ses *Lettres sur la Turquie*, dans sa *Turquie nouvelle* et d'autres écrits, jusqu'à celui où il expliquait en 1877, la constitution ridicule du visionnaire Midhat-Pacha, dans laquelle il s'obstinaient à voir un instrument de progrès.

Il fut, assure son biographe, secrétaire du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière de Valachie en 1848. Son rôle fut, en tout cas, très modeste dans ces semaines de convulsions politiques qui ne devaient pas produire un nouvel état de choses. Mais ce séjour à Bucarest lia pour toujours ce jeune homme, curieux des choses d'Orient et amoureux de lointaine latinité pittoresque, à l'œuvre ardue de la régénération roumaine.

Dans une lettre inédite à Kogalniceanu, – il continua à être l'intime ami de cet Alexandri, qui n'était pas pour lui, comme pour Billecocq, un simple „boïar moldave" –, il se déclarait Roumain d'âme, regrettant seulement de ne pas connaître la langue du peuple au développement duquel il s'intéressait si chaleureusement. Son discours à l'enterrement de J. J. Voinescu, un des représentants de l'émigration valaque, est un chef-d'œuvre de sentiment: il parle en termes émus de celui qui ne devait plus revoir son pays parce qu'il l'avait aimé plus que tout autre, et il prophétise le prochain retour des

exilés sous l'égide de la France. Ubicini préparait à ce moment, sur la base de l'ouvrage français de son prédécesseur moldave, une nouvelle histoire des Principautés, qu'il avait l'intention de conduire à travers les événements extraordinaires dont il venait d'être témoin. Encouragé et aidé, sans doute, par Kogalniceanu, il termina bientôt cet ouvrage, qui parut dans l'*Univers pittoresque* et contribua essentiellement à faire connaître la cause des Moldo-Valaques.

C'est un bon résumé très bien ordonné et d'un style limpide et vivace. De très belles gravures l'accompagnent, représentant la ville de Harsova, dans la Dobrogea turque, ou bien telle colonnade, reste du palais des princes, à Campulung.

L'information est vaste et variée, l'auteur ayant connu tous les écrits français des émigrés et même, d'une manière directe, une partie des sources étrangères; il est en état d'employer le livre grec de Photinos, et l'on trouve même l'indication d'un travail inédit dû à Voinescu; pas un des voyages récents faits par les Français en Valachie ne lui échappe, et il fera même des emprunts à la description, si superficielle cependant, d'un certain Stanislas Bellanger *Voyage en Moldo-Valachie* en deux volumes. La partie consacrée aux relations des Principautés avec la Turquie à l'époque moderne est traité de main de maître, telle qu'on pouvait l'attendre de celui qui à écrit les *Lettres sur la Turquie*. Un noble sens d'impartialité fait rejeter pour l'époque du Règlement Organique les calomnies que les différents partis se jetaient à la tête. Mais, à la suite de Colson, Ubicini est franchement anti-russe, et il n'épargne guère ceux qui, comme Stirbey, devaient leur situation à l'appui de la Puissance protectrice. Pour la révolution de 1848, qui a toutes ses sympathies, il est un témoin oculaire. Il finit en affirmant qu'il n'y pour les Roumains qu'une seule question sociale: celle des paysans et une seule question politique: celle de l'union des Principautés. Une dernière partie traite des moeurs et de la civilisation. Ubicini, qui s'occupa de la question roumaine dans différents articles publiés par les revues et les journaux du temps, ne devait revenir sur le sujet que plus tard; il y a une vingtaine d'années, M. Georges Bengesco, auteur d'une utile *Bibliographie franco-roumaine*, dont les données peuvent compléter à chaque pas notre récit, publiait une exposition, originale

parfois dans les arguments employés pour établir le récit, des *Origines de l'histoire roumaine* par Ubicini. Vers la fin de ses jours, le vieux professeur, qui recevait une pension de l'État roumain, était occupé à recueillir des documents français pour la grande collection des monuments étrangers sur l'histoire des Roumains. Sa correspondance, si elle a été conservée, doit contenir de nombreux renseignements sur la dernière phase de cette histoire.

NOTES

1 Le terme appartient à Élias Régnault.

2 Billecocq, loc. cit., pp. 388–389.

3 Voy. sur lui Ubicini, dans l'*Univers pittoresque*, p. 165, note 1.

4 Ajoutez: J. Strat, *Un coup d'oeil sur le question roumaine,* Paris 1858; Bolintineanu, *Les Principautés Roumaines*, Vaillant traduisait un article de Balcescu dans la *Revue d'Orient* paru en 1845.

5 *Étoile du Danube*, p. 224. Une notice parle de lui en ces termes: «La Valachie lui dut en partie, en 1830, l'organisation de l'instruction publique; en 1831 la fondation de l'internat du collège national de Saint-Sava; en 1840 l'établissement de l'école gratuite des jeunes filles; en 1838 enfin le spècimen du Dictionnaire universel de la langue roumaine, pour lequel la Chambre valaque lui vota, à l'unanimité et à titre d'encouragement, la somme de 1 000 ducats. Cf. ses parole émues à la mort de Grégoire Ghica, *ibid.*, p. 256.

6 Il y avait dans l'église de Drajna-de-Jos un grand tableau religieux à la monde occidentale signé par un Colson. On nous a assuré que ce peintre est différent de notre auteur.

7 *Revue d'Orient*, IV.

8 Dans le *Tour du Monde.*

9 Tome I, p. 336 et suiv.; tome II, p. 227 et suiv.

CHAPITRE XI

La guerre de Crimée et la fondation de l'État roumain

Lorsque l'Empire français commença la guerre de Crimée, l'opinion publique ne pouvait pas consentir à la reconnaître uniquement comme une action politique destinée à raffermir les bases branlantes de la Turquie dégénérée. Formée par la noble propagande idéaliste des romantiques, elle exigeait des vainqueurs, qui avaient dréssé le drapeau de l'Europe future, plus libre, plus juste et plus durable, le relèvement des nationalités abaissées par les conquêtes et les annexions. Les souffrances de l'Italie et de la Pologne, à une époque où un auditoire considérable se passionnait aux leçons vibrantes d'Adam Mickiewicz et où le crédo de Manzzini était sur les lèvres de toute la jeunesse républicaine, trouvaient des âmes en état de comprendre ce qu'un peuple en détresse peut demander en sa faveur à la conscience universelle. Kossuth lui-même rencontrait en Angleterre des partisans enthousiastes de la liberté magyare et en France des amis personnels et des auxiliaires de ses efforts dans les cercles les plus influents qui entouraient l'Empereur; on sait que plus tard l'ancien dictateur républicain consentit à faire reconnaître le prince Napoléon comme roi de la nouvelle Hongrie.

Mais cette Hongrie, aussi bien que l'Italie délivrée, ne pouvaient résulter que d'une guerre victorieuse, d'une grande guerre absolument victorieuse contre l'Autriche, qui n'était pas encore l'ennemie. Pour séparer la Pologne de l'Empire russe, il aurait fallu un autre succès que celui de Sébastopol et surtout le consentement de l'Autriche et de la Prusse, qui craignaient de perdre la part qu'elles s'étaient attribuée à la curée. Puisqu'il fallait cependant nécessairement une satisfaction à ces intellectuels, assoiffés de délivrances nationales, à ces bourgeois dont l'âme était dominée par

un idéal supérieur aux combinaisons politiques provisoires et passagères, on se vit obligé de créer la Roumanie.

Les Principautés, occupées par la Rusie au début du conflit avec le Sultan, avaient subi ensuite une nouvelle prise de possession par les Autrichiens, à la suite d'une entente diplomatique avec la Turquie. L'empereur François-Joseph espérait pouvoir même les annexer à ses domaines, en vertu de leurs anciens rapports de „vassalité" avec la Hongrie du moyen âge. Rien ne fut ménagé dans cette intention: les commandants des troupes impériales furent des Italiens comme le comte Coronini, qui s'etait adjoint comme aide-de-camp Grégoire Brancoveanu (Brancovan); on fit de splendides promesses aux boïars, alors qu'on faisait miroiter aux yeux la classe laborieuse la solution de la question paysanne. On n'oublia pas d'intéresser les banques et le crédit public, en parlant d'entreprendre de grands travaux techniques afin de mettre en valeur ce pays arriéré. Le résultat fut qu'on aboutit à créer une aversion générale.

Telle était la situation des esprits à Bucarest aussi bien qu'à Jassy, lorsque le traité de Paris, accordant à la Moldavie un lambeau de la Bessarabie méridionale, établit un nouvel état de choses pour les Principautés. Elles devaient former, sous la garantie des grandes Puissances, un bloc politique de défense contre la Russie, qui avait perdu, en même temps que le droit d'entretenir une flotte dans la Mer Noire, le protectorat acquis par de longs et opiniâtres efforts. Une conférence devait se réunir ultérieurement pour régler les détails de cette réorganisation.

Il avait été question, un moment, d'ajouter un corps auxiliaire roumain aux troupes françaises, anglaises, piémontaises et turques qui combattaient à Sebastopol. Certains des représentants de la jeunesse l'auraient désiré chaleureusement. Il n'y eut cependant que quelques officiers qui servirent sous les ordres des chefs ottomans; c'est en vain que les révolutionnaires de 1848, comme Rosetti et les Golesco, accoururent de Paris pour solliciter l'honneur de combattre, avec les paysans de l'Olténie, qu'ils espéraient pouvoir mettre en mouvement, contre toute domination étrangère, qui, aux dépens des Turcs, se serait établie sur le territoire de leur patrie; on les vit à Vidin et à Galatz même, en Moldavie, mais leurs offres furent repoussées. Le souvenir de leur action perturbatrice et surtout les appréhensions de l'Autriche planaient sur ces fauteurs de troubles, capables de

renouveler les désordres de jadis; de là des ajournements et enfin le refus définitif d'Omer-Pacha, commandant en chef des troupes du Sultan. Il n'employa pas davantage Eliad et ses adhérents, qui s'étaient rendus, pleins d'espérance, à son quartier-général. Les deux groupes d'émigrés faisaient, du reste, tout leur possible pour se perdre eux-même dans l'opinion des Turcs, sans se rendre compte du mal qu'ils faisaient ainsi à la cause qu'ils désiraient et prétendaient servir.

Il ne restait qu'un seul moyen d'agir: la propagande faite dans les milieux politiques de l'Occident, à Paris et à Londres surtout. Les émigrés s'y consacrèrent entièrement, avec une infatigable activité qui est aussi leur titre de gloire envers la postérité. D'autre part, ceux parmi les membres de la nouvelle génération qui étaient restés dans le pays trouvèrent bientôt l'occasion de contribuer essentiellement à la création du nouvel ordre de choses. Pour connaître les vrais désirs des „Moldo-Valaques" on avait décidé de les consulter eux-mêmes; des assemblées consultatives, réunies par des lieutenants princiers, siégèrent pendant quelques mois dans les deux capitales pour émettre les vœux dont avait besoin la conférence pour pouvoir se prononcer sur l'avenir des Roumains. Comme on tenait à garder en tout la note turque, pour ne pas froisser un „suzerain" dont on amoindrissait en fait le pouvoir ou, au moins, auquel on interdisait l'espoir de pouvoir former un État unitaire turc aux dépens de toutes les autonomies historiques, les lieutenants furent qualifiés de caïmacams et les assemblées portèrent le nom bizarre, mi-turc, mi-latin, de „Divans *ad hoc*".

Les adversaires de cette union des Principautés, qui était dans les cœurs de tous les patriotes, ont reproché à ces assemblées de s'être érigées en Constituantes, d'avoir débattu des questions sur lesquelles on n'avait pas demandé leur avais, d'avoir tenu à proclamer des principes généraux dont l'énonciation sur les bords du Danube ne pouvait servir à rien de réel ni de pratique. Pour comprendre leur attitude, il faut tenir compte, non seulement des besoins urgents du pays, que la diplomatie européenne ne soupçonnait même pas, du désir naturel de mettre les réformes inévitables sous la sauvegarde du monde entier, mais aussi de l'état d'âme de ces législateurs constitutionnels qui, dans leurs vœux, procédaient comme s'il s'agissait de donner des lois et des règlements au nom d'un pouvoir

reconnu. Ainsi avaient fait les députés aux États Généraux en 1789; pas plus que les Moldaves et Valaques de 1857; ils n'avaient le droit de se considérer comme les représentants indiscutables d'une nation qui voulait se constituer d'après les idées d'une nouvelle philosophie politique; les uns comme les autres étaient également convaincus que toute représentantion réelle du peuple a la mission de donner, en vertu d'un droit élémentaire, supérieur au droit écrit, une forme nouvelle à la société. L'esprit aussi bien que le ton des „Divans a*d hoc*" était celui de la France.

Les vœux de la nation roumaine communs aux deux Principautés comprenaient avant tout la formation d'un seul État. Napoléon III était un partisan de ce projet; la nouvelle Roumanie aurait défendu les bouches du Danube contre tout empiètement futur; en outre elle aurait été la première création politique de l'Empire restauré, dont le chef avait déja posé les principes dans les écrits de sa jeunesse.

L'œuvre devait se heuter aux plus grosses difficultés. Pouvait-on espérer vaincre rapidement l'opposition de la Porte à la réalisation d'un tel projet? Loin d'admettre la possibilité d'un seul État roumain tributaire, elle croyait pouvoir arriver avec le temps à faire de ces principautés, qui n'avaient été jamais soumises à une administration directe, de simples provinces dont l'autonomie, reconnue formellement, serait traitée dans la pratique selon les intérêts de la nouvelle Turquie.

À ses côtés se trouvaient l'Angleterre et l'Autriche. La première restait fidèle à sa conception que l'Empire ottoman doit vivre, dans ses limites actuelles et sans aucun danger pour son développement à l'avenir. Pour elle, l'intégrité de la Turquie était un dogme et, selon l'expression de ses ministres, elle ne consetaint même pas à le discuter. Non seulement les diplomates, mais les journalistes - le *Times* en première ligne -, les auteurs d'articles sur l'Orient, les voyageurs qui exposaient l'état des choses et le mouvement des esprits en Orient étaient infatigables dans la défense de cet État déchu dont la rénovation n'était qu'une simple illusion de façade. Quant à l'Autriche, elle ne paraissait pas avoir abandonné définitivement ses anciennes visées sur la vallée du Danube inférieur; en tout cas, elle redoutait d'avoir dans cette Roumanie unique un danger perpétuel pour sa domination sur des millions de sujets

appartenant à la même race et participant à la même civilisation nationale.

Les projets de l'Empereur étaient, en outre, soutenus très mollement par sa propre diplomatie. Thouvenel, son ambassadeur à Constantinople, n'était guère enchanté du rôle, qui lui était attribué, de combattre sans cesse son collègue anglais Stratford Canning, personnage tout-puissant et particulièrement tyranique, pour faire plaisir à des gens qui lui apparaissaient un peu comme un tas de boïars turbulents et rien de plus. On ne pourrait découvrir un seul personnage de marque dont l'influence se fût ajoutée à la ferme volonté de Napoléon III de mener à bonne fin l'œuvre de l'unite roumaine.

Il semblait donc que, pour réaliser l'union, les Roumains ne pussent compter que sur eux-mêmes. Il fallait d'abord des „Divans" réellement élus par le pays, et non par la police des caïmacams, dont ceux qui administrèrent la Moldavie, Théodore Bals et Nicolas Vogoridès, étaient de simples agents de l'Autriche et de la Turquie. Le pays lui-même était, en outre, trop peu développé encore pour qu'une conscience nationale toute-puissante fût en état de briser les obstacles et d'imposer des candidats favorables à l'union. Vogoridès, qui était rompu aux pratiques de la diplomatie, sut s'arranger de manière à avoir une assemblée composée pour la plupart de ses créatures. En présentant le résultat de ses manœuvres éhontées, il se gardait bien de paraître comme Autrichien; alors qu'il portait avec ostentation à Jassy un beau fez rouge à gland bleu, il faisait savoir à Paris [1] qu'il était né dans le pays; à sa naissance son père, Étienne, était caïmacam, ce qui faisait de lui presqu'un prince; non seulement il avait épousé la fille du poète Conachi, mais il avait hérite de toute sa fortune et de son nom même; il nourrissait des sympathies spéciales pour la France et sa femme était la protectrice la plus dévouée de la civilisation française dans ces régions de l'Orient. Un certain Doze, à qui l'on doit une brochure intitulée: *Six mois en Moldavie* , payé pour soutenir les droits à la couronne moldave du jeune et beau Grec, montrait qu'il serait en état de rendre un grand service à la France impériale en fondant une dynastie destinée à toujours servir les intérêts de celle des Napoléonides. D'autres panégyristes faisaient l'éloge d'Alexandre Ghica, devenu caïmacam de Valachie [2], et de tel autre de ses concurrents. Il ne faut pas oublier que ces intérêts personnels étaient représentés à Paris par des hôtes bien connus,

comme Grégoire Ghica, fils du prince valaque de 1822 et époux d'une dame Amélie Soubiran, qui a publié un opuscule sur *La Valachie devant l'Europe*, ou bien comme son homonyme moldave - marié, lui aussi, à une Française, - qui avait régné de 1849 à 1856. Le premier fut tué dans un accident de voiture en 1858[3]; l'autre, persécuté dans sa retraite par ses adversaires, qui avaient obtenu aussi l'appui de Bataillard, se suicidait dans son château de Mée.

Cette propagande active n'eut pas l'effet attendu. L'Empereur considérait comme une question de son prestige en Orient l'annulation des élections moldaves. Malgré son mauvais vouloir, Thouvenel dut employer jusqu'aux dernières armes de la diplomatie contre la morgue et le défi de Réchid-Pacha, qui occupait alors les fonctions de Grand-Vizir. Il fit ses préparatifs officiels de départ et ordonna d'amener son pavillon sur le navire qui devait le ramener en France. Il ne fallut pas moins que cette menace de rupture pour faire céder la Porte; il fut procédé à de nouvelles élections dont le résultat ne pouvait plus être douteux. On a montré un peu plus haut quels furent les vœux que l'Assemblée moldave exprima en 1857.

Mais Napoleon n'était guère disposé à sacrifier son alliance permanente avec l'Angleterre, qui était devenue la base même de sa politique. Il fallut bien en arriver à un compromis. À Osborne, où se rendit l'Emperur pour conférer avec la reine Victoria, fut conclue une entente verbale qui concédait aux Roumains seulement une forme imparfaite de l'union, avec deux princes, deux assemblées, deux armées, mais une législation commune qui devait être établie par une seule commission siégeant à Focsani, sur la frontière, et avec des insignes de l'union sur les drapeaux.

Pendant ce temps, en Moldavie même, l'agent d'Autriche et le commissaire de la Porte trouvèrent devant eux l'opposition acharnée du consul de France à Jassy, Victor Place. Il encouragea les efforts de la jeunesse patriote, qui exerçait une influence de plus en plus prédominante sur le pays, et il fut un des premiers à acclamer le succès définitif de cette lutte opiniâtre. Lorsque les commissaires des Puissances parurent à Jassy, Talleyrand, celui de la France, fut accueilli par des ovations enthousiastes. À un moment donné, on eut - ajouterons-nous - à Bucarest, la visite de Blondel, ministre de Belgique à Constantinople; à l'en croire, il se présentait en simple voyageur passionné de sciences; mais en réalité avec mission réelle de préparer l'union pour donner un trône en Orient au comte de

Flandre. À Bruxelles, paraissait l'organe français du parti de l'Union, l'*Étoile du Danube* , inspiré par M. Kogalniceanu et rédigé par Nicolas Ionescu. Le 5 février 1859, le colonel Cuza, déjà élu, une dizaine de jours auparavant, prince de Moldavie, sous le nom d'Alexandre-Jean Ier, devenait aussi prince de Valachie, et cette double élection tournait les difficultés soulevées contre l'union en donnant aux deux Principautés un seul prince capable par son énergie indifférente aux risques et par sa franchise conquérante, de forcer les derniers retranchements de l'opposition turque et de faire de sa situation si heureusement exceptionnelle quelque chose de plus: la couronne des Principautés Unies, puis de la Roumanie unitaire.

Ancien élève des établissements universitaires de Paris, Cuza se considéra toujours comme le protégé de la France, à laquelle il devait son trône. Son secrétaire politique était Baligot de Beyne, qui avait rempli des fonctions de confiance auprès des dignitaires turcs. Il accueillait avec empressement tout représentant de la France. Comme presque tous ses contemporains de la noblesse roumaine, il écrivait mieux le français que sa propre langue et le parlait de préférence. Des officiers de la mission militaire française organisèrent son armée.

Mais surtout il représenta, d'un bout à l'autre d'un règne fécond en grandes réformes telles que la création d'une propriété paysanne personnelle et libre et la sécularisation des biens-fonds appartenant aux Lieux Saints d'Orient, le système napoléonien, dans tout ce qu'il avait de factice. Malgré ses fréquentes conflits avec les assemblées qu'il ne pouvait pas dominer, mais auxquelles il n'entendait pas non plus obtempérer, il resta le maître, tout en faisant semblant d'observer les formes de la démocratie parlementaire.

Pour résister aux boïars ambitieux et intrigants, qui possédaient dans les Principautés une force politique aussi énergique et envahissante qu'en France la classe des riches bourgeois et des avocats éloquents, il s'appuya sur les paysans, qui n'oublièrent jamais le grand bienfait dû à sa résolution. Usant de coups d'État contre des députés qui préféraient abandonner leurs propres principes et déserter les meilleures causes, uniquement pour faire acte d'opposition à la personne du „tyran", il n'oublia pas de soumettre sa nouvelle constitution, qu'il nomma le „Statut", d'après celui que Victor Emmanuel II avait octroyé au jeune royaume d'Italie, à la ratification d'un plébiscite préparé par l'administration.

La partie de l'opposition qui était de fait républicaine, avec C. A. Rosetti à sa tête, n'avait pas cependant rompu les relations avec le parti avancé de l'opposition française; Bataillard lui reprochait même de s'appuyer néanmoins sur cet autre tyran, bien plus pernicieux à leur avis, qui était Napoléon III lui-même. Certains d'entre les mécontents s'étaient abrités à Paris, où ils publiaient des pamphlets envenimés contre le prince; ils s'évertuaient surtout, pour le discréditer dans les milieux politiques français, à dénoncer ses rapports avec la Russie. Cuza aurait voulu en effet obtenir d'elle, pour lui succéder, ce „prince étranger" depuis longtemps demandé par le pays, un des ducs de Leuchtenberg, qui était petit-fils de Nicolas Ier, par leur mère, la Grande-Duchesse Marie.

Aussi, lorsqu'une conspiration militaire eut mis fin, le 24 février 1866 (ancien style), au règne du prince qui avait été élu avec un si grand et pur enthousiasme sept ans auparavant, la France officielle, dont le consul avait cependant offert ses services au prince déchu, ne protesta pas; d'autre part, la France libérale applaudit, voyant dans ce triomphe des hommes de la liberté un prodrome heureux de ce qu'elle voulait accomplir elle-même contre le régime impérial.

Il fut question un moment de reprendre entre les représentants des puissances garantes les débats concernant la forme définitive qui conviendrait le mieux aux Principautés, car l'union était considérée comme liée au sort du prince qu'elle s'étaient donné et qui venait de prendre maintenant le chemin de l'exil. Une révolte fut fomentée à Jassy pour demander le rétablissement de la Moldavie séparée; le gouvernement provisoire l'etouffa dans le sang. La Turquie parlait d'une intervention armée. La France elle-même pensait à échanger ces pays roumains, qui paraissaient être ingouvernables, contre les provinces autrichiennes de l'Italie délivrée en 1859 et qui réclamait ses frontières naturelles à l'Est. Il en fut question aussi à l'entrevue de Salzbourg entre Napoléon III et François-Joseph. Doit-on reprocher cette politique à l'Empereur des Français? Représentant du principe des nationalités, n'avait-il pas le droit d'établir une gradation entre ceux qui se réclamaient de ses sympathies? N'était-il pas naturel qu'il inclinât vers les Italiens épris d'unité, capables de sacrifices pour la conquérir et la maintenir et, en plus, voisins immédiats de la France, plutôt que vers ces Roumains, perdus dans la lointaine perspective de l'Orient, agités par l'esprit de faction et oublieux, au milieu des

tumultes et des conspiration, des grands intérêts de leur nation, qui demandait encore des efforts immenses? Mais la guerre entre l'Italie et l'Autriche, correspondant à celle que le roi de Prusse fit à l'empereur de Vienne, donna bientôt un autre pli à l'affaire. Le royaume de Victor-Emmanuel II fut complété sans qu'il fût besoin de payer son agrandissement par l'abandon d'un autre pays latin, dont les meilleurs fils n'étaient pas responsables des excès politiques commis par une classe dominante en décadence, celle des derniers vrais boïars et celle aussi des arrivistes qui cherchaient à les imiter, sans avoir au moins leurs belles traditions.

La Roumanie resta donc entière, telle que l'avaient faite la prudence et le courage du prince Cuza. On avait proposé en France, prétend un auteur assez bien informé, un nouveau chef dans la personne de ce prince Napoléon qui n'avait pas réussi à devenir roi de Hongrie. Un premier plébiscite, à la mode napoléonienne, offrit cette couronne de risques et de dangers à l'ancien candidat qui avait été le comte de Flandre. Mais celui qui, après avoir été élu avec une majorité formidable, accepta définitivement, fut Charles de Hohenzollern-Sigmaringen. Il devint, en mai 1866, Carol Ier, prince de Roumanie.

Ce n'était pas un Allemand de pur sang. Son père, Charles-Antoine, était parent du roi de Prusse, dont il avait été le ministre, d'ailleurs très libéral; mais à un degré si éloigné qu'il est difficile de le déterminer exactement. D'autre part, Charles-Antoine, fils de Marie-Antoinette Murat, soeur du brillant et infortuné roi de Naples, Français dont les origines, on le sait, étaient fort modestes, avait épousé une Beauharnais qui s'appelait Joséphine, comme la première femme de Napoléon Ier. Cette Joséphine était fille à son tour de Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade, que l'Empereur avait adoptée et qu'il entoura toujours d'une sympathie particulière. Si la soeur de Murat ne joua jamais un grand rôle, Stéphanie de Bade remplit l'époque de sa personne; elle se dépensait en mouvements, en conversations, en projets et en action politiques. Restée très Française, allant sans cesse dans le milieu social de la France, où elle faisait de fréquentes apparitions (elle devait mourir à Nice), Stéphanie conçut le projet de marier sa fille, Carola, avec Napoléon III, qu'elle avait connu dans les jours d'insolement et de mélancolie d'Arenenberg. Joséphine était bien une Allemande, mais

elle n'avait pas négligé ses parents français auxquels de nouveau le sort avait souri; il fut question d'un mariage entre l'Empereur et sa fille Stéphanie, qui épousa quelques annéés plus tard le roi de Portugal Pierre V (1858) pour s'éteindre bientôt à Lisabonne.

Les alliances latines de la famille ne se bornèrent pas là. Après la mort de la belle et bonne reine Stéphanie (1859), Léopold de Hohenzollern, fils aîné de Joséphine de Bade, épousait dona Antonia, fille de la reine de Portugal, dona Maria II da Gloria, et de Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui descendait du maréchal de Saxe; le fils de cette princesse de Bragance et de Bourbon est le roi Ferdinand qui règne aujourd'hui sur la Roumanie et mêle ses efforts et ses souffrances à celles des soldats qui combattent pour l'utilité nationale.

Charles de Hohenzollern lui-même avait paru en France, où une amie de Joséphine, la soeur de lait de Napoléon, Mme Hortense Cornu, femme très intelligente et d'une grande influence, avait guidé ses pas. À cette cour brillante de l'Empereur, il apprit à connaître la seconde fille du prince Lucien Murat, descendant elle-même par sa grand-mère des Napoléon, et il demanda la main d'Anne Murat: mais, à ce que prétend un auteur roumain, l'Empereur posa comme condition du futur mariage que le jeune prince entrât dans l'armée française, et il préféra ne pas quitter le drapeau sous lequel il avait servi jusque-là. Le puissant courant national qui agitait fiévreusement alors la jeune Allemagne contribua sans doute à cette résolution devant laquelle l'amour abdiqua; les Hohenzollern de Sigmaringen, princes catholiques rhénans, se plaisaient à rappeler à toute occasion que le roi de Prusse est aussi le chef de leur Maison. Quant à Anne Murat, elle devint plus tard Mme de Noailles, duchesse de Mouchy.

Le souvenir de Napoléon III resta d'ailleurs toujours puissant chez le souverain de Roumanie. Il avait, comme son modèle, le goût des discours solennels, des pompes militaires, des grands travaux techniques; comme lui, il avait le culte du prestige; c'était un esprit libéral avec une tendance vers un despotisme actif et souvent bienfaisant. Plus d'un moment de son règne rappelle, avec moins d'éclat, certaines pages du second Empire.

Quant à la direction politique de Charles Ier, ce prince trouva une société élevée à la française, connaissant parfaitement les décors brillants de Paris, s'intéressant aux derniers produits de cette

littérature, parfois très frivole, qui distingue les derniers temps de l'époque impériale. Elle ignorait l'Allemagne et l'Angleterre, même l'Italie; elle ne voulait pas connaître la Russie et nourrissait un mépris plus ou moins justifié, mais stérile en tout cas et destiné à devenir pernicieux, pour les petits peuples des Balcans. Une seule politique était possible au début, celle qui continuerait à rattacher le sort de la Roumanie à celui de l'Empire protecteur.

Si, malgré les aspirations persistantes – et si légitimes! – des Roumains qui voulaient compléter leur unité nationale en s'annexant leurs „frères" de Transylvanie, du Banat et de la Bucovine, un rapprochement eut lieu avec l'Autriche, c'est la diplomatie française qui en fut l'auteur et la cause essentielle. L'antagonisme avec la Russie persistait, et, comme l'Autriche était la rivale traditionnelle de l'influence russe dans les Balcans, c'est Paris qui montra à Bucarest le chemin qui menait à Vienne. Le prince de Roumanie fit donc le voyage recommandé pour nouer des relations d'amitié avec François-Joseph, et des ce moment les revendications nationales tombèrent au second plan; car le monde officiel déclara à plusieurs reprises, et d'une manière solennelle, qu'il renonçait à les poursuivre, se bornant de temps en temps à réclamer amicalement – mais sans aucun fruit – un meilleur traitement pour les peuples de même race et de même langue vivant sous la Couronne du Saint Étienne. Ceci n'empêcha pas cependant le duc de Grammont, ambassadeur de France à Vienne, d'entamer des négociations avec le prince Cuza, qui refusa noblement de s'appuyer sur l'étranger pour regagner une situation injustement perdue.

Quatre ans plus tard, la candidature du prince Léopold, frère de Charles Ier, au trône d'Espagne, amena la guerre entre la Prusse et la France, et l'Empire en fut brisé. La troisième République, préoccupée de graves problèmes intérieurs dut restreindre son action au dehors; elle laissa détendre ses relations avec le lointain pays latin du Danube, qui devait tant aux efforts faits par le souverain déchu pour le triomphe de sa cause nationale. Néanmoins, pendants ses moments les plus difficiles, la France ne trouva nulle part peut-être de sympathies plus réelles et plus profondes qu'en Roumanie. Des manifestations pour la France vaincue se produisirent dans le Parlement de Bucarest, et M. P. P. Carp, qui ne nourrissait pas encore les sentiments qu'on lui connaît, déclarait, comme ministre des

Affaires Étrangères, que „là où flotte le drapeau de la France se trouvent les sympathies des Roumains“. L'ambassadeur de l'Empereur à Constantinople reconnaissait la gratitude que, au risque de s'attirer la colère et les représailles du vindicatif Bismarck, ce pays avait su montrer, tout seul, pour la grande nation latine de l'Occident.

Lorsque les événements de 1877 demandèrent à la Roumanie vassale de prendre une décision à l'égard de la Porte, elle s'adressa à la France pour lui demander conseil et appui. L'accueil fait par le duc Decazes ne fut pas très chaleureux. Si vous vous décidez à agir, fit-il répondre, nous en sommes bien aises: le rôle des Puissances garantes est terminé, et vous porterez la responsabilité entière. Il fallut bien aller. Tout ceci n'empêcha pas Kogalniceanu de manifester sa profonde conviction que cependant, au moment décisif, le concours de la France ne manquerait pas aux Roumains.

Après la participation héroïque de l'armée princière aux combats livrés autours de Plevna, où l'avait amenée l'appel du Tzar Alexandre II, le congrès de Berlin s'ouvrit au mois de juillet 1878. M. Waddington y représentait la France. Il ne fit aucune opposition aux cessions territoriales imposées à la Roumanie victorieuse et, comme tous les autres membres du Congrès, il lui imposa l'admission au droit de cité des étrangers sans protection d'État.

Le commerce français en Roumanie subissait presque chaque année une diminution, qui s'expliquait par l'envahissement des produits, mauvais et très bon marché, venant d'Allemagne. L'importation de ceux qui formaient un vrai monopole de la France en Orient: parfumeries, articles de mode, soieries, tissus de luxe, fut atteinte par l'adoption toujours croissante de la pacotille de Vienne ou de la contrefaçon de Berlin. D'autre part, le blé roumain avait trouvé de nouveaux marchés en Occident.

Les représentants de la France en Roumanie, dont certains, comme Engelhardt et Coutouly, ne l'ont pas oubliée facilement, avaient plutôt un rôle politique de second ordre; ils n'étaient pas encouragés à soutenir un commerce qui pouvait être largement rémunérateur et une influence de civilisation qui était à l'honneur et à l'avantage de leur pays. Les agences consulaires dans les districts dès 1830 disparurent peu à peu, et le consulat, jadis florissant, de Jassy fut confié à un vice-consul qui n'était pas même un diplomate de carrière; c'était un simple gérant, vivant d'autres occupations qui

l'amoindrissaient, au milieu d'une socitété éblouie par la richesse et le luxe.

Cependant, à cette epoque, des voyageurs et autres écrivains français, sans compter un Belge, Emile de Laveleye, consacrent des pages de sympathie au nouveau royaume roumain, proclamé en 1881. Sur les traces de Saint-Marc-Girardin, Élisée Reclus, qui visita Bucarest en 1883, constate l'origine latine des Roumains, leur importance dans le Sud-Est européen où ils occupent la première place, en attendant qu'ils l'obtiennent dans une Confédération balcanique future, la distinction physique et la noble fierté du paysan, la grâce des femmes et le droit que possède cette nation de former un seul État comprenant tous ses membres[4]. Des pages plus superficielles sont consacrées par Edmond About à son voyage en Valachie.

Un Français, Ulysse de Marsillac, occupait en 1870 la chaire de littérature française à l'Université de Bucarest. Il publia une très bonne histoire de l'armée roumaine et rédigea pendant quelques années le *Journal de Bucarest*, une des meilleures feuilles qui eussent paru en Roumanie. À la même époque, parurent des traductions d'Alexandri, un peu éloignées du texte, mais d'une grande ampleur et d'une noble essor, d'une belle harmonie; elles sont dues à un certain Rucareanu, de son nom Antonin Roques, professeur de français dans la capitale roumaine. Le passé des Roumains intéressait ce poète d'un talènt réel, aussi bien que l'inspiration populaire qui animait les vers de son modèle, et, comme il était arrivé à écrire couramment notre langue, il fit représenter une pièce en roumain, dans laquelle il exploitait, à grand francas romantique, les tragiques malheurs du prince valaque Constantin Brancoveanu, exécuté par les Turcs, avec sa famille entière, en 1714.

Le *Journal de Bucarest* ayant cessé de paraître, d'autres hôtes français, Émile Galli et Frédéric Damé, publièrent en 1877 une nouvelle feuille française, *l'Indépendance Roumaine,* qui eut ses vicissitudes. Galli rentra en France; Damé füt ensuite rédacteur d'un des journaux roumains, *Cimpoiul* (la „zampogna" italienne), qui donna, entre autres, une bonne traduction du *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo; on a de lui surtout un grand Dictionnaire roumain-français, d'une réelle valeur lexicographique. Mais *l'Indépendance Roumaine,* aussi bien que les autres feuilles françaises, *l'Étoile*

Roumaine, la Roumanie, la Politique, ne furent que des organes de parti, destinés à plaire aux étrangers vivant en Roumanie, au „beau monde“ préférant la feuille française, et à favoriser la propagande de certains intérêts particuliers au-delà des frontières; les numéros du dimanche ne contiennent que la reproduction de fragments quelconques tirés de la littérature française la plus récente. Un essai, tenté tout dernièrement par un groupe de professeurs, pour faire connaître à la France et à l'étranger en général la vie nationale elle-même, n'eut pas de succès: la *Revue Roumaine* de Bucarest ne vécut pas même une année. Les conférences faites par des Roumains au „cercle“ bucarestois de la revue parisienne *les Annales* ne contribuèrent guère à faire mieux connaître le public de Roumanie ni l'esprit français dans ce qu'il a de plus noble et de plus utile à d'autres nations, ni aux Français de passage à Bucarest ce que la vie roumaine recèle d'original et d'intéressant. Pour atteindre les deux buts, il fallait s'y prendre de tout autre manière.

Pendant ce temps, Paris cessait d'être en faveur auprès des étudiants roumains vraiment désireux de s'instruire, tandis que l'influence allemande s'exerçait, au moyen de la revue *Convorbiri literare* („Entretiens littéraires“), par des jeunes gens revenus des Universités impériales, comme M. T. Maiorescu, qui fit cependant aussi des études à Paris, et M. P. P. Carp. La civilisation tout entière des Roumains continua cependant à subir une influence française, qui se mélangeait de plus en plus heureusement au propre fond national, plein d'originalité et de vigueur. Si le plus grand poète de cette génération, Michel Eminescu, n'a rien de français dans ses morceaux lyriques si profondément vibrants, ni dans ses envolées philosophiques – il a traduit cependant du français sa pièce *Laïs,* – si la seule note populaire distingue les nouvelles du grand conteur Jean Creanga et de Jean Slavici, le principal dramaturge de l'époque, Jean L. Caragiale, fut, jusque vers la fin de sa vie, un lecteur passionné des modèles français, auxquels il emprunta sa délicate analyse psychologique, son inimitable sens de la précision et de la mesure. Les nouvelles de Maupassant, si riches d'humanité, trouvèrent de nombreux imitateurs, et contribuèrent sans doute à l'essor heureux que prit ce genre dans notre littérature plus récente. Dans les différentes branches de la science, il y eut peut-être une influence encore plus profonde.

Il ne faut pas oublier ensuite que, pour les arts, l'inspiration est française dès le début et se maintient jusqu'à ce jour. C'est à Paris que firent leurs études nos premiers peintres, un Georges Lecca, un Tatarescu, un Lapati, élève d'Ary Scheffer, qui essaya vers 1850 de fixer dans un tableau qui ressemble à l'ébauche d'un sculpteur, la grande figure du Voévode libérateur, Michel-le-Brave. Théodore Aman, fils d'un marchand de Craiova, se forma sous des maîtres français, à l'époque de la guerre de Crimée, dont il présenta des scènes aux salons de Paris, où elles furent bien accueillies. Nicolae Grigorescu, qui découvrit, avec le charme des paysages roumains dans la montagne, où il habita jusqu'à la fin de sa vie, les conditions spéciales du milieu atmosphérique, les particularités du plein air roumain, avait commencé, à l'époque où un Millet, un Corot révolutionnaient l'art français par de longues études patientes dans la forêt de Fontainebleau et dans les villages de Normandie. Son oeuvre entière, si elle est pour les Roumains une splendide révélation de leur patrie, doit être comprise, sous le rapport de la conception générale et des moyens techniques, dans le chapitre de cette peinture française des derniers temps de l'Empire à laquelle il ajouta un idéalisme naïf et rêveur.

Il ne faut pas oublier non plus que notre meilleur compositeur, George Enescu, appartient à la France presqu'aussi intimement qu'à la Roumanie.

Cependant, alors que les traductions des poètes et des prosateurs français forment toute une riche branche de la production littéraire en Roumanie, presque rien de la littérature roumaine n'a pénétré en France, où, depuis l'époque d'Ubicini, l'intérêt pour l'âme de cette nation-soeur n'a cessé de diminuer. Et cependant, depuis 1890 surtout, les littératures étrangères, même celles des nations moins développées, ont trouvé en France, non seulement des interprètes laborieux, mais aussi un public enchanté de découvrir ces nouvelles sources de poésie.

La faute en est en première ligne aux Roumains eux-même. Pendant que M. Émile Picot donnait un nouvel essor aux études roumaines par son cours à l'École des langues orientales vivantes, par son édition de la chronique d'Ureche et par d'intéressants travaux d'érudition, pendant que des miliers d'étudiants se succédaient sur les bancs des hautes écoles françaises et qu'une colonie nombreuse de

gens cultivés et riches passait bon temps à Paris, il ne se trouvait parmi eux personne pour raviver un intérêt qui paraissait devoir s'éteindre complètement. Après 1850, un Valaque de l'Olténie, Grégoire ou – ainsi qu'il croyait préférable de signer –, Grégory Ganescu (Ganesco), apres avoir commencé par traduire les *Aventures du dernier des Abencerrages* de Chateaubriand, et composé un livre sur la Valachie, dans lequel il posait la candidature au trône de deux Cantacuzène, père et fils, et une étude sur le principe national, publiait des journaux de polémique violente contre les moeurs du second Empire: *le Courrier du Dimanche, le Nain Jaune*, qui lui créèrent une notoriété. Avec le temps, il parvint, à force de patience et de labeur, à se former un style français d'une verve particulièrement mordante, et certaines de ses pages ont une véritable valeur littéraire. Un de ses collaborateurs fut un fils de boïar, Jean Floresco. Mais après ces frondeurs qui ont inscrit leurs noms à côté de ceux d'un Aurélien Scholl, d'un Prévost-Paradol et même d'un Barbey d'Aurévilly dans l'histoire de la réaction contre la dissolution littéraire et morale de l'époque, personne ne vint pour représenter un apport d'âme roumaine à la littérature française. Les beaux vers de Mlle Hélène Vacarescu, d'une si robuste facture, dans lesquels vibrent les accents, les éclats d'une passion si profonde, n'ont que très rarement des notes dues à la sensibilité douloureuse et parfois mystique qui nous est propre. Nous ne parleron pas des imitateurs, parfois heureux, de la poésie française contemporaine; ils appartiennent par leur sang parfois à la nationalité roumaine, mais par leur éducation entière et par tout le milieu social à la France parisienne.

Cependant les ouvrages de M. Alexandre D. Xénopol, qui donna une grande *Histoire des Roumains* en deux volumes, trouvèrent un très bon accueil auprès du public français qui discuta aussi avec intérêt ses *Principes fondamentaux de l'histoire*. M. Xénopol, très connu en France, est membre étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il y avait été précédé par Georges Bibesco, fils du prince régnant, qui combattit en 1870 dans les rangs de l'armée française à côté d'autres Roumains, – un Constantin Pilat, qui abandonna son siège de député, un Saguna, parent du grand Métropolite des Roumains de Transylvanie –; il donna à la littérature française des pages trés remarquables, transcrites par Zola lui-même,

sur la campagne du Mexique aussi bien que sur la guerre contre l'Allemagne[5]. Des renseignements sur la civilisation roumaine au XVIII[e] siècle et à l'époque de la renaissance nationale ont été donnés par un ancien élève, de son vivant professeur de littérature à Bucarest. Le meilleur ouvrage de géographie consacré à la Roumanie est celui de M. Emm. de Martonne, *la Valachie*. L'auteur, qui est venu lui-même chercher dans le pays, avec un zèle infatigable, ses matériaux, connaît le roumain; il porte un intérêt à un peuple auquel il n'entend pas prodiguer seulement de ces éloges incompétents, odieux à ceux mêmes qui en sont l'objet.

Il y a quelques années, alors qu'on nous croyait encore en France complètement inféodés à la politique allemande et que le plus hardi n'aurait osé espérer que nous pourrions un jour entreprendre une lutte pleine des plus douloureux sacrifices et des risques les plus graves aux côtés de la France, un de nos anciens maîtres, M. Charles Bémont, l'un des directeurs de la *Revue historique*, se trouvait de passage, comme membre d'une croisière scientifique, à Bucarest. Après avoir vu les monuments d'art ancien conservés alors dans le Musée de cette ville: pierres sculptées, boiseries ornementées, vases d'église d'un énergique et noble travail, chasubles et rideaux d'autel brodés d'or sur les doux fonds d'azur, de rouge pâle, de vert fané, exprimait dans quelques mots le sentiment que lui avait produit ce premier contact avec un art nouveau: „Le pays qui a donné ces oeuvres ne mérite pas seulement d'être cité dans une histoire de l'art, mais il y mérite un chapitre spécial". Il paraissait s'adresser ainsi, devançant le jugement de profonde admiration de M. Strzygowski, à ses compatriotes, à ces Français qui, quand ils le veulent, ont une si délicate compréhension pour toutes les formes nationales que peuvent revêtir l'originalité et la sincérité humaines[6].

Quelques moments plus tard, il était question, avec le même visiteur distingué, d'un mouvement populaire qui avait éclaté en Roumanie contre les membres de la société riche qui voulaient représenter sur la scène du Théâtre National de Bucarest une comédie légère, empruntée au répertoire de certains établissements parisiens. Nous cherchions à lui en expliquer les vrais motifs, qui n'avaient rien à voir avec la profonde admiration que nous portons tous au génie créateur de la France dans tout ce qu'il a de plus sain et de plus durable, et M. Bémont s'exprimait – nous nous le rappelons bien -- dans ces termes: „Vous avez raison. Ce qui peut nous être

agréable, ce n'est pas de singer notre civilisation, mais bien de l'employer utilement pour provoquer ou hâter l'éclosion d'une civilisation nouvelle". Cette fois, c'est à nous autres qu'il s'adressait.

À cette heure, où nous glorifion cent mille Roumains qui ont versé leur sang – morts à tout jamais inoubliables, blessés aux nobles cicatrices – pour la même cause qui a demandé leur sang à plusieurs millions de soldats armés pour la défense du sol français et de l'honneur national, qu'on nous permette de souhaiter que les appréciation formulées par un homme dont chaque parole représente une profonde conviction, soient désormais les lignes directrices dans les relation entre la grande nation latine de l'Occident et sa soeur cadette du Danube. Élevés à l'école française pour devenir d'autant plus nous-mêmes, nos sentons le devoir de remercier nos maîtres et éducateurs par le don le plus beau que puisse faire une nation: des sources de nouvelle inspiration jaillissant des profondeurs mêmes de son âme.

NOTES

1 *L'Ilustration,* n° du 25 septembre 1858.

2 *Le Monde illustré,* 1858, tome I, page 324.

3 *Le Monde illustré,* 1858, tome I, page 324.

4 *Nouvelle géographie universelle, Europe méridionale,* tome I, pp. 244-276. Cf. *Corespondance,* tome II, p. 194 note; p. 286 et suiv.

5. Les ouvrages de philosophie de M. Draghicescu et G. Aslan ont trouvé aussi des éditeurs et des lecteures français.

6. Nous relèverons encore que l'art populaire polonais des «Gorales» près de Cracovie, art adapté depuis peu et imité en France, n'est que l'art des paysans roumains, les «Gorales» étant les descendant de pâtres «valaques».

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE

DES

RELATIONS ANGLO-ROUMAINES

Ce livre a étè publié d'après la première édition: N. Iorga, *Histoire des relations anglo-roumaines,* Imprimerie „Progresul", Iași, 1917.

CHAPITRE I

Relations accidentelles avant le dix-septième siècle

I

Fondées au cours du XIV-e siècle, les deux principautés de Valachie et de Moldavie étaient destinées à protéger la nouvelle voie de commerce entre les villes saxonnes de Transylvanie: Kronstadt, Hermannstadt, Bistritz et les pays balkaniques, d'un côté, et de l'autre, entre les nouveaux établissements allemands de Galicie: Cracovie, Lemberg et le grand port génois de Caffa. Les nouveaux États occupaient un territoire jusqu'alors presque dénué de centres urbains et sans relations importantes avec la grande route ancienne qui, allant de l'Occident à l'Orient, passait le Danube à Belgrade pour aboutir par Nich et Andrinople à la capitale de l'Empire d'Orient[1].

Aussi les points de contact entre Valaques et Moldaves et les nations occidentales manquèrent-ils pendant longtemps. À peine si Philippe de Mézières mentionne[2], suivant les rapports qu'on lui en avait faits, après l'Albanie, la Dalmatie et l'„Esclavonie", qui n'est la Serbie, „la terre d'Alixandre de Balgerat" – il faut lire Besserat, car la forme du manuscrit provient d'une lecture erronée – „en Abblaquie". Et l'écrivain picard n'ignore même pas, dans un traité écrit vers 1936 l'existence du second État roumain, plus récent, puisqu'il parle, dans cette „Chevallerie de la passion de Jésus-Crist"[3], de „la double Abbaquie", continuation des „deserts de Servie".

L'expédition de Nicopolis, à laquelle prirent part les plus hardis des chevaliers français de l'époque sous la conduite de Jean-sans-Peur, fit connaître aux Occidentaux ces pays éloignés, où les plus heureux d'entre eux, échappés à la mort et à la captivité turque, cherchèrent un refuge. Froissart mentionne les mauvais traitements dont se rendirent coupables envers ces hôtes richement habillés ceux

des Valaques qui, avant accepté la suprématie du Sultan Baïézid, s'étaient soumis au nouveau prince Vlad, tandis que le Voévode légitime du pays, Mircea, se troivait dans le camp chrétien.

Des rapports directs entre l'Angleterre, bornée encore à une existence purement insulaire, et ces contrées du Danube étaient impossibles. C'est seulement sous des bannières françaises que les Anglais pénétrèrent dans l'Orient européen. Robert Woodhouse proposait aux fauteurs de la croisade qui finit par la prise d'Alexandrie, le concours des compagnies anglaises; le comte de Warwick, le fils du comte de Suffolk et Guillaume de la Pole avaient les mêmes intentions [4]. Richard Grey de Codnor et Milon de Stapleton furent parmi les nouveaux croisés d'Égypte [5]. Maurice Lebrun et ses frères d'armes, vétérans des guerres occidentales, servirent, contre les Turcs, le comte Amédée VI de Savoie [6]. À l'attaque contre Tripoli de Syrie sous le commandement du roi Pierre I-er de Chypre, le comte de Hereford avait sa galère [7]. À la même date, des archers anglais faisaient partie de la garde du château de Törzburg ou Bran, qui commandait le principal défilé transylvain vers la Valachie [8].

Lorsque Henri V députa un ambassadeur aux princes chrétiens de l'Orient, il choisit un chevalier de langue française, Guillebert de Lannoy, qui représentait aussi Philippe-le-Bon duc de Bourgogne: l'envoyé visita à Suceava („Cozial") le premier prince vraiment indépendant de la Moldavie, Alexandre-le-Bon, et il assista à la fortification, par des ouvriers lithuaniens, du grand port moldave de la Mer Noire, Cetatea-Albă, plus tard l'Akkerman des Turcs [9].

On croyait jusqu'ici que le premier visiteur roumain paraissait en Angleterre sous le successeur de Henri V, en 1427. Il se serait appelé Radu et aurait eu dans son pays la haute dignité de Ban. Mais il s'agit d'un comte de la Valachie thessalienne, et le privilège du roi anglais ajoute qu'il est originaire des „parties de la Grèce" *(in partibus Greaciae)* [10].

II

Il faut attendre cent ans [11] pour trouver un document authentique sur les relation entre la grande île de l'Occident et les Principautés danubiennes, qui défendirent pendant ce temps, avec

leurs propres moyens, leur existence politique contre les tentatives de conquête des Turcs, devenus cependant bientôt leurs suzerains. En 1527, John Wolsey, envoyé anglais auprès du roi de Bohême et de Hongrie, avait une entrevue avec l'interprète de l'ambassadeur extraordinaire de Moldavie, „pays sis entre la Pologne et la Turquie"[12], qui venait offrir au roi Ferdinand les services devoués de son maître. L'année précédante, la Hongrie venait de succomber sur le champ de bataille de Mohàcs, et le danger turc était menaçant pour le prince moldave Étienne-le-Jeune, petit-fils du grand Étienne; il espérait trouver auprès des Habsbourg ce secours qu'il avait pendant longtemps demandé en vain aux Polonais, ses voisins de l'Est[13].

Le premier voyageur anglais en Moldavie qui nous ait laissé une description du pays est John Newberie, marchand, qui partit le 8 mars 1578 pour voir les pays du Levant jusqu'à Tripoli de Syrie. De Constantinople, il se dirige, en 1582, comme le Jésuite Mancinelli à la même époque[14]; comme le Français Fourquevaux, dont il sera parlé plus loin, vers les bonches du Danube. Par celle qui portait encore le viex nom grec de Lykostomo, il arrive à Toulscha (Tulcea), ville située au Nord de la Dobrogea turque, souvent traversée par les armées des Sultans. Le vaisseau paya deux ou trois couronnes de douane au fonctionnaire turc. Viennent ensuite Issaktsché, où les douaniers ne réclament pas leur droit, et Tomarovo (Reni), où „les enfants portent de petits cercles d'or aux oreilles, comme dans l'Hindoustan"; le costume des femmes, avec les „grands boutons d'argent", les „monnaies d'argent dans les tresses", les „broches d'argent au sommet de la tête", les „poignards à la ceinture", montre qu'il s'agit de Bohémiens tziganes. Newberie constate, comme le fait aussi Fourquevaux, le bon marché peu ordinaire de toutes les denrées et surtout du poisson; les deux récits de voyage, s'étendent de même sur la préparation du caviar.

Les voyageurs passent sur la rive gauche du Pruth par Fălciiu, bourgade qui devait voir en 1711 la grande défaite de Pierre-le-Grand, et par Huşi, où le Tzar conclut son traité avec le Grand-Vizir vainqueur. Les champs de Ţuţora, à l'embouchure de la Jijia dans le Pruth, n'avaient pas vue encore le triomphe peu sanglant du chancelier polonais Zamoyski contre les hordes du Khan. À Iaşi (Jassy), capitale de la province, Newberie mentionne d'abord le

douanier, un Grec connu par les actes de commerce de la ville de Lemberg, Nicolas Neuridès, qui prélevait 24 aspres sur les bœufs et vaches (20 pour ceux des marchands polonais) et 5 thalers, 10 aspres pour les tonneaux de vin; puis le château, dont la description concorde avec celle qu'on trouve dans les commentaires de Heidenstein: enceinte de palissades et sur la place, le gibet. Il voit aussi le lac du château, la rivière de Bahluiu et le couvent, récemment bâti, de Socola. La description du costume porté par les femmes ressemble, ici encore, à celui des Bohémiennes, qui avaient aussi attiré l'attention de Fourquevaux par les „grandes roues" ornées qu'elles mettent sur leurs cheveux. De Jassy, Newberie revient sur la rive du Pruth à Ştefăneşti, qui reçut plus tard provisoirement une garnison polonaise, pour atteindre le Dniester à Hotin [15].

Henri Austell visita à son tour, vers la fin du XVIe siècle, la principauté, administrée alors par un prince maladif et débonnaire, heureux de donner l'hospitalité aux étrangers, Pierre dit le Boiteux. Il obtint son passeport turc vers le mois de septembre 1586, par l'intervention de l'agent de la reine Élisabeth à Constantinople, William Harebone, qui, après une première résidence, de 1579 à 1581, était revenu, avec des lettres de créance, en 1582; un autre „gentilhomme anglais" devait accompagner Austell, et les lettres de passage du Sultan le nomment „Jacomo de Manuchio". „Les Voévodes de Bogdanie et de Valachie", ainsi que les commandants turcs jusqu'au Danube, devaient accorder aide et protection aux deux Anglais et à leur compagnon de route, qui n'avaient pas cependant la permission d'acheter les chevaux „utiles au service" du Sultan.

Austell seul fit le voyage: il s'embarqua pour Varna et arriva par les bouches du Danube à Issaktsché (aujourd'hui Isaccea, dans la Dobrogea roumaine), gué habituel pour les armées turques qui se dirigeaient contre des ennemis au Nord du fleuve. Il mentionne dans son récit que ces Moldaves, ces „Bogdaniens" „sont chrétiens, bien que sujets des Turcs". Le long de la rivière du Pruth, passant par la bourgade de Fălciiu, Austell pénétra aussi jusqu'à Jassy. Ces brèves notes ne nous renseignent pas sur l'aspect de la ville et de la Cour, qui paraissait en 1585 à Fourquevaux, „assez belle", empreinte de „grandeurs" et de „majesté", avec ses „trois à quatre cens soldats vestus à l'hongresque, armez de cimeterre au costé et d'une hache à la main", ni sur la personne du bon vieux prince boiteux qui, d'après

le témoignage du même écrivain, „assis soubs une fraiscade, et tous ses principaux officiers autour, escoutoit les plainctes, indifferamment, de tous les venants, lesquels, à cent pas de luy, à genoulx, faizoint à haute voix l'un après l'autre leurs doleances", comme jadis le saint roi de France sous l'arbre légendaire[16]. Mais le „gentilhomme anglais" trouva aussi „tout l'acueil et bonne chère" dont son prédécesseur fait un éloge reconnaissant. „Nous en reçumes" – de la part du prince et des boïars – „une grande courtoisie". Malgré l'ordre du Sultan, les voyageurs ne payèrent rien jusqu'aux frontières de la Moldavie. Ils suivirent cette route du Pruth jusqu'à Ştefăneşti, d'où ils prirent la direction vers Hotin. Un peu en amont de la rivière, Austell put voir les tours blanches de Kamieniec, forteresse du roi de Pologne[17].

Fourquevaux, lui aussi, avait suivi cette nouvelle voie, qui tendait de plus en plus à remplacer la route de Nich et Belgrade, plus commode cependant pour ceux qui se rendaient en Allemagne, et il parle du „petit chasteau" de Hotin, „ceint de hautes murailles de brique, faict à l'antique et commandé de tous les costez[18]. Harebone lui-même avait choisi la route de Moldavie, de la Pologne et de la Mer Baltique lorsqu'il revint en Angleterre pour y demander ses lettres de créance en 1581. Il l'employait aussi comme marchand et il envoyait souvent ses facteurs au-delà du Dniester, pour y acheter, sans doute, les fourrures du Nord, si recherchés[19]; les princes de Moldavie exportaient, du reste, par la Pologne et la Mer Baltique, jusqu'en Angleterre, leurs troupeaux de boeufs, et les marchands de Danzig, qui avaient de fréquentes relations avec les deux principautés roumaines étaient des clients des Anglais pour certaines marchandises qui étaient déjà demandées en Valachie aussi bien qu'en Moldavie avant 1450[20]. Lorsque, Harebone obtint, le 15 mars 1579, des lettres de recommandation du Sultan pour lui-même et „deux autres Anglais", il comptait certainement suivre le trajet Issaktsché-Jassy-Hotin ou bien passer par Akkerman, à l'embouchure du Dniester, par les déserts du Boudschak future et par Jassy, chemin que préféra Fourquevaux[21]. En 1581, il se dirigeait, le 17 juillet, par la Mer Noire et la Moldavie vers Danzig[22], mais l'année suivante un marchand anglais prenait la route de Kronstadt en Transylvanie[23].

À son départ définitif, le 14 août 1588, Harebone choisissait la route du Bas-Danube moldave; il faisait le voyage dans la compagnie de l'ambassadeur polonais venu pour excuser les dévastations des Cosaques sur le territoire du Sultan. C'est pourquoi, ayant une suite plus nombreuse, trente personnes, il partit à cheval, par la Thrace. Arrivé en Moldavie, il y trouva le même prince Pierre, qu'il connaissait déjà et auquel il avait, peut-être, rendu certains services à Constantinople, comme ambassadeur désormais reconnu par la Porte. Il crut devoir assurer le commerce anglais dans ces contrées, commerce qu'il avait contribué à établir par un traité formel conclu avec le prince moldave.

Pierre-le-Boiteux, bien que tributaire de Mourad II, avait certainement qualité pour signer une telle convention. Les douanes des principautés étaient absolument indépendantes de celles de l'Empire ottoman, qui avait seulement le droit des provisions à bon marché et, dans certaines conditions, un faible contingent militaire, qui ne fut presque jamais envoyé dans le camp des maîtres „païens". Le prince affermait ce revenu, très élevé, à des Grecs, à des Levantins de langue italienne, même à des indigènes, qui appliquaient aux marchandises de toute provenance des tarifs, certainement d'origine tatare, datant de l'époque où les Khans de la Horde d'Or commandaient jusqu'aux Carpathes. Dans les derniers temps, ces tarifs avaient été cependant abaissés, et Harebone demandait que ses co-nationaux fussent admis à bénéficier du traitement habituel des Moldaves et „autres négociants".

Sa demande fut agréée par Pierre, qui ne laissait échapper aucune occasion de gagner un appui dans la chrétienté (il faisait semblant de favoriser dans son pays l'oeuvre de propagande catholique des Jésuites et des Franciscains de Pologne). Le privilège de commerce des Anglais est daté du camp moldave, le 27 août 1588. Il fut rédigé sans doute par Harebone lui-même et par le principal conseiller du prince moldave, Barthélemy Bruti, Albanais italianisé, qui connaissait le latin: le style est absolument celui des actes occidentaux de cette espèce. Les Anglais paieront trois ducats sur cent et jouiront de toute la liberté et la protection nécessaires[24].

III

Édouard Barton, qui remplaça Harebone, après le court intermède de l'Italien Mariani[25], dédaigna de suivre l'exemple de cet humble marchand, dont la seule préoccupation avait été d'assurer aux siens une plus large part à ce commerce d'Orient que commençaient à troubler des pirates anglais. Il voulut s'enrichir et, en même temps, il eut l'ambition de se mêler aux affaires religieuses et politiques de l'Empire, intervenant comme médiateur, agissant comme propagandiste anticatholique, favorisant des candidats aux trônes de Valachie et de Moldavie, soutenant en chaque occurrence la cause du protestantisme et, par conséquent, celle des Turcs, menacés sans cesse, depuis la victoire de Lépante, par une coalition catholique, à caractère de croisade, que conduisaient la maison d'Autriche, l'Empereur et le roi d'Espagne.

Nous ne le suivrons pas dans ses agissements qu'on peut étudier dans les résumés de ses rapports, donnés par M. Horatio Brown (*Calendars of State Papers; Venice, IX*, 1592-1603). Il suffit de noter brièvement ce qui regarde directement les pays du Danube.

En 1589, le beglerbeg de Roumélie était entré en Pologne pour venger les dégâts commis par les bandes cosaques sur le territoire moldave. Le roi fit tout son possible pour amener une réconciliation, et les efforts de l'ambassadeur polonais à Constantinople, Zamoyski, parent du puissant Chancelier, furent soutenus par Barton; les Turcs reconnurent qu'il en avait le droid „parce que le royaume d'Angleterre est voisin de la Pologne et que les Polonais entretiennent des relations d'amitié avec la reine d'Angleterre"[26].

Mais, pendant que la Pologne cherchait à gagner la Moldavie voisine à la foi catholique, ce qui aurait eu des suites politiques appréciables, car il ne faut pas oublier que le roi Étienne Báthory rêvait d'atteindre la frontière du Danuble et que le chancelier Zamoyski était tout acquis à cette politique, Barton essaya, de son côté, de faire pénétrer au-delà du Danube le courant religieux de la Réforme. Les émissaires de l'archevêque de Lemberg, Solikowski, forçaient les Allemands établis dans la principauté à quitter leur tradition protestante, et, pour empêcher leur conversion, l'ambassadeur anglais envoya, en 1593, des agents que l'archevêque signale avec indignation et colère: „cet ambassadeur", dit-il, „se fera lui-même Turc, et on croit qu'il deviendra un grand Bacha. Qui sait si sa souveraine ne promet pas à la Porte de faire de même, pour pouvoir, d'autant mieux l'inciter à troubler l'état de la chrétienté[27]".

Barton avait déjà des relations d'affaires avec le successeur de Pierre-le-Boiteux, Aaron, qui, destitué en 1591, regagna le pouvoir par l'appui tout puissant des janissaires, ses créanciers, lesquels n'entendaient pas perdre leur argent[28]. Il confia à ce protégè, qui hébergeait volontiers les marchands anglais (comme William Aldwich, qui était à Jassy en 1592), ainsi qu'à nombre d'autres agents et amis, un rôle assez important après le début des hostilités entre Impériaux et Turcs, en 1593. Quelques mois après, il intervenait pour faire nommer prince de Valachie ce Michel qui lui avait été recommandé par Balthazar Báthory[29].

Dès la fin du mois de mars de l'année 1595, le „commissaire de la reine d'Angleterre" et un envoyé du prince Aaron se presentaient à Cracovie pour préparer une action contre l'Empereur et son nouveau vassal de Transylvanie, Sigismond. Báthory[30]. À la même époque, le 13 (23) mai, Barton faisait envoyer à Báthory par ses amis de Constantinople le tschaouch Houssein, porteur d'une lettre dans laquelle l'ambassadeur, qui en avait déjà écrit au prince, intervenait pour une entente entre le Sultan et son sujet révolté[31]. Les anciens privilèges accordés par Soliman-le-Magnifique à la principauté de Transylvanie auraient été confirmés dans la nouvelle capitulation.

Au mois d'août, le prince de Valachie, Michel, remportait sa victoire de Călugăreni; et Sigismond Báthory, qui était devenu par un traité le suzerain des deux principautés voisines, venait, un peu lentement il est vrai, au secours du vainqueur, forcé de se retirer devant le nombre écrasant des troupes que commandait le Vizir Sinan. Giurgiu, qui permettait aux Turcs de surveiller Bucarest, fut conquise et ruinée; il était désormais possible d'inquiéter sans cesse les Pachas et begs du Danube. Mais, presque en même temps, le nouveau prince moldave, Etienne Răzvan, qui avait remplacé Aaron, suspecté par Báthory, puis arrêté par sa garde hongroise et emmené en Transylvanie, perdait à son tour le pouvoir par l'intervention de Jean Zamoyski, et, après avoir installé un prince à sa guise, Jérémie Movilă, le chancelier parvenait à imposer la retraite au Khan, qui, à son tour, avait passé le Dniester.

Barton était atteint dans ses intérêts personnels par la captivité d'Aaron, qui, enfermé dans le château d'Alvincz, où il mourut bientôt, ne pensait guère à payer ses créanciers, au nombre desquels l'ambassadeur anglais figurait pour une forte somme. D'un autre

côté, celui-ci paraît avoir reçu des offres de la part de Mihnea, ancien prince de Valachie, qui, comme, renégat, ne pouvait plus espérer son rétablissement à la place de Michel le rebelle, mais croyait pouvoir obtenir à son jeune fils Radu la dignité princière. Pour arriver à ses fins, Barton, qui entretenait, en Moldavie et en Pologne, des relations avec l'agent tatar Achmed-Aga, députa, le 12 décembre, son secrétaire, Francesco Marcio, à Zamoyski aussi bien qu'à Sigismond: le premier devait intervenir auprès du Khan, qui avait ses motifs de mécontentement contre les Turcs, pour l'amener à abandonner l'idée d'une prochaine incursion en Valachie et en Transylvanie. Même si les Tatars se bornaient à piller en deçà des Carpathes, Sigismond se trouverait certainement en danger et il ne pourrait empêcher l'attaque que par sa décision d'abandonner Michel et d'agréer un autre voisin valaque. Dans ce cas, le Sultan, qui comptait se mettre à la tête de ses troupes, n'ayant plus rien à venger de ce côté, se dirigerait certainement contre la Hongrie. Marcio devait s'interposer aussi pour la délivrance de Jacob Ruben, médecin du Vizir Sinan; ce Juif influent, que Barton lui-même avait envoyé en 1594 à son ami Aaron, et qui avait été pris en Moldavie, devait être ensuite employé pour négocier un armistice entre Sigismond et le séraskier Hassan-Pacha, qui commanderait au printemps l'offensive turque[32]. Et enfin Barton n'oubliait pas non plus les deux serviteurs de Harebone, qui originaires de Kronstadt, s'étaient enfuis, lors de son passage par la Moldavie, dans leur ville natale, dérobant le coche de l'ambassadeur, 400 thalers et „autres choses de prix"[33].

Marcio était à la Cour de Sigismond au mois de mars 1596, et le prince annonçait alors son arrivée à l'empereur Rodolphe[34]. L'agent de Barton fut logé „comme un personnage de distinction", à Monora[35]. Ces négociations durèrent toute l'année: l'ambassadeur anglais était autorisé à proposer une paix durable ou une trêve d'une année entière; il dèclarait, le 20 janvier 1597, que le prince était „bon entendeur" pour ses intérêts. Le 17 avril, Mathieu Banyay, émissaire de Báthory, partait pour Constantinople, portant des lettres adressées au médiateur[36]. Mais, en même temps Barton, qui ne pouvait avoir une confiance entière dans les assurances du prince de Transylvanie, intriguait pour amener au pouvoir un autre Bàthory, Étienne[37]. Le 2 mai 1597, l'Empereur, qui avait reçu des nouvelles de Sigismond concernant les offres de Barton, exhortait son allié et parent à ne pas

abandonner la cause chrétienne qui seule pouvait lui donner profit et gloire. Prague recevait, du reste aussi la visite d'un émissaire anglais, l'interprète de l'ambassadeur, Pascal Dabri [38].

Au printemps de cette année 1597, nouvelle intervention de l'ambassadeur, qui demande au prince de garder une neutralité prudente [39]. L'agent Martin Banyay se rendait en mai à Constantinople pour recommencer les négociations; le médecin de Sinan-Pacha était encore retenu en Transylvanie où venait d'arriver après le tschaouch Ali, son collègue Houssein [40]. En même temps, il était question d'une paix avec la Valachie et on pensait à y envoyer le vicaire patriarcal de Constantinople, qui fut ensuite remplacé dans cette mission par le Grec Ducas [41].

Si Báthory resta inconciliable, l'ambassadeur anglais réussit mieux auprès du prince valaque, à la nomination duquel il avait contribué. Le vicaire patriarcal de Constantinople se chargea aussi d'une médiation qui aboutit à faire conclure un armistice. Dès la fin de l'année 1597, Barton s'adressait à son ancien protégé, qui donnait bientôt une réponse favorable; en janvier 1598, l'ambassadeur anglais et le chef de la chrétienté orientale exhortaient à envoyer, sans retard, le tribut comme preuve réelle de sa soumission [42].

Lorsque Sigismond Báthory abandonna sa principauté, pour chercher ailleurs la paix qui manquait à son âme agitée, il eut l'idée de se rendre en Angleterre, et on croyait même, vers la fin de l'année 1593, qu'il se trouvait à la Cour de la reine Élisabeth, à laquelle il avait député en 1592 un ambassadeur [43]. Barton était déjà mort à cette date (dès le mois de janvier 1598); les voyageurs du XVIIe et XVIIIe siècles mentionnent parfois la pierre tombale, ornée d'une inscription latine, sous laquelle reposait cet homme entreprenant que son audace avait porté aux déclarations le plus cyniques sur la chrétienté et aux actions les moins conformes à son caractère diplomatique et à ses devoirs religieux [44].

À cette époque, un capitaine anglais, John Smith, prenait part aux combats qui se livraient, pour la possession de la Valachie, après le martyre de Michel-le-Brave, assassiné par le général autrichien Basta, Radu Şerban, le candidat des Impériaux, et Siméon, frère de Jérémie Movilă. Dans ses Mémoires, il décrit la bataille qui se déroula près de Râmnic, du côté de l'Olt, entre Radu et les Moldaves et les Polonais de son rival, accourus d'Argeş et de Piteşti, où avait été

leur camp, puis la retraite de Radu vers le passage du Rotenturm (de la Tour-Rouge), pendant que Siméon, secouru par les Tatars, restait dans ses quartiers de Câmpulung[45]. Smith fut parmi ceux qui restèrent au pouvoir des Tatars.

Malheureusement les noms sont absolument estropiés, et rien dans les rapports contemporains publiés dans le second Supplément des „Documents" Hurmuzaki, aussi bien que dans les Mémoires de Basta rédigés par Spontoni dans son „Historia della Transylvania" (Venise, 1638), ne nous donne le moyen de rétablir leur forme authentique, de sorte que le récit de Smith reste inutilisable.

IV

Henri Lello, sussesseur, en 1597, de Barton, suivit la même politique et recourut aux mêmes ressources. Il était en 1600 l'intim du Capoudan-Pacha Cigala[46]. S'il ne trouve pas l'occasion de se mêler aux négociations de paix entre Turcs et Impériaux, il eut sa part dans les intrigues qui aboutirent à la nomination d'un nouveau prince sur le Danube.

Les prétendants roumains, toujours plus nombreux et souvent d'origine assez douteuse, avaient trouvé depuis quelque temps, non seulement le chemin qui menait „au seuil des puissants" de Constantinople, mais aussi le moyen d'obtenir des secours en argent et des protections diplomatiques de la part des Cours d'Occident. Portant dans leurs bagages des généalogies que personne n'était en état de vérifier, prêts à énumérer les souffrances indicibles, les longues persécutions qu'ils avaient dues endurer de la part des Turcs, ils quémandaient quelques ducats pour pouvoir continuer un voyage qui devait nécessairement aboutir à la proclamation de leurs droits uniques et exclusifs, c'est-à-dire à la possibilité pour eux de témoigner leur reconnaissance envers ceux qui auraient eu pitié de leur malheur.

L'Angleterre eut aussi de ces visiteurs bizarres sous cette reine Élisabeth dont le renom avait pénétré en Orient, où tel Vizir était d'avis qu'elle pourrait bien épouser le Saint-Père, célibataire jusqu'à cette heure. Le premier arrivé est un certain Jean Bogdan, qui se disait fils d'Étienne-le-Jeune et de la fille d'un Vornic moldave, et frère de cet autre Jean qui fut vaincu par les Turcs et déchiré par des chameaux; c'était sans doute un Roumain, qui connaissait les derniers événements dans les principautés, mais il signait en caractères grecs

et, ce qui est bien curieux, ces lettres grossièrement alignées forment un autre nom, celui d'Iliaş-Hélie.

Après un premier séjour en Angleterre, il traversa l'Italie septentrionale, la Suisse et passa quelque temps à la Cour de Henri IV, dont il attendait son rétablissement sur le trône des ancêtres; on y crut en effet à sa descendance et à sa mauvaise fortune. Laissant son fils en France, Jean Bogdan se rendit de nouveau en Angleterre en 1595, muni de lettres du roi à l'adresse d'Élisabeth et de l'ambassadeur français, de Beauvoir[47]; Henri IV le recommandait, du reste, aussi „au sieur Mariany, ambassadeur pour la royne d'Angleterre près le Grand Seigneur“ [48]. Le prétendant moldave était même chevalier de l'Ordre royal, et le titre est mentionné dans deux de ces missives.

Les informations manquent sur cette seconde visite à la Cour de la reine. L'aventurier erra pendant de longues années à travers l'Europe sans se risquer jusqu'à la Porte, où il aurait trouvé sans doute le cruel accueil réservé aux gens sans protection et complètement dénués d'argent[49].

Iancu, dit le Saxon (Sasul), prince de Moldavie, s'était enfui en Pologne après sa déposition, et le roi Étienne Báthory crut devoir venger d'anciennes offenses en faisant décapiter le pauvre réfugié. Sa veuve vécut pendant longtemps en Galicie; elle accompagna plus tard son fils Bogdan à Venise, – où elle maria une de ses filles à Giovanni Zanne, – puis à Constantinople, où elle tâcha d'obtenir pour lui la principauté de Valachie. Le jeune prince s'enfuit avec les restes de l'armée turque vaincue; la faillite de la maison vénitienne des Ludovici lui fit perdre bientôt son avoir. Il allait être pendu pour avoir comploté la mort de l'ambassadeur polonais Stanislas Golski, quand il trouva des appuis dans l'ambassadeur de France et dans la *bailo* de Venise. Une occasion d'être nommé en Moldavie fut perdue pour lui par la rupture d'une projet de mariage avec la fille, restée chrétienne, d'un Vénitien renégat, Youssouf-bey Cievatelli.

Le prétendant crut devoir changer de nom pur changer de fortune. Un Étienne Bogdan, dit le Sourd , avait régné en Valachie de 1592 à 1593; peu de temps après sa destitution, il était mort dans un combat contre la ligue chrétienne du Danube. Notre Bogdan paraît en 1602 sous ce nouvel aspect: l'ambassadeur d'Angleterre, Lello,

était son hôte, son créancier et son protecteur. Il croyait pouvoir faire pour cet exilé ce que Barton avait fait pour Aaron et pour Michel[50].

Étienne Bogdan arrivé sur un vaisseau vénitien, présenta à l'ambassadeur des lettres de la reine, qu'il prétandait avoir servie sous les armes en Flandre: il espérait pouvoir remplacer Jérémie Movilă, vassal des Polonais, comme prince de Moldavie[51]. La guerre soutenue par les Turcs contre les „usurpateurs", protégés de l'Empereur et du roi de Pologne, en Valachie, paraissait lui être propice.

Le nouveau venu cependant ne réussit pas, n'ayant pas de quoi payer des patrons turcs assez puissants pour lui donner le chapeau princier; et il passa même quelque temps, à côté du concurrent, dans la prison et aux galères. Enfermé au château d'Asie des Dardanelles, il y resta jusqu'en 1606, et s'en échappa en habits de femme. Il se décida alors à demander une seconde fois la protection du roi d'Angleterre.

La généalogie tendencieuse, erronée par endroits, mais en général assez exacte, qu'il présenta à Jacques I-er, nous a été conservée[52]. Étienne Bogdan obtint seulement une lettre pour l'Électeur de Brandendebourg, auquel il comptait réclamer à son tour une ancienne dette, très importante, contractée par Joaquin I-er envers Pierre Rareş, prince de Moldavie et grand-père du prétendant, à l'époque où une armée de croisés assiégeait Bude, récemment acquise par les Turcs[53]. Arrivé à la Cour de Saxe, il se présenta comme bon luthérien – digne fils de son père, le Saxon, – qui ayant été à la solde de la reine Élisabeth, serait bien aise de demeurer désormais en Angleterre, sous le nouveau roi[54]. Plus tard, il promettait à l'Empereur de lui gagner les Dardanelles et de lui payer un tribut[55].

Revenu à Constantinople, le fils de Iancu habita d'abord un village des environs; l'Angleterre était alors représentée par Glover, mais les lettres royales imposaient au nouvel ambassadeur le devoir d'intervenir pour Bogdan. Les pourparlers commencèrent donc aussitôt avec certains hauts personnages turcs, en juillet 1608[56]. Le représentant du Khan des Tatars se montra disposé à soutenir les prétentions du protégé anglais, et un parti de boïars moldaves parut même à Constantinople pour demander sa nomination à la place du jeune Constantin Movilă, instrument des Polonais; le représentant de ce dernier fut attaqué en pleine rue, devant la porte d'entrée du

Divan. Aussitôt les coupables furent arrêtes, dûment bâtonnés et jetés en prison. Ils furent délivrés, mais ils durent cesser leurs relations avec l'ambassadeur. Leur désobéissance fut punie et Glover lui-même menacé „d'être renvoyé à son maître, pour qu'on lui coupât la tête"[57]. Ce qui n'empêcha pas l'assassinat en décembre 1609, de l'agent moldave Caraiman, que le prétendant jugeait être la cause principale de son insuccès. Glover avait été pleinement informé de ce fait, et Bogdan était encore son hôte.

Il le fut encore quelque temps. Lorsque, en mai 1610, les Turcs, gagnés par Movilă, voulurent en finir avec lui, en le faisant inviter dans le palais des princes de Moldavie sous prétexte d'y entendre la lecture de son décret de nomination, Bogdan eut vent de ce qui le menaçait et il se tint enfermé dans l'hôtel d'Angleterre. L'inimitié du prince de Transylvanie, Gabriel Báthory, contre ses voisins de Valachie et de Moldavie, qu'il comptait chasser de leurs sièges – et il chassa, en effet, au mois de décembre 1610, le premier d'entre eux, Radu Şerban, un client des Impériaux, – rendait plus brillantes encore ses espérances[58].

Gabriel écrivit bientôt au Vizir-Caïmacam pour lui demander la nomination comme prince moldave de ce Bogdan, „héritier" du pays, qui n'avait jamais imploré un autre appui que celui du Sultan, son maître[59]. L'ambassadeur impérial prétendait que le futur prince moldave avait la mission de servir les intentions de Báthory contre le roi de Pologne, dont il voulait prendre la place: Bogdan aurait bu même à la santé du futur roi Gabriel, déclarant qu'il ne voudrait vivre trois jours après le couronnement de son ami[60].

Mais, au mois de juin 1611, Bogdan fut mis en accusation pour avoir donné appui à deux esclaves fugitifs de sa nation, et, cette fois encore, il fut impossible de se saisir de sa personne[61]. De leur côté, les Polonais renouvelèrent leurs instances pour éloigner de Constantinople cet ennemi acharné de leur influence en Moldavie, influence qui leur était si utile pour la défense même du royaume. Leur ambassadeur demanda énergiquement, en septembre, qu'on mit fin à ces intrigues[62]. Dès l'année précédente, le roi Sigismond III était intervenu aussi en Angleterre pour que cessât la protection accordée à l'ancien soldat d'Élisabeth. Le 24 juin, Jacques I-er répondait qu'il n'avait fait que son devoir envers un prince malheureux, mais que son intention n'était pas de causer des déplaisirs à un souverain ami[63].

Cependant il fallut attendre plus d'une année le rappel de Glover; son successeur, Paul Pinder, arriva en décembre 1611[64]. Quant au protégé roumain de l'ambassadeur disgrâcié, il n'avait qu'un seul refuge: renier. Il devint, en février 1612, Ahmed, sandschak de Prizrend, puis de Brousse, un des très rares renégats de race roumaine que compte l'histoire de l'Empire ottoman[65].

Un des témoins des aventures du pauvre Étienne Bogdan écrivit plus tard des Mémoires qui eurent l'honneur d'une traduction en langue hollandaise[66]. William Lithgow, écossais, mentionne les dépenses faites par Thomas Glover pour l'entretien de ce „duc de Moldavie" pendant deux ans; il prête foi aux assertions du prétendant qui disait avoir été dépouillé par le Sultan Ahmed „de toutes ses grandeurs". À l'arrivée de Paul Pinder, le Moldave s'avise de renier pour obtenir „un palais et une pension viagère de 12 000 ducats". Pinder en fut indigné, et Lithgow partagea ses sentiments; il n'y avait plus aucun espoir de recouvrer une dette qui dépassait 15 000 ducats. À son départ, notre auteur, qui avait passé deux mois dans la compagnie du nouveau Pacha, étant, lui aussi, hôte de l'ambassadeur d'Angleterre, ne négligea pas d'aller voir, dans la compagnie de Pinder lui-même, le renégat, qu'il trouva entouré d'une forte suite de coreligionnaires. À son retour, Lithgow fut dépouillé par les brigands au cours de son passage de Transylvanie en Moldavie, où il trouva un ami dans le boïar de religion réformée qu'il nomme „le baron Starhoudt": le prince du pays, Étienne Tomşa, ancien vétéran des guerres franco-espagnoles, était aussi une des connaissances que l'Écossais avait faites dans la maison de l'ambassadeur anglais, et il dut à ces relations d'être conduit honorablement jusqu'au delà du Dniester, en Podolie.

Avec le départ de Glover finit la première période des relations entre l'Angleterre et les pays du Danube; il n'y aura plus désormaais de marchands-diplomates, avides de gain, mêlés à la foule des emprunteurs qui devenaient, par ce fait même les protecteurs infatigables de leurs débiteurs de lignée princière; la maison des ambassadeurs ne sera plus le refuge des prétendants traqués par leurs ennemis. D'autres occupations s'imposeront à des représentants d'un ordre supérieur, ayant à un plus haut degré le souci de leur propre dignité. Si le commerce anglais, l'influence anglais ne se rencontrent plus pendant presque deux siècles sur le Danube, à Constantinople, le

représentant mal payé d'une Compagnie de commerce deviendra bientôt un véritable ambassadeur d'État et jouera un rôle décisif dans la politique de l'Orient.

Il faut ajouter cependant que la Moldavie, mentionnée dans les ouvrages géographiques populaires, comme le „Microcosme" de Pierre Heylyn, en 1625, était suffisamment connue, grâce à l'aventurier même dont nous venons d'esquisser la carrière, pour que des „princes de Moldavie", des „rois de Moldavie" aussi, parussent dans les comédies de Ben Jenson et de Beaumont et Fletcher[67].

NOTES

1. Voy. C.–J. Jirecek, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1977, et le travail, cité plus bas, de M. J. Nistor.

2. „Songe du vieil pélerin", ms. 2682 de la Bibliothèque de l'Arsenal, fol. 55 v[0]; passage reproduit dans nos *Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains*, I, Bucarest, 1895, p. 9.

3. Ms. 2251 de la Bibliothèque de l'Arsenal; passage reproduit dans l'ouvrage cité, loc. cit.

4. Notre *Philippe de Mézières et la croisade au XIV-e siècle*, p. 269.

5. *Ibid.*, p. 279.

6. *Ibid.*, p. 334.

7. Notre *Philippe de Mézières*, p. 366.

8. Sur les archers employés à la défense de Törzburg, voy. aussi Hurmuzaki, *Documente*, XV, Bucarest 1912, pp. 1821–2, I, II.

9. Voyage, éd. J. Webb (*Archaeologia*, vol. XXI, année, 1826); C.P. Serrure, Mons 1840; Potvin, *Oeuvres de Guillebert de Lannoy*, Louvain, 1879.

10. Rymer, *Foedera*, 3-e édition, IV, 4-e partie, p. 128; V, 1-re partie, pp. 7-8; Hasdeu, *Din Moldova*, I, Jassy 1862, p. 7; *Arhiva istorică*, I, p. 88, n-os 115–116 – Cf. J. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țerîi-Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI*, Bucarest 1905, pp. 9, 12.

11. Les passages, si importants pour l'histoire des Roumains, contenus dans les «Croniques et anchiennes istories de la Grand Bretaigne, à present nommé Engleterre», par Jean de Wavrin (éd, de M-lle Doupont, dans la collection de la «Société pour l'histoire de France» et celle de William Hardy, dans la collection du «Maître des Rôles»), mentionnent seulement, parmi les croisés qui naviguèrent en 1445 sur le Danube, des Bourguignons et des Italiens.

12. *Monumenta Hungariae Historica*, V, p. 304; Hasdeu; *Archiva Istorică*, I, p. 16, no. 17.

13. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, pp. 252–3; Ionescu Sadi, Bibliographie des descriptions de voyage dans les principautés roumaines (en roumain; sous presse), p. 67.

14. Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 115 et suiv.

15. *Parchas his pilgrimes*, 1625, chap. IV, p. 1420; traduction roumaine de M. M. Beza dans le journal *Românul* d'Arad, reproduite, avec des corrections et des notes, dans notre revue «Neamul Românesc literar», année 1912 mai; cf. le même, dans l'*English historical Review*, XXXII, pp. 278–279.

16. Nos *Actes et fragments* cités, I, pp. 37–38.

17. *The principal navigations, voiages, traffiques and discoveries of the english nation*, etc. by Richard Hakluyt, ed. de 1598, vol. II, 2-e partie, pp. 196–198; une seconde édition a paru en 1809–11: Hurmuzaki, *Documente*, XI, pp. 194–195, n. CCCXX.

18. *Actes et fragments*, I, p. 39.

19. Hurmuzaki, XI, p. 632, note 2; un de ces facteurs fut assassiné à Constantinople en 1579.

20. Sur les obserstions que faisaient en 1447 les deux princes concernant la qualité des «halbe Laken», probablement une espèce de drap, voy. l'excellent ouvrage de J. Nistor, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV, XV und XVI. Jahrhundert*, p. 83 et suiv. Cf. la continuation parue sous le titre de *Handel und Wandel in der Moldau bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*, Cernăuţi (Czernowitz), 1912. Cf. le travail du même sur les douanes moldaves de l'ancien régime. *Das moldauische Zollwesen im 15. und 16. Jahrhundert*, dans le «Jahrhbuch fur Gesetzgebung, Verwaltungund Volkswirtschaft im deutschen Reiche» de Schmoller, 1912.

21. Hurmuzaki, XI, p 632, note 2.

22. Ibid., p. 651, n. LXXXIX (Hakluyt, *Principal Navigations*, I, pp. 320, 436).

23. Hurmuzaki, XI, p. 822: «30 Martii. Kamein Engellender Kauffman hiher: schicktt ime auff Befel, ein Mall grienn Fisch, Weinn, Czippo».

24. Hakluyt, ouvr, cité, II, pp. 289-290; Hurmuzaki, III, p. 108, n. CXIV; p., 122, n. CVII.

25. Hurmuzaki, XI, p. 776, note 2. Cf. ma *Geschichte des osmanischen Reiches*, III.

26. Hurmuzaki, XI, p. 744, note 2; p. 750, note 1.

27. *Ibid.*, p. 309, n. CCCCXXXV; pp. 316-317, n. CCCCXLVI.

28. Brown, loc. cit., pp 41-42, n. 89; pp. 44-45, n. 96; p. 58, n 131; 107, n. 221; p. 114, n. 237; p. 140; Hurmuzaki, III, rapports des 10 juillet et 10 août 1592, des 14 février, 2 octobre et 22 novembre 1593. Barton dut se présenter ensuite en justice, comme garant d'Aaron, avec les héritiers du négociant Charles Elman, sujet vénitien, qui avait été un des créanciers du Voévode (Brown, loc. cit., p. 128 et suiv.). Pour une ceinture d'émeraudes, Aaron avait mis en gage d'autres émeraudes, une épée ornée de joyaux, une dangue etc; (ibid., p. 133, n. 289).

29. Wolfgang Bethlen, *Historia*, d'après les les notes de Pierre l'Arménien, IV, pp. 274-278.

30. Hurmuzaki, XII, p. 35, n. LXXXIV.

31. *Ibid.*, p. 49, note 1; p. 54, n CXV; p. 55; p. 69, n. CXXIV; p. 74, n. CXXXV.

32. Les instructions ont été publiées dans Hurmuzaki, III[2], pp. 158–159, n. CLXXVIII; pp. 304–305, n. CCCLIV fausse date: en résumé, d'après un autre

manuscrit, dans le vol. XII, pp. 112–113, n. CLXXX; cf. *ibid.*, pp. 193–194, n. CCXCVI). On voit que Barton avait des relations avec des italiens qui faisaient, en Moldavie et en Valachie, le commerce de fourrures: Sebastiano et Luciano di Biagio. Il voulait acheter un coche et des chevaux en Transylvanie pour son prochain voyage à la suite du Sultan.

33. *Ibid.*, p. 194, note I.

34. *Ibid.*, pp. 239–240, n. CCCLIII.

35. *Ibid.*, pp. 243–244, n. CCCLIX.

36. *Ibid.*, p. 290, note 2.

37. *Ibid.*, p. 230.

38. Hurmuzaki, XII, 297, n. CCCCXLIII.

39. *Ibid.*, p. 260; Brown, *loc. cit.*, p. 262, n. 559.

40. *Ibid.*, p. 269, n. 577. La lettre de Barton (5 mai), *ibid.*, pp. 268–269, n. 576.

41. *Ibid.*, p. 272, n. 585.

42. Hurmuzaki, XII, p. 329, n. CCCCXCVII; Brown, loc. cit., p. 303, n. 643; p. 304, n. 647 (cf. Hurmuzaki, III, pp. 518–520). Les lettres du vicaire, *ibid.*, vol. XIII; l'analyse dans le vol. XIX (sous presse).

43. *Ibid.*, XII, p. 451, n. DCCVI, DCCVIII; p. 457, n. DCCXIX; p. 479, n. DCCLXI; p. 480, n. DCCIXII; p. 558, n. CMII. – Il voulait prendre la route habituelle par Danzig (*ibid.*, pp. 521–522, n. DCCCXXXV–VI).

44. Cf. aussi André Veress, *Relationes nuntiorum apostolicorum in Transylvaniam missorum a Clemente VIII*, Budapest, 1909, pp. 84, 86, et ma *Gestchichte des osmanischen Reiches*, loc. cit.

45. *Parchas his pilgrimes*, t. II, chap. VIII; traduction roumaine de M. Beza dans le „Românul": reproduite avec des corrections et des notes dans le „Neamul Românesc literar", année 1912, 619–621.

46. Hurmuzaki, XII, p. 644, n. MIV.

47. Hurmuzaki, Supplément I[1], p. 107–108: *Lettres missives de Henri IV*, publiées par Berger de Xivrey, III pp. 430–431; notre étude sur les "Prétendants" dans les *Annales de l'Académie roumaine*, XIX, p. 229 et suiv. Deux lettres de Jean Bogdan, dans nos *Actes et fragments* I, p. 49–42.

48. Hurmuzaki, loc. cit., p. 107, n. CLXV.

49. Il passa par Amsterdam; Hurmuzaki, XI, p. XCIV, et note 7. Cf. ibid., pp. 199–200, n. CCCXXIII; p. 709, note 1.

50. D'après les rapports vénitiens contenus dans le volume IV, 2-e partie, des «Documents» Hurmuzaki; dans nos «Prétendants», loc. cit., p. 251 et suiv.

51. Hurmuzaki, IV 2, pp. 262–263, n. CCXXXVI.

52. Papiu Ilarianu, *Tesauru de monumente istorice*, III, Bucarest, 1860, p. 46.

53. Ilarianu, ouvr. cité III, pp. 49–50.

54. *Lettre d'Étienne Bogdan au duc de Saxe:*

Io, don Stefffano Bogdan Despot, legitimo principe herede di Moldavia, etc., etc., desidero che Vostra Altezza per la sua solita clementia me favorisca con una sua lettera di racomandatione alla Sacra Regia Maiestà de Ingliterra. Essendo io della religione catolica evangelica, non posso esser favoritto de altri principi senon della medesima nostra religione. Adunque sapia V. Alteza Serenissima come per il passato io son statto in servitio della felice memoria regina Elisabet, et ancho son

statto favorisato da Giacob, de adesso rè di Ingliterra, mente che io me trovava flagellato in Turcia. Hora, volendo andar servir quella Sacra Corona de Ingliterra, supplico Vostra Alteza che ma adiuti con qualche costo di denari per il mio viagio, perechè questa sera me ne parto, et per tale benefitio, mentre che sarò memore et mentre che sono vivo sarò obbligato. Et, sicome io procurarò di monstrarme grato con le opere, cosi supplico Vostra Alteza Serenissima di non me abandonar in questo mio bisogno.

Di Vostra Alteza Serenissimaa servitore:
Il principe di Moldavia, manu propria.

Alla Serenissima Alteza duca di Saxonia, etc., etc., signor, signor, colendissimo. (Rep. 8 019, fol. 55, Archives Royales de Dresde, copié par M.J.Bianu, puis par nous.)

55. Hurmuzaki, IV[1], pp. 415–416.

56. *Ibid.*, IV[2], p. 209.

57. Hurmuzaki, IV[2] pp. 304–305, n. CCCVIII; mes *Studii şi documente,* XX, p. 379, n. CCCXIV; p. 384, n. CCCXIV; pp. 496–497, n. XVI.

58. Hurmuzaki, IV[2], p. 308 et suiv.; Brown, *Calendar* (1610–1613), n. 134, 173, 239, 242, 318, 344, 368.

59. Hurmuzaki, IV[1], pp. 444–446, n. CCCLXXIX.

60. Nos, *Studii şi Documente,* IV, pp. 157–158.

61. Hurmuzaki, *Supplément*, I[1], p. 135.

62. *Ibid.*, IV[2], p. 333, n. CCCXXXV.

63. «Prétendants», etc., p. 78; Hurmuzaki, IV[2], p. 319, n. CCCXXII.

64. *Ibid.,* p. 331, n. CCCXLIII. Cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, p. 393 et suiv.; Brown, loc. cit., n. 405, 444–445, 457.

65. Hurmuzaki, IV[2], pp. 332–338; *Suppl.* I[1], p. 14; notre étude sur Élisabeth, femme de Jérémie Movilă, dans les «Annales de l'Académie Roumanie», XXXII, p. 1053 et suiv.

66. «Willem Lithgouws negen-tien jaarige Lant-Reyse uyt Schotlant na de vermaerde deelen des werelts», Amsterdam, 1656, p. 78–79, partie VIII, p. 46. Ces passages ont été signalés par M. Beza dans le «Românul». Nous en avons donné une édition dans le volume XXXII des *Studii şi Documente.* Cf. aussi les notices publiées dans le vol. XX de cette même publication, pp. 379–384, n. CCCXIV; CCCXXIV pp. 425–426, 495–496.

67. M. Beza, dans l'*English Historical Review,* loc. cit., pp. 277–278.

CHAPITRE II

Voyageurs anglais au XVII-e siècle

Le rôle de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople fut sensiblement diminué pendant le XVII-e siècle; d'autres influences se substituèrent à celle que le représentant d'une grande Puissance marchande, très éloignée et ne poursuivant aucun but politique, avait exercée à un moment où la France était déchirée par une longue guerre civile, qui paraissait devoir détruire son importance politique, et où l'Empire, l'„ennemi héréditaire", conduisait une nouvelle croisade contre les Sultans que les Habsbourg auraient remplacés à Constantinople. Le commerce allemand reprit ses anciennes traditions et, en fait de relations économiques avec l'Occident, les Provinces Unies de la Hollande, délivrées de la domination espagnole, prirent aussitôt une place qui ne pouvait plus leur être disputée. La Compagnie du Levant, établie par l'initiative de la grande reine Élisabeth, se maintint, mais sans pouvoir se développer selon les intentions d'un Harebone et d'un Barton.

Si, en 1621, l'ambassadeur polonais, s'adressant au roi Jacques, pour l'inviter à prendre l'initiative d'une croisade, lui indiquait comme soutiens de la guerre sacrée „les deux Daces", de Moldavie et de Valachie, à côté des Serbes, prêts à la révolte [1], on ne rencontrera plus pendant presque cent ans des marchands anglais venant faire des achats en Moldavie, malgré l'ancienne convention avec Pierre-le-Boiteux, ou en Valachie. On se bornait à attendre l'arrivée des produits danubiens à Constantinople ou à Smyrne. Et, en même temps, comme des guerres incessantes, d'abord contre les Polonais, puis, – après le bref délai des campagnes asiatiques de Mourad IV contre les Persans du côté de Bagdad, – contre les rebelles de Transylvanie et les Impériaux empêchaient la libre circulation des

voyageurs par la voie qui menait à travers les Carpathes de l'Europe centrale à Constantinople, on ne rencontre – à l'exception d'Edward Brown, qui s'étonna de trouver vers 1660 en Transylvanie des gens „parlant généralement le latin" avant de retrouver cette même nation en Macédoine, où des envoyés du prince de Valachie portaient des faucons au Sultan vers Larissa[2], – pas même quelque ambassadeur de passage dont les rapports nous eussent conservé des notes sur l'état du pays à l'époque même où, sous les longs règnes prospères de Basile Lupu en Moldavie (1634–1653) et de Mathieu Basarab, en Valachie (1633–1654), les Principautés roumaines, abondantes en ressources, se développèrent plus largement. Et cependant c'était l'époque où le représentant à Constantinople de la Compagnie du Levant recevait des marchands un subside annuel de 4.000 livres sterlines et où il avait des secrétaires de la valeur de ce Ricaut dont les ouvrages concernant l'Empire ottoman sont parmi les plus connus pour cette époque[3].

Les souvenirs des jours où la reine Élisabeth soutenait de son crédit à Constantinople la cause du prétendant moldave Bogdan parurent toutefois revenir lorsque Charles II fut sollicité, en même temps que Louis XIV, par ce Georges Étienne, qui, usurpateur du trône moldave contre Basile Lupu, son maître, fut chassé de sa patrie, après quelques brèves années de règne, par les Turcs et traversa l'Europe entière pour aller mourir à Stettin, en terre suédoise[4]. Le roi d'Angleterre n'hésita pas à recommander ce „bon ami Georges Étienne, ancien prince de Moldavie" („our good friend Georgius Stephanus, late prince of Moldavia"), qui lui avait exposé comment, étant tombé en disgrâce, il avait été dépouillé de sa principauté et „réduit à une extrême misère" („reduced into extreme misery"). Au nom de la solidarité qui doit régner entre les princes, quel que soit le sort que la fortune leur eût réservé, Charles II faisait demander, par son ambassadeur, le comte Winchelsea, „pardon" au Sultan pour ce prince malheureux qui ne voulait attendre son rétablissement d'aucun appui étranger et qui s'offrait à se rendre digne par sa conduite future de la clémence de son maître impérial.

Sous le riche prince munificent que fut à Bucarest Constantin Brâncoveanu, on trouve de nouveau des points de contact. Tel prélat anglais s'intéressait aux choses de cet Orient orthodoxe dont on croyait la conquête religieuse facile. Et enfin sous le nouveau régime

créé en Angleterre par la révolution de 1688 le commerce britannique regagna un esprit d'initiative qu'il avait perdu depuis longtemps.

On n'a pas encore publié les rapports des ambassadeurs du roi à Constantinopole pour en pouvoir tirer des renseignements sur les relations qui ont du avoir lieu nécessairement entre ces ministres et Brâncoveanu dont certaines ambassades préparaient la ruine au profit de l'aventurier hongrois Tököly ou de tel concurrent indigène, au cours de la longue guerre que la Porte soutint déjà avant le siège de Vienne contre la nouvelle coalition de croisade, à la tête de laquelle se trouvait l'Empereur Léopold et dont le héros fut Jean Sobieski, roi de Pologne. Courtiser tous les ambassadeurs, transmettre leur correspondance [5], les gagner par des présents magnifiques distribués à propos était un des grands moyens que le Valaque employait pour se maintenir.

On parla donc de nouveau des pays du Danube dans la correspondance diplomatique et dans les récits de voyage anglais. Des secrétaires anglais venant de Vienne prenaient la voie des Carpathes [6].

La chronique officielle du règne de Brâncoveanu, qui jouait sur les rives du Danube le rôle d'un Louis XIV oriental, grand bâtisseur d'églises et de palais, donateur inépuisable, ayant le goût des arts, fait l'élonge de lord Paget, signalant le rôle que joua à la conclusion de la paix de Carlowitz, entre le Sultan et ses ennemis de la coalition chrétienne, cet „homme de haute importance, honnête et très sage, profond connaisseur des circonstances où on vivait à la Porte des Turcs". Lorsqu'il prit son congé en 1703, il désira faire son voyage de retour par cette Valachie inconnue, „pour sa propre commodité et pour mieux voir le pays". La Porte acquiesça à son voeu: elle donna des ordres de bien recevoir cet ami, qui lui avait été utile.

Paget, qui avait désigné son successeur, Sutton, le 15 mars et avait quitté Constantinople le 19 avril, arriva, avec sa maison, sur le Danube, à Turtucaia, cette place, habitée dès le début par des pêcheurs roumains, qui fut le théâtre de la tragédie qu'on se rappelle. De l'autre côté l'attendaient, avec des soldats, des carrosses princiers, et des tentes pour les places d'arrêt, Pierre Brezoianu et ce Thomas Cantacuzène, cousin germain du prince, qui, neuf ans plus tard, allait trahir son maître et parent et le compromettre aux yeux des Turcs en se rendant furtivement au camp du Tzar Pierre-le-Grand. Le

lendemain, les deux fils aînés de Brâncoveanu, Constantin et Étienne, destinés à être sacrifiés sous les yeux de leur père, en 1714, à Constantinople, aux instincts sanguinaires du Grand-Vizir Dschine-Ali-Pacha, furent délégués pour accueillir cet étranger d'une si grande et rare distinction, sur la lisière de la Capitale même du pays; outre le boïar Radu Izvoreanu, deux des oncles du prince, le chef de l'armée, Michel Cantacuzène, et son cousin Şerban, les accompagnaient. À ce moment, lorsque la cavalerie valaque parut sur la hauteur de Văcăreşti, où devait s'élever plus tard un des plus beaux couvents du pays, il n'y avait rien sur cette place. L'ancien ambassadeur fut conduit en grande pompe à ses logis le 4 mai.

Dès le soir, le Voévode roumain alla voir tout seul son visiteur sans attendre ses hommages personnels, car Paget n'avait envoyé pour présenter des remerciements que son frère avec trois personnes de sa suite. Il fut reçu par l'étranger au bas de l'escalier, „avec beaucoup d'honneur et de compliments". Le prince monta à sa droite dans le salon et y resta deux heures entières à converser avec son hôte, qui le conduisit jusque dans la rue, où l'attendait le cheval.

L'audience solennelle eut lieu le lendemain, un samedi, le gendre de Brâncoveanu, Radu, fils du prince Iliaş, qui avait régné en Moldavie, étant allé le prendre avec quatre carrosses princiers, dont celui qui était destiné au diplomate surpassait tous les autres; un détachement d'infanterie accompagnait le cortège. Les deux fils aînés de Brâncoveanu conduisirent Paget au haut du grand escalier jusqu'à la loggia où l'attendait le chef du pays.

On passa d'abord par la grande salle du „Divan", du Conseil, où selon la coutume turque récemment introduite, dans un pays qui avait vécu pendant longtemps dans ses traditions indigènes, correspondant plutôt à celles de l'Occident, étaient rangés les commandants d'une armée qui ne signifiait plus que la simple garde d'un maître qui n'avait pas d'armée permanente pour défendre son pays. Dans la salle voisine, de la Spatarie (le Spatar était le chef des troupes) se trouvaient tous les boïars du pays, „rangés après leurs dignités", et au moment où cet étranger de grande distinction fit son entrée pour y rencontrer le Voévode, les quatre canons de la Cour donnèrent le salut.

Brâncoveanu offrit au représentant de l'Angleterre son propre trône, se bornant à s'asseoir sur le rebords d'un lit, à la mode orientale. La conversation devant une assistance nombreuse se borna, cette fois, naturellement, aux compliments d'usage, auxquels ne participa cependant personne des assistants. Le repas solennel suivit, indispensable à la fin d'une audience, à Bucarest et à Jassy aussi bien que dans la Capitale des Sultans qui servait de modèle pour tous les actes de la vie publique: le côté droit était occupé par l'ambassadeur et sa suite, le côté gauche par les boïars. Selon la coutume du pays, on porta des toasts au milieu du fracas des détonations d'artillerie et du crépitement des fusils de la garde.Le Prince parla pour l'ambassadeur et l'ambassadeur pour le prince. „Et par suite de la grande liesse qu'il y eut, l'hôte et ses boïars s'enivrèrent pour tout de bon", „sans qu'ils y fussent cependant contraints", ajoute le rédacteur de la chronique officielle. Paget ne partit pas cependant sans être revêtu tant bien que mal d'une pelisse de zibeline, ainsi que le prescrivait l'usage à l'égard des visiteurs de son importance de même qu'à l'égard des simples boïars promus aux fonctions. Puis le cortège se forma de nouveau, et le jeune prince, gendre de Brâncoveanu, conduisit l'Anglais à son domicile passager, „pour s'y reposer".

Il y eut une nouvelle visite du prince au diplomate anglais, Brâncoveanu ayant pris le chemin dérobé des riches jardins qui entouraient sa résidence et s'étendaient aussi sur la rive opposée de la Dâmboviţa qui traverse Bucarest. Il y eut regain de compliments – le terme se rencontre pour la première fois, avec son air occidental, dans le récit: *complementuri* – et de nouvelles discussions politiques. L'audience de congé de Paget eut lieu le lendemain sans aucune autre pompe que celle que pouvaient déployer ces voyageurs eux-mêmes, qui paradèrent pour la dernière fois dans les carrosses de la Cour. Le prince attendait dans son kiosque de plaisance au milieu de la fraîche végétation du printemps. Paget put admirer la beauté de ce mois de mai danubien, tout enbaumé de la senteur poivrée des lilas et éclairé par un doux soleil caressant. On s'attarda à parler dans cette après-midi lumineuse sur ces choses d'Orient dont l'Anglais avait une si longue pratique et dans lesquels Brâncoveanu lui-même, qui sut retenir pendant plus de vingt-cinq ans un trône subminé par les intrigues, était depuis longtemps passé maître.

Chishull, l'ancien chapelain de Smyrne, qui accompagnait l'ambassadeur, avait aussi d'autres préoccupations que celles de son chef. Il se rendit auprès du Patriarche de Jérusalem, l'érudit Grec qu'était Chrysanthe Notaras, et il le trouva dans le couvent, de fondation récente, dédié à Saint-Georges, avec ses „larges appartements et magazins pour les marchands, dont la vente peut produire jusqu'à vingt bourses par an"; il y vit cette imprimerie où un prélat réfugié de Syrie, le Patriarche d'Antioche, qui dédia à Brâncoveanu une brève histoire de son Siège, faisait imprimer les beaux ouvrages en langue arabe qui furent les premiers à servir aux chrétiens de Syrie. Parmi les publications grecques de ces mêmes presses le visiteur mentionne l'ouvrage, paru peu auparavant de l'hiéromonaque Maxime combattant contre les catholiques, ennemies particuliers des moines orthodoxes de Jérusalem[8]. D'ailleurs Paget lui-même accepta de transmettre à la Cour de Vienne les doléances – qui furent, du reste, très mal accueillies – du prince de Valachie contre les persécutions qu'endurait de la part des Jésuites magyars et allemands l'ancienne Église orientale des Roumains de Transylvanie rattachée par une longue tradition hiérarchique à cette Valachie[9].

Le ministre partit le lendemain, „avec la même pompe qu'à son arrivée, accompagné des mêmes boïars et dans le beau carosse, avec le gendre de Sa Grandeur". Dans la banlieue de Bucarest, sa suite roumaine prit congé de lui, mais il eut jusqu'aux frontières la garde d'honneur et de sûreté d'un drapeau de soldats valaques. Le chemin suivait le cours de cette même Dâmbovița, dont le visiteur avait pu voir les eaux troubles et limoneuses se traînant entre les hautes berges des jardins du prince. Ci et là s'élevait ces villages aux petites maisons blanchies à la chaux dont le secrétaire florentin du Voévode, Del Chiaro, vante la propreté irréprochable. Des konaks, des relais étaient préparés pour sa réception, et les paysans des environs faisaient de bonne grâce l'office de guides, de pourvoyeurs et d'auxiliaires.

C'est ce que nous pouvons ajouter sur la base des nombreux récits de voyage qui nous ont été conservés surtout pour le dix-huitième siècle, à l'exposé, dont tout pittoresque est résolument écarté, de l'annaliste de Cour qui mentionne l'arrivée de l'ancien ambassadeur à son dernier „konak", le dixième à partir du Danube, dans la bougarde de montagne de Rucăr, avec son église au toit de

bardeaux et aux riantes habitations rangées de deux côtés de la rivière aux ondes fraîches et vives. Puis il entra dans „les domaines des Allemands en Transylvanie". „Il s'appelait mylord Paget et était âgé d'environ soixante ans, et même plus"[10].

Brâncoveanu put voir bientôt à Andrinople Sutton, le nouvel ambassadeur britannique, car il reçut l'ordre de se rendre à la Porte du Sultan, où l'attendait, avec toutes ses conséquences fatales, une destitution que son habilité et les sacrifices d'argent auxquels il se résigna surent éviter. Bientôt il eut même dans le successeur de son ami Paget un soutien politique, pendant ces troubles de Hongrie, dirigés contre l'Empereur, qui était lié d'alliance avec l'Angleterre contre les projets envahisants de Louis XIV. François Rákóczy, le chef de la révolte, n'était guère sympathique au prince de Valachie, qui avait eu jadis tant à pâtir par suite des agissements aventureux du „roi de Hongrie" Éméric Tököly, celui dont la longue lutte pour l'indépendance magyare avait précédé la levée de drapeaux de François, fils de sa femme. Ces „kuruczes", soldats de la liberté, étaient de grands pillards qui infestaient les frontières de la principauté et empêchaient les relations de commerce, si fructeuses, avec la Transylvanie. Or, jusqu'en 1710, lorsque l'influence française, se servant du Khan des Tatars, réussit à faire nommer comme prince de Moldavie l'érudit historien Démétrius Cantémir, commensal habituel de l'ambassadeur du roi, Sutton employa tous ses efforts pour contrecarrer les tentatives de gagner aux rebelles de Hongrie l'appui efficace de la Porte[11].

Malheureusement on n'a pas encore publié sa correspondance non plus, qui doit contenir, dans chaque rapport, une information nouvelle concernant le rôle si important, comme informateur et partisan, du prince de Bucarest. Et il dut se trouver parmi ces représentants des Puissances chrétiennes qui, profondément émus, assistèrent au supplice de ce grand vieillard, exécuté avec tous ses fils, pour avoir défié trop longtemps par son bonheur la fortune changeante de l'Orient.

NOTES

1. Nos *Actes et Fragments*, I, p. 63. Cf. *ibid.*, p. 194. On lui demandait d'intervenir à Constantinople pour la délivrance des captifs polonais pris par les Turcs en Moldavie, l'année précédente.

2. Beza, loc. cit., p. 278.

3. Cornelio Magni, *Quanto di più curioso e vago hò puluto raccorre, etc.*, Parme 1678, pp. 51, 116 – 117, 119, 122. Cf. Barozzi et Berchet, *Relazioni al Senato veneto,* II, pp. 173–174, 230 et suiv., et les ouvrages mêmes de Ricaut («Present state», «The capitulations» et son «Histoire des trois derniers empereurs des Turcs»).

4. Mss. Egerton, au British Museum, 1042, fol. 156–158; publié par Gaster, dans l'«Arhiva Societății științifice și literare din Iași», p. 233.

5. Beza, loc. cit., p. 280.

6. Nos *Actes et fragments,* I, p. 304, année 1695.

7. Nos *Documente Brâncoveanu*, Bucarest 1901, p. 123, note 1.

8. *Travels in Turkey and back to England*, Londres 1747, p. 80; le passage est reproduit dans Beza, loc. cit., p. 281.

9. Voy. les pièces dans Nilles, *Symbolae*, II.

10. Radu Greceanu, *Viața lui Constantin Brâncoveanu*, édition Stefan Greceanu, pp. 111–114.

11. Nos *Actes et Fragments*, 1, p. 309.

CHAPITRE III

Visiteurs anglais à l'époque des Phanariotes

N'ayant pas une politique indépendante, les princes, originaires du Phanar grec de Constantinople, par lesquels les Turcs remplacèrent bientôt, en commençant par Nicolas Mavrocordato (nommé pour la Moldavie en 1709 et en 1711 et pour la Valachie en 1716) la versatilité et les tendances de secouer le joug turc des princes de sang roumain, n'eurent avec les ambassadeurs chrétiens d'autres relations que celles qu'ils avaient nouées, comme fonctionnaires ottomans, pendant le long stage de Grands-Interprètes de la Porte qui était nécessaire pour leur assurer un gouvernement sur le Danube. Louis XIV ayant fini son règne de provocation à l'équilibre européen, défendu par l'Angleterre, il n'y eut plus de point de vue anglais dans les complications entre Turcs et Impériaux qui suivirent. Une nouvelle paix, qui attribua à l'Autriche, déjà dominatrice en Transylvanie dès le traité de 1699, la Serbie septentrionale et même les cinq districts roumains de l'Olténie, fut conclue sans cette intervention de l'ambassadeur britannique qui avait pressé, ainsi qu'on l'a vu, la pacification précédente. Et, sans que l'Angleterre s'en préoccupât, un nouveau conflit éclata en 1738 entre les Turcs, d'un côté, et les Impériaux, alliés pour la première fois aux Russes, de l'autre: la Moldavie devait vivre pendant des mois entiers sous l'autorité du commandant russe Münnich qui n'eut pas les égards que Pierre-le-Grand avait témoignés, à Jassy, en 1711, à son jeune allié et ami Démétrius Cantémir. La paix de Belgrade, qui restitua l'Olténie au prince de Bucarest, fut due à l'intervention de l'ambassadeur français de Villeneuve.

L'Empereur allemand avait eu cependant de grands projets. Croyant qu'il pouvait retenir les Russes en Crimée et les satisfaire avec cette proie, depuis longtemps convoitée, il ne se réservait pas

moins, dans les dépouilles de la Turquie agonisante, que „la Bosnie, Niche et Vidin, avec les territoires qui en dépendent, la Valachie et la Moldavie, outre les frais de guerre“[1], qui sont calculés à vingt millions de florins. Et celui qui nous donne, avec une compétence indubitable, cette information dans une lettre datée de Babadag, dans la Dobroudscha, le 13 octobre n. st. 1737, n'est autre que le chevalier Fawlkner, le diplomate anglais député spécialement pour aller observer sur le Danube la marche des opérations, en vue d'une médiation. Il entretenait donc des relations continuelles avec les ambassadeurs de sa nation à Pétersbourg et à Constantinople, et en février 1738 un secrétaire venu de Russie lui communiquait des instructions. Le prince de Moldavie, Grégoire Ghica, cousin germain de Nicolas Mavrocordato et, comme celui-ci, ancien interprète de la Porte, ne manqua pas d'avertir le Grand-Vizir du passage de ce courrier par sa Capitale, où les Russes n'avaient pas encore fait leur entrée[2]. Étant accompagné d'un drogman russe, l'Anglais manifesta sa mission de servir auprès de la Porte les intérêts de la Tzarine[3].

Or après la paix de Belgrade le problème oriental ne fut plus repris pendant plus de vingt ans. Les ambassades n'eurent plus le grand rôle qui leur était revenu à partir du siège de Vienne, qui avait ouvert toute une longue ère d'espérances chrétiennes aux dépens d'un empire barbare qu'on croyait déjà mourant. Et, comme le commerce anglais se bornait aux seules échelles du Levant, sans se préoccuper des voies de terre, à une époque où le commerce français avait ses banquiers à Andrinople et cherchait à fonder des établissements, sous la protection d'un agent officiel, sur le Danube, les Principautés disparurent tout à fait du champ visuel de la diplomatie anglaise.

Mais la diplomatie moscovite était représentée à Londres au même moment de l'histoire, jusqu'en 1738, lorsqu'il passa à Paris[4], par un Roumain de pur sang, le propre fils de Démétrius Cantemir, l'allié du Tzar en 1711, et de sa première femme, fille de Şerban Cantacuzène, ce Voévode de Valachie qui avait eu des visées impériales sur la Constantinople de ses ancêtres. Le prince Antiochus, dont les satires à la façon de Boileau sont célèbres dans la littérature russe, fut le premier ambassadeur de sa patrie qui eût représenté en Occident la Russie, il écrivit ses œuvres dans des formes occidentales, et il devait ces qualités supérieures de science et de

savoir-vivre – sa capacité comme diplomate a été contestée – à son père, l'historien célèbre de la décadence ottomane. Antiochus ne manqua pas de donner une version anglaise de ce grand ouvrage, et elle servit pendant longtemps aux Anglais après les livres de Ricaut, pour leur information concernant les choses de Turquie.

Mais les relations directes avec les pays roumains manquent. La route de Valachie était rarement choisie par les voyageurs anglais (lady Montague, qui écrivit des lettres bien connues sur la Turquie, prit celle de Serbie et s'attarda à Belgrade). D'autant plus précieuse est cette notice que donne la chronique moldave mentionnant en 1728 le passage de Constantinople en Pologne de deux jeunes seigneurs anglais inconnus: „Cette même année vinrent aussi de ce côté, à la Cour du prince Grégoire (Ghica), deux jeunes princes, „beyzadés", anglais, qui avaient quitté depuis quatre ans leurs maisons en Angleterre et s'en allaient à travers différentes contrées pour voir les pays et les coutumes nationales; et le prince les reçut honorablement, et leur offrit un dîner à Frumoasa" – le beau couvent dû à la libéralité pieuse de Ghica, tout près de sa Capitale de Jassy. „Et il ordonna au Grand-Postelnic (maître de cèrémonies) et à d'autres boïars aussi de les servir et de leur faire honneur, ainsi qu'on l'a vu. Et ils passèrent ensuite en Pologne, des chevaux et des gens de service leur ayant été accordés pour les y conduire"[5].

Dix ans plus tard on a le récit du courrier anglais mentionné plus haut. Jean Bell d'Autermony fut chargé de sa mission auprès de Fawlkner et des ministres de France et de Hollande à Constantinople par l'ambassadeur à Pétersbourg, Rondeau, avec une lettre du chancelier russe, comte d'Ostermann. Ayant quitté la Capitale le 6 décembre 1737 avec un domestique comme interprète turc, il obtint à Kiev, du général Roumientzov et du diplomate Néplouiev, un des délégués de la Tzarine au prochain congrès de Nimirov, une escorte de Cosaques jusqu'au Dniester. Il se trouve sur les frontières moldaves, devant Soroca, – ancien château du XVI-e siècle, élevé contre les invasions des Tatars, et maintenant, malgré ses canons d'ancien modèle, bourgade de commerce, avec quelques Grecs, Juifs et Turcs mêles aux Moldaves, – où le burgrave, le „pârcălab", un Grec, Petrachi, tout en lui présentant des fruits, du vin d'autres menus présents, arrêta le voyage de l'étranger jusqu'à l'arrivée des instructions de son prince. Le 2 février 1738 il put se mette en route,

en compagnie du lieutenant de Cosaques, Norov. Par les villages, qu'avait dévastés la peste, de Căinari et de Măgura, il arrive au Pruth.

Son audience au prince eut lieu à Jassy – ville de 2–3000 maisons, la plupart en bois, – le matin du 4 février. Ghica, dont il écrit le nom: Duca, lui parut être „un prince d'un très bon caractère", extrêmement poli, mais, en ce qui concerne la continuation du voyage, il s'en remettait au séraskier de Bender. Bell dut se rendre, accompagné par un capitaine bosniaque et deux soldats de la garde moldave, faisant un autre chemin, par Volcineț et Chișinău, à la résidence du pacha. Après huit jours passés, comme viziteur, dans une hutte souterraine, un tschochodar et deux Tatars vinrent le conduire à Constantinople. Il vit en chemin jusqu'à Tulcea, dans la Dobroudscha turco-tatare, les habitations de bois et de pisé des officiers du Khan à Căușani, où les Moldaves qui les servaient des gens „très civils et très humains"; un de ces officiers, qui avait été esclave du duc de Lorraine, commença, tout en partageant avec Bell un pilav d'orge, à parler français, s'intéressant à la politique européenne, au grand ébahissement de notre courrier diplomatique. Dans la forteresse d'Ismaïl il n'y avait que des Turcs, mais „bon pain et bon vin".

Le retour de Constantinople se fit par la même voie, en mai. Le voyageur y retrouva le même prince „poli" et la même escorte d'honneur, qui le conduisit par Soroca au Dniester[6].

Vers 1760 seulement l'Angleterre recommença à s'occuper des pays du Danube. Mais elle ne le fit d'abord que d'une manière accidentelle, car les seuls marchands occidentaux qui prenaient part au commerce de ces riches régions, fréquentées surtout par des Ragusans, qui négociaient de seconde main, étaient les Impériaux, les Vénitiens et surtout les Français, qui vendaient, par leurs agents à Bucarest et à Jassy, même le drap de Londres, le *londrin*[7].

On croyait déjà en 1758 que le drogman impérial Grégoire, fils d'Alexandre Ghica, le diplomate phanariote décapité pour avoir bien servi les Autrichiens à la conclusion de la paix de Belgrade, était lié surtout aux Anglais[8]. Porter était alors représentant de la Grande-Bretagne à Constantinople, et il envoyait ses courriers à Berlin, où le roi Georges était représenté par Andrew Mitchells, par la voie de Moldavie et de Pologne. C'est ce qui provoqua en 1760 un échange de lettres entre ce dernier et le prince régnant à Jassy, Jean Théodore

Callimachi, ancien interprète de la Porte lui aussi. Le British Museum contient encore les originaux de ces lettres, le Voévode, „terraum Moldaviae princeps“, s'empressant de promettre tout son concours pour favoriser cette correspondance, transmise par le „sieur Rolland de Brixe“, un Français[9].

En 1762 revenait par la Moldavie, accompagné du médecin Mackenzie, cet ambassadeur, britanique auprès du Sultan, Porter, qui, pendant son long séjour à Constantinople, dès 1747, avait reçu plus d'une fois dans son palais les membres de la famille, d'origine moldave, mais depuis longtemps pliée aux moeurs grecques, des Callimachi (originairement: Calmăşul). Ce passage par la principauté, où régnait justement, après le vieux Jean Callimachi, qui, vieux et malade, s'était retiré depuis peu, son fils, le jeune Grégoire, serait resté moins connu si dans la suite de l'„eltschi“ ne s'était trouvé un mathématicien dalmate, ayant les qualités d'un bon écrivain italien, l'abbé Boscovich. Par le „Viaggio“, paru peu après à Bassano[10], de ce dernier on apprend en détail l'arrivée à Galatz, où attendaient un commissaire grec du prince, chargé de fournir les chevaux et l'entretien, et les soldats, qui saluent d'une salve de mousquets l'hôte d'un si haut rang, puis le séjour dans un couvent grec aux fenêtres en partie couvertes de vessies et avec un kiosque ayant vue sur la ville, la visite des églises conservant des livres grecs imprimés à Venise; à Bârlad la femme du gouverneur est un Grecque de Constantinople, connaissance de la femme du ministre. Suit la réception de Porter devant la ville de Jassy par le secrétaire princier de La Roche, les fêtes du „moucarer“, de la confirmation du Voévode par les Turcs, ses maîtres, et, – sinon l'audience solennelle, qui n'eut pas lieu, – la propre réception, plus modeste, mais plus intime, du lettré étranger, auquel on s'empressa de montrer les appareils de physique du jeune prince: le télescope et la „chambre optique“[11].

Le 3 août le ministre et sa famille, qui avaient été salués à Botoşani, à Dorohoiu, à Cernăuţi par l'officialité, étaient déjà sur le territoire polonais, à Zaleszcyk[12]. dans leur compagnie se trouvait aussi un autre noble anglais, milord Wakefield[13].

L'Anglais n'avait pas voulu de cérémonies. À Galatz il avait répondu aux civilités du mechmendar en insistant sur ce qu'il „n'est pas venu pour manger le pays, dans lequel il ne s'arrêtera guère, et qu'il n'usera pas des facilités auxquelles lui donne droit le firman“. Il

passa les six jours qu'il s'arrêta dans la Capitale moldave, non pas dans la ville même, mais bien „à un quart de lieue environ", dit de La Roche, que cette fantaisie paraît avoir profondément blessé, dans la chambre princière de Frumoasa. „M'en voilà, Dieu merci, débarassé", écrit-il après le départ du ministre, à son confident de Pologne. Et Porter avait raison d'éviter le prince, dont l'agent de Constantinople avait fait tout son possible, eu égard aux dépenses qu'entraînait une pareille visite, pour le faire passer par le Boudshac ou la Bessarabie méridionale; il l'avait su, s'en était plaint et ne manqua pas d'en montrer son ressentiment[14].

Porter lui-même avait pris des notes sur son passage. Galatz, où il ariva le 23 juin, reçu pompeusement et logé „d'une manière très tolérable" au couvent de la Vierge, est pour lui, bien que les Moldaves en fussent fiers, un „pauvre village". À Jassy, il remarque le pavé de bois, qui existait déjà vers 1670, mais qu'on avait depuis plusieurs fois renouvelé. Les maisons des boïars, en briques, au toit de bardeaux noircis par les pluies fréquentes, sises au milieu d'une large cour encombrée de magasins, d'écuries et de chambres de service pour la nombreuse valetaille des esclaves tziganes, ne lui en imposèrent pas: „elles ne correspondent pas à la vanité grecque", dont il avait goûté pendant son séjour à Stamboul. La résidence de campagne de Callimachi, déjà mentionnée, celle de Frumoasa, dans l'enceinte du beau monastère bâti par Grégoire Ghica, où avaient été abrités trente ans auparavant les jeunes „beyzadés" anglais, ne le satisfait pas non plus; il s'égaye sur le compte de cette „maison de plaisance". „Quant à Son Altesse, nous le laissâmes à sa propre grandeur" – le mot français y est, – „ne mettant aucun prix à l'honneur ou plutôt au dérangement de le voir[15]." L'ambassadeur s'intéressa en échange vivement au pâtre transylvain qui menait ses troupeaux à travers la Moldavie, des Carpathes à la Dobroudscha et au Dniépr, et il trouve plaisir à décrire le nomade vêtu d'une chemise de lin et recouvert d'une jaquette de peaux, qui se nourrit surtout de ce „pain de millet" („millet broth") qu'il appelle de son nom roumain, la *mămăliga*.

Deux ans plus tard on rencontre de nouveau un voyageur anglais en Moldavie, lord Baltimore, dont nous ne connaissons pas la mission dans ces contrées. Il prit lui aussi le chemin de la Dobroudscha pour

se rendre en Moldavie, et non celui de Silistrie et de Turtucaia, qui menait à Bucarest. Il débarqua aussi à Galatz, le grand port d'aujourd'hui, qui n'était alors qu'une bourgade, avec quelques églises et un grand couvent grecs, contenant la sépulture du fameux Hetman des Cosaques, Mazeppa. Continuant vers le Nord, on rencontre de hautes herbes et des terrains cultivés, où cependant les sauterelles étaient en train d'accomplir leur œuvre de destruction. Mais il n'y avait que des terrains en friche, bien que d'une qualité tout à fait supérieure, autour de ces anciennes villes de commerce, Bârlad et Vasluiu, qui n'apparaissent au lord anglais que comme de „pauvres petites bourgades". Après avoir traversé la grande forêt, qui s'étendait sur des lieues entières, semée de clairières, de ruches à miel, de huttes où on travaillait le bois et on fabriquait le charbon, et de modestes églises, il arrive enfin à Jassy, après avoir employé trente-cinq heures de voyage.

Dans les grandes rues de la Capitale moldave il rencontre le pavé de bois dont il a été déjà fait mention, les rues secondaires n'en sont pas recouvertes. La plupart des maisons, à un seul étage, basses, ne se distinguent guère des habitations des paysans. La Cour du prince, sur la place de laquelle, après plusieurs incendies, s'élève aujourd'hui le „Palais Administratif" était bâtie en briques et ceinte de murs flanqués de bastions. Il en était de même pour les maisons des nobles, qui contenaient tout ce monde de domestiques et d'esclaves tziganes, chacun exerçant son métier dans cette „économie complète" qu était la demeure d'un riche gentilhomme terrien; nous ajouterons qu'il y avait même, comme dans la résidence d'un lord anglais du XV–e siècle, une chapelle avec ses desservants.

On ne conçoit pas comment sous un prince aussi accueillant et d'une si bonne compagnie que Grégoire, fils de Jean Callimachi, un étranger d'une si grande distinction put être logé dans une maisonette, une „hutte" infestée d'insectes et ayant pour habitant plus ancien une vache qui empêcha Baltimore de poursuivre le sommeil de sa lassitude. Comme il dit cependant que l'animal passa sa tête au-dessus de la crèche dont il se nourrissait, pour renifler le lit de son nouveau voisin, il faut croire que, n'ayant pas de lettres de recommandation et voulant faire une connaissance plus approfondie de la couleur locale, le noble voyageur demanda l'hospitalité à un de

ces khans de marchands à la mode turque où, en effet, hommes et bêtes cohabitaient la nuit.

Il transporta ses pénates passagers au couvent de Saint-Antoine de Padoue, chez les pères franciscains, protégés par la Pologne et la France. Il y trouva des religieux d'origine diverse, parlant le latin, l'italien, le grec et, s'il faut l'en croire, même le russe. Ils lui donnèrent à manger et lui offrirent du vin qui n'était pas à trop bon marché dans ce pays de vignobles. Il tâcha de leur faire comprendre qu'on peut écrire des vers en anglais, mais ils objectèrent qu'une langue si rude ne peut se prêter aux exigences de l'harmonie, et quelque Italien du Levant confondit même en sa présence Londres avec l'Angleterre: „Ils nous demandaient si l'Angleterre este dans Londres ou Londres en Angleterre".

Grâce cependant à l'obligeance du frère Luc de Marseille, Baltimore apprit que la ville, contenant „jusqù'à deux mille maisons", est habitée par des Moldaves, des Arméniens, des Juifs et des Tziganes, qu'elle contient, en fait d'églises, outre la Métropole, fondation du siècle précèdent, treize couvents de moines orientaux, un seul de nonnes de la même confession, quinze églises orthodoxes et deux arméniennes, sans compter une seule maison de prières pour les Juifs (la plupart des émigrés venus tout récemment de Pologne pour servir de médiateurs de commerce, plus ou moins superflus et quelquefois pour introduire, comme artisans, les articles exigés par la nouvelle mode occidentale). Baltimore n'oublie pas le grand établissement de bains, dû à Basile Lupu, qui a été détruit tout dernièrement sans qu'on en eût pris des plans – „des bains de pierre, de forme ovale, ayant un compartiment pour les hommes et un autre pour les femmes et qui fonctionnement journellement sauf pendant les fêtes". Des conduites d'eau, placées par des spécialistes turcs, des „souiouldschis" de Constantinople, une belle œuvre, dont on peut découvrir encore les traces, alimentaient les fontaines de pierre, autour desquelles on se rassemblait jadis comme à l'heure du soir dans la Bible ou même dans la Venise de Goldoni et dans celle d'hier encore. Le linge était lavé dans l'eau sale du Bahluiu, qui infecte la ville plutôt qu'elle ne l'arrose. Les belles collines, couvertes de vignobles et de jardins, qui entourent Jassy n'échappèrent pas à l'attention du voyageur, qui consacre aussi quelques lignes aux

„femmes très voluptueuses et d'une extrême amabilité moyennant argent ou cadeaux", avec lesquelles ses guides le mirent en contact et dans lesquelles il croit naïvement avoir découvert le type féminin du pays[16].

Or, par un caprice du hasard, au même moment les premiers Moldaves qui ne fussent pas des prétendants ambulants au trône de leur patrie se trouvaient à Londres. Ce n'étaient pas des Roumains, mais bien des Allemands de Pologne, de cette colonie, composée aussi de Polonais et de Hongrois, que le prince Jean Callimachi, puis son fils Grégoire avaient fait venir de Pologne en 1759–1762 pour fonder, à Filipenii-Noi, sur le Dniester, une fabriqúe de draps. Délégués par leur communauté et munis de privilèges accordés par le Voévode, Jean-Jacques Schiedmantel, pasteur luthérien, et Charles Christophe de Marschall exposèrent au roi qu'ils représentent la vraie foi aussi pour les voisins de Podolie, de la Russie Rouge, de l'Ucraine, qui font jusqu'à cent cinquante lieues anglaises de chemin pour jouir de la prédication évangélique et qui leur confient l'éducation de leurs enfants, qu'ils pourraient pratiquer des conversions „entre les Turcs et les membres de l'Eglise grecque" („among the Turks and the members of the greek Church"), mais qu'il leur faut des fonds pour consolider leur organisation religieuse et scolaire, au moins deux mille cinq cents *pounds*. Leur seule requête était qu'on leur permît de recueillir des aumônes dans certaines contrées de cette Angleterre si libérale pour le soutien de la vraie religion. Et le privilège qu'ils désiraient leur fut facilement accordé le 2 février 1764[17].

Cinq ans plus tard une nouvelle guerre éclatait entre la Russie et les Turcs, qui furent en danger de perdre les deux Principautés. La situation générale en Europe fit qu'une attention particulière fut accordée à ces affaires du Danube par les représentants du roi à Constantinople, Weymouth, et à Pétersbourg, Cathcart, qui eurent connaissance même de cette convention par laquelle l'Autriche, qui n'avait rien risqué dans ce conflit, s'assurait de la part de la Porte, qui lui payait même une forte somme en récompense de sa „médiation", la possession de la Petite Valachie, qui avait été jadis la „Valachie Autrichienne"; de cette convention, qui ne fut pas exécutée, résulta cependant bientôt le rapt, en gruise de compensation, de la Moldavie septentrionale qui reçut des envahisseurs le nom de Bucovine[18].

Il y avait eu du reste, en 1770, à côté de la médiation autrichienne et de celle du roi de Prusse, une médiation anglaise. Son agent grec avait été le beau-père et le représentant à Constantinople du prince de Valachie, captif à Pétersbourg, Grégoire Ghica, ce Yakovaki Rhizo, qui joua à cette époque un grand rôle à Constantinople. L'envoyé prussien, de Zegelin, se plaint de ce que cette „créature du ministre anglais" remue ciel et terre pour remplacer une offre diplomatique par l'autre [19]. Un autre Grec puissant, qui venait de succomber à ses intrigues, Nicolas Soutzo, celui-là même qui avait provoqué en 1762 la brouille entre Porter et son maître Grégoire Callimachi, avait combattu énergiquement l'influence de l'Angleterre, „cette Puissance hautaine" qu'il avait désiré voir aux prises avec les États Généraux de la Hollande [20]. Et il y avait aussi à la même époque d'autres à Constantinople et dans les Principautés, qui s'avisaient de critiquer les desseins ambitieux „des Anglais" [21], en même temps que ceux du „prince le plus violent et le plus turbulent de l'Europe" qui est Frédéric II. Mais Hiérakis, agent du price de Moldavie, savait bien que dans le pays de ces insulaires „le peuple est plus puissant qu'en aucun autre de l'Europe" [22].

Avant l'ouverture de la seconde guerre entre l'Impératrice Catherine II et les Turcs, qui devait fournir à l'Angleterre l'occasion d'une nouvelle médiation, terminée par la paix de Sichtov en 1791, on rencontre de nouveau une visite anglaise dans les Principautés, celle de lady Craven, cette femme élégante et spirituelle qui écrivait en 1786 des lettres de Crimée, de Turquie, de Valachie même, au prince dont elle était la „sœur adoptive", la favorite [23].

La grande dame anglaise qui avait désiré voir des pays nouveaux, avait atteint le Danube, venant de Constantinople, par terre, avec des *arabas*, le 13 juillet 1786. Son passeport lui assignait un voyage vers l'Occident à travers la Valachie. Elle avait vu déjà peu auparavant le nouveau prince du pays quitter la Capitale de l'Empire. Nicolas Maurogéni, Mavrogheni pour les Roumains, était le descendant d'une modeste famille des îles de l'Archipel; simple drogman de la Marine, et non Grand-Interprète, ainsi que l'aurait demandé la coutume, il devait le trône, – qui avait été d'abord destiné au saraf, au banquier du Sultan, Pétraki, Grek de basse extraction, n'ayant pas même un nom de famille, – au Capoudan, à l'amiral ottoman Hassan, vrai tuteur de son maître, le faible

empereur timide et débile. Lady Craven nous décrit la cérémonie de la sortie du Voévode, décalquée sur ler anciens cortèges des empereurs de Byzance: en tête les deux tougs, les deux queues de cheval blanc, marque de la dignité du voyageur, et même – elle nous l'assure – sa *kouka*, son bonnet princier, pareil à celui des janissaires, dans l'ordre desquels il était inscrit au moment de sa nomination. Il y avait ces janissaires, des tschaouches, des courtisans, des serviteurs, des cuisiniers dans cette suite qui émerveillait périodiquement les co-nationaux de Constantinople dont la consolation était de voir qu'un des leurs peut encore régner sur un trône chrétien. Lady Craven elle-même fut éblouie par la splendeur des vêtements, des selles brodées d'or, et elle avoue n'avoir jamais vu „une plus belle procession". Maurogéni avait daigné lever les yeux vers la fenêtre où elle se trouvait et l'avait saluée poliment d'un signe de tête [24]. Et l'Anglaise avait jeté aussi un coup d'œil sur ces beaux jardins de Thérapia, près de Constantinople, soignés par des jardiniers français, où se morfondaient les anciens princes dont le nouveau nommé venait de prendre la place, et elle avait rencontré un refus lorsqu'elle s'était montrée désireuse d'y mettre le pied; ces pauvres prisoniers de leurs souvenirs et de leurs espérances craignaient de recevoir chez eux une personne qui, habitant dans le palais de l'ambassadeur de France, aurait été capable de leur apporter un appui diplomatique, tel qu'ils le désiraient bien, mais à condition qu'on n'eût pas vent de la chose [25].

Un *mechmendar*, un boïar guide, du Voévode de la Valachie, attendait donc à Silitrie la visiteuse. Un bâteau la déposa sur la rive gauche du Danube, à Călăraşi, qui n'était, avant les embellissements dûs à la bonne administration du prince Stirbey, après la moitié du siècle suivant, qu'un simple village. Montant dans sa voiture, qui l'avait accompagnée, lady Craven traversa de belles plaines, où des troupeaux paissaient le trèfle et les broussailles fleuries. La route n'était pas empierrée, et le voyage n'en fut que plus doux, vu que l'on se trouvait dans la saison de sécheresse. Des Arnautes de beaux Albanais de la garde du prince, dont lady Craven avait vu les camarades au service de l'Impératrice Catherine en Crimée, marchaient en tête du petit cortège. Après avoir traversé des bois et des champs de maïs, de dimensions considérables, on arriva devant la

résidence valaque, située dans la plaine sans horizon, mais construite en partie sur les hauteurs qui dominent la Dâmboviţa: celles de Cotroceni, de Spirea, de Mihai-Vodă („du prince Michel“), de Radu-Vodă („du prince Radu“). Des boïars attendaient par ordre du prince, alors que des janissaires ou des militaires chrétiens portant leur uniforme se trouvaient rassemblés, pour garder la route, dans un camp voisin.

Ce qu'était le couvent de Frumoasa pour les voyageurs auxquels les princes offraient l'hospitalité aux portes de Jassy était, aux portes de Bucarest, celui de Văcăreşti, splendide bâtisse, aux admirables colonnes sculptées avec les plus riches chapiteaux et aux murs recouverts à l'intérieur d'une douce peinture sur fonds bleu, d'une rare richesse. Lady Craven admira la belle cour large du monastère, leas arcades, qu'elle croit être gothiques – l'église de Saint-Marc à Venise lui avait paru aussi être gothique, – mais elle revint sur sa satisfaction lorsqu'elle apprit d'un personage portant l'habit occidental et répondant en allemand qu'elle devait y essuyer une quarantaine de cinq jours, à cause de la peste qui sévissait à Constantinople: l'hégoumène, supérieur de Văcăreşti, lui désignait déja la chambre, nue et aux vitres cassées, où elle devait purger sa peine, à côté d'une autre cellule où geignait un malade soupçonné d'avoir contracté la terrible maladie.

Déja cependant les réclamations de lady Craven avaient averti le prince de la méprise; – car les étrangers de distinction n'étaient pas soumis aux mêmes règles sanitaires que le commun des mortels. Le carrosse doré qui s'arrêta à la porte paraissait bien appartenir à „l'an premier de la création“, mais, avec le secrétaire princier, avec les palefreniers turcs, menant les chevaux à la bride, avec le chambellan en habits de brocard et le bâton blanc des tschaouches constantinopolitains à la main, il avait un très grand air, du moins pour la population qui se poussait pour voir cette femme aux robes franques qui se hasardait seule – une autre dame et un „M. de V.“ étaient cependant dans la compagnie – à travers les surprises et les dangers de l'Orient. Comme à Stamboul, dont on imitait, avec des moyens infiniment moindres, les pompes – de même que les princes allemands le faisaient pour la Cour de Versailles –, il y avait deux cours à traverser pour l'audience, et elles étaient bondées de janissaires, d'Arnautes et de dignitaires inférieurs de la Cour.

Maurogéni faisait son possible pour paraître en souverain sur les coussins brodés de son „trône" de vassalité, entouré des tougs, de la kouka et du sabre d'honneur, marques de son rang suprême.

Après des demandes banales sur les intentions de la noble dame étrangère et sur la santé de l'ambassadeur de France, on offrit les confitures et le café dans les petites tasses de mode en Orient jusqu'aujourd'hui et les accents de la musique turque retentirent en l'honneur de la visiteuse, qui put contempler les exécutants assis à terre devant leurs bassins de cuivre de toutes les dimensions ou bien les longues trompettes archaïques à la bouche. Si lady Craven regrette les musiciens allemands de M. de Choiseul, elle aurait pu les trouver presqu'à la même époque dans les Principautés, qui les faisaient engager à Vienne, mais sans congédier ces *mekhters* musulmans qui avaient leur place fixée dans les cérémonies officielles.

La visiteuse, qui avait eu à Constantinople même la curiosité de voir la femme de Hassan l'amiral, put regarder à loisir à Bucarest celle de son protégé,. la princesse valaque, qui n'appartenait pas même à une des grandes familles du Phanar. Une „très belle femme", ressemblant à la duchesse de Gordon, mais plus blanche, plus blonde, plus douce, la Doamna avait près d'elle, de ses sept enfants, trois filles, de neuf, de dix et de onze ans, dont l'une devait être la femme du prince Scarlate Callimachi. Une vingtaine de demoiselles d'honneur l'entouraient, portant, celles qui venaient de Constantinople, le turban, et la fille du riche boïar Dudescu, une indigène, l'ancien bonnet de fourrure, „placé derrière ses cheveux, qui étaient attachés à une espèce de bourrelet", une coiffure qu'on voit souvent dans les fresques d'église et qui est, de fait, élégante. La princesse, qui aurait désiré retenir la visiteuse „un an entier", admire les robes françaises qu'elle n'avait pas le droit de porter elle-même, – une autre, arrivée de Venise au XVII-e siècle, Marie Ghica, ayant dû aussitôt céder au scandale qu'avaient produit les modes nouvelles.

La ville, avec ses nombreuses églises, avec ses trésors d'art, avait bien des curiosités qui auraient dû intéresser une Anglaise si cultivée et d'un sens si délicat pour l'originalité artistique. Comme on le fait bien souvent aujourd'hui même à des occasions pareilles, on préféra lui faire voir cependant que le pays possède les agréments de

l'Occident. Le „jardin anglais“ de tel „vieux boïar“, présenté par ledit secrétaire, n'était pas plus grand que le potager d'un curé de village en Angleterre, mais les fruits qui furent offerts étaient délicieux, et ce qui intéressa surtout lady Craven fut, avec la demoiselle au bonnet de martre qui pensa l'étouffer de ses oeuvres d'amitié, son pére, un vieux boïar qui aimait à voyager en Europe, où il gaspilla toute une fortune, le vieux Ban Dudescu, à la barbe blanche, digne de son rang, à la longue robe de mousseline. Il n'était guère malade ou affaibli, ainsi que le croit lady Craven: être soutenu par les épaules était en Orient un des articles du cérémonial pour un personnage de quelque rang faisant un pas à l'encontre de ses visiteurs.

De la galerie qui entourait son logis – demeure d'un consul –, de ce *cerdac* à colonnes de bois sculptées, l'Anglaise put voir dans la cour spacieuse un cheval arabe, que deux palefreniers turcs maîtrisaient: c'était le cadeau du prince; il l'avait eu d'un supérieur, d'un Pacha à trois queues, et il l'offrait tout simplement, de bon cœur, à une dame dont il avait appris la passion pour les chevaux.

Lady Craven ignorait cette influence occidentale qui avait toujours rivalisé avec celle de l'Orient dans les Principautés roumaines et qui était même l'origine de leur civilisation toute particulière, car elle s'étonne d'avoir trouvé au dîner de gala auquel elle avait été invitée par Maurogéni une table à l'européene et des chaises comme celles dont elle était coutumière. Le Voévode occupa un bout de la table, l'Anglaise l'autre; on avait admis aussi le compagnon de la visiteuse, qui prit place devant la princesse, comme si on n'avait pas été en Orient; les demoiselles de service étaient assises près de leur maîtresse, et le service était fait, non par des laquais en livrée ou par ces jockeys qu'on avait adoptés tout récemment en France, croyant que c'est une mode anglaise authentique, mais bien par des femmes, au nombre de neuf. L'argenterie venait d'Angleterre, et, s'il y avait quelque chose d'oriental, un siècle après l'époque où Brâncoveanu faisait venir de Transylvanie ses assiettes et ses coupes à la façon roumaine, c'étaient les chandeliers d'albâtre ou de marbre oriental ornés de rubis et d'émeraudes formant des fleurs. La musique n'était pas représentée uniquement par les Turcs, mais aussi par la complainte passionnée des *lăutari* tziganes, „dont les accents délicieux“ – premier hommage

que paya l'appréciation des Occidentaux – „auraient excité à la danse l'homme le plus lourd". Le prince ordonna à ces esclaves[26] de prendre plus souvent la place de leurs collègues musulmans.

On passa après dîner dans la chambre d'audience de la princesse. Maurogéni parlait l'italien et peut-être aussi le français. Lady Craven se trompe si elle est convaincue que, se refusant à croire que les femmes dansent en Occident – ce qui est réservé chez les Orientaux à des professionnistes méprisées, – la princesse eut le même soubresaut lorsqu'on lui dit que les dames d'Europe savent écrire; on a bien des lettres rédigées par les femmes des princes et des boïars à cette époque. Le prince transmit des compliments à Kaunitz, le ministre de Joseph II, et à l'Empereur lui-même; si la visiteuse en sourit, elle n'a pas raison cette fois non plus, car les Voévodes, jouissant d'une pleine autonomie, continuaient la tradition de ces antécesseurs qui avaient été de vrais rois. Et, si elle rit aux éclats en se voyant conduire, non sans que la princesse lui eût fait le don des beaux mouchoirs brodés dont la Turquie a le secret, par la musique turque et tzigane précédée des flambeuax, c'est qu'elle n'était pas capable, tout en cherchant à travers le monde des mœurs nouvelles, de goûter l'originalité archaique de celles qu'elle rencontrait.

Nous laissons de côté les quelques renseignements qu'elle croit devoir donner sur le tribut de Valachie, sur ses revenus et les vices de son administration, pour la suivre dans son voyage vers la Transylvanie, à travers ce pays où, dit-elle, „il serait dificile de trouver un site désagréable". Ayant passé l'Argeş, elle fut reçue largement dans des maisons de boïars et aperçut en passant, aux pieds des montagnes „majestueuses", les beaux couvents dus à la munificence des anciens princes. Des paysans serviables aidaient, comme de coutume, à faire passer la voiture au-dessus des grosses pierres qui encombraient une route primitive. Le véhicule qui portait le nouveau „mechmendar" fut brisé en pièces. Lorsqu'elle eut vu les sites que recèlent les Carpathes roumaines, elle exclame: „On peut dire de cette contrée que c'est un diamant mal enchassé, qui aurait besoin d'être mis en oeuvre par une main habile et industrieuse"[27].

Nous n'analyserons pas ce roman anglais de Th. Hope, qui prétend présenter la carrière aventureuse de Maurogéni, *Anastase:* trop d'imagination s'y mêle, de sorte qu'il est presque impossible de reconnaître dans cette oeuvre ennuyeuse, qui cependant a été

traduite en français, les contours même du sujet authentique dont n'avait lui-même qu'une vague connaissance.

L'ambassadeur d'Angleterre était alors Ainslie, et, dans ses efforts de mener à bout les négociation de paix entre la Porte et l'empereur, il sollicita à deux reprises l'appui de Maurogéni, qu'il soupçonnait plus tard de s'être allié plutôt, dans le même but, avec son collegue français[28]. Dès le mois d'avril, le méditeur anglais avait offert aux Turcs cette base du status-quo qui dut être acceptée dans le traité de paix[29]. Mais déjà l'importance du commerce britannique dans le Levant avait sensiblement diminué[30].

Après la conclusion de la paix de Jassy en 1792 un voyageur anglais, le médecin Adam Neale, passa par la Moldavie en Pologne. Il admire le paysage se développant en douces ondulations fertiles, les riches pâturages couverts du bétail nombreux que nourrissait le pays à une époque où l'agriculture n'était pas la principale occupation de ses habitants. Il goûte, comme lady Craven, les routes primitives qui ne sont pas recouvertes de pierres et il trouve un charme même aux villages d'un type très simple, les chaumières se cachant timides au milieu des vergers, avec leur enceinte de haies vives, telles qu'on les recontre encore, car cette vie patriarcale n'a presque pas changé d'aspect. La population rurale a un air pastoral qui devait plaire a un homme du XVIII-e siècle, imprégné de l'esprit de Jean Jacques Rousseau. Quant aux villes, il donne la première description des maisons juives, où se tasse un monde d'immigration récente qui n'épargne pas, le samedi, au voyageur, les litanies nasillardes de l'Ancien Testament. Il avu Jassy au milieu de ses collines surmontées par les couvents des anciens princes indigènes, Socola, fondée par une fille du tyran Alexandre Lăpuşneanu, Galata due à la piété de Pierre-le-Boiteux, qui régna à la fin du même XVI-e siècle, Cetăţuia, élevée par le Rouméliote Duca, presque cent ans plus tard, alors que le couvent de Grégoire Ghica, Frumoasa, „La Belle", se cache dans la vallée du Bahluiu. On trouve aussi des scènes de Botoşani, grande ville formée après 1 500 dans l'ombre du monastère de Păpăuţi, œuvre d'Étienne-le-Grand et qui avait gagné tout récemment une importance toute particulière par le voisinage de la Galicie et de la Bucovine, devenues provinces de l'Autriche. La condition modeste du voyageur l'empêcha d'avoir des relations avec le prince et sa Cour[31].

Peu de temps après, en 1802, le célèbre voyageur Clarke parle, non seulement des paysans roumains, gais dans leur misère, mais aussi de l'allure rapide du postillon valaque[32].

Pour avoir un autre incident des relations de l'Angleterre avec les pays roumains il faut passer maintenant à un écrivain bien connu, Thomas Thornton, qui après avoir vécu quatorze années comme négociant à Constantinople, remplissait dès le printemps de l'année 1804, les fonctions de consul de sa nation à Odessa[33]. Il connaissait la Moldavie aussi bien que la Valachie et les avait traversées „dans toutes les directions", ainsi qu'il le dit lui-même. Dans son ouvrage sur „l'état présent de la Turquie, de même que sur l'état de la Moldavie et de la Valachie"[34], il parle de l'intérêt que lui ont inspiré ces provinces par la beauté de leurs sites romantiques, avec leurs montagnes boisées, leurs torrents au lit profond, leurs pâturages, et même les habitants en tant que pâtres pittoresques, comme ceux qui avaient attiré l'attention du médecin Neale. La description des pays roumains, brève, est pourtant exacte et circonstanciée.

Bientôt, pendant les guerres napoléoniennes, l'Angleterre eut un grand rôle à Constantinople, d'abord comme alliée de la Porte pendant l'expédition de Bonaparte en Égypte, mais bientôt comme son ennemie, en 1806–1807, quand, pour punir la Porte de s'être ralliée à la politique française, elle risqua la passage des Détroits. La clientèle phanariote des ambassadeurs était entretenue avec soin, et le drogman Soutzo fut exécuté en 1802 pour avoir essayé, ainsi qu'on le croyait, une correspondance criminelle avec les chefs de la flotte anglaise[35]. Après la paix conclue avec les Turcs le 5 Janvier 1809, le commerce du Levant fut repris, et les voyageurs anglais renvirent dans les provinces de l'Empire. En 1818 on put croire même que l'ambassadeur Strangford cherche à faire nommer comme prince de Valachie son candidat, Alexandre Handscherli[36].

Bucarest eut dès 1802 un consul-général anglais, Francis Summerer, nommé la 6 janvier 1802[37], surtout pour la transmission de la correspondance; l'annexion formelle des Principautés par la Russie en 1807 mit terme à ses fonctions[38]. Le chancelier Jean Marco, un Levantin, qui devait être ensuite agent de Prusse, gérait les affaires en 1814[39].

Le 24 novembre 1814 un second consul général anglais faisait son entrée solennelle à Jassy, présentant un bérat en date du 24 mai[40]

au prince Scarlate Callimachi. Il était accrédité aussi à Bucarest, où il établit sa résidence, laisant en Moldavie un simple agent[41]. William Wilkinson employa la durée, assez longue, de son séjour dans les Principautés pour faire ces observations variées qui furent présentées ensuite dans le premier ouvrage anglais qui eût été consacré aux seuls pays roumains, son „Account of the principalities of Wallachia and Moldavia“ , paru à Londres, en 1820, dont nous nous occuperons maintenant[42]. Nous ajouterons cependant que le consulat avait été suspendu vers 1818, les sujets anglais, des Ioniens surtout et quelques Juifs, ayant été confiés aux représentants de l'Autriche[43].

La partie historique, qui commence avec les Daces, ancêtres de la nation, est assez bien rédigée. L'auteur avait vu, non seulement les restes du pont de Trajan à Severin, mais aussi, à Caracăl, le commencementt de la voie romaine qui, le long de l'Olt, menait en Transylvanie[44]. Mais les Valaques n'ont certaiment rien à faire avec le tyran bulgare Kroum, et ce n'est pas avant l'an mille que régna le premier prince du nom de Basarab sur les Roumains de la rive gauche du Danube, dont les gouttes de sang slave n'avaient non plus rien de bulgare. Les commencements des deux Principautés sont exposés d'après la légende, qui attribue à un Radu Negru, figure de création tardive, dont le prototype est le prince Neagu, Neagoe, bâtisseur du célèbre couvent d'Argeş, la fondation de l'État valaque. Mais il a l'ambition de fixer la date, qui serait la même, de la création de ces Voévodats: de Moldavie, sous Bogdan, authentique colonisateur venu du Marmoros hongrois, et de Valachie, sous le faux Radu; ce serait précisément 1241, parce qu'à ce moment seul le chaos produit par l'invasion des Tatars pouvait permettre un abandon du sol hongrois par des Voévodes soumis au roi. Mais il affirme avec raison le caractère de parfaite indépendance que s'attribuent les princes roumains du XIV-e et – ajouterons-nous – du XV-e siècle.

Le livre anglais de Knolles, celui de Démétrius Cantemir sur l'Histoire de la Turquie, et le petit volume édité plus récemment par les frères Tounousli à Vienne – un rapport du XVIII-e siècle dû au boïar Michel Cantacuzène – forment ses sources. Aux renseignements fournis par ces auteurs il ajoute pourtant des observations personnelles, comme celle qui concerne le simple tombeau de Michel-le-Brave, conquérant de la Transylvanie en 1599, dans le beau monastère de Dealu, au-dessus de l'ancienne Capitale valaque de

Târgoviște[45], ou bien le dernier descendant du malheureux prince Constantin Brâncoveanu, exécuté à Constantinople, avec tous ses fils[46].

Wilkinson a connu lui-même ces Phanariotes dont il éclaircit la situation et décrit l'entourage et les cérémonies auxquelles ils participent, ces pauvres Grecs du „Fanal", nommés comme de simples fonctionnaires à Jassy et à Bucarest, après avoir rempli les fonctions de Grands-Interprètes de la Porte. Il a vu leurs brillants cortèges d'entrée dans les capitales danubiennes.

Un chapitre spécial est consacré à ces deux capitales. Bucarest, „ville étendue et sale", a 80 000 habitants, chiffre plus probable que celui des „trois cents soixante-six églises et vingt monastères". À Jassy, qui „contient beaucoup de maison élégantes, bâties dans le style le plus moderne de l'architecture européenne", le nombre des habitants est seulement de 40 000, et, quant aux soixante-dix églises, le chiffre n'est pas si exagéré. Le palais princier de Jassy, bâti, après 1790, par Alexandre Callimachi, a un air qui n'est, ni complètement européen, ni complètement oriental; les caractères du style occidental prédominent cependant dans cette élégante bâtisse, la Faculté de Médecine d'aujourd'hui, sur le haut portail de laquelle on lit encore, entre les insignes des Voévodes, drapeaux, glaives et canons, cette noble devise: „c'est ici la porte de la justice"; quant au palais de Bucarest, il venait de brûler en 1813, et les Voévodes habitaient dans des maisons particulières. On a gardé les anciens pavés de bois, sous lesquels grouillent les immondices. Chaque boïar a son carrosse à la mode occidentale, de provenance viennoise, et il ne consentirait pas à faire à pied la moindre course; on voit rarement à cheval, plutôt dans les cortèges, les membres de cette aristocratie, dont les indigènes descendaient cependant d'une classe guerrière. Il n'y a pas encore de fiacres pour l'étranger; il faudra attendre la prochaine occupation russe pour avoir les *drochkas* et les *birje*, à la moscovite, qui ont gardé jusqu'aujourd'hui leur caractère. Un Allemand vient d'ouvrir un hôtel à Bucarest; à Jassy on doit se contenter encore des khans, pareils à ceux de Turquie, avec la grande cour intérieure pour les chevaux et les voitures et tout autour, sous les arcades de bois des corridors, les chambrettes pour les voyageurs eux-mêmes, avec leurs divans recouverts d'étoffes indigènes ou de percale rouge aux fleurs noires.

Wilkinson a entrevu seulement l'importance de l'art roumain représenté par ces centaines de petites églises et les nombreux couvents, comme il ne se rend pas compte de la valeur de la civilisation roumaine dont ces bâtisses représentent la fine fleur. Il donne cependant le premier une description enthousiaste du couvent, plus tard célèbre, d'Argeş: „Tout l'exterieur est entièrement en marbre sculpté, en quelque sorte dans le style du clocher de l'église de Saint Étienne à Vienne, mais beaucoup plus élégant. L'ensemble produit un effet très frappant; et, comme l'édifice a gardé parfaitement sa beauté originale, c'est certainement un monument dont les Valaques peuvent se vanter dans n'importe quelle partie de l'Europe"[47].

Le Grec, maître par la grâce du Turc et par la tolérance de la noblesse roumaine, son associée, de ces pays qu'il exploite, est décrit de main de maître: „Aussitôt que la possibilité de prendre part à l'administration publique fut connue par les Grecs, ceux parmi eux qui étaient familiers avec la langue turque et les langues européennes, abandonnant toutes les autres carrières, se constituèrent en une classe distincte, qui s'arrogea le titre de noblesse et le droit exclusif d'être appelée au service de l'État"[48]. Envers les boïars indigènes, le consul anglais est cependant injuste; s'il les avait fréquentés plus qu'il ne l'a fait, il aurait reconnu que leur connaissance du grec classique n'était pas superficielle – Grégoire Brâncoveanu écrivait dans le plus pur style ancien, et il avait des notions de philosophie – et qu'ils ne notion pas seulement par la pratique – de nombreuses traductions, excellentes, le prouvent – le français, que leur avaient inculqué dès l'enfance des émigrés qui ne manquaient souvent ni d'intelligence, ni de bonne volonté. Et, lorsqu'il parle des maîtres de langue roumaine qui fonctionnent dans les écoles publiques récemment établies[49], il ne se doute pas, n'ayant guère connu, l'esprit du pays où il résidait, que parmi eux se trouvait ce Georges Lazăr, continuateur du grand courant national de Transylvanie, qui avait déjà introduit à Bucarest les idées régénératrices dans lesquelles se trouvait en germe tout l'avenir de la nation. En ce qui concerne enfin les traits moraux de cette aristocratie pompeuse, aimant les dehors, déshabituée du travail à la campagne, très mêlée sans doute et dans laquelle les parvenus apportaient leurs vices, les nombreuses fondations ecclésiastiques et

les hôpitaux admirables, ouverts à tous les malades et les infirmes, montrent bien que „l'argent n'était pas leur seul stimulant".

Toutes ces assertions ne sont pas plus vraies que celle que les Roumains, qui avaient traduit dès 1400 la Bible dans leur langage, – qui n'est pas „un mélange corrompu de termes étrangers", mais bien une délicate formation linguistique à base latine, – ne connaissaient jusqu'au XVIII-e siècle les Écritures Saintes que „de nom" („by reputation"). Le critique allemand Neugeboren avait donc raison, une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'il taxait de misanthrope ne trouvant rien à son goût celui qui déniait même aux dames roumaines, bien que grâcieuses, vives et sveltes, la vraie beauté.

S'il décrit les cérémonies de Noël, de la Nouvelle Année, de l'anniversaire du prince, de Pâques, avec le baise-main de Leurs Altesses, c'est qu'il s'est trouvé lui-même à ces occasions, parmi le nombreux public aux longues barbes et à la tête rasée. Il prit part peut-être aux Divans des boïars qui assistent le prince au tribunal de ses jugements et contrôlent sa gestion financière; il a défendu lui-même les droits de ses Céphaloniens devant les instances judiciaires de Jassy et de Bucarest; il a vu les nouveaux fonctionnaires défiler dans la voiture d'apparat de la Cour ou chevaucher sur un cheval de leur maître, entre les tschochodars ou laquais qui forment leur suite. La partie financière est rédigée d'après les registres mêmes de la Vestiarie, du Trésor princier.

La description du pays, qu'il a traversé mainte fois dans la légère voiture de poste, sur la paille, est plutôt brève. En dehors de l'admiration pour les beaux sites[50], elle concerne surtout les profits qu'on pourrait en retirer avec un meilleur gouvernement, à côté de l'exposition des revenus actuels des princes et de la production générale. Quelques pages sont consacrées à la ville de Galatz, qui était arrivée à être une place de commerce très importante, dont les négociants réussissairent à faire passer à l'étranger les articles même dont l'exportation était défendue parce que la Porte s'en attribuait le monopole: „le nombre des habitants qui y sont fixés ne dépasse pas 7 000, mais le grand afflux de population occasionné chaque année par les transactions lui donne l'air d'être très peuplée, et il y a tout le va-et-vient d'une place de grand commerce". Les épices, les citrons et les oranges, les vins du Sud sont dirigés de Galatz et des deux capitales, qui forment aussi des entrepôts toujours chargés, sur le

Bucovine et la Galicie non moins que sur la Transylvanie, le Banat et la Serbie[51].

Déjà des vaisseaux apportent sur le Danube des marchandises allemandes, du coton, des verreries, des poteries de même origine, qui passent cependant pour être de fabrication anglaise, donc de qualité supérieure; on s'habille de mauvais drap allemand, de calicots et d'indiennes envoyées par l'Empire, à l'exception des boïars, qui préfèrent les mousselines anglaises et les batistes françaises, qui cependant gardent en roumain leur nom anglais, *chembrică*, de „cambrics", alors que pour les autres fabricats le nom français s'est imposé, jusqu'à *şemisete*, chemisettes. Il faut ajouter cependant que les articles de mode étaient nommés „novigaton", de l'allemand: „Neue Gattung". Beaucoup de marchands ont adopté la protection autrichienne, mais, grâce aux Ioniens seuls, on voit fréquemment le drapeau britannique sur ce Danube inférieur. Galatz pouvait rivaliser, sous une autre administration que celle des Grecs, qui y ont trouvé leur Pérou, et de leurs suppôts, avec „tous les ports de la Mer Noire, sans en excepter Odessa"[52].

À la même époque un voyageur anglais, Robert Ker Porter[53], passait par Bucarest, dont il décrit les pompes princières et les appâts des faubourgs, où il note même la chanson par laquelle les filles tziganes appelaient de la fenêtre leurs clients. Mais un récit infimment plus étendu et empreint d'un tout autre sentiment du rôle d'un auteur de voyages est donné pour ce moment du développement de la société roumaine par le docteur Mac-Michael, qui traversa en 1817 la Moldavie pour se rendre en Russie. De fait, ses pages, citées déjà par Wilkinson, sont, par les places et les personnages qu'elles présentent dans la clarté crue de l'observation directe, le meilleur commentaire et parfois un commentaire critique du livre d'exposition historique et satyrique dû à ce dernier[54].

Le voyageur vient par la Bessarabie, cette Moldavie orientale, entre la Pruth et le Dniester, que la Russie venait de s'annexer par la paix de Bucarest, cinq ans auparavant. Il trouve la chariot de poste qui le cahote en quatre jours de Novi-Dubosary (Dubăsari en roumain) à Chişinău-Kichéniev, capitale de cette nouvelle province du Tzar, petite bourgade aux magazins bas couverts de bardeaux, qui débitaient tout ce qui pouvait être demandé par les clients paysans des environs aux bouges de changeurs juifs. Pour la première fois le

médecin anglais put voir les équipages viennois des boïars, ayant des Arnautes pour laquais, la valetaille esclave des Tziganes innombrables, le paysan indigène, de belle race solide. Les premiers Phanariotes lui apparurent à la frontière, dans la personne des officiers du passage et du „secrétaire des passports“, friands de pourboires qu'ils ajoutaient, comme sur tous les points de la Turquie, aux droits perçus pour l'État. Après trois nouvelles heures de chemin, Mac-Michael se trouvait à Jassy, où il descendit dans la maison du vice-consul d'Angleterre.

Ce qui l'intéresse d'abord c'est le boïar avec ses vêtements de coupure orientale et l'immense „işlic“, bonnet rond couvert de peau fine de mouton, qui le coiffe – dans des proportions qui correspondent à celles de son rang. Il expose journellement son importance dans les calèches que le voyageur trouve être usées et mesquines. Le jeu de cartes, introduit par les officiers des armées d'occupation, sévit; des aventuriers étrangers fraternisent autour de la table de pharaon avec l'aristocratie moldave qu'ils dépouillent. D'autres étrangers font le commerce, donnent des leçons de langue – des Français, – exercent la profession de médecin –, deux Allemands de Hannovre. Un Grec de Candie, bien connu par ailleurs, Emmanuel Bernard, a établi une typographie aux beaux caractères, qui ne lui rapporte pas, de sorte qu'il désirait s'en retourner dans son île.

Le prince, Scarlate Callimachi, reçut le médecin anglais à la suite de la grande cérémonie au cours de laquelle il avait créé de nouveaux dignitaires de son État, leur donnant de sa propre main, avec le vêtement d'honneur, – le caftan, – le bâton, insigne de chaque charge. La salle du trône était ornée d'une fresque portant les emblèmes des districts du pays entier, tel qu'il était avant 1812; l'arc et les flèches étaient fixés près de la chaise du Voévode. Des discours en grec furent échangés entre lui et ses officiers nouvellement investis, car à cette époque la langue du Phanar commençait à gagner un caractère officiel qu'elle disputait à la langue du pays et du peuple, – phénomène de conquête culturale que la révolution seule put empêcher dans sa marche. Une brève conversation en français avec Callimachi ne changea pas la mauvaise opinion de notre médecin en ce qui concerne tout ce qui se trouvait en Moldavie; il juge indiscrètes

certaines des demandes, de caractère politique, posées par le potentat phanariote.

Par Bârlad, Tecuciu et Focșani le voyageur se dirige vers la principauté voisine. Focșani, sise à cheval sur la ligne de frontière même, entre les deux pays de même race et de même langue, avait un staroste anglais, dans la personne d'un Grec natif de Zante; c'était un fermier qui avait son exploitation agricole dans le voisinage, employant quatre cents paysans dont il déploraitt, à raison ou à tort, l'indolence; il élevait des volailles et vendait du vin, les vignobles voisins étaint célèbres.

Le premier abri en Valachie fut une tannière enfumée, du côté de Buzău, une demeure souterraine tellement primitive qu'elle ne pouvait pas même être comparée avec les autres que Mac-Michael avait rencontrées en Sicile, en Grèce, en Égypte et en Nubie. L'état du paysan, soumis à des „ispravnics", fonctionnaires qui ont payé pour avoir leur charge et qui doivent se refaire sur le compte de leurs administrés, est décrit dans des termes impressionnants; les supplices auxquels sont soumis les contribuables qui ne peuvent pas fournir leur quote-part de l'impôt: fustigation, fumigation et autres „raffinements de barbarie", sont vraiementt pris sur le vif; c'était au moins le „système" financier valaque, d'après une recette que les agents grecs et leurs disciples roumains avaient emprunté aux zaptiés turcs, qui, ceux-là, opéraient au moins *in anima vili*, sur des chrétiens qu'ils méprisaient.

Plus que la vie intime de cette aristocratie, l'étranger, a connu la vie sociale, surtout celle de Bucarest, avec ses promenades lentes et fastueuses au lac de Herestrău – six ou sept cents carosses –, ses bals masqués, son „club noble", ses spectacles d'opéra allemand et de „comédies traduites en valaque"[55], avec ses tables de jeu, ses fêtes de famille et enfin avec l'orchestre des Tziganes et les nouvelles danses européenes remplaçant la *hora* ancienne qui continue à être chérie dans les villages. Et cependant il parle du poéte Văcărescu, qui ayant une maison de campagne a Băneasa, près de la promenade publique, ouvrait largement son jardin au public et dépensait de ses deniers pour satisfaire ses hôtes, peut-être inconnus, auxquels lui et sa femme faisaient les honneurs de leur modeste demeure. S'il y avait dans une partie de ces familles des ménages contractés à la légère, une vie frivole et tout extérieure, des divorces fréquents, il y en avait d'autres

qui conservaient les anciennes traditions dans toute leur pureté patriarcale. On n'a qu'à fouiller parmi les lettres privées et parmi les testaments de l'époque. C'est un moyen d'information supérieur aux racontars par lesquels souvent la partie la plus corrompue d'une société cherche à réduire l'autre à son propre niveau.

„Il n'y a peut-être pas de peuple plus opprimé par un pouvoir despotique et plus lourdement accablé d'impôts et de taxes que la classe paysanne de la Valachie et de la Moldavie; et il n'y en a pas peut-être une autre qui consentirait à souffrir la moitié de ce fardeau avec la même patience et résignation apparentes"[56], tels sont les termes par lesquels Wilkinson ouvre le chapitre consacré à la population rurale des Principautés. C'est la pure vérité, mais, si l'écrivain interprète cet état d'esprit, témoignant d'une douceur admirable, comme une preuve de „stupeur et d'apathie", il se trompe encore, car, un an après la publication de cet ouvrage, le fils de paysan Théodore Vladimirescu levait le drapeu de la révolte contre tous ces abus et, comme son ancien camarade dans la lutte contre les Turcs en 1807–1812, Carageorges, chef de la révolution serbe, il proclamait hautement le droit du people d'être seul maître de ses destinées.

Les détails consacrés à l'humble vie de ces paysans, contents de peu dans leurs chaumières, d'une simple beauté, sont, du reste, authentiques, comme tout ce qui est, dans cet ouvrage, pure description. C'est, dit-il en passant, „une belle race", portant encore le costume classique de ses ancêtres, tels qu'on les voit sur la Colonne de Trajan. Si le long des routes fréquentées par des maîtres insolents et par des étrangers prétentieux on ne voit que le désert, les belles vallées fleuries pendant la belle saison sont remplies de villages où vit, dans l'opulence d'une riche nature, un habitant content, qui ne lui demande qu'un faible tribut. Pour les cent cinquante mille Bohémiens esclaves il y a un paragraphe spécial[57].

Quant aux étrangers, ils ont entre leurs mains les banques – les changeurs ou *zarafs* –, ils sont les artisans des nouvelles modes, les professeurs, les médecins et les pharmaciens; il faut ajouter les hôteliers et restaurateurs d'imigration plus récente, sans compter les fermiers transylvains ou hongrois des boïars, que le prince de Moldavie tâcha vainement d'expulser en 1815[58]. À la tête de ce monde international se trouvaient les consuls: Wilkinson raconte la manière dont ils furent établis, dans le dernier quart du XVIII-e

siècle, mais il renonce à juger leur activité, qui était très souventt celle de gens poursuivant leurs propres intérêts ou vengeant leurs rancunes personnelles. Nous savons par ailleurs que le gouvernement leur servait à Bucarest un „taïn" journalier de quatre ocas de viande, de huit pains, outre le bois de chauffage et le foin.

Et l'avenir de ces beaux pays et de cette race qui n'est pas moins douée, quels que fussent les défauts de ses gouvernants et les vices de ses exploiteurs Wilkinson ne croit nullement à la possibilité d'une vie nationale roumaine: n'ayant jamais rien lu de la nouvelle littérature, n'ayant jamais écouté un représentant de l'esprit nouveau, il en trouve l'idée absurde et la réalisation impossible. Il aurait fallu décider de leur sort au congrès de Vienne, en y faisant venir les plénipotentiaires de la Turquie pour leur prouver que la possession des Principautés par le Sultan est aussi dangereuse, par les conflits qu'elle provoque sans cesse avec le Tzar, que précaire et quasi-inutile. La Russie n'aurait pas pu rejeter la proposition de lui donner la Moldavie si elle consent à accepter la souveraineté autrichienne en Valachie. Le vice-consul anglais n'était pas coupable, du reste, d'avoir les mêmes conceptions que ces diplomates de Vienne qui léguèrent à l'humanité, dans une nouvelle carte de l'Europe, créée à l'usage des dynasties et contre les intérêts des peuples, intérêts qu'ils ne considéraient pas comme légitimes, la source des querelles, des révolutions et des guerres incessantes qui ont empêché le siècle qui s'est écoulé depuis lors d'être le plus grand dans le développement de l'humanité[59].

L'aspect de Bucarest est celui présenté par Wilkinson. Jean Georges Caragea (Karatzas en grec), l'avide prince de Valachie, reçut l'étranger le jour même de l'Épiphanie de l'année 1818. Contrairement à l'étiquette observée à la Cour de Moldavie, où, il est vrai, la famille princière était en deuil à cause de la mort d'une petite-fille, l'épouse du Voévode et ses filles mêmes, parmi lesquelles Ralou, une protectrice éclairée de la littérature hellénique envahissante, assistaient à la cérémonie, sur des sophas près du trône. Les visiteurs, des femmes aussi, glissaient sur un tapis anglais pour baiser la main du maître. La conversation avec l'étranger n'eut pas d'importance; Caragea, qui entretenait une corespondance sur les affaires européennes avec de Gentz à Vienne, ne pouvait pas être accusé cependant d'ignorance et d'indiscrétion – ainsi que cela était arrivé

avec Callimachi – non plus. Mac-Michael se retira au milieu de la cohue mendiante des serviteurs de la Cour, qui avaient le droit traditionnel du pourboire à pareille occasion.

Le Métropolite, Nectarius, donne une mauvaise idée du clergé roumain – il était, du reste, Grec de Morée – au voyageur, qui avait négligé de visiter à Jassy ce noble prélat, de naissance illustre, de connaissances profondes et d'une piété, d'un zèle infatigable pour ses subordonnés et sa nation, qui fut Benjamin Costachi. Le chef de l'Église valaque, vieillard, rubicond, tenait des propos de table inconhérents et dénués de tout intérêt, alors que dans une chambre voisine moisissaient des manuscrits grecs et slavons et que la bibliothèque du naturaliste français Sonnini de Manoncourt, donnée par un boïar à la Métropole, gisait abandonnée.

Pour le reste, des sociétés de jeu de hasard, des promenades pompeuses, des bals publics, des farces au club de la noblesse, où des Allemands faisaient valoir leur esprit trivial, devant la famille du prince et un auditoire de boïars grecs qui se faisaient traduire les bons mots pour éclater de rire; Mac-Michael prétend même que le fils de Caragea parut dans l'assemblée ayant au bras sa maîtresse, qu'il avait récemment arrachée à son mari – tableau de mœurs constantinopolitaines, car la famille n'avait aucunes relations avec la noblesse roumaine. Les femmes, en babouches et portant de riches ceintures orientales, avaient des robes de soie française, tout à fait à la façon de l'Occident.

Un *yassakaschi*, un chef d'escorte ayant appartenu à Wilkinson, à cette époque déjà ancien consul-général seulement, bien qu'il fût à Bucarest, où il montra à son co-national l'exemplaire du Code grec de Callimachi dédié à l'Université d'Oxford, conduisit Mac-Michael jusqu'au Danube, où Giurgiu, faisant partie de la raïa ottomane, conservait encore son caractère turc.

NOTES

1. *Actes et fragments*, I, p. 348.
2. Hurmuzaki, *Supplément* I, vol. I, p. 517, n. 755.
3. *Ibid.*, p. 516, n. 753.
4. *Actes et fragments*, I, pp. 353–355, 358, 360, 369.

5. Chronique d'Alexandre Amiras, dans Kogălniceanu, *Letopisețe*, III, p. 172.

6. *Voyages depuis St. Pétersbourg en Russie dans diverses contrées de l'Asie*, traduction française, III, Paris 1766; reproduit dans Th. Codrescu, *Uricariul*, XXIV, Jassy 1895, p. 215 et suiv.

7. Cf. Hurmuzaki, *Supplément II*, pp. 608 et suiv, 655. Le roi de Prusse cherchait à lier des relations diplomatiques permanentes avec la Porte par le moyen de l'ambassadeur d'Angleterre; *ibid.*, p. 701.

8. *Ibid.*, I, p. 709, n. 1002.

9. Add. Ms. 6 808, fol. 65 et 6 851, fol. 85, publiés dans nos *Actes et fragments*, I, pp. 377–378.

10. *Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia*, Bassano 1784 reproduit dans Codrescu, *Uricariul*, XXIV, p. 255 et suiv.

11. P. 281 et suiv.

12. Nos *Documents Callimachi*, I, p. 20, n. IX, Cf. vol. II, pp. 288–289, 291–292.

13. *Ibid.*, 445, n. 68.

14. *Ibid.*, p. 446, n. 79.

15. „As to this Highness, we left him to his own grandeur, not caring for the honour, or rather the trouble, of seeing him". Sir George Larpent, *Turkey, its history and progress*, Londres 1854, I, p. 375 et suiv., dans Beza, loc. cit., p. 281.

16. Traduction roumaine, d'après une version russe, par Serge Plestschéev (deux éditions à Pétersbourg, 1776 et 1778), dans Hasdeu, *Archiva istorică*, I, pp. 183–181. Nous n'avons pas vu l'original anglais.

17. British Museum, B. IV, 7, dans nos *Actes et fragments*, I, pp. 380–382, Cf. *ibid.*, pp. 357–377 (British Museum, R. II, 178). Voy. aussi Hurmuzaki, *Documente*, X, Préface.

18. Hurmuzaki, *Suppl.* I, vol. 1, pp. 808, 868.

19. Cf. Hurmuzaki, *Fragmente*. V. pp. 266–267; nos *Actes et Fragments*, II, pp. 33–34, 76.

20. *Nos Documents Callimachi*, II, pp. 274–275.

21. *Ibid.*, p. 277, n. 98 et suiv.; p. 309.

22. *Ibid.*, p. 302, n. 158.

23. *Voyage de milady Craven à Constantinople par Crimée en* 1786, Paris 1789.

24. Pp. 225–226.

25. *Ibid.*, p. 260.

26. Leur nombre aurait diminué, selon l'assertion de Maurogéni, de 25 000 à 5 000 seulement (p. 292).

27. Pp. 298–299.

28. Nos *Actes et fragments*, II, pp. 260–261.

29. *Ibid.*, p. 301.

30. *Ibid.*, p. 306.

31. *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, Londres 1818.

32. *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, Londres 1810–1823, II, p. 582; cf. Beza, loc. cit., p. 282.

33. Nos *Actes et fragments*, II, p. 394, n. 3.

34. *The present state of Turkey..., together with the state of... Moldavia and Walachia*, Londres 1807, in 4⁰; seconde édition, Londres 1809, 2 vol. in 8⁰ (traduction allemande, Hambourg 1808; traduction française, Paris 1812; traduction roumaine, Bude 1826).

35. Nos *Actes et fragments*, II, p. 431.

36. *Ibid.*, p. 527.

37. *Ibid.*, p. 200.

38. Wilkinson, *An account*, p. 283.

39. Hurmuzaki, X, p. 411, note 3.

40. *Ibid.*, p. 199 et suiv.

41. Nos *Documents Callimachi*, I, p. 214, n. 164.

42. On a des traduction française, 1821, 1824, 1831, et un résumé italien, Milan 1821. – Il y avait aussi un staroste anglais, et français en même temps, à Craiova. Lorenzo Giacomelli.

43. Hurmuzaki, X, p. 67, n. 83. Cf. *ibid.*, I, p. 83, n. 110.

44. P. 5 et note.

45. Pp. 27–28.

46. P. 40, note.

47. „The whole of the exterior work is entirely of carved marble, something in the style of the steeple ot St. Stephen's church at Vienna, but far more elegant The whole produces a very striking effect; and, as it has perfectly preserved its original beauty, it is certainly a monument that the Wallachians may boast of in any part of Europe"; p. 16.

48. „No sooner was the possibility of sharing in the public administration manifested to the Greeks, than such as were versed in the turkish and european languages, abandoning all other poursuits, formed themselves into a distinct class, which assumed the title of nobility ant the exclusive right ot being called to the service of the State"; p. 98.

49. *Ibid.*, p. 130. *Ibid.*, p. 131.

50. Pp.265–266.

51. *Ibid.*, pp. 79–82.

52. *Ibid.*, p. 85.

53. *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., during the years 1818, 1819 and 1820*, 2 vol., grand in 8⁰, Londres 1822.

54. *Joumey from Moscow to Constantinople in the years 1817, 1818*, Londres 1819.

55. P. 141.

56. „There does not perphas exist a people labouring under a greater degree of oppression from the effect of despotic power, and more heavily burthened with impositions and taxes than the peasantry of Walachia and Moldavia; nor any who would bear haft theair weight with the same patience and seaming resignation"; p. 155.

57. Pp., 168 et suiv.

58. Pp., 178–179.

59. Le facsimile de la signature de Wilkinson, dans Hurmuzaki, X, p. LXV.

CHAPITRE IV

Époque de la renaissance nationale roumaine

Bientôt le mouvement de liberté grecque provoqua dans les deux Principautés, qu'on croyait pouvoir gagner à une cause nationale étrangère et réunir donc au nouvel Empire byzantin projeté, toute un série de transformations politiques, qui, partant de la révolte paysanne, instinctivement roumaine, de Théodore Vladimirescu, menèrent à la restauration du gouvernement par les indigènes, un Sturdza en Moldavie, un Ghica en Valachie (1822), et, plus tard, à la convention d'Akkerman, puis, par les dernières conséquences du conflit pour la création de la Grèce moderne, à la guerre russo-turque de 1828–1829. L'occupation par les troupes du Tzar, l'administration d'un chef éclairé comme le général Kissélev, firent triompher enfin les anciennes intentions des boïars qui voulaient donner une Constitution, fût-ce même une Constitution aristocratique, à leurs pays, destinés à être unis dans un avenir plus éloigné. Dès 1834 moins de quinze ans après que Wilkinson avait déclaré absurde l'existance nationale des deux Principautés, de nouveaux princes, de tendances occidentales, commençaient des règnes dont la mission devait être d'européniser les provinces danubiennes pour servir d'autant plus la cause roumaine en progrès. Et les regards de tous ceux qui travaillaient à cette grande œuvre de rénovation étaient tournés vers les consuls qui, à l'encontre de la Russie envahissante, représentaient le principe de liberté aussi en ce qui concerne la vie des peuples, celui de France et cèlui d'Angleterre, Cook, un allié de la famille levantine Pisani et un ancien secrétaire du consul russe Pini, ainsi que des princes Constantin Ypsilanti et Alexandre Soutzo– son frère ètait consul autrichien à Salonique [1], – avait pris la place de Wilkinson.

Il fut envoye dans les Principautés en 1822 par l'ambassadeur d'Angleterre, Strangford, qui, après la retraite de l'envoyé de Russie, Strogonov, en signe de protestation contre la conduite du gouvernement ottoman envers les insurgés grecs, avait accepté la protection des orthodoxes de Turquie et la sauvegarde des traités[1]. Mari d'une femme qui avait été en vogue une dizaine d'années auparavant parmi les officiers russes de l'armée d'occupation, ce demi-Levantin, qui avait brigué la charge de ministre des Affaires Étrangères à Bucarest, était un ancien ami d'Alexandre Ypsilanti, chef du mouvement hétairiste, et chaleureux partisan de la liberté hellénique[2]. On pense donc bien quel fut son rapport. Établi comme consul, il continua ses relations avec la valetaille des princes[3]. Il n'était pas même présant en septembre de cette même année, lorsque Strangford lui même, ayant quitté son poste à Constantinople, passa incognito par Bucarest, où il prit logement à l'Agence d'Autriche[4]. En 1827, à la veille de la nouvelle invasion russe, Cook était encore en Valachie, mais pas comme le représentant de l'Angleterre dans les deux Principautés, où son rôle avait été nul[5].

Car son successeur, E. L. Blutte, était arrivé, venant d'Égypte, dès les moi de mai 1816[6]. Bien qu'„ennemi des cérémoines superflues et inutiles", ainsi que le dit un de ses collègues, il essuya, le 11 juin, une audience solennelle à la Cour du prince Grégoire Ghica, incapable, en vieux boïar qu'il était, de parler une autre langue que le roumain et le grec[7]. En 1826 le nouveau consul avait cependant de mauvaises relations avec le gouvernement valaque[8].

Deux ans plus tard on le voit faire un voyage à Jassy, où avait été maintenu un vice-consultat dépendant de lui[9]. Il fonctionna aussi pendant la guerre, s'escrimant contre les abus de l'administration russe jusqu'à „recouvrir ses armes"[10]. et la nouvelle ère du Règlement Organique le trouva encore à son poste[11], qu'il conserva jusqu'à la fin de l'année, car son successeur, Colquhoun, ne devait arriver à Bucarest que le 25 février 1835 – pour être, du reste, lui-même remplacé dans deux ans, car en 1837–1838 les affaires du consulat étaient gérées par un nommé Lloyd.

Quant à l'activité diplomatique de Blutte, voici l'appreciation de son collègue, de Bois-le-Comte, qui prétend même qu'en 1812 l'agent d'Angleterre aurait contribué à faire céder aux Russes la Bessarabie: „L'agent anglais, M. Blutte, perd de sa considération par l'originalité

de ses manières. Il a élevé contre les Russes une opposition passionnée, qui lui a fait tort, parce qu'elle n'a pas été soutenue de succès; et, après être resté une année entière à refuser de voir le général Kissélev, il a dû, sans obtenir la satisfaction qu'il demandait sur une affaire qui avait servit de prétexte à la rupture, rétablir son pavillon, qu'il avait amené, et se réconcilier avec le général russe[12]."

Après la révolution grecque de 1821 le seul R. Walsh, qui traversa l'Asie Mineure, donne des notes sur la fin malheureuse des deux princes Callimachi, Scarlate et Jean[13]. Mais l'ouvrage anglais capital pour cette époque devait être celui que préparait, dans sens favourable aux Roumains, le consul lui-même, Blutte.

Il se trouvait à Vălenii-de-Munte, bourgade du district de Prahova, après l'épidémie de choléra qui fit des ravages dans les deux Principautés pendant l'année 1833, et y vivait dans la société de son secrétaire, Stamati Zamora, du boïar Constantin Filipescu, ayant le rang de major dans la nouvelle armée valaque, et de l'instituteur de cette localité un zélé traducteur du français, J. G. Gorjan, auquel il confia l'éducation d'un fils d'adoption, après avoir constaté ses aptitudes en visitant l'école de Văleni. En revenant à Bucarest, Blutte confia à ce dernier, „un manuscrit très volumineux", en français, sur l'avenir des Principautés; il lui demanda de ne le publier que plus tard, lorsqu'il aura quitté depuis longtemps les pays du Danube. Filipescu y ajouta le souvenir des entretiens de son ami. Mais ce ne fut qu'en 1856 que Gorjan, qui publiait un calendrier, trouva nécessaire, en relation avec le mouvement qui devait amener l'Union des deux, de donner en traduction roumaine les passages concernant l'aspect du pays et le caractère des habitants. Comme ces passages sont d'une importance toute particulière, nous chercherons à refaire l'original, qui, malheureusement, peut être considéré comme définitivement perdu:

„Le territoire des Principautés roumaines est classique comme une Italie: son intérieur et sa surface sont remplis d'objets antiques romains, qui donnent abondamment tous les matériaux nécessaires même au pinceau historique le plus malhabile; rien ne manquerait pour prouver, en toute vérité, que ces régions ont été pleines de la gloire des dominateurs du monde dont les traces se conservent encore jusqu'aujourd'hui, et se conserveront, surtout dans la Petite-Valachie, où on ne fait un seul pas sans recontrer un souvenir, quel qu'il fût, qui l'affirme.

„Les indigènes de ces Principautés, qui y ont été colonisés par Trajan et autres des empereurs ses successeurs, vers le commencement du II-e siècle de l'ère crétienne, et sont mélangés avec les aborigènes daces, prouvent aujourd'hui encore une origine dace indiscutable, entre beaucoup d'autres traits, par le costume et l'extérieur des figures de Daces sculptées sur la Colonne de Trajan à Rome, par leur habilité comme cavaliers, surtout sans selles, par leur sang-froid devant toute menace, par leur dextérité à se construire tous seuls des habitations, des moulins, des chariots, après les avoir tout simplement vus chez un autre, à se fabriquer eux-mêmes leurs vêtements. De même par les habitations souterraines qu'ils affectionnent et leur nourriture favorite: lait calillé, choux aigres et vinaigre, par leur coutume de voyager en portant les ustensiles qui leur servent pour se préparer aussitôt et à chaque moment une nourriture fraîche, ce qu'on ne voit pas chez un autre peuple. Ensuite par leur courage incomparable de dompter sur-le-champ les chevaux les plus récalcitrants et n'importe quel animal, par leur hospitalité très humaine envers toute nation, par leur caractère et leurs chansons fort héroïques, par leur qualité naturelle de pouvoir traverser sans aucune crainte dans les ténèbres les plus profondes les forêts les plus impénétrables et sans habitants, les montagnes les plus dangereuses, les déserts les plus profonds et obscurs, au milieu desquels ils dorment comme dans leur propre maison, avec la plus grande impassibilité. Et enfin par une quantité de dictons et de termes qui ne se retrouvent dans ancune des langues des peuples plus connus qui y ont frayé au cours des siècles et qu'on distingue leur appartenir en propre. Mais, par leur penchant et leur merveilleux génie pour les beaux-arts: musique, surtout sous la forme de la tragédie, danse, éloquence, poésie, peinture, sculpture et architecture, par leur grandiose manière de porter les armes et leur maniement rapide comme l'éclair, par l'acuité de leur esprit pour comprendre, apprendre et imiter n'importe quoi, prouvant la facilité la plus incomparable, par la sincérite de leur âme, par le nom de Roumains qu'ils se donnent et par celui de Pays-Roumain que porte leur territoire et, enfin, par la quantité de noms latins et italiens dans leur langage populaire, qu'ils conservent et emploient comme leur étant maternels, absolument de la même façon que le peuple romain dix-sept et dix-huit siècles avant notre époque; par tout cela, dis-je, et je finis là-dessus, et par d'autres

caractères nombreux, ils représentent aujourd'hui aussi une indiscutable origine italienne ou romaine...

„Donc ces deux espèces de peuples braves, s'étant familiarisées réciproquement au cours des temps, forment et représentent vraiement une nation daco-roumaine, qui compte dans sa totalité plus de 10 000 000 d'âmes, ayant deux droits, grands et sacrés comme Dieu lui-même, sur ces pays: l'un qui est celui de l'ancienne hérédité de plus de quarante siècles, et l'autre, celui de la colonisation et de la préservation des droits nationaux daces et romains pendant dix-sept siècles, jusqu'aujourd'hui, par les armes et par l'esprit politique.

„Le Daco-Roumain est un mélange, une concentration de la bravoure la plus merveileuse, du plus haut génie, de l'humanité la plus rare et de l'hospitalité et de l'affabilité la plus évangélique. Malgré le nombre réduit de leurs soldats et de leurs chefs politiques, les Daco-Roumains ont toujours été l'avant-poste le plus invincible de l'Europe entière, l'empêchant de se ruiner par les innombrables invasios des tribus asiatiques en torrents, qui pouvaient seulement par ces régions, comme par une porte, s'étendre plus facilement, avec leur dévastation, sur toute la surface du continent: toute la fureur, toute la férocité barbare s'y apaisaient; elles y trouvaient opposition et s'y éteignaient comme une balle enflammée tombée dans l'Océan. Et, quant à la civilisation des Roumains, je ne dirai rien: elle n'arriverait que trop facilement au plus haut niveau...

„Sous le bras daco-romain, ces Principautés ont été et sont encore l'asile des malheureux et de ceux qui sont opprimés par le fardeau et la cruauté d'un joug barbare et fanatique. Mais, ô malheur, tous ceux-ci, auxquels l'humanité des indigènes permit de fraterniser avec eux, d'arriver aux plus grandes richesses, aux plus hauts degrés des dignités et de la noblesse, de cultiver leur langue et leur nationalité dans toute son extension, jouissant librement de tous les privilèges des indigènes, tous ceux-ci, qui y ont échappé au feu, au sabre et à l'esclavage, devinrent, et deviennent sans cesse, sans le moidre remords, les ennemis et les traîtres les plus implacables de leurs bienfaiteurs...

„Je vous donne ma parole d'honneur, dans bref, les Puissances occidentales élèveront ces Principautès à un rang beaucoup plus importat, beaucoup plus durable qu'aujourd'hui... La paix et la tranquillité de l'Europe entière, voici ce que signifient les Principautés consolidées sur des privilèges nationaux[14]."



Jusqu'à ce moment il n'y avait eu presque pas de relations intellectuelles entre les pays roumains et l'Angleterre. Cependant les poètes d'une littérature moderne naissante avaient connu à Jassy et à Bucarest, par des traductions françaises, certains des poètes anglais de leur époque. Constantin Conachi traduisit ainsi l'*Essai sur l'homme* de Pope, et les *Nuits* d'Young trouvèrent des lecteurs passionnés pour leur mélancolie „philosophique". Lorsque le mouvement romantique conquit les âmes de la nouvelle génération roumaine, Jean Eliad, le second créateur de l'enseignement public en roumain, le créateur de la presse périodique en Valachie, le codificateur de la langue et l'esprit le plus vivace de son temps, s'arrêta avec admiration devant les grands gestes révoltés de Byron, dont il présenta quelques pièces à ses lecteurs. Mais ce travail de traduction indirecte s'arrêta là. Pour avoir en anglais des pages de littérature roumaine, il fallut attendre que le plus grand parmi les poètes moldaves de ce moment, Basile Alecsandri, mît à la mode les chants populaires plus ou moins corrigés et arrangés à sa manière, pour que Stanley donnât à Londres, après 1850, une Anthologie roumaine, „moldo-valaque", d'une illustration splendide.

Déja commençaient cependant, par l'ouverture des Principautés au commerce mondial, en 1829 (paix d'Andrinople), par la création des ports de Galatz – moldave – et de Brăila – valaque –, par l'introduction de la navigation à vapeur sur le Danube – une compagnie autrichienne en eut le monopole –, les relations économiques de l'Angleterre, qui demandait des blés, du suif [15] et autres matières premières, avec les Principautés, où on pouvait envoyer des mousselines, du fil, des couteaux, de la quincaillerie. Au commencement de l'ère „ordonnée" du Règlement Organique on comptait déjà annuellement 300 bâtiments ioniens sous pavillon britannique sur le Danube inférieur [16], et en 1834 on venait de nommer un avocat anglais de Constantinople, Gesoz ou Jessi, comme vice-consul à Galatz [17], – l'agent de Jassy ayant maintenant la même qualité [18]. La Maison Bell et Anderson s'était établie à Bucarest et, non contente d'envoyer des vaisseaux quelconques vers Brăila et Galatz, elle soutenait tel boïar qui faisait élever sur son navire le pavillon valaque [19]. De plus, Anderson, qui conduisait les entreprises

de la Maison Bell, commença, avant les capitalistes français, l'exploitation des forêts de Valachie pour exporter des douves[20]. Il est plus que probable que la même Maison s'occupait „de l'achat des produits du pays et de la vente exclusive, en gros" – réservée jusqu'alors aux *Lipscani,* aux Grecs qui se rendaient à la foire de Leipzig – „des marchandises de l'Angleterre[21]". Et elle voulait fonder, en 1836, une Banque anglaise à Bucarest[22]. Il fut question même de fournir un emprunt anglais à la Principauté de Valachie[23]. Et à cette époque un voyageur anglais sur le Danube faisait connaître aux siens la nouvelle vie européenne qui se dessinait dans les Principautés: J. Quin, auteur d'un „Voyage fluvial sur le cours inférieur du Danube" *(A stream voyage down the Danube,* Londres 1835, 2 vol. in 8).

En 1836, on interpellait Palmerston à la Chambre des Communes sur l'intention qu'aurait la Russie d'établir une quarantaine aux bouches du Danube, qui gagnait sans cesse en intérêt, surtout par le bon marché des matières premières, pour les Puissances occidentales, prêtes à combattre contre les envahissements, dangereux à ce commerce naissant, de la Puissances protectrice[24]. On crut à Bucarest qu'il ne s'agissait de fait que d'un droit de pilotage, à Soulina, qu'elle demandait aux vaisseaux qui se confiaient à l'expérience de ses agents. Mais l'émotion avait été grande à Londres, toute action des Russes dans ces parages étant suspectée comme un nouvel attentat[25]. Et, en effet, des cannonières gardaient, non seulement la bouche de Soulina, mais tout le cours du fleuve jusqu'à Galatz, une quarantaine était établie à celle de St. Georges et on se préparait à installer une autre dans l'île de Lete, entre les deux bras du Delta: en ce faisant, le Ministère russe s'appuyait sur la clause regardant les quarantaines dans le traité d'Andrinople[26]. „Il est évident", écrivait le consul de France, „qu'elle est maîtresse de la Mer Noire, par le traité d'Ounkiar–Skélessi et maîtresse de l'embouchure du Danube, par celui d'Andrinople[27]".

Mais l'Angleterre, disait le secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, David Urquhart, de passage à Bucarest, ne pouvait reconnaître que le principe de libre navigation des fleuves énoncé dans les traitès de Vienne[28]. Pour le moment cependant, l'Autriche, la France s'y étant mêlées, la question en resta là[29].

Déjà les Anglais commençaient à l'apercevoir que la voie du Danube représentait le chemin le plus court vers l'Asie[30]. À Belgrade même, le colonel Hodges jouait un rôle principal dans le travail diplomatique tourné contre l'influence russe[31].

*

* *

Il sera peut-être intéressant de remarquer que, déjà huit ans avant le moment où Palmerston soutenait le projet du royaume roumain, de la nouvelle Roumanie, un étudiant valaque, dont Blutte faisait l'éloge comme s'étant distingué de la plupart de ses co-nationaux en empruntant aux Occidentaux ce que leur civilisation pouvait avoir de plus sain et de plus utile pour son pays, Pierre Poenaru, futur organisateur de l'enseignement supérieur en Valachie, allait voit directement en Angleterre les merveilles de l'industrie moderne et étudier en même temps les lois, les coutumes et le développement de l'instruction publique. Nos lecteurs nous sauront gré de communiquer en entier le rapport suivant qu'il fit, de Londres, le 27 octobre 1831[32]:

„Depuis trois jours je suis de retour de l'excursion minéralogique que j'ai faite dans quelques parties de l'Angleterre. Mon séjour dans ce pays-ci a été plus long que je ne me l'étais proposé d'abord, parce que Mr. Pillet, par une erreur que je ne saurais expliquer, m'a fait attendre dans Londres près de trois mois les sommes dont vous l'aviez chargé de me faire passer; ensuite parce que, ayant trouvé dans ce pays-ci plus d'occasions et de facilité pour m'instruire que je ne croyais, j'ai prolongé mon séjour tant que les moyens pécuniaires m'ont permis d'en profiter.

„Le temps que j'ai passé à Londres, ne s'est pas écoulé sans m'offrir de nombreux sujets d'étude; car de tous les côtés il se présentait à mon attention une grande variété d'objets d'admiration, qui excitaient en moi le plus vif désir de connaître la source de tant de merveilles, en industrie, en législation et en toute sorte de règlements qui tendent à rendre la vie de l'homme en société la plus agréable possible.

„Le principal objet de mon étude dans cette capitale a été de connaître les moyens qu'on emploie ici pour encourager l'instruction publique.

„Vous savez, Monsieur, qu'en Angleterre, les écoles publiques des hautes sciences ne sont pas aussi nombreuses qu'en France et en Allemagne –, mais les écoles d'instruction primaire sont beaucoup plus répandues ici que dans tout autre pays, à l'exception, peut-être, de celui d'Autriche. Quelques-unes de ces écoles sont souténues par le gouvernement, mais la plupart d'entre elles ont été établies et sont entretenues par des sociétés de bienfaisance; dans ces écoles, la jeunesse des deux sexes, non seulement reçoit l'instruction gratis, mais elle est, en outre, logée, nourrie et habillée aux frais de la société. Je n'ai pas vu de hameau, partout où j'ai voyagé en Angleterre, qui n'eût son école intitulée „Charity School supported by voluntary contribution", et puis dans les villes il y a une foule d'associations littéraires, scientifiques et industrielles, qui encouragent les sciences, les arts et les métiers.

„A côte de ces dispositions pour éclairer leurs concitoyens, les Anglais s'empressent encore de porter leur offrande lorsqu'il s'agit de secourir le malhereux, car c'est encore par contribution volontaire que sont soutenues toute espèce d'institutions charitable, tel que les hopitaux, les maisons de refuge et autres. Cet esprit d'association pour la bienfaisance fait grand honneur au peuple anglais, et, quant aux associations de spéculation, qui dans ce pays-ci sont générales pour tout sorte d'objets, celles-ci, quoiqu'interessées, n'ont pas moins contribué à la grandeur morale et physique de ce peuple. Vous savez, Monsieur, que tout ici se fait par des compagnies, et de cette manière le gouvernement n'est pas obligé de surcharger d'impôts les sueurs du laboureur et de l'artisan, pour faire des routes, des canaux et d'autres travaux d'utilité publique. Pour augmenter les fonds des institutions charitables, on emploie ici encore d'autres moyens bien dignes d'éloges: quelquefois on fait des quêtes dans les églises, après l'exhortation du ministre à ses paroissiens; d'autres fois, on tient des réunions publiques où l'on fait des discours et ensuite des collectes, et de temps à autre on donne des fêtes brillantes, où l'on offre du plaisir aux amateurs, pour de l'argent, dont une partie est destinée à défrayer les dépenses de la fête et le reste à être versé dans la caisse

de quelque institution charitable. Tout petit qu'était l'état de mes finances, je me suis laissé entraîner une fois, et j'ai payé une livre sterling pour assister à une de ces fêtes, qui a été des plus remarquables. C'était une fête champêtre donnée dans le plus beau jardin de Londres au profit d'un pensionnat de jeunes demoiselles pauvres, soutenu par une société de dames. Pour augmenter la recette, on avait invité les dames d'apporter quelques ouvrages de leur main, pour être vendus à la fête au profit de l'institution. Le jardin avait été embelli avec un goût des plus exquis: on y voyait une grande variété de plantes indigènes et exotiques, chargées de fleurs des plus vives couleurs, et d'un parfum délicieux, toutes rangées en allées, en groupes et en d'autre figures, parmi lesquelles plusieurs bandes de musique animaient la danse en différents endroits, sous une gaie verdure et dans une atmosphère embaumée de parfums, dont la chimie avait fourni la toilette et que la nature avait donnés aux fleurs; ensuite il y avait partout des tables dressées, couvertes de plusieurs sortes de fruits savoureux et d'autre rafraîchissements exquis, dont on pouvait se régaler à discrétion.

„La fête a commencé à trois heures de l'après-midi, et, vers les six heures, lorsque l'assemblée était au complet, d'autres tables ont été dressées sous des tentes embellies de guirlandes et de couronnes d'une grande variété de fleurs, et après avoir sur ces tables les ouvrages que les dames avaient apportés pour être vendus au profit de l'institution, les dames qui étaient membres de cette société bienfaisante se sont partagées les tables au sort, pour faire la vente à l'enchère des objets qui y avaient été déposés. Cette sorte de marché a beaucoup égayé l'assemblée, et la somme qui en a résulté doit avoir été assez considérable, car j'ai vu bien des objets se vendre dix fois leur valeur, à cause que ceux qui pouvaient payer se disputaient les objects travaillés par les dames qui se distinguaient de la foule par leur rang dans la société, ou par leur talent ou bien par leur beauté. Après la vente, et lorsque l'astre du jour avait disparu, une multitude d'autres astres artificiels le remplacèrent, en répandant la lumière avec profusion à travers une multitude de verres de mille couleurs et rangés en figures très variées. Cette brillante illumination a ajouté beaucoup au charme de la fête, qui a été continuée gaiement jusqu'à onze heures du soir, et ensuite chacum s'est retiré content d'avoir contribué, tout en s'amusant, aux moyens d'éclairer le beaux sexe.

„Après avoir examiné le moyen qu'on emploie pour répandre l'instruction, j'ai tourné mon attention vers les embellissements de la ville, et j'ai eu beaucoup à admirer ses magnifiques ponts, dont la construction est tout à la fois gigantesque et élégante, les belles rues, dont la propreté est un grand bienfait pour la salubrité de l'air qu'on respire ici. Mais ce que je n'ai pas vu dans d'autres villes, et que j'ai trouvé bien agréable et utile, ce sont les places publiques. Vous avez vu, Monsieur, combien ces endroits sont gais, avec quelle régularité et quelle élégance sont bâties les maisons qui entourent ces places, quel aspect offre la plantation du milieu en petit jardin, où le voisin trouve pendant l'été une promenade agréable, de l'ombre, de l'air frais.

„J'ai beaucoup admiré aussi le mode d'éclairage, qu'on fait aussi au gaz, et je me suis introduit dans un des établissements où l'on produit cet élément, j'en ai étudié le procédé et dessiné les machines qu'on y emploie. En Angleterre, ce mode d'éclairage est général: dans toutes les villes de ce royaume, les rues, les boutiques et les manufactures sont éclairées au gaz, qu'on extrait du charbon de terre. Ce fossile n'étant pas si abondant dans d'autres pays somme en Angleterre, l'éclairage au gaz ne pourra jamais y concourir avec celui fait à l'huile, à la manière ordinaire. Je sais, par exemple, qu'à Paris on paye le gaz qu'on brûle dans les boutiques plus du double de ce que coûte la lumière d'une lampe à l'huile... On parle, depuis peu, d'une invention très importante dans cet art: ce serait l'application en grand, et à très bon marché, d'un procédé qui se fait en petit dans les laboratoires de chimie, pour extraire le gaz hydrogène par la décomposition de l'eau.

„Si ce procédé pouvait réussir, il n'y aurait plus de lieu habité sur la terre qu'on ne pourrait-on pas se procurer de l'eau?

„Le 10 août, ayant reçu une partie de l'argent que j'attendais, je suis parti de Londres pour aller visiter les mines et les établissements métallurgiques de ce pays. Je me suis d'abord rendu à Birmingham, dans le comté de Stafordshire, où j'ai vu un établissemeut des plus fameux de l'Angleterre pour la construction des machines à vapeur; d'ici on fournit avec des machines de cette espèce les établissements de plusieurs parties d'Europe. Je me suis informé de leur prix et du moyen d'en faire venir aussi chez nous quand nous en aurons besoin. De même, je me suis informé sous quelles conditions les ouvriers

voudraient-ils se charger d'accompagner ces machines pour travailler avec elles dans notre pays, car, comme vous l'avez très bien dit, on risquerait sa vie et sa fortune si on livrait ces machines entre les mains d'hommes aussi inexperimentés à cette sorte de travail, comme le sont ceux de notre pays.

„De Birmingham, je suis revenu a Londres pour toucher le reste de l'argent que vous m'aviez envoyé, car je n'osai me le faire passer à Birmingham, de peur qu'il n'arrive dans l'intervalle quelque faillite ou bien quelque erreur, comme celle de M. Pillet. Après avoir touché la somme, j'ai quitté de nouveau la capitale sans retard, et j'ai repris ma route, en passant encore par Birmingham à Manchester, dans le comté de Lancaster; ici je me suis arrêté pour voir les filatures de cette ville, qui, comme vous savez, fait le commerce exclusif de cet article dans tous les marchés du monde. Entre les établissements pour la filature du coton, qui sont ici les plus magnifiques qu'on puisse voir et les plus nombreuses, il y en a aussi quelques-unes pour filer la laine, et ce sont ceux-ci qui ont attiré plus particulièrement mon attention, car il n'y a que cette sorte de filature qui pourrait être introduite chez nous avec avantage.

„De Manchester je suis parti pour Liverpool, et j'ai fait ce voyage par un nouveau moyen de transport qui est une des merveilles de l'industrie du siècle. Il y a près d'un an depuis qu'une compagnie a établi entre Manchester et Liverpool un chemin de fer, sur lequel on transporte entre ces deux villes les voyageurs et les marchandises dans des voitures à vapeur; vingt voitures attachées les unes aux autres, et chargées, de 240 personnes, sont tirées, toutes à la fois, par une seule machine à vapeur, et avec une telle vitesse, que le meilleur cheval de course ne pourrait les suivre au grand galop, et cependant le mouvement est si doux, qu'on ne s'apercevrait pas que les voitures marchent, si les roues ne faisaient pas de bruit, les objets disparaissant presque ausssitôt qu'ils ont paru, et l'on croit que tout s'enfuit, mais que les voitures restent immobiles. La distance entre Manchester et Liverpool est de 32 miles anglaises, et on parcourt ce chemin dans les voitures à vapeur en une heure seulement, tandis que par les diligences on ne pouvait franchir cette distance qu'en quatre heures. Pour voyager par les diligences entre ces deux villes, on payait dix sterlings, mais la compagnie des voitures a vapeur a réduit ce prix au dixième, c'est-à-dire qu'on peut faire 32 milles pour un sterling

seulement. C'est pourquoi tout autre moyen de transport entre ces villes a du tomber, et le nombre des voyageurs en voiture s'accrut considérablement, car tous ceux qui par économie faisaient ce voyage à pied trouvent maintenant que c'est plus grande économie d'aller en voiture.

„Il en est de même du transport des marchandises: tout se fait par les voitures à vapeur; les bestiaux même sont transportés de cette manière par centaines: les bœufs, les moutons et les chevaux même vont maintenant en voiture, et avec une telle vitesse qu'ils ont l'air de s'envoler. Le chemin, qui est à voie double, est, presque partout horizontal, et, lorsqu'on voit les prodigieux travaux qu'on a fait pour l'amener à cet état, on se perd dans les chiffres, en comptant le nombre de mains d'hommes qui y ont été employées et en calculant les sommes dépensées. D'abord, une grande partie du chemin passe sur des marais d'une grande étendue, et on a du creuser très profondément pour trouver une base solide, ensuite on a été obligé de combler des vallées profondes pour élever le chemin au niveau, puis on a fendu et percé plusieurs endroits élevés et on a fait des passages souterrains, qu'on éclaire au gaz.

„Le capital qui a été dépensé dans cette admirable entreprise, est d'un milion livres sterlings, et on dit que déjà la Compagnie en retire un benefice de 12% et que cela va toujours en augmentant, parce qu'on n'a pas encore complété le nombre de ces machines locomotives, pour suffire à toute sorte de transports dont le commerce de ces deux villes, éminemment commerçantes, a besoin. On parle de continuer ce chemin de Manchester par Birmingham jusqu'à Londres, et on destine pour cette entreprise la somme énorme de trente millions livres sterlings. Nul doute que ce nouveau moyen de transport, qui offre au commerce des avantages immenses, s'étendra avant la fin de ce siècle, non seulement sur toute l'Angleterre, mais aussi sur plusieurs autres États civilisés, et, lorsque les nations se donneront ainsi la main pour faciliter la communication et avancer l'industrie, on pourra venir de Hermannstadt à Londres en moins de trois jours.

Dans les environs de Liverpool se trouve un établissement métallurgique, où j'ai vu les travaux du raffinage du plomb pour en extraire l'argent. Le mineral qu'on y emploie, vient en partie des mines de l'Angleterre, et particulièrement du comté de Cornouailles

(Cornawall), mais la plus grande partie vient du Brésil: ce dernier donne 60 pour cent de plomb et deux millions d'argent. Après avoir séparé l'argent, on travaille le plomb pour en faire des plaques et des tuyaux, qu'on emploie pour la distribution des eaux et du gaz dans les villes. Les travaux de cet établissement sont admirablement bien conduits, et cependaut on m'avait dit que le bénéfice qui en résulte est bien médiocre, parce que, les mines du Brésil étant maintenant exploitées par une Compagnie anglaise, les minerais argentifères et aurifères sont raffinés sur place, et par conséquent on ne peut plus les acheter bon marché pour les raffiner ici.

„De Liverpool j'ai passé par un bateau à vapeur à Holywell, et de là à Mold, dans la province des Galles (Wales); dans les environs de ces villes il y a des mines de plomb, qui occupent une grande étendue de terrain, et beaucoup de fourneaux pour la fonte de ce métal. Les travaux souterrains sont ici beaucoup gênés par un grand nombre de sources, qu'on rencontre dans les excavations, et, pour puiser ces eaux, on emploie de très ingénieuses machines, les unes mues par l'eau, les autres par la vapeur. Ces difficultés augmentent beaucoup les dépenses, et on a de la peine à vendre le métal avec quelque bénéfice, car, dans la vente de cet article, l'Espagne l'emporte sur l'Angleterre dans tous les marchés, les mines de plomb en Espagne [étant] très abondantes et très faciles à exploiter. C'est ce qui a obligé plusieurs compagnies des mines de plomb de l'Angleterre d'abandonner tout à fait cette exploitation, et, de toutes celles qui subsistent encore, il n'y a, dit-on, que celle-ci, des environs de Mold , qui a quelque bénéfice, parce qu'elle a mis dans cette entreprise un très grand capital et que les travaux sont très ingénieusement conduits par un directeur (Mr. J. Taylor), qui est le plus habile ingénieur de l'Angleterre. Ce Monsieur dirige un grand nombre de mines, non seulement ici en Angleterre, mais encore en Colombie et en Brésil. C'est à ce savant ingénieur que je dois la plupart des recommandations qui m'ont ouvert les portes partout où j'avais besoin de voir et de m'instruire dans le but de mon voyage.

„De Mold je suis allé à Merthyr-Tydvill, où se trouvent les plus grands établissements pour la fabrication du fer; cette contrée est trés riche en houille et en minerais de fer, et les deux substances se trouvent ensemble rangées par stratification séparées et successives, et qui commencent immédiatement après la terre végétale, de sorte

qu'on n'a, pour ainsi, dire, qu'à se baisser pour ramasser l'une et l'autre substance à la fois, avantage qu'on n'a pas dans d'autres pays, où l'on fabrique aussi le fer. Après avoir entre le minerai de fer et le charbon, la première opération qu'ils subissent est d'être désulfurés par une combustion partielle; pour cela on grille le minerai de fer dans un grand nombre de fours, mais le charbon est brûlé en plein air et en tas très longs et rapprochés, occupant un grand espace de terrain. Ensuite le minérai grillé et le charbon converti en coke sont jetés dans les hauts fourneaux, d'où l'on obtient la fonte de fer, qui, mise encore avec du coke dans d'autres fourneaux, subit, d'abord, une seconde fusion, pour être raffinée, puis une troisième, pour être forgée.

„Tous ces feux sont continuellement en activité, et, lorsque, de quelqu'endroit élevé, on regarde, pendant la nuit, sur cette multitude de feux, on ne peut pas se faire une idée plus effroyable du Tartare. Car, d'un côté, les nombreaux tas de charbon embrasés donnent une flamme qui forme une surface continue et qui a l'aspect d'un vaste lac de feu; de l'autre côté, les innombrables fourneaux, comme des cratères,vomissent par leur sommet des flammes et de la fumée et par leur base des torrents de métal fondu. Ensuite à travers la ligne de ces feux on voit se mouvoir, comme des spectres, les ouvriers tout noirs et armés de longues barres de fer, avec lesquelles ils remuent le fer, comme s''ils voulaient le préparer pour dévorer les condamnés au dernier jugement.

„Les machines qu'on emploie pour travailler le fer, sont, d'une grandeur et d'une puissance si gigantesque, que, lorsqu'on les voit pour la première fois en activité, on est saisi tout à la fois de frayeur et d'admiration. Les machines soufflantes ont la force de 250 chevaux, chacune, et le vent qu'elles introduisent dans les fourneaux fait un bruit épouvantable; d'autres machines, qui font tourner les cylindres entre lesquels on passe le fer pour le forger, ont la force de 300 chevaux, et elles travaillent avec un telle vitesse qu'elles peuvent forger, en une seule minute, vingt barres de fer de 18 à 20 pieds de longueur. On faisait autrefois ce travail avec des marteaux par des machines, mais on ne pouvait forger de cette manière qu'une seule barre par minute. La decouverte de l'emploi des cylindres est due aux Anglais, et ceux qui sont les premiers, se sont enrichis bien vite, mais, après cela, plusieurs capitalistes s'étant empressés d'établir des forges

dans ce genre, ces etablissements se sont tant multipliés, qu'on a encombré les marchés de fer, et cette surabondance de production les a obligés, pour pouvoir vendre, de réduire de beaucoup les prix. Une tonne de fer (2 400 livres) ne coûte maintenant que cinq livres sterlings, tandis qu'en 1825 il se vendait 14 livres sterlings la tonne. Depuis ce temps-là, la production s'est accrue très rapidement et, pendant l'année 1827, la quantité de fer fabriqué en Angleterre s'est élevée à 690 000 tonnes. Maintenant, plusieurs compagnies ont abandonné cette entreprise, et elles y ont perdu des sommes immenses. D'autres compagnies vendent leur marchandise à perte et ne continuent les travaux que parce qu'elles espèrent qu'après la crise des circonstances actuelles en politique, la demande du fer anglais à l'étranger augmentera. Mais je crois que les beaux jours pour le commerce anglais de cet article ne reviendront plus, car, au lieu de trouver de nouveauy debouchés pour son fer, l'Angleterre perd même les anciens à cause que dans plusieurs pays on a établi maintenant d'aussi bonnes forges comme celles de l'Angleterre, et d'après les préparatifs que j'ai vu faire en France pour exploiter cette industrie très en grand, je suis sûr que bientôt le pays n'aura plus besoin du système prohibitif pour déclarer une guerre ouverte au commerce du fer anglais.

„De Merthyr-Tydvill j'ai passé à Swansea: aux environs de ce port de mer il y a un grand nombre d'établissements pour fondre le minéral de cuivre, qu'on fait venir ici de Cornouailles. De tous les établissements métallurgiques de l'Angleterre, ceux-ci seulement, où l'on travaille le cuivre, donnent des bénéfices assez considérables; mais leur voisinage est très nuisible à l'agriculture, car la fumée qui s'echappe des fourneaux empoisonne et dessèche les végétaux partout où elle les atteint. On a dépensé des sommes très considérables dans un grand nombre d'essais qu'on a faits à plusieurs reprises pour trouver quelque moyen de consommer la fumée dans les fournaux, mais jusqu'à présent aucun résultat satisfaisant n'a été obtenu.

„De Swansea je suis parti pour Redruth, en Cornouailles (Cornwall), et, croyant faire économie de temps et d'argent, je n'y suis pas allé par terre, parce que j'aurais fait un grand détour, mais je me suis embarqué dans un vaisseau à voiles, qui pourtant est resté en mer six jours au lieu de vingt heures, parce que, peu de temps après

notre sortie du port, le vent a changé, et il nous a été toujours contraire. C'est alors que j'ai apprécie l'important service que la découverte des machines à vapeur a rendu à la navigation aussi, car les bateaux à vapeur suivent toujours une ligne droite, par quel vent qu'il fasse. Arrivé à Redruth, j'ai visité les nombreuses mines de cuivre et d'étain qui se trouvent dans les environs de cette ville et de celle de Truro. Les travaux d'extraction, de triage et de lavage sont ici conduits d'une manière admirable, parce que les ingénieurs qui dirigent ces travaux sont des plus instruits dans cet art, et puis, les ouvriers de cette contrée ayant toujours été employés dans les mines, de père en fils, ils ont acquis un grand degré d'aptitude à ce travail, et ils s'y consacrent avec beaucoup d'ardeur, car, étant payés, non pas à la journée, mais en raison de la quantité et qualité de l'ouvrage fait, ils sont tous intéressés à travailler le plus et le miex possible. Le minerai de cuivre, qu'on extrait en Cornouailles, est envoyé pour être fondu ailleurs, dans les pays où l'on trouve du charbon de terre, car en Cornouailles ce combustible n'existe pas, tout ce pays étant d'une formation primitive. Mais, pour le minerai d'étain, il y a des fonderies aussi en Cornouailles, parce que, ce métal étant beaucoup plus fusible que le cuivre, consomme très peu de charbon, qu'on fait venir du pays de Galles (Wales).

„De Redruth, je suis allé à Falmouth, et de là je suis ici à Londres, par un bateau à vapeur, en 45 heures. Après-demain, je partirai d'ici pour Paris, et de là vers Bucarest. Je crois que je ne crains qu'il ne me restera pas assez d'argent pour faire aussi dans le milieu de ce pays-là une excursion; j'aurais beaucoup profité dans les observations géologiques, mais, quant à la métallurgie, je ne crois qu'elle y soit plus perfectionnée qu'en Angleterre".

*
*   *

Pendant le règne, toujours trouble, des princes de cette époque, en conflit incessant avec leurs Assemblées et en butte aux intrigues des consuls russes qui excitaient les deux parties au combat, les représentants de l'Angleterre, servant la même politique orientale que celle de la France, politique de nationalité et d'autonomie, mais sans rompre les liens qui attachaient les Principautés à la Porte,

auraient pu jouer un grand rôle. Après le départ de Blutte[33], le consul anglais Robert Gilmour Colquhoun fut consulté, de même que son collègue français, Châteaugiron, par l'opposition valaque de 1838, menacée des vengeances de la Puissance protectrice. Les boïars défenseurs des priviléges du pays furent exhortés à une patience prudente, qui n'aurait cependant rien sacrifié aux exigeances de l'étranger: les signatures des membres de l'Assemblée, demandées par le consul Rückmann, n'avaient pas été obtenues.

Ce furent les consuls d'Angleterre et de France qui fermèrent le conflit provoqué par la demande formelle de la Russie, à laquelle s'était ajouté un firman du Sultan, d'admettre que le Règlement Organique ne peut pas être modifié sans l'acquiescement des Puissances suzeraine et protectrice, ce qui signifiait ravir au pays son autonomie. L'Assemblée se borna à enregistrer par son bureau l'ordre venu de Constantinople, s'inclinant devant la force, mais sans avoir fait aucun sacrifice de son droit[34].

Le prince lui-même, Alexandre Ghica, en fut reconnaissant aux médiateurs, et il se fit représenter quelques jours plus tard à la fête donnée par Colquhoun pour l'anniversaire de la reine Victoria, non seulement par tous ses ministres, mais aussi par son propre frère, l'archéologue Michel Ghica[35]. Une nouvelle autorité s'était élevée sur ce pays de souffrances et d'humiliations et c'était pour la première fois une autorité morale, contenant des garanties d'avenir[36]. Certains des boïars réunissaient, dans l'attente d'un prochain conflit européen, l'Autriche aux deux Puissances libérales de l'Occident dans l'espoir de pouvoir rétablir l'autonomie de leur patrie et d'en rendre possible le développement[37]. Déjà la presse de ces trois États prenait parti pour la cause moldo-valaque et elle discutait l'union possible, par l'appui de l'Europe et dans un intérêt européen, des deux Principautés[38]; il y aurait des recherches utiles à faire dans les revues et les périodiques anglais de cette époque.

Un certain Voronicz, Polonais, lié au prince Czartoryski, arriva à Bucarest, où il passa trois mois, sous le couvert de Colquhoun, étudiant la question roumaine et cherchant, en relation avec le problème polonais, „les éléments d'un ordre de choses“, écrit un agent consulaire français, „que lord Palmerston a fort à cœur, à ce qu'il semble, de faire réussir“[39].

Au commencement de l'année 1839 l'opposition valaque faisait appel à la publicité des journaux de Londres, qui lui paraissaient les seuls accessibles à ce genre de doléances. En même temps lord Palmerston recevait un mémoire, signé par tous les membres du parti national à Bucarest, qui déclaraient „à la face du monde" que la souveraineté, qu'ils réclamaient énergiquement, de leur patrie est envahie impunément par la Russie aussi bien que par la Turquie elle-même. Au nom du droit naturel et des traités, de ces prétendus traités avec la Porte qu'on invoquait à l'appui des privilèges valaques dès 1770, ils répudiaient tout compromis avec ceux qui tentaient d'étouffer la liberté de la nation, ils attaquaient en nullité les conventions récentes entre la Puissance suzeraine et la Puissance protectrice comme étant contraires aux prérogatives déjà reconnues à la Valachie et ils ne voulaient plus reconnaître le Règlement Organique, d'abord parce qu'il avait été élaboré sous la pression d'une occupation étrangère, et non par la grande assemblée traditionnelle, mais en seconde ligne et surtout parce qu'il contient „une conclusion et des articles contraires à la souveraineté du pays". Le prince lui-même, choisi par les Turcs et les Russes, n'est ni „légitime", ni „national". Il faut donc lui substituer, comme „souverain des Valaques" fondateur de dynastie, „un Valaque, jouissant de la confiance publique par ses vertus comme par son patriotisme", – on pensait au boïar Jean Câmpineanu. Mais, en même temps, les institutions seraient changées, par la rédaction d'un „nouveau corps de lois politiques et civiles". La Porte, avec laquelle le lien est de fait rompu par la violation des traités présumés, pourra cependant, et dans le seul but de „conserver son amitié", recevoir un dédommagement pour le tribut par une contribution générale, pesant sur toutes les classes. Ceci ne suffisait pas cependant: il fallait aussi l'Union des Principautés – et ici „Valaque" signifie, comprenant aussi la fraction moldave: „Roumain". „Ils insisteront auprès des Puissances alliées de la Turquie sur la fusion des populations valaques et sur leur réunion sous un même sceptre" [40].

Câmpineanu devait se rendre, avec un passeport anglais, pendant l'absence en Occident de Ghica, à Paris, puis à Londres, pour exposer la situation de la Principauté valaque et même des deux Principautés, ainsi que les moyens qui pourraient servir à les sauver: un Français, Colson, qui avait résidé quelque temps dans les deux

Capitales roumaines, était chargé de l'accompagner: il avait négocié à Jassy avec le prince Michel Sturdza, homme intelligent et énergique, pour obtenir de lui qu'il soutiendrait la candidature de Câmpineanu, quitte à y subtituer la sienne, si Ghica étant déposé ou renversé, son rival n'avait pas de chances de le remplacer [41]. En février 1837, il déclarait à Colson qu'il préfère abdiquer que vivre sous le régime proconsulaire russe, mais, comme prince du „nouvel État moldo-valaque", il le réformera, le débarrassera de l'aristocratie et fondant „une autre Belgique, barrière utile à l'Autriche comme à la Turquie", il offrirait à l'Europe une armée de cent mille hommes. „Quant à la question de la Pologne que l'Angleterre semble chercher à lier avec la question moldo-valaque, le prince n'a pas voulu y toucher. Il n'a pas paru très opportun, non plus, de comprendre dans cette combinason moldo-valaque les deux millions de Valaques répandus dans la Banat et la Transylvanie, et encore moins la Bessarabie, qui lui nuirait [42]". *Certains boïars y tenaient cependant* – car il est question dans le rapport du vice-consul français de leurs „dangereuses doctrines".

Le vice-consul de France lui-même était pour le grand projet, et il défendait chaleureusement, comme la meilleure combinaison, plus heureuse que la principauté valaque de Câmpineanu ou que le royaume „roumane": „l'idée rationnelle d'une nation roumane, par les populations qu'on trouve en Bessarabie, en Transylvanie, dans le Banat et la Bucovine, où deux millions d'habitants de plus ajouteraient une force morale à l'agrandissement d'un territoire assez imposant pour former un rempart, non seulement utile à la Turquie contre les Russes, mais encore pour créer une alliée de plus à l'Autriche, comme à toutes les Puissances de l'Europe occidentale" [43]. Et certains autres boïars voulaient avoir pour prince le duc de Nemours ou le duc de Leuchtenberg, de sang français [44]. Le consul de France à Bucarest n'avait pas été initié dans le complot, mais celui de Jassy, Hubert, le soutenait de toutes ses forces, et il commençait déjà à parler, non plus des Moldaves et des Valaques, mais des *Roumanes* [45].

Câmpineanu se rendit à Constantinople d'abord, où il parla aussi bien au Grec Aristarchi, représentant de Michel Sturdza, qu'au baron Roussin, ambassadeur de France auprès de la Porte. Ce dernier se montra opposé au grand projet. Mais le chef de l'opposition nationale valaque n'en alla pas moins à Paris ou à Londres, sans que nous

puissions suivre à ce moment la marche de ses négociations. Son plan était cependant connu par les Turcs, qui donnèrent l'ordre, par firman, de le conduire à Philippopolis comme exilé politique. Le gouvernement autrichien le fit donc revenir alors qu'il avait déjà quitté Vienne, pour le soustraire à l'exécution de cette mesure. Alexandre Ghica, dont il avait préparé la chute, eut la magnanimité d'arracher à ses patrons de Constantinople la grâce de son adversaire[46].

Câmpineanu resta quelques temps enfermé au couvent valaque de Mărgineni, et la chanson populaire fredonnait: „Allons, frères, à Mărgineanu pour délivrer Câmpineanu": il en sortit seulement grâcié par la Russie, en 1841[47].

En ce qui le concernait le prince lui-même, il avait dû répondre, en septembre, au nouveau consul de Russie, Titov, et ses déclarations portaient que, bien qu'il eût parlé aussi à Colson, en janvier passé, il ne pouvait être responsable des „bavardages de Bucarest, de Paris ou de Londres, où l'on pouvait agiter la question de la réunion des deux Principautés et d'une ligue slave[48]. Il ne resta de toute cette affaire que la brochure secrète de Colson, publiée en août et répandue dans un cercle très restreint, *Précis des droits moldo-valaque,* qui est, de fait, le mémoire du parti de Câmpineanu et le premier manifeste des unionistes roumains[49]. Elle faillit perdre d'opinion Michel Sturdza, le Tzar Nicolas ayant parlé de la possibilité de „faire enlever de chez lui ce Hospodar à l'aide de quelques Cosaques"[50].

Or l'idée de la réunion des Principautés fut reprise aussitôt par la Russie. Le consul de Bucarest, Rückmann, qui s'était rendu antipathique à tant de monde et qui devenait impossible par son mariage, avec une Roumaine, femme divorcée d'un boïar, fut remplacé par Titov et puis par un autre Russe authentique, moins raide dans ses allures que cet Allemand, Dachkov. On a vu que Nicolas I intervint pour la délivrance de Câmpineanu. On fit savoir aux Valaques qu'on regarderait, de bon œil la naturalisation du général Kisselev, l'ancien président-plénipotentiaire aimé par toute l'aristocratie, qui avait refusé cet honneur alors qu'il tenait les freins du pouvoir en 1831. On commença à ventiler l'idée d'en faire le prince de la Moldo-Valachie future, et, à cette occasion, la candidature du duc de Leuchtenberg, gendre du Tzar, surgit de

nouveau[51]. Le 13 et le 27 avril la „Gazette d'Augsbourg" parle du royaume dace qu'on pourrait établir[52].

Colquhoun était fortement compromis dans l'affaire Câmpineanu. À la suite d'un incident que son commis de chancellerie, le Grec Aspréa, eut avec la police valaque, il eut une explication vive avec Ghica lui-même, qui lui déclara devoir s'interdire désormais toute relation personnelle avec lui. Des publications intempestives rendirent bientôt la brouille irréparable[53]. Le gouvernement anglais soutint cependant son représentant[54]. Palmerston ne donna aucune réponse aux plaintes portées par le prince[55]. Lorsque Colquhoun partit, au courant de cette même année 1840, pour expliquer à l'ambassadeur anglais de Constantinople sa conduite[56], il revint avec un firman que Ghica s'obstina à ne pas exécuter[57]. En septembre 1841 il quittait de nouveau la principauté pour se rendre à Londres, et le prince employa aussitôt l'occasion pour presenter ses excuses à Lloyd, vice-consul de Brăila, qui remplaçait son superieur, tout en désignant dans sa note celui-ci comme la seule cause du conflit[58]. De nouveau le ministère anglais prit fait et cause pour son représentant, et le malheureux prince dut s'exécuter, remplissant toutes les formes prévues, dans le firman et regrettant ses „propos inconvenants" [59]. Mais Lloyd avait remplacé comme consul Colquhoun, dont les fonction venaient de finir. Quelques mois plus tard Ghica était destitué par les deux Puissances dont dépendait son règne.

Le seul confident du prince, réduit à se chercher des amis parmi les agents étrangers, fut donc après l'affaire Câmpineanu le consul de France. Châteaugiron avait fait place à Billecocq, personnage romantique, remuant et très entiché de sa personne, qui, rêvant d'un grand rôle politique, croyait pouvoir faire de ce poste médiocre de Bucarest sa première plate-forme. On pense bien la manière dont fut continuée une politique qui allait amener à un certain moment la réalisation des plus beaux rêves de la race roumaine. Quant à l'opposition valaque elle avait disparu: ses chefs n'avaient plus de velléités innovatrices, et Câmpineanu servait la politique russe. Les mécontents d'une nouvelle espèce, professeurs comme Jean Eliad, étudiants comme Nicolae Bălcescu, n'avaient encore aucune relation avec les consulats des Puissances occidentales. Du reste, Billecocq était trop occupé à soutenir les intérêts d'Alexandre Ghica déchu

contre son successeur, un jeune boïar de qualités brillantes, Georges Bibesco [60], et le représentant provisoire de l'Angleterre n'avait nullement les qualités d'un diplomate capable d'apprécier les aspirations d'un peuple en plein renouveau.

Sous le règne de Bibescu, Colquhoun reparut, accueilli par les commentaires méprisants de son collègue français [61]. Il lui donna raison, car, quelques mois plus tard, on le voit se présenter en amoureux de la fille aînée de dix-neuf ans, du prince, ce qui amena encore une fois la brouille entre la Cour valaque et le consulat d'Angleterre [62]. La jeune princesse dut épouser un boïar Filipescu [63]. Mais Colquhoun eut la satisfaction de recevoir en 1846 la gérance du consulat de France des mains de Billecocq, désespéré d'avoir été vaincu par son ancien ennemi Bibesco [64]. Les mauvaises relations entre le consul et le prince n'en furent pas changées du reste [65].

Aussi le nouveau mouvement vers la liberté que les Roumains tentèrent en 1848, bien que dirigé contre le protectorat russe, ne trouva-t-il pas, à une époque où, du reste, l'ancien antagonisme paraissait avoir cédé à des considérations présentes, aucun appui dans les consulats des grandes Puissances libérales de l'Occident. Lorsque Michel Sturdza se saisait de la personne des jeunes gens qui complotaient contre son trône (mars), le seul rôle joué par les agents de l'Angleterre dans les Principautés fut celui d'abriter à Brăila, dans la maison du vice-consul, quelques-uns des chefs qu'on emmenait en exil dans quelque lointaine province turque. Parmi ceux qui lui durent leur liberté se trouvait cet Alexandre Cuza, qui devait être, une dizaine d'années plus tard, le premier chef des Principautés Unies, de la Roumanie depuis si longtemps rêvée. Le vice-consul Cunningham, qui avait représenté aussi les interêts de la France [66], se présenta sur le Danube dans une barque remplie d'Ioniens armés; il était bien décidé à faire évader les victimes de la vengeance de Sturdza [67]. Et ces mêmes Ioniens firent la garde autour de la maison où se trouvaient ces révolutionnaires qui se dirigèrent ensuite vers l'Occident pour continuer leur propagande nationale [68]. Ceux-ci avaient craint d'être décapités à leur arrivée à Măcin, sur la rive turque. Ils demandèrent à Constantinople, à l'ambassadeur d'Angleterre, d'intervenir pour la libération de leurs amis qui se trouvaient encore entre les griffes de celui qui jadis, appuyé sur les révolutionnaires de Bucarest, avait voulu être roi des Principautés Unies avec l'appui de l'Angleterre [69].

Lorsque Eliad et quelques partisans levèrent ensuite, à Islaz sur le Danube, le drapeau de la révolution et que des jeunes gens à peine revenus de Paris contraignirent Bibesco à abandonner sa Capitale, si quelques conseils furent donnés par le chancelier du Consulat d'Angleterre, Grant, dont un des jeunes chefs de cette République improvisée, C.A. Rosetti, devait épouser la sœur, – une nature héroïque, d'un admirable dévouement à la cause que represéntait son mari, – le consul ne s'en mêla pas ouvertement, pas plus que celui de France, alors que le consuls de Russie prirent toutes leurs mesures pour amener l'invasion des armées russo-turques, destinées à étouffer après trois mois de tâtonnement la révolte des Valaques, faite au nom même de ces principes que Palmerston avait officiellement consacrés neuf ans auparavant et parmi lesquels on trouve celui de „se donner des institutions telles qu'on attire les Banatiens, les Transylvains et les Bucoviniens à se réunir à la Valachie“ [70].

L'agent britannique ne faisait que suivre, du reste, l'attitude du consul de la nouvelle République française, de Rion: Colquhoun se borna à recommander à l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la Porte Jean Ghica, fils de grand boïar et cependant ancien professeur à Jassy, qui devait être, trente ans plus tard, en même temps que ministre de Roumanie à Londres, le partisan le plus typique de l'ancienne politique anglaise conservatrice et turcophile dans le nouvel État roumain, à la création duquel il eut le bonheur de pouvoir collaborer. À un moment où des Turcs, comme Émin-Effendi, premier-interprète de la Porte, étaient d'avis que „le mieux dans les intérêts de la Porte serair de réunir les deux Principautés en une seule et de les mettre sur un pied de guerre formidable, capable d'un imposer à la Russie et à l'Autriche“ [72], le gérant de l'ambassade d'Angleterre, tout en contestant le droit du Tzar d'occuper et faire occuper les Principautés, renvoya Ghica à l'ambassadeur qui devait bientôt arriver, cet ambassadeur qui allait être pendant de longues années sur le Bosphore un dictateur chrétien, Stratford Canning [72]. „La Porte“, écrit l'agent de la Révolution, „nous veut du bien, les conseils de la France et de l'Angleterre en notre faveur ne lui manqueront pas, mais, lorsque l'affaire deviendra sérieuse et que la Russie parlera haut, on vous abandonnera“ [73]. C'est ce qui arriva [74]. Malgré l'intervention de Canning, l'envoyé de la Porte, Souléiman-

Pacha, vint sur le Danube comme enquêteur contre une simple révolte [75].

Cependant, – et bien que Canning eût désapprouvé le mouvement –, vers le commencement d'août ce fut Colquhoun qui se rendit à Giurgiu pour protester contre l'entrée des troupes turques en Valachie [76]. Il ne devait pas l'arrêter, et la sentence de Canning avait été déjà prononcée: il faut renoncer aux idées démocratiques [77], qui, du reste, s'étaient compromises par cette anarchie parisienne destinée à provoquer la restitution de l'autorité sous la forme de l'Empire napoléonien restauré. À la Chambre des Communes, Palmerston, qui avait soulevé jadis la question de l'avenir des Principautés, répondra à une interpellation en exprimant l'opinion *que la Russie, en intervenant, n'a commis aucun acte contraire aux traités, qu'elle n'a fait qu'acquiescer à la demande expresse du prince de Moldavie et que, du reste, il ne s'agissait pas d'une annexion, mais d'un simple provisorat*[78].

Après la réception enthousiaste faite à Souléiman, on dut accepter l'entrée en maître de Fouad, le nouveau représentant du Sultan et le futur Grand-Vizir de l'ère des réformes, du „tanzimat"; il commença par faire cannoner les pompiers de Bucarest, qui étaient sortis en camarades devant les troupes turques (septembre). Les notables de Bucarest, puis la lieutenance princière instituée par le commissaire turc précédent à la place du Gouvernement provisoire républicain avaient choisi cependant Colquhoun pour intervenir auprès de Fouad. Il reçut de la bouche du plénipotentiaire ottoman la déclaration brève qu'un Caïmacam selon la coutume doit être installé sur les ruines du régime révolutionnaire et que, du reste, la population jouira d'une amnistie complète. Il n'insista pas plus, n'ayant pas l'ordre de le faire [79].

La révolution était finie, et ses chefs furent heureux d'échapper à la captivité pour pouvoir se réfugier en Occident et y commencer cette propagande infatigable, ayant pour but la formation de la Roumanie unique que leurs pères avaient demandée déjà aux Anglais et aux Français de 1839.

Cette propagande n'eut pas de représentant à Londres. Le manque de relations culturelles entre l'Angleterre et les Principautés en était la cause, alors que des liens étroits unissaient à la littérature et à l'âme française la renaissance roumaine, dont les chefs

cherchèrent un abri à Paris, que quelques-uns connaissaient déjà par leurs études, et en firent le centre de leur activité patriotique. On avait pensé cependant un moment à confier ce poste de défenseur en Angleterre des droits roumains à Jean Ghica, qui parlait l'anglais [80]; bientôt cependant il accepta des Turcs la mission de réformer l'île de Samos en qualité de bey chrétien. A.G. Golescu, un des plus enthousiastes parmi les jeunes, puis Rosetti aussi voulurent se charger de cette mission [81].

Colquhoun, qui avait continué ses fonctions sous la lieutenance princière, n'était pas intervenu plus que son collègue français; au moment où Ghica lui-même déclarait que certaines sympathies turques s'étaient brisées contre l'indifference anglaise [83], le consul se bornait à transmettre l'argent du trésor, déposé chez lui, et la correspondance des exilés, dont il avait recommandé la sécurité personnelle au commandant de l'armée turque, le rénégat croate Omer-Pacha [83]. Eliad et le major Tell, membres de l'ancien gouvernement, avaient été recueillis dans sa maison [84]. Il insista personnellement auprès de Georges Magheru, qui, comme général, „capitaine" au nom du gouvernement déchu, comandait quelques miliers de pandours paysans en Olténie, pour lui demander de déposer les armes et ne pas entreprendre une action qui „ne peut qu'être fatale à la Valachie entière", et les soldats villageois se dispersèrent en pleurant de rage. L'invitation présentée par le chancelier Grant avait eu un plein succés [85]. Canning avait imposé déjà sa direction, aveuglément, „impitoyablement" [86] turcophile, à la politique anglaise en Orient, dont il fut le maître exclusif et indiscuté avant et après la guerre de Crimée, qui devait être sa grande œuvre politique.

Pendant les quelques mois qui précédèrent l'installation des nouveaux princes dont le règne était fixé à sept ans – leurs prédécesseurs étaient à titre viager, sauf destitution ou révolution –, Barbu Stirbey en Valachie et Grégoire Alexandru Ghica en Moldavie, Colquhoum prit sur lui de défendre ceux qui s'étaient compromis dans la révolution contre les actes arbitraires des Russes, dont les troupes s'étaient réunies aux troupes ottomanes. Canning lui-même dut intervenir pour arrêter ces mesures, qui atteignaient aussi des sujets britaniques [87]. Il craignait que les Principautés passeront sous la souveranité du Tzar, lui qui voulait les maintenir à tout prix,

et quels que fussent les sentiments de leurs habitants, sous celle du Sultan[88]. Il parla donc énergiquement, le 23 novembre, au nom de la France aussi, invoquant cette garantie de l'intégrité territoriale ottomane que ces deux Puissances avaient prise sur elles, de concert avec la Russie, à la fin de la crise égyptienne, en 1841[89].

Déjà avant la fin de l'année, A.G. Golescu était arrivé à Londres, et il parvenait à faire passer dans le *Morning Herald* un article étendu sur la révolution valaque[90]. Il rappelait les services rendus par les Roumains, au XV-e siècle, lorsque leur héroïque défense du Danube et des Carpathes sauva la chrétienté du danger turc, et les traités qui garantissaient envers la Porte leur autonomie, le devoir qu'avait donc l'Europe de leur rendre l'ancienne souveraineté, ne fût-ce que pour empêcher l'expansion russe vers Constantinople. La récente révolution avait été imposée à ce peuple malheureux par l'Europe occidentale et par la Turquie elle-même, qui avaient demandé des actions comme preuve de leur mécontentement contre le régime de protection russe. Ne fallait-il pas une réforme profonde des institutions, à un moment où la Turquie elle-même travaillait à la sienne? „Nous pensions devenir rebelles contre l'esprit de l'époque et la volonté de Dieu si nous n'entrions pas dans la large voie que la providence a ouverte à l'Humanité“ [91]. Parlant à un public conservateur, Golescu relevait que ce mouvement n'avait pas présenté les excès des révolutions de Paris et de Galicie, étant seulement „une déclaration de principes, une grande manifestation populaire, un festival national“. Il paraît que la Providence elle-même soit intervenue pour empêcher les violences et l'effusion du sang. On a envoyé le tribut à la Porte, on a acclamé le Sultan, „gracieux suzerain“. Souléiman-Pacha avait été reçu comme un protecteur de la liberté nouvelle, en lui sacrifiant la forme du gouvernement et en s'offrant à accepter de la Porte des changements dans la Constitution. La Russie n'a pas été insultée non plus, et on parlait d'une reconnaissance éternelle en échange pour le geste du Tzar renonçant à un protectorat qui étouffe la nationalité roumaine. Malheureusement la Turquie, n'étant pas soutenue même par les Puissances libérales, a cédé à la diplomatie russe et a rétabli violemment un ordre de choses odieux.

On ne pourrait pas qualifier assez durement, ajoute courageusement l'émissaire valaque, la désertion de l'Angleterre, de

la France et de l'Allemagne, du Parlement de Francfort, de ces pays de liberté. L'abandon d'un peuple dont la situation géographique peut leur être si utile est un crime contre leurs propres intérêts. Si cependant cette indifférence devait durer, il y aurait une seconde révolution sur le Danube, et tout l'Empire Ottoman en sera enflammé; plus que cela même, car „notre petit pays est la clef de voûte du grand édifice européen"[92]. On en appelle à tous les peuples frères, et même au peuple russe, pour que cette catastophe puisse être évitée. Un bref exposé historique et un chaleureux appel à la conscience anglaise furent ajoutés par le rédaction du journal. Mais Golescu quitta bientôt Londres, et la propagande roumaine s'arrêta à ses premiers pas[93].

En mars 1849 cependant la question des Principautés fut débattue à la Chambre des Communes. Lord D. Stuart demanda la raison pour laquelle les Russes occupent encore ces Principautés qu'ils avaient déclaré vouloir évacuer après le rétablissement de l'ordre: il considérait la question aux points de vue seuls des droits de la Turquie et des intérêts de commerce de l'Angleterre. Lord Palmerston renouvela l'assurance que tout ce qui concerne l'intégrité territoriale de la Turquie lui tient à cœur et qu'il n'est guère disposé à participer à un depècement des États du Sultan, de sorte qu'il ne pourrait pas admettre que d'autres en tirassent des avantages. Le commerce anglais dans l'Empire est en continuel progrès. Aussi se félicite-t-il de pouvoir annoncer que, de fait, les troupes du Tzar se retireront aussitôt que la situation intérieure des deux pays se sera suffisament consolidée, d'après l'avis même de la Porte. L'opinion du ministre, qui appréciait la politique prudente adoptée par la Russie pendant cette ère de troubles et sa décision de n'intervenir nulle-part, était, comme auparavant, que le Ministère de Pétersbourg, n'a en vue aucun changement de frontières. Le tout n'est plus qu'une question de temps. Il ajouta, en ce qui concerne ces revendications roumaines qu'il évita de désigner, que l'intention de la Porte est certainement celle d'introduire des „améliorations et réformes nécessaires".

Nous ajouterons que tel parmi les membres du Parlement s'empressa d'ajouter que, si les buts de Nicolas I étaient différents de ceux qu'on venait d'indiquer, il aura certainement une guerre maritime avec l'Angleterre, qui combattra pour empêcher la confiscation du Danube inférieur[94]. Le „Morning Chronicle"

admettait cependant que le traité d'Andrinople aurait autorisé la Russie à intervenir dans les Principautés, même contre la volonté de la Puissance suzeraine [95].

De fait, les troupes impériales commecèrent à se retirer en 1856, mais bientôt elles furent rappelées en deçà du Pruth. Les prétentions du Tzar, manifestées par la mission de Mentschicov, au droit de protéger tous les membres de „l'Église gréco-slave" dans le pays du Sultan, menaçaient l'indépendance de la Turquie. Les principes directeurs de Canning étaient donc directement et brutalement atteints. Il fit tout son possible pour encourager les ministres turcs, habitués à céder, et, de fait, ce fut lui, l'ambassadeur tout-puissant à Constantinople, qui, ayant mis en branle l'ambition française, si intimement liée à la protection des catholiques en Orient – car il était question en première ligne du champ de rivalité qu'étaient les Lieux Saints –, déclara à l'empereur du Nord une guerre que le Ministère de Londres ne fit qu'enregistrer et servir.

Cette guerre se termina par une victoire, par une grande victoire tardive sur la Russie. Lorsque les diplomates de l'Europe se réunirent d'abord à Vienne, pour des préliminaires, puis à Paris pour revoir, sous la présidence de l'Autriche, contre l'ancienne France impériale de Napoléon I-er, de la France impériale de Napoleon III, les clauses des traités conclus à Vienne, sous la présidence l'Angleterre proposa, il est vrai, de demander aux habitants des Principautés, d'après le système qui avait changé la forme politique de la France, leur opinion en ce qui concerne ces réformes dont avait parlé quatre ans auparavant Palmerston et que la Turquie n'avait jamais envisagées sérieusement. Palmerston fut même un des principaux facteurs de l'idée d'Union. Mais il n'entendait nulement porter atteinte par le création d'une Roumanie unifiée aux droits intangibles de la Turquie: Canning s'y opposait de toute sa volonté prépondérente, et il n'y avait pas eu à Londres cette propagande roumaine qui aurait pu déterminer un courant d'opinion plus fort que la résistance de ce diplomate intelligent e opiniâtre.

Les rapports de Thouvenel, ambassadeur de France auprès de la Porte, nous montrent journellement tous les efforts qu'il fallut à l'Empereur Napoléon pour faire triompher contre la résolution implacable du représentant de l'Angleterre son point de vue, qui était celui de l'Union des deux Principautés. Encouragée ouvertement par

Canning et subrepticement par l'ambassadeur de l'Autriche, qui appréhendait dans le nouvel État danubien unifié un point d'appui pour les revendication des trois milions de Roumains qu'elle détenait dans des conditions d'infériorité absolue, la Porte résista à tous les moyens de la persuasion.

Ayant nommé comme second Caïmacam en Moldavie, chargé de présider aux élections du „Divan ad hoc" („Assemblée à but déterminé") qui devait manifester les voeux des Roumains de cette Principauté, un jeune Grec ambitieux, rêvant du trône, Nicolas Vogoridès, elle s'entendit avec lui pour la falsification des listes électorales, et le résultat de cette manipulation malhonnête allait être confirmé par le Vizir, lorsque Napoléon ordonna à Thouvenel d'amener pavillon et de s'embarquer pour la France. Il fallut cette pression menaçante pour que les listes fussent cassées, et on pense bien que l'assemblée élue sur une base tout à fait nouvelle énonça formellement le voeu d'Union.

Mais l'Empereur des Français avait vu, à Osborne, la reine Victoria, et, pour gagner, contre Canning, l'appui de la Cour et du Ministère, il avait fait des concessions étendues en ce qui concerne la forme du nouvel État. Cette Union allait comprendre deux princes, deux Assemblées, deux armées; une commission législative siégeant à Focşani, sur la limite même entre la Moldavie et la Valachie, et une banderole commune sur les drapeaux distincts représentaient la faible innovation dans laquelle on avait transmué un si grand projet. L'Angleterre avait gagné la partie: rien n'était changé dans les ressorts essentiels de la Turquie intangible[96].

En dehors de ce souci l'Angleterre n'hésitait pas à se mêler des affaires roumaines. Lorsque Colquhoun, qui était devenu le plus expérient et le plus influent des consuls à Bucarest, signala à Constantinople et à Londres la cession de nouveaux terrains, à titre de location, obtenus par le Compagnie autrichienne de la navigation à vapeur du Danube, elle protesta, accusant l'ancien prince Ghica, devenu Caïmacam de Valachie, d'avoir soutenu ces empiètements[97]. Colquhoun ne se gênait pas de critiquer avec sa vivacité habituelle la conduite des troupes autrichiennes, qui, dès 1854, profitant de la guerre, s'étaient établies dans les Principautés, sur la base d'un traité formel avec celle de la part des Russes[98].

On en revint cependant; pendant l'été de l'année 1857 le consul faisait, à l'occasion d'un banquet l'éloge du général impérial Marziani, et le représentant de l'Angleterre dans la commission d'enquête, envoyée de Constantinople sur le Danube, qui n'était autre que sir Henry Bulwer, se réunissait à ses collègues autrichien et turc pour se plaindre de ce que toute la sympathie des populations vienne vers le délégué français[99]. Bien qu'habitant à Paşcani, près de Bucarest, une maison de campagne du Caïmacam, Bulwer n'hésita pas à se déclarer, par l'envoyé spécial qu'il député à Ghica, – son propre neveu, le capitaine Bulwer, – ennemi de celui qui permettait que de pareils actes fussent dirigés contre sa dignité personnelle[100]. Cette attitude haineuse fut aussi celle du secrétaire Dalyell, qui remplaça en 1857 Colquhoun, appelé à Londres pour des consultations. Et, lorsque celui-ci revint, il rendit responsable des manifestations francophiles, générales et enthousiastes, Ghica lui-même, jadis son protégé, dont il découvrit aussitôt tous les défauts, du reste réels, comme administrateur[101]. De son côté, Henry Churchill, consul à Jassy, protestait énergiquement contre le remplacement de celui des trois nouveaux Caïmacams appelés à présider à l'élection du prince qui était considére comme plus froid à l'égard de l'Union[102].

Cette inimitié contre une cause mal connue et encore plus mal appréciée gagna bientôt tout le monde politique anglais. En vain, le 4 mai 1858, Gladstone, soutenu par Deasy, releva-t-il à la Chambre des Communes, non seulement la situation internationale des Principautés, mais aussi la cause nationale des Roumains, qui méritait au moins l'atention prêtée à la cause serbe. Le sous-secrétaire du Foreign Office traita la question comme peu intéressante; lord John Russel prêta son autorité aux appréhensions turques; Disraëli, membre du Cabinet, déclara vouloir s'en tenir à l'accord conclu avec la France; et Palmerston lui-même ajouta ne pouvoir interpréter la demande d'un prince étranger pour la Roumanie unie que comme l'intention d'installer à Bucarest un prince russe ou dépendant de la Russie, – c'est-à-dire ce duc de Leuchtenberg, dont Stirbey lui-même avait soutenu la candidature en 1848. La Chambre rejeta donc, avec 292 voix contre 114, la motion Gladstone, qui aurait été une manifestation solennelle pour la cause de l'Union[103].

Ce qui arriva fut un coup d'initiative inattendu de la part des Roumains. Les Moldaves ayant élu, en janvier 1859, comme prince un

„homme nouveau“, Alexandre Cuza, les votes des Valaques se réunirent sans exception sur le personne du même, en 5 février suivant. C'était créer l'Union personnelle, et celui qui la réalisait avait aussi bien l'intention que les moyens d'en arriver bientôt à l'Union réelle. „Tous les agents des Puissances garantes“, écrit le consul de France, Béclard, „ce jour-là étaient réunis dans la .tribune diplomatique. Malgré les sentiments divers qui nous agitaient, je suis sûr qu'aucun de vous n'a assisté, sans en subir l'influence, à ces touchantes manifestations“ [104]. Colquhoun pouvait donc voir dans la personne du prince moldave de 1859 cette réunion de la Valachie avec la Moldavie que son Ministère avait conçue, dans la personne de Michel Sturdza, prince moldave, vingt ans révolus auparavant. Bulwer lui avait télégraphié aussitôt: „La double élection est recommandée comme un cas exceptionnel à l'approbation de la Porte, et elle sera probablement admise“ [105].

Il ne reçut pas les instructions dans le sens de protester contre cette manière détournée d'arriver au but que s'étaient proposé les unionistes. Les formes avaient été, du reste, scrupuleusement observées, et la Porte elle-même ne trouva rien à redire devant le „fait accompli“. Deux ans plus tard, elle reconnaissait formellement un seul État roumain, avec Cuza comme prince viager. Le rôle des agents britanniques en fut diminué du coup; ils n'étaient plus que des consuls comme tous les autres, n'ayant pas d'affaires diplomatiques à leur charge. Et cependant nous désirerions connaître aussi par les rapports de Colquhoun et de son successeur ce règne fécond de sept ans, qui, après avoir amené la sécularisation des terres détenues par les couvents grecs de Turquie et la création de la propriété paysanne, finit par une abdication forcée, en février 1866.

L'élection du nouveau prince, Charles de Hohenzollern, de la branche catholique de Sigmaringen, descendant, par les femmes, des Beauharnais – comme les Leuchtenberg – et des Murat, et client politique de Napoléon III, donna prétexte à la Porte, qui était dominée par les chefs du Tanzimat nationaliste, de réclamer des garanties de la part de cette Roumanie nouvelle, dont l'indépendance avait été si souvent discutée dans le dernier temps. On voulait à Constantinople que le nouvel „Hospodar“, nommé par firman et investi par le Sultan, reconnût que son État fait „parti intégrante“, de l'Empire ottoman et que, par conséquent, il n'a pas le droit de

s'arroger aucun des privilèges souverains, comme la frappe des monnaies, la création d'un Ordre, la conclusion de traités, les relations directes avec les Puissances étrangères etc.

Dés le début, l'Angleterre – et, du reste, la France aussi – fut du côté de la Turquie, dont elle continuait à veiller jalousement, non seulement l'intégrité territoriale absolue, mais aussi toutes les prérogatives [106]. L'esprit de Canning régnait encore à l'ambassade britannique de Constantinople [107]. La Roumanie voulait son indépendance; elle était donc l'ennemie de l'ordre établi en Orient par la victoire anglaise de 1856; tout moyen diplomatique était bon pour enrayer le progrès de ces tendances [108]. Maintenant ce point de vue, l'ambassadeur britannique auprès du Sultan, l'influent lord Lyons, accorda pourtant son appui pour la reconnaissance de Charles I-er [109]. Mais il devait intervenir bientôt pour dissuader au gouvernement roumain tout appui à donner aux bandes bulgares combattant pour la liberté de leur patrie [110]. Son successeur, sir H. Elliot, eut une attitude encore plus dure envers la Roumanie, chaque fois qu'il pouvait croire à une intention qu'aurait cet État de se dégager des liens qui le retenaient à la Turquie déchue [111]. Il conseilla même au Vizir de tancer les Roumains pour leurs prétendus empiètements sur le Danube, en 1873 [112].

L'intérêt des cercles anglais pour les Principautés était purement économique. Dès 1867, lorsqu'il s'agit de construire le réseau de voies ferées que les pays du Danube attendaient depuis longtemps, des Anglais se réunirent aux Autrichiens pour demander la concession Ofenheim: déjà sous le prince Cuza la Maison Barkley et Stanforth avait conclu une convention pour l'établissement des ponts de fer, qui ne fut pas exécutée [113], et on se rappelle que le ligne Cernavoda-Kustendsché (Constanța), dans la Dobroudscha turque, fut de création anglaise aussi. L'ingineur Hartley, dont il sera parlé aussi ailleurs, forma après 1870 le projet d'une double ligne ferée du Pruth, allant de Jassy à Galatz [114]. La concession Crawley [115], – une Compagnie anglaise avait donné déjà la ligne Giurgiu–Bucarest, provoqua de longs débats et eut une fin malheureuse.

Une autre question intéressante pour le public anglais était celle de la situation des 300 000 Juifs, la plupart d'origine allemande et parlant un dialecte galicien, donc tout à fait isolés de la masse paysanne du peuple roumain, qui s'étaient établis, surtout au XVIII-e

siècle et dans les premières années du siècle suivant, vivant du petit commerce aux dépens de la classe laborieuse. Une puissante agitation en Occident avait pour but de contraindre le gouvernement roumain à leur accorder cette plénitude des droits politiques – car ils avaient eu toujours tous les droits civils – que cette population adonnée en gain seul n'avait jamais pensé à réclamer. Moïse Montefiori, représentant chaleureux de ce mouvement d'émancipation, fit un voyage sur le Danube en 1867. Revenant de ce voyage, qu'il n'avait pas poursuivi jusqu'en Moldavie même, il fit à Londres la déclaration loyale qu'il n'y a jamais eu de persécutions dirigées contre les Juifs et que le prince lui-même l'a assuré qu'il ne les tolérerait jamais [116]. Aussitôt cependant que des mouvements antisémites purent être seulement soupçonnés, il y eut une violente intervention anglaise [117].

Et enfin l'Angleterre était représentée pour les travaux accomplis aux embouchures du Danube, au nom de la commission européenne, par cet ingénieur dont le nom en restera pour toujours inséparable, sir Charles Hartley. On avait eu même, un moment, en 1869, l'idée d'employer ses connaissances pour faire dans la Bessarabie méridionale, encore réunie a la Roumanie, au village de Cibriano, un grand port de mer dont la construction n'aurait demandé que vingt millions [118].

Lors de son voyage en Occident, en 1874, après avoir vaincu les premières et plus grandes difficultés de sa carrière, le prince de Roumanie, accompagné de sa jeune femme, visita incognito Londres aussi la princesse Elisabeth y fut reçue, non par la reine Victoria, qui „était sur le point de se rendre en Écosse" – lord Derby, ministre des. Affaires Étrangères, s'était aussi absenté –, mais par la princesse Louise, mariée au marquis de Lorne, par le prince et la princesse de Galles et par le duc d'Edinbourg et sa femme, cette Grande-Duchesse Marie entre laquelle et le visiteur roumain on avait esquissé jadis ce projet de mariage qui avait amené celui-ci à Livadia [119]. Celui qui conduisit à Oxford les hôtes princiers fut Max Müller, le grand philologue. À Chislehurst, celui qui devait son trône à Napoléon III déposa une couronne sur le tombeau de l'Empereur. Il connut aussi Canning, âgé alors de 86 ans et peu capable d'entretenir une conversation suivie, et assista activement, – prenant même la parole parmi les convives du banquet, pour recommander cette voie plus

courte vers l'Orient qui est son pays, – au congrès des orientalistes, dont les préoccupations ne s'étendaient pas cependant sur cet angle européen des Balcans. „La Roumanie", écrivait Charles I-er, „est ici une terra incognita, et les sympathies pour la Turquie sont si grandes, qu'il est sans aucune utilité de combattre contre cette marotte. Cependant je me suis mis en relations avec quelques Anglais influents". On n'avait à aucun prix voulu reconnaître au prince la qualité d'un chef d'État ayant le droit d'entretenir des relations personnelles à l'étranger.

Cette attitude fut conservée aussi pendant la grande crise turque qui s'ouvrit en 1875, à la suite des agitations autrichiennes tendant à faire de François-Joseph un Empeureur latin d'Orient, par la révolte des Bosniaques et Herzégoviniens en 1875–1876. On sait les efforts extraordinaires que fit l'Angleterre pour empêcher, contre les projets de décentralisation et de tutelle européenne d'Andrássy, toute atteinte qu'on aurait voulu porter à la dignité même de l'Empire turc dégénéré. À la conférence de Constantinople, tenue après la déclaration de guerre et les défaites de la Serbie, à la fin de l'année 1876, lord Salisbury lui-même employa sa grande autorité pour contrecarrer les intentions d'Ignatiev, le tout-puissant ambassadeur de Russie. Comme l'aveuglement de la Turquie „constitutionnelle", la folle confiance de Midhat-Pacha et de ses adhérents ne faisaient que servir – contre les résolutions de la conférence pacificatrice, de Londres – les intrigues des panslavistes, on allait bien arriver à cette guerre entre la Russie et la Turquie que tout le monde redoutait (avril 1877).

La Roumanie avait suivi d'abord une politique de stricte neutralité, dont elle attendait la reconnaissance de ses droits traditionnels de pleine souveraineté à l'intérieur et des concessions sur le Danube, même l'abandon des embouchures du fleuve, que le congrès de Paris avait réunies à la Moldavie avant de les confier définitivement au Sultan. En novembre 1876, Jean Ghica, turcophile convaincu et admirateur de l'Angleterre, laquelle aurait soutenu volontiers, en 1863, la candidature de cet ami de Canning contre le prince Cuza [120], fut envoyé à Londres pour exposer à Salisbury lui-même ce prétentions modestes; on ne voulait, contre les intentions d'envahissement des Russes et la mauvaise volonté, doublée d'un si opiniâtre orgueil, de la Turquie, que consolider, dans l'intérêt même des grandes Puissances, cette „barrière forte contre des tendances

qui, à des époques périodiques, menacent la tranquillité et l'équilibre politique en Orient"; on veut fortifier le pays, assurer son avenir – et rien de plus. „La garantie de l'Europe", disaient ses instructions, „telle qu'elle existe actuellement, telle qu'elle résulte des traités de Paris pour la Roumanie, n'est pas suffisante, et il serait d'un intérêt européen qu'elle soit rendue plus efficace". Or, la réponse fut que l'Europe, s'en tenant à son propre programme, ne peut s'engager dans aucune action séparée et que le moment est mal venu – le ministre anglais connaissait déjà la résolution du Tzar de se faire restituer les trois districts de la Bessarabie méridionale: Cahul, Bolgrad et Ismaïl, rétrocédés à la Moldavie, dont ils avaient été d'abord détachés en 1812, par le même traité de Paris, – de soulever des questions relatives au Danube inférieur[121]. Lorsque les offenses apportées au prince par le régime constitutionnel otoman, non moins que les intérêts actuels du pays et ses traditions historiques amenèrent la conclusion d'une convention avec la Russie, d'autant plus nécessaire que les troupes du Tzar auraient en tout cas passé le Pruth, l'Angleterre fut indignée de cet acte de „trahison". Personne des hommes politiques consultés par le prince en avril n'avait parlé, du reste, de l'Angleterre; ceux qui ne voulaient pas d'une collaboration avec la Russie invoquaient l'appui de l'Autriche, qui avait déjà signé une convention secrète avec sa rivale, lui abandonnant les districts bessarabiens en échange pour son propre établissement en Bosnie et Herzégovine[122].

On n'essaya même plus, pendant cette guerre qui donna aux Roumains la gloire de Plevna, mais amena leur dépouillement final, – avec la compensation, acceptée de mauvais gré, de la Dobroudscha turque, – de sonder les intentions de l'Angleterre, même au moment où le chancelier Gortschacov, énervé par les réclamations roumaines, menaçait de faire désarmer les troupes qui avaient sauvé, en août 1877, l'armée du Grand-Duc Nicolas. On connaissait bien la conception anglaise: alliée de la Russie, la Roumanie ne pouvait pas invoquer la médiation d'un tiers et d'autant moins son opposition énergique contre la Puissance même qu'elle s'était empressée de suivre dans sa nouvelle croisade balcanique.

Tout en ne manquant pas de ménager le Tzar, dont les troupes furent cependant empêchées d'entrer à Constantinople par l'apparition de la flotte britannique, la politique de Disraëli, lord Beaconsfield, continua celle de Palmerston dans la dernière phase. L'Angleterre ne parla au congrès de Berlin, où ce ministre même la

représentait, que pour demander et imposer ce qu'il appelait – comme s'il se fût agi d'une ancienne population indigène et asservie – „l'émancipation des Juifs roumains", et elle persista à ne pas reconnaître la Roumanie indépendante avant que le vote des Chambres eût donné une solution de la question, admettant l'entrée individuelle des Juifs dans la cité roumaine. Le nouveau ministre d'Angleterre, White avait reçu la mission de presser l'exécution, sur ce point aussi, du traité de Berlin[123]. En échange lors du conflit avec la Russie pour la délimitation de la Dobroudscha à l'Ouest de Silistrie, le colonel Home, délégué britannique, avait pris partie pour les Roumains, demandant qu'on leur cédât la ville elle-même[124].

Dès le mois de février 1880, donc depuis presque quarante ans, l'Angleterre fut représentée à Bucarest par un envoyé et ministre plénipotentiaire; la Roumanie envoya à Londres Jean Ghica, dont les functions durèrent pendant plus de dix ans. Mais jamais – même après que la princesse Marie, fille du duc d'Édinbourg, eût épousé l'héritier du roi Carol, Ferdinand, le souverain actuel de la Roumanie, – les relations politiques ne furent trop étroites.

Il fallut attendre les dernières années pour avoir des relations intellectuelles plus étroites. La parte prise par M. Seton-Watson (Séotus Viator) dans la défense des droits nationaux des Roumains de Hongrie l'amena à traiter la question roumaine dans son ensemble, et ses ouvrages ont créé à cette cause une popularité dont jusque-là elle n'avait pas joui. Des traductions de la littérature anglaise – notamment de Carlyle – ont été fréquement publiées pendant cette dernière époque. Mais tout cela n'est qu'un commencement. La langue anglaise est à peine introduite comme „facultative" dans l'enseigneme : secondaire roumain, et il n'y a pas de chaire de littérature anglaise à nos Universités. Il n'y a pas même encore une traduction complète et satisfaisante de Shakespeare.

L'activé économique elle-même de l'Angleterre sur le Danube et la Mer Noire ne s'est pas accrue dans la proportion que permettaient des circonstances particulièrement favorables. Le commerce anglais n'a pas suivi, généralement, en Orient la progression qu'on pouvait attendre. Déjà sous le règne de Cuza, C.A. Rosetti parlait de la possibilité de l'intervention du capital anglais, non seulelement dans les chemins de fer, mais aussi dans le commerce, dans les affaires de pétrole, – auquel on ne pensa que trente ans plus tard, quand le capital anglais, de beaucoup inférieur au capital allemand et américan, n'a pas eu même la valeur du capital hollandais, – dans l'exploitation des mines – qui devait être presque

totalement négligée et abandonnée aux faibles moyens de l'initiative indigène –, dans celle des forêts – „trahies" à l'entreprise austro-magyare –, dans celle de la canalisation des rivières – qui n'est pas même commencée –, dans celle de l'édilité de ces villes roumaines en plein développement. „Nous sommes", disait-il, en développant dès 1864, sous l'influence de ses relations de famille anglaises, ces idées d'avenir, „nous sommes avec l'Angleterre, car l'Angleterre est la liberté, elle est la grande industrie, et nous périssons parce que nos trésors restent ensevelis" [125].

Sans parler de cette question du Danube, qui aurait dû être mis „à la disposition du commerce et de l'industrie de la nation la plus libre, – seul grand intérêt des roumains, matériel et moral", et, pour les Anglais, „la plus grande Californie, une Amérique en Europe": l'Angleterre allait y céder le pas à l'Autriche comme avant-garde des intérêts allemands! Une tentative de la Roumanie de participer à l'Exposition de Londres, n'étant pas soutenue par le gouvernement anglais, avait succombé, en 1862, à la jalousie turque.

En ce qui concerne les finances, le premier emprunt roumain fut conclu à Londres sous le même Cuza, avec les banquiers frères Stern, en somme de 956 000 livres sterling à 15.5%; il fut couvert deux fois [126]. Sous le règne de Charles I-er ce fut l'Angleterre seule qui osa frapper la monnaie divisionnaire de cuivre de la Principauté, à laquelle la Porte ne voulait pas, ainsi que nous l'avons déjà observé, reconnaître ce droit: jusque dans les dernières années, où l'on introduisit la monnaie de nickel, on employait encore ces sous de dix centimes, d'une belle exécution si semblable à celle des monnaies anglaises d'une valeur correspondante. Plus tard cependant les Roumains devinrent, complètement, les tributaires de la place allemande, l'Angleterre ayant cédé définitivement le terrain, comme si l'expansion financière des Allemands dans ces régions n'avait pu porter aucune atteinte à ses intérêts.

*

*   *

L'alliance de la Roumanie avec l'Entente, la bravoure qu'ont montrée ses humbles paysans, le sacrifice complet qu'elle a fait de soi-même étaient peut-être nécessaires, pour révéler à la plus grande des Puissances du monde les qualités d'une nation de 14 milions et la justice de sa cause.

Attendons-en avec confiance les résultats!

NOTES

1. Hurmuzaki, X, pp. 138–139, n. 182.
2. *Ibid.*, p. 145, n. 190. Cf. p. 150, n. 200.
3. *Ibid.* p. 155, n. 208.
4. *Ibid*, pp. 177–178, n. 241.
5. *Ibid.*, p. 424.
6. *Ibid.*, p. 350, n. 416.
7. *Ibid.*, p. 355, n. 424. Cf. p. 357, n. 429; p. 363, n. 436; p. 364, n. 438; p. 365, n. 440.
8. *Ibid.*, p. 368, n. 444; p. 376, n. 458.
9. *Ibid.*, p. 443, n. 535, Cf. *ibid.*, p. 449, n. 541; XVII, p. 56, n. 60. Cf. p. 90, n. 129.
10. *Ibid.*, pp. 182, 279, Cf. p. 230, n. 359; p. 276, n. 416.
11. *Ibid.*, X, p. 461, n. 563.
12. *Ibid.*, XVII, p. 333.
13. *Voyage en Turquie et à Constantinople*, Paris 1828, 2-e édition 1854; traduction allemante 1828; traduction hollandaise 1829.
14. Calendrier *Cazania* de Gorjan, année 1856; reproduit dans la *Revista Istorică*, 1, p. 136 et suiv. – certaines de ces idées aussi dans les mémoires de Bois-le-Comte, Hurmuzaki, XVII.
15. Hurmuzaki, XVII, p. 374.
16. *Ibid.*, p. 381.
17. *Ibid.*, p. 435; cf. *ibid.*, p. 662.
18. *Ibid.*, p. 421. Plus tard un Bosi, un Scotto représentaient à Piatra, à Botoşani aussi les intérêts de l'Angleterre; *ibid.*, pp. 660, 676.
19. *Ibid.*, p. 440.
20. *Ibid.*, p. 512.
21. *Ibid.*, p. 513–515.
22. *Ibid.*, p.652, n. 651.
23. *Ibid.*, p. 465.
24. *Ibid.*, p. 600.
25. *Ibid.*, pp. 622–623, no. 634. Cf. *ibid.*, pp. 625, 627, no. 638.
26. *Ibid.*, pp. 634 et suiv, 638 et suiv.
27. *Ibid.*, p. 636.
28. *Ibid.*, p. 638, n. 642.
29. *Ibid.*, p. 660, n. 657.
30. *Ibid.*, p. 665, no. 660.
31. *Ibid.*, p. 681, n. 671; p. 709, n. 693; p. 679–680 p. 722, n. 706.
32. Cf. notre mémoire dans les «Annales de l'Académie Roumaine», section littéraire, XXVIII, p. 250 et suiv. Cf. nos *Studii şi documente,* VIII, p. 164, n. 198 (et pp. 100–101, n. 164).
33. Hurmuzaki, XVII, p. 683, n. 673.
34. *Ibid.*, p. 706 et suiv.
35. *Ibid.*, p. 707.

36. Le rôle du vice-consul de Jassy, Gardner, étai de beaucoup inférieur (voy. cependant *ibid.*, p. 665 n. 660).

37. *Ibid.*, p. 718, n. 703.

38. *Ibid.*, p. 729.

39. *Ibid.*, p. 720, no. 705.

40. *Ibid.*, pp. 727–728, n. 713.

41. *Ibid.*, pp. 729–730.

42. *Ibid.*, pp. 733–734, n. 717.

43. *Ibid.*, p. 739, n. 720.

44. *Ibid.*, p. 738.

45. *Ibid.*, p. 732, n. 717.

46. *Ibid.*, pp. 739, 742–743, 764, 769.

47. *Ibid.*, pp. 803–804, n. 778.

48. *Ibid.*, p. 750, n. 733. – Colquhoun était en juin aux bains de Mehadia; *ibid.*, p. 743, n. 725.

49. *Ibid.*, pp. 755–756, no. 738. – Sur d'autres ouvrages de Colson: «Coup d'œil rapide sur l'état des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe» et «De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie», – tous deux parus en 1839 (pendant sa vieillesse il donna aussi un ouvrage étendu, intitulé «Nationalité et régénération des paysans moldo-valaques», Paris 1862), voy. la note de Nerva Hodoş, *ibid.*, p. 769, n. 1.

50. *Ibid.*, pp. 778–779, n. 758.

51. *Ibid.*, p. 808, no. 782.

52. *Ibid.*, pp. 804, 806, n. 770–780. Cf. *ibid.*, p. 809, m. 782.

53. *Ibid.*, p. 771.

54. *Ibid.*, p. 774, n. 754.

55. *Ibid.*, p. 781.

56. *Ibid.*, p. 783, n. 761.

57. *Ibid.*, p. 789, n. 763–767; p. 792, n. 769; pp. 812–813, n. 785; pp. 814–815.

58. *Ibid.*, p. 824, n. 795; p. 825, n. 797; p. 831 et suiv.

59. *Ibid.*, p. 835.

60. Voy notre *Histoire des relation entre la France et la Roumains*, p. 118 et suiv.

61. Hurmuzaki, XVII, p. 928.

62. *Ibid.*, pp. 1035–1036.

63. *Ibid.*, pp. 1036–1037, n. 975. – Sur un voyage solennel de Colquhoun en Moldavie; *ibid.*, pp. 1038–1040, n. 978..

64. *Ibid*, p. 1088, nr. 1026; p. 1089 et suiv.

65. *Ibid.* pp. 1094–1095, p. 1053.

66. *Anul 1848*, I, p. 244 et suiv., 257 et suiv., 261 et suiv.

67. *Ibid.* p. 269.

68. *Ibid.* p. 279. Plus tard Cunningham sera à la tête du comité pour le maintien de l'ordre à Brăila, *Ibid*, II, pp. 660–661.

69. *Ibid*, p. 338.

70. *Ibid.*, p. 645.

71. *Ibid.*, p. 605.

72. *Ibid.*, pp. 607–608.

73. *Ibid.*, p. 610. Le 16 (28) juin Colquhoun était sûr que les Cosaques arrivent (p. 625). Une lettre de luis très amicale, contre les vieux boïars, *ibid.*, p. 655.

74. Un mémoire de Ghica aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, *ibid*, II, pp. 197–201.

75. *Ibid.* p. 445.

76. *Ibid.* p. 677. Cf. *ibid.*, p. 686.

77. *Ibid.* IV, pp. 31–32.

78. *Ibid.* dernier volume, pp. CX–CXI.

79. *Ibid.*, IV, p. 351 et suiv. Cf. *ibid.*, pp. 373–374.

80. *Ibid.*, IV, 325.

81. *Ibid.*, pp. 69, 381–382; V, pp. 415, 547.

82. *Ibid.*, IV, p. 349.

83. *I bid.*, pp. 425, 449; V, pp. 164, 303, 659; VI, p. 46, nota 1.

84. *Ibid.*, p. 13.

85. *Ibid.*, IV, pp. 537–538, 573, 583–584, 585, 609; V, p. 90.

86. *Ibid.*, p. 760.

87. *Ibid.*, pp. 382, 389, 419–421. Les Cosaques avaient arrêté aussi le négociant Aspréa; p. 419. Protestation de Colquhoun pour un conflit à Brăila, causé par le désarmement général, pp. 470–471, 492–493.

88. *Ibid.*, pp. 421–422.

89. *Ibid.*, pp. 486–488; cf. *ibid.*, p. 489.

90. *Ibid.*, p. 565 et suiv.

91. „We thought we should be rebelling against the spirit of the age and the will of God if we did not enter in the broad path which Providence had opened for humanity"; *ibid.*, p. 567.

92. „Our little country is the keystone of the great European edifice"; p. 567.

93. *Ibid.*, p. 710.

94. *Ibid.*, pp. 147–150.

95. *Ibid.*, p. 156

96. On a pretendu (*Le constitutionnel* du 19 février 1856) que l'Angleterre avait eu un candidat pour l'Union, le prince de Savoie-Carignan.

97. Sturdza et Skupiewski, *Actes et documents*, IX, pp. 1–3.

98. *Ibid.*, p. 4.

99. *Ibid.*, p. 11.

100. *Ibid.*, pp. 13–14.

101. *Ibid.*, pp. 84–87, 90, 133, 173, 215

102. *Ibid.*, VIII, pp. 123 et suiv., 145.

103. *Ibid.*, VII, p. 60; IX, p. 51 et suiv. Cf *Anul 1848.* V, p. 678.

104. Sturdza et Skupiewski, ouvr. cit. IX, p. 275.

105. „Double election is recommanded as an exceptional case to approval of the Porte, and will probably be assented to" (Xenopol, *Domnia lui Cuza-Vodă*, II, p. 273). Les Turcs furent conseillés de ne pas risquer une intervention militaire (*ibid.*, p. 274).

106. Sur la question des armes serbes passées par la Roumanie en 1863 et l'intervention impérieuse de Bulwer, ambassadeur à Constantinople, voy. Xenopol, *Cuza-Vodă*, I, p. 247 et suiv.

107. Le vieux diplomate devait élever cependant sa voix, en mai 1876, pour réclamer cette égalité confessionnelle en Turquie, qui était contenue dans les décrets de 1853, dûs à son influence; *Aus dem Leben König Karls von Rumänien* (cité: Carol I), III, p. 54, Pour l'action du consul à Bucarest, *ibid*, I, p. 119 et suiv.

108. Voy, *ibid.*, II, p. 283.

109. *Ibid.*, I, pp. 144, 178.

110. *Ibid.*, p. 203.

111. *Ibid.*, II, p. 333.

112. *Ibid.*, p. 340.

113. *Ibid.*, I, p. 186.

114. Ch. Vogel, dans la *Revue des deux mondes*, 1875, p. 426.

115. *Ibid.*, II, pp. 227, 412.

116. *Ibid.*, pp. 218–219.

117. *Ibid.*, pp. 265–268.

118. *Ibid.*, p. 368.

119. *Ibid.*, Cf. p. 388 et suiv Cf pp. 390–391.

120. Xenopol, *Cuza-vodă*, I, p. 274; note 43.

121. Notre *Politique extérieure du roi Charles I* (en roumain), Bucarest 1916, pp. 171–172. – Il était question aussi d'une convention de commerce (Carol I, ouvr. cité, III, p. 64).

122. *Politique extérieure du roi Charles I*, p. 194 et suiv.

123. Mission de Démètre Brătianu à Londres dans ce but, au commencement de l'année 1879, *ibid.*, p. 159 et suiv.

124. Audience de Brătianu et Kogălniceanu chez Beaconsfield, qui se borna à leur dire; „En politique l'ingratitude est souvent le prix des meilleurs services"; *ibid.*, IV, pp. 74–75. Cf. *ibid.*, p. 128.

125. Xenopol, *Cuza-Vodă*, II, pp. 409–410.

126. *Ibid.*, p. 195.

TABLE DES MATIÉRES

OBSERVATION

Le premier chapitre a été déjà publié dans les „Mélanges Bémont".

Au troisième ajouter: Charles Auguste, Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie, traduit de l'anglais, vers 1800 (le voyage fut fait en 1793).

A HISTORY OF ANGLO-ROUMANIAN RELATIONS

ENGLISH TRANSLATION
PRINTED BY THE "SOCIETATE
ANGLO-ROMÂNĂ"
WITH A PREFACE
BY R.W. SETON WATSON



PREFACE

I am only too pleased to accede to the request of the British Society of Roumania (Societatea Anglo–Română), but as a matter of fact I feel that any preface to the work of Professor Iorga is entirely superfluous.

To those historians who, two or three centuries hence, devote themselves to the epic of Roumanian liberation and union, the name of Iorga will probably have acquired an almost legendary sound. For, indeed, unless in the interval some vast cataclysm destroys the records of our present era, they will find an unending array of books, monographs and essays of his, relating to every period and every field of native Roumanian history – not merely bouquets culled in the garden for festive and formal occasions, but wild flowers gathered seemingly at random on every by-path, and in the richest profusion. No record would seem to have been too inaccessible, no detail too minute, for his attention: and for him the day certainly contains 48, not 24 hours.

The present essay upon the first relations between Great Britain and Roumania is full of interesting and unfamiliar incidents, and may, it is to be hoped, do something to stimulate research in a field hitherto completely neglected in England. The recently published essay of Mr. East, on „The Union of Moldavia and Wallachia" – based upon a detailed study of the British and Austrian archives – is the first serious contribution from the English side to Roumanian diplomatic history: and an even fuller treatment of the subject may be expected shortly, from the pen of Professor Ryker, of Texas University. Moreover since the Great War there has been a steady growth of literature in

English, relating to Roumania: and special mention may be made of the essays of Mr. Ifor L. Evans and Mr. D. Mitrany on the Roumanian agrarian question: the admirable folklorist essays of Mr. Marcu Beza (notably Paganism in Roumanian Folklore *and* Rays of Memory*) and Mr. Oprescu's finely ilustrated essay on Roumanian Peasant Art (published by the* Studio*). Mrs. Schomberg Byng has admirably translated Mr. Beza's own novel* Doda *and a collection of short stories by various authors: and there is reason to hope that we may soon have an English translation of Eminescu from her pen. The* Slavonic and East European Review *has already published a number of articles on Roumanian history (e.g. General Rosseti's „Stephen the Great" and "Roumania's Part in the War of 1877", and my own four articles on "Transylvania") and literary translations, and hopes shortly to print a special Roumanian supplement. Professor Iorga's shorter* History of Roumania *has also appeared in an English garb. It is superfluous to remind your readers that H.M. Queen Marie continues the charming tradition of "Carmen Sylva", in seeking to interest Western readers in the country of her adoption.*

This is in no way intended as a bibliography of English works on Roumania, but merely as an indication that English readers can no longer justify their ignorance of the Latin sentinel upon the Danube, with the same plausibility as before the War, when little or no reliable information was available in English, outside a few textbooks and encyclopaedias, which were often far from accurate.

The British Society of Roumania is to be heartily congratulated upon its enterprise in publishing the present volume, wich should serve as an incentive to further studies, alike of a scientific and of a popular character.

R.W. SETON WATSON

CHAPTER I

OCCASIONAL INTERCOURSE BEFORE THE XVII CENTURY

I

The two Principalities of Wallachia and Moldavia, which were founded during the XIV Century, were destined to protect the new ways of commerce between Transylvania, namely Kronstadt, – Braşov, Hermannstadt – Sibiiu and Bistritz – Bistriţa, and the Balkan States on the one hand and on the other between the new German settlements in Galicia at Cracow and Lemberg and the great Genoese port of Caffa. The new states occupied a district which had been, until then, almost devoid of towns and without any real means of communication with the old main road which linked up East and West, crossing the Danube at Belgrade and leading to the capital of the Eastern Empire through Nish and Adrianople[1].

It is for this reason that for such a long time there was no intercourse between the Wallachians and Moldavians and the Western states of Europe.

Direct relations between England, whose existence was still purely insular, and these Danubian countries was impossible and it was only under the French flag that Englishmen penetrated as far as the East of Europe. Robert Woodhouse made an offer of English free companies to help the crusade which ultimately led to the occupation of Alexandria; the Earl of Warwick, the son of the Earl of Suffolk, and William de la Pole intended doing the same; Richard Grey of

Codnor and Milon of Stapleton went to Egypt with the new crusaders; Maurice Lebrun and his brothers at arms, veterans of the western wars, served against the Turks under Count Amadeus of Savoy; at the assault on Tripoli in Syria under the leadership of King Peter I of Cyprus the Earl of Hereford commanded his own galley. During this period, too, there were English archers among the guard at the Castle of Törzburg, or Bran, which commanded the most important pass between Transylvania and Wallachia[2].

When Henry V of England sent an Ambassador to the Christian Princes in the East, he chose a knight of French nationality named Guillebert de Lannoy, who also represented Philip the Good, Duke of Burgundy. At Suceava ("Cozial") this Ambassador visited Alexander the Good, the first really independent Prince of Moldavia, and he saw the Lithuanian workmen making the fortifications of the great Moldavian port of Cetatea–Albă on the Black Sea, later the Akkerman of the Turks.

It used to be thought that the first Roumanian to visit England up to this date was a man called Radu, who went there in 1427 and who held in his own country the high title of Ban, but as a matter of fact this man was a Count of Thessalian Wallachia, being described as "in partibus Graeciae"[3].

II.

We have to wait another hundred years before we find authentic documents dealing with the relations between the great Western island and the Danubian Principalities, at that time engaged in fighting for their very political existence against the Turks, who were to become later their overlords. In 1527 John Wesley, the English Ambassador to the King of Bohemia and Hungary, had an interview with the interpreter of the extraordinary Moldavian Ambassador, "whose country lies between Poland and Turkey". In the year before, Hungary had been defeated by the Turks on Mohács Field and the latter were now threatening the Moldavian Prince Stephen the Young, grandson of Stephen the Great, who hoped that the Habsburgs would render him that assistance against the fiend which he had sought but in vain from the Poles, his neighbours on the East[4].

The first English traveller to leave us a description of Moldavia was John Newberie, a merchant who left England on the 8th of March, 1578, to visit the countries of the Levant as far as Tripoli in Syria. In 1582 he went from Constantinople to the delta of the Danube, as the Jesuit Mancinelli did about the same time, and also the Frenchman Fourquevaux, who will be mentioned again later on. Entering the Danube by the mouth which was still called by the old Greek name of Lykostomo, the vessel arrived at Toulcha (Tulcea), a town situated in the north of the Turkish Dobrudja through which the armies of the Sultan were constantly passing. Here they had to pay to the Turkish customs authorities duty amounting to two or three crowns. Passing through the town of Issaktsche (Isaccea), where they had to pay no

other customs duties, they reached Tomarovo (Reni), where the children wear little round gold earrings as in India and the appearance of the women with dresses ornamented with "big silver buttons", with "silver coins in their hair", "on their heads silver brooches" and with "daggers in their belts" goes to prove that they were gypsies. Newberie mentions, as does also Fourquevaux, the unusual cheapness of all commodities, especially fish, and makes special mention of the method of preparing caviare[5].

The travellers went along the left bank of the Pruth past Fălciiu, a little town which was destined to be in 1711 the scene of the defeat of Peter the Great, and past Huşi, where the Tsar concluded his treaty with the victorious Grand Vizier. Later on it was the fields of Ţuţora, where the river Jijia joins the Pruth, which were to witness the bloodless victory of the Polish Chancellor, Zamoyski, over the hordes of the Khan. At Jassy (Iaşi), the capital of the province, Newberie mentions first the customs officer, a Greek named Nicholas Neurides, whose name appears in the archives of the town of Lwów. He charged 24 aspers on oxen (20 for those of the Polish merchants), and 5 thalers 10 aspers on a cask of wine. He then mentions the castle and his description of it agrees with that found in the commentaries of Heidenstein: surrounded by a palisade and the gallows standing in the courtyard. He saw the lake of the castle, the river Bahluiu and the recently built convent of Socoła. His description of the costume worn by the women corresponds with that of the gypsies which had attracted the attention of Fourquevaux, for they presented "large ornamental discs" in their hair. From Jassy Newberie returned by land along the bank of the Pruth, through Ştefăneşti, to Hotin on the Dniester, Nistru. At a later date Polish troops garrisoned Hotin.

Towards the end of the XVI century Henry Austell visited the Principality, which was then ruled by a sickly but benevolent Prince Peter, nicknamed the "Lame", who was pleased to extend hospitality to strangers. He obtained his passport for Turkey in September, 1586, through the good offices of Queen Elizabeth's agent at Constantinople, William Harebone, who after his first residence there from 1579 to 1581 had returned there with Letters of Credence in 1582. Another "English gentleman" was to accompany him and in the passport given by the Sultan he is named "Jacomo de Manuchio". The "Voevodes of Bogdania and Wallachia", as well as the Turkish

governors as far as the Danube, were instructed to give aid and protection to the two Englishmen, but nevertheless they were not allowed to buy horses for it was said that they were all necessary "for the Sultan's service".

Austell eventually travelled alone, sailing to Varna by way of the passage through the Danube delta at Issaktsche, the modern Isaccea in the Roumanian Dobrudja, the ford by which the Turkish armies used to cross when going against their enemies to the north of the river. He mentions in his narrative that these "Bogdanians", as the Turks called the Moldavians, "are Christians, although subjects of the Turkish Empire". On his way along the Pruth he passed through Fălciiu to Jassy, but his sketchy notes do not enlighten us as to the appearance of the town or the court, which last named had seemed to Fourquevaux in 1585 to be "handsome enough", rather "grand" and "majestic", with its "three or four hundred soldiers dressed in Hungarian style, armed with scimitars and holding battleaxes". Nor do these notes give us any idea of the personality of the good old lame Prince who, according to Fourquevaux, "was seated under a *fraiscade* surrounded by his court and listening to the complaints of all those who came to him, who had to kneel at about one hundred paces from him and state their grievances aloud in turn – as a French St. Louis". But this English gentleman found, too, as Fourquevaux had done, "great hospitality and plenty of good cheer", and also that he was treated "with great courtesy" by the Prince and the Boyars. As far as the frontiers of Moldavia the travellers paid no duty. They followed the line of the Pruth to Ştefăneşti, where they went off in the direction of Hotin. Some way up the river Austell saw the white towers of the King of Poland's fortress of Kamienec [6]; Fourquevaux himself had followed this route which was destined to replace that through Nish and Belgrade, although the latter was easier for people travelling to Germany. Austell mentions the "small castle of Hotin" [7], "surrounded by high brick walls of ancient structure". Harebone himself had chosen the route through Moldavia and Poland to the Baltic, when he returned to England in 1581 to ask for his Letters of Credence. He went over it again in his private capacity as a merchant, and he often sent his agents beyond the Dniester to buy the furs of the North which were so much in demand [8]. The Princes of Moldavia exported herds of cattle to England through Poland by way of the

Baltic, and the Danzig merchants, who had frequent commercial relations with the two Roumanian Principalities, were England's customers and bought goods ordered in Moldavia and Wallachia as early as 1450 and even earlier. On the 15th of March, 1579, Harebone obtained letters of recommendation, for him and two other Englishmen, from the Sultan and intended to travel by the Issaktsche–Jassy–Hotin route or through Cetatea–Albă, the Akkerman of the Turks, at the mouth of the Dniester, through the deserts of the Budjak and through the Jassy-route which Fourquevaux preferred[9]. On the 17th of July, 1581, he returned by way of the Black Sea, Moldavia and Danzig [10]. The following year an English merchant went through Kronstadt in Transylvania [11].

When Harebone finally left on the 14th of August, 1588, he chose the route via the lower Moldavian Danube. He was accompanied by the Polish Ambassador, who had been sent to make excuses for the raids of the Cossaks on the territory of the Sultan. Having a large suite of thirty he left, on horseback, through Thrace. On arriving in Moldavia he found the same Prince Peter whom he had already met, and to whom it is possible that he may have already rendered some service at Constantinople in consequence of his position as Ambassador being recognised by the Porte. He tried to establish definite commercial relations between England and these countries, a commerce to which he had contributed by concluding a formal treaty with the Moldavian Prince.

Peter the Lame, although he did in fact pay tribute to Murad III, certainly had the right to sign such a treaty: for, in regard to the imposition of customs duties, the Principalities were entirely independent of the Ottoman Empire, to whom they only had to furnish certain goods at cheap rates. These taxes, which brought in a considerable revenue, the Prince used to farm out to Greeks or Italian-speaking Levantines or even to the natives of the Principalities themselves, who charged on some goods taxes of Tartar origin, which had been handed down from the days when the Khans of the Golden Horde had carried their victorious arms as far the Carpathians. During the immediately preceding years, however, these taxes had been lowered and Harebone asked that his fellow countrymen should be allowed to benefit by the same privileges as were enjoyed by the Moldavian and other merchants.

Peter granted his request, because he never lost an opportunity to win over the support of Christian rulers. In his own country he pretended to favour the propaganda of the Jesuits and Polish Franciscans. The date of the granting of these privileges to English merchants was the 27 th of August, 1588, and the document was probably drawn up by Harebone himself and the principal official of the Moldavian Prince, Bartholomew Bruti, and Italianized Albanian, who spoke Latin, for the working is almost identical with that of any other similar document drawn in Western Europe. By it English goods were subject to a tax of three ducats per cent, but enjoyed absolute freedom of circulation and all necessary protection [12].

III

Edward Barton, who succeeded Harebone, after a short term in office of an Italian named Mariani [13], scorned the example of this modest merchant whose sole object had been to secure for England a greater share in the trade of the Eastern markets, a trade which was already being encroached on by English pirates. He wanted to enrich himself and the same time to meddle in the religious and political business of the Empire in the role of mediator, furthering anti-catholic propaganda, favouring candidates for the thrones of Moldavia and Wallachia, supporting the Protestant cause and consequently that of the Turks; after their defeat at the battle of Lepanto, the latter were constantly threatened by a Catholic coalition rather in the nature of a crussade, of which the leaders were the House of Austria, the Emperor and the King of Spain.

We will not follow his story in detail, for it can be studied in his reports edited by my late friend Horatio Brown (*Callendars of State Papers; Venice*, IX, 1592–1603). We will only touch on that part of it which concerns directly the Danubian Principalities.

In 1589 the Beglerbeg of Roumelia marched into Poland to avenge the damage caused by the Cossacks in Modavia. The King did his utmost to effect a reconciliation and the untiring efforts of Zamoyski, the Polish Ambassador at Constantinople, who was related to the mighty Chancellor, were supported by Barton. The Turks acknowledged his right to do so, for "the British kingdom is next to Poland and the Poles keep up friendly relatios with the Queen of England" [14].

But, while Poland was trying to convert her neighbour, Moldavia, to the Catholic faith, which would have had important

political result, – for we must not forget that king Stephen Báthory's dream was to make the Danube his frontier and the Chancellor Zamoyski approved entirely of his scheme, – Barton for his part was trying to spread the religious movement of the Reformation beyond the Danube. The emissaires of Solikowski, Archbishop of Lwów, were forcing the Germans established in the Principality to give up their Protestant faith and, in order to counter this, the English Ambassador sent in 1593 agents to whom the Archbishop took great exception, saying "This Ambassador will himself become a Turk and I should not be surprised if he became a Grand Pasha. Who knows, perhaps his sovereign has promised the Porte to do the same in order to further incite him to disturb Christendom"[15].

Barton already had business relations with Aaron, Peter the Lame's successor, who had been turned out in 1591, but came back to power again by the help of the most influential Jannissaries, his creditors, who did not wish to lose their money.[16] He trusted in him, for he willingly harboured English merchants (for example William Aldwych, who was in Jassy in 1592), as well as in a number of other agents and friends, who played a not unimportant role after the commencement of hostilities between the Imperial forces and the Turks in 1593. Some months later he intervened to secure the nomination as Prince of Wallachia of Michael, whose name had been put forward to him by Balthazar Báthory[17].

At the end of March, 1595, "the commissary of the Queen of England" and a delegate of prince Aaron appeared in Cracow to engineer a war against the Empire and its new vassal in Transylvania, Sigismund Báthory. About the same time, Barton persuaded his friends in Constantinople to send to Bátory the tchaoush Hussein as bearer of a letter in which, the 13 (23) may, the Ambassador, who had already written to the Prince, tried to bring about a reconciliation between the Sultan and his subject in revolt[18]. The ancient privileges granted by Suleiman the Magnificent were to be confirmed by a fresh capitulation.

In the month of August Michael, Prince of Wallachia, won the battle of Călugăreni and Sigismund Báthory, now by treaty suzerain of the two neighbouring Principalities, was coming, rather slowly, it is true, to the aid of the victor, who had been forced back by the

overwhelming numbers of which the Vizir Sinan was in command. Giurgiu, whence the Turks watched Bucharest, was captured and destroyed. It was now possible to harrass without restraint the Pashas and Begs of the Danube. But almost at the same time the new Prince of Moldavia, Stephen Răzvan, who had succeeded Aaron (Aaron having been suspected by Báthory and later arrested by his Hungarian guard and taken into Transylvania), in his turn was dispossessed through the intervention of John Zamoyski, who, after installing as Prince his friend Jeremy Movilă, forced the Khan to retreat, as the latter had in his turn crossed the Dniester.

Aron's captivity was prejudicial to Barton's interests, for the Prince being imprisoned in the castle of Alvincz–Vinţ, where he later died, gave no through to paying his creditors, among whom was the English Ambassador, to whom he owed considerable sums of money. On the other hand Barton appears to have received offers from Mihnea, a former Prince of Wallachia, who being a renegade could not hope to reestablish himself in the place of Michael the rebel, but thought that he would be able to gain for his young son the princely title. In order to gain his ends Barton, who was in touch with the Tartar agent, Ahmed Aga, sent his secretary, Franceso Marcio, on the 12 th of December to both Zamoyski and Sigismund as his representative. The former tried to persuade the Khan, who had grounds for being annoyed with the Turks, to give up his idea of invading Wallachia and Transylvania in the near future. Even if the Tartars were to limit their plundering to their side of the Carpathians, Sigismund would certainly find himself threatened and he would only be able to prevent the invasion of his territory by deciding to abandon Michael and by accepting another Wallachian Prince as neighbour. In this case the Sultan, who intended to place himself at the head of his troops, having nothing else to avenge on that side would certainly turn against Hungary. Marcio was also to intervene on behalf of Jacob Ruben, the physician of the Vizir Sinan. This influential Jew, whom Barton himself had sent to Aaron in 1594 and who had been captured in Moldavia, was later to negotiate an armistice between Sigismund and the Seraskier Hassan-Pasha, who was to comand the Turkish offensive in the spring. Further Barton did not forget Harebone's two servants, natives of Kronstadt–Braşov, who had robbed their master, the Ambassador, of 400 thalers and "other

things of value" while travelling with him through Moldavia and then fled to their native town.

Marcio was at Sigismund's court in March, 1596, and the Prince informed the Emperor Rudolph of his arrival[19]. Barton's envoy was lodged at Monora as a "distinguished guest"[20]. These negotiations lasted a whole year. The English Ambassador had been authorised to secure a lasting peace or, failing that, a truce for a year; and he stated, on the 20th of January, 1597, that the Prince was a man who "understood well what was in his own interest". On the 17th of April, Mathias Banyay, Báthory's envoy, left for Constantinople with letters addressed to the mediator[21]. But at the same time Barton, who could not rely wholly on the Prince of Transylvania, was plotting to put in power another Báthory named Stephen. On the 2nd of May, 1597, the Emperor, who had received from Sigismund information concerning Barton's offers, urged his ally and relation not to forsake the cause of Christendom by which alone he could gain profit and renown[22]. An English envoy, Pascal Dabri, the Ambassador's interpreter, visited also Prague.

In the spring of this year, 1597, the Ambassador intervened anew and begged the Prince to maintain his prudent neutrality[23]. The agent, Mathias Banyay, left for Constantinople in May to re-open negotiations. Sinan Pasha's doctor was still detained in Transylvania and Hussein arrived there soon after the tchaoush Ali[24]. At the same time there was a question of a truce with Wallachia and of sending the vicary of the Patriarch of Constantinople, who was later replaced by the Greek Ducas[25].

If Báthory remained unreconciled, the English Ambassador was more successful with the Wallachian Prince whom he had helped to the throne. The vicary of the Patriarch of Constantinople busied himself in negotiations which had as their object the conclusion of an armistice. At the end of the year 1597 Barton was in communication with his old protégé, who soon gave him a favourable reply, and in January, 1598, the English Ambassador and the Patriarch urget him to send without delay the tribute as proof of his submission[26].

Sigismund Báthory, when he turned his back on his Principality to seek in some other country that peace which his restless soul had never found, thought of going to England, and it is even thought posible that at the end of 1593 he was at the court of Queen

Elizabeth, to whom he had sent an Ambassador in 1592[27]. Barton died in January, 1598, and travellers of the XVII and XVIII centuries mention from time to time his tombostone which bore a Latin inscription. Under it lays the remains of this adventurous spirit, whose desire to push himself had made a cynic of him and led him to say things about Christianity and to actions which by no means conformed to his position as an Ambassador or his duties as a Christian[28].

At this date John Smith, an English captain, took part in the struggle between Radu Sherban, the Imperial candidate, and Simeon, brother of Jeremy Movilă, to gain possession of Wallachia after the assassination of Michael the Brave by the Austrian general Basta. In his memories he describes the battle which was fought near Râmnic on the Olt between Radu on the one hand and on the other hand Moldavians and the Polish troops of his rival, who had come from Argeş and Piteşti where they had been camped. He goes on to describe Radu's retreat towards the narrow pass of the Red Tower, while Simeon supported by the Tartars remained in his quarters at Campulung. Smith was among those who remained in the hands of the Tartars[29].

Unfortunately the names are entirely misspelt and there is nothing in contemporary records, published in the second supplement of Hurmuzaki's "Documents" nor in Basta's Memoirs, given by Spontoni in his Italian History of Transylvania (Venice, 1638) which helps us to identify them correctly. Consequently John Smith's narrative remains useless as an historical document.

IV

Henry Lello, who succeeded Barton in 1597, followed in his footsteps. In 1600 he was an intimate friend of the Capudan-Pasha Cigala [30]. Although he had no opportunity of interfering in the negotiations between the Turks and the Emperor, he played a part in the intrigues which led to the nomination of a new Prince on the Danube. The Roumanian pretenders, always most numerous and often of doubtful origin, had for some time found means to get at influential people in Constantinople and even to gain monetary assistance and diplomatic protection from the courts of Western Europe. They carried in their luggage genealogies which no one could verify and were prepared to tell the story of the unspeakable sufferings and long persecutions which they had undergone at the hands of the Turks. They begged a few ducats to enable them to continue their journeys, which were to lead to their reinstatement in their own rightful positions and enable them to show their gratitude to those who had succoured them in their need.

England, too, received some of these strange visitors during the reign of Queen Elizabeth, for her fame had spread to the East, where many a Vizir even thought that she was going to marry the Pope who had up to then been a bachelor. The first to arrive was a certain John Bogdan, who claimed to be a son of Stephen the Young by the daughter of a Moldavian Vornic and a brother of the other John who had been defeated by the Turks and torn to pieces by camels. Doubtless he was a Roumanian, for he knew the latest turn of events in the Principalities, but he signed his name in Greek characters and

strange to say these malformed letters spell another name, that of Ilias, Elias.

After his first stay in England he travelled through the north of Italy and Switzerland and lived for some time at the court of Henry IV of France, who, he hoped, would help him to regain the throne of his ancestors. Everyone believed in him and pitied his misfortunes. Leaving his son in France, John Bogdan returned to England in 1595 armed with letters from the French King to Queen Elizabeth and the French Ambassador, de Beauvoir [31]. Henry gave him a letter of recommendation also to "Sieur Mariany, the Ambassador of the Queen of England to the Grand Seigneur". The Moldavian pretender was even made a member of a French Order of Knighthood and his title is mentioned in two of these letters.

We have no further information about this second visit to the English court. For a long time the adventurer wandered throughout Europe, but did not risk a visit to the Sultan, at whose court he would certainly have received a cruel welcome, as was always the fate of those without protection or money [32].

Iancu, called the Saxon (Sasul), Prince of Moldavia, after being deposed fled to Poland and King Stephen Báthory, to avenge past offences, had the poor fugitive beheaded. His widow lived for a long time in Galicia, but later she followed her son Bogdan to Venice, where she married one of her daughters to Giovanni Zanne. She subsequently went to Constantinople where she tried to obtain for him the Principality of Wallachia. The young Prince fled with the remnants of the defeated Turkish army. He was soon left destitute through the failure of the Venetian House of Ludovici and was later sentenced to be hanged for complicity in a plot to assassinate the Polish Ambassador, Stanislaus Golski, but was saved by the French Ambassador and the Bailo of Venice. An occasion for being appointed in Moldavia was spoiled by the break of his project to marry the Christian daughter of a Venetian renegate Youssouf-bei Cievatelli.

The pretender thought that by changing his name he would change his fortunes. A Stephen Bogdan, called the Deaf, had reigned in Wallachia from 1592–1593 but was deposed and later killed in a battle against the Christian League of the Danube. Our Bogdan appeared, then, in 1602 under this new guise, and Lello, the English

Ambassador, was his host, his banker and his protector, for he thought that he would be able to do for this exile what Barton had done for Aaron and Michael[33].

Stephen Bogdan, who had sailed on board a Venetian ship, gave the Ambassador letters which were supposed to come from Queen Elizabeth and pretended to have served during the wars in Flanders. He hoped to supplant Jeremy Movilă, the vassal of the Poles, as Prince of Moldavia[34]. The war which the Turks were waging in Wallachia against "the usurpers", who were supported by the Emperor and the King of Poland, seemed to him to present a favorable opportunuty.

The intruder did not, however, succeed, for he had not got enough money to pay Turks who were sufficiently influential to help him to gain the crown he coveted. He even spent three years in prison and in the galleys, as did his rival. He was shut up in a castle on the Asiatic side of the Dardanelles until 1606 when, having escaped disguised as a woman, he determined to seek a second time the protection of the King of England.

The doubtful genealogy which he presented to King James I is still in existence and, although somewhat obscure in parts, is on the whole sufficiently accurate[35]. All Stephen Bogdan got was a letter to the Elector of Brandenburg, from whom he was intending to claim payment of an old debt of considerable size which had been contracted by Joachim I with Peter Rareş, Prince of Moldavia and grandfather of the pretender, at the time when the Christian armies were besieging Buda, which had then been recently captured by the Turks[36]. But his personal gifts gained for him, who gave to Johnson the type of the Moldavian prince[36a], the favour of the celebrated Arabella Stuart, who "planned (1609) an escape with Sir George Douglas to Scotland, apparently with a view of arranging a marriage with Stephen Bogdan, pretender to Moldavia"[36b]. On his arrival at the Saxon court, he pretended to be a good Lutheran, a worthy son of his father the Saxon, and he said that, as he had served under Queen Elizabeth, he thought he would like to live henceforth in England under the new king[37]. Later on he promised the Emperor to capture the Dardanelles and pay tribute to him for his country[38].

Back in Constantinople, Iancu's son, who entitled himself in a letter from Venice: "Prince of Moldavia, of Transalpina, marquess of

Craiova, free baron of Ianouiz (Sic)", at first dwelt in a village on the outskirts of the town. England was at the time represented by Glover, who had been instructed to intervene on Bogdan's behalf. Consequently, in July, 1608, negociations were opened with certain higly-placed Turks[39]. In addition the representative of the Khan of the Tartars was willing to support the claims of England's protégé and even a party of Moldavian boyars appeared at Constantinople and asked that he should be appointed in the place of young Constantine Movilă, since the latter was acting as an agent of the Poles. The envoy of Constantine Movilă was attacked in the street in front of the "Divan", but the culprits were immediatelly arrested, soundly thrashed and imprisoned. On their release the new Ambassador would have nothing to do with them, for he was in fact himself threatened with "being sent back to his master to have his head choped off"[40]. This did not prevent the murder in 1600 of Caraiman, the Moldavian agent, to whom the pretender attributed his failure. Glover had been duly told of this while Bogdan was still his guest. The pretender hoped to be honoured by the order of the Garter.

He remained there some time longer until the Turks, in the month of May, 1610, having been won over by Movilă, decided to make an end of him. Bogdan was invited to come to the Palace of the Princes of Moldavia, on the pretext that his decree of nomination would be read over to him there, but, having been warned of what was in the wind, sought refuge in the English Embassy. The hostility which the Prince of Transylvania entertained against his neighbours the Princes of Wallachia and Moldavia, whom he hoped to dislodge from their thrones, made Bogdan's aspirations still more possible of realization. Gabriel Báthory did as a matter of fact in December, 1610, manage to turn out the first of them, Radu Sherban, a dependant of the Emperor[41].

Gabriel shortly afterwards wrote to the Vizier Caimacam to insist on this Bogdan being nominated Prince of Moldavia, as being heir to the throne, for he had never solicited any other assistance than that of the Sultan his master[42]. The Imperial Ambassador, too, stated that the future Prince of Moldavia intended to further the interests of Báthory against the King of Poland whose place Báthory wished to take. Bogdan is even said to have drunk to the health of the future

King Gabriel, saying that he did not wish to live more then three days after the coronation of his friend[43].

In June, 1611, Bogdan was charged with having helped two slaves of his nationality to escape, but on this occasion also the Turks failed to arrest him[44]. For their part the Poles again brought their influence to bear to get this man removed from Constantinople, for he was bitterly antagonistic to their influence in Moldavia, an influence which it was of the utmost importance for them to maintain for the defence of their Kingdom. Their Ambassador made energetic representations in September with a view to ending these intrigues[45]. During the preceding year, too, Sigismund III had been in communication with England in order to get the protection accorded to this former soldier of Queen Elizabeth removed. On the 24th of June, James I replied that he was doing no more than his duty towards a prince in distress, although he had no intention of displeasing a brother sovereign who has also his friend[46]. Later Glover was recalled and his successor, Paul Pinder, arrived in December, 1611[47]. As for the protégé of the recalled Ambassador, there was only one thing left for him to do, namely to renounce his religion. He became, in February 1612, Sandchak of Prizren, assuming the name of Ahmed, and was later appointed to Brussa. He was one of the few Roumanians to turn renegade[48].

One of the witnesses of the adventures of the unfortunate Stephen Bogdan afterwards wrote his memoirs which were later translated into Dutch. William Lithgow, a Scotchman, mentions the expense incurred by Thomas Glover in supporting the "Duke of Moldavia" for two years, doing so because he believed in his contention that he had been despoiled by the Sultan Achmed of "all his wealth". On the arrival of Paul Pinder the Moldavian made up his mind to turn renegade in order to obtain a "palace and a pension of 12000 ducats a year for life". Pinder was indignant and so was Lithgow, for they had now no hope of recovering the more as 15000 ducats which he owed them. On his departure our author made a point of going to see the renegade in the company of Paul Pinder, for he had spent two months in the company of the new Pasha when they were both the guests of the English Ambassador. They found him surrounded by a large suite of his correligionists. On his journey from Transylvania to Moldavia he was robbed by brigands, but found a

friend in a boyar who belonged to the protestant faith and whom he called "Baron Starhoudt". The Prince of the country, Stephen Tomsa, a veteran of the Franco-Spanish wars, was also an acquaintance of his, for he had met him at Constantinople at the house of the English Ambassador. It was thanks to these two friends that he was honourably escorted beyond the Dniester to Podolia.

Glover's departure ends the first period of the relations between England and the countries of the Danube. Henceforth one no longer meets this type of merchant-diplomat, out for personal gain, who financed Princes and then had to support them through thick and thin in order to recover his money. The houses of the Ambassadors no longer afforded shelter to pretenders pursued by their enemies, and henceforth the duties of diplomatic representatives were strictly diplomatic and the diplomats themselves of a higher stamp, behaving with greater dignity as became their position. If British commerce and British influence is not met with on the Danube for two centuries, at Constantinople the underpaid representative of a trading company was to become a real Ambassador of State and play a decisive role in near estern politics.

One must not fail to mention, however, that Moldavia which was only mentioned in the popular geographical works such as the "Microcosm of Peter Heylyn", in the year 1626, became sufficiently well-known, thanks to the adventurer whose story we have told above, for "Moldavian Princes" and "Kings" to be introduced into the comedies of Ben Jonson and Beaumont and Fletcher[49].

CHAPTER II

ENGLISH TRAVELERS IN THE SEVENTEENTH CENTURY

The political influence of the English Ambassador at Constantinople, who represented great but far off merchant country, pursuing not her own scopes in Turkey, decreased considerably during the XVII century, for there were other influences at work now which tooks its place. England's influence had been felt during the period when France, crippled by a long civil war, seemed to have lost all political significance and when the Empire was carrying on a new crusade against the Ottoman dynasty her hereditary enemy, whom the Habsburghs hoped to supplant at Constantinople. As regards commerce between east and west Germany had regained her former place, and the Netherlands freed from Spanish rule soon gained an indisputable position. The Levant Company, founded under the auspices of Queen Elizabeth, was holding its own, but without managing to develop along the lines set down by Harebone and Barton.

In 1621 the Polish Ambassador made representations to King James I asking him to take the initiative in a crusade and pointing out that "the two Dacias", namely Moldavia and Wallachia, as well as the Serbians, were ready to revolt[50]. For nearly one hundred years one does not hear of English merchants coming to make purchases in Moldavia, in spite of the treaty with Peter the Lame, or in Wallachia. They restricted themselves to waiting at Constantinople and Smyrna for the arrival of the produce of the Danubian Principalities. At the

time the ceaseless wars ot the Turks first against the Poles and then, after a short campaign by Murad IV against the Persians to Bagdad, against the rebels in Transylvania and the Imperial troops, placed great difficulties in the way of travellers using the route from Europe to Constantinople which led across the Carpathians. There is one exception, Edward Brown, who was surprised to find in Transylvania in 1660 people who "for the most part spoke Latin". He afterwards encountered these same people in Macedonia, where the envoys of the prince of Wallachia were carrying falcons for the Sultan at Larissa [51]. One does not even come across any reports of Ambassadors on the state of the country during the long and prosperous reings of Basil Lupu in Moldavia (1633–1653) or of Matthew Bassarab in Wallachia (1633–1654). During this period the Roumanian Principalities were steadily developing owing to their abundant natural resources. This lack of information is all the more strange as at this time the representative of the Levant Company at Constantinople was receiving from the merchants an annual subsidy of L. sterl. 4000 and employed secretaires of the calibre of Ricaut, whose work on the Ottoman Empire is better known than those of anyone else of the period [52].

One might almost have thought that the days when Queen Elizabeth supported at Constantinople the cause of Stephen Bogdan, the Moldavian pretender, had returned when the aid of Charles II, as well as that of Louis XIV, was sought by George Stephan who, after seizing the throne from his master Basil Lupu and holding it for a few years, was driven out by the Turks and wandered throughout Europe, to die at Stettin, in Swedish territory [53]. The King of England did not hesitate to give him letters recommending "our goodfriend Georgius Stephanus, late Prince of Moldavia", for he had told him the story of how, when in disgrace, he had been despoiled of his Principality and "reduced into extreme misery". In the name of that common bond which should exist between Princes whatever the state of their fortunes, Charles II, through his Ambassador Lord Winchelsea, asked "pardon" from the Sultan for this unfortunate Prince who did not wish to owe his reinstatement to foreign help and who promised that his conduct in the future would be worthy of the clemency shown by his Imperial master.

It is under the rich and generous Prince Constantine Brâncoveanu at Bucharest that one again finds new relations; for instance an English Bishop interested himself in the Orthodox church of the East, which he thought easily to convert. Finally under the new conditions created by the revolution in England in 1688 British commerce received a fresh impetus such as had for a long time been lacking.

The reports of the English Ambassadors at Constantinople have not yet been published, so that we have as yet no information about the relations which must have existed between them and Brâncoveanu. Certain of the Embassies certainly tried ruin him in favour of the Hungarian adventurer Tököly or of other native rivals. This was before the siege of Vienna when the Porte was carrying on a prolonged war against the new Christian coalition headed by Emperor Leopold and of which the hero was John Sobieski, King of Poland. In order to keep himself on the throne Brâncoveanu had to flatter Ambassadors, to send on their mail[54] and win their favour by princely gifts offered at the propitious moment. Once again the countries of the Danube are mentioned in the diplomatic corespondance and in the tales of English travellers, for English secretaries coming from Vienna used to take the route over the Carpathians[55].

The official record of Brâncoveanu's reign, who played on the banks of the Danube the part of an oriental Louis XIV, building churches and palaces, giving princely gifts and patronising the arts, speaks in glowing terms of Lord Paget, pointing out the role which he played in bringing about the Peace of Carlowitz between the Sultan and his enemies, the Christian coalition. It talks of this man "of great importance", "honest and very wise, having a deep knowledge of the conditions under which one lived under Turkish rule". When he left Constantinople in 1703 he wanted to make his return journey through this unkown Walachia "for his own comfort and in order to see the country better". The Porte acquiesced and gave orders that this friend who had been so useful should be well treated.

Paget handed over to his successor Sutton on the 15[th] of March and left Constantinople on the 19[th] of April. He with his retenue reached Turtucaia on the Danube, a town inhabited by Roumanian fishermen which was the scene of the recent tragedy we all remember

so well. On the other side of the river were waiting for him Peter Brezoianu and Thomas Cantacuzene, cousin of the Prince, who nine years later betrayed his master and relative by compromising him in the eyes of the Turks, when he went over secretly to the camp of the Tsar Peter the Great. With them were soldiers with royal carriages and tents to be pitched at the stopping places. The next day the two elder sons of Brâncoveanu, Constantine and Stephan, were deputed to welcome the stranger at the threshold of the capital, an unusual distinction. These two sons were fated to be sacrificed to the bloody whim of the Grand Vizier Dchin-Ali-Pasha at Constantinople in the year 1714 under the very eyes of their father. In addition the Boyar Radu Izvoranu, two of the uncles of the Prine, the head of the army, Michael Cantacuzene, and his cousin Sherban accompanied them. The hill of Văcăreşti was bare when the Wallachian cavalry appeared over the top, for the beautiful monastery which was subsequently built there was not then in existence. On the 4th of May the Ambassador was conducted to his lodgings with great pomp and ceremony. "It is a fair and gentle house built of stone and covered agreably, to the custom of this place, with wooden tiles, and, being furnished with appartments after the christian fashion, may be esteemed magnificent one compared with the barbarous edificies of the neighbouring Turks"[56].

That evening the Voevode went alone to call on his visitor without waiting for Paget to pay his respects first, for the ambassador had only sent his brother with three members of his suite to thank him for his welcome. He was received by the visitor at the foot of the staircase. "with much honour and many compliments". The Prince mounted the staircase on Paget's right and entered the room where he remained for two whole hours talking with his guest, who afterwards accompanied him to the street where his horse was waiting.

The official audience took place next day, Saturday, Brâncoveanu's son-in-law, Radu, son of Prince Iliaş, who had reigned in Moldavia, having gone with four royal carriages, of which the most magnificent was for the use of the Ambassador, and a detachment of infantry. Brâncoveanu's two eldest sons escorted Paget to the top of the grand staircase and to the loggia where the ruler of the country was waiting.

First they had to pass through the great hall of the "Divan" or council chamber where, according to Turkish custom which had been lately introduced, the country having for a long time kept its local traditions which more resembled those of western Europe, were ranged the commanders of the army, which really only amounted to the personal bodyguard of the Prince for he had no standing army for the defence of his country. In the next hall, that of the Spatar (the Spatar was the head of the army) were ranged all the Boyars of the country in order of seniority. At the moment when the distinguished visitor made his entry to greet the Voevode, the four court cannons fired a salute.

Brâncoveanu offered his own throne to the repressentative of England and himsef sat on the edge of a divan in oriental manner. The conversation before such a great audience was naturally confined to the customary compliments and no one took part in it but the Prince and his guest. Afterwards followed a state banquet, as was alvays the case after an audience at Bucharest or at Jassy, just as much as in the capital of the Sultans, whose procedure was followed on all public occasions. On the right were the Ambassador and his suite and on the left the Boyars. As was the custom of the country, toasts were drunk to the accompaniment of the thunder of artilery and the rattle of musketry[57]. The Prince toasted the Ambassador and the Ambassador the Prince[58], and in consequence of the great merriment which followed, the host and his Boyars got throroughly drunk, "without however being obliged to", writes the official recorder. Paget did not however leave before he had been clothed with a cloak of sable, as was the custom with visitors of his importance, a ceremony which also took place whem Boyars were promoted to posts of importance. Then the procession reformed and the young Prince, the son-in-law of Brâncoveanu, conducted the Englishman to his quarters to rest.

Once more the Prince called on the English diplomat. This time Brâncoveanu took a secret path through the splendid gardens which surrounded his palace and which even stretched out on the opposite bank of the river Dâmboviţa, which flows through Bucharest. There followed fresh compliments – the word is used for the first time in its western sense *(complimenturi)* – and fresh political discussions. Paget's audience to take his leave took place the next day with no

other pomp than that the travellers themselves could show and for the last time they drove in the royal carriages. The Prince awaited them in his pleasure garden amid the cool green of spring. Paget was able to express his admiration for the beauty of the month of May on the Danube, lilac scented and sun kissed. They talked on late in the sunny afternoon of the affairs of the Turkish Empire, of which the Englishman had such an intimate knowledge and of which Brâncoveanu, who managed to keep himself for more than twenty-five years on a throne undermined by intrigue, was already a past master.

Chishull, formerly chaplain in Smyrna, who accompanied the Ambassador had different interests than those of his master.

He has the best impression of the Prince, "a promoter of good order and discipline in the province, a reviver of architecture and encourager of learing; of his sons: "instructed in the Latin and Greek languages"; the palace is to him "truly noble and magnificent" [59].

He went to visit the Patriarch of Jerusalem, the learned Greek Chrysanthos Notaras, and he found him in a convent recently founded and dedicated to St. George. It had "large apartments and magazines for merchants the rent which may yield about twenty bourses per annum". He saw the printing press where the Patriarch of Antioch, an exile from Syria who had given Brâncoveanu a short history of that diocese, was making beautiful books in Arabic which were the first the Christians in Syria had to use. Amongst the Greek publications issued by the same press the visitor mentions the work of the hieromonachos Maximus written against the Catholics, the particular enemies of the orthodox monks at Jerusalem. In his record of the visit he shows his admiration for Constantin Cantacuzene the Stolnic, the learned uncle of the Prince, a former pupil of Padula University and the author of a pan-Roumanian history for which he employs (none before him in occidental Europe) chartes and popular songs as well as the chronicles: a phenomenon in this near East who was to bring forth another extraordinary representative of both western and eastern wisdom, the celebrated prince of Moldavia Demetrius Cantemir, the historian of the Turkish Empire [60]. Paget himself undertook to voice to the court at Vienna the complaints of the Prince of Wallachia against the persecution which was carried on by the Hungarian and German Jesuits against the old-established

eastern church of the Roumanians in Transylvania which was bound by old religious ties to that of Wallachia. These complaints were not as a matter of fact well received[61].

The minister left next day "with the same pomp with which he had arrived, accompanied by the same Boyars and in the same beautiful carriage, attended by His Highness' son-in-law". On the outskirts of Bucharest the Roumanian suit took leave of him, but he had as far as the frontier a guard of honour and the protection of a body of Wallachian soldiers. His route followed the course of the same muddy Dâmbovița which the visitor had already seen winding between its high banks through the gardens of the Prince. Here and there were scattered little villages with whitewashed houses whose spotlessness Del Chiaro, the Florentine secretary of the Voevode, eulogised. Camping places and relays of horses were prepared for them and the neighbouring peasants were only too willing to act as guides, to bring food and to give all asistance. Through the village of Crețulești, Paget arrives to the old capital, Târgoviște, with a palace as in "the polite Christendom"[62].

For this picturesque account we have to rely entirely on the notes of the travellers of the XVII[th] century, which are luckily numerous, for the court recorder only mentions the arrival of the Ambassador at the last resting-place, the tenth after leaving the Danube, in the mountain village of Rucăr, which had a shingleroofed church and bright cottages built on both sides of the cool and swift-flowing stream. He then entered the "country of the Germans in Transylvania". "He was called My Lord Paget and was about sixty years of age or perhaps more"[63].

Later on, when he was summoned to present himself before the Sultan, at Adrianople, Brâncoveanu saw Sutton, the new British Ambassador.

The outcome of this meeting would have been fatal for him, had he not resigned himself to spending large sums of money to extricate himself. He afterwards, however, received political support from the successor of his friend Paget. This was at the time of the disturbances in Hungary against the Emperor of Germany, new masters of Transylvania. The Habsburgh had formed an alliance with England against the conquering politic of Louis XIV. Francis Rákóczy, the leader of the revolt, was not supported by the Prince of Wallachia for

this ruler had to suffer previously from the disturbances created by the adventurer Emeric Tököly, "King of Hungary", whose long struggle for Hungarian independance had preceded the insurrection of Francis, his wife's son. These "kurucz", fighters for freedom, infested the frontiers of the Principality, plundering left and right and interfering with the free commerce with Transylvania which was so beneficial to her. Until 1710 Sutton did all he could to check the efforts which were being made to win for the Hungarian rebels the support of the Porte; then French influence backed by the Khan of the Tartars succeeded in obtaining the nomination of Demetrius Cantemir, the learned historian and a personal friend of the ambassador of Louis, as Prince of Moldavia[64].

Unfortunately Sutton's correspondence has not as yet been published, but it should contain new information, for he played an important part as informer to and supporter of the Prince at Bucharest. He must indeed have been among those representatives of the Christian nations who had to witness, although deeply moved, the tortures this noble old man and his sons endured when they were put to death because they had for so long been lucky enough to withstand the changing fortunes of the East.

CHAPTER III

ENGLISH VISITORS IN THE DAYS OF THE PHANARIOTS

The Turks started a policy of replacing Princes of Roumanian blood, – who were usually unreliable to them and desirous of throwing off the Turkish yoke, – by Princes of Greek origin from the Phanar of Constantinople. Among them the first to be nominated was Nicholas Mavrocordato who was appointed to Moldavia in 1709 and again in 1711 and to Wallachia in 1716. These Princes were not politically independent and the only ties which they had with the Ambassadors of Cristian countries were the personal friendships which they might have formed at Constantinople during the time they spent as Turkish officials, training as Grand Interpreters to the Porte, with a view to obtaining the governorship of one of the Danubian Principalities.

During the reign of Louis XIV, England had used her prestige and influence to maintain the balance of power in Europe which was threatened by Louis, but now that this danger was over she withdrew from Near Eastern politics and ceased to take sides in the struggle between the Turks and the Austrians. A new peace treaty was signed giving northern Serbia and even the five Roumanian districts of Oltenia to Austria, who had already obtained Transylvania in 1699. On this occasion the British Ambassador did not intervene as we have seen he did on a previous occasion, nor did the English mingle in the new quarrels which arose in 1738 between the Turks and the

Austrian Imperial troops, allied for the first time with the Russians. For many months Moldavia was under the rule of the Russian commander, Münnich, who was not as considerate to the country as Peter the Great had been to his young ally and friend, Demetrius Cantemir, in 1711, at Jassy. The Peace of Belgrade which restored the districts of Oltenia to the Prince of Bucharest, was brought about by the influence of the French Ambassador, de Villeneuve.

Great, however, were the projects of the German Emperor, for he thought that he could gratify the Russians by giving them the Crimea, for which they had longed for so many years, and so keep them there out of the way. Of the remnants of the dying Turkish Empire he ear-marked for himself no less than "Bosnia, Nish and Vidin together with the dependent territories of Moldavia and Wallachia and a war indemnity" amounting to twenty million florins[65]. We learn this without a shadow of doubt from a letter sent from Babadag in the Dobrudja on the 13th October, 1737, by Knight Fawlkner, an English diplomat who was specially sent to watch the turn of events on the Danube, with a view to England eventually acting as mediator. He was almost continually in touch with the Ambassadors of his own country, both in St. Petersburg and Constantinople. In February, 1738, he received instructions as to his further movements through a secretary who had come from Russia. The Prince of Moldavia, Gregory Ghica, first cousin of Nicholas Mavrocordato and like him an ex-interpreter to the Porte, immediatelly informed the grand Vizier that this courier was passing through his capital, where the Russians had not as yet entered[66], The Englishman, who was accompanied by a Russian dragoman, stated that he was on a mission to the Porte in the interests of the Tsarina[67].

After the Peace of Belgrade the eastern problem did not come under discussion for twenty years. Foreign Embassies no longer played so important a part as they had done at the time of the siege of Vienna, an event that had raised the hopes of Christian nations, who looked upon the Ottoman Empire as already dying. British trade restricted its activities to the seaboard of the Levant and neglected the overland route, though French merchants had bankers in Adrianople and were trying to found establishments on the Danube,

protected by official agents. Consequently the Principalities disappeared completely from the field of English diplomacy.

Unto the year 1738, Russian diplomatic interests in London were entrusted to a pure-blooded Roumanian who afterwards went to Paris[68]. He was the son of Demetrius Cantemir, the ally of the Tsar in 1711, by his first wife, the daughter of Sherban Cantacuzene, the Voevode of Valachia who had had visions of becoming Emperor of Constantinople as his forefathers had been before him. Prince Antiochus, whose satires in the style of Boileau are famous in Russian literature, was the first Russian to represent his country in the West. He wrote in western style and he owed his great abilities and his knowledge of the world to his father who was a well-known historian: he was apparently a rather indifferent diplomat. Antiochus translated Demetrius' great work on the Ottoman Empire into English and for a long time was considered, after the work of Ricaut, as the most informative work in things Turkish.

There were, however, no direct relations with the Roumanian countries, and English travellers seldom chose the route through Wallachia. Lady Montague, whose letters describing Turkey are so well known, chose the route through Serbia and stopped at Belgrade. It is for this reason that some notes in the Moldavian chronicles concerning the journey from Constantinople to Poland in 1728 of two unknown English noblemen are of such extreme importance "This very year two young Princes came our way and stopped at the court of Prince Gregory (Ghica). They were English "beyzades"[69], who left their homes in England four years ago to travel through various parts of Europe for seing the countries and knowing their national institutions. The Prince received them with all consideration and gave a banquet for them at Frumoasa" – the beautiful convent which was built quite near to Jassy, his capital, by the generosity of Ghica. "He bade the grand Postelnic (the master of the ceremonies) and the other Boyars to attend to their needs and to them all honour. They afterwards left for Poland, horses and servants having been provided to take them on their way"[70].

Ten years later we get the account of the English courier whom we mentioned above. He was a John Bell of Antermony and was sent

to Fawlkner and the Ministers of France and the Netherlands at Constantinople by Rondeau, the British Ambassador at St. Petersburg, as the bearer of a letter from the Russian Chancellor, Count Ostermann. He left St. Petersburg on the 6th of December, 1737, with a servant who was to act as Turkish interpreter and obtained in Kiev from General Roumientzov and the diplomat Neplouiev, one of the Tsarina's delegates to the congress at Nimirov, a guard of Cossacks to escort him to the Dniester. He reached the Moldavian frontier at Soroca, where there was an old castle of the XVIth century, built to guard against the incursions of the Tartars and armed with old-fashioned artillery. It was a commercial centre in which Greeks, Jews and Turks lived together with the Moldavians. Until instructions could be received from the Prince the stranger was delayed here by the Burgrave, "pârcălab", a Greek called Petraki. He offered him fruit, wine and other gifts of small value. On the 2nd of February, 1738, he was allowed to resume his journey accompanied by Norov, a lieutenant of Cossacks. Passing through the villages of Căinari and Măgura, which had been devasted by the plague, they reached the Pruth.

His audience with the Prince took place at Jassy on the morning of the 4th of February. The Moldavian Capital was a town of 2–3 000 houses for the most part built of wood. Ghica, whose name he gives as "Duca", seemed to him to be "a good tempered Prince" and very polite, but for assistance to accomplish the journey he relied on the Seraskier of Bender. Bell, accompanied by a Bosnian captain and two soldiers of the Moldavian guard, had to pass through Volcineţ and Chişinău to reach the residence of the Pasha. After eight days spent as a visitor in a subterranean hut, a tchokhodar and two Tartars came to take him on to Constantinople. On his way to Tulcea, in the Turco-Tartar Dobrudja he saw at Căuşani the buildings, constructed of wood and clay, belonging to the officers of the Khan. The Moldavians who served them were "very polite and civil". One of these officers, who had been a prisoner of the Duke of Lorraine, began, while sharing a pilaf of barley with Bell, to speak French and to show great interest in European politics, greatly to the astonishment of the diplomatic courier. In the fortress of Ismail he found only Turks, but "good bread and good wine".

He returned by the same route from Constantinople in May, met the same "polite" Prince and was furnished with the same guard of honour, which led him through Soroca to the Dniester[71].

It was not until 1760 that England began again to pay attention to the countries of the Danube, but it was in a way accidental, for the only western merchants who traded with these rich countries, apart from the Ragusans who were second hand dealers, were membres of the Austrian Empire, then Venetians and above all French who even sold London cloth, called "londrin", through their agents at Bucharest and Jassy[72].

The Imperial Dragoman is said to have had intimate relations with England in 1758. He was Gregory, the son of Alexander Ghica, that Phanariot diplomat who was beheaded for having served the Austrians so well at the signing of the Peace of Belgrade[73]. Porter was then the representative of Great Britain at Constantinople, and he used to send messengers through Moldavia and Poland to Berlin, where King George was represented by Andrew Mitchell. This was the subject of correspondence in 1760 between the latter and the reigning Prince at Jassy, John Theodore Callimachi, late Interpreter of the Porte. The British Museum possesses the original letters, in which the Voevode promises that he will safeguard the correspondence sent by the "Sieur Roland de Brixe", a Frenchman[74].

In 1762, this Porter, British Ambassador to the Sultan, came back through Moldavia accompanied by an English doctor named Mackenzie. The Ambassador had been in Constantinople since 1747 and had more than once received in his Palace members of a family of Moldavian origin, but who followed Greek customs, the Callimachi (formerly Calmăşul). We should not have known so much about the route through The Principality if there had not been in the suite of the "Eltschi" a Dalmatian mathematician, the Abbott Boskovich, who wrote excellent Italian. At that time the ruling Prince was the young Gregory, the son of old John Callimachi who had lately resigned the throne owing to old age and ill health. It is in the "Viaggio" of the Abbott, published shortly afterwards at Bassano[75], that we find the details of their arrival at Galatz, where a Greek was sent by the Prince to provide them with horses and provisions. They were received by the soldiers with a salute of musketry due to visitors of such high rank. The Abbott next describes their stay in a Greek convent, whose

windows were made partly of transparent bladder and which had a kiosk looking out over the town, and they visited the churches in which were kept Greek books printed in Venice. At Bârlad the wife of the Governor was a Greekwoman from Constantinople who was already a friend of the wife of the Ambassador. Outside Jassy Porter was met by La Roche, the Prince's secretary, and there followed the festivities of the "moucarer", celebrating the confirmation of the Voevode by the Turks who were his overlords. There was no formal audience, but the real reception, less pretentious, was more intimate. They were also shown over The Prince's laboratories, the telescope and the "optic room"[76]. The Minister and his family, who had been welcomed at Botoşani, at Dorohoiu and at Cernăuţi by the local authorities, reached the Polish frontier at Zaleszcyk on the 3rd of August. Another English nobleman, Lord Wakefield, was also a member of the party.

The Englishman did not want any ceremony of Galatz and in reply to the welcome at the Mechmendar, he insisted that "he had not come to eat up the country in which he was not intending to stop long and that he would make no use of the firman he had obtained". The six days he was in the Moldavian capital he spent not in the town itself, but "about a quarter of a league away", in the Prince's palace at Frumoasa. This whim seems to have annoyed the Secretary de la Roche considerably, and after the departure of the Minister he wrote to a friend of his in Poland. "I'm rid of him, thank goodness". Porter was quite right to avoid meeting the Prince, for the latter's agent at Constantinople had done all in his power to persuade him to travel by Boudschac (Bugeac), that is by southern Bessarabia, in order to avoid the expense which his visit would otherwise have cost the country. Porter had found this out and complained about it, not hesitating to show his annoyance[76a].

The Ambassador himself took some notes on the way. Arriving at Galatz on the 23rd of June, he was received with ceremony and was lodged in the convent of the Virgin "quite well". In spite of the fact the Moldavians were very proud of this harbour he found it but a "poor village". At Jassy he noticed the wooden paving which had been used there since 1670, but which had been renewed several times. The brick houses of the Boyars with their shingle roofs blackened with the rain, built in the middle of large courtyards and

surrounded by storehouses, stables and the lodgings of the gipsy servants, did not impress him, for he says that they were "not in keeping with the vanity of the Greeks which was so well-known in Constantinople. He was no better pleased with the country house of Callimachi at Frumoasa, in the grounds of the beautiful monastery built by Gregory Ghica, where thirty years before the young English "beyzades" had been lodged. He makes fun of this "country-seat" and continues: „as to His Highness, we left him to his own grandeur" – he uses the French word –, not caring for the honour, or rather the trouble, of seeing him" [77]. On the other hand the Ambassador was greatly interested in the Transylvanian shepherds who lead their flocks across the Carpathians, through Moldavia to the Dobrudja and the Dnieper, and he took pleasure in describing these nomads, dressed in a linen shirt under their sheepskin coats and feeding for the most part on "millet broth", which he calls by the Roumanian name of "mămăligă".

Two years later another English traveller, Lord Baltimore, came to Moldavia, but we de not know the reason for the visit. He, too, chose to go by way of the Dobrudja in order to reach Moldavia and not by the route through Silistria or Turtucaia, which led to Bucharest. He, too, landed at Galatz, today an important port, but then only a small village with some Greek churches and a large Greek convent containing the tomb of Mazeppa, the famous Hetman of the Cassacks. On the way to the north one finds long grass and cultivated lands, but the locusts were at their work of destruction. The rich land was lying fallow around the commercial centres of Bârlad and Vasluiu, and these two old towns of commerce seemed to the English nobleman only "poor little villages". He arrived at Jassy after a journey of thirty five hours through the great forest which stretched around for miles with scattered clearings, the huts of peasants engaged in cutting timber and making charcoal, a few churches and many beehives. In the principal streets of the Moldavian capital he found the wooden pavements which we have already mentioned, but the streets of less importance were not paved at all. The majority of the houses were low buildings of one story, very badly furnished and hardly better than the dwellings of the peasants. The Prince's palace, where now after the ravages of many fires stands the "Palace of Administration", was built of brick and surrounded by a wall

strengthened with bastions. The houses of the nobles were built the same way and sheltered crowds of servants and gypsies which made up the household of a rich nobleman. Each of these servants had his particular job in this self-supporting community, and in addition there was a private chapel with its ministrants as in the houses of English noblemen in the XVth century.

It is impossible to understand why, under a Prince so hospitable and open handed as Gregory, the son of John Callimachi, a stranger of such distinction should be lodged in a "hut" infested by insects and already occupied by a cow which deprived Baltimore of the sleep he deserved after his tiring journey. From the fact of his mentioning that the animal poked its head through the manger to nose at its new neighbour's bed during the course of the night, it is obvious that, in consequence of his desire to study local colour, he was devoid of any letters of introduction, as he would not otherwise have had to put up at a "khan", or inn, for the merchant classes, where men and animals were herded together in the same quarters for the night.

From there Baltimore moved his quartes temporarily to the Franciscan monastery of St. Antony of Padua, under the protection of Poland and France. There he found monks of various nations speaking Latin, Italian and Greek and even, if we can believe him, Russian. He was given food to eat and wine, which, although they were in a wine producing country, was very dear. He tried to persuade them that it was possible to write poetry in the English language, but they argued that it would be impossible to make such a harsh language sound poetic. Some Levantine Italian even confused London and England, for "they asked us whether England was in London or London in England".

Thanks to the kindness of Father Luc of Marseilles, Baltimore learned that there were in the town "close on two thousand houses" inhabited by Moldavians, Armenians, Jews and gypsies, and that, besides the Metropolitan Cathedral, founded a century earlier, there were thirteen monasteries of eastern monks, one convent of nuns of the same confession, fifteen orthodox, two Armenian churches and one synagogue for the Jews. The Jews were recent Polish immigrants who had come without much occasion to act as commercial agents and even to introduce into the country, to manufacture there the articles for which the new western fashions had created a demand.

Baltimore does not fail to mention the large public baths, built by Basil Lupu, which were quite lately destroyed (unluckily no plans of them exist). They were "oval stone baths with separate compartments for men and women which were open every day except holidays". The conduit system had been laid by skilled Turkish workmen, the "souiouldchis" of Constantinople. It was altogether a fine piece of work and traces are still to be found of the conduits leading up to the stone fountains around which the inhabitants used to gather in the evening hour as they did in biblical times or even in recent times in the Venice of Goldoni. Linen was washed in the dirty water of the Bahluiu which contaminates rather than waters the town. The lovely hills covered with vineyards and gardens which surround the town did not escape the notice of the traveller and he also devotes a few lines to the most "voluptuous women rendered extremely amiable by means of money and gifts". These women were introduced to him by his guides and he rather naively imagined that they were typical products of this country[78].

Now as it happened there were in London at this time the first Moldavians who were not wandering claimants to the Moldavian throne. They were not as a matter of fact Roumanians, but Polish, Germans and membres of the colony of Poles and Hungarians which Prince John Callimachi and his son Gregory had invited from Poland between 1759–1762 to found a cloth factory at Filipenii-Noi on the Dniester. John Jacob Schiedmantel, a Lutheran clergyman, and Charles Christopher von Marschall were the delegates selected by the community and they came furnished with letters from the Voevode to assist them. They told King George that they represented the true faith in the neighbouring countries of Podolia too, Red Russia and the Ukraine, and that the peoples of these countries walked as much as 150 English miles in order to hear the preaching of the Gospel, and further entrusted their children to their care. They added that if they wished, they could make converts even among "the Turks and the members of the Greek church". What they wanted was a contribution of 2500 pounds to put their religious and scholastic institutions on a sound footing. All that they asked was to be allowed to get up a subscription in various parts of England, which gave so freely to the cause of the true faith. The privilege which they pried for was granted them without any difficulty on the 2nd of February, 1764[79].

Five years later war broke out again between Russia and Turkey and the latter was in danger of losing the Principalities. In consequence of the general situation in Europe great attention was paid to it by Weymouth, the British Ambassador at Constantinople, and Cathcart at St. Petersburg, for they were both aware of the convention by which Austria, who had risked nothing in the conflict, was to receive from the Porte that "Little Wallachia" which was formerly the "Austrian-Wallachia", in addition to a handsome sum for acting as go between. The provisions of the convention were never actually carried out, but as a result of it, by way of compensation, northern Moldavia was handed over to the invaders in 1774 and was henceforth called by them Bukovina [80].

In 1770 England as well as Austria and the King of Prussia intervened. Her agent at Constantinople was a Greek named Yakovaki Rhizo, the father-in-law and also the representative of Gregory Ghica, the Prince of Wallachia, who was a captive at St. Petersburg. This Greek played a great part at Constantinople and the Prussian envoy, von Zegelin, complained that this "creature of the British Minister" moved heaven and earth to supplant one diplomatic offer by another [81]. Another influential Greek who had just succumbed to these intrigues was Nicholas Soutzo, who in 1762 had provoked the quarrel between Porter and his master Gregory Callimachi. He had made all in his power to counteract British influence and would have liked, as he was wont to say, to have seen "this haughty nation" at war with the Netherlands [82]. There were at this time also others in Constantinople and the Principalities who criticised the ambitious plans of the English, as well as those of Frederick II, the "most violent and turbulent Prince in Europe" [83]. However, Hierakis, the agent of the Prince of Moldavia, knew quite well that in the country of these islanders "the will of the people is stronger than in any other country in Europe" [84].

Before the beginning of the second war between the Empress Catherine II and the Turks, which gave England another opportunity for intervention and which ended with the Peace of Sishtov in 1791, an Englishwoman visited the Principalities, Lady Craven. In 1786 this elegant and clever woman wrote letters from the Crimea, from Turkey and even from Wallachia to the Prince, the markgraf of Anspach, whose "adopted sister" and favourite she was [85].

This great English lady wished to see new countries and reached the Danube on the 13th og July, 1786, travelling from Constantinople by land with the common carriages, the harabas. Her passport entitled her to travel westward through Wallachia. Only a short time before she had seen the newly-appointed Prince of the country leaving the capital of the Ottoman Empire. Nicholas Maurogeni, Mavrogheni in Roumanian, was the descendant of a humble family in an island of the Greek Archipelago; he was a simple naval dragoman and not a Grand Interpreter as was customary, owing his appointment to the Turkish admiral Hassan who was tutor to his master, the weak and delicate Sultan. Saraf Petraki, who was the Sultan's banker, a Greek of low birth, without a family-name, had previously been promised it. Lady Craven has left us a description of the Voevode's departure in state from the capital, which followed the lines of the ceremonies of the Byzantine Emperors. At the head of the procession were borne the two "tougs", the white horses tails, which marked the rank of the traveller and even, as she assures us, his "kouka", or princely headress, the same as those of the Janissaries whose ranks he joined on his nomination. In the procession were Janissaries, tchaoushes, courtiers, servants and cooks, and so Christians at Constantinople had from time to time the pleasure of seeing one of their own religion setting out to occupy a Christian throne. Even Lady Craven was amazed at the splendour of the dresses, of the saddles embroidered with gold and she owns that she had never seen a "finer procession". Maurogeni had the grace to raise his eyes to the window where she was seated and to bow to her politely.[86] She had also caught a glimpse of the beautiful gardens at Therapia near Constantinople, which were kept by French gardeners, and where the Princes who had formerly ruled in Roumania, but who had been superseded by others, wasted their spleen. She had, however, been refused admission when she wanted to go inside, for these wretched men, a prey to memories of the past and deluded by hopes for the future, were afraid to invite anyone who, living at the French Embassy, might have been able to give them that diplomatic support for which they longed and which they could only accept on condition that no one got wind of it[87].

A "Mechmendar", or Boyar guide, of the Voevode of Wallachia was waiting for the English lady at Silistria. She landed on the left

bank of the Danube at Călăraşi which was then only a small village, before the days of the improvements carried out under Prince Stirbey's fine administration of the country during the latter half of the following century. Here Lady Craven got into her carriage which she had brought with her and drove across the broad plains where the cattle were grazing. The road was not paved, but the journey, in the dry season, over the soft ground was all the pleasanter for it. At the head of the party which accompanied her rode Arnautes, the tall Albanians of the Prince's guard, whose comrades she had seen in the service of the Empress Catherine in the Crimea. After passing through great woods and large fields of maize she reached the Wallachian capital, which commanded an extensive view of the boundless plains, being built on the hills overlooking the Dâmboviţa: the hills of Cotroceni, of Spirea, of Mihai-Vodă (or Prince Michael) and of Radu-Vodă (of Prince Radu). By the orders of the Prince, Boyars were waiting for her there, while Janissaries or Christian soldiers in uniform were stationed in a neighbouring camp to guard the route.

The Convent of Văcăreşti outside Bucharest was used to lodge the Prince's guests in the same way as that of Frumoasa outside Jassy. It was a graceful building, with beautifully carved pillars, with richly heavily moulded capitals, and with the inner faces of the walls delicately painted on a blue blackground. Lady Craven admired the elegant main courtyard of the monastery, surrounded by cloisters which she imagined were Gothic; she had thought that St. Mark's at Venice was built in the same style. Her enthusiasm was rather damped when she was told by some one wearing occidental robes and speaking German that she was to stay there in quarantine for five days, for she had come from Constantinople where the plague was raging. The head of the monastery led her to a bare room with broken windows which was allotted for the period of her quarantine. From the cell next door there reached her the groans of a person who was supposed to be suffering from the dread disease.

Fortunately Lady Craven's complaints also reached the ears of the Prince, who speedily rectified the mistake which had been made at her expense, for distinguished foreigners did not have to conform to the same rules of quarantine as the ordinary travellers. The gilded coach which stopped before the door looked as if it had been built in

the "first year of the Creation". All the same the crowds which had collected to see this woman in Frankish (western) dress, who was known to have faced alone the unknown perils of the East, were vastly impressed by the Prince's secretary, the Turkish grooms leading the horses and the chamberlain clad in brocade and carrying the white staff of the tchaooshes of Constantinople. She had another lady with her and also a "Monsieur de V".

Before the Prince himself could be reached two courtyards had to be crossed which were thronged with Janissaries, Arnautes and the less important officials of the court, for the Princes of Roumania modelled their court ceremonies on those in vogue in Stamboul, notwitstanding on a smaller scale, just as the Germans aped the court of Versailles. Maurogeni did his utmost to look the Sovereign, sunk among the embroidered cushions of his "throne"of vassalage and surrounded by tougs, kouka and sword of honour, all marks of authority which denoted his supreme rank.

After the ordinary enquiries as to the lady's future movements and as to the health of the French Ambassador, coffee and jam were served in small cups of the type which are still in use in the East even today, accompanied by the strains of Turkish music in honour of the lady guest. She was able to watch the musicians seated on the floor before their brass drums of every size or blowing into their long, arhaic-looking trumpets. Lady Craven was sorry to miss the German musicians of Monsieur de Choiseul, but she could have found others about this time in the Principalities, for the Princes often sent for them from Vienna, without, however, dismissing the Turkish "mekhters" who had their allotted part to play in official ceremonies.

Lady Craven, who had had the curiosity to interview Admiral Hassan's wife at Constantinople, had no difficulty at Bucharest in meeting the wife of her protégé, the Wallachian Princess, who did not, however, belong to one of the well-known Phanar families. She calls her a "very beautiful woman", not unlike the Duchess of Gordon, but whiter, more blonde, fairer and sweeter. Of her seven children she had with her three daughters aged nine, ten and eleven years, one of whom was to become the wife of Prince Scarlat Callimachi. Twenty ladies-in-waiting were in attendance: those coming from Constantinople had a turban, and the daughter of the rich Boyar Dudescu, who was a Roumanian, the traditional fur cap,

pinned at the back of the hair to a kind of pad. This method of dressing the hair is often to be seen painted in the frescoes on the walls of churches and is quite becoming. The Princess, who would have liked to ask the Englishwoman to stay on "a whole year" admired the French dress which she herself was not allowed to wear. In the XVII[th] century a princess named Mary Ghica had brought back some new dresses from Venice, but they caused such a scandal that she had to give up wearing them.

The town, which contained so many churches with their artistic treasures, could not have failed to interest a lady with such refined taste as this Englishwoman, but, as so often happens on such occasions even today, she was only shown the more western aspects of the country, for the secretary only showed her over some old Boyar's "English garden" which could hardly have been larger than an English clergyman's cabbage patch. She was, however, given delicious fruit. What particularly interested her – apart from the young lady in the sable bonnet who was so overwhelmingly kind to her – was the young lady's father, an old gentleman called Ban Dudescu with a long white beard, for beards were then a sign of high rank. He was dressed in a muslin robe and loved travelling in western Europe, where he was to lose a considerable fortune. From the fact that he was supported under the arms when he came to receive her, Lady Craven thought that he was ill or infirm, but this was not the case, for in the East it was a sign of high rank to be so supported.

The house at which she was staying belonged to a consul and contained a spacious courtyard surrounded by a verandah or "cerdac" with carved wooden pillars, from which she could look down on a white Arab horse which two grooms were trying to keep in hand. The horse was a gift from the Prince, who had been given it by a Pasha, his superior, whose rank was denoted by the three tails of horsehair. She was known to be a lover of horses, and so this gift was sent to her quite simply and spontaneously.

Lady Craven was not aware that in the Principalities western influence was as strong as eastern, and that this double influence was the foundation of their peculiar civilization. She was consequently surprised to find, when she was invited to dinner by Maurogeni, that the table was laid in European fashion and that the chairs placed round the table were like those she was accustomed to see at home.

The Voevode sat at the head of the table with the English lady facing him; her companion had also been asked and sat opposite the Princess just as though they had not been in the East. The ladies-inviting were seated near their mistress. They were waited on at table by nine women servants and not by footmen in livery or by jockeys who had recently come into fashion in France, since the French supposed it to be a genuine English custom. All the silver came from England and the only thing oriental was the marble or alabaster candelabres with floral decoration done in emeralds and rubies. This was a century after the time of Brâncoveanu, who used to order table equipment in the Roumanian style from Transylvania. In addition to Turkish music, gypsies "lăutari", local musicians, played their passionate and sad melodies so sweetly that they would have stirred the dullest man, and this is the first time we hear of westerners praising this form of music. The Prince ordered his slaves to take more often the place of their musulman companions. After dinner they went into the Princess reception room. Maurogeni spoke Italian and perhaps some French. Lady Craven surprised the Princess by telling her that the ladies in Europe danced, for in the east dancing was confined to the despised ranks of the professional dancers. There was no cause, however, for her surprise when she was told that they could write; for numbers of letters are in existence written by the wives of Princes and Boyars of those days.

The Prince sent greetings by her to Kaunitz, Joseph II's minister, and to the Emperor himself. Here again the Englishwoman was wrong to smile at the Prince's messages, for the Voevodes kept up the traditions of their predecessors who had been real kings and consequently completely autonomous. Again, after accepting a present of handkerchiefs beautifully embroidered in the Turkish way, she burst into fits of laughter at being escorted by the Turkish and gypsy musicians, preceded by lighted torches. It only shows that, although travelling about to see new manners and customs, she was not capable of appreciating the quaint archaisms of those she encountered. We will leave out the few things she thought worth to be mentioned on the subject of the tribute paid by Wallachia, the revenues of the country and the vices of the administration, and follow her on her journey towards Transylvania through a country where she said it would be difficult to find an unpleasant spot. On the

other side of the river Argeş she was hospitably received by the Boyars in their houses, and she noticed as she passed along the foot of the stately mountains the wonderful convents built by the generosity of the former Princes. It was by no means unusual for the willing peasants to help to lift the carriage over the big stones which obstructed the roughly-made road. The carriage in which the new "mechmendar" was travelling was broken to pieces. On seeing places hidden away amongst the Roumanian Carpathians she exclaimed "This part of the country is like a rough diamond which should be cut by the industrious hand of a skilled workman"[88].

We will not dip into Thomas Hope's novel "Anastasius" in which he attempted to describe Maurogeni's adventurous life, for it contains too much imagination; in fact it is almost impossible to recognise even the main facts of his life in this dull work. It was later translated into French. Ainslie was then British Ambassador and in his efforts to bring to a conclusion the peace negotiations between the Porte and the Emperor he twice asked Maurogeni to help him, but he afterwards suspected him of being the ally of his French colleague[89]. Since April the English mediator had offered the Turks as a basis the status quo which was eventually accepted in the treaty[90]. Already, however, the importance of British commerce in the East had greatly diminshed.

After the conclusion of peace at Jassy[91] an English doctor, Adam Neale, travelled to Poland through Moldavia in 1792. He admired the landscape with its gently undulating, fertile plains and the rich pasture lands where great herds of cattle were grazing on land not yet put to the plough, agriculture being not yet the main occupation of the inhabitants. Like Lady Craven, he endures the primitive roads, but thought the little simple villages attractive, with their huts peeping out shyly from among orchards surrounded by green hedges such as can be seen even nowadays, for this patriarchal life has changed but little. The artlessness of these countryfolk appealed to this man of the XVIII[th] century, influenced as he was by Rousseau's doctrines. As to the towns in general, Doctor Adam Neale first describes the Jewish houses which were overcrowded through a recent influx of immigrants. These Jews would not spare the traveller's ears, but assailed them ceaselessly on the sabbath with the snuffled strains of their Old Testament litanies. He also saw Jassy surrounded by the

hills on which the Roumanian Princes had built many convents. There was the Convent of Socola, founded by a daughter of the tyrant Alexander Lăpuşneanu, Galata built through the piety of Peter the Lame, who reigned at the end of the XVI[th] century. He also saw Cetăţuia, built by Duca, the Roumelian, about a hundred years later, and Gregory Gica's monastery of Frumoasa, – the Beautiful, – built in the secluded valley of the river Bahluiu. He also gives us a picture of Botoşani, which was a large town built after 1500 under the shadow of the monastery of Păpăuţi, founded by Stephen the Great. This town had recently attained a quite particular importance owing to its proximity to Galicia and the Bukovina which had become Austrian provinces. Being but a private traveller of no importance, he did not come in touch with the Prince or court life.[92]

A little later, in 1802, Clarke, the celebrated traveller, not only wrote of the Roumanian peasants with their cheerful disposition in spite of their poverty, but also dilated on the pace of the Wallachian stage coach[93]. .

We must now turn to tho well-known writer Thomas Thornton, who renews the relations between England and the Roumanian countries. He lived fourteen years as a merchant in Constantinople and in the spring of 1804 was appointed British consul at Odessa[94]. He knew Moldavia and Wallachia equally well having traversed them "in all directions" as he himself puts it. In his work on "The present state of Turkey... together with the state of... Wallachia and Moldavia", he tells how interested he was in these provinces with their romantic sites, their forest-clad mountains, their deep-bedded torrents, their pasture lands and their inhabitants, those picturesque shepherds who had caught the fancy of Dr. Neale. His description of the Roumanian countries although short is exact and accurate.

Shortly afterwards, during the Napoleonic wars, England played an important role at Constantinople, first as the ally of the Porte during Bonaparte's expedition to Egypt, but later in 1806–1807 as her enemy, when, in order to punish the Porte for supporting French political aims, she risked crossing the straits. The relations between the Ambassadors and their Phanariot clients were assiduously fostered; and the dragoman Soutzo was executed in 1802 because he was supposed to have attempted to carry on a treacherous correspondence with the commanders of the British fleet.[95] After the

peace, which was concluded with the Turks on the 5th of January, 1809 trade with the East was resumed, and English travellers returned to the various provinces of the Turkish empire. In 1818 it was even believed that the English Ambassador Strangford tried to obtain the nomination of his protégé Alexander Handcherli as Prince of Wallachia[96]. Since 1802 there had been an English Consul-General in Bucharest, namely Francis Summerer, who was appointed on the 6th of January of that year for the purpose of forwarding diplomatic correspondence. But Russia's formal annexation of the Principalities in 1807 put an end to his agency[97]. The chancellor Jean Marco, a Levantine who later became agent for Prussia, was in charge of affairs in 1814[98].

On the 24th of November, 1814, another Englishman who had been appointed Consul-General made a solemn entry into Jassy and presented a "berat", on the 24th of May[99], to Prince Scarlat Callimachi. He was accredited also in Bucharest, where he took up his residence, appointing an agent for Moldavia. William Wilkinson employed his time during his long stay in the Principalities in making notes on the country, and these were afterwards published in what was as a matter of fact the first book written in English which dealt solely with the Roumanian countries. It was entitled "An account of the Principalities of Wallachia and Moldavia" and was published in London in 1820[100]. Before considering this work, it should be mentioned that about 1818 the Consulate was done away with and the care of British subjects, who were for the most part Ionians, although there were for the most part Ionians although there were some Jews among them, was entrusted to the representative of Austria[101].

The historical part of Wilkinson's work, which begins with the Dacians, the forefathers of our race, is quite well set out. The author had not only seen the ruins of Trajan's bridge at Severin, but also part of the old Roman road at Caracăl, which runs at the side of the river Olt to Transylvania[102]. The Wallachians certainly had nothing to do with the Bulgarian tyrant Kroum, and it was only after the year 1000 A. D. that the first Prince of the name of Basarab reigned over the Roumanians on the right bank of the Danube, who had some Slav blood, but no Bulgarian. In tracing the beginnings of the two Principalities he makes use of the legend of Radu Negru, an imaginary figure whose prototype was Prince Neagu or Neagoe,

builder of the celebrated convent of Argesh, and he claims him as the founder of Wallachia; moreover he tries to fix the foundation of the two Voevodates (Principalities) at the same date: that of Moldavia under Bogdan, the real coloniser, who came from the Hungarian Marmoros, and that of Wallachia under the legendary Radu; this would be in 1241, because the only thing which could excuse the desertion of Hungary by the Voevodes who were subjects of the King were the chaotic conditions of the country following the Tartar invasions. Wilkinson affirms quite rightly the absolute independence which the Roumanian Princes claimed during the XIV[th] and let us even say the XV[th] centuries.

His sources of information were Knolles' book in English, Demetrius Cantemir's "History of Turkey" and also the little volume edited quite recently by Tounousli brothers at Vienna, an XVIII[th] century report of the Boyar Michael Cantacuzene. In addition to the facts which he gathered from these works he gives his personal observations, such as the passage about the simple tomb of Michael the Brave, who conquered Transylvania in 1599, in the lovely monastery of Dealu situated above the ancient Wallachian capital of Târgovişte[103], or the lines about the last descendant of the ill-fated Prince Constantin Brâncoveanu who was executed at Constantinople with all his sons[104].

Wilkinson makes clear the position of these Phanariots whom he had known personally, and he enumerates their entourage and also describes the ceremonies in which they took part –, these poor Greeks of the "Fanal" nominated simply as functionaries at Bucharest and at Jassy after having carried out the duties of Grand Interpreters to the Porte. He had seen their brilliant processions entering the capitals of the Danubian provinces.

He devotes a special chapter to the two capitals. Bucharest he calls "an extensive, dirty town", with 80.000 inhabitants, and this figure is probably more accurate than the "three hundred and sixty-six churches and twenty monasteries"which he mentions. Jassy, he writes, "has many elegant houses built in the most modern style of European architecture", but only some 40.000 inhabitants: and the figure which he gives for the churches, namely seventy, is by no means exaggerated. The palace of the Prince at Jassy, built after 1790 by Alexander Callimachi, looked neither completely western nor

completely eastern; but western characteristics predominated in this fine building which is now the faculty of medicine. On the front gate one can still see and read the noble device, "Here is the Gate of Justice", between the insignia of the Voevodes, flags, swords an guns. As for the palace in Bucharest it had just been burnt down in 1813, and the Voevodes were consequenty living in private houses. The old wooden pavements under which the filth had accumulated, were still preserved. Each Boyar had his carriage built in Vienna in western style and refused to walk a step; these aristocrats, although descendants of a race of warriors, were rarely seen on horseback, and then only when they went in procession. There were no cabs which strangers could hire, for they were only introduced after the Russian occupation which followed shortly afterwards. They were then called "droshkas" and "birje" as they called them in Moskow, and they have kept their peculiar characteristics up to the present day. A German had just opened a hotel at Bucharest, but at Jassy one had still to put up at the khans, similar to those in Turkey, with their great inner courtyards for the horses and carriages, around which were built the little rooms used by travellers, in which were divans covered with home-made stuffs or with red cottons dotted with black flowers.

Wilkinson was able to appreciate only the importance of Roumanian art as represented by the hundreds of little churches and convents; but he failed to recognise the value of Roumanian civilisation of which these buildings were the outstanding feature. He is, however, the first to give an enthusiastic description of the convent of Argesh, which later became so wellknown: "The whole of the exterior work is entirely of carved marble, something in the style of the steeple of St. Stephen's church at Vienna, but far more elegant. The whole produces a very striking effect and, as it has perfectly preserved its original beauty, it is certainly a monument that the Wallachians may boast of in any part of Europe" [105].

He gives a fine description of the Greeks, the masters of the country which they exploited through the help of the Turks and by the indulgence of the Roumanian nobility: "No sooner was the possibility of sharing in the public administration manifested to the Greeks, than such as were versed in the Turkish and European languages, abandoning all other pursuits, formed themselves into a distinct class, which assumed the title of nobility and the exclusive

right of being called to the service of the state"[106]. The English Consul is perhaps rather unjust to the Roumanian Boyars. If he had seen more of them than he did, he must have recognised that their knowledge of classical Greek was by no means superficial: Gregory Brâncoveanu wrote the purest Greek and he had studied philosophy. Their knowledge of French too was acquired through practice in their early childhood, when they were taught the language by intelligent and eager French immigrants. The excellent translations made by the Boyars into French prove to us how thoroughly they knew the language. When he spoke too of the teachers of Roumanian in the newly-founded public schools[107], he did not even suspect (for he knew very little of the spirit of the country in which he lived) that among them was George Lazăr, who continued the great national movement from Transylvania and who had already introduced into Bucharest the regenerating idea in which were to be found the germs of the future of the nation. Even if this pompous aristocracy were given up to a love of display and were not accustomed to the management of country estates, and even if there was among them a parvenu class who had brought with them their vices, the proof that money was not their sole aim is to be found in their countless ecclesiastical foundations and their splendid hospitals open to all the sick and infirm.

There is no more truth in these assertions than there is in affirming that until the XVIII[th] century the Roumanians only knew of the Holy Scriptures "by reputation"; for as early as 1400 they had translated the Bible into their own tongue, which is not „a corrupt mixture of foreign terms", but a precisely formed language on a Latin basis. The German critic Neugeboren was quite right when twenty years later he accused the man of beign a misanthrope, who would not admit that Roumanian women were really beautiful, not only distinguished by their grace and vivacity.

Wilkinson describes the ceremonies at Christmas and the New-Year, the anniversary of the Prince's accesion and Easter, with the kissing of Their Highnesses hands, and it is the description of an eyewitness, for he was personally present, among a large number of people with long beards and close shaved heads. Perhaps he was even present at the Divans of the Boyars, who assited the Prince to administer justice and who controlled the finances of the state. He

himself supported the rights of his Cephalonians in court at both Jassy and Bucharest and saw the newly-appointed officials driving in their ceremonial coaches or riding past on their masters horses with the tchokhodars or lackeys forming their suite. The records of the financial situation of those days are taken from the actual registers of the princely treasury.

His description of the country which he had passed through many a time in a light post chaise, sitting on straw, is rather short. He admires the beautiful scenery[108], but speaks for the most part of the profits which a more capable government could make out of such a country; he also mentions the Prince's income and the general productiveness of the soil. A few pages are devoted to the town of Galatz, now a very important commercial centre through which tradesmen managed to smuggle into foreign countries the prohibited goods of which the Porte kept the monopoly. "The number of the fixed inhabitants does not exceed seven thousand, but the great concourse of people occasioned every year by commercial pursuits gives it the appearance of being very populous, and all the bustle of a place of great trade". Spices, lemons, oranges and the wine of the south were dispatched through Galatz and the two capitals, which being emporiums, were also always well stocked, to the Bukovina and Galicia as well as to Transylvania, the Banat and Serbia[109].

Already vessels brought down the Danube all kinds of German goods such as cottons, glass-ware and earthenware which were supposed to be of English manufacture and consequently of superior quality. People's clothes used to be made of bad German cloth, calicos and printed cotton stuffs imported from Germany, but the Boyars preferred English muslins and French cambric, which kept in Roumanian the English name: "chembrică", the other goods conserving the French names, as for instance "semisete" for the French chemisettes. One must add, however, that articles of fashion were called "novigation" from the German neue Gattung. A great number of merchants put themselves under Austrian protection, but thanks to the Ionians and to the Ionians alone, the British flag was often seen flying on the lower Danube. Had Galatz been under any other administration than that of the Greeks and their agents, who had found their Eldorado there, it might have rivalled any of the ports of the Black Sea and even Odessa itself[110].

Wilkinson starts his chapter on the rural population of the Principalities with the following words: "There does not perhaps exist a people labouring under a greater degree of oppression from the effect of despotic power, and more heavily burthened with impositions and taxes than the peasantry of Wallachia and Moldavia; nor any who would bear half their weight with the same patience and seaming resignation" [111]. It is the simple truth, but if the writer interprets this state of mind, which exhibited a real good nature, as indicating "stupor and apathy", he is wrong: for, only one year after the publication of .this work, the son of a peasant, Theodore Vladimirescu, raised the standard of revolt against these abuses and proclaimed the right of the people to be the sole masters of their destiny, in this imitating his late comrade, Kara George, head of the Serbian revolution against the Turks between 1807 and 1812.

His account of the humble life of the peasant, beautiful in its simplicity, is true in every respect; they lived in thatched cottages and their needs were very small. In fact everything which is descriptive in his work is correct. It is a truly fine race, he adds, still wearing the ancient costume of its ancestors as one sees it depicted on the column of Trajan. Through one sees but barren lands from the high roads used by the overbearing ruling classes and pretentious foreigners, the lovely valleys, flower-strewn during the summer months, are filled with villages from whose rich natural soil the peasant asks but a small return. There is a special paragraph about the hundred and fifty thousand Gipsy slaves [112].

The foreigners controlled the banks – the moneychangers or "zarafs" –, they provided articles of fashion, they were the professors, doctors and chemists. We must add to their number the innkeepers, who had more recently imigrated into the country, as well as the Transylvanian and Hungarian farmers on the estates of the boyars, whom the Prince of Moldavia vainly tried to turn out in 1815 [113]. The Consuls figured at the head of this international community. Wilkinson relates the manner in which they were established in the last quarter of the XVIII[th] century, but he abstains from giving his opinion on their activities which were often directed towards selfish ends or to the satisfaction of a personal grudge. From other sources we gather that the government served them at Bucharest with daily

rations or "tain" of four "oca"of meat and eight loaves, besides fuel and hay for domestic purposes.

As to the future of these beautiful countries and of the no less endowed race, whatever the shortcomings of the rulers and the vices of those who exploited them may have been, Wilkinson did not believe in the possibility of a Roumanian national life, and, having none of the latest literature and not having listened to any interpretation of the new ideas, he thought the notion absurd and its realisation impossible.

Their fate should have been settled at the Congress of Vienna by summoning the Turkish plenipotentiary Ministers to be present, so as to show them that the Sultan's suzerainty over the Principalities was dangerous because from it sprang disputes with the Tsar and also that it was a possession too uncertain to hold. Russia could not have refused to accept Moldavia, if she acquiesced in Austrian suzerainty over Wallachia. After all it was not the British Consul's fault that he held the same views on the subject as the Viennese diplomats, who presented the world with a new map of Europe worked out solely for the benefit of the dynasties of those days, but not for the peoples. The interests of the peoples were hardly thought worthy of legitimate consideration, a policy which naturally brought in its train a series of incessant quarrels, rebellions and which prevented that period from being the most important in the development of humanity[114].

At this time an Englishman named Robert Ker Porter[115] passed through Bucharest and described the pomp of the Princes and the charms of the suburbs, where he was struck by the songs by which the Gypsy girls summoned their clients from their windows. But we have a more extensive and sympathetic account of this period of social development in Roumania from Dr. Mac Michael, who was a traveller and a keen observer. He crossed Moldavia in 1817 on his way to Russia. In fact the pages which Wilkinson quotes, with the descriptions of places and people form by their vividness and their sense of observation the best commentary, and above all critical commentary, on the historical and satirical work of the doctor[116].

The Englishman travelled through Bessarabia, which was after all but the East of Moldavia, lying between the rivers Pruth and Dniester, but which had already been annexed by Russia under the treaty of Bucharest only five years before. He took the stagecoach at

Dubosary (in Roumanian Dubăsari) and after being jolted for four days reached Kisheniev (Chişinău) the capital of the Tzar's new province, a small town with low shingle-roofed shops, where the peasants coming from the neighbourhood to make their purchases could find all they could possibly require in the dirty little hovels of the Jewish moneychangers. The English doctor then saw for the first time the Viennese equipages of the Boyars, with theirs Arnaut lackeys, great numbers of gypsy servants, and the fine upstanding local peasants. The first Phanariots which he saw were the customs officials at the frontier and the "passport secretary", who were all on the look-out for tips to be added to the legitimate taxes collected as was usual in all parts of Turkey. After three more hours travelling he arrived at Jassy, where he lodged in the English Vice-Consul's house.

The first thing to rouse his interest was the appearance of a Boyar in his eastern-looking garments, with an enormous "ishlic" or round cap made of fine sheep-skin on his head. The size of the "ishlic" varied with the rank of the wearer. He impressed the people by driving about daily in one of his coaches which Dr. Mac Michael thought frayed and shabby-looking. The card games introduced by the officers of the armies of occupation were all the rage, and around the faro tables foreign adventurers fraternised with the Moldavian aristocracy whom they fleeced. Other foreigners were either engaged in commerce or gave lessons in their own languages, as for instance the French did, or practised as doctors as did two Germans from Hannover. Emmanuel Bernard, a well-known Greek from Crete, had set up a fine type-printing press, but he did not do well out of it and wanted to return to his own island.

The Prince, Scarlat Callimachi, received the English doctor at the conclusion of the great ceremony in which he created new state functionaries, investing them with his own hand with the robe of honour, the "caftan", and the staff, the sign of office. The walls of the throne room were decorated in fresco with the arms of all the different counties of the country before 1812, the bow and arrows being placed near the Voevode's throne. He talked in Greek with the officials whom he had just invested, for at this time the language of the Phanar began to gain an official character to the detriment of the language of the country and the people, a sign of cultural conquest which the revolution alone was able to put a stop to. A short

conversation in French which the doctor had with Callimachi did not help to remove the bad opinion which he had formed from what he had found in Moldavia. He thought that some of the political questions put to him in French by the Prince were indiscreet.

The traveller passed through Bârlad, Tecuciu and Focşani to the neighbouring Principality. Focşani, situated on the frontier between the two countries of one race and language, had an English "staroste", a native of Zante of Greek nationality. He owned a farm in the neighbourhood of the town and employed four hundred peasants whose laziness he deplored, rightly or wrongly as the case may be. He also kept a poultry farm and sold the wine from the famous vineyards of the district.

In Wallachia Dr. Mac Michael first stopped at a grimy and smoky underground hovel near Buzău, but the place was so primitive that it could scarcely even be compared with those he had come across in Sicily, Greece, Egypt or Nubia. He gives a vivid picture of the state of the peasants who were under the administration of the "ispravnics", officials to whom the appointments had been farmed out, and who got as much back from those under them as they could to make up for their initial outlay. His descriptions of the hardships endured by the taxpayers who were unable to pay the necessary amounts and were consequently flogged and smoked and tortured in the subtlest and most cruel ways, bear the stamp of reality. This so-called method which was now adopted by the Wallachian financiers was a device which the Greeks and their Roumanian disciples had borrowed from the Turkish "zapties", who at least operated it "in animo vili", on the Christians whom they despised.

Rather than the domestic life of the aristocracy the traveller knew the social life and particularly that of Bucharest. Here people went for solemn and pompous drives to the lake of Herăstrău, sometimes as many as six or seven hundred carriages; the masked balls; the "club noble"; the performances at the German opera and the "comedies translated into Roumanian", the gambling in private houses; the family celebrations and the gypsy orchestras with the new European dances which were replacing the "hora" of the past, which, however, continued in favour in the villages. He mentions, too, the poet Văcărescu, who had a country house at Băneasa close by the public walks and a garden which he generously opened to the public

and who spent his farthing in entertaining guests, even complete strangers, to whom he and his wife did the honours of their simple abode. Perhaps in some cases marriage was not taken very seriously and life was frittered away on pomp and show and divorces were frequent, but there were families who kept their old traditions with all their patriarchical simplicity. One only has to study the private letters and the wills of that time. They afford a means of gaining information truer than that which is contained in the stories of those who often formed the most corrupt part of society and wished to reduce others to their own level.

Mac Michael's description of the appearance of Bucharest closely resembles Wilkinson's. John George Caragea (Karatzas in Greek), the grasping Prince of Wallachia, received the stranger on the day of the Epiphany in the year 1818. Contrary to the etiquette observed at the court of Moldavia, where a granddaughter of Callimachi was recently dead, the wife and daughters of the Voevode, amongst whom was Ralou, a staunch supporter of Greek literature, took part in the ceremony seated on couches near the throne. The visitors, some of whom were women, moved forward to kiss the Prince's hand, on a carpet which was of English manufacture. The Voevode addressed a few formal remarks to the visitors. He could scarcely be accused of either ignorance or tactlessness, as had happened to Callìmachi for instance, for he was corresponding with Gentz at Vienna on European affairs. Mac Michael withdrew among the swarm of court beggars, who exercised the traditional right of demanding a little something for themselves on such an occasion.

Nectarius, the Metropolitan, gave Mac Michael a bad impression of the Roumanian clergy – he was as a matter of fact a Greek from the Morea – for he was a rubicund old gentleman who was in the habit of making incoherent pointless speeches at meals and was apparently in blissful ignorance that in an adjacent room there were lying Greek and Slovanian manuscripts which were rotting for want of use and in addition the library of the French naturalist Sonnini de Manoncourt which had been presented to the Metropolitan See by a Boyar, but was also lying then completely neglected. The doctor while at Jassy had unfortunately failed to call on Benjamin Costachi, who was a noble prelate of grat learning, great faith and untiring devotion to his subordinates and his country.

Among other things which he mentions are the gambling in private houses, the proud promenades, the public balls, the rags at the nobles' club where Germans loved to exhibit their paltry wit before the Prince's relations and the assembled Boyars, who had these witticisms laboriously translated and then went off into fits of laughter. MacMichael even maintains that Caragea's son appeared there accompanied by his mistress, whom he had seduced from her husband but recently; this, however, only gives a picture of Constantinople manners, for his family were in no way connected with the Roumanian nobility. The women wore Turkish slippers and priceless oriental belts, but their dresses were of French silk and completely western in cut.

A "yassakatshi" or chief-guide which had been attached to Wilkinson when he was a Consul-General escorted Mac Michael as far as the Danube to the town of Giurgiu, which was part of the Ottoman "raya" and preserved a characteristic Turkish appearance. Being yet present at Bucharest, Wilkinson had shown his fellow-countryman a copy of Callimachi's Greek Code which he had dedicated to the University of Oxford.

CHAPTER IV

THE PERIOD OF ROUMAIN NATIONAL REVIVAL

It was hoped that the struggle for freedom in Greece would so enlist the symphaties of the two Principalities as to bring the formation of a new Byzantine Empire within the sphere of practical politics. All that resulted, hovewer, was a succesion of political changes starting with that revolt of the peasants under Tudor Vladimirescu – a revolt which was essentially Roumanian Government with a Sturza in Moldavia and a Ghica in Wallachia (1822). This was followed then, by the Convention of Akkerman and, as a result of the struggle for the establishment of a modern Greece, the Turco-Russians war of 1828–1829. As for their own country, which was destined later to be united, the Boyars had long hoped to establish a constitution, even though an aristrocratic one, and there was now a chance of their hopes being realised, for the Tsar's troops were in occupation and the administration was in the hands of General Kisselev, a wise and experienced leader. Already in 1834, less than fifteen years since Wilkinson had declared the idea of an independant existence of the two Principalities absurd, new Princes occupied the two thrones, Princes who had adopted western ideas and whose reigns were destined to play a great part in the europeanisation of the Danubian provinces. The hopes of all who were working for this end were centred on the French and English Consuls, who stood for liberty as opposed to Russian Imperialism. Cook replaced Wilkinson: he was connected with the Levantine family of Pisani and

had been secretary to the Russian Consul, Pini, as well as to Prince Constantine Ypsilanti and Prince Alexander Soutzo[117].

Cook was sent to the Principalities in 1822 by the British Ambassador, Strangford, who had undertaken the protection of the Christians in Turkey after Strogonov, the Russian delegate, had departed from Constantinople as a protest against the conduct of the Turkish Governement towards the Greek rebels. His wife had been very popular with the officers of the russian army of ocupation about ten years earlier and he was a friend of Alexander Ypsilanti, the leader of the Hetairist movement. Cook, who was half Levantine himself, had tried to obtain the post of Foreign Minister in Bucharest. He was a zealous supporter of the struggle for the Hellenic liberty [118].

One can easily imagine what he wrote in his reports. Though established as British Consul, he kept up friendly relations with the servants of the Prince [119]. He was not, however, in Bucharest during the September of the same year when Strangford himself left Constantinople and travelled to Bucharest incognito, putting up at the Austrian Agency[120]. In 1827, just before the new Russian invasion, Cook was still in Walachia, but not as England's representative in the Principalities, where he had cut no figure[121].

His succesor, E. L. Blutte, had arrived from Egypt in the month of May, 1816 [122]. Although „opposed to superfluous and useless ceremonies", as one of his colleagues remarked, he had to go on the 11-th of June to a state audience at the court of Prince Ghica who, like the Boyars of old, was unable to speak any other languages than Roumanian and Greek[123]. In 1826 we learn that the new Consul was on bad terms with the Wallachian Government[124].

Two years later he journeyed to Jassy, where a subordinate Vice-Consulate had been maintained[125]. He was at his post during the war and fought against the abuses of the Russian administration, going so far as the cover his scutcheon [126], and he continued there during the new era of the „Règlement Organique" right up to the end of that year[127]. His successor, Colquhoun, was not to arrive before the 25th of February, 1835, and he was in turn replaced two years later, for the Consulate was in the charge of a man named Lloyd during 1837 and 1838.

The following in the opinion of Blutte's french colleague, de Bois-le-Comte, on his diplomatic activities and he even maintains that

it was partly at Blutte's instigation that Bessarabia was ceded to Russia: "It is on account of his eccentricity that the British Agent, Mr. Blutte, loses some of his prestige. He has opposed the Russians tooth and nail, a line of action which has only caused him harm, for it has not been crowned with success. After refusing to see General Kisselev for a whole year, he has had to become reconciled to the Russian General reestablishing his flag without obtaining the satisfaction which he demanded with regard to the incident which caused the rupture[128].

The only man who gives us any information about the tragic end of the Princes John and Charles Callimachi is a Mr. R. Walsh, who travelled across Asia Minor after the Greek revolution of 1821[129]. This old secretary of Strafford directs himself toward the Wallachian Danube to take the westward route. From Roustchouk a boat goes twice daily over to Giurgiu whenever there are clients capable of supplying the requested amount. The Roumanian shore, covered with marshes, looked empty and sorrowful. The English traveller thinks that Darius has crossed at this point and he mentions Herodotus in support. The Turkish strongholds appear to him as the most important ones throughout the Ottoman empire. Peasants carts carry preserved meat and ungrounded rock-salt to Turkish boats.

Follows the description of that implement of torture which is the jolting stagecoach used in the country. A sketch of the author shows the aspect of the four horses for each "căruța" carrying by jolts English traveller and Turkish guide alike on its way. He meets on the way natives dressed in sheepskin jackets coming out of their underground dwellings.

In Bucharest the vehicle's wheels roll upon wooden pavement between shopes closed on account of the plague. The Austrian agent begs the traveller, who was recommended to him, to leave as soon as possible such a dangerous place.

Notwithstanding his short stay in the Wallachian capital, Walsh had time to admire the beautiful carriages of the Boyars which the terrible disease do not prevent driving out. It is only the sordid coachman which is loathsome to the westerner. The nobles, thus solemnly riding in carriages, were expecting the obsequious compliments of their subordinates.

After paying a visit to Hakenau, the agent, and to the banker Meitani, who avoided any contact with a suspect; after a glance at the houses of the aristocracy and even at the cabarets with singing and dancing women about which he wrongly states of being also frequented by the Boyars, Walsh leaves Bucharest in a rainy and snowy wheather, which helps to set him even more against a country showing him until then only its unpleasant aspects. Though all bruised by jolts endured over a frightful road, he dares not alight to enter any house where the disease might await for him. He has a narrow escape of being held in quarantine at Piteşti, town of a thousand houses, quite pretty, where a Greek merchant lodges him for a brief moment. Refreshed by a few hours rest, he discovers that the mountaineers have an „European" appearance.

At Curtea-de-Argeş, in the neighbourhood, the beautiful episcopal church finds favour in the eyes of the traveller; he has been told that the country is proud to possess such a monument built of imported stones which in the opinion of Walsh resemble those of Portland. He admires the front towers which, by the construction of their windows, give the impression of tumbling down, but the frescoes appear to him "more than Grecian". He even notices the portrait of Prince Radu next to the icon of saint Demetrius and he is also shown the grave of the country's heroic defender at the beginning of the XVI[th] century, the reigning prince Radu of Afumaţi.

He resumes his journey going through Drăgăşani, where the Greek cause in Wallachia has recently succumbed – and the battle of 19 June 1821 is described with full particulars, even about the „Sacred Legion" of the intellectuals. This narration of the Ypsilanti's dreamers encounter with the Turkish army is worthy of being considered among the best sources. Walsh believes that Greece, when brought to life again by England and her allies, will undoubtedly commemorate this noble sacrifice by erecting a monument. He recollects of having assisted, in a public place at Pera, at the execution of Iordaki (Georgaki), the chief aide of the young Phanariote leader; this is a mistake: the executed one, whose end he had seen, was Pharmaki, the other chieftain of the resistance in Moldavia.

Finally, from Sălătruc, where he musters enough courage to enter the post-house, he crosses the boundary line through the Turnu-Roş defile, where the sight of a splendidly wild scenery provokes the

traveller's cries of admiration. When a goitrous tells him the particulars of his infirmity, he thinks that the mountaineers, whose words he reproduces, speak latin. And, again, he uses Roumanian words to convey the information of the Postmaster about the feeble-minded ones abounding in that region. He is refused „in latin“ a coup of coffee by a young woman who has never tested the beverage.

After giving some details about the peasant customs and the highway crosses, Strafford's secretary makes his exit from Wallachia, but not without feeling himself obliged to render a description, full of new things and of personal remembrances, apart of the usual archaeological and historical nonsenses: he mentions, together with the inscription upon it, one of the sabers of the ill-fated prince Constantin Brâncoveanu which was offered to him for sale; we have not noticed it quite recently when Messrs. C. Marinesco, general Rosetti and myself have presented the copies kept in the museums of several countries. He names the Phanariotes he had known during his long stay in Constantinople, such has the "hetman" Alexander Mavrocordato, the husband of princess Smaragda Mourousi, the other Alexander, one of the leaders of revived Greece, Demeter Mourousi the „evergete“, whose cultural creations he enumerates, the drogman Constantine Nourousi, sacrificed in 1821, his brother, the interpret of the arsenal, the two Callimachis, whose beautiful palaces are described, the Soutzos, the old prince Caragea etc. His notes on the country are poor, but correct. The author does not overlook the intention of prince Constantine Maurocordato to write a Roumanian grammar and he has seen the latinising dictionary printed by the Roumanians of Transylvania at Buda.

He meets, while held at the Austrian quarantine, a Swiss merchant of Pera and a young Wallachian nobleman. They read the kill time Walter Scott's novels, "The Pirate" and "Kenilworth", translated into french and coming from Bucharest libraires.

The "latin" appears again in conversations with Roumanian shepherds of that Transylvanian border, who, before wishing him "bună noapte" (good night), play for his pleasure on their blowpipes. It even happens that a woman of this race, and her child all wrapped up as a real ball of cotton, has the honour of being given a ride in the carriage of the English diplomatist. The „barbarian latin“ supplies again the conversation. Gypsies are also noticed upon the road, and

here is the opportunity to describe this odd race to such an extent that he even speaks about their tongue.

At Sibiiu (Hermanstadt), Walsh has the occasion to speak english with a "Greek" – who is in fact the rich Roumanian merchant Zenobius Popp – whose library he admires; he asks for an english liturgy which is given to him together with a greek as well as french copy. The morning "schnaps" is offered to him by someone speaking the latin of schools. Now comes the turn of the Saxons to be presented. It is only in the Banat that Walsh will meet again the Roumanian shepherd. At Pesth, however, he praises the church, the school of the nation and takes an interest in the Roumanian publications.

The standard English work on this period was to be that prepared by the English Consul himself, Mr. Blutte, and it was in a sense favourable to the Roumanians.

He was at Vălenii-de-Munte, a little township in the Prahova district, after the cholera epidemic which ravaged the two Principalities, during the summer of the year 1833 and he was living with his secretary, Stamati Zamora, the Boyar Constantin Filipescu, who had the rank of Major in the new Wallachian army, and the village schoolmaster, J. G. Gorjan, who was a zealous translator of French literature and to whom he instructed the education of an adopted son after he had assured himself of his ability by visiting his school at Văleni. On his return to Bucharest Blutte gave to the schoolmaster "a very voluminous manuscript" in French, dealing with the future of the Principalities, and he asked him to see that it was only published after he had been gone some time from the countries of the Danube. Filipescu added to it what he could remember of his conversations with his friend. It was only, however, in 1856 that Gorjan, who was publishing a calendar, found it necessary to translate into Roumanian the parts dealing with the general aspects of the country and he characteristics of the inhabitants. He was working so in connection with the movement wich was destined to bring about the union of the two countries. As these parts are of special interest, we will try to present the original which may be considered unfortunately as irretrievably lost:

"The territory of the Roumanian Principalities is as classic as Italy itself, and traces of Roman occupation can be found above and

under ground and furnish ample evidence even to the most obtuse historian. Nothing is wanting to go to prove in all good faith that these regions reflected the full glory of the world's greatest conquerors whose traces have survived up to our own days and will survive for ever. This is especially true of Little Wallachia, where at almost every step one is confronted with all kinds of significant souvenirs which make doubt impossible.

"The natives of the Principalities which were colonised by Trajan and the succeeding Emperors during the early part of the second century of the Christian era, whose ancestors intermarried with the Dacian aborigines, afford a clear proof even to-day that the race is Dacian in origin. Among other proofs of this origin may be mentioned the similarity in costume and appearance to the Dacians sculptured on the column of Trajan at Rome, their skill as horsemen especially bareback, their coolness in meeting danger and their deftness in the construction of houses, mills and carts after but a cursory glance at them as also in the making of their own clothes. Other traits in common with the Dacians are their fondness for underground dwellings and their nourishment, dish made of milk, sour cabbage aud vinegar, and again their habit of travelling with their cooking pots in order to be able at a moment's notice to prepare themselves a meal. No other nation present this character. They show great courage in quickly breaking in horses or any other animal however unruly, great hospitality to anyone of whatever race and great heroism, as is exemplified in their character and their songs. They have no in-born fear of passing in the deepest night through the thickest and loneliest forests, of crossing the most dangerous mountains or the vastest and darkest deserst where they sleep quite happily as though they were in their own homes. Lastly we find some old proverbs and words peculiar to this language and which do not occur in the languages of the other peoples with which they have come in contact during the course of centuries so that it may be considered that they are their very own. The likeness is clearest seen, however, in their marked inclination and marvellous genius for the fine arts, such as music – especially sad music –, dancing, oratory, poetry, painting, sculpture and architecture; by the splendid way in which they carry their weapons and the movement of them swift as lightning; by the amazing speed with which they understand learn and imitate anything whatsoever, manifesting the most unparagonable

facilitiy of spirit; by their deep sincerity; by the very name which they have adopted and by the name of "Roumanian Country" which they have given to their country and lastly by the quantity of Latin and Italian names which are preserved and employed in their native language and which they keep and use as in their mother tongue, the same names as the Romans used seventeen or eighteen centuries before our time. If we stop to consider all these and many other characteristics we find even to-day unmistakable signs of their Latin and Italian origin...

"So these two brave peoples being brought into contact with one another and intermingling through the course of centuries have come to make up and represent the Daco-Roumanian people now numbering more than ten millions and having two great and godly sacred claims on the country; the one a more than forty centuries old right of heredity, the other the right of colonisation and the preservation of the Daco-Roumanian laws for seventeen centuries up to the present day through the weapons and the strength of their own public opinion.

"A blending, a concentration of greatest courage, highest genius, rarest humanity, most evengelical hospitality and affability go to make up the Daco-Roumanian character. In spite of their small army and the scarcity of their soldiers and political leaders the Daco-Roumanians have always been the most invincible vanguard of all Europe and have prevented it from falling a prey to the numberless invasions of Asiatic tribes which have poured in on Europe in a human torrent and have swept across, having here the only route by which they could pour their devastating hordes over the whole continent. All the impetus and great ferocity of these barbarian invasions has spent itself here, for it has always met with strong opposition and has been extinguished like a ball of fire which has dropped into the ocean. I will not discuss Roumanian civilisation, which may without difficulty in time reach the highest pit...

"Under the protection of the Daco-Roumanians the two Principalities have been and still are the refuge of the unfortunate and of those cruelly oppressed by a barbarous and fanatical yoke, Alas! those who, thanks to the kindness of the natives, have been allowed to associate with them and to accumulate wealth, to attain high rank and titles of best nobility, to speak their own tongue and proclaim the whole of their own nationality, freely enjoying all the

privileges of the natives, who have gone through battle and escaped death by the sword and fire or being sold into slavery, those very people have become and are still becoming enemies and the most relentless traitors of their benefactors...

"In short I give you my word of honour that the western powers will very soon give to the Principalities much more importance and procure them a greater durability as now... The peace and rest throughout Europe is dependant on the consolidation of the Principalities upon national privileges"[130].

*
* *

Up to this time there had been scarcely any intellectual ties between England and the Roumanian countries. Yet our young poets had found means of reading in Bucharest and Jassy contemporary English poets in French translations. Constantin Conachi translated also Pope's Essay on Man and the Nights of Young found readers who were enchanted by the "philosophy" of their melancholy. While the romantic writers were winning the hearts of the young Roumanian generation, John Eliad, the second promotor of the system of public instruction in Romania and the founder of the periodical newspapers in Wallachia, the codifier of the language and the most lively spirit of his times, greatly admired Byron's rebellious outbursts, some of which he translated for presentation to his readers. This sort of indirect translation, however, bore no other fruit. No representative passages of Roumanian literature had as yet been translated into English, and it was until the greatest Moldavian poet of the time, Vasile Alecsandri, popularised the folksongs by compiling and bringing them out, that Stanley published in London in 1850 his beautiful illustrated anthology of Moldavian and Wallachian folksongs.

Economic relations with England were opened up by the freeing of the Principalities to world commerce in 1829 (the Peace of Adrianople), by the creation of the ports of Galatz in Moldavia and Brăila in Wallachia and by the introduction of steam navigation on the Danube of which an Austrian company had the monopoly. To the Principalities England wanted corn, tallow[131] and other raw materials and she sent to the Principalities muslins, thread, knives and

hardware. At the beginning of the period "regulated" by the "Règlement Organique" there hundred Ionian vessels flying the British flag were to be seen yearly on the lower Danube [132] and in 1834 an English lawyer fron Constantinople, by name Gesoz or Jessi, was appointed British Vice-Consul at Galatz [133], the English agent at Jassy assuming the same rank at the same time [134]. The firm of Bell and Anderson was established in Bucharest, and not only did they send vessels to Galatz and Brăila, but they even undertook to assist a Boyar who raised the Wallachian flag on his vessel [135]. What is more, Anderson, the director of the firm, started exploiting the Wallachian forests for the exportation of staves, before the French capitalists were able to do it [136]. It is more than certain that the same firm dealt in the "buying of the home-made goods and the exclusive wholesale selling of British manufactures", which transactions were formerly undertaken by the Lipscani or Greeks who frequented the Leipzig fair [137]. In 1836 this firm tried to establish an English bank in Bucharest [138], and there was even a question of an English loan to Wallachia at the same time [139]. An English traveller on the Danube described to his family the new life on European lines which had begun to develop in the Principalities, a certain J. Quin, the author of "A stream voyage down the Danube" (London 1835, 2 vol. in 8).

In 1836 Palmerston was asked in the House of Commons whether he thought that Russia would declare the mouths of the Danube in quarantine. They were becoming important especially in view of the low price asked for raw materials destinated to the western countries, so that these latter countries were prepared to thwart any intrusion of the protecting power which might prove dangerous to this growing trade [140]. At Bucharest is was thought that there was only a question of a pilotage tax at Sulina, a tax which was imposed on those vessels which were piloted by Russian agents, but there was great excitement in London, as every step taken in this direction by the Russians was suspected of being an attempt to gain control [141]. It is true that Russian gunboats were not only guarding the mouths of the Danube at Sulina, but even all the Danube as far up as Galatz, that a quarantaine station had been established at the St. Georges mouth and preparations were being made for the establishment of another on the island of Letea, between the two arms of the river. The Russians took this action relying on the quarantaine clause in the Treaty of Adrianople [142]. The French Consul

wrote: "She is mistress of the Black Sea by the Treaty of Unkiar-Skelessi, and of the Danube Delta by the Treaty of Adrianople" [143].

England, however, said David Urquart, the secretary to the British Embassy at Constantinople, presently in Bucharest, could only recognise the principle of free navigation on the rivers, as set out in the Treaty of Viena [144]. However, as France and Austria were also implicated in it, no headway was made for the time being [145].

The English had already begun to realise that the Danube presented the shortest route to Asia [146]. Even at Belgrade, Colonel Hodges played an imprtant part in diplomatically opposing Russian influence.

It is interesting to note that already eight years before Palmerston gave his support to the scheme for the formation of a state of Roumania, of a new Roumania, Peter Poenaru [147], a Wallachian student, whom Blutte praises greatly as having distinguished himself from his compatriots by adopting for his own country what was best and most useful in the civilisation of the west, and who was later the organiser of the Wallachian high-school system, went to England to see the marvels of modern industry and at the same time to study the laws and the development of public instruction. Our readers will be glad to have the opportunity of reading his whole report which was written from London on the 27th of October, 1831 [148]:

"I have been back three days now from by mineralogical expeditions to various parts of England. My stay in this country is longer than I had intended, in the first place because Mr. Pillet for some unaccountable reason made me wait in London nearly three months for the money you had instructed him to bring me and in the second place because I have found in this country better means and greater facilities for study than I had anticipated. I have prolonged my stay as long as my finances would allow.

"The time I have spent in London has not been spent idly, for on every side I have seen things which have roused my admiration and which have made me long to get to the bottom of all these marvels both in industry and legislation, and indeed in every sort of organisation which tends to make man's social existence the most agreable possible.

"The main objet of my study in this capital has been to get to know the methods which are employed to encourage public instruction.

"You know, Sir, there are fewer schools of higher study than in France or Germany, but primary schools are much more widely disseminated than in any other country with perhaps the exception of Austria. Some of these schools are suported by the state, but the majority are run by philantrophic societies. In these schools the youth of both sexes not only receive free instruction, but are even lodged, fed and clothed by the various societies. I have not seen a single village in all the parts of England through which I have journeyed which has not got its school labelled "Charity School supported by voluntary contribution": and it the towns there are a multitude of literary, scientific and industrial associations, which encourage the sciences and the arts and crafts.

"In addition to taking these measures to educate their citizens, the English are always ready to aid the unfortunate: for it is again by voluntary contribution that they keep up every kind of charitable institution, such as hospitals, homes of retrait and others. This spirit of association is helping in good works does great credit to the English people. As to industrial and commercial associations which are to be found throughout this country, whatever their primary object is, they have contributed hardly less to the moral and physical greatness of this people. You know, Sir, that everything here is in the hands of companies, so that the governement does not have to overtax the workig classes in order to be in a position to make roads, canals and other works of public utility. To increase the fund of charitable institutions they employ also other methods worthy of praise: sometimes collections in church after the clergyman has spoken about this special object to this parishioners, sometimes by public meetings where lectures are given and at which a collection is taken, again from time to time by brilliant fêtes where amusements are given which are paid for, a part of the proceeds going towards the expenses of the fête and the remainder being given to some charitable institution. Small as my means were, I managed once to give one pound for the right of participation to one of the most striking fêtes. It was a garden party given in one of the most beautiful gardens in London, in aid of a boarding shool for poor girls which was supported

by a women's society. To increase the amount realised, ladies were asked to brig some of their own handwork, to be sold at the fête for the benefit of the society. The garden had been exquisitely ornamented with a variety of foreign and home-grown plants with brightly-coloured flowers, most deliciously scented, arranged in groups and in other ways. Here and there a band could be heard playing from somewhere hidden among the flowers which scented the air with their perfume prepared by chemical means. Tables were set out everywere, covered with many kinds of delicious fruit and other kinds of choice refreshements which one could eat to one's heart's content.

"The fête started at three o'clock in the afternoon and towards six, when all the crowd had arrived, other tables were set under tents decorated with garlands and crowns made of various flowers. After the ladies had placed their work on these tables, those who were members of the society drew lots for the tables and started selling by auction the things which had been brought. The proceedigs amused the crowd and the gain must have been considerable, as I saw many objects sold at ten times their intrisic value, since those who had the means bid against one another for the things which had been made by the ladies who were members of the high society or were noted for their talents and beauty. When the sale was over and the sun had set, a multitude of artificial lights were lit, which shone through many-coloured glasses arranged in different ways. This brilliant illumination greatly added to the atraction of the fête, which lasted till eleven at night, when everyone left in a pleasant frame of mind for having aided the scheme for the education of the fair sex, and also for having had such an enjoyable time.

"After studying the method used for spreading knowledge, I turned my attention to the beauties of the town and I greatly admired the magnificent bridges, built on such a tremendous scale, yet looking so graceful, as also the fine streets, which are so beautifully clean that they cannot but render the air one breathes more wholesome. But what I think so very pleasant and useful that I have failed to find in other towns, are the open spaces. You have noticed, Sir, how gay the gardens are and how regularly and with what elegance the houses are built round them, as also the charming appearance of the flower-beds in their midst, where the people living close by can take pleasant and

shady walks and enjoy the fresh air in the summer. I greatly admired also the use they make of gas for lighting purposes, and I visited one of the gasworks, where I studied their methods and made sketches of the machinery in use. In England this method of lighting is in general use, and in all the towns in the kingdom the streets, shops and fatories are lit by gas extracted fron coke. Since this is not as abundant in other countries as it in England, there will never be much competition in them between the use of gas and oil. I know for instance that in Paris you have to pay for gas in a shop more than twice as much as you pay for oil.

"I have lately heard of an important new discovery. It would be the application, on a large scale and at a very cheap figure, of a process which is known on a small scale in laboratories for extracting hydrogen gas from the descomposition of water.

"If this process were to be successful, there would not be a habited part of the globe which could not be lit by gas.

"On the 10th of August, as I had received a part of the money, I was expecting, I left London to visit the mines and metal works in this country. I went first to Birmingham in the county of Staffordshire, where I inspected one of England's most famous factories for the construction of steam machinery: and it is from here that they provide the manufacturies of the greater part of Europe with this class of machinery. I made enquiries as to the price and the means of transporting them to our country, should we need them, and I also tried to find out on what terms the workmen would consent to accompany such machinery to its destination to work it in our own country: for, as you rightly said, one would risk one's life and fortune, should these machines be manned by men as inexperienced in that kind of works as our men at home.

"I returned to London from Birmingham to draw out what remained of the money you had sent me, as I was afraid of having it transmitted to Birmingham, for fear there might be some loss on the way or some other mistake, as in the case of Mr. Pillet. After having drawn the money I hastened to leave the capital again and once more went through Birmingham to Manchester in Lancashire. Here I stopped to see the spinning industry in this town, which, as you already know, supplies all the markets of the world. In addition to the cotton factories, which are the most magnificent and numerous to be

seen, there are some for woollen goods, and I was particularly interested in these, for they are the only kind which could be introduced with success into our country.

"From Manchester I went to Liverpool and I made the journey in a new way which is one of the wonders of the time. It is now nearly a year since a company established a railway between Manchester and Lierpool by means of which travellers and merchandise are transported backwards and forwards between these two towns in steam carriage. Twenty carriages attached to one another and coveying about 240 people are drawn along at once and by only one single steam engine, and so quickly too does the train move that the best racehorse could not follow it at a fast gallop. In spite of this the motion is very gentle, and one would scarcely notice the carriages moving were it not for the noise of the wheels and the objects disappearing as soon as they come into sight, so that one is made to believe that everything is moving save the carriages themselves. The distance between Manchester and Liverpool is about thirty-two English miles and this is covered by the steam engine in only one hour, while by the fastest coaches it could not be done in less than four. The cost by coach is ten pounds, but the railway company have diminished this price to one tenth, which means that you can travel thirty-two miles for only one pound. This is why all other means of transport between these two towns have decreased in importance and the number of passengers by steamcarriage has greatly increased, for all those who used to walk all the way for the sake of economy find it is even cheaper to go by steamcoach.

"The same applies to the transport of goods. Everythig is sent by steamcoach, even cattle by hundrets go by this method; cattle, sheep and even horses are transported by coach and that so quickly that they seem to be flying. The railway track on which the two lines run has been laid down almost horizontally everywhere, and, when one realises the tremendous work which this has entailed, one is apt to get lost among the maze of figures of the number of men who have been engaged as workmen and the sums of money spent on the work itself. First of all the route runs across the marshes for a considerable distance, and it has been necessary here to dig very far down to get to a firm basis, then deep valleys have had to be levelled up and the

ground, which was in several places above the level, has had to be cut through and tunnels made which are lit by gas.

"The capital sunk in this splendid enterprise is one million pounds sterling and it is believed that the company already makes a profit of 12 1/2%, which seems to be increasing, for they are still building new locomotives to satisfy the demands made by the transport between these two towns, which are essentially commercial. There is a question of continuing this route from Manchester and Birmingham to London and it is reckoned that it will cost the huge sum of thirty million sterling. There is no doubt that these means of transport which offer such tremendous advantages to trade will grow before the end of the century, and it will not only develop further in England alone, but in several other civilised countries. When all the nations have cooperated towards the advancement of industry and better means of transport, we will be able to go from Hermannstadt to London in less than three days.

"In the neighbourhood of Liverpool there is a smelting factory, where I watched them melt down lead to extract from it the silver. The ore they use is brought partly from English mines, more especially from Cornwall, but the greater part comes from Brazil. This latter yields 60% lead and two milionth silver. After extracting the silver, the lead is made into slabs or pipes which are used for the distribution of gas and water in the towns. The work at this factory is wonderfully organised, but I am told that the returns are poor: for the mines in Brazil are now in the hands of a British company and the silver and gold bearing ore is consequently worked on the spot, so that it cannot any longer be bought cheaply to be refined here.

"I went from Liverpool by a steamboat to Holywell and from there to Mold, in the province of Wales. Near these towns there are lead mines, which cover a wide area, and there are many furnances for smelting the metal. Underground work here is very handicapped because of the existence of numerous springs which are opened up during the escavations. These are very ingeniously drained by machinery worked either by water or steam. These difficulties greatly increase the expenses, and it is difficult to sell the metal at a profit, for Spain commands a better market than England on account of its numerous mines which are easier to exploit. This has forced several English companies to abandon their work, and of all those still in

existence there is only one in the neighbourhood of Mold which makes a profit, partly because it has very great capital behind it, and parlty because the works are very skillfully supervised by the manager, Mr. J. Taylor, who is the cleverest mining engineer in England. This gentleman is the manager of a great number of mines not only in England, but also in Colombia and Brazil. Mr. J. Taylor gave me a number of letters of introduction, to enable me to visit any places which I wished to see, in order to gain the information which was the object of my journey.

"From Mold I went to Merthyr–Tydvill, which is noted for its great iron factories. This district is rich in coal and iron, which are found in separate and successive strata immediately under the soil, so that by merely stooping so to speak one can pick up one or the other, an advantage but rarely found in other iron-manufacturing countries. After bringing in the iron ore and the coal, the first operation to which they are submitted is that of desulphuration by partial combustion. The iron is roasted in a great number of kilns, but the coal is burnt in the open, in long closely-set banks, which cover a great area. After this the roasted ore and the coal which has become coke are thrown into blast furnaces, from which is obtained the cast iron. This is once more thrown into a furnace together with the coke, and undergoes another process of fusion to refine it and yet a third to forge it.

"These fires are kept continually burning, so that from a higher position looking down on them at night one cannot imagine anything more awful even in hell. On the one hand the closely piled-up burning coal forms what appears to be a uniform mass of flames, looking very much like a lake of fire, on the other the countless furnaces look like the craters of volcanoes belching forth smoke and flame and letting the liquid iron pour out at the base. Again moving between these fires you can see the workmen looking like spectres, all black and armed whith iron rods whith which they poke the fires, as though wishing to build up a fire to consume the doomed on the day of judgment.

"The machines used for the working of the iron are of such gigantic size and power, that on first seeing them in motion one is filled with awe and admiration. The bellows are of 250 horse power each and the wind they make in the furnaces makes a terrifying noise. Other machines which turn the cylinders through which the iron

passes for the forging are of 300 horse power, and they work at such a speed that they can forge in one minute twenty iron bars eighteen to twenty feet long. Formerly the work was done by steam hammers, but they were only able to make one bar a minute. It is to the English that we owe the discovery of these cylinders and the first to use them made money quickly: but later on, when several capitalists hastened to build this kind of forge, so many were built that there was a glut in the iron market and, in order to sell, prices had to be reduced and became very low. A ton of iron, that is 2400 pounds, now only costs five pounds, whereas in 1825 the price was fourteen pounds a ton. Ever since their introduction production has risen rapidly, and during the year 1827 the quantity of iron produced in England was raised to 690.000 tons, Now several companies have ceased work and they have lost enormously. Other companies sell their goods at a loss and only continue working because they hope that, when the present political crisis is over, there will be a greater demand for English iron on the continent. I think, however, that this is a line in which British commerce has had its day, for, instead of finding new markets for her iron, she has lost even her old ones, since in several countries can now be found equally good forges as there are in England: and, judging from the work I saw done in France to establish this industry on a large scale, I am sure that very soon that country will no longer need prohibitive duties for this branch of her industry and will declare open war on the British iron trade.

"From Merthyr–Tydvill I went to Swansea. In the neighbourhood of this sea port there are many copper foundries which are provided with raw material from Cornwall. These are the only foundries in England where copper is smelted at a fair profit, but at the expence of the surrounding country, for the smoke from the smelting furnaces dries up and chokes the vegetation. Very considerable sums of money have been spent on many occasions in trying to find some means of using up the smoke inside the furnaces, but up till now they have met with no success.

"I went from Swansea to Redruth in Cornwall and, hoping to save time and money, I did not travel by land, for that means a roundabout journey, but I went instead by sailing boat. We were out at sea, however, for six days instead of twenty hours: for shortly after leaving harbour, we encountered a strong headwind and it did not

change throughout the whole of our course. I realised then the value of steam engines for navigation also, for steamships always follow a straight course whatever the direction of the wind. I visited numerous tin and copper mines in the neighbourhood of Redruth and Truro. The work of extraction, the hauling and the washing are here admirably done, as the engineers who supervise the work know their business thoroughly and the men of Cornwall are used to the mines and have been miners for generations, so that they have acquired great skill in their work which they do with all their might. Payment is made on piece work, not by the day, but according to the quantity and quality of work done, so that naturally they want to get as much done as possible and to do it as well as possible. The copper ore extracted in Cornwall is sent to be cast elsewhere, in the districts where there is coal, for this fuel does not exist in Cornwall, all the country being of a primitive formation. As for the tin ore, there are foundries in Cornwall for this metal, as it is much more easily melted than copper, needs a smaller quantity of coal fuel, which is imported from Wales.

"From Redruth I went to Falmouth, and from there to London by steamboat in forty-five hours. The day after tomorrow I am leaving for Paris and from there I go to Bucharest. I do not think I shall be able to go by the Seine, for I am afraid I shall be too short of funds to make a tour in France. I could have made a profitable geological survery, but I doubt whether they are there more advanced in metal working than in England".

*

* *

During the troubled reigns of the Princes of this period who were in daily conflict with their assemblies and who were the butt of the intrigues of the Russian consuls who roused each against the other, England's representative might have played an important part. Her views on oriental politics were the same as those of France, namely a policy of nationality and autonomy but without breaking the bonds which bound the Principalities to the Porte. In 1838, after Blutte's departure[149], the British Consul, Robert Gilmour Colquhoun, and his French colleague, Châteaugiron, were consulted by the Wallachian opposition, threatened by the protecting power. The

Boyars who were defending the country's interests were admonished to be patient and were assured that by so doing they were in no way giving way to foreign demands. The signatures of the members of the Assembley which the Russian consul, Rückmann, demanded had not yet been obtained.

It was in fact the British and French Consuls who settled the conflict which had been provoked by Russia's formal demand, seconded by the Sultan's firman, that the "Règlement Organique" must not be modified without the approval of the suzerain and protecting powers, which would have meant the suppression of the country's autonomy. The assembly merely had the order from Constantinople inscribed in its archives, submitting to force, but without sacrificing any of its rights[150]. Prince Alexander Ghica too was grateful to the mediators and sent a representative a few days later to the fête given by Colquhoun in honour of the anniversary of the birthday of Quenn Victoria. Not only did he send his ministers, but even his own brother, the archaeologist Michael Ghica[151]. A new authority was set up in this country racked by sufferings and humiliations, and for the first time it was a moral authority, containing guarantees for the future[152]. Some of the Boyars, in anticipation of the coming European conflict, linked up Austria with the two liberal western powers, in the hope of re-establishing the autonomy of their own country and of rendering its further development possible[153]. Already the press in these three states was siding with the Moldavian and Wallachian cause and discussed the possibility of the union of the two Principalities by the help of Europe and in its interests[154]. Useful search might be made in the English reviews and periodicals of the period.

A certain Woronicz, a Pole and friend of Prince Czartoryski, came to Bucharest with the connivance of Colquhoun, and spent three months there studying the Roumanian question in relation to Polish problems and, as the French consular agent wrote, "tried to plumb the depths of a certain question which Lord Palmerston had set his heart on and which he seemed to be about o bring to a successful conclusion"[155].

Early in 1839 the Wallachian opposition tried to obtain publicity for their grievances and appealed to those of the London papers, which seemed likely to pay any attention to such laments. At the

same time Lord Palmerston received a manifesto, signed by all the members of the nationalist party in Bucharest, which proclaimed "before the world" that Russia as well as Turkey had usurped the sovereignty of their country with impunity. By their natural rights and by the treaties with the Porte which had been appealed to to support Wallachian privileges since 1770, they renounced all compromise with those who were aiming at stifling national liberty. They declared null and void the recent convention vetween the suzerain and the protecting power on the plea of its being contrary to the recognised Wallachian prerogatives. They further refused to conform to the "Règlement Organique", firstly because it had been enacted under pressure of foreign occupation and not by the voluntary consent of the traditional assembly, and secondly, and in particular, because its "conclusions and some of its clauses were contrary to the country's sovereignty". Even the Prince, chosen by the voluntary consent of the traditional assembly, and secondly, and in particular, because its "conclusions and some of its clauses were contrary to the country's sovereignty". Even the Prince, chosen by the Turks and Russians, was declared to be neither "lawful nor national". They proposed to substitute as "Sovereign of the Wallachians", founder of the dynasty, "a Wallachian who enjoys the public confidece by his virtues and his patriotism". Such a one was the boyar John Câmpineanu. Then again public institutions would have to be changed by the drawing up of a new code of public and private life. "To compensate the Porte, their bonds with whom were in fact broken by the violation of what were claimed as treaties, for the loss of tribute money and to keep up friendly relations, it was proposed to grant a general contribution, levied on all classes. This, however, was not enough. It was a union of the Principalities which was wanted, and here the word "Wallachian" is made to include the Moldavian territory and so comes to mean "Roumanian". Further "they should insist in demanding from the powers allied to Turkey the union of the Wallachian people under one crown"[156].

During Ghica's absence in the western countries of Europe, Câmpineanu was to go to Paris and then to London with an English passport, to explain the situation of the Wallachian Principality, and in fact of the two Principalities, and to suggest some possible means of assistance. A Frenchman named Colson, who had lived some time

in both the Roumanian capitals, accompanied him. In Jassy the Frenchman had negotiated with Michael Sturza, a capable and energetic man, in order to obtain his support for Câmpineanu's candidature, even if it were necessary later on to substitute Sturza's supposing Ghica was deposed or overthrown and there was no chance of his rival replacing him[157].

In February 1837 he told Colson that he would rather abdicate than live under the Russian proconsular regime. However, as the Prince of the "new state of Moldavia and Wallachia" he would reform his Principality and rid himself of its aristocracy and, in founding another Belgium, a useful barrier to Austria as well as Turkey, he would offer Europe an army of one hundred thousand men. "The Prince did not wish to refer to the question of Poland, a question which England apparently wished to link up with the question of Moldavia and Wallachia. Nor was it very opportune to include in this Moldavian–Wallachian combine the two million Wallachians spread throughout the Banat and Transylvania, much less Bessarabia, which might be a hindrance to the cause[158]. Certain Boyars were keen on it, however, for the French Vice-Consul makes a point of it in his report of their "dangerous doctrines".

The French Vice-Consul was himself in favour of this great scheme and supported it to his utmost as the best solution to the problem and one likely to be far more successful than Câmpineanu's "Wallachian Principality" or the "Roumanian Kingdom".

He goes on to say that: "It is a rational idea to form a Roumanian nation by the union of Bessarabia, Transylvania, the Banat and the Bucovina, whose two million inhabitants would add not only a district, but also a moral force of sufficient importance to form a rampart which would be both useful for Turkey against the Russians and also create a further ally for Austria as also for all the powers of western Europe"[159].

Some of the Boyars wished to have for their Prince the Duke of Nemours or the Duke of Leuchtenberg, who was of French origin[160]. The French Consul in Bucharest was not into the secret, but the agent in Jassy, Huber, warmly supported it and was already referring to "Roumanians" instead of to Moldavians and Wallachians individually[161].

First Câmpineanu went to Constantinople, where he had an interview with Sturza's representative, a Greek named Aristarchi, and with Baron Roussin, the French Ambassador to the Porte. The latter was opposed to the scheme, but in spite of all the leader of the national Wallachian opposition went to Paris and to London. Unfortunately there are no accouts anywhere of the course of his negotiations there.

His plan, however, was known to the Turks, who decided by a firman that he was to be sent to Philippopolis as a political exile, but, in order to protect him from this sentence and get him out of danger, the Austrian Governement called him back to Vienna which he had already left.

Alexander Ghica, whom Câmpineanu had planned to overthrow, generously pleaded for his enemy with his patrons at Constantinople and procured a free pardon for him [162]. Câmpineanu was imprisoned for some time in the Wallachian convent at Mărgineni, and a popular song of the period ran as follows: "Brothers, let us go to Mărgineanu to deliver Câmpineanu". He was released in 1841 thanks to Russian intervention [163].

In September the Prince was constrained to give answer to the new Russian Consul, Titov, but this answers proved satisfactorily that, although he had spoken to Colson in January, he could not be held responsible for "the rumours that got abroad in Bucarest, in Paris or in London, where alone the question of the union of the two Principalities and a Slav League could be raised" [164].

On this whole subject there only remains Colson's secret pamphlet entitled "A *précis* of the Moldavian and Wallachian rights", published in August 1839 and distributed among a very limited number of people. It is really a memoir of Câmpineanu's party and the first manifesto of the Roumanian unionists [165]. The pamphlet nearly cost Michael Sturza the Tsar's good will: for he was overheard to say that "with the aid of some Cossacks I will get rid of this Hospodar" [166].

Once again Russia took up the idea of the union of the two Principalities. Rückmann, the Russian Consul, who had managed to get himself thoroughly disliked by a number of people and who had also lost his prestige by marrying a Roumanian who was the divorced wife of a boyar, was replaced by Titov and later by another real

Russian, whose manners were more engaging than those of this German, Dashkov. We have already seen that Nicholas I intervened to bring about Câmpineanu's release. The Wallachians were given to understand that the naturalisation of General Kisselev would be appreciated: the ex-plenipotentiary governor, was popular with the aristocracy but had in 1831 declined the honour. The idea was spreading that he was to be chosen as the Prince of the future state of Moldavia and Wallachia: but at this point the Tsar's son-in-law, the Duke of Leuchtenberg, was put forward as a candidate [167]. The "Augsburg Gazette" of April 13 th and 27 th speaks of the Dacian Kingdom which might possibly be formed [168].

Colquhoun had thoroughly compromised himself in the Câmpineanu affair and by the lively altercation with Ghica over an encounter which his Greek secretary, Asprea, had with the Wallachian police. In fact Ghica went so far as to say that henceforth he would have to sever all personal relations with Colquhoun. Certain ill-timed publications made the breach still wider [169]. The English Government of course backed up their representative [170] and Palmerston made no reply in answer to the Prince's complaints [171]. In 1804 Colquhoun left for Constantinople, where he had to account to the British Ambassador for his behaviour [172]. He returned, however, bearing a firman which Ghica refused to acknowledge [173]. In September, 1841, Colquhoun once more left the Principalities, this time for London: and the Prince immediately took the opportunity to write an explanatory letter to Lloyd (the Vice-Consul at Brăila, who was acting for his superior during his absence) in which he insinuated that Colquhoun had been the sole cause of the mis-understanting [174]. Once more the British Ministry sided with its representative, and so the unfortunate Prince had to submit to all the formalities provided by the firman and take back his "unsavoury remarks" [175]. Lloyd had now replaced Colquhoun, for the latter had completed his term of office. A few months later Ghica was dismissed by he two powers on whom his authority rested.

The Frence Consul was, therefore, the only confidant of the Prince, who, after the Câmpineanu affair, was forced to look for friends among the foreign agents. Châteaugiron was replaced by Billecocq, a romantic restless, conceited character, who was dreaming of playing an important role and hoped to be able to make of his poor appointment in Bucharest the first stepping stone towards it.

As for the Wallachian opposition, it had dissappeared, for its leaders did not fancy any more improvements and Câmpineanu was serving the Russian cause.

Dissatisfaction now spread to other classes, for instance professors such as John Eliad and students such as Nicholas Bălcescu, who were not as yet in touch with the Consulates of western Europe. In addition Billecocq was too busy to support Prince Alexander Ghica's interest against his successor, a brilliant young boyar named George Bibesco [176]. The acting representative of Great Britain was unfortunately lacking in the essential qualities of a diplomat and was incapable of appreciating the aspirations of a nation in the throes of a national revival.

On his return during Bibesco's reign Colquhoun was received with contemptuous criticism by his French colleague [177]. He gave every reason for it, for some months later he started paying court to the Prince's eldest daughter aged nineteen, which once more caused an unpleasant situation between the Wallachian Court and the British Consulate [178]. The young Princess was consequently married to a boyar named Filipescu [179]. However in 1846 Colquhoun had the satisfaction of being asked to take over charge of the French Consulate from Billecocq, who was thoroughly upset at having been defeated by his old enemy Bibesco. The bad relations between the Consul and the Prince [180], however, continued.

Although the new movement for liberty which the Roumanians initiated in 1848 was directed against the Russian protectorate it received, in an epoch of new interests, no support from any of the consulates of the western liberal powers. When Michael Sturza arrested the young men who had been plotting against him the only action taken by the British agents in the Principalities was to afford shelter to certain of their leaders at the house of the British Vice-Consul at Brăila. They were to be sent into exile in some remote part of the Turkish Empire. Among those who owed them their liberty was Alexander Cuza who was destined to become about ten years later the first ruler of the united Principalities of Roumania which had been dreamt of for so long. The Vice-Consul Cunningham, who had also represented French interests [181], was so anxious to help the young victims to escape Sturza's vengeance that he took a party of armed Ionians with him in a boat on the Danube and they permitted the

revolutionaries to escape[182]. These young men later went westwards to make their nation's interests more widely known[183]. The prisoners had been in fear of execution on their arrival at Măcin, on the Turkish bank of the Danube. They appealed[184] at Constantinople to the British Ambassador to intervene for the release of their friends who were still in the clutches of the man who had formerly hoped to become King of the united Principalities with the help of the revolutionaries in Bucharest and with the support of Great Britain.[185]

When later Eliad and some of his supporters hoisted the flag of revolution at Islaz on the Danube and young men freshly back from Paris forced Bibesco to leave the capital, Grant, a chief clerk of the British Consulate, offered them some advice. C.A. Rosetti, one of the young leaders of the improvised republic, afterwards married Grant's sister, a heroic woman who became devoted to her husband's cause. Neither British or French Consuls, however, showed any signs of interest in the affair.

Nevertheless, the Russian Consuls took strenuous measures to organise an invasion by the Turko-Russian armies which did în fact three months afterwards stifle the Wallachian revolt, a revolt made in the name of the very principles which Palmerston had officially recognised nine years before, one of which was "the formation of such institutions as to make the people of the Banat, the Transylvanians and the people of the Bucovina reunited with the Wallachians"[186]. The British Agent, however, did nothing but follow the lead of the Consul of the new French Republic, de Rion. Colquhoun was content only to recomend John Ghica to the British Ambassador at the Porte: he was the son of a great boyar and was also a former professor at Jassy. Thirty years later he was made Roumanian Minister in London and was there a typical partisan of the old British conservative and Turcophile policy in the new Roumanian state which he was fortunate enough in helping to form. There were Turks like Emin Eftendi, the first interpreter at the Porte, who were of opinion that "it would be most expedient in the interests of the Porte to unite the two Principalities into a single state and to set it on a strong war footing capable of resisting Russia and Austria"[187]. But, though the Chargé d'Affaires at the British Embassy was contesting the right of the Tsar to order the occupation of the Principalities, he made Ghica wait until the arrival of the new

Ambassador, Stratford Canning, who was destined for so many years to be the Christian dictator of the Bosphorus [188].

"The Porte", wrote the agent of the revolution, "wishes us well and France and England will not fail to counsel it in our favour, but, should anything serious arise and Russia ride the high horse, you will be left in the lurch" [189]. This was exactly what happened [190]. In spite of the intervention of Canning, Suleiman Pasha was sent by the Porte to hold an enquiry as if it were only the case of an insurrection [191].

Although, however, against the approval of Canning it was Colquhoun who went to Giurgiu at the beginning of August to protest against the entry of Turkish troops into Wallachia [192], their entry could not be stoped and Canning had already pronounced sentence. They must give up their democratic ideas [193] as contaminated by their connection with the anarchic *regime* in Paris which brought back a Napoleonic Empire as the sole means of restoring authority. In the House of Commons Palmerston, who had already brought forward the question of the future of the Principalities, replied to a question by expressing the opinion that Russia by her intervention had comitted no act contrary to the treaties, and that she could but give way to the express demand of the Prince of Moldavia and that for the rest there was no question of annexation as it was only a temporary arrangement [194].

After the enthusiastic reception given to Suleiman they naturally had to accept Fouad, the new representative of the Sultan and the future Grand Vizir of the era of the reforms, the Tanzimat. He started by firing on the firemen of Bucharest who had come out to greet the Turkish troops as their comrades (September). The notables of Bucharest and afterward the Regency appointed by the former Turkish Commissioner in place of the provisional republican governement had chosen Colquhoun to intervene on their behalf with Fouad. He received from the Ottoman plenipotentiary himself the short declaration that in accordance with custom a Caimacam would have to be installed on the ruins of the revolutionary *régime* and that for the rest the population would enjoy a general amnesty.

He laid stress on nothing else, for he had no power to do so [195].

The revolution was at an end and the leaders were glad to escape imprisonment and to seek refuge in the west and there to start that ceaseless propaganda which had as its aim the formation of a

Roumania one and indivisible, which their fathers had demanded of the English and French already în 1839.

London was without a representative to spread this propaganda. It was in consequence of the lack of exchange of culture between the two countries; a further reason was the close ties which bound the Roumanian renaissance to French literature and French ideals, for the leaders of this renaissance sought shelter in Paris, a centre which some of them already knew in their student days, and they made it the hub of their activities on behalf of their country. At one time they thought of sending John Ghica to England to spread propaganda on behalf of Roumania, since he spoke English [196]. Shortly afterwards, however, he received from the Turks a commission to carry out reforms in the island of Samos in the capacity of a christian Bey. Both A. G. Golescu, one of the most enthusiastic of the band, and Rosetti wished to undertake this mission personally [197].

Colquhoun, who had continued to carry out his duties as British Consul during the time of the Regency, had not interfered any more with his French colleague. At the very moment when Ghica himself was declaring that the sympathies of certain Turks were being squandered in vain against the indifference of the English [198] the Consul was contenting himself with sending the money of the treasury which was deposited with him as well as the correspondence of the exiles. It was the security of these very exiles which he had sought from the Commandant of the Turkish army, the renegade Croation Omer Pasha [199]. Eliad and Major Tell, members of the old government, had found an asylum at his house [200]. He brought all his personal weight to bear with George Magheru who, as general, "captain" under the fallen government, was in command of several thousands peasant soldiers in Oltenia, to get him to lay down his arms and not to start on a campaign which "could not but be fatal to the whole of Wallachia". The peasant soldiers dispersed weeping with rage.

The invitation presented by Grant met with great success [201]. Canning hald already imposed his eastern policy on England, a policy blindly [202], ruthlessly turcophile. He was the sole and undisputed master of England's eastern policy both before and after the Crimean war which was to be the crowning success of his policy.

During the months which preceded the installation of the new Princes, the duration of whose reign was fixed at seven years – their predecessors had a life tenure, apart of course from removal or revolution, Barbu Stirbey in Wallachia and Gregory Alexander Ghica în Moldavia, Colquhoun took it upon himself to defend those who had been compromised during the revolution against Russia's arbitrary action whose troops had reunited with those of the Ottoman Empire. Stratford Canning himself had to interfere to stop these measures which even affected British subjects [203]. He was afraid that the Principalities would pass under the sovereignty of the Tsar, he who wished to keep them at all costs and whatever the sentiments of the inhabitants under the authority of the Sultan [204]. On the 23rd of November 1849 then he spoke vigorously in the name of France as well as England pointing to the guarantee of the integrity of the Ottoman Empire which those two powers had given in concert with Russia at the end of the Egyptian crisis of 1841 [205].

Already before the end of the year A. G. Golescu had arrived in London and had been able to get inserted in the "Morning Herald" a long article on the Wallachian revolution [206]. He bade his readers remember the services rendered by the Roumanians during the XVth century, when, by their heroic defence of the Danube and the Carpathians, Christianity had been saved from the Turks. He also reminded them of their treaties with the Porte which guaranteed their autonomy and pointed out that it was the duty of Europe to give them back their ancient sovereignty, if only to hinder Russia's expansion towards Constantinople. The recent revolution had been imposed on this unfortunate people by the western powers and by Turkey herself: for she had demanded actions as a proof of their discontent with the protection of Russia. Should there not be a complete overhauling of her constitution at a moment when Turkey was herself working on the reform of her own? "We thought that we should be rebelling against the spirit of the age and the will of God, if we did not enter in the broad path which Providence had opened for humanity" [207]. As he was addressing himself to a conservative public, Golescu reminded it that this movement presented none of the excesses of the revolutions in Paris and Galicia, it being quite simply what he called, nearly in the following terms, "a declaration before God of principles, a great popular demonstration and a national festivity". It seemed that

Providence herself had intervened to prevent violence and the shedding of blood. Tribute had been sent to the Porte, the Sultan being styled "Gracious Sovereign", Suleiman Pasha had been recieved as a protector of the new liberty, while sacrificing to him their form of governement and being willing to accept from the Porte changes in their constitution, Russia had not been insulted, and they spoke of their perpetual gratitude to this same Russia in the event of the Tsar renouncing his protectorate, which was stifling Roumanian national aspirations. Unfortunately Turkey was not backed up even by the liberal powers and consequently had given way to Russian diplomacy and had reestablished with violence an order of things which was completely odious.

One could not stricture too severely the desertion of England, France and Germany, of the Parliament of Frankfort and, of the countries of liberty. It was a crime against their own interests to abandon a people who by this geographical position were able to be so useful to them. If, however, they persisted in their indifference, there would come a second revolution on the Danube, and the whole Ottoman Empire would be embroiled. More than that, for "our little country is the keystone to the great European edifice"[208]. An appeal was made to all brother nations and to Russia herself, with a view to staving off this catastrophe. A short historical sketch and a warm appeal to English feelings was added by the editor of the newspaper. Golescu, however, soon left London and the Roumanian propaganda ceased almost before it had begun[209].

In March 1849, however, the question of the Principalities was debated in the House of Commons. Lord D. Stuart asked for the reasons why Russia was still occupying the Principalities, although she had declared herself willing to evacuate them after the establishment of order; he was considering the question simply from the point of view of Turkey's rights and the interests of British commerce. Lord Palmerston renewed the assurance that everything which concerned the territorial integrity of Turkeys was very dear to his heart, and that he was not at all disposed towards any dismemberment of the Sultan's State, nor could he allow others to gain advantage from such dismemberment. British commerce within the Empire was steadily growing. He was also happy to be able to announce that as, a matter of fact, in accordance with information

which he had received from the Porte, the Tsar's troops were to be withdrawn as soon as the internal situation of the two countries was sufficiently consolidated. The opinion of the Minister, who apreciated the prudent policy followed by Russia during these troubled times and her decision not to interfere in any way, was as formerly that the Ministry at St. Petersburg did not visualise any change of frontiers. It was only a question of time. He added that, in so far as the demands of the Roumanians were concerned, demands which he failed to outline, it was without doubt the intention of the Porte to introduce "such better conditions and reforms as were necessary".

It should be made clear that one of the members of Parliament added that, if the aims of Nicholas were different to those which had just been outlined, there would certainly be a naval war with England, who would fight to prevent the confiscation of the lower Danube[210]. The "Morning Chronicle" admitted, however, that Rusia was authorised by the Treaty of Adrianople to intervene in the Principalities, even against the wish of the sovereign power[211].

As a matter of fact, the Imperial troops began to withdraw in 1850, but they were soon recalled to this side of the Pruth. The claim of the Tsar to the right to protect all the members of the "Greco-Slav Church" in the territories of the Sultan, as was made clear by the mision of Menshikov, threatened the independence of Turkey. The principal aims of Stratford Canning were therefore directly and brutally reached. He did all in his power to encourage the Turkish Ministers, accustomed to give way, and it was he, the all-powerful Ambassador at Constantinople, who declared war on the Emperor of the North, a war which the Ministry in London could but note and carry out. And this after he had roused France into activity, France so intimately bound to the protection of the Catholics in the East.

The war ended in victory; a great and long-delayed victory over Russia. The diplomats of Europe met first at Vienna for preliminary discussions and then in Paris to reexamine under the control of the imperial France of Napoleon III those clauses of the Treaty of Vienna (1814) which were made under Austrian leadership and which were hostile to the France of the days of Napoleon I. At that time England, it is true, following the system which had changed the political constitution of France, proposed to ask the inhabitants of the Principalities their opinion about the reforms which Palmerston had

talked of four years before and which Turkey had never taken seriously. Palmerston was even one of the chief promoters of the idea of union, but he had no intention of damaging the rights of Turkey by the establishment of a united country of Roumania, with its own constitutional rights independent of Turkey. Canning opposed this with all the weight of his influence and the Roumanian propaganda in London was not effective enough to enlist a public sympathy great enough to outweigh the opposition of that clever, self-willed diplomat.

The reports of Thouvenel, the French Ambassador at the Porte, give us daily accounts of Napoleon's endeavours to enforce his point of view, that of the union of the two Principalities, and so triumph over the inexorable determination of the British delegate. The Porte was being encouraged openly by Canning and also secretly only by the Austrian Ambassador, who feared that the united Danubian state would form a powerful support for the claims of the three million Roumanians vhom Austria was despotically retaining in a condition of inferiority. The Porte consequently resisted all the blandishments brought to bear on it.

Nicholas Vogorides, a young and ambitious Greek, who aspired to the throne, was nominated to the office of second Caimacam of Moldavia and was appointed to preside at the election of the "divan ad hoc" ("an assembly for a particular purpose") which was supposed to voice the wishes of the Roumanians of that Principality. This young Greek was bribed to forge the lists, and the Vizir was to ratify the election held in this dishonest way: but at this point Napoleon comanded Thouvenel to strike his flag and set sail for France. This threatening pressure was needed to quash the electoral lists, and as would seem natural, the assembly chosen on such an entirely new foundation expressed their formal wish to establish the union.

The Emperor of the French had interviewed Queen Victoria at Osborne and, in order to obtain the support of the Court and the Ministry in spite of Canning, had made extensive concessions as regards the constitution of the new state. This union was to be composed of two Princes; two assemblies; two armies; a legislative committee sitting at Focşani on the borders of Moldavia and Wallachia and a sash attached to the separate flags.

This was all that materialized from so great a scheme. England had won the rubber and in no essential was unchanging Turkey changed.

Although England was determined to maintain the integrity of Turkey, she did not hesitate to interfere in Roumanian affairs. Colquhoun had become the most experienced and influential of the Consuls in Bucharest. He notified Constantinople and London that the leasehold of new lands had been granted to the Austrian Steamboat Navigation Company of the Danube and this caused England to protest, accusing Prince Ghica, the former reigning Prince, who had become Caimacam of Wallachia, of having supported these trespasses. The *Constitutionnel* of 19th February 1856 asserts that England had as candidate for the Union the price of Savoy–Carignano, Colquhoun did criticise in his usual vivacious way the behaviour of the Austrian troops who since 1854 had taken advantage of the war and had established themselves in the Principalities, based on the clauses of a formal treaty with Turkey who seemed for fear only Russian annexation[212].

However they changed their mind, and in the summer of 1857 the Consul eulogised the Austrian General Marziani at a banquet, while the British representative on the committee of enquiry which had been sent along the Danube from Constantinople – he was none other than Sir Henry Bulwer – joined his Austrian and Turkish colleagues in complaining that all the sympathy of the people was directed towards the French delegates[213]. Although he was living in a country house at Paşcani near Bucharest which belonged to the Caimacan, Bulwer did not hesitate to declare himself an enemy of the man who allowed such libellous actions to be directed against his own personal dignity. He sent his own nephew Captain Bulwer as a special deputy with this message to Ghica[214]. This malignant attitude was also adopted by the secretary Dalyell, who replaced Colquhoun after he had been sent for to London for a conference in 1857. When the latter returned, he declared Ghica responsible for the manifestation of sympathy with the French which had been pretty general and full of enthusiasm. He found all sorts of shortcomings in his former protégé, shortcomings as an administrator which were not altogether imaginary[215]. Henry Churchill, the Consul at Jassy, for his part protested vehemently against the replacement of one of the three

new Caimacams called to preside at the election of the Prince, for he was supposed to be but lukewarm in support of the union[216]. This was the attitude adopted by the English politicians towards an underestimated and insufficiently understood cause. It was in vain that Gladstone supported by Deasy on May 4th 1858 spoke in the House of Commons, describing to the members not only the international situation as regards the Principalities, but also the national movement of the Roumanians, which deserved al least as much attention as the Serbian movement which was on foot at the same time. The Under-Secretary of the Foreign Office treated the matter in a rather off-hand manner, and Lord John Russel used his influence to encourage the apprehensions of Turkey. Disraeli, a member of the cabinet, declared that he wished to abide by the agreement made with France and even Palmerston remarked that he could only interpret the demand for a foreign Prince for Roumania as a design to set up in Bucharest either a Russian Prince or someone depended on Russia – that is to say the Duke of Leuchtenberg whom Stirbey himself had supported when he stood as a candidate in 1848. So the House voted against Gladstone's motion by 292 votes to 114, a motion which should have brought about a solemn demonstration in sympathy with the unionist cause[217].

Subsequently the Roumanians unexpectedly took the initiative. The Moldavians had in January 1859 elected as their Prince a "new man", Alexander Cuza, and on the following February 5th the Wallachians unanimously voted for the same man. This brought about a personal union under one Prince and it was this Prince who had the will and the resources to bring abut the real union of the two Principalities. "All the agents of the guaranteeing powers", wrote the French Consul Béclard, "met that day in the diplomats gallery, and, in spite of the different opinions among us, I am convinced that none of us were present at these moving demonstrations without being greatly affected by them"[218]. Colquhoun saw the union of Moldavia and Wallachia take effect under the Moldavian Prince in 1859. Twenty years before, his government had conceived this union under Michael Sturza. Bulwer had immediately sent him a telegram: "Double election is recommended as an exceptional case to the approval of the Porte and will probably be assented to"[219].

He had not received any instructions to protest against this roundabout way of achieving the object which the unionists had set before themselves. Besides, the rules of procedure had been scrupulously observed and even the Porte found nothing to say when confronted by the "fait accompli". Two years later the Porte formally recognised Roumania as a state, with Cuza as its Prince during his lifetime. The role of the British agents became immediately of less importance, and they were now simply Consuls like other agents and had no charge of diplomatic affairs. We would like to know what Colquhoun and his successors reported about that seven years reign, a reign which introduced the secularisation of the lands in Roumania held by the Greek Convents of Turkey and the establishment of peasant ownership, a reign which was brought to an end in February, 1866, by a forced abdication.

Charles of Hohenzollern, of the Catholic branch of Sigmaringen, was elected as the new Prince. On his mother's side he was, like the Leuchtenbergs, a descendant of the Beauharnais, he was also a descendant of the Murat family and a political dependent of Napoleon III. This gave the Porte, ruled as it was by the leaders of the nationalist Tañzimat, an excuse for claiming securities from the new Roumania whose independence had so often been discussed of late. At Constantinople it was felt that the new "Hospodar", nominated by firman and invested by the Sultan, should realise that his state was an integral part of the Ottoman Empire, and that consequently he had no right to assume any of the privileges belonging to sovereign Princes, as for instance coining money, creating orders, concludind treaties or havind direct relations with foreign powers. From the beginning England, and France too, was on the side of Turkey, whose absolute territorial integrity and all prerogatives they jealousy guarded [220]. Canning's influence was still felt at the British Embassy at Constantinople [221]. Roumania sought her independence, she was therefore an enemy to the order established in the East by the English victory of 1856. Consequently every diplomatic means was permissible to check the realisation of her aspirations. Lord Lyons, the influential British Ambassador in Turkey, helped to obtain the recognition of Charles I as Prince of Roumania, giving him his support, although he was really of his colleague's opinion [222]. He had, however, to intervene shortly afterwards in order to dissuade the

Roumanian Government from helping the Bulgarian revolutionaries who were fighting for the freedom of their country[223]. His successor, Sir H. Elliot, adopted an even more severe attitude towards Roumania whenever he thought the state meant to free itself from the bonds which were holding it to decrepit Turkey[224]. He even advised the Grand Vizier to rate the Roumanians about their supposed encroachments on the Danube in 1873[225].

English interests in the Principalities were purely economic. As early as 1867, when the question first arose of laying down the network of railways which the countries around the Danube had been awaiting for some time, some Englishmen joined the Austrian and asked for the Openheim concession. Already under Prince Cuza the Barkley and Stanforth Company had signed an agreement for the construction of iron briges which were not as a matter of fact built[226]. One must remember too that the railway line between Cernavoda and Constanza in the Turkish Dobrudja was constructed by the British. Hartley, an engineer who will be mentioned again later on, planned a double railway line running along the Pruth from Jassy to Galatz[227]. The Crawley Concession – an English Company had already been given the construction of the Giurgiu–Bucharest line – was the cause of lengthy discussions and came to an unfortunate end.

Another question which interested the English public was that of the position of the 300,000 Jews, mostly of German origin and speaking a Galician dialect and consequently completely cut off from the Roumanian peasants. The majority of these Jews had settled in the country in the eighteenth and early nineteenth centuries and they made often their living as retail dealers at the expense of the labouring classes. Powerful agitation which was set on foot in western Europe, aimed at compelling the Roumanian Government to grant them full political rights, a thing these people who were simply bent on gain had not thought of claiming before, for they were always given full civil rights. Moses Montefiori, who was an enthusiastic supporter of this movement, travelled on the Danube in 1867. On his return without having gone as far as Moldavia he loyally declared in London that the Jews had never been persecuted and that the prince assured him that he would never have tolerated it[228]. However, the English intervened energetically whenever anti-Jewish disturbances were as much as rumoured[229].

Eventually England was represented by Sir Charles Hartley, an engineer whose name will never be forgotten in connection with the works undertaken at the mouth of the Danube for the European Commission. At one time there was even an idea of asking him to lend his experience and knowledge for the building of a large seaport at a village called Jibriani in Southern Bessarabia which was then united to Roumania. The cost of the undertaking would not have exceeded twenty millions[230].

The Prince of Roumania, accompanied by his young wife, paid an incognito visit to London in 1874 during his journey in western Europe, after he had overcome the first great difficulties of his new career. Princess Elizabeth was not reveived by Queen Victoria, who "was on the point of starting for Scotland", nor by Lord Derby, the foreign Minister, who was away, but by Princess Louise, the wife of the Marquess of Lorne, the Prince and Princess of Wales and the Duke of Edinburgh and his wife, the Grand-Duchess Marie, between whom and the Roumanian prince a mariage had been planned, the cause of his visit to Livadia[231]. Max Müller, the great philologist, conducted the royal party to Oxford. While they were at Chislehurst, the Prince, who owed his throne to Napoleon III, laid a wreath on the Emperor's tomb. Charles I also met Canning who was eighty-six years of age and scarcely able to sustain a clear conversation for any lenght of time.

At a banquet given in the honour of the Congress of Orientalists Charles I made a speech showing how his country was he shortest cut to the East, in this way bringing it into evidence tand to the notice of the reme mb[s] of the congress who had formerly not taken the Balkan States into consideration as a possible route. "Roumania", writes Charles I, "is here a terra incognita, and the sympathy for Turkey so great that it is utterly useless to try to combat so deep-rooted a prejudice. I have, however, established friendly relations with some influential Englishmen. "Nevertheless the Prince was never recognised as possessing the status of an independent sovereign who could be in personal relations with foreign countries.

This attitude was maintained during the Turkish crisis brought about in 1875 by Austrian agitation, the aim of which was to make Francis Joseph a Catholic Emperor of the East, and also by the revolt of the Bosnians and Herzogovinians in 1875 and 1876. It is well

known that England made great efforts to prevent Andrássy's schemes of decentralisation and of European protectorship from injuring the declining dignity of Turkey. At the conference at Constantinople held after the Serbian defeats of 1876 Lord Salisbury used his great authority to thwart the designs of the all-powerful Russian Ambassador Ignatiev. The shortsightedness of constitutional Turkey and the foolish assurance of Midhat Pasha and his partizans, which was certainly not in keeping with the resolutions of the London conference, together with the pan-slavonic intrigues brought about war between Russia and Turkey in April, 1877, a war which had been dreaded for so long.

Politically Roumania had been at first absolutely neutral. By this attitude she expected that her traditional rights as a sovereign country would be recognised and also that she would obtain concessions on the Danube, as for instance the mouth of the river which she had to abandon and which the Paris Congress had at first declared to be united to Moldavia, but had afterwards been given to the Sultan. In November 1876, John Ghica, who was thoroughly pro-Turkish and an admirer of England, was sent to put before Lord Salisbury these modest claims. In 1863 England would gladly have supported the candidature of this friend of Canning against Prince Cuza[232]. All that was wanted by Roumania was to strengthen this country and use it as a barrier in the interests of the great powers against attempts made from time to time to upset the peace of Europe and the political equilibrium of the East, fortifying it against Russia's intention of invading the country and Turkey's ill-will, made more impossible by her obstinate conceit. We only wished to strengthen the country and insure the safety of our future, nothing more. "Europe's guarantee", said Ghica's instructions, "as it stands at the present moment and as it emerges from the Treaties of Paris concerning Roumania, does not suffice and it would be in the interest of all Europe that it should be made more effective". But the answer was that Europe followed its own programme and could not undertake to do anything outside it and also that the time chosen for such action was not appropriate for dealing with the questions touching the lower Danube. The English Minister was already acquainted with the Tsar's resolution to have the three districts of southern Bessarabia returned to him. These districts were Cahul, Bolgrad and Ismail and it was by the Treaty of

Paris, 1856, that they had been given back to Moldavia from which they had been separated in 1812 [233]. It was in consequence of the slights brought on the Prince by the Ottoman Constitution of 1876 no less than in the interests of the country and its historical associations that a convention with Russia was concluded. This was all the more necessary for the Tsar's troops would have in any case crossed the Pruth. England expressed indignation at this act of "treason". None of the politicians whom the Prince had consulted in April had mentioned England. Those who did not wish to collaborate with Russia sought Austrian support and as a matter of fact Austria had already signed a secret agreement with her rival, abandoning to her the Bessarabian districts in exchange for Bosnia and Herzegovina which she actually secured.

We ceased to sound England's intentions during the war which gave Roumania glorious victories under Plevna, but brought about its final spoliation: the only compensation she got was the Dobrudja and that was accepted much against her inclination. Even then the Chancellor Gortshakov, exasperated by the claims of the Roumanians, threatened to disarm the troops which had saved the army of the Grand Duke Nicholas in August, 1877. Everybody knew England's attitude; being allied to Russia, Roumania could not ask for the meditation of a third party, all the more so as this measure was to be antagonistic to Russia which Roumania was following in her new Balcan crusade.

Although Lord Beaconsfield held Palmerston's political views, he prevented the Tsar's troops from landing at Constantinople by stationing the British fleet there, but he was careful to humour the Tsar as much as possible. At the Congress of Berlin, England was represented by Disraeli himself, who merely asked for the "emancipation of the Roumanian Jews", as though they were an ancient, autonomous and subjugated race. Further England persisted in refusing to recognise Roumania as an independent country, before the question of the Jews had been settled by a vote of the Chamber admitting individual Jews to Roumanian citizenship. The new British Minister White had received instructions to hasten the execution of this part of the Treaty of Berlin [234]. On the other hand, when there was a question between Russia and Roumania concerning the settling of the boundaries of the Dobrudja to the west of Silistria, Colonel

Home, the British delegate sided with Roumania, asking that the town itself should be given to her[235].

For nealry forthy years since February, 1880, England had been represented by a Plenipotentiary Minister. Roumania sent John Ghica to London and he was there as his country's representative for over ten years. Even after Princes Marie, daughter of the Duke of Edinburgh, married the Roumanian Crown Prince Ferdinand, the relations between England and Roumania were never very close.

However during the last few years intellectual relations have existed between the two countries. Mr. Seton Watson (Scotus Viator) has been strongly and actively interested to the rights of the Roumanians in Hungary, and this has brought him to understand the Roumanian point of view. His writings made the Roumanian cause more widely known than it had ever been before. Also during this period several Roumanian translations of English works have been published, in particular some of Carlyle's works. All this is merely a beginning. The English language had only just become optional in the Roumanian schools and there was no professorship of English literature in our Universities. There is not even a complete and satisfactory translation of the works of Shakespeare [236]. England's economic activities on the Danube and in the Black Sea had not grown in keeping with the particulary favourable circumstances; in fact English commerce in the east of Europe generally has not progressed as one would have wished. Already during Cuza's reign C.A. Rosetti spoke of the possible intervention of British capital not only in the railways, but also in commerce and in the oil-fields, on which attention was concentrated only thirty years later when English was much inferior to German and American capital and did not even reach the total of Dutch capital. Its intervention was also spoken of in connection with the exploitation of mines, which were eventually left entirely to native enterprise; forests too, which had been treacherously handed over to Austrian-Magyar enterprise, and also the canalisation of rivers not even yet started, and finnaly the municipal works in those Roumanian towns which were in full evolution. "We hold", Rosetti said, developing as early as 1864 his ideas for the future which had been influenced by personal contact with the English, "we hold with England, for England means liberty, she is the one great industrial country and we perish because our

treasures remain undeveloped". Not to mention the question of the Danube which ought to have been placed "at the disposal of the commerce and the industry of the freest of nations – the one great interest of Roumania, material and moral", and for the English "a mighty California, an America in Europe"; England was about to give in to Austria, the vanguard of German interests! An attempt on the part of Roumania to participate in the London Exhibition of 1862 was thwarted by Turkish intrigue, for it had not got the support of the British Government.

In the realms of finance the first Roumanian loan of L. 656.000 at 15 1/2% was obtained under Cuza and was concluded with the Lonon bankers, Stern Brothers. The loan was over subscribed. During the reign of Charles, England alone ventured to stamp copper coins for the Principality; we have already noticed that the Porte did not wish to recognise this right. Until the last few years when nickel coins were introduced, these ten centimes pieces were still in circulations. They were beautifully minted and not at all unlike the corresponding British coins in appearance and value. Later, however, Roumania became entirely dependent on the German Stock Exchange.

Roumania's alliance with the Entente, the courage her peasants showed and her complete self-sacrifice were perhaps needed to show the greatest of the world's powers the qualities of a nation of fourteen million souls and the justice of its cause.

There result was attained. No influence of an interested propaganda can change it to the disavantage of the most obvious national and historical justice.

Ill[ustrisi]mo S[ignore], amico n[ostro] collendissimo

Don Stefano Bugdano Despot Prencipe di Moldavia Transalpina, Marchese di Craiova, Baron libero di Ianoviz.

Molte volte hos critto a v[ostra] S[ignora] Ill[ustrissima]ma, ne mai habbiamo ricevuto risposta, la caggione non possiamo pensarla, essendo noi sicurissimo dell'antiqua amicitia et affettione che ne porta. Hora saprà qualmente il cosiglio di questi Visiri hanno determinato fare mutationi del Principato di Moldavia et Vallachia et cavar quelli iniusti dominatori di essi Principati, aspettando la venuta di Ali-Bassà, Belerbei di Budä, quale è n[ost]ro antico amico. Quanto poli alli danari che Sua M[aes]tà diede ordine al s[ignore]a[mbascciato]re Glover, la meti, di questi sono mesti in depositio con una gran somma di danari presi qui da n[ost]ri ämici, et non dubbiti V[ost]ra S[ignoria] Ill[ustrissi]ma che siano spesi in darno, poichè questo signore ambasciatore spende il suo danaro proprio con molto sudore et il propriosangue, acciò il nostro intento habbia honorato fine et speriamo in Dio ottenerlo, poichè un n[ost]ro principale adversario che dimorava quì in Constantinopoli per impedire il nostro negotio fù à sei di Decembre ammazzato di due arhilugiate et per svegliar più il neguotio, Ill[ustrissi]mo sig[no]re, in caso si que questi volessero prolungarlo piacerà a V[ostra] S[ignor]ia farne haver una l[ette]ra da Sua M[aes]tà al Gran Turco per conto nostro, acciò esso Gran Turco si ricordasse mantener la promessa fatta al suo ambas[ciato]re quando le presentò la l[ettere]a, et una al Vesir mandandocele quanto prima. Et, facendo con questo fine, nella gratia di V[ostra] Signoria Ill[ustrissi]ma ci ricordiamo Di Constantinopoli, li 13 di Genaro 1610.

Di V[ostra] S[ignoria] Ill[ustrissi]ma affecionatissimo per servirla.

Stefano P[rincipe]

Fol. 142.

2.

Sacra Regia Maiestas, D'[omi]ne mei clementissimae

Don Stephanus Bugdanus Despot, Moldaviae Transalpinae Princeps et Marchio Craiovae, Baro Liber Ianoviz.

Qui quantusve M[aiesta]ti regiae, et quod post Deum summus debeatur honor ita a teneris, ut aiunt unguibus sum institutus, et ratum firmumq[ue] et meo

sic insculptum pectori, ut nihl apud me certius esse possit, et quod non tantum Regiae M[aesta]ti, sed et rebus omnibus ad illam pertinentibus illius M[aiesta]tis gratia firmamentis proposito non dubito confiteri; annulis inquam, sigillis, inscritionibus, l[ite]ris, cubiculoq[ue] regio eundem deferre honorem ex maior[um] meor[um] instituto ita sum comparatus, ut totam plane vitam, ab ineunte etate in hisce, peregerim, perpetua quadam animi mei incità, inviolata q[ue] reverentia. Quid de consanguineis v[est]ris, mihi semper observanda M[aies]tas, quos semper ha animi observantia colui, ut V[est]ram Regiam M[aiestat]em in illorum vultibus inscultam intuerer, amarem et reverer? Nec unq[uam] mea tali reverentia et onore divelli potuo etiam si millia periculor[um] et mors ipsa mihi foret obeunda. Atq[ue] at ad rem accedam, a fidelisimo v[est]ro apud summum Turcor[um] Imperato[rem] orator[em] Thomas Glover ostensae sunt mihi l[ite]rae scialesberiensis comitis supremiq[uae] v[est]ri cancellarii eo animi sensu conscriptae, acsi Sacra Serenissimaq[ue] M[aies]tas summopere a me scire exoptet, et se certiorem fieri iusserit, quid intercesserit inter Madamam Arabellam Stuardam et me, et mirari vehementer Vestram inquit Regiam M[aiesta]tem quod matrimonium cum ipsa tentaverim aliquando, nulla accepta venia, ac inscia penitus Ser[enissi]ma V[estra] M[aiesta]te, cum scirem quo consanguinitatis gradu V[estr]ae Sacrae Serenitati sit devincta, et eo magis hoc absurdum esse, cum ipse sim Venetijs cuidam aliae matrimonio coniunctus, expectare insuper Regiam V[est]ram M[aiesta]tem certiorem per literas fieri, ac plenam ex me veritatem audire, quem adusque terminum processerim, si quid ipsi spoponderim, si aliquam auri argenti[que] quantitatem acceperim, quibus personis fuerim usus, et cur iniuriam tali tantaeq[ue] dominae inferre volerim, et quid in super ultra mihi favoris quid gratiae aut auxilii sperandum aut expectandum a Regia V[est]ra M[aies]ta ipse mihi ducam, cum talia ac tanta sim aggressus. In his omnibus M[aiesta]tem Regiae Celsitudinis V[est]rae expectare certiorem per literas a me fieri. O scelesas hominum linguas, o pectora nefarijs sceleribus et emeritate plena. Quibus omnibus calumnijs cum respondere sit animus illud priu[s] proferam: omnia ista figmenta summa esse mendacia. Illud unum inter haec omnia aliquid veritatis habet me aliquando Venetijs cuidamur graecae mulieri promississe, quae cum fidem non observaret, indecens indignumque putavi manus sanguine ipsius, ut mos est Italis, imbuere, cum praecipue libeat per certos recona probatos testes, idest de non observata fide apud Patriarcam, supremumque totius Graecaeorum gentis iudicem ipsam deferre et, re ab ipso bene cognita, et perspecta illam repudiare, datoque illi repudii libello, aliam ducere uxorem, illique etiam fas est alium ducere maritum. Hic gentis graecae, hic iudiciorum in hac causa publicus eventus, quod et mihi contigit iām, ab annis sex eo scilicet tempore, quo, carceribus vinculisque per tres annos detentus iussu summi Turcarum Imperatoris, in arce asiana commorarer multo sciliet ante quam Angliam vestrosque regious aditus petivi, quod ut pro rato, certoque Vestra ducat apud se regia Maiestas eiusdem Patriarchae, l[ite]rae, supraemique graecae gentis iudicis literas secundo iam ex ipsius authenticis libris extractas et maiusculis suae manus literis obsignatas istis nostris inclusas nec non et vestri fidelissimi oratoris et or[ator]i galici ac veneti subscriptione firmatas summa diligentia mittendas curavi, inquibus rei totius per actae veritatem me que non solum vinculo solutum, sed et alteri con iungi posse et fas esse sole ipso clarius intueri licelit. Sed ad quid est hec omnia enarro cum mihi ipse in animum induxerim nunq[uam] me uxorem ducere

dum fortuna mea adversis iactat fluctibus, dumque non fuero a vitam mei principatus sedem adeptus, nam tunc natalibus meis dignam uxorem a Regia M[aiestate] Vestra petere non dubitabo.

Sed ut aliud ineam principium et ad illa quae a me expetuntur proprius accedam, fateor obsequia Madamae Arabellae Sturdae me libenter praestitisse, invississe frequentius, ipsius eximias virtutes summa attentione contemplatum fuisse, ipsius suavissimis moribus fuisse delectatum, animi prudentiam mentisque acumen admiratum fuisse, summo desiderio tantae dominae matrimonium optasse meis natalibus non impare, atque si Deus Optimus Maximus permississet, proposui aliquando, cum regnum paternum occupassem, illam petiturum, sed deerat temporis opportunitas. Pro sinde sic expectandum mihi erat et tancendum; sed a quo petiturum me proposui a patre penes quem ipsius esset facultas, a v[est]ra nem pe ser[enissi]ma M[aesta]ta qui p[at]ris et d[omi]ni loco suppremam in illam regiamque obtinet potestatem, nihil igitur inter ipsam, a me quod fas non fuerit intercessit nihi praeters publicas salutationes et concinna, decentiai modestaque verba, quae et meo et ipsius natalibus convenirent, nihil quod Ser[enissi]me V[est]rae Maiestate foret, ut non placeret. Sed adquid hic mentionem de muneribus faciam cum inter quae subsidijs V[est]rae Sacre liberalissimaeque Maiestatis vitam duceremus. Aut quid rei hic est cum amicorum interventu, cum et ipsa et ego perfecte italicum sermonem calleremus, poteramus inter nos nullo intreprete mentem animumque significare, sed Deum Optimum Maximum testor de nulla re mentionem incedisse quae foret ut Regiae V[est]rae Maiestati non placeret, praecipue cum nihil eo temporis adversa fortuna mihi reliquum fecerit praeter spem quae etiam in vim Serenissimae Vestrae M[aesta]tis erat reposita. Vestigia tantum virtutum Madamae Arabellae, quae nunquam aboleri poterunt meo pectori insculpta remansere. Quid de inimicis dicam, qui summa impudentia temeritateque audent tot in me proferre convitia, a meis natalibus aliena, sed quod magis, dolor tantae dominae natalibus penitus adversa promisi insuper, et statis, certisquae verbis et iuramento me ipsum obstrinxi, sicut, et denuo me ipsum obstrigo fore me fidelem ad mortem usquae vitamque Vestrae Maiestatis auspicijs semper ductorum vestris subijici legibus et praeceptis, et nihil, non solum operae completurum, sed nec animi cogititatione obiturum quod non foret ut placeat Regiae Vestrae.

Quae ergo tantã hostium malignorum impudentia? Quare summa temeritatis et audacia sub tali tantoque principe? Quare, cum sapientissima sit Regia Vestra Maiestas, non dubbito quin iustissima, unde flagitiosis hominibus, hostibus scelestissimis, qui aliorum quietem temere perturbant enixe peto ut talem indicat poenam, qualem, ipsorum nefaria facinora, et note infamiae inustae puris innocuisque hominibus merentur, et postulant? Et quid aliud nisi ut vindicem iram iustissime Maiestatis Vestrae experiantur, utdiscant obtrectatores pessimi de tali, ac tanto nobilissime quale est ispius Madame Arabellae, non solum non obloqui, sed et omnino tacere. Quod si istae non satisfaciunt animo placatissimae Serenitatis Vestrae, esse in Angliam et in aulam regiam, expeditissimus advolo, obvolutus genibus Serenimime Maiestatis Vestrae, ut meum purissimum sincerummquae animum luce clarius demostrem, caputque meum iustissimo Maiestatis V[est]rae gladio subiiciam, Moldaviae regnum post tergum obmittens pro tante talisque Madamae fama et honore. Precor igitur iustissimam Maiestatem Vestram ut existimet maximum esse illius crimen et vindice ira dignissimum eum qui scellera

confugit et falsa obloquitur ore impudico, Suplex igitur servus Maiestatis Vestrae fidelis, fideique meae erga Serenissima Maiestatem Vestram perpetuus defensor et propugnator, praecor ut vindicem vestram iram venenosissimi hostes experiantur, et me grato ventorum aspectu intueri meisque istis literis respondere non dedignetuor.

Datum Constantiopoli, die 23 aprilis 1610.

Sacrae Regiae Maiestatis Vestrae fidelissimus et obbedientissimus servus.

Steffanus Princeps

Fol. 151 Vo.

3.

Illustrissimo signore nostro collendissimo,

Don Stephano Bogdano Despot, Principe di Moldavia Transalpina, Marchese di Cragiova, Barrone libero di Ianviz, etc.

Per dar relatione alla Ill[ustrissi]ma Sig[nor]ia V[ost]ra, i son gionto qui a Venetia per la Idio gratia et che mi sono racapitate littere di Constantinopoli, dandone conto della morte di miei adversarii. Imperò questa settimana spero di partirmene. Poichè Idio per la sua gran misericordia consumma et destrugge li miei adversarii, spero nella sua Divina Maestà di ottenere il nostro paterno dominio. Per tanto Vostra Segnoria Illustrissima, per la sua solita affettione che porta verso la persona nostra, sia contento di scriver una lettera all, ambasciatore Glover, acciò che sia vigilante al negotio nostro. Et con questo fine mi raccomando alla solita sua gratia.

Di Venetia,li 7 febraro 1607.

Di Vostra Signoria Illustrissimo affetuossissimo per servirla.

Steffanus Princepe

Turkei V. S. P.

Fol. 95

4.

All, Illustrisimo mio signore, il signore conte di Salsberi, segretario della Sacra Corona di Gran Bertagna, consiliere secreto di Sua Maesta nostro signore.

Sacra Regia Maestà Patrone nostro clementissimo,

Don Stefano Bugdano Despot, Prencipe di Moldavia Transalpina, Marchese di Craiova, Barone libero di Ianoviz.

Volendo per debbito nostro dar relatione alla M[aes]tà V[ost]ra del nostro arrivo in questa città e non potendo noi fin hora scrivere ogni particolarità comme li nostri negotii vadino, dalle lettere del signor cavalerio Thomaso Glover, ambasciator fidelissimo della Maestà V[ost]ra in questa Porta, alle quali ciremettiamo, intenderà meglio li particulari, sperando in Dio che fra pochi giorni con il favore delle lettere della Maestà Vostra, qual lettere per più riputatione saranno presentate di mano propria del sodetto ambasciator Glover in mano de

Gran Turco, otterremo il nostro paterno stato. Per il che, mentre vivremo, saremo obligatissimo alla Maestà Vostra, si come noi procuraremo dimostrarcelo in tutto il tempo della vita nostra fidele et obbediente. Cosi supplichiamo la Maestà Vostra di non abbandonarci con la sua solita clementia. Di Constantinopoli, li XVI di giugno 1608.

Steffano Principe

Turkei VI, S. P.

Fol. 33..

5.

Serenissima Maestà Patrona Nostra Clementissima.

Don Stefano Bugdano Despot, Prencipe di Moldavia Transalpina, Marchese di Craiova, Barone libero di Janoviz.

Essendo debbito nostro, come quel fedel servitore che consecrassimo alla Maestà Vostra Serenissima la nostro servitù, darglie conto che siamo gionti in questa Porta, et, non potendo scriver tutte le particolarità come passino li nostri negotii, et sapendo noi che alla Serenissima Maestà Vostra era stato detto che si trattava dell'impossibbile et che era cosa improbabbile che potessimo ottenere il nostro paterno stato, hora le diciamo che, piacendo al Signor Iddio, con il favor delle letteree della Serenissima Maestà del rè della Gran Bertagna, nostro Sig[no]re, quali per piu reputatione del negotio saranno dal signor ambasciator Glover presentate in mano del Gran Turco, esperiamo in posseso, sendo le cose molto ben disposte, come da altre nostre littere che a quel'hora scriveremo alla Maestà Vostra Serenissima: intenderà, con le quali la pregaremo, come con la presente la preghiamo, di prevalerse della persona nostra, come di un suo fidelissimo servitore, accio possiamo mostrarle, se le nostre offerte riusciranno, come ce le dedicassimo mentre ci ritrovavimo da Vostro Maestà Serenissima, alla quae facciamo humilissima riverenza, supplicandola conservarci nella sua pristina gratia. Di Constantinopoli, li XVI di gugno 1608.

Steffano Principe

Ibid., fol. 35

6.

Illustrissimo Signore, Amico nostro osservandissimo,

Don Stefano Bugdano Despot, Prencipe di Moldavia Transalpina, Marchese di Craiova, Barone libero di Ianoviz.

Mancaressimo... primo conto del felice arrivo nostro in questa Porta a Vostra Sig[nor]ia Ill[ustrissi]ma, ancorché si[...] trattenimentohavuto da quelli Prencipi germani, quel trattenimento è stato contro il voler nostro, non potendo far demeno, dicendo a Vostra Signoria Illustrissima che le littere della Maestà del Ré'della Gran Bretagna, nostro signore, non sono state ancora presentate, havendo prima voluto dispor bene tuté le cose, et poi dall, Illustrissimo s[ign]or ambasciator Glover, per maggior riputatione, saranno presentate in mano proprie del Gran Turco, et,

perche dalle l[ette]re che detto sig[nor] ambasciator scrive a Sua Maiestà intenderà tutte le particolarità, per non tediarla, ce remetteremo a quelle, pregando Vostra Signoria Illustrissima di conservarci nella sua solita gratia et affettione et spesso tenerci ricordato presso Sua Maestà, nostro patrone. Con qual fine nella solita gratia di Vostra Signoria Illustrissima ci raccommandiamo.

Di Constantinopoli, li XVI di giugno 1608.

Steffano P[rincipe].

Ibid., fol. 37

7.

Illustrissimo Signore, Colendissimo

Don Stefano Bugdano Despot, Prencipe di Moldavia Transalpina, Marchese di Craiova, Barone Libero di Ianoviz.

Quando ci ritroravamo in cotesta corte per essere accettato da Sua Maestà Serenissima nel numero de suoi fideli servitori, come per sua clementia ne ricevette trattassimo con Vostra Signoria Illustrissima che vollese agiutare presso quella a farci come tale, honorarmi con l'habbito del' ordine del Gartier, e perche à quell'hora non vi era loco vacante, ne dissi che il primo fusse vacato, ce gli haverebbe proposto, et, havendo hora presentito che per morte di certi signori cavaglieri ne vacano alcuni, per tanto preghiamo Vostra Signoria Illustrissima di supplicar Sua Maiestà che vogli segnarci con tal habbito, et porce frà il numero di quelli, che non per meno terremo questa gratia che quella di haverce posto in stato, assicurandola da nostra parte che la persona nostra et nostro havere sarà sempre prontissima a cenni di cotesta corona, sotto la prottetione della quale, mentre havremo spirito vivremo. Quanto poi nostro negotio, dalle letere dell' Illustrissimo signore ambasciatore Glover intenderà Vostra Signoria Illustrissima ogni particolarità. Et con tale fine di tutto cuore ce l'offeriamo. Di Constantinopoli, li 13 di novembre 1608.

Di vostra Signoria Illustrissima
Affetuosissimo semre
Al conte di Scialisbery.

Stephanus P[rinceps].

Ibid., fol. 37

8.

Sacrae Regiae potentissimae utriusque Britaniae
Maiestati, nostro clementissimo, serenissimoque domino.,
Don Stephanus Bugdanus Despot, Moldaviae Transalpinae Princeps, Marchio Craiovae, liber Baro di Ianuiz.

Luce ipsa carius est me, Stephanum Moldaviae Principem, Maiestati Vestrae ex animo, institutoque famulari et, ut libenissime spopondimus, vobis vestrisque regiis iussis semper militare vobisque et vestro nutui vivere et mori, dummodo

Vestra Regia Maiestas iubere dignetur. Nunc -pro nummorum egregia illa copia, quam suo fidelissimo oratori Thomas Glover perscripsit, quae impendi deberet pro recuperatione avitae nostre sedis ed iterum restitui Sacrae Vestrae Maiestati juxta sponsionem a nobis factam, pars una ipsorum nummorum depositi loco data est cum multo maiori summa, quam nobis amici hic monsulmani iam diu statuerit quod Principatus Moldaviae et Transalpinae mutentur, et principes qui hodie dominantur illis regionibus aliis cedant. Expectant tamen Ali Bassa, Budae praesidentem, nostrum non solum familia rissimum, sed eum quo etiam in arte militari conviximus simulque eidem Imperatori Turcarum militavimus. Speramus Dei omnipotentis nutu nos omnia quae desideramus facile consecuturos et ex eo praecipue quo fidelissimus vester orator Thomas Glover, vligiliis, erumnis, laboribus defatigationibus que continuis pro[pre] tanta obtinenda minime parcit iuxta praeceptum mandatumque Serenitatis Vestrae. Tantum hoc Serenissimam Maiestatem Vestram scire ac cognoscere vehementer expotamus quod copia illa nummor[um] à Maiestate Vestar in hunc usum erogatorum frustra nunquam impendetur. Interim tantum Regiae Maestatis Vestrae exoro ut literas pro hoc nostro negotio huic Imperatori Turcarum denuo mittere dignetur, et, si de successibus huius Imperii nihil Maiestati Vestrae scribimus, est quod fidelissimus orator Thomas Glover continuo hoc facit, et genua pedesque Maiestatis Vestrae supplices obvoluti exosculamur. Datum in civitate Constantinopolis, ex edibus fidelissimi oratoris praedicte Maestatis Vestrae, die 13 ianuarii, anno a Nativitate Domini Nostri Iesu hr[isti] 1610.

Sacrae Regiae Maiestatis Vestrae
Servus fidelissimus
Servicio paratissimus

Stephanus P[rinceps].

Ibid., fol

9.

Addi 30 Novembre 1610, in Constantinopoli.

Io Vincentio Marino sono venuto dia mia propria voluntà nella casa dell Illustrissimo signore ambasciattore inghlese il signor Thomaso Glover, et, essendo prima frate, ho butato l'habbito della religione papista et per gratia dell signore illustrissimo ambasciattore m'ha dato due mute di drappi et m'ha fatto dar elemosina dalli signori inghlesi 40 tallori, et hò predicato l'evanghelio tre volte in casa sua segondo rito inghlese contro li papisti; doppoi vinti giorni sono stato chiamato per parlar con due Padri Iesuiti, li quali m'hanno persuaso a scriver una lettera al Papa raccommandando me a Suà Santità, domandàndo perdono di quello errore che io ho predicato contra Suà Santità. Dopoi alquanti giorno essèndo capitato un Spagnuolo in casa dell, Illustrissimo ambasciattore quale si dava all detto Illustrissimo signore ambasciattore che era Italino dicendo che volea

tratenersi alquanti giorno in che passasse in Italia col primo passagio, et, havendollo io Vincentio sopra detto scoperto per Spagnuolo et per mal huomo et spia, hò andato et l'ò accusato al subassi di Gallata, et lo detto subassi mi volea dar 50 ducatti, et io non li volsi accetare, ma solamente mi contentava che fusse preso, et per tal effetto lo menai io sopra d[etto] Vincenzo fuor di casa del Signor Illustrissimo ambasciattore, et, trovando fuori li Turchi, lo presero per mio ordine havendomi (sic) et di più il sopra detto subassi et altri Turchi m'hanno persuaso che io andassi in Divano del Gran Signore et diventar Turco hora. Il signor Illustrissimo ambasciattore havendo scoperto questo tratato che io trattava con li Turchi et dimorando ancora qualche volte con donne turche, et non solamente io, ma havendomi tentato il diavolo di menar in mia compagna giovani christiani per haver da fare con Turche, et questo errore confesso haver fatto con mia voluntà propria. Et ho fatto questo scritto de tutti li mei errori et appresentato al signor Ill[ustrissi]mo ambasciattore questa mia scrittura, cinsegnandola in sua mano propria in presenza del eccellentissimo Principe de Moldavia et altri ritrovanti signori. Io, Vincenzo Marino, ho scritto la presente di mia mano propria.

We the underwritten testify and approve that the above written is the true coppy of Vincenzo Marino his own handwritting and besides that in our presence that only by words of mouth confessed the verie same within written subiect, but manie other moste grosse crimes he hath and would have comitted if tyme and occasion had suffered him.

George Dandford.
Roger Britridge.
Edward Kirlepan.
Thomas Lambe.
Lames Kollok.
Walter Yonnye.
Sidney Willonghbie.
Henry Leake.
Natli Butler.
Sampson Xenopoth.
Mathias Nlyert (?)
James...
Richard Methward.
William Dercho.
Edw. Stringen.

Noi Stefano, Principe di Moldavia, tesstificho ut supra.

Nos, Gabriel, dei gratia Transilvaniae, Valachiae Transalpinae Princeps, partium Regni Hungariae dominus et Siculorum comes, etc., memoriae commendamus tenore presentium significantes quibos expedit universis quod, Nos, cum proxime quoque praeteritis temporibus cum Illustrissimo domino Stephano Bogdan, Voivoda et perpetuo haerede regni Moldaviae, de recuperatione regni sui paterni Moldaviae tractatum inivimus, nunc tandem Constantino Mogila, moderno Voivoda dicti Regni Moldaviae, ansam ad id praebente et occasionem ultro offerente, disrupto vinculo almae confederationis et pacis, transactionisque secum initarum, ideo contrà eundem aliorumque hostiles conatus bellum inferendum,

rebusque pro vota feliciter succedentibus, dicto Stephano Bogdano patriam eiusdem (quod Deus benigne concedat) restituendam duximus eidemque fide nostra principali spondemus. Nos totis viribus, omni auxilio eundem promovere et tueri studebimus ac modo ad Nos venire properet, neque ipsum Stephanum Bogdan, neque barones familiares aut servos suos ad manus quorumpiam trademus, sed in nostram specialem protectionem et tutelam recipiemus prout assecuramus, affidamus at que certificamus hac nostra mediante. Datum in civitate nostra cibiniensi, die duodecima mensis maij 1611.

Gabriel Princeps.

Locus sigilli.

Fol. 227 recto: Copy of the (lettere) Prince of Transilvania hath given to Stephano Bogdan, Prince of Bogdania.

8.

Gabriel, Dei gratia Transilvaniae, Valachiae Transalpineque princeps, partium regni Hungariae dominus et Siculorum comes.

Illustrissime domine nobis observandissime, salutem et benevolentiam nostram prioribus etiam litteris clarissime notum fecimus, sincerum animi nostri candorem erga Illustrissimam Dominationem Vestram, similiter promissi inviolabilem constantiam per crebros legatos n[ost]ros non obscuris indicavimus argumentis. Nunc etiam quantos labores ac sudores collocemus in rebus Illustrissimae Dominationis Vestrae firmiter componendis ut et secundum votum felicem sortiatur exitum, ex paribus litterarum ad Invictissimam Caesaream Maiestatem missis liquido cognoscere poterit. Licet enim Sua Imperiales Maiestas nobis mandata benigne transmiserit ut quocunque temporis momento suos belli fortissimos duces, bassas, begos ac Tartaros requiri voluerimus, teneantur absque mora nobis ope et auxilio adesse, attamen summe necesarium conijcimus rem tam arduam serio urgendam esse et celeri cursu ad exitum finemque lausabilem perducendam. Quapopter Illustrissimam V[est]ram Dominationem quam diligentissime ac studiosissime possumus pro usu ac emolumento suo proprio cohortamur ut sic negotium hoc urgeat, tam apud Maiestatem Suam Invictissimam quam etiam apud consiliarios Sua Maestatis ut vexillo baculoque regio desideratis potiatur. Sin autem hoc tempore nec baculum nec vexillum adipisci posset, saltem se e loco versus nos moveat nosque requirat Illustrissima Dominatio Vestra ut parte nostra sufficienti millitum copia prae muniemus ac, ope divina nobis suppetias ferente, in sedem patris collocaremus. Antequam vero id conficiamus, solummodo Illustrissima Dominatio Vestra ad nos properet quam poterit celerrime: tutissime

sibi persuadeat in nostram constanter recipiemus tutelam Qua de re litteras nostras assecuratorias singulari vinculo necessitudinis v[es...]tre signatas dedimus ad Stephanum Kevveosy, oratorem n[ostrum], Portae Splendidae Suae Caesareae Maiestatis continue inhaer entem. Igitur Illustrissima Dominatio Vestra rem vehementer etiam atque etiam sollicitet ut Turcarum ac Tartarorum praesidium acceleret, ne nobis occasio praecipiatur affulgens. Eadem Illustrissima Dominatio Vestra foelicissime florentissimeque valeat. Datum in civitate nostra cibnieniensi, die tricesima mensis mai anno Domini 1611.

Illustrissime Dominationis Vestrae benevolus
Gabriel Princeps.

---

30 Mai 1611: Illustrissimo Domino Stephano Bogdan, regni Moldaviae legittimo heredi ac nobis observandissimo.

Fol. 228.

11.

Sire,

Les grandes et impayables faveures receues de la main de Vostre Majesté, compareé avec mon peu de merite, m'ont rendu perpelex entre desir et crainte, volant d'un costé par lettre tascher de faire paroistre à Votre Majesté la loyale affection d'un de vos trè humbles et fidéles serviteurs, n'osant, de l'autre, presumer par ce moyen de excuser la petitesse de mes forces de ne pouvoir faire service digne de Vos Royales Splendeures, ny moing equipollents à la mesure d'obligation que je doits à Votre Majesté. Neantmoigns, après avoir asses ballancé en ceste doubte j'ay osé me resoudre à supplier par escript votre Majesté de vouloir d'un gratieux accueil recepvoir ce peu de liges en tesmoingnage extérieur de ma devotion interieure et de me permettre de vous recognoistre de ceste façon, puis qu'il n'y a pas pleu a Dieu de me donner le moyen de le pouvoire faire selon quej'estois obligé. Car nos longues esperences, soustenues par vostre intercession royale et fomentées par tant des grandes despences, sont toutes, sy non reversees (sic), pour le moings prolongeés et aliénés à une personne basse et vile, qui, j'espère, ne les possedera guere. Cependant, Sire, je n'ay sceu laisser de racompter à Votre Ma[jes]té la grande diligence et peine qu'a pris le seigneur Thomas Glover, ambassadeur de Votre Majesté icy, pour promover mes affaires que vous a pleu luy recommander, vous protestant, Sire, qu'il s'est comporté sy fidelement en ceste affaire que homme du monde n'en scauroit avoir plus faict, eyant eu esgard en tout et par tout au fidel service de Votre Majesté, lequel il a executé et poursuivi par des grandes despences de son bien propre et secondé des maintes deniers de sa vie, ayant menné les affaires à un tel point que, encore que nostre Principaulté soit pour à cest heure eslloigné de nous et donné à un homme vile et de bace condition, nous naissons pas pour cela d'avoir plus grande esperence que jamais, scachant bieneque ni le prince de Transylvanie, roy de Pologne, ny le Bogdanois mesmes ne le

vouldront jamais cognoistre ny recepvoire pour prince, dont j'espere s'esuivera que ce qu'avecque grande peine et despences on n'a peu mener à bout, par la Providence divine reussira à nostre contentement sans que Nous Nous y penssions.

Sire, vos premiers faveures et liberalités à mon endroict m'ont donné la hardiesse, présumant en votre clemence ordinaire, de vouloir aggrandir l'obligation que je doibs à Votre Majesté pour une seule requeste, c'est que, voyant que l'ambassadeur de Votre Majesté en ceste Porte s'est sy fidelement employé en ceste affaire qu'il se soit engagé de tout son bien pour plus de trante mille cequins en Vostre service, à mon occasion, il plaise à Votre Majesté de sa compassion royale de le vouloire soulaiger en quelque partie de ses sy grandes pertes, en luy remettant, s'il luy plaist, ces dix mil escus que Votre Majesté avoit avancé pour me fair obtenir ma Principauté; quoy faisant, oultre que Votre Majesté obligera perpetuellement à ung pauvre infortuné Prince comme moy, je m'oblige de plus, sy jamais Dieu me donne la grace de retourner en mon païs, de le payer fidellement avesque le droict annuelle de quoy je me suis obligé a Votre Majesté, esperant que votre royale splendeur, claire par tout le monde en ces vertus, et par moings singuliere et signalée en celle de la liberalité (vertu la plus convenable aux Princes), ne permetera par la claireté de sa benignité de s'eclipser à l'endroict des siens, et telles principalement qui se sont fidelement employés au service de Votre Majestè. Je fais fin et prie Dieu, Sire, de vous conserver en longue et heureuse vie et vous donner le comble de toutes felicités avecque l'accomplissement de tous vos royales desires.

De Votre Majesté
Trés-humble et trés-obeissant et trés-fidele serviteur.
Stephanus Bogdan Despot, legitimus princeps Moldavie.
Constantinople, le XVI-me de Novembre 1611.

Monsieur,

Me resentant redevable de beaucoup de faveur receue de la benigne main de Votre Grandeur, je m'estois tousjours proposé de remettre la recognoisance deue a vos sy grandes merites à ung temps propre que j'eusse peu par les effects m'aprouver digne recepveur de sy grandes et extraordinaire courtoisie, mais, voyant que apres longue patience, trop grande intermission de mon debvoir envers Votre Grandeur, nos esperances ont esté renversés mon obligation envers Votre Grandeur d'aultant plus aggrandie que les moyennes de me desengager me manquent, j'ay à la fin pris la hardiesse de vous presenter un peu de parolles pour m'excuser du manquement du debvoire que le petitesse de mes forces a causé. Je crois que Vostre Grandeur aura bien jusques a cest heure entendu de notre disgrace, ayant esté frustré de nos pretentions par la desloyale perjurie de quelque ungs de nos faincts amis, Dieu (peutt-estre) le voulant ainsy, pour esprouver notre patience, laquelle, appuiée en sa misericorde et secondée de votre benignité et clemence, ne ne se lassera nullement d'attendre le temps ordonné de Sa divine M[ajes]té. Je ne puisse passer en silence la grande diligence et peine que a prise le

seigneur Thomas Glover, ambassadeur pour Sa Majesté icy, pour promover nostre cause, n'y ayant pas seulement employé de dix mille escus de Sa Majesté, mais aussi plus de trante mille cequins du sien propre, lesquels, combien que l'affaire jusques icy soit mal reussye, il avoit aussi despensé ou service de Sa Majesté, mais de cela il n'en pretend nulle recompense. Seulement ce en quoy je tacherois d'aggrandir l'obligation que je vous doibs c'est de vous prier, Monsieur, d'avoir esgard aux grandes pertes qu'il soutient pour avoir voulu avancer le service de Sa Majesté. C'est un cas de conscience, et j'espère que Vostre Grandeur Comme seigneur benigne et liberal, ne manquera pas tant plus à nostre humble intercessions d'interceder auprés de Sa Majesté afin qu'il luy plaise de sa liberalité royale de luy quitter ces dix nulle escus qu'il a despencés . Sa Majesté, voyant la grand somme qu'il a adjousté du sien, je n'en doubte point que Vostre Grandeur ne se cache pas qu'on peult rien faire en se payer sans despense, et espère que Votre Grandeur, considerant l'esquité de nostre humble resqueste, ne laissera pas obliger un infortuné prince, qui n'espargnera pat son sang en votre servicé, quand l'occasion se presentera. Avec cecy faisans fin, je prie à Dieu, Monsieur, de vous conserver en longue et heureuse vie à sa glorie, le salut de notre ame et bien de touts les fidels sujects de Sa Majesté. Vous baisant très humblement les mains, je demeure,

Monsieur, votre très affectioné serviteur

Stephanus Bogdan,
Legitimus Princeps Moldaviae.

Constantinople, le XVI-ème de novembre 1611.

1. See C.J. Jyrecek, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkan-pässe,* Prague 1877, and J. Nistor, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV, XV und XVI Jahrhundert,* p. 83 sqq.The continuation appeared as *Handel und Wandel in der Moldau bis zum Ende des* 16. *Jahrhundert,* Cernăuţi 1912. His studies under the title: *Dans Moldauische Zollwesen im 15. und 16. Jahrhundert,* in „Schmoller's Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche", 1912.

2. *My Philippe de Mézières et la croisade au XIV-e siècle,* pp. 269, 279, 334, 366; Hurmuzaki, *Documente XV,* 1912, pp. 1821–1822, no. II.

3. Rymer, *Foedera,* 3-d edition, IV, 4, p. 1928; VI pp. 7–8.

4. My *Geschichte des Osmanischen Reiches,* III, pp. 252–253.

5. *Purchas his pilgrimes,* 1625, chapter IV, p. 1420; Beza, in the „English historical review", XXXII, pp. 278–279.

6. *The principal navigations, voiages, traffiques and discoveries of the English nation,* etc., by Richard Hakluyt, ed. 1598, II, 2, pp. 196–198 (new edition 1809–1811; third recently by Dent in London; these pages in my volume XI of Hurmuzaki, *Documente,* XI, pp. 194–195, No. cccxx).

7. Iorga, *Actes et fragments,* I, pp. 37–39.

8. Hurmuzachi, XI, p. 632, note 2: one of his agents was killed, 1579, in Constantinople.

9. Hurmuzaki, XI, p. 632, note 2.

10. *Ibid.,* p. 651, no. LXXXIX; Hakluyt, I, pp. 320, 436.

11. Hurmuzaki, XI, p. 822: „30 Martii. Kam ein Engellender Kauffman hiher: schicktt ime auff Befel ein Mall grienn Fisch, Weinn, Czippo".

12. Hakluyt, II, pp. 289–290; Hurmuzaki, III, part. 1, p. 108, no. CXIV; p. 122, no. CVII.

13. My Hurmuzaki, XI, p. 776, note 2; my *Gesch. Des Osmanischen Reiches,* III.

14. Hurmuzaki, XI, p. 744, note 2; p. 750, note 1.

15. *Ibid.,* p. 309, no CCCXXXV; pp. 316–367, no. CCCCXLVI.

16. Brown, loc. cit., pp. 41–42, No. 89; pp. 44–45, No. 96; p. 58, No. 131; p. 107, No. 221; p. 114, No. 237; p. 140; Hurmuzaki, III, letters from 10 July, 10 August 1592, 14 February, 2 October and 22 November 1593. Barton was to present himself before the Turkish judges, as pledge of the Moldavian prince Aaron, against the heirs of a merchant Charles Elman, Venetian subject, who was one of Aaron's creditors; Brown, p. 128 sqq. For a belt of smaragds pledged for other smaragds, a jewelled sword, a dagger etc., *ibid.*, p. 130, no. 289.

17. Wolfgang Bethlen, *Historia*, IV, pp. 274–278 (after the notes of the agent Peter the Armenian).

18. Hurmuzaki, XII, p. 35, no. LXXXIV; then pp. 54–55, 69–74.

19. Credentials in Hurmuzaki, III, part. 2, pp. 158–159. No. CLXXVIII; pp. 304–305, No. CCCLIV (false date; briefly after another ms. in Hurmuzaki XII, pp. 112–113, No. CLXXX; cf. *ibid.*, pp. 193–194, No. CCXCVI). Barton had relations to Italians who were employed in the commerce of furs through the principalities: Sebastiano and Luciano di Biagio. He intended to buy in Transylvania a coach and horses for his voyage with the Sultan. Cf. also p. 194, note 1.

20. *Ibid.*, pp. 239–240, no. CCCLIII.

21. *Ibid.*, pp. 243–244, no. CCCLIX. Cf. *ibid.*, p. 290, note 2; p. 230.

22. *Ibid.*, pp. 297, no. CCCCXLIII.

23. *Ibid.*, p. 260; Brown, loc. cit., p. 262, No. 559.

24. *Ibid.*, p. 269, No. 577. The Barton's letter (5 may), *ibid.*, pp. 268–269, No. 576.

25. *Ibid.*, p. 272, No. 585.

26. My Hurmuzaki, XII, p. 329, No. CCCCXVII; Brown, loc. cit., p. 303, No. 643; p. 304, No. 647 (cf. Hurmuzaki, III, pp. 518–520). The letters of the vicary, *ibid.*, XVIII; cf. vol. XIX, at the same date.

27. *Ibid.*, XII, p. 451, No. DCCVI, DCCVIII; p. 457, No. DCCXIX; p. 479, No. DCCLXI; p. 480, No. DCCLXII; p. 558, No. CXXII. He was disposed to take the common way through Danzig; *ibid.*, pp. 521–522, No. DCCCXXXV–VI.

28. Cf. Andrew Veress, *Relationes Nuntiorum Apostolicorum in Transilvaniam missorum a Clemente VIII*, Budapest 1909, pp. 84, 86, and my *Geschichte des Osmanischen Reiches*, III.

29. *Purchas his pilgrimes*, II, chap. VIII. A new edition of the notes was given recently. In American history Smith is a foremost personality.

30. Hurmuzaki, XII, p. 644, No. MIV.

31. Barbier de Xivrey, *Lettres missives de Henry IV*, III, pp. 430–431; Hurmuzaki, *Supplement I*, part 1, pp. 107–108. Two letters of him in my *Actes et fragments*, I, pp. 40–42. Cf. my essay on the „Pretenders", „Memories of the Roumanian Academy", XIX, p. 229 sqq. another on the „oriental adventurers in France, 16-th century" in the French Bulletin of the same Academy, 1930.

32. He visited Amsterdam, Hurmuzaki, XI, p. XCIV and note 7. Cf. *ibid.*, pp. 199–200, No. CCCXXVIII; p. 294–295, No. CCCXXXIII; pp. 239–242; p. 243, No. CCCXXXIII; p. 709, note 1. cf. ibid., XII, p. 107, No. CCXV.

33. Venetian reports in Hurmuzaki, IV, part 2; our „Pretenders", loc. cit., p. 251 sqq.

34. Hurmuzaki, IV, part 2, pp. 262–263, No. CCXXXVI.

35. Papiu Ilarian, *Tesauru de monumente istorice*, III, Bucharest, 1860, p. 46.

36. Papiu Ilarian, loc. cit., pp. 49–50.

37. The documental proofs in the appendix, No. I.

38. Hurmuzaki, IV, pp. 415–416.

39. *Ibid.*, part 2, p. 209.

40. *Ibid.*, pp. 304–305, No. CCCVIII; my *Studii și documente*, XX, p. 379, No. CCCXIV p. 384; No. CCCXIV pp. 496–497, No. XVI.

41. Hurmuzaki, IV, part 2, p. 308 sqq; Brown's Calendar (1601–1613), Nos 134, 173, 239, 242, 318, 344, 368.

42. Hurmuzaki, IV, part 1, pp. 444–446, No. CCCLXXIX.

43. My *Studii și Documente*, IV, pp. 157–158.

44. Hurmuzaki, *Suplement* I, part 1, p. 135.

45. *Ibid.*, IV, part 2, p. 333, No. CCCXXXV.

46. Hurmuzaki, IV, part 2, p. 319, No. CCCXXVII; my „Pretenders", p. 78.

47. Hurmuzaki, IV, part 2, p. 331, No. CCCXLIII. Cf. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, III, p. 393 sqq; Brown, loc. cit., No. 405, 444–445, 457.

48. Hurmuzaki, IV, part 2, pp. 332–338; *Supplement* I, part 1, p. 14; our essay on Elisabeth, wife of Jeremy Movilă, in the „Memories of the Roumanian Academy", XXXII, p. 1053 sqq.

49. Beza, in the *English Historical Review*, XXXI, pp. 277–278.

a) J. Botez in the review *Viața Românească* of Jassy, 1915, p. 399.

b) *Encyclopaedia Britannica*, XXV, p. 1048. The documents recently discovered by miss Elvira Georgescu are published in the Appendix.

50. My *Actes et fragments*, I, pp. 63, 194. He was asked for searching in Constantinople the deliverance of the Polish prisoners gained by the Turks in their campaign of Moldavia, 1620.

51. Beza, loc. cit., p. 278.

52. Cornelio Magni, *Quanto di più curioso e vago hò potuto racorre* etc., Parma, 1678, pp. 51, 116–117, 119, 122 Cf. Barozzi and Berchet, *Relazioni al senato veneto*, II, pp. 173–174, 230 sqq.

53. Mss. Egerton, in the British Museum, 1042, fol. 156–158; published by M. Gaster in the review „Archiva societăţii ştiinţifice şi literare din Iaşi“ p. 233.

54. Beza, loc. cit., p. 280.

55. My *Actes et fragments*, I, p. 304, year 1695.

56. Edmund Chishull, *Travels in Turkey and back to England*, London, 1747, reprinted for this part in my „Revue historique du Sud-Est Européen“, vol. I, p. 402.

57. But cf. Chishull, in the „Revue“, p. 405.

58. Chishull speaks of a toast for the Sultan, the second for the German Emperor, the third for the English Queen.

59. A visit to the new convent of Cotroceni, p. 406. The description of Bucharest, p. 408.

60. The description given by Chishull is published, as said, anew by me in my "Revue historique de Sud-Est Européen", I.

61. The proofs in Nicholas Nilles, *Symbolue ad illustrandam historiam*, II etc.

62. Chishull visites the convent of Dealu.

63. Chronicle of Radu Greceanu, *Viaţa lui Constantin Brâncoveanu*, pp. 111–114.

64. My *Actes et fragments*, I, p. 309.

65. *Ibid*, I, p. 348.

66. Hurmuzaki, *Supplement* I, part I, p. 517, No. 755.

67. *Ibid.*, p. 516, No. 753.

68. Iorga, *Actes et fragments*, I, pp. 353, 355, 358, 360, 369.

69. Turkish: sons of princes.

70. Chronicle of Alexander Amiras, in Kogălniceanu, *Letopiseţele Moldovei*, III, p. 172.

71. *Voyages depuis St. Pétersbourg en Russie dans diverses contrées de l'Asie*, III, Paris, 1766; Codrescu, *Uricariul*, XXIV, Jassy, 1895, pp. 215 sqq.

72. Cf. Hurmuzaki, *Supplement II*, pp. 608 sqq. 655. The Prussian king tried to bind commercial relations with the Turks through the medium of the English Ambassador, *ibid.*, p. 701.

73. *Ibid.*, I, pp. 709, No. 1002.

74. Add. mss. 6808, fol. 65; 6851, fol. 85, published in my *Actes et fragments*, I, pp. 377–378.

75. *Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia*, Bassano 1784; Codrescu, *Uricariul*, XXIV, p. 255 sqq.

76. Pp. 281, sqq; Iorga, *Documentele familiei Callimachi*, I, p. 20, No. IX Cf. vol. II, pp. 288–289, 291–292; *ibid.*, p. 445, No. 68.

76 a. *Ibid.*, p. 446, No. 79.

77. Sir George Larpent, *Turkey, its history and progress*, London, 1854, I, pp. 375 sqq., apud Beza, loc. cit., p. 281.

78. Roumanian translation from Russian by Serge Pletcheev (published at Petersbourg in 1776 and 1778), in Hasdeu, *Archiva Istorică*, I, pp. 183–191. The English original could not be obtained by me.

79. British Museum, B. IV, 7, in my *Actes et fragments*, I, pp. 380–382; British Museum, R. II, 178. Cf. my *Actes et fragments*, I, pp. 375–377. See also my "Hurmuzaki", X, Preface.

80. Hurmuzaki, *Supplement*, I, part. I, pp. 808, 868.

81. Cf. Hurmuzaki, *Fragmente*, V, pp. 266–267; my *Actes et fragments*, II, pp. 33–34, 76.

82. My *Documente Callimachi*, II, pp. 274–275.

83. *Ibid.*, p. 277, No. 98 sqq.; p. 309.

84. *Ibid.*, p. 302, No. 158.

85. *Voyages de Millady Craven a Constatinople par la Crimée en 1786*, Paris, 1789. A new edition was just published.

86. Pp. 225–226.

87. *Ibid.*, p. 260.

88. Pp. 298–299.

89. My *Actes et fragments*, II, pp. 260–261.

90. *Ibid.*, p. 301.

91. *Ibid.*, p. 306.

92. *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, London, 1818.

93. *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, London, 1810–1823, II, p. 582; cf. Beza, loc. cit., p. 282.

94. My *Actes et fragments*, II, p. 394, No. 3.

95. *Ibid.*, II, p. 431.

96. *Ibid.*, p. 527.

97. *Ibid.*, p. 200.

98. Wilkinson, *An Account*, p. 283.

99. My "Hurmuzaki", X, p. 411, note 3. Cf. p. 199 sqq.

100. French translations, 1821, 1824, 1831. An Italian account, Milano, 1821. At Craiova Lorenzo Giacomelli was both "staroste" of England and France.

101. My "Hurmuzaki", X, p. 67, No. 83, Cf. *ibid.*, I, p. 83, No. 110.

102. P. 5 and note.

103. Pp. 27–28.

104. P. 40, note.

105. P. 16.

106. P. 98.

107. Pp. 130–131.

108. Pp. 265–266.

109. *Ibid.*, pp. 79–82.

110. *Ibid.*, p. 85.

111. *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia etc., during the years 1818, 1819 and 1820*, 2 vol., grand in 8°, London, 1822.

112. *Journey, from Moscow to Constantinople in the years 1817, 1818*, London 1819.

113. P. 155.

114. P. 168 sqq.

115. Pp. 178–179.

116. The signature of Wilkinson in my Hurmuzaki, X, p. LXV.

117. Hurmuzaki, X, pp 138–139, No. 182. His brother was Austrian consul at Saloniki.

118. *Ibid.*, p. 145, no. 190. Cf. p. 159, No. 200.

119. *Ibid.*, p. 155, No. 208.

120. *Ibid.*, pp. 177–178, No. 241.

121. *Ibid.*, p. 424.

122. *Ibid.*, p. 350, No. 416.

123. *Ibid.*, p. 355, No. 424. Cf. p. 357 No. 429; p. 363, No. 436; p. 364, No. 438; p. 365, No. 440.

124. *Ibid.*, p. 368, No. 444; p. 376, No. 458.

125. *Ibid.*, p. 443, No. 535. Cf. *Ibid.*, p. 449, No. 541; XVII, p. 56, No. 60. Cf. p. 90, No. 129.

126. *Ibid.*, pp. 182, 279, Cf. p. 230, No. 359; p. 276, No. 416.

127. *Ibid.*, X, p. 461, No. 563.

128. *Ibid.*, XVII, p. 333.

129. *Voyage en Turquie et à Constantinople,* French translation, Paris 1828; 2d. edition 1854; Germain, 1828; Dutch 1829.

130. Calendar "*Cazania*" of Gorjan, year 1856; reproduced in my *Revista Istorică*, I, p. 136. sqq. – Some of these ideas also in the memoirs of Bois-le-Comte, Hurmuzaki, XVII.

131. Hurmuzaki, *ibid.*, p. 374.

132. *Ibid.*, p. 381.

133. *Ibid.*, p. 435; Cf. *ibid.*, p. 662.

134. *Ibid.*, p. 421. Later on a Bosi, a Scotto, represented in Piatra, in Botoşani, the English interests also, *ibid.*, pp. 660, 676.

135. *Ibid.*, p. 440.

136. *Ibid.*, p. 512.

137. *Ibid.*, pp. 513–515.

138. *Ibid.*, pp. 652, No. 651.

139. *Ibid.*, p. 465.

140. *Ibid.*, p. 600.

141. *Ibid.*, pp. 622–623, No. 634. Cf. *ibid.*, pp. 625, 627, No. 638.

142. *Ibid.*, pp. 634 sqq., 628 sqq.

143. *Ibid.*, p. 636.

144. *Ibid.*, p. 638, No. 642.

145. *Ibid.*, p. 660, No. 657.

146. *Ibid.*, p. 665, No. 660.

147. *Ibid.*, p. 681, No. 671; p. 709, No. 693; pp. 679–680; p. 722, No. 706.

148. Published by us in french, "Memoires of the Roumanian Academy", literary section, XXVIII, p. 250 sqq. Cf. Iorga, *Studii şi documente*, VIII, p. 164 No. 198 (and pp. 100–101, No. 164).

149. Hurmuzaki, XVII, p. 683, No. 673.

150. *Ibid.*, p. 706, sqq.

151. *Ibid.*, p. 707.

152. The role of the vice-consul of Jassy, Gardner, was by far less important (but see *ibid.*, p. 665, No. 660).

153. *Ibid.*, p. 718, No. 703.

154. *Ibid.*, p. 729.

155. *Ibid.*, p. 720, No. 705.

156. *Ibid.*, pp. 727–728, No. 713.

157. *Ibid.*, pp. 729–730.

158. *Ibid.*, pp. 733–734, No. 717.

159. *Ibid.*, p. 739, No. 720.

160. *Ibid.*, p. 738.

161. *Ibid.*, p. 732, No. 717.

162. *Ibid.*, pp. 739, 742, 743, 764, 769.

163. *Ibid.*, pp. 803, 804, No. 778.

164. *Ibid.*, p. 750, No. 733. – Colquhoun was in June at the baths at Mehadia; *ibid.*, p. 743, No. 725.

165. *Ibid.*, pp. 755–756, No. 738. – He published also „Coup d'oeil sur l'état des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe", „De l'état présent et de l'avenir des principautés de Moldavie et de Wallachie" (1839) and, in his old age, a pamphlet „Nationalité et régénération des paysans moldo-vallaques" (Paris, 1862).

166. *Ibid.*, pp. 778–779, No. 758.

167. *Ibid.*, p. 808, No. 782.

168. *Ibid.*, pp. 804–805, nos. 770–780. Cf. *ibid.*, p. 809, No. 782.

169. *Ibid.*, p. 771.

170. *Ibid.*, p. 774, No. 754.

171. *Ibid.*, p. 781.

172. *Ibid.*, p. 783, No. 761.

173. *Ibid.*, p. 789, No. 766–767; p. 792, No. 769; pp. 812–813, No. 786; pp. 814–815.

174. *Ibid.*, p. 824, No. 795; p. 825, No. 797; p. 831 sqq.

175. *Ibid.*, p. 835.

176. See our *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, p. 118 sqq.

177. Hurmuzaki, XVII, p. 928.

178. *Ibid.*, pp. 1035–1036.

179. *Ibid.*, pp. 1036–1037, No. 975. On an oficial voyage of Colquhoun in Moldavia, *ibid.*, pp. 1038–1040, No. 978.

180. *Ibid.*, p. 1088, No. 1026; p. 1089 sqq.

181. *Ibid.*, pp. 1094–1095, No. 1053.

182. *Ibid.*, p. 269.

183. *Anul 1848*, I, pp. 244 sqq., 257 sqq., 261 sqq.

184. *Ibid.*, p. 279. Later Cunningham was to preside the committee for maintaining the order in Brăila; *ibid.*, pp. 660–661.

185. *Ibid.*, I, p. 338.

186. *Ibid.*, II, p. 645.

187. *Ibid.*, p. 605.

188. *Ibid.*, pp. 607–608.

189. *Ibid.*, p. 610. On the 16-th (28-th) June Colquhuon was sure the Cossaks will arrive; p. 625. A very friendly letter of him against the old boyars *Ibid.*, p. 665.

190. A memoir of Ghica addresed to the ambassadors of France and England, *ibid.*, II, pp. 197–201.

191. *Ibid.*, p. 445.

192. *Ibid.*, p. 677 Cf. *ibid.*, p. 686.

193. *Ibid.*, IV, pp. 31–32.

194. *Ibid.*, last volum, pp. CX–CXI

195. *Ibid.*, IV, p. 351, sqq. Cf. *ibid*, pp. 373–374.

196. *Ibid.*, IV, p. 325.

197. *Ibid.*, pp. 69, 381–382; V, pp. 415, 547.

198. *Ibid.*, IV, p. 349.

199. *Ibid.*, pp. 425, 449; V, pp. 164, 303, 659; VI, p. 246, note 1.

200. *Ibid.*, p. 13.

201. *Ibid.*, IV, pp. 537–538, 573, 583–584, 585, 601; V, p. 90.

202. *Ibid.*, p. 760.

203. *Ibid.*, pp. 382, 389, 419–421. The Cossaks did arrest the merchant Asprea; p. 419. Protest of Colquhoun for a quarrel in Brăila in the time of general desarmment; pp. 470–471, 492–493.

204. *Ibid.*, pp. 421–422.

205. *Ibid.*, pp. 486–488; cf. *ibid.*, p. 489.

206. *Ibid.*, p. 565. sqq.

207. *Ibid.*, p. 568.

208. *Ibid.*, p. 567.

209. *Ibid.*, p. 710.

210. *Ibid.*, VI, pp. 147–150.

211. *Ibid.*, p. 156.

212. Sturdza and Skupiewski, *Actes et documents*, IX, pp. 1–4.

213. *Ibid.*, p.

214. *Ibid.*, pp. 13–14.

215. *Ibid.*, pp. 84–87, 90, 133, 173, 215.

216. *Ibid.*, VIII, pp. 123 sqq., 145.

217. *Ibid.*, VII, p. 60; IX p. 51 sqq. Cf. *Anul 1848*, V, p. 678.

218. Sturdza and Skupievski, IX, p. 275.

219. Xenopol. *Domnia lui Cuza-Vodă*, II, p. 273. To the Turks was given the counsel not to risk a military intervention; *ibid.*, p. 274.

220. On the affair of the Servian weapons which passed though Roumania, 1863, and the commanding intervention of Bulwer, as ambassador in Constantinople, Xenopol, *Cuza-Vodă*, I, p. 247 sqq.

221. The old diplomatist was nevertheless to speak, may 1876, for the confessional parity in Turkey, comprised in the dècrets of 1853, which was provoked by his influence; *Aus dem Leben King Karls von Rumänien* (will be cited: "Charles I-st), III, p. 54. For the action of the consul in Budapest *ibid.*, I, p. 119 sqq.

222. *Ibid.*, II, p. 283. Cf. *ibid.*, pp. 144, 178.

223. *Ibid.*, p. 203.

224. *Ibid.*, II, pp. 333, 340.

225. *Ibid.*, I, p. 186.

226. Ch. Vogel in the *Revue des deux mondes*, 1875, p. 426.

227. Sturdza and Skupiewski, II, pp. 227, 412.

228. *Ibid.*, I, pp. 218–219.

229. *Ibid.*, pp. 265, 268.

230. *Ibid.*, p. 308.

231. *Ibid.*, p. 388 sqq; cf. pp. 390–391.

232. Xenopol, Cuza-Vodă, I, p. 274, note 43.

233. Our *Politica externă a lui Carol I.* For the project of a commercial convention, *Carol I*, II, p. 64.

234. Mission of Demeter Brătianu to London for this scope in the first month of 1879.

235. Brătianu and Kogălniceanu, presented to Beaconsfield, obtained only this answer: "In politics the ingratitude is oftentimes the reward for the best services"; *Charles I*, IV pp. 74–75. Cf. *ibid.*, p. 128.

CONTENTS

HISTOIRE

DES

RELATIONS RUSSO-ROUMAINES

Ce livre a étè publié d'après la première édition: N. Iorga
Histoire des relations russo-roumaines,
Inprimerie „Neamul Românesc; Iassy, 1917.

CHAPITRE I

Premières formes de la communauté russo-roumaine

Un parti politique autrichien qui s'appuie dans ses visées soi-disant „nationales" sur la différence de race peut-être, de dialecte certainement – mais pas de langue, d'esprit, de traditions politiques et d'aspirations populaires – entre les *Petits-Russiens*, sujets en partie à l'Autriche, et entre leurs frères de la Grande-Russie, *prétend étendre* les frontières d'une *Ukraine future*, État russe créé contre l'idée russe et l'avenir russe, jusqu'aux Carpathes et au Danube. Il se plaît à faire des Daces une peuplade slave, alors qu'on peut attribuer un caractère slave à certains des Sarmates qui habitaient cette Transylvanie, toute pleine de noms géographiques slaves, d'une grande ancienneté. Il dénie à l'infiltration latine dans ces régions, puis à la conquête et à la colonisation officielles romaines le grand caractère profondèment transformateur, qu'elles ont certainement eu. Il voit dans les *Antes* et les *Vénèdes*, – qui occupèrent d'une manière transitoire, jusqu'à ce qu'ils purent s'ouvrir un large chemin vers la Péninsule des Balcans, leur future patrie, ce territoire carpatho-danubien, – ces vrais et seuls possesseurs durables, qui auraient donné au pays entier un autre aspect national, dont serait derivée, d'une manière certaine, et sans aucune interruption, la population ruthène qu'on rencontre en masses dans la Bucovine et dans certaines parties de la Bessarabie septentrionale. Les Roumains ne seraient venus que plus tard, comme des pâtres vagabonds – et y a-t-il jamais eu de vrais vagabonds parmi les pâtres? – et auraient pris la place de leurs prédécesseurs qui gardent nécessairement tous leurs droits sur des pays qu'ils n'auraient évacués qu'incomplètement. C'est procéder d'une maniere bien malhabile dans une œuvre purement politique, à la rélisation de laquelle plus d'une fois, et surtout depuis 1914, on a convié les Roumains eux-mêmes.

Du reste ces théories sont complètement controuvées. Et ce n'est pas un autre intérêt politique qui les repousse, mais seulement la vérité des faits, constatée, il est vrai, par une méthode qui n'est pas celle de M. Hrouchevski et de ses élèves et amis de Galicie.

Les anciens Daces, comme leurs congénères, les Gètes, établis sur les rives mêmes du Danube, alors que leurs frères occupaient surtout la citadelle transylvaine, étaient des Thraces, et, s'il y a des similitudes entre l'aspect physique, le vêtement, l'habitation, les occupations économiques et les tendances artistiques des Ruthènes et entre celles des Roumains, descendants de ces ancêtres thraces, il faut en chercher l'explication dans ce sang thrace lui-même qui coule dans les veines de ces Slaves occidentaux, comme, du reste, dans celui des Serbes et des Bulgares. L'influence romaine, qui a complètement dénationalisé Daces et Gètes en leur prêtant un langage latin, ne peut pas être traitée comme un incident quelconque dans une continuité de vie slave sur ce territoire; on peut admettre seulement qu'elle n'a atteint que faiblement ces Thraces, ces Daces „d'au-delà des frontières", auxquels les Ruthènes doivent en partie leur existance. Il est bien vrai que les Antes et les Vénèdes ont habité ces parages où ils ont laissé un très grand nombre de traces, dans le langage des Roumains d'aujourd'hui aussi bien que dans la nomenclature géographique des districts qui s'étendent aussi bien sur la Bucovine et le Nord de la Bessarabie que sur la partie voisine de la Moldavie, jusque dans la proximité de Jassy; mais ils furent, après leur migrations vers le Sud, dès le VI-e siècle, complètement remplacés par des éléments de race thraco-latine, qui conservèrent dans les villages dont le nom finit en *-ăuți* l'ancienne désinance petit-russiene en -ovce, qu'ils adoptèrent, du reste, comme suffixe propre, souvent ajouté à des radicaux d'origine indigène.

Nous ne croyons pas à la possibilité d'un État „ukranien", dont le nom bizarre, se rattachant à l'épopée de paysans et d'aventuriers pillards des Cosaques, montre bien le caractère ambigu et mal assuré de la chose elle-même qu'il cherche à recouvrir. Mais les Russes resteront toujours les voisins des Roumains et les Roumains ne cesseront jamais d'être les voisins des Russes. Sur nombre de points il n'y a pas seulement voisinage, il y a cohabitation. S'imaginer qu'on arrivera jamais sur un de ces territores à réaliser l'unité ethnographique, l'homogénéité de la population en faisant entrer les

uns, de bon gré ou de force, dans la forme nationale des autres est une illusion, non seulement vaine, mais aussi malfaisante. Un long passé le prouve et, si un grand nombre de Russes se sont perdus avant le XIV-e siècle dans la masse roumaine, du côté de cette Moldavie septentrionale, si, après l'annexion de la Bucovine moldave, roumanie, à l'Autriche, en 1775, un nombre tout aussi grand de Roumains, surtout entre le Pruth et le Ceremuş (Czeremos), se sont confondus dans le torrent de l'invasion galicienne provoquée et favorisée constamment par l'État, dans ses étranges combinaisons d'ethnographie politique, le temps este presque passé où ces transfigurations ethniques à la minute étaient encore possibles. Il ne faut pas seulement se résigner, des deux côtés, à des relations réciproques, mais à chercher plutôt dans leur sincérité et leur intimité un élément de résistance contre l'envahisseur magyar – dans le Marmoros – ou allemand et juif – dans la Bucovine – et de collaboration fraternelle dans cette vaste œuvre de civilisation qui commence à peine dans ces belles et fertiles régions. Or, pour arriver à ce but, il faut abandonner ces théories exclusivistes dont la fausseté historique n'est égalée que par leurs conséquences pratiques défavorables aux deux nations.

Jusqu'au IX-e siècle les Roumains et les Russes – nous ne dirons pas: les Russes d'Occident, car il n'y avait pas encore cette distinction, qui ne fut créée que par la conquête tatare et son influence multilatérale – eurent une organisation politique de tout point pareille et ressemblant à celle des Slaves de l'Occident des Balcans, de la race serbo-croate, ainsi qu'a celle des anciens habitans de la Pannonie. Des Voévodes conduisaient les villages vivant d'une vie patriarcale, entre des individus qui dérivaient du même ancêtre et fondateur. Ils se réunissaient seulement pour l'œuvre de défense ou pour des incursions dans le voisinage, pour des raids pouvant rapporter gloire et butin. Du reste, ces Voévodes eux-mêmes n'étaient, ainsi que le montre leur nom lui-même, que des chefs guerriers, les fonctions pacifiques du juge, du collecteur de la dîme pour les besoins de la communauté étant confiées au cnèze, dont le nom, recouvrant les mêmes attributions, se rencontre, à travers les distinctions nationales, des rivages de l'Adriatique jusqu'au loin dans la steppe de l'Europe orientale. Les Magyars eux-mêmes, quand ils vinrent s'établir dans cette Pannonie dont ils absorbèrent la

population primitive slave, et plus tard dans la Transylvanie, berceau de la race roumaine, échangèrent leur première organisation de migrations pillardes contre ce système de cnèzes et de Voévodes; on sait que le saint roi Étienne, de création apostolique romaine, avait commencé par être le simple Voévode Vojk (le nom se rencontre aussi bien chez les Slaves que chez les Roumains).

Sauf les Croates, soumis à l'influence d'une autre propagande, qui partait de l'évêché conquérant de Salzbourg et des Sièges épiscopaux de l'Adriatique, Slaves et Roumains furent gagnés par l'Église orientale de Constantinople. L'hiérarchie byzantine, qui chassa aussi de Bulgarie, à la fin du IX-e siècle, les agents du pontife romain, ajouta également ces régions à ses dépendances, les Roumains ayant dû sacrifier leurs anciennes traditions ecclésiastiques qui les rattachaient à l'Illyricum.

L'instrument dont se servit la Nouvelle Rome fut l'Église bulgare, de langue slave, créée par la propagande, qui avait commencé en Moravie, des deux „apôtres" Cyrille et Méthode, des Slaves du *hinterland* de Salonique. Il ne faut pas croire cependant que des distinctions nationales eussent existé pour les initiateurs et même pour leurs disciples, comme St. Clément, dont la Bulgarie nationale d'aujourd'hui veut faire le fondateur de sa vie spirituelle. En dehors de l'Église, qui ne pouvait être qu'écuménique, employant les langues nationales seulement dans des cas d'extrême impossibilité, comme des humbles servantes de la propagande, ils ne connaissaient que l'Empire, l'Empire éternel et unique, quelle que fût l'origine de ceux qui en portaient le sceptre ou en défendaient les aigles.

Les pays habités par les Roumains de l'autre côté de l'Empire, en Mésie, en Macédoine, en Thessalie, en Epire étaient des provinces de Byzance; la rive gauche elle-même était théoriquement une terre d'Empire; le nom de l'empereur, Împărat, se trouve encore au milieu des contes populaires roumains, de la pensée politique même de la race. Les Bulgares, plus tard les Serbes, ne pouvaient pas même penser à fonder un autre Empire, sur d'autres bases, ayant une autre légitimité et des tendances différentes; ils voulaient l'Empire, et non *pour* leur nation, mais *par* cette nation seule. C'est pourquoi des pâtres valaques révoltés, Pierre, Asen, Joannice, purent fonder plus tard, vers 1200, un Empire s'appuyant sur la population bulgare, adoptant les traditions politiques de l'ancienne Bulgarie de Kroum et

de Siméon, sans lui imprimer aucun caractère national, sans essayer même un partage de droit et d'influence entre les nationalités qui avaient contribué à la former.

Lorsque les Russes de Kiev, d'abord simples écumeurs de la Mer Noire, entrèrent avec Constantinople, – le brillant, l'éblouissant Tzarigrade, „ville des empereurs" – dans des relations pacifiques, de plus en plus intimes, ils lui empruntèrent, en même temps que le rite d'Orient pour leur Église, la conception d'État impériale. Comme Voévodes, Grands-Voévodes, leurs chefs n'étaient pas en dehors de Byzance, mais, au même titre que les Slaves des Balcans et les Roumains eux-mêmes, dans la sphère idéale de Byzance elle-même. Ce n'était pas une abdication, ni même une humiliation, mais bien la *seule manière par laquelle une possession de territoire pouvait obtenir la légitimation politique.*

Or vers l'an mille Constantinople était arrivée à fixer un rang officiel, en sous-ordre, à l'„empereur" bulgare, du reste allié à la famille des Césars byzantins. Elle alla plus loin: cette fondation politique barbare dans le voisinage pouvait récéler encore des dangers pour l'avenir: l'idéal de l'unité réelle surgissait à cette époque aussi bien dans la Rome pontificale que dans le Byzance des empereurs. Pour détruire les bandes bulgares qui entouraient encore ce trône de vassalité on fit venir les Russes de Kiev, qui s'empressèrent d'accourir, comme des simples auxiliaires payés par le trésor impérial et avides du supplément représenté par le butin. Vainqueur de ces défenseurs de l'„État" de Preslav, Sviatoslav s'immobilisa sur cette terre balcanique qu'il hésitait à le rendre au légitime possesseur qui était son seigneur de Constantinople. Il fut assiégé dans Silistrie, dont il avait fait sa résidence, et cela signifiait que le rivage roumain d'en face était sous ses ordres ce qui lui était, de fait, nécessaire pour ses communications, à travers les chemins hantés par les Pétchénègues, avec son ancienne patrie. Forcé enfin de partir, après une longue résistance, il emportait avec lui des coutumes inconnues chez les siens, des institutions qui n'étaient plus celles des Varègues scandinaves, créateurs, de ce duché de Kiev, des barons balcaniques, affublés du nom bulgare de boïars, des clercs habitués à célébrer en langage slave, des artistes appartenant à ce monde byzantin qu'il avait dû abandonner. S'il fut tué en chemin, par les barbares touraniens de la steppe, cet héritage fut conservé par son peuple.

Mais ces formes, ces conceptions politiques, ces pratiques culturelles avaient envahi depuis longtemps le monde roumain lui-même. On y avait toujour reconnu, invoqué et servi l'empereur legitime, même à travers l'usurpation passagère des intrus bulgares. L'Église byzantine avait été toujours acceptée dans ses rites aussi bien que dans son hiérarchie. Les premiers parmi ces "paysans du Danube" s'étaient peut-être déjà ornés du titre touranien de boïars, emprunté aux Bulgares.

De cette façon l'ancienne continuité patriarcale, de civilisation primitive, entre Russes et Roumains se poursuivait, en se complétant et en se compliquant d'autres influences, sous cette forme supérieure des emprunts byzantins, faits directement à Constantinople ou par le moyen de l'intermédiare, de l'imitateur grossier qui fut le Bulgare.

Cela dura encore pendant deux siècles, jusqu'à l'invasion tatare.

Le violent flux des Mongols, qui ne fut arrêté ni par la barrière des Carpathes, ni par la ligne de séparation du Danube, pénétrant jusqu'aux rivages de l'Adriatique et aux confins du vaste monde germanique, submergea aussi bien les Russes que les Roumains. *Les deux nations firent partie également du nouvel Empire asiatique établi sur des bases empruntées à la Chine millénaire.* Si les cnèzes russes, „rampèrent à la Horde" pour y porter leur argent, leurs cadeaux, parfois même leur tête coupable, un Nogaï, un Toktaï, les chefs impériaux eux-mêmes de cette Horde, établirent leur résidence sur la rive roumaine du Danube, d'où ils pouvaient contrôler les mouvements des États balcaniques, où ils intervenaient souvent pour épouser des princesses de Byzance ou pour imposer des „Tzars" de leur race à Trnovo. Et, si les Russes ont emprunté à cette domination qui dura plus d'un siècle une conception nouvelle de l'État, tout un nouvel ordre de l'administration et des finances et cette tendance de transposer le centre de gravité de leur vie politique vers l'Orient, de Kiev à Moscou, si l'État en sortit transfiguré à la mongole, les Roumains, qui avaient encore vers 1330 la domination directe des Tatars dans le grand port du Dniester, Cetatea-Albă, l'Akkerman des Khans, et dans certaines parties orientales de leur territoire, en héritèrent leur régime douanier – ainsi que des termes tatars le prouvent suffisamment, – certains éléments du droit pénal et même, peut-être, des idées politiques. Sans compter l'institution de l'esclavage, avec ces Tziganes, ces Tătărași (Petits-Tatars), importés

par l'invasion de Dschinguiz-Khan, qui les avait recueillis dans l'Hindoustan pour en faire les armuries, les artisans et les musiciens ambulants de la conquête.

Pendant ce laps de temps la vie russe libre s'était réfugiée vers l'Ouest, où l'attendait l'influence et aussi l'ambition, les tendances conquérantes du royaume apostolique de Hongrie, vassal du Saint-Siège. Un royaume de la Russie Rouge se forma ainsi, d'après le modèle magyar et ayant parfois à sa tête des princes alliés, apparentés aux Arpadiens. Halicz florissait à une époque où on ne parlait pas encore de Lvov (Lemberg) et de Krakov (Cracovie), et Byzance entretenait des relations avec cette nouvelle royaté dont l'orthodoxie résistait, opiniâtre et préservatrice de l'indépendance, aux assauts de la propagande catholique au service de la Hongrie.

Or ce royaume détenait les sources du Dniester, du Séreth et du Pruth. Il devait tendre fatalement vers la domination de ce Danube, dont le nom retentissait dans l'anciennce Chanson d'Igor. *Il y eut sans doute un moment, que n'éclairent pas les chroniques ou les documents, où une nouvelle unité orthodoxe russo-roumaine semblait devoir s'établir entre les prétentions tatares de l'Est et la menace hongroise à l'Ouest.*

Alors la Lithuanie païenne, puis la Pologne catholique, sub-germanique intervinrent pour faire tourner à leur profit le procès de décomposition qui touchait à sa fin. *Ce ne fut dorénavant que par le moyen de cette Pologne, confondue avec la Lithuanie, absorbée sous le rapport politique aussi, que les deux nations purent se connaître et s'influencer sans pouvoir se soutenir.*

CHAPITRE II

Premières relations politiques entre les Roumains et les Russes: échanges de civilisation

Après l'annexion de la Galicie par Casimir-le-Grand, les Russes occidentaux cherchèrent à créer de nouvelles fondations politiques, de nouveaux foyers de civilisation pour leur race. Car le nouveau régime ne ressemblait guère en fait de tolérance à l'ancien régime lithuanien, qui respectait profondément une vie culturale plus ancienne, à laquelle il avait emprunté autant de conceptions et de formes d'organisation que les Ottomans en empruntèrent plus tard au monde byzantin vaincu et annexé. Les Polonais apportaient avec eux le rite catholique et les traditions latines de l'Occident, auxquels ils entendaient soumettre peu à peu ces nouveaux sujets, dûment dépouillés de leur propre héritage spirituel, ainsi que de la domination territoriale dont ils avaient hérité.

On voit ainsi vers 1360 un membre de la famille nombreuse et puissante des Koriatovitsch, des Lithuaniens d'ancienne souche, ainsi que le montre leur nom, probablement des parents des Olgerd et des Keystuth, qui cède aux solicitations du grand roi de Hongrie, Louis, – si, du reste, les propositions ne vinrent pas de sa part même – et qui, se mettant à la tête d'un groupe important d'émigrés russes, vient coloniser cette région du Marmoros, entre la Galicie, dont il était originaire, et la Transylvanie du roi, qui était jusqu'à ce moment habitée seulement par des Roumains, vivant dans des villages disséminés par les vallons des Carpathes sous l'autorité patriarcale de leurs cnèzes et Voévodes. Le duc Théodore Koriatovitsch, ami du roi Louis, ne quitta jamais ce nouvel établissement, qui prospéra, pouvant s'appuyer bientôt aussi sur une organisation ecclésiastique propre, l'évêché de Munkács (en roumain: Muncaciu). À côté, les Roumains conservaient leur situation séparée, garantie par des

privilèges formels, leurs familles voévodales donnant des guerriers et des nobles, des chevaliers au royaume de Hongrie dont ils dépendaient. Et enfin dans le cloître de St. Michel auprès du village de Peri ils avaient un abbé de leur race, dont les pouvoirs épiscopaux avaient été créés par un diplôme du Patriarche de Constantinople, établissant cette stauropygie roumanie, pour le Marmoros lui-même et pour les provinces hongroises voisines, parmi lesquelles tout le côté Nord-Est de la Transylvanie.

Depuis lors, pendant plus de cinq cents ans, les deux populations vécurent ensemble, les Russes plutôt du côté de la Galicie, les Roumains bordant de leurs villages la frontière transylvaine, – les uns et les autres ne jouaient aucun rôle important dans les villes, Munckács elle-même, Hust, Szigeth, Tecsö, qui étaient de fondation teutonique parfois et abritaient des colons hongrois pour la plupart. Cette cohabitation pacifique n'excluait pas une concurrence bien naturelle: si les Russes cherchèrent à s'emparer de la grande abbaye épiscopale de Peri et y arrivèrent parfois, dès le XV-e siècle, lorsqu'elle avait déjà déchu, des Roumains furent pendant le siècle suivant les maîtres de l'évêché de Munkács, où la conquête de Michel-le-Brave, prince de Valachie, établit, en 1599 ou 1600, un moine venu de Tismana, le fameux monastère de l'Olténie.

Mais le Marmoros n'était rien de plus qu'une province hongroise, n'ayant que l'autonomie comprise dans les diplômes des rois, qui n'était pas capable, dans les circonstances, d'un développement propre. Il en fut bien autrement en ce qui concerne la Moldavie voisine.

Dès 1340 les troupes du roi Louis avaient commencé à débarrasser des restes de la domination tatare le pays de riches pâtures et de forêts vierges, parsemées de rares établissements ruraux, qui s'étend à l'Est des Carpathes de Transylvanie, au-delà des établissements formés depuis des siècles pour les Szeklers magyars, gardiens de cette frontière presque toujours menacée. Des châteaux furent bâtis dans la montagne, les anciens centres hongrois près des mines de sel d'Ocna reçurent comme une nouvelle vie après l'apparition des guerriers envoyés pour étendre la foi chrétienne et l'autorité du roi. Pour maintenir dans l'obéissance de ce nouveau maître étranger les paysans roumains qui habitaient entre ces montagnes et la ligne du Séreth on crut pouvoir employer, à une

époque où les chefs militaires de cette race avaient fourni, en Hongrie même, à la Couronne ses meilleurs défenseurs, des Voévodes d'outre-monts. Un Dragoş, venu du Marmoros, et son fils qui portait le nom de Sasul („le Saxon") à s'établirent ainsi, comme simples capitaines gouvernant au nom du roi, à Baia, ancienne colonie de Saxons employés à l'exploitation des mines d'argent, sur la rivière de la Moldova. La nouvelle province s'appelait dans le langage des indigènes, qui, comme les Slaves, s'orientaient d'après les rivières seules, le pays de la Moldova, la Moldavie (cf. la Moldau tchéque).

Une nouvelle immigration roumaine donna un autre caractère à cette Moldavie. L'afflux de la population russe dans le Marmoros avait amené de profonds changements dans cette province; un esprit d'initiative et d'aventure animait maintenant les chefs des villages, auxquels venait d'être révélée la possibilité rémunératrice des colonisations. Le Voévode Bogdan, depuis longtemps habitué à la rébellion, réunit autour de lui un groupe d'aventuriers et s'en alla, sans autre permission que celle qu'il avait demandée à son propre courage, dans cette nouvelle province roumaine à peine délivrée des Tatars pour y fonder, sur les ruines de la province hongroise, très facile à détruire, surtout par des congénères mieux doués, un nouvel État roumain (vers 1360).

Il y avait déjà dans les montagnes de la Valachie dès le commencement de ce XIV-e siècle une principauté de „tout le pays roumain", création nationale spontanée, fondée sur la base de l'ancienne idée impériale romaine qui survivait dans le peuple à l'Empire détruit, par la réunion des Voévodats existant sur la rive droite et la rive gauche de l'Olt. Cette première „Roumanie", ayant pour capitale Argeş, dans la montagne, devait s'étendre vers l'Est jusqu'à la frontière ethnique des habitations de la race. La nouvelle Moldavie l'en empêcha, – car elle devait durer, vaincre et conquérir.

La Valachie, plus ancienne, était orientée en ce qui concerne ses institutions supérieures, la langue de l'Église et de l'État, le style de la chancellerie, d'après ces États slaves d'au-delà du Danube qui avaient continué jusqu'à ce moment la grande tradition de Byzance. Elle avait des boïars; le prince, Grand-Voévode dans son titre officiel *domn*, „dominus", pour les siens, était entouré d'une Cour où il y avait le logothète, le vestiaire, le comes („comis"), le stratège, le *dvornic* (dvor, „cour"; c'était le *comes sacri palatii*, le majordome); on

chantait dans l'église la messe en slavon et les diplômes étaient délivrés dans une forme qui ne différait en rien de celle qui était employée pour les Tzars de Trnovo ou pour les Kraïs serbes; des moines balcaniques élevaient, avec le concours des princes, les premiers couvents de langue slavone, à Vodiţa et à Tismana. Quant à la Moldavie, après avoir passé sans doute par une phase latine, ainsi qu'on pouvait l'attendre de la part de fondateurs venus de Hongrie, elle fut gagnée aussi à ces formes slavones, mais cette fois ce ne fut plus par l'intermédiaire serbo-bulgare, qui agissait cependant aussi, venant de la Valachie voisine.

Bientôt *l'ancienne Russie Rouge parut s'être réfugiée sur ce nouveau territoire*, et cela sans rencontrer, comme dans le Marmoros, les formes étrangères imposées par une autorité supérieure.

Il n'y avait de ce côté-ci comme première assise que la tradition populaire, dans le domaine de l'État, de l'Église, de la société; il fallait bien la respecter, mais elle ne contenait pas d'inspiration pour les besoins nouveaux d'une vie politique dûment organisée. Tout fut emprunté donc à cette ancienne civilisation russe qui avait passé sans aucun changement de Kiev à Halicz. Si les premiers moines lettrés vinrent de Valachie, de l'école du Serbo-Grec Nicodème, ils ne parvinrent pas à conquérir l'organisation ecclésiastique moldave par le premier évêque de Cetatea-Albă, puis de Suceava, Joseph, qu'en se rattachant au Siège russe de Halicz. Une tentative polonaise d'introduire dans la principauté le rite catholique, par la propagande des Dominicains et des Franciscains, qui réussirent à fonder et à faire accepter par le prince Latzco, fils de Bogdan, l'évêché catholique de Séreth, se brisa contre la résistance du pays. La femme de ce Voévode, qui ne concentit pas à changer de religion, paraît avoir été une descendante des cnèzes de la Russie Rouge. Une autre femme, Marguerite ou Muşata, probablement fille de Latzco, se distingua par l'appui permanent accordé aux Frères Prêcheurs, mais elle n'arriva qu'à leur faire accorder des revenus par son fils, le prince Pierre, tout aussi ferme dans son orthodoxie que l'avaient été, malgré leurs démonstrations catholiques, inspirées par la crainte de la Pologne, ses prédécesseurs.

On n'a pas d'actes écrits de la part de Bogdan ou de Latzco. Les plus anciens des privilèges moldaves qui nous aient été conservés sont dûs à Roman, frère de Pierre dont il a été question ci-dessus. Ils ne sont, dans le titre du prince, dans les formules de donation, dans les particularités dialectales, qui contiennent des éléments empruntés au parler populaire des Petits-Russiens, dans leur aspect calligraphique lui-même, que la reproduction des diplômes accordés par les Koriatovitsch de Galicie.

Et ce n'est pas tout. L'hiérarchie civile variée et précise qu'on retrouve dans la Valachie manque dans cette autre principauté. Il faut attendre que le mouvement de civilisation commencé dans les couvents produise son influence sur la vie politique pour avoir sous Alexandre-le-Bon, fils de Roman et prince pendant bien trente ans, à partir du commencement d'un nouveau siècle, un ordre permanent des dignitaires du pays. Sous ses prédécesseurs cet ordre est suppléé par la confusion qui a toujours régné dans la Galicie, où on était seulement, à la lithuanienne, noble, c'est-à-dire guerrier.

Arrêtons-nous un moment aux noms eux-mêmes. Si celui de Bogdan se rencontre dans les Balcans aussi, Latzco est un nom petit-russien et Roman l'est tout aussi bien, alors que ceux de Pierre et d'Étienne, autre frère, rappelent les saints protecteurs de la Hongrie, dont une des provinces avait été le berceau de la novelle dynastie. Parmi les boïars aussi les noms russes ne manquent guère. Et, lorsqu'il s'agit de les caractériser par leur lieu d'origine, par leur bien-fonds, c'est la forme de la chancellerie de Halicz qui est employée pour marquer la dérivation.

Il y eut même quelque chose de plus. On essaya à la mort de Latzco, qui ne laissait pas d'héritier mâle, d'un établissement dynastique russe en Moldavie.

On ne saura probablement jamais ce qu'il en fut de ce règne moldave du cnèze Yourg Koriatovitsch que les anciennes listes des princes, conservées et commémorées dans les églises, ne voulurent pas admettre parmi les maîtres légitimes du pays. On peut poursuivre les événements de sa vie dans les chroniques russes de Lithuanie. En Moldavie il fut appelé par les boïars, et on a pu soupçonner qu'ils furent déterminés à cet acte par la crainte du catholicisme polonais; on a cru qu'il avait épousé une fille de Latzco, bien qu'on ne puisse citer aucune preuve documentaire; au contraire son nom aurait figuré

dans les listes mentionnées plus haut si un mariage l'avait rattaché à la dynastie légitime. Il paraît avoir péri dans une révolte; on montrait deux siècle plus tard aux voyageurs étrangers près de la ville de Bârlad un tombeau qui aurait été le sien, – s'il faut en croire le témoignage de Stryikowski, le chroniqueur polonais, qui a bien pu commettre une confusion. Un diplôme de lui accordé à un combattant contre les Tatars sur le Dniester n'est qu'une falsification pour laquelle on a employé les actes authentiques de la chancellerie des Koriatovitsch.

Pendant quelque temps la Lithuanie, réunie à la Pologne par le mariage du cnèze Jagello avec Hedvige, héritière, par sa mère, du grand roi Casimir, conserva tout son héritage politique, qui était en grande partie russe. Elle put espérer même, après la mort de Jagello, devenu le prince chrétien Vladislav, s'élever à une nouvelle et glorieuse indépendance, ornée de la couronne royale que le grand prince Vitold demanda à son allié, l'empereur Sigismund, et qu'il fut sur le point d'obtenir. Les traditions lithuaniennes vivaient aussi dans la carrière d'aventures de Svidrigaïlo, parent du même Vladislav. Mais déjà sous le second Vladislav, et surtout sous Casimir, son frère, la Pologne latine et catholique commença son œuvre opiniâtre de substitution.

On sait que la Lithuanie ne fut absorbée constitutionnellement qu'en 1568, et encore sous Alexandre, un des fils de Casimir, elle parut avoir un regain de vie, jusqu'à ce que ce prince hérita par la mort de son frère Jean-Albert de la couronne de Pologne aussi. Mais ce n'était là qu'une survivance formelle à une mission historique qui était bien finie, et pour toujours. Ce qui existait cependant, parce qu'il n'y avait pas de puissance capable de la détruire, c'était la vie populaire, la vie religieuse, la vie nationale du peuple russe, et cela bien que ses anciens chefs, les cnèzes, eussent passé bientôt dans les rangs de l'aristocratie polonaise, autour d'une Cour qui fut armée, au XVI-e et au XVII-e siècles, par tout le prestige d'intellectualité et d'art de la Renaissance occidentale, venue d'Italie.

L'époque était bien finie où la Moldavie naissante empruntait à la civilisation orthodoxe, plus ancienne, de cette Russie de Halicz. Sous Alexandre-le-Bon et, après des années de troubles affreux, sous son grand petit-fils et successeur Étienne (1457–1504), la nouvelle principauté eut un ordre des dignitaires décalqué d'après celui de

Byzance, qui, aussi par des relations directes, entre le Siège métropolitain de Suceava et celui du Patriarche écuménique de Constantinople et entre Jean VIII, empereur constantinopolitain, qui, revenant d'Occident, traversa la Moldavie, et Alexandre lui-même, donna aux "Voévodes et seigneurs" une conception impériale de leur pouvoir qui les amena à s'intituler „autocrates". Tout en gardant l'ancien style diplomatique, elle n'avait plus besoin d'emprunter à la Russie occidentale les scribes de ses nombreux diplômes. Un art calligraphique original surgit dans les écoles des cloîtres moldave et aussi dans la chancellerie princière qui remplaça l'ancienne écriture menue et ramassée par des lignes plus élégantes, dans lesquelles commence à paraître une influence occidentale. Ces cloîtres ont servi de modèle à ceux qui végétèrent dans des conditions moins favorables en Galicie, en Podolie, dans la Russie polonaise; des manuscrits venus de Moldavie s'y retrouvent de nos jours. L'art byzantin, dans la reliure, dans la sculpture des objets d'église, dans la broderie des parements, est directement emprunté à Byzance et subit sur ce nouveau terrain des influences qui lui donnent un nouvel aspect, dont commencent à peine à s'intéresser les historiens de la civilisation. Si, plus tard, le travail matérial est dû, non plus seulement aux moines roumains, mais aux orfèvres de Lemberg et aussi aux brodeuses grecques de Constantinople, les dessins eux-mêmes sont strictement d'après la tradition qui venait de s'établir en Moldavie. On aura enfin à Lemberg même, vers le milieu du XVI-e siècle, grâce à la piété libérale du Crétois Constantin Corniacte, grand-douanier de Moldavie, une „église valaque", c'est-à-dire moldave, dont la peinture elle-même était due à des maîtres venus de Moldavie; cette église fut, du reste, l'objet de soins continuels de la part de tous les princes qui régnèrent à Suceava, puis à Jassy: ils lui firent don de cloches et de tout ce qui pouvait servir au sevice divin; ils relevèrent ses murs ébranlés et ne manquèrent jamais de lui servir une importante pension. La confraternité stauropygiale de cette ville était soutenue exclusivement par ces patrons. Quelquefois des prétendants moldaves exécutés par l'ordre du roi de Pologne, pour obéir aux injonctions du Sultan, trouvèrent leur place de repos dans cette église.

L'hiérarchie moldave était arrivée, du reste, à jouer envers les églises russes désorganisées le rôle qu'avait joué jadis envers l'Église de Moldavie en plein travail d'organisation l'Église russe de Halicz. Un document polonais reconnaît formellement que les prêtres galiciens venaient habituellement demander leur consécration aux évêques moldaves. Plus tard ce fut à Jassy que se réunit, en 1594, le synode destiné à contrebalancer les succès de la propagande des Jésuites parmi les Russes de Pologne.

L'État moldave avait compris, depuis ses commencements, une population petit-rusienne, qui s'était confondue cependant avec la majorité des habitants de la principauté. Partie de Baia cette principauté s'était d'abord étendue vers l'Est, englobant tour à tour les villes de création allemande et arménienne, comme Lemberg elle-même, de Séreth et de Suceava, qui avaient mené jusque là, sans doute, une existence autonome. Elle descendit bientôt le cours du Séreth et du Pruth pour arriver, vers 1390 encore, sur les bords de la Mer Noire. La frontière orientale était vers la même époque le Dniester et les „pays déserts" de la Bassarabie méridionale d'aujourd'hui devenaient l'apanage des boïars moldaves.

Mais le pays n'était pas encore contenu dans les limites naturelles capables d'être défendues contre un retour offensif des puissances dont les Voévodes avaient employé le déclin ou le désarroi momentané pour étendre d'une manière si rapide – unique dans l'histoire des colonisations politiques – leur domaine. Il y avait au Nord une porte ouverte à l'étranger, c'est-à-dire au roi de Pologne aux tendances envahissantes. Pour avoir le cours supérieur du Pruth et du Dniester il aurait fallu pouvoir entretenir des garnisons, non seulement dans les forteresses de Hotin (Choczim pour les Polonais), de Chmielow, de Țețina, près de la ville actuelle de Czernowitz, mais aussi dans les centres de commerce, plus importants, de Kolomea et de Sniatyn.

Ce fut pour le prince Pierre le grand problème militaire et politique que cette acquisition des régions qui portent le nom de Szepenik (en roumain Șipinți), de Pocútie („Angle") et de Halicz elle-même. L'historie des contrats qui réglèrent le sort de cette marche moldave ne peut pas être retracée dans les bornes restreintes de cette exposition sommaire. Pour avoir ces territoires, le Voévode employa le moment où la possession polonaise dans le Sud de la

Galicie était encore mal assurée. Dans ce vacuum de domination il fit pétrétrer l'expansion naturelle de sa principauté. Pour le roi de Pologne, qui devait tenir à sauvegarder son prestige, il ne pouvait pas être question d'une simple cession; celui qui désirait avoir le terrain contesté et disputé devait faire acte de vassalité et, en plus, cacher sour une forme quelconque son agrandissement. Le système fut employé aussi par l'empereur Sigismond lorsqu'il abdiqua entre les mains de son ami et défenseur Frédéric de Zollern ses droits sur la Marche du Branderbourg: prêter une somme d'argent au suzerain, recevoir la province, qui était de fait *vendue*, comme gage et n'insister jamais sur un paiement qui n'était guère dans les intentions de l'emprunteur non plus. Pierre compta donc à Jagello, auquel il fit hommage dans ce seul but, – et pas comme au successeur légitime du roi Louis de Hongrie, son ancien souverain, – une somme de 3 000 roubles d'argent. En échange il eut le droit d'occuper le territoire de Halicz et se mit aussitôt en possession de cette région de Szepenik, pour que son successeur Alexandre eût la Pocutie entière.

Si la Pocutie fût restée entre les mains de ses successeurs, la proportion de la population russe dans l'État moldave eût été absorbée. Mais, si Étienne-le-Grand reprit vers la fin de ses jours Kolomea et Sniatyn, restituées au roi de Pologne par les fils indignes d'Alexandre, dans leurs querelles interminables, le fils d'Étienne lui-même, Bogdan, ne sut pas mieux conserver cet important héritage: il le sacrifia au vain espoir d'une alliance avec Élisabeth, fille du roi Casimir, et, malgré tous ses efforts, il n'eut ni la terre, ni la dame. Le district de Szepenik resta seul incorporé à la Moldavie et il fut plus tard englobé, avec d'autres régions, dans l'acquisition autrichienne de 1775 qui prit le nom de Bucovine.

Mais de ce côté l'expansion roumaine était depuis longtemps complètement victorieuse. L'élément russe n'existait plus, dans quelques dizaines d'années, que comme un lointain souvenir, entré déjà dans la légende, qui parlait du solitaire Latzco, fondateur d'Iţcani près de Suceava, à l'époque où fut créée la principauté moldave. Et même les migrations des pâtres moldaves, suivant, vers le Nord, la ligne des Carpathes, avaient pénétré très loin dans le territoire galicien lui-même, où les noms roumains de nombre de pics les rappellent encore à notre souvenir. Les Houtzoules actuels, portant un nom d'origine évidemment roumaine (Huţul articulé

donne comme radical Huţ, qu'il faut rapprocher de Moţ, nom de la population roumaine de l'Ouest de la Transylvanie), ont, sans doute, du sang moldave dans leurs veines, bien qu'ils parlent un dialecte petit-russien.

Mais, au moment même où les princes moldaves du XV-e du XVI-e siècle se faisaient suivre au retour de leurs incursions dans les districts voisins de la Pologne par de nombreux paysans ruthènes, qui *venaient volontiers habiter une terre libre, sous un maître de leur propre rite oriental*, des propriétaires polonais attiraient par des privilèges extraordinairement favorables des millierss de Roumains, surtout des pâtres, qui abandonnaient leurs ocupations antérieures, sur des terres qu'il fallait défricher pour l'agriculture. Reste-t-il encore quelque chose de ces villages de „colonisation valaque"? Pas plus que des villages de transplantation ruthène créés par Étienne-le-Grand, Bogdan et son autre fils Pierre Rareş (✝ 1546). *Il y avait comme un mouvement de compensation, qui permettait aux deux États d'arriver à des frontières plus nettes sans qu'une des races qui habitaient les territoires limitrophes eût perdu quelque chose dans sa proportion envers l'autre.*

CHAPITRE III

Communauté russo-roumaine d'activité militaire aventurière Cosaques du Dniéper et leurs relations avec les Roumains

Dès le commencement du XVI-e siècle, Roumains et Russes occidentaux, sujets de la Pologne, eurent l'occasion de combattre ensemble, par les larges chemins de l'aventure, contre l'ennemi commun de leur religion chrétienne, le Turc, et surtout contre son auxiliaire, infatigable à la proie de chaque année, le Tatar de la Horde, qui détenait alors, après la catastrophe de l'Empire des anciens Khans, non seulement ce refuge qui fut la Crimée le „Pérécop", mais aussi ces „champs déserts" qui s'étendaient, dangereux pour le marchand et le voyageur, jusqu'au Dniester moldave.

Bien avant la direction qui fut imprimée à la Russie moscovite vers ce Tzarigrade qui n'entrait nullement dans ses considérations d'avenir, lorsque la Pologne était encore la voisine de la Moldavie à l'Orient, la première collaboration militaire entre Russes et Roumains prit le chemin rémunérateur de l'aventure.

La Moscovie, dont nous présenterons plus tard les premières relations avec les Roumains de Moldavie, avait suffisamment affaire pour écarter définitivement des possessions du grand-prince les Tatars de Cazan et d'Astrakhan et pour empêcher la Pologne, héritière des prétentions lithuaniennes, qui, venant de l'Occident, essayait de refaire à son profit l'ancienne unité russe. La Pologne elle-même cherchait à vivre en bonnes relations avec le Sultan, dont elle savait bien ne pas pouvoir briser l'essor et qu'elle était bien contente de tenir loin de ses propres frontières. Cependant les Tatars devaient être empêchés de poursuivre leur œuvre journalière de pillage, et leur exemple montrait à ceux qui seraient capables de prendre sur eux cette tâche le profit qu'ils pouvaient en tirer, contre l'ennemi et, parfois, contre les amis aussi.

L'oppression catholique des Polonais, à laquelle se réunissait l'influence d'un régime social très lourd pour le paysan serf, qui était dans ces régions presqu'exclusivement russe, chassa dans ce désert, sillonné par les incursions des païens, un grand nombre de jeunes gars et de guerriers d'un âge mûr qui entendaient se rendre profitable cet exil. Des Polonais même, poursuivis pour des délits et des crimes, cherchèrent un refuge dans leur communauté, qui formait un vrai ordre de chevaliers brigands. Des Roumains, venant surtout de Moldavie, accoururent pour participer au butin. Les cataractes du Dniéper leur offraient une invincible défense contre la revanche tatare et leurs îles pouvaient servir de point de départ aussi bien pour des raids dans la steppe que pour des entreprises de pirates dans la Mer Noire et jusqu'à ces côtes de l'Asie qu'ils connurent plus tard. Il y eut ainsi entre des nations enfermées dans les bornes de leurs États un groupe nombreux de combattants redoutés qui n'eurent d'autres lois que les ordres indiscutés de leurs chefs. Ils s'appelaient Kosaks, Cosaques, donc, en langage tatar: vagabonds, exilés, *outlaws*, un peu de tout cela, – et ils ne voulaient guère être autre chose.

Il leur fallait un maître, et ils ne l'auraient pas trouvé facilement dans leur bande elle-même. Mais les seigneurs russes voisins, avides d'une gloire aventurière que la prudence calculatrice des rois de Pologne, élevés dans la doctrine d'État de Machiavel, n'était pas capable de leur donner, se montraient assez disposés à jouer ce rôle. Le grand chef fut d'abord un noble de campagne, Eustache ou Ostaphii Dachkovitsch, qui sut donner aux châteaux de Tscherkask, de Kaniev, repaires de ses gens, le caractère de forteresses inexpugnables. Il n'était pas un inconnu en Moldavie, où Étienne-le-Grand lui-même eut, d'un bout de son règne à l'autre, maille à partir avec les bandits tatars, et, lorsque le danger menaçait de ce côté, le capitaine des Cosaques trouvait un abri assuré de l'autre côté du Dniester.

Mais, après Eustache, celui qui eut le commandement suprême fut un descendant même du vaillant prince moldave. Étienne avait marié une de ses filles, Marie, à un noble de Petite-Russie, Sangusko, le seigneur de Wisznitz, et de ce mariage naquirent les deux Wiszniewiecki dont l'histoire consigne les hauts faits guerriers dans la première moitié du XVI-e siècle. Démètre ou Mitro devint à la tête des Cosaques une vraie puissance politique qui ne s'inquiétait pas

trop des ordres du roi de Pologne dont il prétendait être resté le sujet loyal; la Moscovie l'attendait les bras ouverts à ses moments d'impatience et de révolte et, en outre, il n'oublia pas un moment sa descendance princière, des Voévodes de la Moldavie. Lorsque, en 1564, l'occasion se présenta d'élever des prétentions sur le trône moldave, où un aventurier grec, soudoyer de l'Empereur, Jean Héraclide, dit le Despote, avait remplacé violemment le dernier représentant de la lignée de l'ancêtre Étienne, Alexandre Lăpuşneanu, il s'empressa de se présenter, avec quelques centaines de compagnions, devant ses futurs sujets, qui l'avaient appelé de leurs vœux contre l'usurpateur.

Mais, comme il avait tardé un peu, les Moldaves s'étaient déjà donné un prince de leur race, sans mélange de sang étranger, Étienne Tomşa, et, dans le conflit avec ce nouveau Voévode, Wiszniewiecki fut battu, abandonné par les siens et pris, dans la meule de foin où il s'était caché, chez des paysans. Tomşa l'envoya à Constantinople pour témoigner de sa victoire et de sa fidélité en même temps, et pendant des jours on vit ce malheureux, digne, par son courage, d'un meilleur sort, agoniser dans les crocs de fer qui retenaient son corps sanglant.

Les Cosaques cependant ne négligèrent pas dorénavant cette Moldavie dont ils venaient de découvrir les riches plaines et les villes florissantes. Ils l'auraient même fait que les Moldaves eux-mêmes, continuellement occupés à se donner de nouveaux princes, se seraient empressés de les faire revenir. Il y eut, sans doute, des Cosaques aussi dans l'armée polonaise qui en 1569 entourait Bogdan fils d'Alexandre Lăpuşneanu, lorsqu'il espéra pouvoir regagner par la force ce sceptre moldave que les Turcs venaient de lui arracher pour le véndre à un de leurs anciens clients, ce Jean qui devait mériter le surnom de „Terrible". Jean lui-même en fit son principal appui lorsque, menacé du sort de son prédécesseur, il recourut aux armes pour se maintenir, contre les Tatars aussi bien que contre les janissaires redoutés du Pacha Tschigala. Il fit frapper une monnaie d'airain pour payer ces auxiliaires précieux, qui accoururent sous les ordres de leur Hetman Svierchevski – car on avait renoncé à chercher des capitaines parmi la noblesse russe de Pologne, – et cette milice dévouée, qui appréciait hautement le grand courage, le mépris absolu pour la mort qui distinguaient le Voévode rebelle, l'accompagnèrent

dans ses incursions sous les murs des cités turques du Danube et du Dniester, Akkerman, Kilia, Bender et, lorsqu'il livra dans les environs de Cahul, au village de Roşcani, dans les „déserts“ sans eau de la Bessarabie méridionale, son dernier combat, ils ne partagèrent pas la trahison des boïars et se sacrifièrent pour celui auquel ils avaient engagé leur honneur. Sous les yeux de ceux qui survécurent au désastre, Jean, introduit d'abord traîtreusement dans la tente du commandant turc, eut le corps déchiré par quatre chameaux.

Les Cosaques ne voulurent jamais croire à la mort de ce brillant héros d'aventure. Ils reconnurent comme le prince Jean, légitime „héritier de la Moldavie“, tout exilé de langage moldave qui arrivait dans leur *setsch* du Dniéper pour demander qu'on appuyât ses droits. Il y eut d'abord, à la tête de leur troupe hardie, un Jean-le-Crépu (Creţul), puis un Jean dit „Fer-à-cheval“, car ce beau jeune homme aux longs cheveux et au regard dominant brisait facilement les morceaux de fer qui tombaient entre ses mains. Avec le concours de ces bons camarades dévoués celui qu'on appelait jusqu'alors „Nicoară-le-Valaque“ devint à Jassy le „prince Jean par la grâce de Dieu“, et on pouvait voir à ses côtés pendant son règne de quelques mois, soutenu par la victoire, le Hetman des Cosaques, Chah, son général et conseiller.

Jean dut quitter le pays; les Turcs le poursuivirent de leur vengeance dans sa retraite en Pologne, et le roi Étienne Bathory, qui avait appris en Transylvanie, dont il avait été le prince, que, pour se servir des Turcs, il ne faut jamais contrarier leurs caprices, le fit saisir, jeter en prison et exécuter sur la place publique de Lemberg. Cet homme qui sut rester jusqu'à ses derniers moments un brave, accepta dédaigneusement son sort. Il prit la parole pour dénoncer aux assistants la politique peu chrétienne et nullement chevaleresque d'un Souverain si puissant, qui aurait du plutôt prendre sur lui la tâche glorieuse d'un chef de croisade et, après avoir fini ce beau discours qui fit couler les larmes sur les grosses moustaches de maint aventurier présent, il donna des instructions à son frère le bourreau pour que son œuvre soit accomplie de la manière la plus convenable. Son corps fut déposé avec les honneurs dûs à un Voévode dans l'église moldave de cette ville de Lemberg, toute pleine de marchands moldaves ou venant de Moldavie.

On n'oublia pas dans la steppe ce rude guerrier, mais ce qu'on se rappelait le mieux c'était cette Moldavie aux beaux paysages et aux richesses inépuisables, chemin qui paraissait devoir mener aux contrées du Sultan, remplies du butin de deux siècles couronnés de victoires. S'il n'y avait plus personne qui osât se présenter comme celui dont tout le monde avait vu tomber la belle tête fière, on suscita d'autres „héritiers légitimes" du trône moldave. Pendant les deux règnes du paisible prince Pierre-le-Boiteux et même sous celui qui le remplaça un moment, Jean-le-Saxon (Sasul), les bandes cosaques envahirent de nouveau le pays, mais pas comme ennemis, car ils prétendaient seulement rétablir l'ordre légal de la succession des princes, dérangé par l'usurpation des Turcs. Il y eut ainsi après 1574 à quatre ou cinq reprises des Voévodes par la grâce du Hetman et de ses compagnons: un prince Alexandre, qui se saisit du pouvoir pour quelques jours, un prince Constantin, qui fut moins heureux, et d'autres encore. À la fin même de ce siècle on vit les guerriers du Dniéper installer à Jassy un prince Pierre, d'assez belles allures, qui affirmait hautement être le frère de Bogdan, le second fils d'Alexandre Lăpuşneanu, qui, considéré comme mort à Constantinople, aurait trouvé un refuge auprès de ces bons gens, compatissants pour les infortunes des princes en exil, que sont les „Nisoves" de la steppe; il gouverna au milieu de ces auxiliaires pendant quelques semaines en 1594 pour subir ensuite, dans la captivité turque, le sort atroce de son prédécesseur comme prince et allié des Cosaques, Mitro Wiszniewiecki. Il faut ajouter cependant que les Cosaques commençaient déjà, sous l'influence impérieuse du roi Étienne et de son disciple le Chancelier et Hetman Jean Zamoyski, à se faire à une discipline, garnie de subsides, qui les mettait parfois à la disposition du royaume, quand on ne voulait pas, à Varsovie, prendre la responsabilité et les risques d'une rupture avec les Turcs.

On commençait cependant à voir ces soldats de l'aventure sous un autre aspect aussi, qui, celui-là, n'avait rien de dynastique. En ennemis permanents des Turcs, ils se présentaient à l'occasion des grandes foires qui se tenaient dans les villes-frontières occupées depuis longtemps par les janissaires et y faisaient, légalement, pour ainsi dire, un riche butin, sans regarder de près si parmi les victimes se trouvaient ou non des pauvres paysans moldaves accourus pour

réaliser leur profit. Le pillage de la petite ville d'Orheiu montra, du reste, qu'ils ne distinguaient pas les frontières, car elle se trouvait sur les terres du prince moldave lui-même.

Il y avait encore parmi les Cosaques des Moldaves de pure race. Ceux qui les conduisaient après 1590 étaient Nalévaïco, un Russe, mais aussi Lobodă, dont le nom est incontestablement roumain. À cette époque les exhortations du Pape Clément VIII, les intérêts de l'Empereur Rodolphe, auquel le Sultan venait de déclarer la guerre, les ambitions démesurées du faible prince de Transylvanie Sigismond Báthory amenèrent la formation d'une vraie ligue chrétienne pour la ruine de l'Empire Ottoman par une croisade qui devait employer toutes les forces disponibles en Orient. Michel-le-Brave, prince de Valachie, et ses contemporains moldaves, Aaron et Étienne Răzvan, furent gagnés à la bonne cause de la revanche, qui devait rétablir pour la Maison d'Autriche l'ancien Empire de Constantinople. On n'avait pas, bien entendu, oublié l'admirable milice des Cosaques. Ils reçurent de Prague un beau drapeau à l'aigle bicéphale des Habsbourg, et du Pape des émissaires spéciaux, de langue slave, apportant, avec des exhortations, des subsides dont l'éloquence était encore plus persuasive. Au moment où, en 1594, les Tatars, dont l'invasion avait été à nouveau déclanchée par les Turcs, leurs maîtres, apparaissaient près de Jassy et dans les vallées du Marmoros hongrois, les capitaines cosaques offraient leur alliance, plus ou moins désintéressée, au prince Aaron, et on vit leur belle infanterie, rompue à toutes les difficultés de la guerre contre les Turco-Tatars, combatre à Călugăreni pour la défense de la Valachie envahie par le Vizir Sinan. Ils furent les compagnons précieux de Michel à la conquête de la Transylvanie en 1599 et ils ne le quittèrent qu'au moment où il dut abandonner lui-même son armée vaincue. Ils revinrent cependant sous les drapeaux roumains pour participer à la revanche.

Mais déjà leur caractère national s'était unifié. Ils ne contenaient plus d'autres éléments que les Petits-Russiens, et, se rapprochant des souffrances et du désir de vengeance des paysans opprimés, leurs congénères, ils se préparaient pour une autre mission historique que le combat à côté des Roumains contre les appétits des Infidèles, leurs voisins.

CHAPITRE IV

Communauté culturale orthodoxe entre Russes et Roumains

Les relations culturelles entre les Russes et les Roumains étaient devenues très étroites dans la seconde moitié du XVI-e siècle surtout, lorsque la nationalité des Petits-Russiens paraissait devoir disparaître sous l'afflux conquérant de l'influence polonaise. Les monastères des deux pays entretenaient sans doute des relations suivies, qu'il est impossible de connaître dans le détail à l'aide des matériaux insuffisants dont on dispose aujourd'hui. Mais ce ne fut pas, certainement, par hasard que le Métropolite démissionnaire de Moldavie Mardarius trouva un asile dans le couvent de Drohobycz en Galicie, où on le retrouve au milieu d'une communauté monacale russe. Il y aura trouvé de ces livres liturgiques qui, dès le commencement de ce siècle, avaient été imprimés en Valachie, non seulement pour l'usage des églises roumaines des deux Principautés et des Slaves transdanubiens, mais aussi pour celui de ces autres provinces, voisines, de l'orthodoxie russe.

Il a été déjà parlé du synode anti-unioniste tenu à Jassy en 1594. Un certain nombre d'évêques russes y assistait, et sa mission était, du reste, uniquement celle de raffermir la foi orientale dans ces districts de l'ancienne Russie Rouge; la Moldavie représentait cependant un dernier asile, un appui assuré, un encouragement dans la lutte contre les Jésuites. Elle était devenue par les circonstances elles-mêmes, sans aucune ambition de dominer, le centre de cette résistance confessionnelle autour de laquelle se formait la conscience nationale de tout un peuple. Et il ne faut pas oublier non plus que ce fut par cette même Moldavie, qui entretenait des relations hiérarchiques très étroites avec le Siège patriarcal de Constantinople, qu'arrivèrent en Pologne ces émissaires grecs, que la surveillance jésuite parvenait à

découvrir pour la persécution et parfois même pour le châtiment et auxquels on doit ce regain de fanatisme religieux qui fut l'atmosphère morale même dans laquelle germa l'idée russe. Nicéphore le didascale, qui avait été aussi quelque temps vicaire patriarcal, fut l'hôte du prince moldave avant d'échouer dans une prison de Pologne, où il expia cruellement ses intrigues. Lorsque le Patriarche byzantin Jérémie II alla créer à Moscou un nouveau Siège patriarcal pour les Russes du Grand-Prince, il traversa les pays roumains, où il avait trouvé toujours des hommages et des subsides, et la signature du Métropolite moldave Georges Movilă se trouve sous l'acte solennel de la nouvelle création. Plus tard enfin, c'est à une invitation du prince de Jassy, Radu Mihnea, que céda ce Patriarche de Jérusalem Théophane qui fut pendant quelques années le conseiller et le directeur spirituel de l'Église des Russes occidentaux. Jérémie, évêque de Pélagonie et de Prilep, fut l'hôte de Michel-le-Brave et en 1603 il avait été nommé évêque des Roumains du Marmoros par le prince valaque Radu Şerban, conquérant de la Transylvanie, avant de trouver un asile en Russie[1]. Plus tard encore le célèbre théologien grec Mélétius le Syrigue fut évêque de Brăila, sous Vasile Lupu, avant de s'adresser, avec ses compagnons d'études, Païsius Ligaridès, un grand prédicateur, et le didascale Arsène, de Jassy, au Tzar orthodoxe. Dès le milieu du XVI-e siècle, du reste, c'est à Jassy que le grand-prince de Moscou demanda la traduction slavone, faite par l'évêque de Roman, Macarius, auteur d'une importante chronique dans cette langue, du recueil de lois byzantines dû à Mathieu Vlastaris (Blastarès)[2].

La dynastie des Movilă, qui occupa le trône moldave, et parfois le trône valaque aussi, pendant une trentaine d'années, favorisa surtout les Polonais, sous le rapport politique aussi bien que sous le rapport religieux. Les vicaires pontificaux, les évêques *in partibus*, se targuaient des témoignages de respect accordés par le prince Jérémie, créateur de la puissance de sa Maison, à l'Église catholique, dans sa Capitale même de Suceava où il venait de contribuer à l'érection d'une chapelle. Siméon, frère de Jérémie et son successeur, était le mari d'une Hongroise, qui porte dans des actes officiels même son nom étranger de Margit (Marguerite), avant de devenir la nonne orthodoxe Mélanie. Gabriel, fils de Siméon, après avoir fini son court règne valaque, épousa en Transylvanie, ou il vint s'établir, la fille d'un

riche noble magyar, catholique ou réformée. Les principales relations de la famille étaient en Pologne, où elle passa de longues années d'exil, et Jérémie y avait acquis une terre étendue, celle de Uscie, où on retrouve souvent les siens.

Ce fut cependant un de ces Movilă, le propre fils de Siméon et de cette Magyare, Pierre (1597–1647), qu'on appelait en Moldavie du diminutif Petrascu, qui était destiné à relever l'Église orthodoxe de Russie et à la consolider pour toujours, à lui donner la force suffisante pour gagner Moscou elle-même, menacée à son tour par les efforts opiniâtres de la propagande jésuite. Pour comprendre ce fait, il faut tenir compte du séjour des siens en Galicie pendant les années de malheur et se rappeler l'image de cette ville de Lvov à la fin du XVI-e et au commencement du XVII-e siécles, qui abritait, auprès des nombreux Juifs, Arméniens, Allemands et Polonais, qui en étaient les principaux marchands, des Moldaves, des Valaques même, venus en quête d'affaires, avec leurs chariots de marchandises orientales, des boïars échappés au massacre de leur parti ou aux persécutions d'un nouveau prince, des conspirateurs qui préparaient sous l'égide du roi de Pologne un nouveau règne, des princes fuyards même, des veuves de Voévodes qui picurraient leurs maris exécutés par l'ordre de ce roi, des jeunes prétendants et les princesses, leurs, sœurs, ainsi que la nuée de Grecs et de Levantins, de Crète, de Chypre, de Rhodes, qui vivait dans leur proximité et sous leur patronage. Il y avait donc tout un milieu orthodoxe dans lequel Pierre passa les premiéres années de sa vie.

Il espéra pendant longtemps pouvoir recueillir l'héritage moldave de son père, et on connaît très bien les efforts qu'il fit dans ce sens auprès des puissants de Constantinople, qui appréciaient cependant les cadeaux, plus importants, des princes en fonctions. Un moment vint où ses illusions disparurent. Le jeune Voévode Petrașcu devint l'humble moine Pierre. Un monnastère moldave n'aurait pas pu abriter son orgueil rentré, son âme brisée par la défaite, son renoncement, avide d'une nouvelle activité conquérante; celui qui avait voulu être prince n'avait plus de place dans le pays retenu par un autre. De l'autre côté du Dniester, le rejeton des Movilă avait des amis et des parents mêmes, car les trois filles de Jérémie avaient été mariées dans ces riches familles d'origine russe qui entretenaient des relations fréquentes avec la Moldavie, et une d'entre elles avait

épousé un Wiszniewiecki, ayant dans ses veines le sang de l'ancienne dynastie moldave. Pierre prit l'habit dans le célèbre couvent de Pétschersca près de Kiev. Et, grâce au puissant appui de ses protecteurs, il arriva à être bientôt le chef même de cette Église russe dans les États du roi de Pologne, un chef assez riche d'argent et de parenté pour pouvoir opposer victorieusement aux moments de danger son autorité personnelle aux menaces qui visaient son Siège archiépiscopal.

Il n'y a pas de Russe cultivé qui ne connaisse la grande œuvre culturelle accomplie à Kiev par ce prélat qui mourut avant d'avoir atteint un âge avancé, œuvre sans laquelle on ne pourrait pas s'expliquer la renaissance russe du XVII-e siècle elle-même, dans la Moscovie du Tzar aussi bien que dans ces districts polonais soumis à sa crosse. Il réforma son clergé, sur les bases de stricte orthodoxie, de conservation du dogme immuable et du rite ancien, qu'avait consolidées l'action des agents venus de Constantinople et de Jérusalem; il fut fondateur d'école et créateur d'imprimerie. Les produits de ses presses, de beaux livres au type lisible pour des lecteurs habitués aux manuscrits, se rencontrent d'un bout à l'autre de l'orthodoxie, au Nord du Danube au moins, et ses coreligionnaires apprirent leur catéchisme d'après l'opuscule qu'il fit corriger par des théologiens grecs et adopter par le synode de Jassy, en 1642.

Car il n'oublia jamais sa patrie, qu'il visita même quelquefois, en cachette, pour vérifier l'administration des biens-fonds qu'il y conservait. Ce synode de Jassy fut tenu sous la protection du riche prince régnant, Basile Lupu, qui s'enorgueillissait de jouer sous ce rapport aussi le rôle impérial que lui attribuaient ses panégyriste et qu'il remplit en effet par les dons faits à l'Église de Constantinople et par la discipline qu'il rétablit dans son sein et contrôla sévèrement; il fut plus important par ses conséquences culturelles, pour le resserrement des liens entre Russes et Roumains, que par la purification du dogme, qu'il devait réaliser. Comme à l'assemblée de 1594, les évêques des deux nations se rencontrèrent et échangèrent leurs vues sur la conduite qu'il fallait suivre pour pouvoir résister aux doctrines hétérodoxes qui venaient, non seulement de la Transylvanie des princes calvins en mal de prosélytisme, mais aussi de Constantinople lui-même, où le Patriarche Cyrille Lucaris s'était jeté, pour sauver son Église, et surtout sa nation grecque, d'une influence

catholique, qui était aussi influence levantine, d'esprit et de langue latine, dans les bras de la Réforme. Mais surtout ils se demandèrent un concurs réciproque pour orner leurs Églises de ces éléments de culture supérieure qui avaient aidé jusqu'ici les progrès de leurs adversaires.

Il y eut bientôt une imprimerie moldave à Jassy, qui emprunta à Kiev, non seulement le format de ses publications, le modèle de ses frontispices, mais aussi les caractères typographiques. Une école de slavon fut ouverte, ayant aussi des cours de grec ancien, et, si, en fait de connaissances classiques, il y avait à Jassy quelqu'un – probablement le logothète Eustratius – capable de traduire, dans un style qui ressemble au français d'Amyot, la riche phrase d'Hérodote, il fallut que des maîtres russes s'établissent dans la Capitale moldave pour y former des élèves capables de renouveler l'emploi dans les documents de cette ancienne forme solennelle du slavon qui avait été abandonnée, par nécessité, au profit de la langue vulgaire. On connaît les noms de ces professeurs, comme Sophronius Potschatzki, qui furent des clercs formés par Pierre Movilă. Et, comme, à la même époque, le zèle pieux du prince enrichissait Jassy de nouveaux monuments religieux, d'un luxe dans les ornements inconnu jusqu'alors, Basile Lupu fit venir pour les images sacrées, des artistes russes qui avaient suivi les leçons des peintres de l'Occident.

Dès le règne de Miron Barnowski, après 1620, le Métropolite Barlaam avait été chargé de chercher en Russie, chez le Tzar, que ce prince intitulait: „frère d'armes dans le combat pour la foi orthodoxe", de ces peintres d'icônes, d'une nouvelle et meilleure façon. Ils lui étaient nécessaires pour les fondations de sa piété inlassable, le couvent de Dragomirna, – dû plutôt au zèle de son archevêque, Anastase Crimca, un grand calligraphe et miniaturiste de son époque –, et les églises de l'Assomption, de S. Georges, de S. Jean-le-Nouveau, dont deux sont connues sous les noms de Barnowski, à Jassy, de Bârnova, dans les environs de cette Capitale, alors que la troisième doit être la simple maison de prières, bâtie cependant en pierres, de Toporăuți, dans la Bucovine actuelle. On ne les eut pas, cette fois, les artistes moscovites, mais en 1636, Basile Lupu lui-même faisait exécuter des icônes pour les églises des Trois Hiérarques et de Golia par le maître Nazaire, de Moscou, et en les réclamant, il faisait cadeau au Tzar d'un cheval arabe. En 1638 le

prince s'occupait aussi d'œuvres de sculpture, pour la première des églises citées, qu'il avait commandées à Moscou, et il fit venir à Jassy les peintres Sidor Pospéïco et Jacques Gavrilov, puis Déïco Yakovlev et Proca Nékitine, à un moment où les images moscovites étaient désirées aussi par le prince valaque Mathieu. Le Tzar devenait ainsi un des bienfaiteurs des fondations de Basile[3]. La Russie moscovite restituait ainsi à la Moldavie un ancien emprunt, car il ne pouvait pas y avoir à la fin du siècle précédent de peintres d'église d'un style plus pur dans le respect des traditions et plus vivant dans l'emploi des éléments pris à la Renaissance que ceux auxquels on doit les inimitables fresques de Sucevița, fondation de cette même famille des Movilă.

Celui qui présida à cette belle œuvre de culture religieuse, le Métropolite Barlaam, auteur d'un recueil de prêches pour les dimanches et les grandes fêtes, était le fils d'un paysan du côté de Putna; il suivait dans son travail fécond une direction qui était depuis longtemps celle de l'Église roumaine elle-même, dans ses différentes provinces, de Moldavie aussi bien que de Valachie et de Transylvanie. Bien que chargé de missions à l'étranger – chez les nouveaux Cosaques de Bogdan Chmielnicki aussi –, il s'était formé uniquement à l'école patriarcale de ces couvents de la montagne, Secul, Neamț, qui conservaient le mieux, et d'une manière plus complète, les anciennes traditions. Mais il est évident que le modèle suivi par lui dans toute son activité est le grand archevêque de Kiev, qui avait pour lui aussi le prestige particulier de l'ancienne dynastie moldave, dont il faisait partie. Du reste, Barlaam avait visité, ainsi qu'il a été dit, la Moscovie elle-même, et, lorsqu'il se décida à publier sa traduction en roumain de l'Explication des Évangiles, il demanda l'appui du Tzar[4].

Ce courant se perpétua en Moldavie pendant tout le dix-septième siècle. La Valachie, gouvernée par le bon vieux prince pieux qui fut Mathieu Basarab, ne tarda pas à se soumettre aux mêmes influences. Il y eut de ce côté aussi une culture religieuse aux mêmes caractères dominants: rétablissement du slavon dans les diplômes princiers, fût-ce même à l'aide des formulaires en deux langues dont il a été conservé, ou des recueils de mots, – de vrais dictionnaires –, comme celui qui est dû au moine Mardarius de Cozia; renouvellement par de nouvelles éditions du trésor des livres liturgiques en slavon;

création d'imprimeries princières; voire même un commencement d'activité littéraire profane, au moins par des traductions (on a, en Valachie, celle de l'„Imitation de Jésus-Christ" et de „Barlaam et Joasaph"), mais en se ralliant au mouvement général de la culture slavone ressuscitée et en ignorant – en ce qui concerne au moins cette Valachie – l'essor fatal de la littérature en langue vulgaire, qui devait, cependant, préparer elle seule l'avenir national.

La principauté valaque, qui compta comme évêques nombre de personnages pieux et actifs, ne peut présenter aucun type ressemblant à celui du Métropolite moldave Barlaam. Le grande lettré à la Cour simple, mais non dénuée d'ambition, du prince Mathieu est le propre beau frère de celui-ci, le frère de la princesse Hélène, Udrişte (ce qui, selon lui-même, aurait signifié: Oreste) Năsturel. On ne connaît pas les circonstances dans lesquelles il parfit son éducation, mais il n'était pas seulement un bon connaisseur du slavon, mais aussi un vrai Russe en ce qui concerne le style de ses traductions pédantes et de ses préfaces grandiloquentes. Son aspect littéraire suffirait pour faire voir l'étendue et la profondeur de l'influence qu'exerçait sur les pays roumains ce frère exilé qui était Pierre Movilă, dont on a, en échange, des notices intimes rédigées en roumain.

On a attribué une origine galicienne au vrai successeur de Barlaam sur le trône archiépiscopal de Moldavie, Dosithée, d'abord, pendant quelques années, évêque de Roman. Le nom de sa mère, Misira, paraît indiquer aussi une descendendance arménienne, qui indiquerait la même direction. Il connassait parfaitement le slavon et avait dans son style de traducteur – du grec, du slavon, du polonais – des particularités qui paraissent avoir une saveur étrangère. Le latin ne lui était pas inconnu, ce latin que les clercs d'Orient dédaignaient comme dangereux pour leur conscience. Il parle des paysages de Russie, du couvent de Pétschersca à Kiev, comme les ayant visités lui-même. L'influence galicienne, russe est visible dans son œuvre entière, qui est une des plus grandes et durables chez les Roumains. Il n'y a pas jusqu'à l'impression de ses écrits qui ne soit en relation avec cette influence déterminate. Une partie de ces ouvrages, qui ne pouvaient pas être d'abord imprimés en Moldavie, où l'ancienne imprimerie de Basile Lupu et de Barlaam avait disparu au cours des luttes civiles après la chute de Basile Lupu, dut paraître à Ouniev, dans la Russie polonaise, où les moines avaient établi une bonne

typographie en caractères cyrilliques. Lorsqu'enfin, plus tard, il eut la joie, longtemps attendue, de pouvoir faire imprimer ses livres en Moldavie même, il demanda en Russie, cette fois au Patriarche de Moscou lui-même et au Tzar, en 1679, les éléments de sa fondation typographique, qui se maintint et s'entrichit même, sous des formes différentes, après sa mort. En 1691, il dut quitter la Moldavie avec les armées du roi Jean Sobieski, qu'il avait saluées au nom de l'avenir moldave, et sa retraite à Stryi, puis à Zolkiew, le maintint jusqu'à la fin de ses jours, en 1964, au milieu des Russes de Pologne. Il n'avait oublié non plus le Tzar dans sa détresse, et il lui demanda par lettre de vouloir bien faire quelque chose pour „apaiser la tempête de sa misère". Dans cet exil il avait complètement abandonné son activité comme écrivain roumain et il s'appliquait à donner des versions slavones des Lettres de Saint-Ignace le Théophore, des Commentaires de Siméon de Thessalonique et des Oraisons de Saint Jean Chrysostôme[5]. Un neveau de Dosithée, qui invoquait aussi des parents de Lemberg, comme le nommé Cyriaque Papara: Pachôme Ispanowski, arriva à être plus tard évêque de Voronèje[6].

Telle fut, dans son ensemble, l'œuvre accomplie par le Moldave Pierre Movilă, et elle devait régénérer plus tard la vie hiérachique de la Russie moscovite elle-même. Un bon connaisseur de cette Russie, Anatole Leroy-Beaulieu, écrivait ce qui suit: „Ne pouvant, comme à la guerre ou dans l'administration, y employer des étrangers, Pierre-le-Grand se servit pour la réforme de l'Église, de Petits-Russiens élevés à l'Académie de Kiev, sous l'influence de l'Europe"[7].

Déjà la Moldavie avait donné des letrés à la Russie; tel ce Pamva Bérindé, dont le nom rappelle celui d'un ancien prétendant au trône, à l'époque d'Étienne-le-Grand, Berindeiu (ce nom de famille se recontre encore en Roumanie).

Mais celui qui profita le plus, dans la seconde moitié du siècle, à la culture laïque naissante de la Russie moscovite fut le Spatar Nicolas Milescu.

Originaire du district de Vasluiu, d'une famille noble, mais assez médiocre, il a dû suivre les leçons d'Eustratius et des maîtres slavons du couvent des Trois Hiérarques. Mais il les dépassa de beaucoup. Capable de traduire avec la même facilité du grec et du slavon, connaissant aussi le latin et même le turc, il avait, ce qui manquait aux autres lettrés de Moldavie, des connaissances théologiques sérieuses,

un discernement sûr dans les questions controversées du dogme et un intérêt spécial pour ce mélange de traditions archaïques, de superstitions naïves, d'arithmétique et de divination chancelante en ce qui concerne la nature, qui était pour ces pays – et pour la Russie elle-même – à cette époque la seule et vraie science.

Mais il avait aussi des ambitions d'une autre espèce, et elles étaient dangereuses. Servit-il seulement, ainsi que le prétend la chronique, la cause d'un prince, contre l'autre, qui conserva le pouvoir et se jeta vengeur contre les adhérents de son rival? Ou bien, grâce à un secret de famille qui ne nous est pas connu, eut-il pour sa propre personne des visées sur le trône moldave? On serait disposé à incliner vers cette seconde hypothèse, car le châtiment qui lui fut infligé par le prince Étienne, fils de Basile Lupu, fut cette mutilation du nez qui n'atteignait guère que ceux qui par cette difformation étaient désormais incapables de se présenter décemment devant le peuple comme ses maîtres.

Ce jeune et riche seigneur, confident d'Étienne jusqu'alors, qui émerveillait les bourgeois de Jassy par la splendeur du harnachement de ses chevaux et des carrosses attelés selon l'étiquette princière, quitta pour toujours son pays. Il n'en était pas, du reste, à son premier voyage. Dès 1657 il avait accompagné en Occident Georges Étienne, prince exilé de Moldavie, et il paraît avoir employé ses loisirs auprès de ce dernier dans sa retraite de Stettin en Poméranie pour donner une traduction des Écritures, d'après le texte grec, traduction dont on vient de découvrir le manuscrit. On le retrouve à Stockholm, où il fut consulté par l'ambassadeur de France sur les différences entre le dogme oriental et celui des Occidentaux, en relation avec la grande querelle des jansénistes, ce qui lui fournit l'occasion de rédiger un petit écrit de théologie au titre symbolique. Louis XIV lui-même reçut cet émissaire de son malheureux „cousin" moldave[8].

Après sa mutilation, Nicolas Milescu, le Spatar de jadis se rendit en Russie, à Moscou sous le règne du Tzar Alexis, dont il fut d'abord le translateur au „bureau des ambassadeurs". Plus tard, une mission lui fut confiée en Chine, dans le grand „Kitaï" inconnu et mystérieux. Il en revint rapportant un écrit qui est tout un livre de description géographique riche et précise, ce livre qui fut ensuite traduit en grec, à l'occasion du séjour que fit le traducteur à Moscou, par le diacre Crysanthe Notaras, alors simple desservant de cette Église de Jérusalem dont il allait être le Patriarche et un des plus brillants parmi les chefs de l'Orient orthodoxe.

Neculce, boïar moldave, qui passa, après 1711, plusieurs années en Russie, comme épave de la guerre perdue par le Tzar Pierre contre les Turcs, raconte volontiers qu'au retours après un séjour de „deux au trois ans“ dans l'Extrême Orient, Milescu fut dépouillé par les boïars, administrateurs de l'Empire le lendemain de la mort d'Alexis, des brillants cadeaux qu'il rapportait: „un vase tout plein de pierres précieuses, un diamant de la grosseur d'un œuf de colombe“, et qu'on le dirigea, en exilé, vers cette Sibérie dont il était revenu en explorateur heureux. Mais le jeune empereur Pierre, averti de la misère dans laquelle il se trouvait, aurait demandé aux sénateurs: „où est mon maître, celui qui a été mon premier précepteur? Faites-le venir sans retard“. Il l'accueillit joyeusement, lui fit rendre son avoir et racheta pour le Trésor impérial le gros diamant des Chinois, qui aurait été payé quatre-vingt bourses de ducats. De plus, Pierre lui aurait fait la faveur de couper de sa propre main la barbe de celui qui avait gardé jusqu'alors ce signe principal de la dignité orientale. Necule ne se trompait pas, sans doute, lorsqu'il écrivait à la fin de sa notice: „Et le Camus vécut jusque pendant le second règne en Moldavie du prince Michel Racoviță, et ce ne fut qu'à ce moment qu'il mourut. Et l'Empereur lui fit grand honneur à sa mort, et le regretta beaucoup, car il était bien utile à cette époque. Ledit Camus laissa après lui des fils et des petits-fils, et certains d'entre eux arrivèrent à être polcovnics dans l'armée; car il s'était marié là-bas, épousant une Moscovite. Et trois fils de son frère le suivirent, quittant la Moldavie, et ils s'établirent auprès de leur oncle, et ils eurent leur grâce de la part de l'Empire, et y morurent“.

De fait, Nicolas Milescu, en dehors de ses mérites d'explorateur, que tel Allemand, présenté par M. Brückner, lui a disputés, est digne d'attention, dans le développement de la civilisation russe, par la version slave qu'il donna des anciens livres de la „science“ byzantine, – opuscules traitant des signes précurseurs des événements ou du rôle que jouent les Sibylles dans la marche du sort humain. Il est possible que de ce labeur du compilateur moldave ait profité d'abord à l'enseignement dont le futur Pierre-le-Grand fut l'objet.

À ce moment la lettre moscovite, d'une belle coupure ronde, était employée, non seulement en Moldavie, mais aussi dans la Valachie voisine, où l'œuvre du typographe était remplie par un moine originaire de l'Ibérie, dans le Caucase, Anthime, qui, revenant

du Mont-Athos, s'etait établi sous la protection du grand patron de la culture orientale, – jusqu'à Tiflis, en Géorgie, et aux monastères de la Syrie et de l'Arabie chrétienne –, le riche prince éclairé qui fut Constantin Brâncoveanu (1688–1714). Dans sa personnalité complexe d'artiste il apportait parmi les Roumains des éléments empruntés aussi bien à Byzance, qui survivant sur la Montagne Sainte, qu'à l'héritage de l'ancienne civilisation arménienne, à laquelle se rattachait son Ibérie. Mais ce connaisseur du vieux slavon pouvait bien avoir aussi d'autres liens avec la Moscovie que cet emprunt de caractères typographiques. On vient de retrouver dans une bibliothèque de Kiev, qui conserve aussi un portrait inédit de Jérémie Movilă, un manuscrit admirablement „historié" de miniatures par ce moine qui devint supérieur du couvent de Snagov, puis évêque de Râmnic et enfin Métropolite de Valachie. En tout cas, il fut un des agents de la politique „chrétienne" dans le pays, travaillant en 1711 pour les Russes et pour les Impériaux autrichiens en 1716, ce qui amena sa destitution, suivie par une mort mystérieuse, entre les mains des Turcs.

Mais ceci nous mène à l'exposition de ces relations politiques des Roumains avec la Moscovie qui commencent déjà avec l'époque d'Étienne-le-Grand.

NOTES

1. Voy. Silviu Dragomir, **Contributions aux relations de l'Église roumaine avec la Russie au XVII-e siècle**, dans les „Annales de l'Académie Roumaine", année 1912; résumé dans le „Bulletin français de la section historique", I, p. 94. – Un évêque de Munkács, Pétronius, assiste, en 1600, au synode qui règle les affaires hiérarchiques de la Moldavie.
2. Ibid.
3. Silviu Dragomirs, *loc. cit.*, p. 26.
4. Ibid., p. 26.
5. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, pp. 27–28.
6. **Ibid.**, pp. 29.
7. Revue des deux mondes, XLIV, pp. 11.
8. Voy. 27N. Iorga, „**Relations entre la France et les Roumains**", Jassy, 1917, pp. 41–42.

CHAPITRE V

Premières relations entre la Moldavie et la Russie moscovite

La première femme d'Étienne-le-Grand avait été une princesse de Kiev, Evdokia, sœur, dit la chronique officielle, du Tzar Siméon, c'est-à-dire de ce cnèze kiévien que le moine annaliste a cru pouvoir orner du titre des anciens empereurs de Byzance. Elle précéda dans le château princier de Suceava cette Comnène de Mangoup en Crimée, Marie, qui est représentée sur le rideau de brocart destiné à recouvrir sa tombe avec les aigles impériales de Trébizonde sur les vêtements. Evdokia, elle-même, apparaissait sur les murs de l'église de St. Nicolas, près de la demeure des Voévodes: une pâle figure triste, aux traits durs, dénués de tout élément de beauté; une longue robe ornée de fleurs la recouvre.

Sa présence sur le trône moldave fut très courte; elle descendit bientôt dans son tombeau du monastère de Putna. De ce mariage paraît avoir été née une fille, Hélène ou Oléna, qui allait devenir l'épouse d'un prince moscovite, de l'héritier même du grand-prince Ivan Vassiliévitsch.

Des envoyés d'Ivan arrivérent à Suceava pour recevoir la fiancée du prince. Ils raportèrent avec eux aussi la première chronique de cette Moldavie désormais alliée, qu'on fit entrer aussitôt dans le recueil des annales russes, – la généalogie de la princesse s'ajoutant ainsi à celle de la famille régnante à Moscou. C'est une forme précieuse pour les recherches que ce chapitre intercalé dans une œuvre historique étrangère.

Hélène n'eut pas de jours heureux dans sa nouvelle patrie. Mère d'un fils, Démétrius, qui devait être le successeur de son père, elle recontra une puissante rivale dans la seconde femme du vieux prince, cette Sophie qu'une ambassade solennelle était allée chercher en Italie auprès du Pape, devenu le protecteur des derniers Paléologues

impériaux en exil. Cette femme renforçait de ses droits à la Couronne de Constantinople les prétentions que les grands princes se plaisaient à tirer de la Bible elle-même, du Livre des Rois, et des chronographes byzantins qui, par-dessus la conquête turque de l'Empire d'Orient, venaient aboutir à leur règne moscovite. Elle finit par vaincre dans cette lutte opiniâtre. Le mari d'Hélène étant mort, la question de l'héritage se posait avec un caractère immédiat; or ce fut Basile, le fils de la Grecque de Byzance, qui remporta la victoire. Le petit Démétrius disparut dans la tourmente, et sa mère elle-même goûta des souffrances de la prison, après avoir peut-être, en fille ambitieuse du dominateur Étienne, rêvé de conduire l'Empire sous le nom de son enfant.

Les relations politiques furent aussi déterminées par ce lien de famille. La question de l'avenir des Russes occidentaux s'était déjà posée de nouveau à la fin de ce XV-e siècle. Le prince lithuanien de la lignée des Jagellon, avant et après son avènement comme roi de Pologne, prétendait représenter, à l'encontre de ce Tzar de la steppe, à demi Mongol, la légitimité de domination sur les Petits-Russiens. Une guerre éclata, qui fut pour la Moscovie, non seulement un grand empêchement, mais aussi, à un certain moment, un grand danger. L'attitude d'Étienne, dont les possessions bordaient à l'Occident l'ancien héritage lithuanien, ne pouvait pas être indifférente aux deux parties.

Alexandre, le roi de Pologne, le soupçonna, comme ancien ennemi acharné de son frère et prédécesseur Jean-Albert, qui avait envahi, en 1497, la Moldavie, d'être l'allié du Tzar. Lorsque, en 1501, Étienne envoya vers Moscou un ambassadeur, son boïar Şandru, celui-ci fut empêché de passer par les États du roi. Cependant Étienne prétendait l'avoir chargé d'une seule mission, en dehors de la protestation contre le traitement infligé à son petit-fils: demander au Moscovite „qu'il se réunisse aux princes chrétiens contre les Infidèles“, s'il ne veut pas voir les Moldaves marcher contre lui aux côtés des Polonais.

Ce combat contre les Turcs pour le maintien de ses frontières, puis pour la récupération des portes du Bas Danube et de la Mer Noire, à l'embouchure du Dniester: Kilia et Cetatea-Albă (Moncastro, Akkerman), fut la pensée dirigente dans la politique, prudemment calculée et soutenue avec une inlassable énergie, du plus grand parmi les princes roumains. Mais ce ne fut que par les plus grands efforts d'un espirit supérieur qu'il réussit à pouvoir

transmettre à son fils Bogdan l'héritage moldave, accru même par la conquête de la Pocutie pendant longtemps disputée. Il suivait attentivement les démarches d'Ivan, et un voyageur, Herberstein, affirme qu'il s'émerveillait, lui, le sage, en le voyant arriver par la ruse seule à des buts qu'il ne pouvait pas atteindre lui-même en gardant, nuit et jour, l'épée au poing, la lisière de ses États.

Les longs combats d'Étienne lièrent cependant indissolublement à la Moldavie l'idée des croisades, en ce qui concerne la possibilité de la réaliser en Orient. Une trentaine d'années après sa mort, un écrivain moscovite, dont, dans les circonstances où a été écrit cet opuscule, nous n'arrivons pas à retrouver le nom, s'adressait, dans son espoir fervent de voir commencer la guerre contre les Infidèles, à ce prince Pierre Rareş, fils d'Étienne et successeur de son frère Bogdan qui s'était fait connaître par ses démêlés en Transylvanie, dont il ambitionnait la prossession entière (il en domina, à un certain moment, presqu'un tiers), et par son conflit de longues années avec la Pologne pour la Pocutie, de nouveau perdue par les Moldaves. Le Voèvode de Suceava devait se mettre à la tête de la coalition chrétienne destinée à chasser les Turcs d'Europe. Il se borna cependant, en homme avisé qui avait été déjà chassé de son pays, en 1538, par l'intervention personnelle du Sultan Soliman-le-Magnifique, à envoyer du revitaillement, contre quittance, sinon contre paiement, à l'Électeur de Brandebourg, le Hohenzollern de Berlin, Joaquin, qui avait mené des contingents allemands de nouvelle croisade contre les janissaires de Pesth.

Déjà vers la fin du XIV-e siècle des pèlerins venus de Moscovie avaient traversé un coin de la terre roumaine, du côté de Moncastro, pour se rendre par Mer à Tzarigrade, y faire leurs dévotions. Deux ou trois fois ils mentionnent donc la Moldavie dans ces brefs récits de voyage, dénués le plus souvent de tout intérêt historique, dont M-me de Khitrowo donnait, il y a quelque temps, une version française. Des marchands les suivirent peut-être, bien que la production des deux pays fût presque la même et qu'il y eût au milieu cette Pologne, le plus souvent ennemie, du voisin de l'Est ou de celui de l'Ouest.

Mais le royaume devait rester ouvert de par les traités à ce même commerce entre la Moldavie et les pays du grand-prince quand ses agents se présentaient avec des lettres de passage de la part du Sultan redouté. Peut-être fut-ce d'abord sous Soliman que ces „grands marchands" impériaux passèrent le Dniester pour aller, à travers la Pologne, chercher en terre russe des produits spéciaux, comme les

fourrures, l'ivoire, les „dents de poisson". Ils apportaient en échange des épices et des vins d'Orient, qui furent remplacés plus tard par le bon „vin valaque", c'est-à-dire moldave, de Cotnari ou surtout d'Odobeşti, ce vin moins cher qui était très apprécié à Lemberg aussi. On connaît le nom d'un de ces émissaires, qui, ayant reçu une somme du Trésor ottoman, étaient chargés de faire les fournitures prescrites sans pouvoir demander un dédommagement: des documents polonais mentionnent plus d'une fois André Chalkokondylas, Grec, qui portait le nom du chroniqueur athénien de la conquête turque. Et il eut des successeurs dans cet emploi jusque vers la fin de ce XVI-e siècle.

Il paraît bien que c'était le caractère qu'avait lors de son séjour en Moscovie ce prince Jean, prétendant dès lors au trône moldave, qu'il occupa plus tard grâce aux Turcs et qu'il conserva, contre leur volonté, grâce aux Cosaques. Il y épousa la fille du cnèze Rostovski, dont il eut un fils, Pierre. Arrivé à être établi sur son Siège princier, Jean crut pouvoir signer ses diplômes en ajoutant à son prope nom celui d'un fils désiré qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il envoya à Moscou l'évêque Ésaïe de Rădăuţi, un clerc savant, de bonne école slavone, qui avait compilé un corps de chroniques du pays, pour ramener celle qui devait partager maintenant son trône, et leur enfant. Or Ésaïe ne trouva plus ni l'un ni l'autre: ils avaient été emportés par la peste. Et Jean, qui se consolait, au milieu de ses combats, de leur attente, ne reçut jamais la nouvelle douloureuse de leur perte. Quand l'évêque revint, il était déjà allé les retrouver.

Cette brillante ville de Moscou n'était plus inconnue pour les Roumains. Bogdan, fils d'Alexandre Lăpuşneanu, – qui, toujours désireux d'entretenir des relations avec les princes, ses voisins, jusqu'à celui de Prusse, Albert de Hohenzollern, n'aura pas manqué non plus de députer quelque émissaire au Tzar, – se réfugia pour quelque temps auprès de ce dernier. On prétendait l'avoir vu à la Cour. moscovite, devenu, dans son malheur, aveugle, peut-être, comme l'avait été son père, et fou comme lui.

Vers la fin du même siècle, si le grand-prince moscovite n'entra pas dans cette ligue chrétienne qui devait briser la puissance des Turcs, au moment même où on leur attribuait le projet, menaçant pour la Russie, d'essayer un canal du côté du Volga, il y eut des relations étroites entre Michel-le-Brave, prince de Valachie et, quelque temps, principal acteur de cette lutte, dans laquelle il consumma ses forces, et non seulement le prince Constantin d'Ostrog, à la petite Cour du quel le poète grec George Palamède chanta les exploits du héros valaque, mais aussi l'usurpateur Boris

Godounov. Il est question dans les documents contemporains des émissaires qui furent échangés entre eux, émissaires parmi lesquels on rencontre ce Lucas de Chypre, grand calligraphe, qui fut évêque de Buzău, puis Métropolite, et qui remplissait ce rôle aussi en 1624, au nom du prince moldave Alexandre Coconul („l'Enfant"); mais on ne peut pas connaître d'une manière plus précise l'object des négociations. Or, Godounov était l'ennemi de la Pologne et Michel soutenait les assauts du chancelier Zamoyski qui devait être la principale cause de sa ruine; on a dit même qu'il espérait pouvoir devenir roi de Pologne, ainsi que l'avait été son prédécesseur comme prince de Transylvanie, Étienne Bàthory un grand roi; Pierre-le-Boiteux avait bien été, malgré son insuffisance, candidat au même trône. Il comptait s'appuyer sur le mécontentement et les espérances des cnèzes russes, ainsi que sur les tendances à la révolte de la population orthodoxe soumise à la domination polonaise. Mais ce rêve disparut dans sa catastrophe.

Au milieu des troubles intérieurs qui precédèrent l'établissement de la dynastie des Romanov, la Moscovie ne porta aucun intérêt à la longue rivalité sanglante qui ruina les deux pays roumains, entre les princes de création polonaise et ceux qui devaient leur Siège à l'argent versé au Trésor turc. Mais, lorsque le Tzar Michel eût affermi son pouvoir, lorsque, grâce au courant religieux initié par Pierre Movilă, Moscou eût surmonté aussi la grande crise confessionnelle de la propagande jésuite, elle commença à devenir le refuge des membres, persécutés par les hétérodoxes, du clergé roumain, dans les États du prince de Transylvanie, car leurs frères de Moldavie et de Valachie n'envoyaient que rarement des moines mendiants à la Cour de l'empereur orthodoxe, moins libéral sous ce rapport que des princes aussi riches que Basile Lupu et aussi secourables aux églises que son contemporain valaque Mathieu Basarab. Mais les évêques, les abbés, les simples hiéromonaques transylvains étaient arrivés à être connus à Poutivla, la place où on vérifiat les passeports des quémandeurs et des réfugiés, et au „bureau des ambasadeurs". Citons, après ce Grec Jérémie, évêque du Marmaros, en 1631, les trois envoyés du Métropolite roumain de Bălgrad (Alba-Iulia), des moines du couvent de Prislop, en 1629, et, un peu plus tard, l'évêque de Jenö-Inău, dans le Banat, Longin, dépendent directement du Patriarche de Constantinople [1]. Et il ne faut pas oublier que l'évêque Gennadius, chef de cette église de Transylvannie, était originaire de Poutivla.

Oreste (Iorest), Métropolitain des Roumains orthodoxes de Transylvanie, chassé, maltraité, dépouillé et menacé de mort par le prince George Rákóczy I-er, passa par la Moldavie, où il avait vécu jadis dans le couvent de Putna, et s'y fit délivrer une attestation pour aller se jeter ensuite aux pieds de Tzar. Et, jusqu'à la fin du siècle, cette coutume se maintint.

Les pétitionnaires étaient même parfois originaires du Banat, comme Longin et Théodose, évêque de Versecz, accompagné en 1662 par des moines de Vodița, par exemple. Et on vit plus d'une fois dans les rues de Moscou des prêtres de l'église de Saint Nicolas de Brașov-Kronstadt, fondation des princes valaques, qui renvirent avec des parements et des livres d'église en slavon, qui se conservent encore.

Ce n'est que bien rarement qu'ils se rencontraient avec des moines moldaves et valaques, venus seulement pour recueillir des aumônes, comme l'archimandrite Benoit de Bucarest, de l'église de l'Ascension, qui voulait bâtir une église, en 1630, ou les hégoumènes des couvents de S. Démètre et de la Trinité, un peu plus tard.

Celui qui représenta le mieux les tendances politiques de ces Roumains non-libres fut Sabbas Brancovici, – un Serbe de nation, frère du célèbre aventurier le despote Georges, mais chef de l'Église roumaine orientale de la Belgrade transylvaine, l'Alba-Iulia des lettrés. Il fut assez habile pour obtenir, en 1668, une mission de la part du prince même, Michel Apaffy, qui, excité par son entourage, devait bientôt décréter sa chute et son martyre, mais il avait en vue, non seulement les intérêts de son église apauvrie et menacée, mais aussi ces grands projets romantiques, de résurrection de. la domination chrétienne orthodoxe en Orient, qui menèrent son frère et conseiller à la Cour de Brâncoveanu, prince de Valachie et, au bout de son agitation, dans la prison dont il ne sortit que pour mourir. Les propositions faites par le Métropolite contenaient l'idée d'une révolte générale, comprenant les Roumains et aussi les Serbes et les Bulgares, appuyés d'une intervention russe sur le Danube. Sabbas officia dans l'église de l'Assomption de Moscou, portant sur sa tête la tiare d'or offerte par le Tzar[2].

Des visites comme celle de l'évêque Sabbas montrent mieux que tout argument que l'origine de la politique russe active dans l'Orient balcanique n'est pas due seulement aux conséquences de cette politique impérialiste, byzantine, adoptée par les Tzar dès le siècle précédent. Déjà peu après 1600 le Métropolite Mathieu de Myrrhe, en Asie Mineure, établi en Valachie comme supérieur du cloître de

Dealu, où reposait la tête du héros Michel, parlait du futur Empire de Constantinople en relation avec ces “nations blondes du Nord“ qui devaient recueillir l’héritage de Michel, mort pour la chrétienté, dont les louanges retentissaient dans les chants épiques des lettrés grecs de l’époque, aussi bien que celui des Grecs. Toute une série de prélats de Constantinople, de Jérusalem, d’Alexandrie s’adressèrent au Tzar de la revanche et de la restauration byzantine. Des prélats serbes, des moines vagabonds qui portaient le titre de Patriarches d’Ipec prenaient le chemin de la Moscovie, alors que leurs prédécesseurs du XVI-e siècle avaient recueilli les seules aumônes de l’Empereur catholique de l’Occident.

Une mission était ainsi imposée aux nouveaux empereurs d’Orient, mission qu’ils n’étaient guère disposés à accepter. D’autant plus qu’ils devaient rencontrer devant eux dans leur chemin vers le Byzance des traditions, des légendes, des chants populaires un adversaire ayant des droits plus anciens à la reconnaissance de la grécité, qu’il avait sauvée dans sa catastrophe, recueillie, réchauffée et restaurée, à laquelle il avait donné des livres pour ses églises et, pour ses chefs, les Patriarches de Constantinople, les subsides qui avaient empêché la totale ruine financière, donc politique aussi, de ce Siège vénérable, et qui, tout dernièrement, avait fait briller devant les yeux enchantés de ces esclaves des Turcs l’épée miraculeuse de Michel. Et, en même temps, il y a avait un empêchement matériel à l’expansion moscovite dans la direction du Sud-Ouest: d’abord une autre État, encore assez fort pour ne pas pouvoir être supplanté, puis, à l’encontre de cet État, un mouvement populaire employant les mêmes éléments nationaux pour une politique plus rémunératrice et plus glorieuse dans ses résultats immédiats.

Il s’agit d’un côté, des pays roumains, de l’autre, de la Pologne et des Cosaques.

NOTES

1. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, p. 25.
2. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, p. 27.

CHAPITRE VI

Les Roumains et les révolutions de l'Ucraine

Nous avons dejà parlé de la richesse de Basile Lupu, de sa libéralité envers l'Église, du patronage accordé avec grandeur aux Patriarches de Constantinople, qui'il régentait à sa guise, de l'aspect imperial sous lequel il paraissait devant ce monde grec avide de délivrance. Pour la Russie occidentale c'etait un grand appui; le couvent de nonnes bâti sur la rive du Dniester par sa fille Marie, épouse du prince russo-lithuanien Janus Radziwill, fut le modèle pour l'établissement que devait fonder plus tard le Tzar Alexis. Il fit bâtir le second couvent de Pétschersca près de Kiev et celui de la Trinité, qui avait été détruit par un incendie; ce n'est qu'après ce don magnifique qu'Alexis envoia 1.500 pièces d'or pour fair l'iconostase et les icônes. C'est le diacre Pierre d'Alep, compagnon du Patriarche Macarius d'Antioche, qui donne ces informations, – ce diacre, qui était blessé, ainsi que son maître, par les attitudes altières de ce Moldave au sang balcanique, auprès duquel le Tzar apparaissait comme le type même de la mansuétude et de de l'humanité.

Dès 1649 le Patriarche de Jérusalem, Païsius, apparaissait à Moscou pour essayer d'une ligue orthodoxe entre Basile et le Tzar, qui s'y refusa [1]. Des moines moscovites paraissent ensuite en Moldavie sous le prince Georges Étienne successeur de Basile Lupu, qu'il avait renversé avec le concours des Valaques et d'un puissant contingent transylvain: il est bien possible qu'ils aient été chargés d'une mission politique secrète. Mais on sait par un document contemporain que des émissaires du Tzar se présentèrent devant le vieux prince Mathieu et que celui-ci refusa de donner une réponse à leurs propositions.

Ces relations politiques auraient été encore plus etroites s'il n'y avait pas eu, à ce moment, entre Moscovites et Roumains cette autre formation politique de religion orthodoxe et de nationalité russe, la bande pillarde des Cosaques, organisée après la victoire contre les maîtres polonais exécrés, contre les fermiers juifs et les prêtres catholiques, leurs auxiliaires, dans des proportions qui auraient pu donner, avec d'autres chefs, une autre discipline et aussi d'autres buts, un vrai État, réédition, diminuée comme rôle historique, de l'ancienne Lithuanie.

Bogdan Chmielnicki avait commencé par être un simple serf russe sur le domaine d'un propriétaire polonais; brutal et ivrogne, il aurait tué sa femme, et ses fils furent élevés comme des louveteaux. Lorsqu'il eut une armée de rebelles sous ses orders, comme chef d'un jaquerie avide du sang des opresseurs, il s'adressa d'abord aux deux princes roumains leur demandant de „lui fournir leur appui pour la délivrance des Cosaques orthodoxes de la servitude des Juifs et des Arméniens, ainsi que des misérables Polonais". Or, Mathieu avait d'autres soucis et Basile était le bon ami fidèle de ces mêmes Polonais dont il s'agissait de détruire la lignée dans ces provinces russes. Les parents polonais des Movilă eurent un rôle principal dans les essais qu'on fit pour réprimer la révolte, et les cruautés perpétrées par Wiszniewiecki, le propre fils de la fille de Jérémie, dont il portait le nom, sont restées célèbres. Son fils avait demandé en mariage la fille cadette de Basile, Roxane. Des soldats moldaves combattaient sous ses ordres. Le prince de Moldavie ne voulait, de ce mouvement paysan, rien autre chose que la perspective de pouvoir s'étendre lui-même en Russie, si la Pologne venait à crouler sous le coups des Cosaques. Ce ne fut qu'alors, écrit Paul d'Alep, que Cmielnicki prit la résolution de s'adresser au Tzar, dont il avait redouté jusqu'alors la puissance, écrasante pour ses débuts encore mal assurès[2].

Bientôt un conflit éclata entre le chef cosaque assuré dans ses possessions, qui avaient pour centre Tschechrine, par le traité de 1649, et le Moldave, fier et soupçonneux. Le prétexte fut l'opposition faite par Basile au projet d'union entre ladite Roxane et le propre fils du Hetman, un barbare laid, au visage marqué de la petite vérole, cruel même avec les siens, qu'il dépeçait à coups d'épée, pour le moindre prétexte de mécontentement. Un terrible invasion dévasta

en 1650 les districts moldaves de l'Est; le prince dut se cacher dans les profondeurs d'une fôret, où on voit encore la modeste église de bois qu'il y érigea pour y faire ses dévotions. Les églises, les monastères furent seuls épargnés, mais les envahisseurs se saisirent, sans doute, des biens déposés par les boïars et les marchands dans ces asiles qu'ils croyaient gardés par leur caractère sacré lui-même. Jassy n'était plus, à leur départ, qu'un monceau de ruines.

Forcé à faire sa paix avec le Hetman, Basile envoya le Métropolite Barlaam à Tschechrine pour fixer les conditions d'une mariage qu'il ne pouvait plus éviter. Les noces furent retardées, à force d'habileté, jusqu'en 1652, lorsqù'une nouvelle et grande défaite des Polonais, à Beresteczko, montra que la situation n'etait plus à refaire; les Cosaques assiégeaient déja la forteresse du Kamieniec-Podolski, en face du Hotin moldave. Au mois d'août 1652 Timochek, le fils de Bogdan, était à Iampol, près du Dniester, où il fut reçu par des jeunes seigneur de la Cour du futur beau-père. Un peu plus loin, un des deux frères Cantacuzène, qui descendaient des empereurs de Byzance, se présenta pour le saluer. Après avoir pris des gages contre une trahison de la part de Basile, le jeune Cosaque se dirigea vers Jassy, où tous les boïars et un vraie petite armée de 8.000 hommes sortirent à sa rencontre, aux sons de la musique orientale, sous la conduite du Voévode lui-même, et les cavaliers de Timochek, au nombre de trois cents, montés sur de petites chevaux de la steppe, ornés d'or et de perles, défilèrent par les rues couvertes de poutres de chêne de la Capitale moldave, où on pouvait voir encore les traces de leur séjour en 1650.

Déjà un voyageur russe de la fin du XVI-e siècle, Tryphon Corobéïnicov, avait visité cette ville, où il remarqua le palais, d'une construction simple, de bois mêlé de pierre, du prince Aaron et l'eglise de Saint Nicolas, fondation d'Étienne-le-Grand, où il entendit la messe. Depuis lors Jassy s'était embellie et agrandie: les deux grands couvents nouveaux, bâtis par Basile lui-même, les Trois Hiérarques, qui ont conservé, jusqu'aujourd'hui leur ancienne forme, et Golia, plusieurs fois refaite, etincelaient de toutes leurs dorures délicates. Aux anciens marchands, qui avaient le devoir de changer pour le Trésor du prince les monnaies au coin différent apportées par les acheteurs d'origine diverse, s'etaient ajoutés quelques juifs, à la chasse desquels procédèrent aussitôt ces hôtes qui leur portaient une

rancune spéciale. Tel d'entre eux, comme le riche Yanaki, venait de l'Ucraine elle-même, ayant échappé aux persécuteurs de sa race, qui vengeaient d'anciennes et graves injures. Des négociants chrétiens aussi connaissaient, non seulement la Russie polonaise, avec ses bourgs et ses foires, mais aussi la Moscovie: ils avaient parfois des privilèges du Tzar, comme ce Nicolas, fils de Georges, Grec de nation, qui était admis, le 15 juillet 1664, par un privilège solennel d'Alexis Michaïlovitsch, „à conduire ses affaires" en Moscovie „à y amener ses marchandises, déterminées une fois pour toutes qui seront aussi pour l'usage de notre Chambre imperiale", sans payer aucun droit de douane, ni supporter d'autres charges[3]. Et une députation moldave allait conclure même avec ce grand potentat un traité permettant l'échange de produits entre les deux pays.

Pendant plusieurs jours tout le monde fut en liesse à Jassy, à l'exception de ces pauvres Israélites, cachés craintivement dans leurs misérables boutiques. La musique jouait à la Cour, de jour et de nuit. Les repas se succédaient, et les danses aussi, à la moldave et à la cosaque, et, lorsque ses musiciens ucrainiens accordèrent leurs instruments, on vit la sombre figure renfrognée de Timochek lui-même s'éclaircir dans un sourire de contentement et de sa voix rude qu'on n'avait pas encore entendue il exprima naivement, au bruit des canons qui tonnaient, des vœux pour son père, son beau-père qui „lui avait adressé une parole amie", pour „la liaison entre les deux familles". Et les parents du fiancé, les bonnes commères rustiques de l'Ucraine, comme Haska Karpitzan, dont le nom a été conservé par l'histoire, se sentirent prises d'une grande émotion en vidant les hanaps de vin moldave et, tout en larmes, trébuchant sur leurs pieds mal assurés, elles se vantèrent bravement, en dépit des sourires de ce beau monde éléve à la mode de Constantinople, d'„être venues pour un rapt" et de pouvoir rapporter dans leurs humbles demeures la belle fille du riche Voévode Basile.

Roxane vivait, plus ou moins heureuse, dans ce milieu paysan, à Rachcov, sur la rive opposée du Dniester, où elle fit élever une église de pierre selon les traditions de l'arhitecture moldave; elle ne devait revenir dans son pays, que plus tard comme veuve, et elle n'y rencontra plus sa famille.

Georges Étienne, le logothète de Basile, dont il a été question plus haut, avait surgi comme chef d'une révolte inattendue. Son maître dut quitter la Moldavie, mais il y revint bientôt avec les

Cosaques de ce gendre, qui, malgré sa rudesse naturelle et son insatiable cruauté, savait cependant observer les règles d'une loyauté primitive. Ses guerriers regagnèrent assez facilement le trône au Voèvode déchu, et ils l'accompagnèrent volontiers, attirés par l'espoir du butin, en Valachie pour y accomplir l'œuvre de vengeance. Mais à Finta la mésintelligence entre eux et les troupes moldaves amena un désastre. „Montrez-nous", s'écriaient les Cosaques au milieu du désarroi général, dû à l'attaque hardie de la cavalerie valaque, composée de jeunes boïars fidèles, „montrez-nous de quel côté il faut marcher, ou permettez-nous de creuser des tranchées selon notre coutume". Timochek lui-même avait perdu la tête. Une partie des ses soldats montèrent à cheval et accompagnèrent les Moldaves dans leur retraite précipitée. Les autres étaient en danger de tomber tous entre les mains des vainqueurs. „Personne n'aurait cru", écrit le chroniquer Miron Costin, „que les fantassins cosaques eussent pu s'échapper vivants. Mais il faut admirer l'esprit des Cosaques dans la détresse. Après la fuite de leurs chefs et du Hetman lui-même, ils élurent un capitaine d'entre eux et formèrent leur champ fermé de sorte qu'ils purent se défendre jusqu'aux approches de la nuit. Et pendant la nuit ils allumèrent des feux avec leurs chariots et les broussailles. Et ils partirent tout seuls, en ordre, sans cette forme du champ, à pied, et arrivèrent à sortir tous, jusqu'au dernier, sans aucun encombre, jusqu'en Moldavie."

Il n'y avait plus que quelques centaines de Cosaques dans la petite armée avec laquelle Basile essaya de se défendre contre le retour offensif de son rival; Timochek était allé au-delà du Dniester pour demander à son père conseil et appui. Basile dut bientôt chercher un asile chez sa fille, à Rachcov.

Lorsque le fils du Hetman revint, avec une armée de 9 000 hommes, il ne risqua plus une nouvelle bataille, son intention était seulement de défendre l'ancienne Capitale moldave, Suceava, où s'était réfugiée sa belle-mère et le jeune Étienne, fils de Basile, avec leurs riches trésors. Après avoir pillé le splendide couvent de Dragomirna, les Cosaques se renfermèrent dans leurs tranchées, ils étaient considérés comme invincibles dans ces positions, et le commandant des Polonais au service de Georges Étienne s'exprima de la sorte sur leur compte: „L'armée cosaque, si elle parvient à *s'enterrer* en creusant des tranchées tout autour, est invincible, non

seulement dans une semblable place, sous les murs d'une forteresse, mais sur le bord d'un ruisseau quelconque".

Mais les provisions manquèrent bientôt, car l'ennemi, plus nombreux, avait réussi à investir complètement les Cosaques. Ces derniers furent réduits „à frire et à manger les peaux des chevaux crevés, leurs sandeles de cuir et les racines"; et „ils étaient continuellement harassés par leurs veilles et molestés par les canons". Timochek lui-même reçut, pendant son repos de nuit, un boulet dans le genou et en mourut trois jours plus tard. Les siens durent se rendre sous des conditions très honorables, qui leur permettaient de se retirer en ordre vers leur patrie lointaine. Leur malheur fut attribué par les indigènes à la profanation des églises, qui ne trouva plus grâce, comme autrefois, devant leur avidité de gain. Le vieux Chmielnicki, qui était arrivé déjà à Kamieniec abandonna toute intention d'intervenir, et Basile quitta sa retraite de Sobotov pour demander vainement l'aide des Tatars et échouer bientôt dans la prison d'État de Constantinople, où on crut bien qu'il finira ses jours.

Déjà en 1654 les Cosaques étaient devenus les vassaux du Tzar, dont le nom était commémoré dans leurs églises, en attendant qu'ils eussent reconnu l'autorité religieuse suprême du Patriarche de Moscou. Un traité solennel vint régler ces relations nouvelles, en 1655. Le Hetman, qui ne pouvait pas oublier la mort de son fils, – le seul qui fût capable de lui succéder, l'autre, Georges, étant d'abord ôtage à Constantinople, puis un moine inoffensif, – se jeta de nouveau sur la Pologne, lorsqu'elle essuya l'attaque téméraire de ce prince de Transylvanie, Georges Rákóczy II, dont les soldats avaient amené cependant la catastrophe de Suceava. Il finit bientôt ses jours, aigri contre tout le monde et contre soi-même, en 1657, après avoir ébloui ses voisins de sa bravoure et de sa fortune.

De fait, il n'y avait plus, au moment de sa mort, que cette grande Moscovie et son „empereur", dont l'autorité suprême venait d'être reconnue jusqu'aux bords du Diéper. Georges Étienne lui-même l'avait bien senti. À l'arrivée d'un moine russe qui portait des lettres du Tzar, contenant des offres politique, – une „demande de concours", sous la forme „d'être", disait Alexis, „sous notre main très haute, celle d'un prince chrétien, et d'échapper au joug des Musulmans", – il répondit en envoyant, dès 1656, des ambassadeurs solennels, ayant le droit de conclure un traité. Ce furent le

Métropolite Gédéon et le logothète Grégoire Neniul, qui portaient „un petit cadeau de notre art". Le Patriarche d'Antioche les aida dans leur mission.

Le traité, qui fut en effet signé et juré dans l'église de l'Assomption, au mois de juin, contenait les conditions suivantes: la Moldavie aura des princes de sa nation; elle rentrera dans la possession des forteresses du Danube et de Dniester, occupées par les Turcs; des dons annuels remplaceront l'ancien tribut qu'on servait aux Turcs; le prince moldave pourra retenir ses relations avec les Tatars, qui sont une nécéssité pour son pays, du moment que la Bessarabie méridionale, le Boudschac, leur appartient. Mais le Tzar attendit l'apparition de ses troupes en Pologne pour envoyer, de son côté, à Jassy ses plénipotentiaires [4].

Le 29 juin un traité de commerce fur accordé par le même Tzar, pour „permettre aux marchands de Moldavie de faire leur commerce dans notre Empire russe, avec toute espèce de marchandises, librement, sans aucune prohibition et sans aucun dommage" [5]. Et, lorsque le mécontentement des Turcs pour sa participation à la campagne de Pologne fit perdre à Georges Étienne ce trône qu'il n'avait occupé que quatre ans à peine, il ne chercha pas un appui en Pologne, ou Basile comptait encore nombre de parents et d'amis, mais bien à Moscou même. Il y fut reçu honorablement, et on se rappela du traité conclu au Kremlin et dûment confirmé par les deux parties, dans lequel étaient posées, pour ainsi dire, les conditions de sa restauration [6]. Ceci ne devait cependant jamais arriver, et le malheureux exilé quitta bientôt ce séjour moscovite pour s'établir à Stettin, sur les terres allemandes du roi de Suède, où il mourut, au bout de ses vains efforts et de ses longues souffrances.

La débâcle des Cosaques continuait sous le faible successeur de Chmielnicki, le moine défroqué Georges. Un parti solicitait la protection du Khan des Tatars, un autre se jetait – littéralement – aux pieds du roi de Pologne, lui demandant une autonomie garantie en échange pour une liberté toujours menacée. Wychowski, qui avait visité la Moldavie dans la suite de Timochek, remplaça le jeune Chmielnicki, qui fut rappelé cependant par ses adhérents. Puis ce fut le tour d'un autre de ces hôtes de Basile Lupu en 1655: Tétéra, qui garda le pouvoir jusqu'en 1665, quand il dut prendre de nouveau le chemin qui menait en Moldavie.

Mais avant ce traité d'Andrussow, du 30 juin 1667, entre Moscovites et Polonais, qui reconnaisait la domination des premiers sur tout le territoire, appartenant jadis aux Cosaques, à l'Est de Dniéper, alors que Kiev devait appartenir encore au roi, les anciens guerriers du Hetman Bogdan se mêlèrent encore, de temps en temps, dans les affaires de la Moldavie, où les appelaient, comme leurs prédécesseurs du XVI-e siècle, les Nisoves, maintes sollicitations de la part des princes en exil. Georges Étienne voulait prendre une de leurs bandes à sa solde, et Constantin, ancien prince de Valachie, comme successeur du vieux Mathieu, obtint par leur concours, pour quelques semaines au moins, le trône de Jassy. Comme le jeune Étienne, fils de Basile, qui était arrivé enfin à obtenir des Turcs l'héritage de son père, avait attaqué Rachcov pour délivrer sa sœur Roxane, ils marchèrent contre lui sous le commandement d'un capitaine Kechko et du secrétaire grec, Stamatello ou Stamatenko. Bien que la partie fût évidemment perdue, les guerriers du Dniéper persistèrent, jusqu'au bout, dans leur résolution de défendre Constantin: ils ne voulaient pas, dissaient-ils, „que leur gloire, leur honneur périsse". De son côté, le prince vainqueur se garda bien de les irriter par une poursuite plus énergique.

Ce fut aussi leur dernier voyage de Moldavie. Le tour était venu pour les Moldaves eux-mêmes d'aller les relancer, comme auxiliaires des armées turques, dans leurs repaires. Car, si les Polonais soutenaient l'ambition du Hetman Sirko, les Turcs étaient les protecteurs en titre de ce Dorochenko qui venait de leur soumettre l'Ucraine entière.

Dans les combats pour cette Ucraine, qui s'étaient livrés d'abord entre Turcs et Polonais, les princes roumains, ne trouvant pas l'appui suffisant auprès du roi catholique de Varsovie, eurent de nouveau l'occasion de s'adresser à la puissance moscovite.

Après le combat de Hotin et la victorie de Jean Sobieski sur les forces ottomanes, le prince moldave Étienne Petriceicu et Constantin Şerban, prince de Valachie – tous les deux alors des „traîtres" en exil – députèrent au Tzar le moine Théodore, du couvent de St. Paul au Mont-Athos, pour offrir de passer sous sa suzeraineté, quittant „le joug de l'escavage", à cause „des grandes et insuportables invasions et de plusiers autres injustices". Ils demandaient l'envoi d'une partie des troupes moscovites contre les Tatars, l'autre devant venir dans les

Principautés pour soutenir les deux princes. Le Tzar fit prêter serment à l'émissaire et ordonna au Voévode de Viatca, Jean Andréévitsch Chovanski, de secourir la Moldavie, alors que les Cosaques, ses vassaux, sous Romadanski de Bielgorode et sous Ivan Samoïlovitsch, se dirigeront contre Dorochenko, qui était alors encore maître de l'Ucraine. La soumission des Principautés était cependant acceptée, le 10 mars 1674, seulement sous la réserve de n'avoir pas fait déjà la soumission au roi de Pologne. Des ambasadeurs solennels, évêques et boïars, auraient dû venir pour conclure un traité formel, mais les circonstances ne le permirent jamais[7].

Suivant les traces de ce burgrave Pârvu qui vers 1680 avait pénétré dans le pays cosaque jusqu'à Péréiaslavl, les troupes des princes de Moldavie et de Valachie se dirigèrent, en 1677 et 1678, après la conclusion de la paix polono-turque de Zurawna (1676), contre Tschechrine, défendue par les Cosaques dépendant du Tzar, sous Romadanowski.

Ces auxiliaires furent employés pour bâtir les forteresses destinées à défendre la nouvelle frontière sur le Dniéper jusqu'en 1680--1681, quand fut signée la paix avec les Moscovites, à Radzin. Cette paix, qui laissait Kiev elle-même au Tzar, donnait aux Turcs ces châteaux qui avaient vu tout aussi bien la turbulence des anciens Nisoves que les exploits plus récents du Hetman–roi Bogdan Chmielnicki. Mais les populations qui y habitaient, à Nimirov, à Sobotov, à Tzicounovca, étaient habituées depuis leur révolte couronnée de succès à une vie de liberté et de privilèges; leur imposer un maître musulman, un simple gouverneur païen pouvait être dangereux. Or, comme le très riche prince de Moldavie, Duca, un natif de Roumélie, venait d'arriver, en 1681, à Constantinople pour terminer des affaires pendantes et racheter son droit d'exploiter la principauté pour ses vastes entreprises de commerce, on pensa – et il y pensa probablement lui-même, dans l'intérêt même de ce commerce, – à lui confier contre l'argent et avec l'engagement d'un tribut, l'administration de ce territoire que l'énergie pleine d'initiative du Vizir Achmed Keupreuli venait d'ajouter à l'Empire. L'union de l'Ucraine à la Moldavie avait été déjà décidée vers la fin de juin, et ce n'est qu'après un mois que Duca fit son entrée à Constantinople, où l'attendait un drapeu d'investiture de plus à côté des deux qui symbolisaient le pouvoir sur la principauté de Moldavie.

Reçu en audience par le Sultan le 12 août, il chevaucha en grande pompe, vêtu d'un riche habit de brocart fourré de zibelines, à travers les rues de la Capitale ottomane, et parmi ses conseillers qui reçurent des cadeaux à cette occasion il y avait aussi huit Cosaques, auxquels cependant on ne fit pas, comme aux boïars, les honneurs du vêtement de cérémonie usuel dans ces circonstances, le caftan.

De retour, le Hetman-prince, qui fit envoyer à Constantinople le pauvre Georges Chmielnicki, s'occupa aussitôt d'organiser sa nouvelle possession. Un Grec, de l'espèce de Stamatello mentionné plus haut, Jean Draguinitsch, fut établi comme vicaire, et après quelque temps, les Cosaques purent saluer de leurs acclamations le nouveau maître, qui venait leur apporter la bonne nouvelle que la Porte ne voulait pas de tribut, mais seulement un concours militaire en cas de guerre. Il y eut aussi un banquet plantureux à Nimirov en octobre; Duca ne manqua pas de conserver l'administration antérieure, par les magistrats des villes, les polcovnics, les sotnics, les juges et les écrivains ou pissairs (avec un „pissar général"); il demandait seulement que les procès fussent jugés en dernière instance à son Siège de Jassy. Un palais fut bâti près du Dniester, à Tzicounovca, en face de Soroca, et les agents princiers commencèrent une vaste exploitation agricole que le pays n'avait jamais connue, avec des troupeaux de moutons et de bêtes à cornes, des ruches d'abeilles, des fabriques de bière et d'eau-de-vie. Des privilèges très étendus amenèrent la prompte colonisation de ce pays jusqu'alors presque désert. On attribuait même à cet habile administrateur l'intention de passer, au moment du danger turc, en Ucraine „et puis à Moscou même".

En 1683 les Turcs assiégeaient Vienne. Parmi les troupes amenées par le prince de Moldavie dans le camp turc il y avait aussi des Cosaques, „plusieurs polcs". Un certain Dorochine était resté pour garder la nouvelle province. Duca, bientôt prisonnier, au retour, des Polonais, ne devait plus jamais la revoir: la bande de Kunicki, nouveau Hetman au service du roi Jean Sobieski, qui espérait gagner, dans cette croisade, tout le pays jusqu'au Danube, avait restitué à la Pologne ce territoire où la domination moldave n'avait été qu'un incident passager. Kunicki fut cependant remplacé par un Moldave, Mochila, et le titre de l'Ucraine resta dans les sceaux des princes moldaves jusqu'en 1685.

Il faut rattacher aussi à cet incident, qui ne manque pas d'intérêt, les nombreuses émigrations des paysans moldaves, criblés d'impôts, vers cette „liberté“, de l'Ucraine qui appelait sans cesse de nouveaux travailleurs pour un sol d'une inépuisable richesse. Les chroniques l'affirment formellement, et peut-être faut-il y voir la seule origine de cette nombreuse population roumaine qui occupe, non seulement les bourgs de la rive gauche du Dniester, comme Dubăsari, mais aussi un grand nombre de villages dans cette province dont Kherson est la capitale, jusqu'au Boug même.

NOTES

1. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, p. 26.
2. Voy. notre étude sur **l'Ukraiue et les Roumains**, dans le „Bulletin“ cité, année 1915.
3. L'original de ce privilège est conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Nous l'avons analysé dans notre „Buletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, I, mémoire sur **l'Ucraiue moldave**. – Cf. le traité conclu avec le Métropolite Gédéon, dans N. Iorga, „Studii și documente“, IV.
4. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, pp. 26–27.
5. Iorga, **Studii și Documente**, IV, pp. 244–245, no. LXXX.
6. Hurmuzaki, X, p. v.
7. **Collection des traités de l'Empire**, IV, pp. 591–594; Mitilineu, **Colecțiuue**, p. 71; D. A. Sturdza, **Acte și documente**, I, pp. 9–12.

CHAPITRE VII

Pierre-le-Grand et les Roumains

Dès 1684 cependant la politique chrétienne avait repris le dessus en Moldavie, où Étienne Petriceicu avait été établi par les Polonais à la place de Duca. Le nouveau prince aurait préféré cependant à ces catholiques les orthodoxes de Moscou, et son émissaire à la Cour du Tzar, le Métropolite Dosithée lui-même, devait déclarer qu'on ne croyait plus aux belles paroles des Polonais menteurs et capricieux. Comme la peste sévissait en Moldavie, on ne lui permit pas cependant de dépasser Poutivla[1].

À cette époque Pierre-le-Grand était déjà Tzar de Moscovie, Empereur russe, et il prenait sa part à la guerre de récupération que l'Europe occidentale, incitée par le Pape, avait commencée contre l'Empire turc en décadence.

Plus d'une foi, et d'une manière essentielle, son action devait intéresser ces Roumains qui lui avaient donné le précepteur de son jeune âge Nicolas Milescu et au milieu desquels il devait trouver un conseiller et un collaborateur de l'importance culturale de Démétrius Cantemir.

Pierre-le-Grand, fut-il l'initiateur de la politique qui sera toujours rattachée à son nom et dont le puissant souvenir amena le faussaire qu'on a découvert, à fabriquer ce prétendu testament qui recommande à ses successeurs la conquête de Constantinople? A-t-il commencé son règne, pendant longtemps incertain, menacé d'intrigues militaires et civiles, de compétitions dynastiques, par se poser un programme d'action envahissante en Orient, auquel il aurait voué sa vie entière? Faut-il faire dater de son époque, et de sa propre pensée même, cette poussée vers les mers du Sud qui sera dorénavant un caractère principal de la politique moscovite, devenue, par l'annexion de Kiev surtout, celle de la nation russe entière?

Il faut répondre résolument: non. Sans la croisade contre les Turcs, commencée en 1683, peut-être n'aurait-il jamais combattu contre les janissaires du Sultan et sans l'attaque de Charles XII et ses complications polonaises ne serait-il jamais descendu dans ces régions de Dniéper où il rencontra, avec Charles XII en retraite, la trahison de Mazeppa et un état de choses qui l'invitait à une nouvelle action du côté de l'Empire ottoman qu'il se faisait illusion de pouvoir détruire d'un seul coup. Car ce qui lui tenait le plus à cœur c'était une autre conquête que celle des territoires habités par ses frères orthodoxes et „slavons" du Danube et de la Péninsule des Balcans: la conquête du passé moscovite lui-même dans ce qu'il avait de théocratique ou de mongol, l'occidentalisation dans une forme germanique des provinces disparates qui formaient son Empire.

Pour diriger son attention de ce côté-ci il fallut l'intervention de ces nations même envers lesquelles on lui attribue l'intention d'avoir voulu les conquérir à tout prix et contre leur gré. Les espérances qui germèrent dans les âmes des sujets chrétiens du Sultan provoquèrent une orientation vers Vienne d'abord, parfois aussi – en ce qui concerne les Roumains – vers la Varsovie polonaise elle-même et enfin vers cette Moscovie restaurée qui réunissait à de précieux souvenirs du passé byzantin de grandes espérances d'avenir.

Si le parti chrétien dans la Moldavie s'adressa après la disparition de Duca à ces mêmes Polonais qui s'étaient saisis de la personne du tyran pour l'envoyer à Lemberg, où il mourut, le prince de Valachie, Şerban Cantacuzène, qui ne se rappelait que trop la grande tradition impériale représentée dans son nom, après avoir suivi tour à tour ces lignes politiques qui ont été fixées tout récemment par un beau mémoire de l'historien serbe Iovan Radonitsch, trouva un chemin de Moscou, qui ne fut pas, du reste, le dernier dans les errements imposés par sa situation difficile. On a une partie des pièces concernant la mission à la Cour des Tzars Ivan et Pierre du moine grec Ésaïe, venu du Mont-Athos, du couvent de St. Paul, tout spécialement lié à la Russie.

En 1688 il arrivait à Moscou pour solliciter d'abord dans le sens d'une alliance orthodoxe le Patriarche Joaquin, un ancien ami. Le Patriarche de Constantinople, Denis le Séroglan, un client du Cantacuzène valaque, et son collègue d'Ipek, Arsène, l'ami des Autrichiens, lui avaient donné des lettres de recommandation.

La première partie de sa mission était composée des doléances contre le prince de Transylvanie qui avait fait arrêter un émissaire de Şerban et qui permettait aux Impériaux de persécuter l'orthodoxie.

On a le traité conclu par Ésaïe, traité conditionnel, comme l'avait été celui juré par les ambassadeurs de Georges Étienne pour la Moldavie. Au retour, le moine fut arrêté par les Impériaux à Kronstadt et mené à Vienne; délivré par l'intervention de l'ambassadeur russe, il revint à Moscou, mais pour servir d'une manière clandestine ces Jésuites qui lui donnèrent plus tard un vicariat épiscopal de propagande parmi les Roumains vivant sur les confins du Marmoros. Et l'agent moscovite qui se rendit à Bucarest y trouva un nouveau prince, Constantin Brâncoveanu, qui n'était guère disposé à jouer sur une seule carte son avenir et celui du pays.

Le préambule – précédé, du reste, par un diplôme confié au Grec Domentius – de cet acte, qui porte la date du 28 décembre, mentionne les „souffrances du peuple chrétien de vos régions", à cause du „joug païen, des tortures et des ruines, des oppressions et d'autre méfaits" dûs aux Turcs et, à leurs auxiliaires tatars de sorte que „l'Église orthodoxe chancelle". Şerban a demandé à être délivré de cette suzeraineté, devenue si pesante, par des troupes moscovites envoyées dans le Boudschac et par les bateaux du Tzar qui paraîtraient sur le Bas-Danube, la Crimée devant être retenue par les Cosaques du Dniéper. Ces demandes ayant été rapportées par Basile Vassiliévitsch, ministre des Affaires Étrangères, et par Alexis Galitzine, ce secours est promis solennellement. Mais l'attaque se dirigera seulement vers la Crimée et la „Horde d'Akkerman" (de Biélogrode), et même dès le milieu d'avril. Pendant ce temps, le Cantacuzène valaque devra se garder bien de conclure un traité de soumission avec „d'autres États", – ce qui signifie: l'Empire ou la Pologne. Au lieu d'attendre cependant l'armée libératrice, ce sera lui-même qui, connaissant le chemin de Tschechrine, se rendra aux passages du Dniéper pour se réunir à la grande armée en marche contre les Tatars de Crimée. Après la victoire, qu'on espère, les troupes russes et valaques attaqueront le Boudschac. Le moment sera venu alors de signer le traité[2].

Il paraît bien que Şerban, qui mourut à la veille de conclure son traité définitif avec les Impériaux d'Occident, aurait préféré l'alliance allemande, avec les Habsbourg, à toute autre sujétion chrétienne. Il

connaissait très peu la Moscovie, et aucun agent des princes russes n'était venu solliciter son concours pour une œuvre de conquête. Aucune tradition ne reliait la Moldavie, et par conséquent la Valachie d'autant moins, à la grande Russie de l'Est. Il a fallu donc que l'impulsion vînt d'un autre côté, de la part de quelqu'un qui, tout en détestant la suzeraineté ottomane, aurait eu la même répulsion envers les Allemands, propagateurs du catholicisme et destructeurs de ces éléments d'autonomie matérielle et morale qui étaient liés aux anciennes orthodoxies nationales.

On ne se tromperait pas en attribuant ce rôle à Georges Brancovitsch, dont dérive, du reste, toute l'orientation de sa propre nation serbe vers Moscou et la création même de ce courant „serbo-slavon", qui est à l'origine de la renaissance serbe à la fin du XVII-e siècle, alors que d'autres chefs de la nation, avec le Métropolite Arsène à leur tête, livraient des miliers des Serbes à l'Autriche pour coloniser ses terres désertes et défendre ses frontières menacées. On a vu plus haut ce qu'il fit, par le moyen de son frère et agent, le Métropolite Sabbas, pour rapprocher de Moscou les Roumains et, en général, les fidèles de l'ancienne loi, vivant en Transylvanie. Georges, qui se faisait nommer aussi, en roumain, Brâncoveanu, pour faire croire à un lien de parenté avec le neveu du prince Şerban, Constantin Brâncoveanu, ou même avec le prince Mathieu, qui était aussi un châtelain de Brâncoveni, en Olténie, fut pendant longtemps, non seulement l'agent, plus ou moins fidèle, de l'Empereur de Vienne à la Cour valaque, mais aussi le commensal du prince et de ses conseillers. On a de la part de lui-même une convention formelle par laquelle il s'engageait avec ce même Constantin à soutenir les intérêts de la foi orientale et, lors des persécutionss dirigées contre Sabbas, l'intervention de Şerban porte le cachet du même zèle exclusif pour l'orthodoxie, qui consentait à s'allier contre le prince réformé Apaffy, avec l'opposition catholique réfugiée à Constantinople. Il faudrait, tout au plus, ajouter à cette incitation venue du Balcan serbe une autre qui dirigea les regards du Tzar vers les régions bulgares. Deux chefs de haïdoucs, Youri Stratimirovisch et Savel Vladimirovisch Doubrowski, avaient entretenu des relations avec le Siège patriarcal de Moscou, avant la révolte qu'ils firent éclater à Trnovo en 1686.

Mais la mort prématurée de Şerban, la politique pleine de réserves et de faux-fuyants, la froide expectative de Brâncoveanu,

héritier de son oncle, mirent fin à ces agissements. Et aussitôt, malgré la guerre, voici que la politique moscovite ne se préoccupe du Sud qu'en ce qui concerne ses tendances vers Azov et la Mer Noire.

On avait même à cette Cour de Brâncoveanu, sans cesse travaillée par des intrigues allemandes, turques et même polonaises et soumise plustôt, grâce aux études faites par le puissant conseiller du nouveau prince qui fut Constantin Cantacuzène, son oncle, à des influences occidentales, une répulsion marquée à l'égard de la personne du Tzar. Un agent envoyé par Auguste de Saxe en 1696 le dit expressément: les Valaques ne regardent pas volontiers, dans leurs plans d'avenir, de ce côté-là, le dominateur moscovite étant un seigneur d'une discipline par trop sévère („ein Herr von allzu strenger Disziplin"). Non qu'ils eussent désiré vivre dans une anarchie comme celle qui brisait les dernières forces de la Pologne, mais la Valachie, comme la Moldavie était, pour ainsi dire, un „pays d'États", où chaque catégorie sociale avait sa situation bien marquée, et ces fiers nobles valaques, disposant de terres étendues et ayant déjà la prérogative de se perpétuer dans les fonctions, n'enviaient guère le sort de ces boïars russes dont la carrière était exclusivement entre les mains du maître ayant le droit de les rejeter dans le néant.

Si plus tard, après 1709, un nouveau courant favorable à la Russie se dessine dans les Principautés, il n'a pas une origine locale, ni même, pour ainsi dire, une origine politique. Rien n'était arrivé dans le développement du règne de Brâncoveanu, dominé par le souci unique d'un prudent opportunisme, ni pendant les règnes changeants qui lui correspondent en Moldavie, trop courts pour l'éclosion d'une pensée politique, en état de provoquer une action dirigée vers un changement de domination qui aurait allegé les charges, relevé situation actuelle et garanti l'avenir. Il y avait bien l'ancien sentiment chrétien, le désir d'une comunauté permanente avec les coreligionnaires, mais cela ne suffisait pas pour qu'ils se cherchassent un patron, et surtout du côté où personne n'était venu les soliciter jusqu'alors.

Il en était tout autrement sur cette terre roumaine non-libre de la Transylvanie, où de plus en plus une classe intellectuelle, qui commençait à se former, le clergé à sa tête, s'impatientait de l'esclavage. Les voyages à Moscou ou même seulement jusqu'à Poutivla, d'où on avait rapporté, vers 1640, un Métropolite, n'avaient

pas eu le seul résultat d'enrichir les églises. L'action des Brancovitsch avait laissé des traces profondes dans le souvenir des contemporains, et les souffrances de Sabbas, jeté en prison et maltraité, ne restèrent pas stériles. Toute une génération se forma ayant ces spectacles sous les yeux: génération rebelle, animée de l'esprit de l'aventure, passionnée pour l'orthodoxie et éblouie par la Moscou lointaine d'un autre Empereur. Ce fut à Braşov que naquit Théodore Corbea, écrivain et poète à ses heures, traducteur des Psaumes, qui devint le chancelier de Pierre-le-Grand pour le latin. La propagande des Jésuites, qui amenèrent l'union de l'Église roumaine de Transylvanie au Siège de Rome, et les violences qui s'ensuivirent de la part des Impériaux, devenus dès 1891 les maîtres de la province, ne firent qu'accroître la force de ce mouvement.

Or, un autre Corbea, David, était aide-de-camp de Michel Cantacuzène, Spatar, grand-général, du prince valaque, dont ce boïar aussi était l'oncle du côté maternel; il fut employé comme un des principaux agents pour provoquer et entretenir la résistance contre l'Union. Et, au moment où l'appui de l'Église russe était demandé pour cette oposition à l'Union, dont la direction officielle était prise par la Valachie, Golovkine, ministre du Tzar, adressait ses premières lettres aux frères Cantacuzène.

À ce moment déjà, où, dans la terrible catastrophe qui avait atteint la Moldavie par suite de cette guerre entre les Turcs et les Polonais qui ne paraissait plus devoir finir, des hégoumènes des grands monastères anciens, Putna, Suceviţa, des moines de Râşnov, de Bisericani, de Humor, de Coşula et même leurs collègues valaques, de Cozia, de Vintilă-Vodă se dirigeaient en suppliants vers la Cour du Tzar, le Métropolite de Valachie, Théodose, adressa un appel désespéré pour implorer le secours de la plus grande Puissance orthodoxe, dans les souffrances de ses frères transylvains. En 1700 il invoquait donc résolument contre les Impériaux qui insultaient et menaçaient ces Valaques pour avoir eu la hardiesse de se mêler des affaires de leurs conationnaux „le défenseur et l'abri, l'espérance et la joie de tout le peuple orthodoxe“.

Déjà sous le règne d'un autre Cantemir, le frère aîné, Antiochus, en 1700, Émilien Vosnitzine, le premier ambassadeur qui, partant d'Azov, se rendit à Constantinople par mer, traversa Jassy à son retour, comme si, dès le début, une relation nécessaire se fût établie

entre l'amitié moldave et les espérances russes d'arriver au Tzarigrade des légendes[3]. Et la chronique moldave sait aussi le nom de celui qui resta auprès de la Porte pour transformer l'armistice dans un traité pour trente ans, Tschérédaïev[4]. Sous le prince Constantin Duca, successeur d'Antiochus, le cnèze Démètre Galitzine, ayant accompli à son tour une mission à Constantinople, leva sur les fonts de baptême un fils du prince, qui paya de son trône cette liaison, ses ennemis lui ayant atribué un sens politique, qu'elle n'avait probablement pas[5]. Comme il avait envoyé du sel et du vin dans l'ancien pays des Cosaques, gouverné jadis par son père, dont il avait donc les instincts de marchand, on parla d'une entente avec Galitzine pour se réfugier de ce côté (1703), et les Turcs se saisirent de sa personne[6]. Plus tard, un de ses fils entra au service du Tzar, probablement celui que Galitzine se sentait le devoir de protéger[7]. Enfin lorsque le Tzar Pierre se rendit, en 1709, au cours de sa campagne de Pologne, à Zolkiew, où se conservaient les ossements de Saint Jean le Nouveau, pris par Jean Sobieski à Suceava, Antiochus Cantemir, qui occupait à ce moment de nouveau, le trône moldave, eut l'intention de lui députer le Ban Savin Zmucilă, un ancien auxiliaire de Kunicki, pour lui demander la restitution de ces reliques[8].

Mais le jour était prochain où la défaite de Poultava allait jeter Charles XII sur le territoire turc près de la forteresse de Bender, arrachée en 1538 par Soliman-le-Magnifique au moldave Pierre Rareş, et les princes de Moldavie durent prendre une attitude tant soit peu franche à l'égard de cette nouvelle Puissance, rapidement envahissante, qui s'approchait à coup de victoires de leurs frontières et ne paraissait pas devoir s'y arrêter.

Un autre motif, concernant spécialement les Moldaves, décida aussi Pierre-le-Grand à risquer sa fortune sur les bords du Pruth. „À cette époque, constate un chroniqueur, „beaucoup de Moldaves et de fils de boïars allaient mériter des gages: les uns chez les Moscovites, les autres chez les Polonais, certains chez Rákóczy et certains enfin chez le Suédois, pour leur gain“[9].

Le plus grand nombre de ces jeunes soldats d'aventure avaient servi le roi Sobieski dans ses chevauchées contre les Turcs, et une compagnie moldave, portant un uniforme spécial, figure dans son armée. Les renseignements ne manquent pas sur ces auxiliaires roumains, dont une partie venait de Valachie aussi. Dans l'armée de Charles XII un Valaque se fit remarquer, ce Sandu Colţea, qui, pris

par les Russes, passa quelque temps en Sibérie, où il s'allia avec Mirovitsch, un des captifs cosaques; il essaya de s'échapper et, libéré à la fin de la guerre, il demanda de pouvoir quitter la Suède, où il ne trouvait pas une église de son rite pour y faire la prière quotidienne.

Parmi les rangs des Russes il y avait un Apostol Chigheciu, ancien soldat de Sobieski dont on a conservé le contrat conclu avec les officiers du Tzar, auxquels il promettait d'amener certains soldats, payés d'une somme fixe par mois [10]. Il faut citer aussi les deux Hăjdău, parents d'Étienne Petriceicu, dont ils conservaient le sabre doré, Michel Ganul, qui épousa la fille du „rochmistre" polonais Jean Luc ou Lupaşco Murguleţ, le Ban Savin, Andronic Isar et d'autres [11].

Comme des Suédois et des Polonais avaient cherché un refuge du côté de Cernăuţi, le Tzar ne voulut pas tolérer leur séjour dans cette région limitrophe où ils pouvaient combiner des incursions. Il donna l'ordre à son brigadier Cropotov, qui conduisait des troupes de cavalerie légère, et à un des capitaines roumains de son armée, Constantin Turculeţ, ancien auxiliaire de Sobieski lui-même, de les en chasser. Ils s'acquittèrent de leur mission, mais le prince régnant, Michel Racoviţă, accusé d'avoir averti et favorisé les Moscovites, perdit le pouvoir. Il avait cependant réussi à faire partir les auxiliaires moldaves des Russes, qui avaient occupé les grands couvents du Nord et la vallée, si importante dant les luttes actuelles, du Câmpulung moldave, où, avant la paix de 1699, les Polonais étaient restés une dizaine d'années.

Pour le moment l'intervention du Khan, ennemi des agissements du roi de Suède, qui était devenu de plus en plus un hôte incommode, empêcha un conflit entre les Turcs et les Russes, que cherchait à écarter aussi, de toute son habileté et de toute son influence, le nouveau prince moldave, Nicolas Mavrocordato, ancien drogman de la Porte. La trêve avec le Tzar fut prolongée pour trente ans au commencement de l'année 1710. Mavrocordato n'eut d'autres déplaisirs que ceux que lui causait la présence turbulente, dans sa Capitale elle-même des Cosaques du Hetman Mazeppa, qui venait de mourir, laissant ses soldats sous les ordres de Woinarowski, de Wotkawinski et surtout de celui qui fut son successeur, Philippe Orlik; des Polonais, et même des Tatars, de la suite du Voévode de Kiev, Joseph Potocki, y avaient aussi leurs quartiers, qui coûtaient cher au pays. Les pillards et les insoumis ne furent, cependant, guère ménagés.

Mais la guerre contre le Tzar approchait. Tout un parti à Constantinople la désirait, espérant rétablir l'ancienne gloire des armées ottomanes. Le Grand-Vizir pieux et pacifique Nouman Keupreuli fut remplacé par un homme rude et violent, d'un tempérament guerrier, Baltadschi-Mohammed, originaire de la raïa, de la „province" moldave de Hotin. Le Khan était déjà gagné à la cause. Un nouveau prince moldave fut choisi par son influence dans la personne, de tout point remarquable, de Démétrius Cantemir, un savant orientaliste, qui connaissait cependant trop bien ces Turcs de décadence pour les aimer et d'autant moins croire à leur avenir. Il feignit de prende sur lui la mission de préparer l'expédition vengeresse et de se saisir de la personne de Brâncoveanu, suspect d'avoir entretenu des relations avec la Tzar, par le moyen des moines vagabonds et surtout de ces marchands qui venaient, non seulement à Kilia sur le Danube inférieur, mais aussi dans les villes et aux foires de la Valachie; il était suspecté surtout d'avoir des richesses qui auraient été singulièrement appréciées à Constantinople.

La décision de Cantemir fut pressée, à la suite de la rupture entre ses patrons et les Russes, par les prétentions des Turcs, qui, après lui avoir promis l'exemption de tribut, ne cessaient pas de lui demander, journellement, de l'argent, des provisions et tout ce qui était nécessaire à l'expédition prochaine, par les dénonciations de Brâncoveanu, qui cherchait à se montrer plus fidèle que celui qui devait surveiller et punir sa propre infidélité, et surtout par les conseils de ces jeunes nobles de la classe des "mazils" – descendants d'anciens boïars vivant à la campagne – qui étaient revenus de Pologne, où ils avaient combattu pour le Tzar avec la certitude que cette nouvelle force politique devra vaincre nécessairement l'Empire branlant des Sultans. Ces guerriers d'aventure, parmi lesquels se trouvait le père du futur prince Jean Callimachi – le nom de la famille, non grécisé encore, était alors Calmăşul – avaient, du reste, des camarades, comme Turculeţ et Chigheciu, comme Grégoire Ivanenco et son frère, qui étaient restés sous les drapeaux moscovites. Parmi le grands boïars eux-mêmes il y avait des chaleureux amis de la Russie: le Hetman Antiochus Jora, chef des troupes moldaves, dont le nombre avait été accru tout denièrement, et le Métropolite Gédéon, qui suivait dans cette attitude la tradition de Barlaam et Dosithée. Ce parti chrétien s'était adressé même directement au Tzar, dénonçant

les sentiments turcs du prince et lui offrant un apport de 10 000 Roumains et les moyens d'entretenir 15 000 autres soldats s'il est disposé à refaire la campagne de Jean Sobieski, se dirigeant avec une puissante armée contre ce Boudschac tatare qui avait amené aussi Petriceicu et Şerban Cantacuzène à demander le secours du Tzar[12].

On prédend, de bonne source, que Pierre-le-Grand lui-même aurait envoyé en Moldavie, comme simple informateur probablement, son médecin, le Grec Polykala. En tout cas, Démétrius ne tarda pas à députer des émissaires auprès du puissant voisin, émissaires qu'il avait pris la précaution d'annoncer aux Turcs eux-mêmes comme des fidèles espions. Deux des anciens soldats du Tzar furent chargés de cette mission, dont le caractère apparait par le seul choix fait dans leur personne: Élie Abăza et Jean Mirescul, dont le premier devait vivre en Russie, après la catastrophe russe du Pruth, de longues années aussi comme moine à Kiev déchiré par le désir de revoir enfin sa patrie. Bientôt après, un capitaine Procope eut même les pleins-pouvoirs pour conclure un traité.

On a ce traité, signé le 13/24 avril 1711. Le Tzar était disposé, se trouvant en guerre avec les Infidèles, violateurs d'un traité à peine conclu, à libérer „ce bon peuple moldave, ainsi que d'autres nations chrétiennes soumises à des souffrances barbares", ainsi que l'avait demandé Demétrius lui-même, qui avait soumis même la forme complète de l'acte à signer. On rencontre dans les clauses, qui sont nombreuses et précises, ainsi qu'on pouvait l'attendre d'un prince si cultivé, certaines qui se rencontrent dans les traités antérieurs entre Roumains et Moscovites: promesse de regagner pour la Moldavie les forteresses ocupées par les Turcs, maintien du régime politique et financier, complète autonomie, gouvernement par une dynastie indigène, coopération militaire, soutenue cependant, cette fois, par le seul Trésor impérial. On distingue cependant clairement, d'un bout à l'autre, la conception dynastique et autocratique que s'était formée Cantemir de son pouvoir. À la condition de rester ortodoxe et fidèle, il sera un souverain absolu, ayant les villes de sa principauté à sa disposition; „les nobles et tous les sujets de la Principauté de Moldavie seront soumis à ses ordres, sans aucune opposition, sous aucun prétexte"; les Cantemir hériteront de son pouvoir, jusqu'aux fils posthumes. La protection impériale sera maintenue, même si la Pricipauté devait revenir aux Turcs; en cas de défaite, Démétrius sera

reçu dans les États impériaux et il obtiendra, non seulement des moyens de s'entretenir, mais aussi des „propriétés et des palais“ équivalant à ce qu'il aurait abandonnées à Constantinople, – et cela à Moscou même [13].

Ce n'étaient cependant que des préliminaires; Démétrius déclara les accepter dans la forme de ce libellé et il députa dans ce but un nouvel ambassadeur, d'un rang plus élevé, Étienne Lucas ou Loucoulenco, qui était le beau-frère du Hetman Neculce le chroniqueur. Le traité solennel devait être conclu jusqu'à la fin du mois de mai et publié seulement après l'entrée des armées russes en Moldavie. Pour tromper les Turcs, on lui donna aussi une mission en Pologne, auprès du Hetman Adam Sieniawski, qu'il s'agissait de gagner à la cause du roi Stanislas, la créature de Charles XII [14].

Cette fois cependant les intentions du prince avaient dû supporter l'influence déterminante, du Conseil de ses boïars. Il n'est plus question seulement du maître absolu et de sa dynastie. Les nobles ont pris, à leur tour, leurs mesures de précaution: ils sont inamovibles, sauf le cas d'une culpabilité reconnue par jugement; il faut une sentence du Conseil et, en plus, l'approbation du Métropolite pour les punir; toute la classe, jusqu'aux „mazils“, sera épargnée par la dîme et, en échange, elle aura le droit de recueillir celle des paysans non libres; il ne lui sera pas fait de concurrence par l'immixtion des Moscovites, comme fonctionnaires ou comme propriétaires terriens [15]. Lucas revint avec une chaîne d'or et une médaille pour le prince et avec une proclamation qui devait être communiquée plus tard au pays.

Rassuré par cet acte de soumission conditionnelle, Cantemir fit la même chose que son voisin valaque, qui celui-là n'avait pas même conclu d'accord avec l'empereur, peut-être son maître futur. Brâncoveanu avait arrêté ses troupes dans le camp d'Urlaţi; Cantemir rassembla les siennes dans le voisinage immédiat de Jassy, près du monastère de Frumoasa.

Les Russes s'avançaient cependant, avant que les Turcs fussent parvenus au gué du Danube, à Isaccea. Le moment était venu où il fallait bien se déclarer, – en ce qui concerne le prince de Moldavie au moins. Procope et un autre officier se rendirent auprès de Chérémétev, qui commandait les troupes du Tzar à Mohilev, ils demandèrent au nom de leur maître qu'une avant-garde moscovite

vienne se saisir de sa personne, pour se dégager ainsi de toute responsabilité envers les Turcs. Le 1-er juin n. st. ce petit corps de 3 000 hommes, accompagné par les 500 cavaliers moldaves de Chigheciu, était à Zagarancea près de Jassy, et la poursuite des Turcs commençait. Démétrius était sorti à la rencontre de ses hôtes, qu'il conduisit dans sa Capitale, deux jours plus tard.

À cette occasion enfin il fit sa déclaration, scellant désormais ses actes d'un nouveau sceau latin, comme „prince de Moldavie par la grâce de Dieu". Aussitôt l'armée moldave commença à s'organiser, sur le compte du Trésor russe, „qui offrait au simple soldat cinq roubles par moiss", outre un assez important paiement initial. Le peuple accourut sous les drapeaux, et les „mazils" avides de gloire en furent „les officiers"[16].

Déjà la proclamation de Démétrius Cantemir à ses évêques, ses boïars, son armée et „à tous les habitants du pays de Moldavie" avait été affichée, annonçant l'arrivée de l'armée russe, qui „se dirigeait vers le pont qui a été contruit au prix de notre sang". Le prince rappelait tout ce que „l'ennemi de la Sainte Croix" avait perpétré aux dépens du pays, dès le moment où Bogdan, fils d'Étienne avait admis le payement d'un tribut: les milliers d'habitants traînés en esclavage, les outrages éhontés, les efforts d'amener les princes et les boïars à la foi de l'Islam, les impôts accrus et sans cesse renouvelés. Il faut donc s'unir au Tzar, comme ses compagnons d'armes, „et se rendre aussitôt du côté du Danube pour arrêter l'assaut de la tyrannie et de l'invasion des Turcs". „Tous ceux qui portent le nom de chrétien" doivent le faire sans retard, sous peine de confiscation des biens, car il faut mettre sur pied une armée de 10 000 hommes. Le 15 juillet est le dernier terme. Celui qui restera encore dans la clientèle ottomane sera même puni de mort. Et un manifeste, un „universel", était mentionné, qui promettait à la Moldavie libérée les forteresses qu'elle avait perdues[17].

Bientôt Chérémétev lui-même passa le Dniester à Rachcov, ayant dans sa suite Dolgorouki et le Ragusan Sabbas, qui avait négocié la révolte des Yougo-slaves; il conduisait une armée de 15 000 hommes. À son passage par la Bessarabie, les „mazils" de cette contrée vinrent lui offrir leurs services. Le 6/17 juin, Cantemir, accompagné par Lucas et Neculce, venait rencontrer le général moscovite et lui offrir un cheval arabe. D'autres troupes suivirent,

avec le général Janus. Et, avant que son allié moldave eût pu soupçonner l'approche de ce redoutable potentat, Pierre lui-même, conduit par les Moldaves Savin Zmucilă et Paul Rugină, se présentait aux barrières de Jassy. À peine le Métropolite Gédéon eut-il le temps d'accourir pour asperger d'eau bénite celui qui arrivait au nom du Christ libérateur.

Le Tzar se rendit aussitôt au Palais, où, un peu plus tard, la princesse Cassandre, fille de Şerban Cantacuzène, fit les honneurs de ses appartements à Catherine, la compagne de Pierre. Il visita le bain turc, d'ancienne fondation, datant de la fin du seizième siècle. Au retour, il trouva Cantemir au bas de l'escalier. Ayant reçu de sa part le baise-main, il ne se borna pas à lui rendre le baiser, sur le front, mais il lui montra dans un seul geste sa puissance personnelle et politique, le levant en l'air d'une seule main.

Le lendemain, Pierre, accompagné de trois officiers seulement, visita les églises de Jassy, étant reçu au son des cloches, au milieu d'une grande affluence de peuple. Il déclara reconnaître dans l'édifice de Golia, telle qu'elle était à ce moment, une triple influence: polonaise – c'est-à-dire occidentale –, grecque et russe – nous dirions, d'un seul mot: byzantine. Il y eut ensuite un grand banquet, qui réunit aux princes, au chancelier Golovkine et aux généraux russes: Galitzine, Dolgorouki, Rönne, Weisbach, au secrétaire Chafirov, à Sabbas le Ragusan deux hôtes orientaux, dont l'un envoyé par Brâncoveanu et l'autre qui avait déserté, dans la compagnie de David Corbea, les drapeaux valaques pour s'offrir au Tzar: Constantin Castriote, qui paraissait se rappeler que ce nom avait été celui de l'héroïque Scanderbeg, et Thomas Cantacuzène.

Pour ne pas s'arroger le droit d'occuper la première place, Pierre y installa le chancelier „qui", écrit la chronique moldave, „fut le seul à observer le jeûne prescrit par l'Église". Il exigea que Cantemir prît la place suivante et il n'occupa lui-même que la troisième; pour la seconde fois le prince baisa la main du Tzar, qui l'embrassa paternellement sur le front. Le premier verre fut levé par le Moldave, que sont puissant allié remercia de la même façon. Thomas Cantacuzène et son compagnon valaque se trouvaient à la gauche de Pierre. Ce Souverain daigna verser lui-même dans les verres des boïars ces vins de Cotnari et d'Odobeşti qui étaient la gloire du pays. Dans ses appartements, la princesse festoyait Catherine, „l'Impératrice".

Le lendemain, le Métropolite Gédéon accueillait le Tzar à l'église des Trois Hiérarques, où Pierre se rendit pour faire ses dévotions aux reliques de Sainte Parascève; il refusa d'occuper le siège princier et écouta comme le plus humble des fidèles l'office célébré à son intention. Cantemir vint retrouver son hôte qui s'était dérobé à son attention. Il lui fit passer en revue cette nouvelle armée moldave. Puis ce fut le tour de la Métropole, bâtie par le femme du prince Duca, de Golia, de Saint-Nicolas, – l'église d'Étienne-le-Grand, restaurée, vers 1670, par Antoine Rosetti.

Avant de fêter à son tour ses alliés, dans le camp de Țuțora, sur le Pruth, Pierre voulut arranger enfin ce différend qui avait séparé jusqu'ici le prince, amateur du pouvoir absolu, et ses boïars, qui, se rappelant les anciennes coutumes, en étaient arrivés à rêver de républiques à la mode polonaise. Non seulement Démètre, frère de Michel Racoviță, qui y était naturellement intéressé, mais aussi le vieux Iordaki Rosetti s'opposèrent opiniâtrement à la clause concernant la dynastie. „Dieu seul est éternel", opposa-t-il aux arguments de Golovkine et du Ragusan. Il fut arrêté et dirigé vers Kiev, où il séjourna pendant longtemps comme traître à son prince.

Le banquet pour le second anniversaire de la bataille de Poultava eut lieu au milieu de l'armée; cinquante deux canons accompagnèrent les prières, dites par le Métropolite Gédéon. On s'assit sur le rebord des tranchées. Le Tzar présidait; Cantemir était entre Golovkine et Chérémétev; quinze boïars se trouvaient parmi les invités. On servit du champagne, et les Moldaves s'enivrèrent. Tout le monde dormit à la belle étoile, parmi les tables couvertes encore des restes du festin.

Le lendemain fut publié le traité, sur le contenu duquel on s'était entendu dans le camp. À Jassy même le clergé et la noblesse se rassemblèrent dans la petite église qui se trouvait au dessus de la porte du palais. Cantemir prit place dans son siège princier, ayant à ses côtés le secrétaire Sabbas, qui devait rendre compte à son maître de la cérémonie. Les clauses furent lues une à une et admises par l'assistance.

Pierre était décidé, à ce qu'il paraît, à se diriger vers Focșani, pour exercer une pression irrésistible sur Brâncoveanu, encore chancelant, et lui faire ouvrir le pays à ses armées; d'autant plus que la Moldavie n'était pas en état, ainsi qu'il avait pu le constater, de nourrir sa nombreuse armée, alors que la Valachie avait eu une

récolte normale. Déjà le général Rönne avait été dirigé, dans la compagnie de Cropotov, avec ses Moldaves, et de Thomas Cantacuzène, vers la forteresse de Brăila, qu'il n'arriva cependant à occuper que le 14/25 juillet. Mais le prince valaque, indigné de la faveur dont jouissait ce Cantacuzène qui ambitionnait son Siège, se hâta de retourner à Târgovişte, l'ancienne Capitale du pays, avec la permission des Turcs, auxquels il finit – mais seulement après leur victoire – par livrer ses provisions, qu'il avait d'abord dirigées vers le camp moscovite à Fălciiu[18].

Ceux-ci avaient passé déjà le Danube. Il fallut donc leur livrer bataille dans des circonstances absolument défavorables, sur le rivage du Pruth, à proximité du Boudschac désert et sans eau, sur lequel s'étaient abattues, en plus, les sauterelles.

Déjà les Tatars de l'avant-garde avaient surpris, à la fin du mois de juin, les Moldaves d'Ivanencò et les Valaques du capitaine Iene. En Moldavie même, le boïar Lupu Costachi s'était retranché dans le couvent de Bursuci pour y attendre, et il fallut envoyer Chigheciu pour essayer de l'en déloger. Rencontrant les forces principales du Vizir, le général Janus reçut l'ordre du Tzar de se retirer vers les quartiers de ce prince, à l'embouchure du Pruteț. Démétrius Cantemir prit sur lui de retarder l'avance des ennemis; il avait avec lui 2 000 des siens, un certain nombre de Cosaques du Dniéper et du Don et 4 000 Russes –, forces insuffisantes pour pouvoir être vraiment utiles à l'armée. Un grand nombre parmi ceux qui formaient cette arrière-garde hardie tombèrent sous les coups des Tatars, qui se dispersèrent en pillant à travers cette pauvre Moldavie sans défense.

On s'arrêta, après la réunion avec l'infanterie du général Repnine, pour livrer le combat à Stănileşti, près de la ville de Huşi. Le Tzar lui-même considérait la situation comme désespérée, à cause du dispersement de ses forces et de la supériorité numérique des Turcs, qui disposaient aussi d'une bonne artillerie. Neculce, le conseiller principal de Cantemir, assure qu'il aurait voulu laisser le commandement à Chérémétev et essayer de retourner dans ses États avec „une escorte de deux cents dragons et cent Moldaves", par la Transylvanie et la Hongrie, ce dont l'aurait dissuadé le prince moldave.

Le combat fut, de fait, une défensive de plusieurs jours, avec de grosses pertes au cours de la retraite. Les Moldaves sortaient du camp

fortifié pour provoquer les Tatars et ouvrir la voie; leurs sacrifices fureut énormes, et ils les acceptèrent de bon cœur. Ils amenaient en plus de l'eau et des provisions, des troupeaux de bêtes, à l'armée. Cantemir, qui avait assisté à la victoire de Zenta, remportée par le prince Eugène sur le Sultan recommandait une poussée énergique contre le centre ennemi, représenté par les janissaires. Le général Weidemann l'essaya, mais il tomba au milleu des siens. Même après que les négociations ouvertes par des propositions russes, qui contenaient la cession du pays jusqu'au Danube et des dédommagements pour les dévastations des Tatars, eussent été ouvertes, et dissuada le Tzar de conclure hâtivement cette paix défavorable.

Elle fut cependant acceptée, et Cantemir dut se considérer comme heureux d'avoir pu sauver sa propre personne, que les Turcs réclamaient hautement comme celle d'un traître. Après avoir visité une dernière fois Jassy déjà envahie par des bandes turco-tatares, et y avoir pris, avec sa femme, le „sceptre d'argent du pays" – qui doit se trouver quelque part en Russie –, il alla rejoindre celui qui n'était plus dorénavant son allié politique, mais bien son maâtre et patron.

Le dernier parmi les chefs russes qui évacua la Moldavie fut Rönne, dont la marche se poursuivit par Cernăuţi et Hotin. Une partie des Moldaves avaient accompagné leur prince; d'autres se trouvaient dans l'armée du Tzar. À Galatz les envahisseurs avaient déterré dans l'église de S. Georges le corps du Hetman Mazeppa, dont on voit encore les armes, l'aigle des Cosaques, sur la pierre qui recouvrait jadis ses ossements. À leur suite venait comme administrateur de la province Jean, frère de Nicolas Mavrocordato. Son frère, qui lui succéda bientôt, n'eut pas de répit jusqu'au départ forcé de Charles XII, qui abandonna Bender après le „kalabalik", l'échaufourrée qu'on sait, avec les Tatars et les Turcs, en 1714.

Démétrius Cantemir, escorté par deux cents dragons, fut établi d'abord, „pour l'hiver", à Kharckov, puis au-delà du Dniéper et du pays des Cosaques, dans une place de refuge, une „slobodka" près d'Azov, „ainsi qu'il l'aurait demandé lui-même", d'après le conseil de certains des Moldaves qui connaissaient la place comme étant „commode" [19]. Bien fourni de provisions – „on lui donnait", écrit Neculce, „tant de vivres à lui et à tous les Moldaves qu'ils n'arrivaient pas à les consumer", – il obtint le domaine, composé de treize villages,

du général polonais Szydlowski, avec des étangs, des moulins, des champs fertiles, des troupeaux, des ruches d'abeilles et deux à trois cents serfs pour chaque village, domaine abandonné ensuite à son entourage. Son prestige, assure le même chroniquer, était supérieur à celui de tous les grands de la Cour, qui en étaient arrivés à le haïr. Les Cosaques qui habitaient le pays protestèrent aussi auprès d'Apraxine, gouverneur d'Azov, contre ce nouveau maître, qui aurait désiré former dans cette région de Kharkov comme un nouveau „pays" autonome, colonisé par ses Moldaves. Apraxine lui-même et son collègue Chérémétev s'opposèrent à la réalisation de ce projet, jetant des doutes sur la constance de Cantemir lui-même dans son attachement à la cause chrétienne et objectant les dangeres qui pouvaient résulter de cet établissement d'une nation étrangère, à tendances changeantes, dans le voisinage même d'Azov à peine conquise sur les Turcs. L'ancien prince moldave fut dédommagé par mille „dvors" dans la province même de Moscovie, avec cinquante villages et cinquante mille serfs en dépendant et, en plus, deux belles maisons à Pétersbourg elle-même; six mille roubles devaient servir à l'entretien de la maison princière.

En 1713 sa femme mourut, et il épousa la princesse Anastasie, fille du feld-maréchal Ivan Troubetzkoï. À cette époque il avait été déjà chargé d'organiser l'Académie Impériale de Pétersbourg, d'après le modèle de celle de Berlin, pour laquelle il avait écrit en latin une riche „Description de la Moldavie". Comme Pierre-le-Grand avait entrepris une expédition en Perse, il l'accompagna en qualité de conseiller scientifique; mais il n'eut pas le loisir de rédiger ses notes, comme, du reste, il ne vécut pass assez pour publier sa grande „Chronique des Moldo-Valaques", à laquelle il avait travaillé aussi en Russie. La mort le surprit encore jeune en 1723.

Il avait déjà perdu dans son exil ses fils Pierre et Jean. Un troisième fils, Mathieu, marié à une comtesse, mourut dans les rangs de l'armée en 1771. Constantin, capitaine de la Garde, dont la femme était Anastasie, fille de Démètre Galitzine, s'était déjà éteint en 1747, alors qu'un autre frère, le brigadier Serge, était encore vivant vers 1780. De ses deux filles, Marie († 1720) et Smaragde († 1757), la première avait été demoiselle d'honneur de la Tzarine[20]. Une autre Smaragde, du second mariage († 1761), fut l'épouse de Démètre Mikhaïlovitsch Galitzine.

Mais le plus célèbre de ses enfants et le seul qui hérita de son grand talent d'écrivain, de sa disposition extraordinaire à apprendre les langues étrangères fut Antiochus. Il représenta le Tzar, comme ambassadeur, à Paris et à Londres et prit soin des éditions en langues occidentales de l'ouvrage de son père sur l'Histoire de l'Empire Ottoman. Doué d'un remarquable esprit d'observation il écrivit, d'après les modèles français du dix-septième siècle, des satires d'une haute envergure, dans lesquelles, tout de même, revit la Russie de Pierre-le-Grand et de ses successeurs imédiats, avec tous ses défauts et tous ses ridicules. Il peut être considéré comme le vrai fondateur de la litérature russe moderne, ainsi que Nicolas Milescu fut le premier compilateur d'ouvrages scientifiques en Moscovie.

Thomas Cantacuzène fut plus heureux. Créé général dès son arrivée à Pétersbourg, avec des gages de cinq mille roubles par an, il avait sous ses ordres un certain nombre de villages, correspondant à ceux qu'il avait abandonnés. Puis on lui fit donner en 1718 pour habitation permanente ce bourg de Péréiaslavl, confisqué à la famille rebelle des Mirovitsch, qui avait vu au XVI-e siècle les troupes moldaves de Pârvu, venues pour punir les Cosaques de leurs incursions[21]. Il mourut en 1721. Son fils fut élevé dans les traditions russes et servit, comme beaucoup d'autres rejetons princiers de race étrangère, dans les armées du Tzar; mais il ne survécut pas à son père.

Thomas avait été accompagné dans sa retraite par le frère de sa femme Mathieu Herescu, qui, s'étant marié en Russie, fonda une famille assez bien conne. Son fils fut ce poète, tout aussi polyglotte qu'Antiochus Cantemir, mais ayant un talent inférieur à celui de son compatriote moldave, que la littérature russe connaît sous le nom de Chérascov.

NOTES

1. Silviu Dragomir, **loc. cit.**, p. 28.
2. L'envoyé avait apporté des montres d'or pour le Tzar.
3. Neculce, pp. 267–8.
4. Nicolas Costin, p. 44.
5. Neculce, p. 275; Nicolas Costin, pp. 46–47.
6. Nicolas Costin, p. 48.
7. Neculce, p. 279.

8. Nicolas Costin, p. 53.

9. Neculce, p. 273.

10. Hasdeu, **Archiva istorică**, I, pp. 83–84.

11. Iorga, **Basarabia noastră**, p. 83.

12. Neculce, pp. 304–305.

13. **Polnoé sobranté zakonov**, IV, p. 659; Mitilineu, **œuvr. cité**, p. 74; Sturdza, **œuvr. cité**, p. 15 et suiv.

14. Voy. la chronique d'Amira **Storia del soggiorno di Carlo XII in Turchia,** parue, par nos soins, à Bucarest et à Stockholm en 1905.

15. Neculce, p. 306.

16. Voy. notre mémoire **Charles XII, Pierre-le-Grand et nos pays**, dans les „Annales de l'Académie Roumaine", XXXI.

17. Hurmuzaki, **Supplément** I, VI, IX (pp. 454–455, no. DCXXXI). Dans une forme meilleure, avec traduction, dans le mémoire cité, pp. 100–102, 126–127.

18. **Chronique roumaine** de Radu Greceanu, éd. St. Grecianu, et Neculce, p. 320.

19. Neculce, p. 332.

20. N. Iorga, **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 419–421.

21. Neculce et **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 353–35.

CHAPITRE VIII

Les Roumains et la Russie après Pierre-le-Grand

Les Russes ne devaient revenir au milieu des Roumains que dix-huit ans après le départ précipité de Pierre-le-Grand.

Cette nouvelle expédition russe en Moldavie ne ressembla cependant guère à la première, qui l'avait inspirée. Depuis l'apparition de Pierre à Jassy une nouvelle génération de boïars s'était formée, qui ne se rappelait que trop bien la défaite du Pruth et qui n'espérait pas grande chose d'une intervention chrétienne, après la faillite de tous les projets formés pour leur délivrance, en Orient aussi bien qu'en Occident. Ils cherchaient à s'arranger le mieux possible avec les Turcs, qui paraissaient devoir rester pour toujours leurs maîtres, de par une fatalité que personne n'aurait été en état de briser.

Il n'y avait pas non plus de princes qui fussent capables de reprende l'oeuvre de ce romantique convaincu qui avait été Démétrius Cantemir, mort, du reste, lui-même en exil, avec un sentiment de profonde désillusion et d'abandon définitif. Nicolas Mavrocordato, qui avait eu tant à souffrir à la suite de cette guerre de 1711, n'osait pas même regarder du côté du Pruth, où les „Sarmates" tatars étaient pour lui un continuel objet d'effroi; ce Phanariote timide en fait d'aventures et de guerres était, du reste, comme esprit éclairé, comme traducteur du „Théâtre politique" et comme penseur – il écrivit un „De officiis" grec – convaincu, de son côté, que cet Empire ottoman pourrait durer indéfiniment si seulement la lourde masse résistante était ranimée et conduite par l'intelligence grecque, dont il était un des représentants. Ce ne fut que bien tard, et sous le coup de persécutions malhabiles, que ce Phanar, plus turc dans l'âme que les Turcs eux-mêmes, se convertit, mais seulement en partie, et jamais d'une manière bien sincère, au crédo orthodoxe prêché par la Russie. Et entre Nicolas Mavrocordato, d'un côté, et, de l'autre, son

neveu Grégoire Ghica, ancien drogman de la Porte, sans aucune visée politique et tout prêt à s'enfuir dans le camp ottoman au premier mouvement des troupes russes sur la frontière du Dniester, ou Michel Racoviță, malgré ses relations douteuses avec les ambassadeurs russes de passage par son pays, il n'y avait aucune différence. Un système s'était déjà établi dont ils se trouvaient bien: celui d'une pacifique carrière, bien déterminée, qui faisait passer les fils des nobles familles du Phanar des fonctions d'auxiliaires dans la chancellerie ottomane à celle d'interprètes pour pouvoir ambitionner ensuite, comme suprême honneur, le trône branlant de Moldavie ou de Valachie.

Parmi les vieux boïars il y avait encore les anciens émigrés en Russie, qui ne faisaient pas précisément l'éloge du pays où les avait amenés leur mauvaise fortune. Ces dignitaires fastueux de la Couronne moldave au prestige jadis royal, ces riches propriétaires disposant de dizaines de villages, ces seigneurs fiers, habitués à dire la vérité comme représentants immuables du pays devant les Voévodes qui se succédaient rapidement, s'étaient sentis bien diminués dans les places de refuge où on les avait confinés, „encasernés", pour ainsi dire, sous la double surveillance de leur prince exilé, aigri par le malheur, et des officiers mêmes du Tzar, qui ne ménageaient pas leurs habitudes et leurs caprices. Ils se rappelaient le refus qui avait été opposé à leur demande de rester à Kiev „pour pouvoir revenir dans notre patrie", de leur voyage à Kharkov sous l'aspect des prisonniers de guerre, de leur vie médiocre, continuellement torturée par la passion douloureuse du retour, de leur libération tardive, sous la pression des Turcs, les anciens maîtres [1]. Certains d'entre eux, comme Sandu Sturdza, comme le Vestiaire Luca, ancien négociateur du traité avec le Tzar, étaient revenus depuis longtemps à leurs foyers. Ceux qui restèrent encore en Russie étaient considérés comme perdus pour leur patrie: un Abăza, qui figurait parmi les riches boïars moldaves, échoua au cloître de Petscherca, d'où il envoyait des lettres qui nous ont été conservées. Dans les souvenirs de Neculce, la Moscovie, où'il prétendait avoir souffert de l'„infidélité" de ses connaissances, on voit qu'il n'y avait pas decouvert un milieu social correspondant à ses goûts plus raffinés et surtout qu'il n'y avait pas trouvé la liberté de ses mouvements, l'oucaze étant nécessaire pour tout déplacement, difficilement accordé, et la grande Cour, fréquentée par de nombreux dignitaires

et conseillers qu'il avait rêvée – „il n'y a pas même ce qu'on trouve dans notre pays" – mais bien une grande armée, qui englobait les fils des nobles aussi, auxquels n'était ouverte aucune autre carrière, de droit héréditaire[2].

La Moldavie venait de traverser toute une crise provoquée par les révoltes des Tatars, puis par leur lent envahissement de territoire du côté de la Bessarabie méridionale. Le prince Grégoire Ghica avait imposé, grâce à son influence auprès les Turcs, une convention favorable au pays qui regagnait une partie de ses frontières usurpées. Personne ne rêvait de révolutions et la domination turque avait paru procurer même un avantage, lorsque la nouvelle guerre russo-turque éclata.

Elle fut portée d'abord sur un autre champ de bataille; il s'agissait de la conquête de cette Crimée elle-même, d'où venait le danger perpétuel et les fréquentes incursions pillardes. Azov, perdue par le traité de Fălciiu en 1711, devait être reconquise pour rouvrir la Mer Noire aux vaisseaux du Tzar. Ceci paraissait devoir être le seul but de l'intervention russe dans une guerre qui, continuant celles de 1683 et de 1716, devint avant tout un chapitre de la pénétration autrichienne dans la Péninsule Balcanique, où elle briguait ouvertement et hardiment l'héritage de l'ancien Empire byzantin.

C'est seulement après le mauvais succès, – un vrai désastre –, par lequel finit cette expédition de Crimée, que les regards des Russes se tournèrent du côté de la Moldavie. Neculce, le chroniqueur roumain qui avait un intêret spécial pour les choses de la Moscovie, dont il était à peine revenu, assure cependant à deux reprises que les ministres du Tzar demandaient formellement au Vizir, qui venait de passer en Bessarabie, la cession des deux Principautés jusqu'au Danube. Et il joute même: „Le Vizir aurait accordé peut-être cette frontière du Danube, ainsi que l'exigeaient les Moscovites, mais les janissaires ne voulaient pas l'admettre[3]".

Les négociations qui s'étaient poursuivies à Nimirov, dans l'ancienne „Ucraine moldave", et au cours desquelles Ghica lui-même avait rempli les fonctions de méditateur servant les intérêts des Turcs, ses maîtres – il essaya même, par son envoyé, le burgrave de Soroca, Pierre Duca, de rompre l'alliance russo-autrichienne, amenant le Tzar à une paix séparée, – n'aboutirent pas cependant[4]. Le général Münnich essaya alors, en 1739, d'une nouvelle expédition,

qui, dirigée à travers la Moldavie, ne menaçait plus seulement les Tatars, mais les Turcs eux-mêmes.

En 1738 déjà les troupes du général étaient arrivées jusqu'à Rachcov, ancien apanage de la fille de Basile Lupu. Elles ne passèrent pas encore le Dniester, et les Moldaves rassemblèrent, suivant l'ordre du Sultan, les munitions qu'avait abandonnées l'armée dans sa retraite. Au printemps, Münnich parut de nouveau à cette frontière, avec une armée importante. Le séraskier turc chercha vainement à empêcher l'invasion; dans plusieurs rencontres, les Turcs furent battus à plate couture. Le 19 août a. st. les Russes entraient dans cette forteresse de Hotin qui avait été arrachée à la Moldavie, sous le prétexte d'une expédition contre la Pologne, en 1713; la nouvelle forteresse, élevée dans le voisinage immédiat du splendide ancien château moldave, datant de l'époque de Pierre Rareş, qui mire encore ses hautes murailles, où la brique encadre de grosses pierres, dans l'eau du Dniester, n'avait pas été en état de résister à la puissante artillerie de l'ennemi. Le Pacha Koltschak, qui avait fait la réédition de Hotin, se trouvait parmi les prisonniers.

Grégoire Ghica se retira devant l'armée russe; il évacua Jassy elle-même, y laissant deux lieutenants, dont l'un était un Cantacuzène, Iordaki, de Deleni, et l'autre ce Sandu Sturdza qui avait accompagné, dans sa jeunesse, jusqu'à Kiev au moins, Démétrius Cantemir. De l'autre côté, dans l'avant-garde de Münnich, se trouvaient les deux fils d'Antiochus, frère de Démètre: Constantin, brigadier, et Dumitraşco, major, qui rêvaient peut-être de se voir replacés sur ce trône moldave qui avait été occupé tout à tour par leurs ancêtres, leur père et leur oncle paternel. Les quatre fils, déjà mentionés, de Démétrius: Mathieu, Constantin, Şerban et Antiochus, étaient encore en bas âge [5]. Il faut dire aussi que Pétersbourg abritait même un prétendant à la couronne valaque, Constantin Cantacuzène, mari d'Anne Chérémétev; son père, le prince Étienne, avait été exécuté par les Turcs en 1716, et Radu, frère de Constantin, avait servi la Maison d'Autriche, qu'il se disposait à trahir un profit du roi de Prusse.

Le 2 septembre a. st., Constantin Cantemir, à la tête de ses troupes légères, occupait Jassy. „Et le Métropolite" – Antoine, favorable aux chrétiens, qu'il accompagna, du reste, comme jadis son prédécesseur Dosithée, dans leur retraite, – „et les caïmacams

(lieutenants du prince) et d'autres boïars qui étaient présents sortirent à a sa rencontre, avec des moines et des marchands, hors de la ville, du côté du faubourg valaque, vers la colline de Copou, et lui présentèrent les clefs du pays *(sic)* et les drapeaux des soldats indigènes; et ils se rencontrèrent joyeusement, et l'armée traversa la ville de Jassy, étant conduite par les boïars jusqu'au couvent de Frumoasa, où elle prit ses logements[6]."

Le lendemain, Münnich lui-même arrivait avec dix mille hommes, et il prit ses quartiers dans le palais même des princes, où il invitait aux repas arrosés de „doux vin hongrois" les chefs du pays. Les lieutenants princiers furent confirmés dans leurs fonctions, avec le titre nouveau de „grands sénateurs". Ils avaient dû signer au nom du pays un traité qui le soumettait à la Russie, interdisant toutes relations avec ses ennmis. La Moldavie prenait de lourds engagements: entretenir une armée de 20 000 hommes pendant l'hiver entier, et à savoir dans les villes; fournir 3 000 ouvriers pour la réparation des forteresses et le creusement des tranchées dont avait été entourée la Capitale même; fournir ce qui sera nécessaire aux hôpitaux militaires; répondre sans retard une somme de quatre-vingt-dix bourses d'argent, à 1 200 ducats la bourse, et continuer à servir annuellement un tribut de cent bourses. Les boïars avaient accepté, en outre, bien volontiers – s'ils ne l'avaient pas proposée eux-mêmes – la proscription contre Grégoire Ghica et les siens, s'ils ne reviendront pas dans le laps d'une année; puis l'expulsion pour toujours de tout Grec de nation, sauf les marchands; la livraison de tout ce qui appartenait aux Turcs ou aux Grecs. Ils s'engageaient à servir sous les drapeaux du Tzar, sans être épargnés des charges fiscales; les dignitaires seuls étaient exemptés du devoir militaire. On leur promettait en échange de ne pas leur imposer de fonctionnaires russes[7].

Dimitraşco Cantemir poursuivit le prince fuyard de cette Moldavie conquise jusqu'à Focşani, qu'il pilla sans scrupules, et il alla même au monastère fondé par sa famille, Mira, pour se saisir de la personne d'un évêque de Sidé – qui devait être bientôt le seul Grec dans la série des évêques moldaves –, Nicéphore. Son frère Constantin travaillait en même temps du côté de Huşi. Le Hetman des Cosaques passa en Valachie jusqu'au bourg de Câmpina, pour prendre ensuite la voie de Hongrie. Au mois d'octobre, le 13/24, Jassy

fut évacuée, non sans avoir été dévastée, les caïmacams ayant été menés sous bonne garde dans le camp de Münnich. Car la paix venait d'être conclue, par la médiation française.

Münnich ne sut guère garder la discipline parmi ses troupes qui se retiraient. Le plus grand nombre des habitants, dans les districts limitrophes, furent pris et menés en esclavage, selon la coutume des Tatars. Les Cosaques, de leur côté, rentrant en Moldavie par le défilé de l'Oituz, se livrèrent à un pillage en règle, et ils durent être escortés jusqu'aux frontières par des troupes turques. Hotin fut gardée encore quelque temps, et Ghica, revenu à Jassy, réussit à en prendre possession; il garda la forteresse jusqu'à ce qu'une nouvelle usurpation y rétablit les janissaires.

Le Métropolite Antoine, quittant définitivement le pays, passa par Kiev pour se rendre d'abord à Tschernigov, un des anciens centres des Cosaques, puis à Bilgorode, en Moscovie. Il ne se soucia guerre, dans l'accomplissement de ses fonctions épiscopales, de l'excommunication qu'avait lancée solennellement contre lui le Patriarche de Constantinople, pressé par le prince de Moldavie.

Quant aux fils d'Antiochus Cantemir, qui avaient espéré un moment pouvoir regagner le trône moldave, Constantin, qui avait épousé en second mariage Nathalie Golovine, puis, après sa mort, Sophie Passicov, mourut comme général en 1776; dès 1758 son frère Dimitraşco, second-major, avait fini ses jours; un autre frère, Jean, s'était établi dans le pays d'origine de sa famille. De cette branche des Cantemir il n'y avait plus en Russie qu'un troisième Démétrius, fils du général Constantin[8].

Il en resta aussi certaines relations religieuses. En dehors d'Antoine, devenu évêque russe, du neveu de Dosithée qui fut son collègue dans cette hiérarchie étrangère, des relations très étroites furent établies à cette époque même entre le Siège de Roman, sous l'évêque Pacôme (mort à Kiev, en 1724) et la Russie religieuse, où florissait à ce moment un mouvement ascétique qui produisit toute une littérature nouvelle, dont St. Démètre de Rostov fut le principal représentant. Près de l'ancien monastère de Neamţ un hermitage fut fondé, qui était conduit d'après les normes habituelles en Russie, la maison de Pocrov, qui eut ses jours d'activité et de réputation.

Pendant trente ans il n'y eut plus guère de relations entre les Roumains et les Russes, ce qui montre bien le caractère exclusivement politique et purement accidentel des contacts de 1711

et de 1739, qui ont fait cependant parler si abondamment l'histoire. Il n'y avait encore, de la part de ces derniers, aucune tendance impérieuse vers le Bosphore: on était content d'avoir la possession d'Azov, récupérée, et la possibilité d'envoyer de vaisseaux, de guerre et de commerce, dans les eaux de la Mer Noire; l'attention se portait, sous les Impératrices Anne et Élisabeth, sur d'autres objets que le partage nécessaire et prochain de l'Empire ottoman en décadence. Quant aux Roumains, ils s'étaient habitués au régime phanariote, qui, tout de même, malgré les lourdes exigeances continuelles des Turcs, tâchait de se mettre en règle avec les anciennes coutumes et témoignait d'un profond respect craintif envers la classe dominante des boïars.

Ni en Russie, ni en Moldavie on ne trouve aucun mémoire, aucune proposition tendant à rappeler ces moments passagers qui avaient été l'apparition de Pierre-le-Grand ou de Münich sur la terre roumaine. Les membres d'une seule et même famille vivant d'un côté et de l'autre du Dniester se séparaient au point de n'avoir plus aucune correspondance entre eux, et un Catacuzène, un Cantemir, un Herescu, un Duca revenant des États du Tzar auraient été cosidérés par les siens presque comme un étranger.

Il y avait cependant d'autres Roumains, vivant dans des circonstances bien différentes, sujets à un vrai esclavage, non seulement à cause de leur nationalité, mais à cause de leur croyance religieuse même, cette „ancienne foi" de l'orthodoxie qui devait les rendre sympathiques aux Russes. Dans leur dégradation sociale, dans leur exclusion politique, dans la coercition brutale qu'ils subissaient pour se maintenir, dans cette forme hybride de l'Union avec l'Église romaine qui leur avait été imposée *manu militari* par les Impériaux autrichiens, au moment même où ils avaient occupé, avec les Jésuites dans leurs bagages, ce pays de Transylvanie, ils cherchaient de toute la force de leur désespoir un appui, que ces Phanariotes de Jassy et de Bucarest auraient craint de leur accorder même si leur propre situation avait été mieux affermie.

Cet appui leur fut indiqué par leurs coreligionnaires les Serbes, qui, nouveaux colonistes au caractère militaire, défenseurs appréciés des frontières, jouissaient, dans leurs privilèges étendus, d'une liberté religieuse absolue et même d'une autonomie dans l'organisation hiérarchique de leur orthodoxie traditionnelle. Serbes et Roumains

vivaient ensemble dans le Banat, délivré en 1718 de la domination turque; ils étaient soumis assez souvent à l'autorité du même évêque, qui était ordinairement un Serbe. De l'autre côté de la rivière du Maros, vers Gross-Wadein, l'Oradea-Mare des Roumains, des évêques vagabonds de même nation faisaient une concurrence victorieuse aux chefs unis reconnus par la Couronne, et, lorsqu'on dut se résoudre enfin à créer un vicariat national uni pour les seuls Roumains, l'agitation serbe n'en continua pas moins contre ce vicaire lui-même. Les Serbes, forts de leurs droits intangibles. n'hésitèrent pas à nouer des relations avec les Roumains de Transylvanie aussi et, alors que les délégues de l'église de Saint Nicolas de Braşov se rendaient devant le Métropolite slave qu'ils préféraient à l'évêque roumain uni, au rénégat religieux et à l'usurpateur, un évêque serbe, celui de Crouchédol, Nicanor Mélentiévitsch, venait presqu'-officiellement visiter cette Église restée fidèle à la foi des ancêtres.

Or, les Serbes continuaient à maintenir la tradition de Georges Brancovitsch, qui était l'orientation vers la ville sacrée de Moscou, résidence de l'Empereur chrétien de l'Orient. Cet Empereur leur envoyait des subsides pour leurs Sièges épiscopaux et leurs monastères, et un maître d'école venu de Moscou avait posé les fondements de cette école „slavone“ ou „slavono-serbe“ qui devait créer aussi une langue littéraire propre pour la nation, alors que l'Autriche entendait la soumettre seulement à cette culture germanique qu'elle représentait en Orient. Lorsque l'œuvre de propagande religieuse arriva à être par trop gênante, un assez grand nombre de ces soldats à titre héréditaire quittèrent les confins de la Hongrie pour aller chercher en Russie même d'autres domiciles, où leur confession aurait été celle des autres habitants et où l'État même se posait comme but principal de la représenter et de l'étendre. De ce mouvement résulta, sur les territoires restés déserts à la suite des longues guerres, la Nouvelle Serbie du Dniéper, avec de vrais nouveaux Cosaques de provenance yougoslave. Les députés religieux de la Serbie autrichienne fréquentaient sans cesse cette Cour impériale russe, à laquelle ils présentaient leurs doléances et dont ils attendaient même une délivrance prochaine. Car il ne faut pas oublier qu'on a attribué à Pierre-le-Grand lui-même l'intention de se tourner, après en avoir fini avec les Turcs, vers la Transylvanie et la Hongrie

même pour réaliser le grand État orthodoxe, réédition de Byzance, dont plus d'un lettré russe rêvait dans ses pensées d'avenir[9].

Déjà vers 1700 les habitants orthodoxes d'Hermannstadt-Sibiu, dont les Autrichiens firent la Capitale de la Transylvanie, s'étaient adressés au Tzar pour pouvoir bâtir une église de leur confession. Les voyages en Russie des prêtres de l'église de Brașov continuaient. Un de ces prêtres, Eustatius, qui se faisait nommer, selon le coutume russe, Vassiliévitsch, laissa dans la Capitale russe, la „Stolitza", ainsi que la nommaient ordinairement les Roumains, son fils pour y apprendre le slavon, et ce jeune écolier devint un des premiers codificateurs de la langue roumaine, tout en étant l'organisateur, après 1760, de l'enseignement roumain dans les centres orthodoxes, Démètre Eustatiévitsch, – le premier parmi les Roumains, si on ne compte pas Udriște Năsturel, qui reçut une éducation exclusivement russe. On a de lui aussi des traductions de différents ouvrages. Le vieux prêtre avait rapporté les dons habituels, qui permirent de réparer et d'agrandir son église, ainsi que le fait voir l'inscription nouvelle du frontispice, qui porte le nom de la Tzarine Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand.

Mais après 1740 on ne se borne plus à demander seulement de l'argent, des livres et des parements d'église. Le troisième des évêques roumains unis fut un tempérament hardi et chaleureux, prêt à aller jusqu'au martyre pour défendre ce qu'il savait bien être son droit et son devoir. Jean Innocent Micu, dit Klein, simple fils de serf, s'érigea en représentant de sa nation entière et il rappela énergiquement, sans discontinuer, aux fonctionnaires dénués d'initiative et surtout à la Cour de Vienne elle-même la principale condition, parmi celles dont on avait fait dépendre cette réunion des Roumains à l'Église catholique: l'égalisation politique et sociale avec les autres habitants de cette Transylvanie dont ils n'étaient pas seulement les habitants les plus nombreux, les plus laborieux et les plus dévoués, mais aussi les plus anciens. Bafoué, empêché de parler, menacé par ses adversaires nationaux, il allait être arrêté à Vienne, où il s'était rendu sans ordre, lorsqu'il se dirigea vers Rome, où il ne trouva ni justice, ni même entretien, mais seulement un abri pour sa vie brisée, qui se prolongea encore, opiniâtre, au milieu de toute espèce de misères et de souffrances, pendant vingt ans.

Sa disparition fut le signal d'un immense mouvement d'indignation de la part des paysans roumains, qui demandaient „leur évêque“. Un moine bosniaque, Bessarion Saraï, traversa la province, acclamé comme un saint par ces pauvres gens, qui ne comprenaient pas un seul mot à sa propagande rustique d'illettré. Radu ou Rodolphe Cantacuzène avait fait venir de Russie son frère Constantin, et ils avaient machiné, avec le Patriarche serbe lui-même, un grand complot destiné à rendre à l'orthodoxie son ancienne valeur politique, et non seulement dans les États du Sultan païen, mais aussi dans ceux de l'Empereur catholique. Seraï fut arrête et disparut. Constantin Cantacuzène, moins avisé que son frère à l'heure où le complot fut découvert, entra dans la prison d'État de Gratz, avec son secrétaire, le petit boïar Vlad Boțulescu de Mălăiești, qui avait été d'abord celui de l'Église métropolitaine serbe. D'autres mécontents échappèrent aux agents de l'Autriche, et parmi eux ce Nicolas Balomir, un clerc influent, qui avait revêtu, des dignités importantes, ou ce prêtre Jean d'Aciliu, ce Nicodème de Belgrade, qu'on retrouve en Russie à ce moment décisif pour le sort de l'Église roumaine orthodoxe en Transylvanie.

Des pétitions venant de cette province demandaient à ce puissant protecteur tout indiqué la nomination d'un évêque serbe pour les orthodoxes roumains; il s'agissait peut-être déjà de Geannadius Vassiliévitsch, exarque de Slavonie. Une intervention russe à Vienne ne manqua pas d'effet, au moment où les deux Cours étaient intimement alliées. Le décret autrichien du 7 novembre 1750, confirmé le 11 décembre suivant, était une leçon de tolérance faite aux autorités persécutrices: il prometait une nouvelle délimitation officielle entre les territoires qui revenaient aux deux hiérarchies, mais ne créait rien en principe, car il reconnaissait seulement l'existence des Églises non unies de Sibiu, de Brașov et de Făgăraș (Fogaras), sans rien décider sur le point, capital, de la fondation d'un nouvel évêché orthodoxe.

Ce qui signifiait que les masses populaires, profondément mécontentes et agitées sans cesse par les Serbes, allaient continuer ces troubles qui exaspéraient l'officialité autrichienne et terrorisaient dans leurs châteaux les nobles hongrois, propriétaires de ces serfs. Ce fut en vain que la Cour déclara nettement, en 1756, que les Serbes n'ont rien à voir en Transylvanie, leurs privilèges ne touchant pas

cette province; le Métropolite Nénadovitsch ne se donna pas pour battu; il persista dans sa lutte opiniâtre, qui ne réussit qu'à délivrer ces „vieux croyants" roumains d'un joug sans les soumettre cependant à un autre. Au commencement de la guerre de Sept ans, où rien n'était plus redouté que de nouveaux troubles populaires, il menaça hardiment d'une émigration générale en Russie.

De nouveau, d'après le conseil du prêtre Jean – maintenant Ivan Abramovitsch, – revenu dans sa patrie, l'évêque serbe fut demandé formellement, par écrit, en 1758, à l'Impératrice Élisabeth, patronne de l'orthodoxie; cette fois cependant on ne plaidait plus seulement en faveur de l'hiérarchie serbe: le nouveau chef religieux devait être nommé par la Tzarine elle-même et dépendre aussi du synode russe. Comme témoignage de leur reconnaissance, les pétitionnaires s'offraient à fournir à la Russie un régiment de hussards de leur race[10]. Cette pétition fut saisie par les Serbes et présentée à la Cour de Vienne, et, bien que celle-ci fût décidée à maintenir une certaine tollérance et même à accorder aux Roumains non-unis un évêque „autonome" la révolte des paysans se ralluma, en 1759, avec une violence extraordinaire, sous la conduite d'un chef audacieux, le prêtre Sophronius, du village de Cioara, qui arriva à être un véritable prince révolutionnaire de sa nation.

Il fallut bien procéder, dès 1761, en même temps que les troupes intervenaient enfin énergiquement pour rétablir l'ordre, à l'installation de cet évêque depuis longtemps promis. Ce fut le Serbe Denis Novakovitsch, qui avait administré jusqu'alors ce bizarre diocèse serbe de Hongrie qui réunissait les „Ratz" de Bude et les colonistes des „champs de Mohács". Mais, comme des mesures avaient été prises contre Sophronius, trop dangereux pour jouir de la grâce qu'on lui avait accordée au commencement, l'irritation des paysans continua. Des lettres mytérieuses venues de la part de cet apôtre, qui s'était réfugié en Valachie, l'entretenaient, le transformant même dans une vraie révolte sociale, puisqu'il était question de détruire le servage maudit[11]. Des relations secrètes se poursuivaient entre les paysans et ces exilés qui s'étaient établis dans le pays roumain voisin, sans rompre les anciennes attaches avec la Russie de quelques-uns parmis eux.

En 1768 un appel révolutionnaire était distribué par les villes et les villages de Transylvanie, au nom de l'orthodoxie persécutée;

l'histoire de l'Union y était présentée avec une passion vengeresse, et la figure même du martyre Klein n'était pas épargnée, comme étant, tout de même, pour l'agitateur, inséparable de cette Union profane, qu'on abhorrait. On affirmait hautement les anciennes relations hiérachiques avec les Principautés, et n'oubliait pas non plus le chapitre des combats du bon „prophète" Sophronius. Mais, en ce qui concerne l'avenir, il ne peut y avoir qu'un unique espoir. Déjà dans la Pologne, où les orthodoxes s'efforcent de secouer le joug catholique, „brillent les sabres", libérateurs des Ruses. „Le repas" sera consumé là-bas, et plus tard les mêmes viendront prendre leur „collation du soir" dans cette Transylvanie opprimée [12].

Et cette pièce jugée comme digne d'être conservée par un prêtre roumain du Banat, Michel Popovici, qui vint à son tour admirer les splendeurs de la „Stolitza", avec ses parades militaires, sa Cour imposante, ses statues et ses musées, choses absolument nouvelles pour ce visiteur, qui s'empressa de les mettre par écrit [13].

Il faut attribuer sans doute à ce grand mouvement religieux sincère l'intervention russe en Pologne sous la nouvelle Impératrice Catherine II. Et, si, provoquant une conflit avec la Turquie, que *le parti de la guerre à Constantinople, avait été le seul à désirer*, il eut des conséquences extrêmement importantes pour les Principautés elles-mêmes, il faut l'attribuer à ces moines réfugiés de Transylvanie, à ces exilés aigris par la perséction. Un certain Damascène était hégoumène d'Argeş lorsque la guerre éclata, et on le vit à la tête des troupes russes qui entrèrent à Bucarest; à Vieroş, près de Piteşti, le supérior était Sophronius lui-même. *Pour la seconde fois ce fut donc par les souffrances, la révolte et les espérances de la Transylvanie que la Russie combattante entrait en relations avec les pays roumains du Danube.*

Personne dans les Principautés mêmes n'avait demandé l'appui de la Tzarine. Les princes phanariotes du moment étaient parmi les meilleurs, et ils étaient animés des idées de la „philosophie" philantropique et réformatrice de l'Occident. Les deux Callimachi, Jean et son fils, Grégoire, Moldaves d'origine, furent des maîtres modestes et doux; leur contemporain Grégoire Alexandre Ghica avait des visées supérieures en ce qui concerne l'administration. Si, dès le commencement de la guerre, il y eut néanmoins un „parti russe" à Jassy et à Bucarest, la Russie elle-même l'avait créé, prévoyant une guerre fatale.

Il faut tenir compte du fait que ce major Nazaire Karazine qui devait occuper Bucarest sans combat avait paru en Valachie quelques mois auparavant et qu'il avait visité l'hégoumène d'Argeş, auprès duquel il resta, feignant d'être malade, pendant longtemps; l'hégoumène fut, d'après le propre témoignage de la Chronique des Cantacuzène, celui qui lui recommanda de ne s'adresser à nul autre qu'aux chefs de la famille à ce moment, Pârvu, Grand-Ban, et Michel, Trésorier. Le prince Alexandre Ghica, le jeune petit-fils de Grégoire II fit venir à Bucarest cet émisaire, dont il avait découvert les menées, et le sauva de la poursuite des Turcs. Ce fut à ce dernier moment, avant de partir, que le major eut une entrevue avec Pârvu, qu'il réussit à gagner et auquel il confia des manifestes imprimés, qui devaient être distribués aux Serbes et aux Bulgares. Ceci arriva au commencement du printemps de l'année 1768.

La guerre éclata bientôt, et Grégoire Ghica III vint remplacer son jeune et inexpérient neveu. Il confia la charge de chef de la milice à Pârvu Cantacuzène, ce qui donnait à ce dernier le moyen d'être encore plus utile aux Russes. Travesti en moine, Karazine était de nouveau revenu à Argeş, et il alla avec l'hégoumène porter à Pârvu une lettre de l'Impératrice, datée du 19 janvier a. st. 1769.

Le boïar valaque y était présenté comme celui qui aurait désiré „sauver sa patrie et celle de tous les voisins chrétiens de la maudite sujétion turque". L'idée „slave" avait déjà gagné de l'influence sur les cercles officiels – on avait déjà en roumain des vies de Pierre-le-Grand et même des chroniques russes, non „slavones" [14], – et l'Impératrice parlait donc d'une „nation slavone" dont la délivrance se prépare par la guerre qui vient d'éclater. Pârvu devait conduire dans leurs efforts tous ces orthodoxes, ces „Slavons qui se trouvent sous la domination de la Turquie", gagnant ainsi la reconnaissance de ceux qui lui devront leur salut. Lui envoyant une croix d'or, Catherine lui promettait, si l'entreprise n'aboutissait pas, un asile assuré dans ses États. Le manifeste qui était attaché à cette missive concernait, comme „nations slavones orthodoxes vivant sous la domination turque", les habitants „de la Cara-Valachie, de la Valachie proprement dite, de la Bulgarie, de la Bosnie, de l'Hérzégovine, de la Macédonie, de l'Albanie et d'autres provinces turques". Selon la théorie officielle, toutes ces nations seraient „venues de Russie", – dont leur nom même de „Slavons". *En cette qualité nouvelle, aussi bien qu'en celle d'orthodoxes, on leur demandait, non seulement de*

préparer des provisions, mais d'organiser une insurrection générale[15]. Pârvu répondit, au mois de mai, renseignant, en même temps, le feld-maréchal, Alexandre Galitzine, sur l'état des Turcs et les moyens qu'on pourrait employer pour accomplir l'œuvre de délivrance et insistant sur les excès inouïs commis par des soldats ottomans au milieu des Roumains; plus tard il réunit à ses instantes prières de secours l'intervention par écrit des évêques de la Valachie, qui avaient déjà écrit, en janvier, au prince Repnine à Varsovie. Il indiquait comme une œuvre nécessaire la conquête de Brăila. Il faut signaler que les chefs de l'Église valaque parlaient aussi des espérances formées par „les Bulgares, les Serbes, les nations d'Albanie, de Macédoine, de Thrace et de Grèce“ et faisaient entrevoir une prospérité inouïe pour leur patrie délivrée, digne de devenir alors l'objet d'admiration de l'Europe[16].

En Moldavie, le Métropolite était le seul à entretenir des relations avec le commandant des armées russes Alexandre Galitzine, qui le remerciait, le 21 juillet, pour les souhaits dont il avait accompagné son arrivé sous les murs de Hotin. Une simple lettre, du reste, destinée à l'assurer de ses sympathies personnelles et de la récompense qui attendra son dévouement, sans envoyer aucune proclamation et recommander aucun mouvement. S'il y eut des volontaires moldaves, comme le capitaine Élie de Lăpuşna et la plupart des Arnautes de la garde du prince Grégoire Callimachi, nul ne s'était préoccupé de mettre en branle le mécontenement des habitants contre les extorsions incessantes de leurs maîtres turcs.

Callimachi, dont la fidélité paraissait douteuse et qui, en tout cas, n'avait pas répondu par ses services à l'attente de ces derniers, perdit le trône et dans quelques semaines sa tête était exposée à Constantinople comme celle d'un traître et d'un transgresseur des ordres du Sultan. Dès le mois de juillet le vieux Constantin Mavrocordato, presque aveugle, avait été nommé prince de Moldavie, mais il ne passa que quelques semaines à Jassy. La retraite des Turcs l'amena à Galatz, où il devait recevoir dans un combat cette blessure à la tête, à laquelle il succomba dans sa Capitale même comme prisonnier.

À la suite d'une patrouille de Cosaques commandée par Jean Săcădate, un Roumains de Transylvanie[17], les Russes des généraux Elmpt et Prozorovski entrèrent à Jassy en septembre, reçus par le Métropolite à une grande distance de la ville dont il apportait les

clefs, il avait même imploré leur approche, car les troupes se tenaient encore à Botoşani, pour empêcher les ravages des traînards turcs et tatars. Ce prélat, Gabriel, était le propre oncle du prince Callimachi et ses agissements aussi avaient pu compromettre ce dernier; ancien évêque de Salonique, il avait vècu dans un milieu où rien n'etait au-dessus des intérêts de la foi orthodoxe. Les troupes défilèrent par les rues de Jassy, le sabre au clair, accompagnant les répresentants du pays, qui allèrent aussitôt prêter à la Métropolie le serment à l'Imperatrice et à son héritier, dont l'armée venait „défendre et soutenir la foi chrétienne qui soupire sous le joug des mahométans". Pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'un passage, mais bien d'une prise en possession, les districts durent envoyer des actes en règle, contenant ce même serment prêté par chaque ville et village. Une statistique générale fut ordonnée, le clergé en tête. Des prix fixes furent établis pour les denrées. La garnison de la Capitale, car les deux généraux revinrent dans leurs quartiers, fut confiée d'abord à un polcovnic du nom de Horvat – le nom paraît indiquer un Roumain ou un Slave de Hongrie, – puis au vieux général de Stoffeln, qui succomba, au printemps, à la peste. Le commandement se trouvait à Miroslava, sur une des collines environnantes. L'administration civile était composée, en 1770, du Métropolit, du Vornic Jean Sturdza et d'un des fils de Jean Neculce, Alexandre.

Pour la nouvelle organisation de la Principauté une comission, composée du chef de l'Église moldave et de deux boïars de première classe, devait se présenter devant l'Impératrice elle-même, qui s'était réservé la décision. De fait on envoya à Petersbourg l'évêque de Huşi seulement, Innocent, accompagné des supérieurs de Solca, le chroniquer et compilateur Barthélemy Măzăreanu, et de Moldoviţa, Benoît; les boïars avaient choisi Jean (Ianaki) Millo (Millot), Français d'origine, et Jean Paladi, boïar qui avait fait des études et qui avait des livres latins classiques dans sa bibliotèque. Lupu Balş, dont on avait voulu vénérer le grand âge, s'excusa à cause de la longuer du chemin [18]. Leurs lettres de créance étaient adressées comme à la nouvelle Souveraine du pays, délivré de la servitude des „barbares impies" [19].

A ce moment les troupes russes se trouvaient déjà à Bucarest. On avait commencé d'abord par la formation de détachements de volontaires. Puis des émissaires furent envoyés à Focşani pour avertir les commandants russes que les Turcs se préparent à les attaquer par

surprise. Aussitôt un corps d'expéditions fut improvisé; il contenait seulement 700 volontaires roumains et albanais, soutenus par vingt-quatre Cosaques: le comandant fut Élie le Moldave, aux côtés duquel chevauchait l'hégoumène d'Argeș, cette fois encore principal organisateur du complot; au lieu de drapeaux il y avait deux draps blancs liés à des perches. Pârvu Cantacuzène les accueillit aux sons de toutes les cloches, avec 200 Arnautes de la garde valaque; la population de la ville, dressée dans ce sens par le même, se jeta sur les Turcs présents dans la ville, dont le nombre se serait élevé à 5 000 hommes, mais qui n'attendaient guère cette surprise de la part de leurs fidèles sujets. 300 soldats résistèrent seuls devant le palais du prince pendant toute le nuit; on en trouva soixante sur la place. La résidence princière fut visitée par les envahisseurs et par la foule avide de butin[20]; quant au prince, qui n'avait rien fait pour empêcher ce coup de théâtre, on le „découvrit", d'après sa propre demande, dans le magazin d'un marchand, au khan de Șerban-Vodă. Après quelques jours il fut envoyée au quartier du comte Roumientzov, commandant-suprême; son jeune fils, son frère Mathieu, Alexandre, le fils du prince Jean Mavrocordato – il allait être Voévode lui aussi et finir ses jours en Russie, – le Postelnic Ventura et les deux médecins de la Cour, des Grecs, formaient la suite du prisonnier. Les boïars se hâtèrent de prendre, pour ne pas être compromis dans l'aventure, le chemin qui menait en Transylvanie, chez les Impériaux.

La conduite des affaires restait exclusivement entre les mains de l'aîné des Cantacuzène, qui fut réduit à employer seulement des boïars de seconde et de troisième classe. Damascène et Sophronius ne quittèrent pas non plus Bucarest, où était venu s'établir aussi l'évêque de Buzău. L'évêque de Râmnic, Grégoire, qui avait accompagné jadis de sa recommandation les exilés transylvains qui se rendaient en Russie, faisait partie aussi de ce petit groupe qui avait le courage de soutenir ouvertement la politique de l'orthodoxie.

Quant au Métropolite, qui portait le même nom de Grégoire, il fut mis, le 11 novembre, à la tête de la députation valaque qui devait présenter à Pétersbourg les voeux de la nation; il était assisté de deux prélats, l'un Roumain, l'autre Grec, qui devaient être tour à tour évêques de Râmnic, Césaire et Philarète; les boïars étaient représentés par le descendant du prince Constantin Brâcoveanu, Nicolas, seigneur très riche et d'une grande influence, et par Michel Cantacuzène, frère et, dès le début, complice de Pârvu[21].

Les deux délégations arrivèrent – après avoir visité le général Roumientzov – dans la Capitale russe au mois de mars 1770 (mais Jean Paladi était mort en chemin[22]). Au jour fixé pour leur audience solennelle, le dimanche des Rameaux (28 mars), ils furent amenés au Palais dans quatre voitures de gala, attelées de six chevaux et garnies de laquais en grand uniforme. Le vice-chancelier, comte Panine, originaire des Pagnini de Lucques, les reçut et les fit conduire par le maréchal de la Cour à l'église, où l'Impératrice elle-même assistait au service divin. Suivit la reception dans la salle du trône, Catherine attendant debout ses nouveaux fidèles roumains. D'un côté étaient rangés les ministres et les hauts dignitaires, de l'autre les dames d'honneur. S'étant placés séparément, d'après leur pays d'origine, les délégués s'inclinèrent profondément devant la Souveraine de leur choix, et l'évêque de Huşi, un beau parleur, qui avait discuté avec le prêtre du Banat, soutenant la thèse contraire à l'hiérarchie serbe, présenta les hommages de la Moldavie; le Métropolite valaque suivit avec sa harangue au nom du second pays roumain[23].

De fait, les envoyés étaient chargés de faire connaître toutes les souffrances, les craintes et les espérances de cette nation souvent éprouvée par le malheur. Il était question du danger qui menaçait à cause des forteresses retenues encore par les Turcs, Bender et Brăila, au droit qu'avait la Moldavie à se réannexer le territoire usurpé par les Turcs, des impôts qui pesaient sur les marchands, des abus et des excés dûs „à certains soldats de passage en Moldavie, qui prennent sans aucune forme tout ce qu'ils rencontrent en chemin, bétail et autres choses", plus qu'il ne leur serait nécessaire, des volontaires et des Cosaques qui font que les pauvres doivent quitter leurs chaumières pour s'abriter dans les fôrets; le Métropolite aurait désiré regagner les reliques, emportées de Pologne par son prédécesseur Dosithée, de Saint Jean le Nouveau. Les veuves des boïars demandaient à cette femme qui détenait le pouvoir suprême d'être exemptées de toute servitude envers l'armée libératrice et de pouvoir s'adresser directement, dans leurs besoins au Siège impérial[24].

La mission moldave présenta donc, en dehors du voeu principal, que leur pays „soit compris dans le nombre des autres esclaves et sujets de Sa Majesté"[25], tout un programme politique et social pour l'avenir de cette patrie, à laquelle Catherine II avait daigné faire des promesses sollennelles, par ses lettres du 16 décembre a. st., imprimées ensuite et publiées, en janvier, dans tous les districts. Il

devait y avoir seulement un comité administratif „aristocratique“, composé de douze boïars, dont six auraient à s'occuper des finances; les fonctions de gouverneurs, de juges, de percepteurs d'impôts seraient réservées à cette même classe; les rejetons de la noblesse auraient le droit de se former dans des situations à la Cour; l'élection devrait donner des fonctionnaires pour un an ou pour trois ans; de nouvelles lois seraient rédigées, en tenant compte des institutions impériales de Byzance et des coutumes non écrites du pays; certains des droits des anciens princes: investiture des boïars, perception des droits régaliens, commandement de l'armée, qui sera désormais composée de Russes, passeront au général impérial qui aura sa résidence à Jassy et qui servira d'intermédiaire avec la Cour[26]. On rappelait qu'en dehors de quantités énormes de provisions cette pauvre Moldavie visitée par les Turcs et les Tatars avait déjà donné 4 500 soldats et on ajoutait qu'elle pourrait bien en fournir 12 000 autres et payer de son Trésor 8 000 soldats russes[27].

Quant aux Valaques, ils débutaient par la demande formelle de l'annexion, sans y adjoindre au moins des conditions d'autonomie: „que notre pays soit réuni aux provinces dominées par le très-puissant Empire de Russie et qu'on ne le laisse pas, à la conclusion de la paix, retomber dans la sujétion tyranniques des Agarènes.“ Il y aura tout simplement, à la place de l'anarchie, due aux empiètements des Turcs, „les lois et les établisements de la Russie, sans y rien changer“. Le système des finances et des douanes sera celui de la Russie, tout en conservant pour quelque temps l'ancienne dîme des produits; les couvents garderont leurs propriétés, mais le pays sera soumis sous le rapport religieux à l'autorité du Saint Synode. On se contente, en échange, en ce qui concerne les boïars eux-mêmes, du privilège d'être officiers, dans l'armée de 20 000 hommes qu'ils s'offrent à lever, de fournir la moitié du nombre des juges, d'être allégés du poids écrasant de leurs dettes envers des créanciers pour la plupart étrangers, de conserver leurs privilèges et de jouir de la „grâce impériale“, de garder leurs esclaves tzigans, de pouvoir voyager librement en Russie et, pour le pays, d'avoir des „Académies de sciences, d'arts et de langues“. Comme Pârvu Cantacuzène venait de tomber dans un combat livré aux Turcs près du couvent de Comana, on proposait un comité de gouvernement composé de douze membres, dont quatre auraient la direction suprême, sous le contrôle du général commandant en chef[28]. On ajoutait des dénonciations

passionées contre les „perfides" qui ne doivent pas être admis au service impérial, contre les hégoumènes d'Argeş et de Vieroş, qui „ne gardent pas leur dignité de membres du clergé et s'abaissent à des faits absolument incovenants, rassemblant des volontaires, accroisant leurs bandes et s'en servant pour leurs intérêts particuliers, se vengeant avec acharnement contre leurs ennemis, commetant des injustices dignes des brigands et pillant, au plus grand déshonneur et à la plus grande honte de leur mission comme moines" [29]. Les émissaires s'efforcèrent plus tard de compromettre la personne, dangereuse pour leurs espérances ambitieuses, de celui qui avait été leur prince [30]. Ils auraient désiré – pour se recommander à leurs compatriotes – qu'on confirmât par une proclamation de l'Impératrice le succès de leur mission [31].

Catherine II fit répondre dans ces propres termes: „S. M. l'Impératrice accepte avec sa bienveillance spéciale de Monarque envers la population moldave et valaque, leur soumission et leur serment de fidélité et gracieusement promet à tous les habitants en général et à chacun en particulier, comme à des chrétiens d'une même foi religieuse, de conserver les deux Principautés, la Moldavie et la Valachie, sous tous les rapports, selon leurs anciens établissements. La très-gracieuse Souveraine désire se convaincre que, de leur côté, ils se rendront dignes toujours, conformément à leur devoir, de la protection et de la défense de son sceptre, montrant un zèle fidèle, en remplissant leur serment et en acroissant selon leur moyens restreints les forces de ses armes contre celui qui a violé la paix et est l'ennemi de son Empire et de tous les chrétiens". [32]

Suivit le baise-main de la part des membres de ces deux délégations. Puis, par le moyen du drogman Krouta, qui avait établi les premiers rapports avec le Métropolite moldave, l'Impératrice parla à Michel Cantacuzène, le consolant de la mort de son frère, dont les mérites pour la cause chrétienne seront récompensés, dans la personne du survivant. Les délégués parurent aussi devant le Grand-Duc héritier, âgé de treize ans, qui répéta une formule d'assurances à leur égard.

Les visites aux ministres occupèrent le jour suivant; on visita les deux Tschernichev, Orlov, Bezemski, le Hetman Razoumovski, Panine, le feld-maréchal Galitzine [33]. Les membres du clergé prirent part le 4 avril au service divin dans le monastère de St. Alexandre Newski pour assister ensuite, le lundi des Pâques, à la messe dans

l'église même de la Cour. Ils s'émerveillèrent, le 11 en entendant le bruit du canon qui annonçait l'ouverture de la navigation sur la Néva. Le 15, le prêtre montra à ses collègues les appartements du Palais: les joyaux de la couronne, „ la grande salle qui avait les murs et les portes recouverts de miroirs et les poêles dorés, et une autre salle où on voit le portrait de l'Empereur Pierre et toute la bataille de Poultava et les combats contre les Suédois et plusieurs autres événements qui se sont passés sur le continent, et de même les batailles sur mer, avec la flotte des vaisseaux; tout cela se trouve sur les murs, mais en tissus, et non en peinture, travaillé avec un grand art indicible". Un autre jour, il y eut visite des jardins impériaux et de l'orangerie, où on admira les oiseaux rares et les animaux, ainsi que l'horloge au mécanisme ingénieux et la table qui sert d'elle-même, puis aussi visite de la résidence d'été, de la „Kunstkammer" avec la statue de Pierre-le-Grand et la bibliothèque impériale, de la maison simple du grand Empereur, du monastère bâti par Élisabeth, sa fille, du palais de Péterhof.

Les clercs roumains officièrent aussi dans l'église de Kazan, le jour de la naissance de l'Impératrice; à la réception qui suivit assistait aussi le prince de Valachie prisonnier, qui était traité avec les plus grands égards, étant logé dans un hôtel propre et entretenu aux frais de la Cour[34], et dont le fils avait été reçu dans le corps des cadets; il devait être envoyé ensuite, comme conseiller indigène, sous les dehors de méditateur, à l'armée de Roumientzov. Les hôtes roumains assistèrent à la bénediction de la Néva, au lancement d'un nouveau vaisseau de guerre, muni de soixante-six canons, à l'action de grâces pour la victoire de la flotte russe en Morée. Ghica et l'évêque de Huşi, ainsi que les hégoumènes, furent invités aussi au banquet donné par Catherine le jour du nom de son fils, à la fin de juin. Il y eut une audition musicale, où on chanta en français et en italien –, des jeunes filles, et surtout, écrit le pieux moine de Solca, „une jeune fille qui avait une voix si admirable qu'on ne pourrait pas en faire suffisamment l'éloge." L'été de Pétersbourg avec ses longs jours qu'interrompt à peine une nuit lumineuse, furent aussi un sujet d'admiration pour ces étrangers: „du 15 mai jusqu'au 8 juillet", ajoute le même, „le ciel étant très serein et très pur, on n'observa plus d'étoiles au ciel car, il n'y avait même plus de nuit".

Ce ne fut que dans la seconde moitié de ce mois que partirent les Roumains: d'abord l'évêque avec Millo, puis le prince Ghica, enfin les hégoumènes aussi, que l'Impératrice, d'après l'intervetion des prêtres de la Cour, Tatichtschev et le confesseur Jean, avait comblés de dons pour les monastères[35]. Jusqu'au bout l'influent ministre Panine avait été leur protecteur chaleureux, comme si l'Italien avait découvert dans ces Valaques et Moldaves perdus parmi les sujets slaves du Sultan des lointains frères de race.

Déjà avant leur retour, une victoire avait été gagnée contre les Turcs et les Tatars le 1-er août n. st. à Cartal, près de la place même où Pierre-le-Grand avait subi sa défaite[36], mais les troupes commandées par le boïar Emmanuel Giani, dont on venait de faire un prince de Valachie, menaçaient Bucarest elle-même. Les chefs du parti russe, un Balş, un Vatatzès, l'évêque de Buzău, s'étaient retirés à Jassy avec les troupes du général Zamétine, appelé par Roumientzov pour prendre part à la bataille décisive; un troisième Cantacuzène, Răducanu, combattit, à la tête des volontaires valaques, dans cette bataille. Le vieux boïar Pană Filipescu avait cherché un refuge dans les montagnes; il se réunit à son collègue Nicolas Dudescu pour venir aussi auprès des Russes en Moldavie. Giani fut invité par les adversaires politiques eux-mêmes à prendre possession de la Capitale pour empêcher les excès de la soldatesque ottomane[37].

Mais dans quelques semaines les Russes du général Goudovitsch chassèrent à Craiova ce vassal du Sultan. Le gouvernement des douze boïars, ayant, le 13/25 novembre, à sa tête Michel Cantacuzène, commença aussitôt à fonctionner. De son côté, Răducanu Cantacuzène rassembla tout un régiment de husards volontaires des deux provinces, auxquels il réunit même des Roumains de Transylvanie, et mit à la disposition de Roumientzov ces troupes, qui se distinguèrent par une bravoure extraordinaire, sauvant sous Silistre, en 1773, à un moment de suprême danger, une aile de l'armée russe cernée par l'ennemi et reprenant, en outre, toute l'artilerie perdue[38]. Bientôt, Patiomkine conquit aussi les cinq districts de l'Olténie, établissant dans Craiova une administration de quatre boïars: un Geanogiu, un Prâşcoveanu, vieux boïar prétendant au trône plus tard, qui reçut alors le titre de Grand-Ban, un Argetoianu et un Jianu[39].

Mais on savait déjà pendant l'été de cette même année, 1770, lorsque les délégués n'avaient pas encore quitté Pétersbourg, que le grand projet d'annexion des Principautés avait été abandonné, à cause de la situation générale européenne. Le répresentant de Frédéric II le dit expressément dans son raport du 19 juin: „sans crainte de me compromettre, je crois pouvoir assurer que l'Impératrice n'est nullement intentionnée de faire de la Moldavie et de la Valachie des provinces russiennes. Si elle voudrait les soustraire à la domination turque, *ce serait dans l'intention d'en faire une espèce de Puissance intermédiaire*. Cette princesse a été dans l'idée que le Maison d'Autriche serait intérieurement bien aise de voir, sans qu'il en coûte la moindre peine, diminuer les forces d'un voisin qui lui a été si souvent dangereux et qu'elle ne pouvait pas prendre ombrage de ce médiocre prince qu'on lui substitue“ [40]. Panine assurait même que l'intention d'annexer ces provinces n'avait jamais existé. Celui qui devait jouer ce rôle avait été déjà trouvé et peut-être avait-il contribué par ses conseils à donner ce biais à la politique russe: c'était Grégoire Ghica lui-même, qui espérait plus tard pouvoir réunir à ses possessions, qu'il aurait gouvernées comme prince à vie, les forteresses de Hotin et de Bender, arrachées enfin aux Turcs, avec tout le territoire qui en dépendait [41].

Mais l'Europe politique, l'envieuse Autriche en tête, était déjà intervenue. Toute espèce de projets se croisaient; on parlait même de la cession des deux Principautés à la Pologne pour qu'elle consente à abandonner à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse „ce qui leur convenait“ [42]. Il y aurait eu, dans ce cas, un État unique, autonome, d'après le sytème de la Courlande, dépendant, sous des princes nationaux ou étrangers, feudataires, de la Pologne“ [43]. En faire tout de même „un établissement séparé“, indépendant, était restée la ferme intention de celui qui conduisait alors, exclusivement, la politique russe, le comte Panine [44]. On aurait préféré, à Vienne, qui fit même des ouvertures formelles dans ce sens, en 1771, le prince Henri, frère du roi de Prusse [45].

De son côté, l'Impératrice Catherine croyait être trop engagée pour abandonner complètement, ainsi que le désirerait l'Autriche, les deux pays à leurs anciens maîtres païens. „Le comte de Panin“, écrit l'ambassadeur prussien à Pétersbourg, „m'a déclaré positivement que l'Impératrice s'était fait un principe inébranlable d'honneur et de

religion qu'après avoir eu le bonheur d'enlever ces pays chrétiens au pouvoir mahométan, de ne les jamais remettre à d'autre pouvoir qu'à celui des chrétiens, qu'elle se prêterait à tout accommodement quelconque qu'on pût imaginer pour disposer de ces pays, qu'elle renonçait entièrement pour elle-même, mais qu'il n'y aurait que la force qui pût l'obliger à les rendre aux Turcs" [46]. Sa parole était formellement engagée, et il lui était impossible d'y manquer.

Il fallut cependant se rendre. L'Autriche menaçait d'une guerre, et il y avait des personnes en Russie qui estimaient que, s'il fallait abandonner aux Turcs les Principautés, on devrait s'en dédommager en prenant dans un avenir plus lointain, de concert avec la Porte elle-même, aux Habsbourg „la Transylvanie et les provinces voisines", Banat, Marmoros, les anciens, „comtés extérieurs" [47]. La Pologne paya cette fois; Catherine y chercha les compensations que l'Autriche et la Prusse lui avaient proposées. Bien que les combats continuassent en Valachie, où un prince Cantemir combattait dans les rangs des Russes [48], l'idée d'un congrès avait été déjà acceptée (il fut question d'abord de choisir Jassy, puis Ismaïl et même Bucarest, et Giurgiu comme siège des délibérations). On allait y discuter seulement: „l'amnistie pour les habitants, le libre exercice de la religion grecque, les intérêts des familles Cantacuzène et Ghica, enfin l'échange de Bender" [49]. Panine pensait qu'on pourrait transporter en Russie la population roumaine entière pour ne pas l'exposer à la vengeance des Turcs [50].

Le 7 août les séances du congrès s'ouvrirent à Focşani. On imagine bien les inquiétudes des boïars sur l'avenir de leur patrie, qu'ils croyaient déjà gagnée à la chrétienté par l'annexion à la Russie. Jusqu'ici ils n'avaient pas osé rêver de cette indépendance, qu'ils ne croyaient pas possible et qui ne leur avait été présentée devant les yeux par aucune création nationale nouvelle et par aucune résurrection des formes nationales annexées par le conquête turque. Maintenant il fallait bien se garantir contre les répressions de l'avenir par toute une série de clauses introduites dans le traité même qui devait restituer leurs pays aux Turcs ou dans le privilège spécial dont le Sultan aurait été contraint d'accompagner cette paix elle-même.

S'étant entendu avec les commandants russes, ces boïars nommèrent leurs délégués pour fournir aux plénipotentiaires de l'Impératrice et aux diplomates médiateurs l'information dont ils auraient besoin. Les Valaques choisirent Michel Cantacuzène et le

vieux Dudescu. Leur collègue Jean Văcărescu, qui avait fait des études sur le dévéloppement de l'Empire turc et avait été même admis à pénétrer dans les Archives de Constantinople, leur communiqua des actes formels, qu'il prétendait y avoir découverts, mais qui provenaient de sa propre fabrication, par lesquels les anciens Sultans auraient assuré à la principauté, lors de sa soumission, ces droits mêmes qu'on désirait obtenir à ce moment même.

On a conservé les mémoires, rédigés le 24 juillet a. st., qu'ils présentèrent „aux ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Prusse, mais à celui de Russie en première ligne", pour leur exprimer les voeux de toute une nation lorsqu'il s'agit d'„assurer son sort futur", par une paix „qui sera sans doute glorieuse, à la suite de toutes ces victoires qui ont été gagnées sous nos yeux". „Dieu veut que nos souffrances fassent jaillir une source éternelle de bonheur." Pour empêcher la vengeance des Turcs, rentrés dans les Principautés, contre eux-mêmes, contre leurs familles et contre le pays, les trois évêques, l'archimandrite Césaire et les chefs du parti russe, les fidèles auxiliaires de la nouvelle administration impériale, parlaient aux Autrichiens des anciennes relations avec la Transylvanie et la Hongrie, de l'ancienne protection accordée par la Maison d'Autriche, même, des „bienfaits" prodigués à la Pologne en discorde, du désir qu'on nourrissait de faire entendre à Vienne des doléances légitimes, et aux Prusiens du grand rôle qu'ils pouvaient jouer au service d'une cause si juste. Les demandes de la Valachie étaient précisées dans le mémoire du 6 août a. st. confié, à Focşani même, le 30, au comte Orlov: on aurait voulu un prince „de même religion", – qu'il fût donc Roumain et spécialement Valaque, ou non – et la protection de la Russie elle-même, de l'Autriche et de la Prusse, en payant à la Porte le tribut, mais, bien entendu, dans le montant établi par ces capitulations qu'on venait de découvrir; il aurait été livré par l'intermédiaire des ambassadeurs à Constantinople des Puissances protectrices. On aurait désiré aussi – on le voit par des actes complémentaires – le retablissement des bonnes coutumes anciennes et la création d'une milice indigène[51].

Des demandes pareilles doivent avoir été faites par les Moldaves eux-mêmes, dont les intérêts furent défendus par Grégoire Ghica, leur ancien prince, – son envoi au congrès ayant eu lieu en novembre[52].

On n'arriva cependant à aucun résultat, de sorte que l'ancien projet de faire évacuer ces pays par leur population entière reparut[53].

Bientôt de nouvelles séances furent tenues à Bucarest même, et de nouveau les boïars valaques s'adressèrent, le 15 janvier a. st., au plénipotentiaire russe, qui était cette fois Alexis Obrescov, pour le supplier de ne pas permettre le sacrifice entier d'un pays qui s'était compromis en soutenant chaleureusement la cause de la chrétienté[54]; on avait fait signer cette pétition par le plus grand nombre de boïars et des membres du clergé. Certains des partisans de la domination chrétienne, dans n'importe quelle dépendance, risquèrent même le projet, l'ancien projet de l'annexion à la Pologne des deux principautés, réunies dans un seul État; comme il est question du précédent que formait la Courlande, on découvre facilement l'inspiration de cette demande[55].

Or Obrescov se borna à réclamer seulement „quelques douceurs" pour les Valaques aussi bien que pour les Moldaves, à savoir: l'amnistie générale, la rénonciation aux sommes dues au Trésor ottoman, l'exemption d'impôts pendant deux ans et le règne, à titre viager, en Moldavie, de Grégoire Ghica[56]. Cette fois encore on n'arriva pas à s'entendre.

Le 30 mars 1774, les Valaques reviennent à la charge, rappelant leurs services, leur dévouement, leurs sacrifices de tout genre, leur droit naturel à une „vie autonome". L'ultimatum d'Obrescov „a coupé court cependant aux espérances de bonheur" par la restitution à la Porte qu'il contenait. Il ne restait qu'à pleurer sur des illusions qui avaient disparu. La reprise des hostilités raviva cependant l'ancienne confiance dans les manifestes de l'Impératrice et dans sa propre déclaration orale faite devant les délégués à Pétersbourg. On en revint, devant la perspective de perdre peut-être l'autonomie et la foi chrétienne elle-même, à la demande d'être plutôt incorporés à l'Empire. „Aucune convention ou traité ne pourrait contraindre le tyran à observer les engagements qu'il aura pris, car leur violation est pour lui légitime et comme un vrai article de loi." Les boïars signataires tiennent à „laisser au moins à leurs descendants la gloire d'avoir sauvé *les colonistes des Romains*" – l'idée qui devait dominer l'avenir était donc entrée dans les consciences –, „vrais adorateurs de Notre Seigneur"[57]. Panine, l'ancien ami, était imploré de soutenir ces voeux ardents, et on s'adressait aussi à Roumientzov, conquérant de l'ancienne Dacie et digne par conséquent du surnom glorieux de „dacique"[58].

Une nouvelle lettre, adressée par les Valaques au même commandant suprême, requérait, au mois de mai suivant, la

permission d'envoyer à Pétersbourg deux au trois nouveaux délégués „pour proposer et soutenir notre seul voeu, qui est celui de la confirmation de notre liberté sous le sage gouvernement et la puissante protection de Sa Majesté l'Impératrice" [59]. L'évêque de Buzău lui-même et l'archimandrite Dosithée Philitis, Albanais d'origine, allèrent porter cette missive; tout en réitérant ses assurances d'appui, Roumientzov déclarait n'être pas opposé au voyage de ces envoyés. Après le départ de Césaire, devenu évêque de Râmnic, pour le camp russe, Michel Cantacuzène, aussi fut délégué après de Roumientzov pour demander en première ligne l'annexion à la Russie, en seconde ligne l'autonomie garantie par les trois Puissances [60]. Michel Cantacuzène fut muni des lettres nécessaires au mois de juin [61]. Il devait présenter les mêmes voeux à l'Impératrice.

Dans quelques semaines, de nouvelles victoires remportées par le feldmaréchal contraignaient cependant les Turcs à demander eux-mêmes la paix qu'ils avaient jusqu'ici retardée par leurs faux-fuyants, dans l'espoir d'une revanche. Aussitôt le Métropolite Grégoire s'empressa de féliciter le vainqueur et de renouveler ses instances pour que ses fidèles ne soitent pas abandonnés aux païens; l'archimandrite Philarète fut chargé de ces nouvelles lettres [62].

Mais dès le 28 juillet le commandant suprême annonçait, de Brăila, aux chefs des deux pays la conclusion d'une paix fondée, en ce qui concerne les Roumains, sur les privilèges mêmes qu'ils avaient invoqués. Outre l'amnistie, générale et entière et la permission de quitter le pays, la plus large tolérance en fait de religion et le respect pour la personne des membres du clergé, on avait prévu la restitution des propriétés usurpées dans le rayon des forteresses turques, qui allaient être restituées, l'exemption de charges dont il a été question plus haut, le droit d'entretenir à Constantinople des représentants protégés par le droit des gens et surtout la protection des intérêts de la nation roumaine par les propres représentants de la Russie à Constantinople [63].

C'était tout ce qu'on était arrivé à gagner pour les Roumains, considérés comme des frères d'armes et des fidèles amis, envers lesquels on avait été empêché de payer la dette entière. Aussitôt les Valaques demandèrent que leurs privilèges soient notés d'une manière précise dans un acte spécial de la part du Sultan, leur permettant d'élire un prince à vie, un indigène, qui aura la pleine

disposition du pays, pouvant même faire la guere en son propre nom, comme jadis, et le droit absolu de justice; il était question aussi de la délivrance des captifs, de la fixation du tribut, du droit d'asile, de la liberté du commerce, de l'interdiction du passage même des Turcs, de la faculté des Roumains de faire des études à l'étranger. On voulait rétablir l'échelle de Floci sur le Danube et entretenir l'ancien agent à Varsovie, „sinon à Pétersbourg même". Ces vœux contenaient aussi l'établissement d'un consul impérial à Bucarest, d'un vice-consul à Craiova, d'agents sur la ligne du Danube[64].

Ces points ne furent admis qu'en faible mesure par le privilège turc, du 4 novembre qui fut annexé au traité, célèbre, de Keutschuk-Kaïnardschi. Les Roumains n'eurent plus rien à espérer. Et la Moldavie avait payé la reconnaissance de ces droits par la cession à l'Autriche, lâche et avide, qui n'avait pas réussi à avoir l'Olténie, son ancienne possession longtemps convoitée, des districts du Nord, contenant l'ancienne Capitale de Suceava, la sépulture d'Étienne-le-Grand à Putna et le district des fiers paysans libres de Câmpulung. Cette „Bucovine" –, car tel est le nom qui lui fut donnée, d'après la forêt du Nord, par l'administration autrichienne qui se la fit céder formellement en 1775, – contenait à ce moment, à l'exception des villes, une population roumaine d'une homogénéité presque parfaite. Les premiers gouverneurs militaires, d'une impartialité incontestable, parlent dans leurs rapports statistiques, non seulement d'une nation „moldave", mais aussi de sa langue moldave. Les anciens prisonniers amenés par les princes envahisseurs des districts voisins de la Pologne s'étaient completèment roumanisés. Le caractère petit-russien avait été conservé seulement par les burgeois attirés, surtout à Cernăuți-Czernowitz, à l'époque où Jean Sobieski était maître de ces districts. Des Russes avaient été aussi colonisés après 1670, au cours des vicissitudes de la forteresse de Kamieniec-Podolski, tour à tour polonaise et turque, puis de nouveau polonaise, sur le territoire moldave d'en face, près de Hotin.

Ce fut seulement après l'annexion que l'afflux des paysans russes de la Galicie voisine se prononça, favorisé par le gouvernement lui-même. Ils étaient attirés non seulement par les perspectives d'un travail mieux rémunéré, par celles d'obtenir des biens leur appartenant en propre, mais bien par un régime social plus doux, qui n'avait jamais connu le servage, ni même cette forme du servage

particulière à la Pologne, et à laquelle la dernière règlementation, décrétée tout dernièrement par ce même prince Grégoire Alexandre Ghica, ne demandait que douze journées de travail par an, quelle que fût, du reste, la somme de travail réel comprise dans une „journée“.

Pour faire voir dans un cas spécial le procès de transformation qui arriva à donner à cette Bucovine une proportion quelque peu supérieure de population rurale ruthène – alors que les villes recevaient des masses de Juifs, d'Allemands et de Polonais, – nous citerons ces lignes, extraites d'un mémoire concernant des domaines sis au-delà du Pruth, où l'élément roumain est aujourd'hui en pleine disparition, Vilavce, Bereznița, Semiatin, dans le cercle de Vijnița-Wisnitz:

„Après l'annexion on rencontre sur ce territoire les familles déjà nommées, ainsi que celle des Leancă, des Tăutul, qui donna à la Moldavie un Grand-Logothète sous Étienne-le-Grand et plusieurs secrètaires à la chancellarie princière, celles des Frunză, des Roșca, des Popăscul, des Bahrin, des Rotopan, dont un membre fut aussi Vornic de Câmpulung au XVII-e siècle“. Il n'y a d'étranger dans ces actes que le nom de l'officier autrichien qui y signe: von Schmidbauer. Mais en 1782 apparaissent un Bonowski, un Alexandre Mnogodeatni, qui ont cependant l'air d'être roumanisés.

Bientôt, comme dans un contrat de l'année 1785, la prononciation des noms roumains devient défectuese (Vonciul pour: Onciul). Quelques années plus tard, le prêtre Siméon Onciul dédaigne de porter ce nom et il adopte celui, à désinence slave, d'Alexandrovitsch: il est désigné ainsi dans l'acte de sa nomination à l'église de Vilavce, délivré par la „Chancellerie du Consistoire de la Bucovine royale et impériale“ et signé par l'évêque roumain Dosithée. Cependant la sœur du prêtre avait épousé un Roumain et le gendre d'Alexandrovitsch était un „mazil“, le Pitar Théodore de Boianciuc; la femme du même prêtre était originaire du village de Cuciurul-Mic, qui est maintenant une citadelle ruthène: elle porte un nom absolument roumain, Măriuța Otuleasa. L'inventaire de l'avoir de ce prêtre est rédigé en roumain par les soins de son fils et succeseur, qui se fait nommer Ioan Popovitsch („fils de prêtre“), persévérant donc dans cette mode d'arranger les noms à la façon slave. Les témoins, parmi lesquels le „panțîr“ (courrier) impérial Nicolas Zuc, le Vornic (maire) du village, Zacharie, et Ioan Frățian, sont des Roumains.

On possède quelques actes concernant le jeune curé de Vilavce; il a des affaires avec un Juif, qui afferme un territoire dans la proximité du village. Il s'entend pour céder sa maison avec un autre prêtre, Basile, qui signe: Radovitsch en caractères russes. Bien que les Rotopan, les Frunză, les Râpta, les Cuparenco, les Tăutul, les Vlad, les Bejan conservassent leurs biens héréditaires jusqu'après 1800, bien que le nom des Onciul se conserve, ici et ailleurs, pendant le siècle nouveau – le fils du prêtre se fait appeler ainsi –, la mention sporadique des Juifs, d'un côté, – nouveau contrat de fermage avec un marchand de cette nation en 1801; il promet de fournir au curé, entre autres, de l'eau de vie – et des Ruthènes, de l'autre, continue. Cependant jusque vers 1830 l'aspect antérieur de la vie publique dure encore et les innovations se bornent à ces quelques personnages de provenance étrangère qui prennent place dans les actes auprès des anciennes familles. Ce n'est donc pas par la suite d'une lente infiltration que l'élément roumain disparut dans ces régions: il fut submergé, malgré son importance numérique, sa pureté de race et sa fierté de noblesse, par le vrai déluge de l'invasion galicienne qu'avait provoquée intentionnellement l'Autriche, pour porter dommage en même temps aux intérêts roumains et aux vrais intérêts russes, contre lesquels on comptait déjà dresser la fantaisie ethnographique du ruthénisme. C'est dans les archives de la province de Galicie qu'on pourrait trouver les détails de ce changement décisif, qui n'arriva qu'après 1830.

Revenant aux boïars compromis envers le Sultan par leur adhérence à la Russie ceux qui, en tout cas, ne pouvaient plus rester sous la domination turque et leurs familles émigrèrent. Les deux fils de Răducanu Cantacuzène, Jean et Nicolas, dont le dernier avait servi dans le régiment de hussards de son père, restèrent sous les drapeaux de l'Impératrice; Jean, officier de grenadiers, joua même un rôle politique, comme adhérent de l'Autriche, dans la nouvelle guerre contre les Turcs, qui éclata vingt ans plus tard[65]. Les deux frères étaient revenus dans leur pays en 1783. Michel, frère de Răducanu, qui n'avait plus rempli sa mission, après la nouvelle que le traité est déjà conclu, devint général-major des armées russes et conseiller d'État, jouissant aussi de la possession d'un domaine de 2 000 serfs du côté de Mogilev. Au départ, en 1776, il était accompagné des fils de Răducanu, de son propre gendre, Vatatzès, de son petit-fils Pârvu

Cantacuzène. Sa fille Luxandra épousa plus tard un Grec de Russie, Mélissino, qu'on rencontre plus tard comme major, dans l'armée russe de Moldavie[66]. Vatatzés, qui avait rois fils et deux filles, resta aussi, jusqu'au bout, au service de la Tzarine. Quant au jeune Pârvu, il mourut à dix-sept ans comme page, étant enterré au monastère de Nevski[67].

Ghica devint, grâce aussi à l'appui du roi de Prusse, prince de Moldavie; dénoncé pour avoir repris ses relations avec les Russes, il fut tué en 1777 par un envoyé du Sultan dans sa Capitale de Jassy[68]. Son fils, élevé à Pétersbourg, mourut à Constantinople. Parmi ses parents, Iordaki, fils du prince Scarlate, finit en Russie, où sa soeur avait épousé le riche Albanais Pano Maruzzi, qui portait le titre de marquis[69]. Et enfin Alexandre Mavrocordato obtint plus tard le trône moldave pour provoquer par sa retraite en Russie l'éclosion d'une nouvelle guerre contre les Turcs.

NOTES

1. Neculce, p. 338.
2. P. 338.
3 P. 391.
4. Voy. Hurmuzaki, X, pp. VII–VIII
5. Neculce, pp. 340, 408.
6. **Ibid.**, p. 408.
7. Neculce, pp. 408–409; Mannstein, **Mémoires de Münnich.**
8. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 418.
9. Cf, N. Iorga, **Actes et fragments**, I.
10. Silviu Dragomir, dans l'„Annuaire" du Séminaire de Sibiu et dans la Revista Teologică, III.
11. N. Iorga, **Sate și preoți în Ardeal**, passim Cf., N. Iorga, **Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie**, II.
12. N. Iorga, brochure sur le voyage du prêtre Michel Popovici; tirage à part du journal „Tribuna" d'Arad.
13. **Ibid.**
14. Voy. Revista Istorică, I, pp. 19–20.
15. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 156 et suiv.
16. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 437 et suiv.; spécielement p. 441.
17. **Arhiva românească**, I, p. 132.
18. **Arhiva românească**, I, pp. 146, 152.
19. **Ibid.**, pp. 152–157.

20. Voy. les excuses de Pârvu envers Roumientzov, **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 445–447.
21. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 170 et suiv.; Neamul Românesc literar, 1911, p. 146 et suiv.
22. L'itinéraire de Moldaves, dans l'Arhiva românească, I, p. 250 et suiv. Dimitrașco Cantemir les festoya à Kiev (p. 253).
23. **Ibid.**, I, p. 197 et suiv.
24. **Ibid.**, p. 158 et suiv.
25. P. 198.
26. **Ibid.**, pp. 202–205.
27. **Ibid.**, pp. 209, 210.
28. **Ibid.**, p. 210 et suiv.
29. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 459.
30. P. 465 et suiv.
31. **Ibid.**, pp. 479–481.
32. **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 183–184.
33. **Ibid.**, pp. 183–184.
34. N. Iorga, **Actes et fragments**, II, pp. 25–26.
35. Arhiva românească, I, pp. 250–262. **Ibid.** p. 262 et suiv.
36. **Ibid.**, p. 225 et suiv.
37. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 184 et suiv.
38. **Ibid.**, pp. 187–188. Il mourut d'un accident de chasse au cours de la guerre (pp. 189–190).
39. **Ibid.**, pp. 189–190; Actes et fragments, II, pp. 29–30.
40. N. Iorga, **Actes et fragments**, II, p. 31.
41. **Ibid.**, p. 65.
42. **Ibid.**, pp. 85–86.
43. **Ibid.**, p. 30.
44. **Ibid.**, p. 37.
45. **Ibid.**, p. 38.
46. **Ibid.**, p. 42, pp. 44, 45, 48.
47. **Ibid.**, p. 52.
48. **Ibid.**, p. 54.
49. **Ibid.**, p. 57.
50. **Ibid.**, p. 61.
51. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 485 et suiv.; cf. Literatură și artă română, V, p. 759, et suiv.
52. N. Iorga, **Actes et fragments**, II, p. 69.
53. **Ibid.**, pp. 69–70.
54. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 518 et suiv.
55. **Ibid.**, pp. 512 et suiv., 532–535.
56. **Acte și fragmente**, II, pp. 71–72.
57. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 515 et suiv.
58. **Ibid.**, pp. 512–513.
59. **Ibid.**, p. 522 et suiv.
60. **Ibid.**, pp. 101–102.

61. **Ibid.**, 523–524, 529 et suiv.

62. **Ibid.**, p. 525 et suiv.

63. Arhiva românească, I, pp. 239–243.

64. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 537 et suiv.

65. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 190.

66. **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 198–199, 201 et suiv., 386.

67. **Ibid.**, p. 401.

68. Sur ses dernières relations avec la Russie, voy. St. Berechet dans le Neamul românesc literar, 1911, pp. 35–36.

69. **Genealogia Cantacuzinilor**, pp. 191–197.

CHAPITRE IX

Projets de partage de la Turquie et nouvelle intervention russe sur le Danube
Seconde guerre de Catherine II contre les Turcs
Alexandre I-er et les projets de Napoléon

Malgré les prescriptions formelles du traité de paix, la Porte, qui montrait le mauvais vouloir le plus opiniâtre à tenir ses engagements, ainsi que, du reste, les Valaques l'avaient prévu, avait décidé de ne pas se laisser ravir les profits qu'elle retirait à chaque nouvelle nomination de Voévodes. N'ayant pu destituer Ghica, elle l'avait fait assassiner.

Du reste, on n'hésita pas à prononcer même la destitution formelle du „traître". Lorsque le drogman de Russie protesta contre cette violation de traité, on lui répondit qu'il n'y a aucune transgression, car Ghica „a commis des crimes que la Porte est à même de prouver à toutes les Cours" et qu'il avait desservi la Russie elle-même dénonçant son intention d'envoyer de nouveau ses troupes en Moldavie [1]. Le remplaçant du prince exécuté, Constantin Morousi, était considéré comme „le boute-feu le plus ardent de la guerre" [2]. Le ministre de Russie, Stakiev, se borna à une protestation qui n'eut pas de suites; Morousi continuait, du reste, à rendre aux Russes les mêmes services que son prédécesseur [3].

Mais déjà on faisait des préparatifs pour établir des consuls impériaux dans les Principautés, dont la mission n'avait rien à faire avec un commerce qui n'existait pas, en dehors du vin moldave vendu en Russie par les négociants spéciaux dits „kazaklis". Il devait surveiller le gouvernement de ces potentats grecs, trop liés par leur intérêt et celui de leur famille à la domination ottomane pour ne pas devoir être regardés avec suspicion, puis exercer sur eux une influence dominatrice et surtout donner à leurs sujets l'impression que tout le bien dont ils pourraient être capables ne vient pas d'eux-mêmes, mais bien de cette intervention continuelle de la Puissance protectrice. Il faut reconnaître cependant que cette immixtion, désagréable au plus haut degré pour les princes eux-mêmes, – les hospodars, ainsi qu'on s'était habitué à les qualifier dans le langage

diplomatique russe, – n'était nullement désavantageuse aux sujets, car le maître indigène, s'il ne représentait pas sa propre passion pour les richesses mal acquises, avait de la part de la Porte une mission qu'il n'aurait guère pu accomplir sans pressurer impitoyablement la population.

Dès le 20 juin 1780 un certain Serge Lachcarev, Géorgien d'origine et ancien „jeune de langues“ à l'ambassade russe de Constantinople, se présenta dans cette ville, demandant à l'officialité ottomane d'être reconnu comme „consul en Moldavie, Valachie et Bessarabie“, ce dernier terme désignant ce Boudschac, dont les Tatars étaient en plus grande partie disparus pendant la dernière guerre. La Porte ne voulut pas se rendre; elle alla jusqu'à dire à l'ambassadeur de France que la reconnaissance de ce consul équivaudrait à la cession de ses droits sur les Principautés où il voulait s'installer en dictateur. Comme il n'y a pas de commerce, il ne peut pas y avoir d'argent; d'autant plus que des Puissances entretenant des relations économiques plus importantes avec ce territoirre n'ont guère pensé à y envoyer leurs représentants; faute de précédent, le refus opposé par le Divan est donc parfaitement conforme aux traités qui lient l'Empire aux États chrétiens. Les boïars n'auraient besoin, du reste, que de la présence de cet agitateur pour continuer leurs intrigues qui avaient failli détacher de la Turquie leurs pays pendant la dernière guerre. Tout au plus aurait-on consenti, en suivant les conseils de la France, à fixer à ce consul comme résidence, pas même Akkerman, en Bessarabie, mais bien la ville de Silistrie, sur la rive droite du Danube.

Un bérat fut délivré dans ce sens, mais l'Impératrice ordonna qu'il soit restitué aux Turcs, en leur rappelant encore une fois le texte formel du traité de Keutschuk-Kaïnardschi. Ceci arriva en 1782, lorsque d'autres difficultés semblaient menacer la Porte. Elle céda, en se bornant à demander la promesse d'une attitude convenable de la part de l'agent (2 février 1782).

C'était demander trop à cet Oriental fastueux et arrogant, bavard et hypocrite, qui remplaçait par ses grands airs une tenue, qui, avec l'agitation permanente de son pauvre être petit et noir, lui manquait complètement. Il traita les boïars comme des chiens, prétendit assister aux séances du Divan et fit bien sentir au Voévode que ce voisin est un maître, que cette chancellerie, sous le drapeau de

l'avenir vaut plus que son palais rempli de la pompe vaine d'un monde qui finissait. Son substitut de Iassy, le major Salonski, attirait les déserteurs, rassemblait autour de sa personne une garde redoutée et organisait une vraie colonisation de la steppe russe avec des éléments soutirés à la Moldavie. On respira profondément lorsque, vers la fin de cette même année, il quitta ce pays, où il devait revenir cependant plus tard comme chef de l'administration et drogman du prochain congrès de paix[4].

Son successeur, un Russe, d'allure paisible, Ivan Sévérine, occupa son poste, avec l'interruption de la nouvelle guerre, jusqu'à sa mort à Jassy, en 1799, faisant son devoir sans choquer, ni brusquer personne.

Rien ne prouve les relations clandestines qu'il aurait eues avec cette noblesse indigène, qui, de son côté, après l'expérience toute récente qu'elle avait faite, n'espérait plus rien de l'intervention militaire des Russes. Mais elle avait vu l'Autriche à l'œuvre, arrachant sans aucun sacrifice que celui des présents aux personnes influentes de Constantinople la Bucovine; certains d'entre ces boïars, comme Basile Balș, étaient restés sour la nouvelle domination et ils entretenaient le sentiment que l'avenir chrétien et civilisé des deux pays se lèvera du côté de l'Occident. Un agent diplomatique autrichien, Raicevich, faisait tout ce qui était dans ses moyens pour entretenir ces dispositions. De fait, Vienne avait pris l'initiative de la transformation de cet Orient turc, où elle croyait plus que jamais à sa mission.

Dès 1783 on s'était entendu, entre Autrichiens et Russes d'après la proposition formelle faite par Joseph II, roi des Romains, sur le partage de cet Empire ottoman qui ne paraissait plus pouvoir prolonger ses jours. L'ambition autrichienne, habituée aux faux-fuyants dénués de tout risque, avait gagné la vanité de Catherine II pour la grande expédition de croisade, peu sincère, qui allait s'ouvrir. Aussitôt après l'échange de vues entre les deux Cours on croyait fermement dans le monde diplomatique de Pétersbourg que les *Principautés finiront par échoir dans le lot de l'Autriche*. „Selon le sentiment d'un homme employé dans les afaires", écrit, le 25 novembre, le ministre prussien von Görtz, „les deux Cours impériales exigeraient l'indépendance de la Moldavie et de la Valachie, pour que, celle-là obtenue, l'Empereur puisse, dans un couple d'années, faire éprouver à ces provinces le même sort qu'à la Crimée". Et, trois

jours plus tard: „cette indépendance obtenue, l'Empereur aurait l'assistance de la Russie lorsqu'il voudrait faire éprouver le même sort à ces provinces qu'éprouvent maintenant les provinces indépendantes des Tatars, de la part de la Russie“ [5]. Le roi de Prusse lui-même était absolument convaincu de ce fait; l'Impératrice aurait consenti à ce grand sacrifice, dangereux, pour la mission qui attendait son Empire, seulement pour pouvoir installer son petit-fils comme monarque orthodoxe à Byzance, dont le brillant fantôme hantait sa vieillesse romantique.

De fait, la situation future des Principautés restera indécise, mais le témoignage unanime de gens si bien informés et si en mesure de porter un jugement sur les intentions secrètes des Alliés ne manque pas de valeur pour pouvoir apprécier de quel côté vint, pour cette nouvelle guerre, l'initiative de la conquête et de l'annexion.

Pour le moment la Russie s'était bornée à consolider et à accroître, par un nouveau privilège de la Porte, les droits des deux Principautés (janvier 1784). Aussitôt après on soupçonnait l'intention qu'aurait l'Empereur de demander aux Turcs cette Olténie que la convoitise autrichienne n'avait jamais perdue de vue [6]. En 1785 on craignait à Constantinople l'invasion de treize régiments impériaux dans les Principautés; il aurait été question au moins d'étendre vers le Sud les frontières de la Bucovine récemment acquise [7].

En avril, le roi de Prusse s'occupait sérieusement des „vues que l'Empereur doit avoir principalement sur la Moldavie et sur la Valachie“; il n'aurait attendu que la fin des affaires de Hollande pour s'attribuer, par la force des armes, la Moldavie entière, dont la Porte n'aurait pas été éloignée de lui céder une partie, si l'Autriche n'aurait pas préféré un fragment de Valachie [8]. Ces bruits reviennent avec insistance et précision en 1786: il avait été question d'un nouveau „cordon“ sanitaire comme celui qui avait fixé les frontières de la Bucovine [9]; certains parmi les Russes étaient disposés à reconnaître dans cette annexion de la Bucovine comme un prélèvement de droit sur les Principautés entières [10]. C'est en Autriche que s'étaient enfuis, du reste, les fils du prince valaque Alexandre Ypsilanti, dont le précepteur avait été le futur consul impérial à Bucarest, et tel boïar de la Principauté avait été invité aux fêtes données à Braşov-Kronstadt, tout près de la frontière, à l'occasion du voyage en Transylvanie de Joseph II.

Quant à la Russie, elle protestait tout doucement lorsqu'un des princes phanariotes était, non pas destitué, car ç'aurait été porter atteinte aux traités, mais admis à se retirer, d'après ses propres instances, ainsi que ce fut le cas, en Moldavie, pour Constantin Morousi et Alexandre, fils de Constantin Mavrocordato et, en Valachie, pour Ypsilanti et son successeur Michel Soutzo, tous „démissionnaires". Et on constate avec étonnement que, pour affirmer son caractère de co-protectrice, l'Autriche faisait présenter par l'internonce des protestations de tout point semblables, qui n'avaient que le défaut de ne s'appuyer sur aucune convention internationale [11]. Ce que réclama en 1786 l'ambassadeur de l'Impératrice, Boulgacov, ce fut seulement que la Russie soit dorénavant „informée préalablement des motifs qui déterminaient une destitution" [12]. „Les Russes", écrivait, en décembre 1786, le ministre prussien auprès de la Porte, „ne sont comptés pour rien: dans ces sortes de choses" [13]. Le nouveau prince de Valachie, Nicolas Maurogéni (Mavrogheni), un insulaire et non un Phanariote, et un simple parvenu de basse extraction, avait été choisi contre la volonté expresse de l'ambassadeur de Russie pour préparer contre l'Autriche une guerre qu'on devinait déjà être prochaine.

Mais, au commencement de l'année 1787, Alexandre, fils de Jean Mavrocordato, et l'ancien élève des écoles militaires de Pétersbourg, se disposait à quitter furtivement la Principauté pour passer en Russie. Depuis quelque temps le consul Sévérine, qui avait eu un conflit avec ce prince Maurogéni, – personnage, du reste, peu accommodant, qui avait été, en plus, offensé par Lachcarev, de passage par Bucarest, – s'était retiré à Jassy, demandant hautement satisfaction [14]. On soupçonnait Mavrocordato, ainsi qu'on l'avait fait pour Grégoire Ghica, à cause de son séjour à Pétersbourg, de vouloir livrer le pays à l'Impératrice, et il connaissait déjà son acte de destitution, qui, écartant le subterfuge habituel de la „démission", déclarait, franchement qu'il „a fallu le déposer, puisque la destinée l'a voulu ainsi". Le vice-consul Salonski avait favorisé ouvertement la fuite du „traître", auquel on avait préparé le sort affreux de son oncle [15]. Une escorte de carabiniers qui l'attendait avait fait la garde d'honneur à Mavrocordate jusqu'à Kiev, où il alla se présenter à l'Impératrice, à laquelle il avait prêté jadis comme soldat le serment de fidélité [16]. Il avait depuis longtemps un protecteur dans la personne

du tout-puissant favori de Catherine, Patiomkine, devenu prince de la Crimée transformée en Tauride, – car, dès 1770, celui-ci avait eu, comme chef de troupes, des relations étroites avec les Principautés [17]. Deux de ses parents, Georges et Constantin Duca, furent arrêtés plus tard, comme complices, à Jassy [18].

Mais l'Empereur n'en continuait pas moins ses agissements. „L'agent actuel d'Autriche", écrit le représentant du roi de Prusse en Moldavie, „introduisit dans l'oraison qu'il a faite au (nouveau) prince à sa première audience, son Souverain à peu près comme co-protecteur de ces pays" [19]. Ypsilanti était considéré, du reste, comme „bon Autrichien" [20]. Parmi les nouvelles de Cherson, où Joseph II était allé retrouver son alliée, on trouve avec étonnement celle que „le jeune fils du duc de Toscane", neveu de l'Empereur, „avait des gouverneurs et des maîtres grecs ainsi que celui du Grand–Duc de Russie" [21].

Mais la Porte s'était plainte de la conduite des consuls russes, demandant leur changement, et elle avait réclamé que Mavrocordato lui fût livré [22]; ces prétentions furent aussitôt repoussées. Au milieu du mois d'août, le consul de Russie était donc arrêté à Bucarest ainsi que son lieutenant à Jassy et le nouvel agent établi à Kilia, la guerre avait été déclarée par le Sultan à l'Impératrice le 13.

L'Autriche avait su si bien se réserver, qu'elle paraissait n'avoir rien fait pour provoquer le conflit; elle ne se décida à soutenir de ses forces son allié qu'après six mois, le 9 février de l'année suivante. Catherine II avait été contrainte de permettre l'expansion autrichienne en Bosnie et dans l'Olténie, et même au-delà. Le roi de Prusse, préoccupé d'avoir Danzig et Thorn, mettait tout en mouvement pour réaliser le projet de son ministre Herzberg, qui contenait *la cession des Principautés à l'Autriche* [23] (contre la Galicie restituée à la Pologne), alors que la Russie n'aurait eu que la confirmation de sa situation en Crimée et, en outre, les forteresses turques du Boudschac. Une grande farce historique avait été jouée que le sort devait transformer cependant dans une déplorable tragédie pour ses auteurs.

Jusqu'à ce moment, bien que Salonski eût paru sur le Dniester avec 2 000 volontaires [24], aucun Russe n'avait passé la frontière. Aussitôt après cette déclaration de guerre les Autrichiens parurent devant Hotin, pour arrondir leur Bucovine et surtout pour empêcher

les Russes de s'y loger; l'Olténie fut attaquée simultanèment, et des troupes impériales descendirent du côté de Câmpulung en Valachie. C'était déjà la manière „rapide". Des proclamations imprimées à Braşov appelaient les chrétiens sujets au Sultan à la révolte, et un parti de boïars s'empressa d'accueillir les libérateurs [25]. Les fils de Răducanu Cantacuzène, le fidèle auxiliaire des Russes, Jean et Constantin, anciens officiers dans l'armée de l'Impératrice orthodoxe, s'étaient empressés de demander l'entrée des Impériaux, catholiques dans ce district de Prahova, où ils avaient leurs possessions; ils se félicitaient d'être „les premiers sujets" de Joseph II. Il fallut prendre à plusieurs reprises des mesures de précaution contre l'aristocratie valaque, avide d'un changement.

Aussitôt après le départ de Jassy de l'agent autrichien Metzburg, le Métropolite Léon, le chef de l'Église orthodoxe, qui aurait dû invoquer, d'après les traditions du passé, une seule protection, celle de la Russie –, car déjà, en automme, des Turcs, des soldats, avaient été tués dans une émeute au milieu de la Capitale moldave –, écrivit au représentant de l'Empereur comme au seul défenseur des intérêts de son pays. Léon Gheuca, qui avait cependant entretenu des relations avec Dosithée Obradovitsch, le créateur de la littérature serbe moderne, déclarait, au nom du prince lui-même, qui l'avait invité à faire cette démarche, que „tout notre appui et tout notre espoir après Dieu reposent seulement sur la haute grâce de ce puissant et chrétien Empire" (1-er février a. st. 1789) [26]. Quelques jours plus tard, après que les armées autrichiennes eussent passé la frontière, Léon revenait à la charge, invoquant cette seule protection possible pour sa patrie menacée par l'invasion turque vengeresse [27].

Ypsilanti lui-même, qui faisait semblant d'inviter la population à affronter un ennemi qu'il appelait de tous ses voeux, était décidé à abandonner cette cause ottomane qu'il avait pendant longtemps servie, dans la ferme croyance que l'esprit grec pourrait éveiller et soutenir l'inertie turque, et à chercher un abri dans le camp des seuls chrétiens qui se trouvaient déjà, en libérateurs, sur le sol moldave. Depuis longtemps il était d'entente avec Metzburg, qu'il avait consulté dans des entrevues secrètes, demandant instamment l'envoi d'une armée d'invasion pour le délivrer du poids insupportable de ce gouvernement devenu impossible. Il „priait Dieu", écrit l'agent lui-même, „à chaque heure qu'une armée impériale entrât la première

dans le pays et l'occupât." Et il ajoutait en décembre: „Le voeu de la nation entière est d'accord avec le sien, et toute la Moldavie attend sa délivrance, son bonheur et son existence de la seule Cour impériale"[28]. Les agents princiers agitaient sans cesse à Cernăuţi pour accélèrer la décision. Le 19 avril a. st. leur maître avait enfin la chance de pouvoir se laisser prendre par les soldats du major Fabri, venu de Botoşani; on le dirigea sur Brünn, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix[29]. Jassy fut occupée par les troupes de l'Empereur.

Cette occupation fut cependant très brève; une puissante armée turque, qui était accompagnée par Emmanuel Giani comme prince *ad hoc*, s'avançait vers la Capitale, où le nouveau Voévode devait passer seulement quelques mois. Ce ne fut qu'au mois de juin 1788 que les Russes entrèrent à leur tour en Moldavie, sous les ordres de Roumientzov. Profitant du moment où l'armée du Grand–Vizir était allée reconquérir Hotin, ils surprirent Jassy. „Des Grecs et d'autres rebelles", les auraient soutenus dans cette entreprise[30]. Un Divan, composé de trois Sturdza, de deux Cantacuzène, de deux Ghica, d'un Rosetti, d'un Balş, et d'un Catargi, avait la conduite des affaires.

Aussitôt les troupes de l'Impératrice prirent le chemin de Focşani, où les attendait cependant la résistance acharnée de Maurogéni, qui n'avait pas hésité à envahir la Transylvanie, appelant par des manifestes opposés aux manifestes impériaux la population mécontente du régime allemand à la liberté.

Le commandement suprême des armées russes fut confié en 1789 à Patiomkine. Il apparut à Jassy, distributant largement à tout le monde, l'argent de sa munificence, comme un vrai „monarque oriental", accompagné d'une suite qui ne cédait pas en éclat à sa propre splendeur. Les fêtes se suivaient sans cesse, et la nièce du dictateur, la comtesse Branicka, avait été appelée pour les présider en vraie reine de ces spectacles inoubliables pour un pays qu'on voulait gagner en l'éblouissant. Le prince Emmanuel s'était rendu au maréchal. Dès le printemps on soupçonnait dans les cercles bien informés de l'étranger que celui-ci „aspire à devenir souverain de la Moldavie et de la Valachie"[31].

Les Autrichiens, que Roumientzov déjà avait aidés à se saisir de Hotin, ne gardèrent, comme simple mesure de tolérance de la part des Russes, que les districts de Dorohoiu, de Herţa, de Suceava, de Neamţ et de Roman; leur commandant, le prince de Cobourg, avait

établi dans la ville même de Roman le siège de cette administration impériale, dans laquelle il était conseillé par le boiar Constantin Balş, dit Ciuntu [32]. Ils étaient cependant incapables d'avancer, en se saisissant des districts inférieurs de cette Moldavie occidentale entre le Séreth et les Carpathes, d'autant moins de la Valachie, qui leur avait été cédée dans le projet définitif du partage.

Il fallut l'avance des Russes, commandés maintenant par Souvorov, victorieux déjà à Galatz aussi pour permettre aux Autrichiens, de gagner, à Focşani, „leur première victoire dans cette guerre", selon la propre expression de Souvorov lui-même. La victoire de Râmnicu–Sărat, contre le Grand–Vizir qui avait préparé une revanche éclatante, fut due à la seule intervention du général russe revenu sur cette ligne d'une importance décisive; son monument élevé sur la place même de ce grand fait d'armes commémorait avant cette guerre le mérite décisif du chef des armées russes. Le succès des Autrichiens à Mărtineşti, dans le voisinage, avait été déterminé uniquement par l'énergie des mouvements de leurs alliés (11 septembre a. st.).

Déjà les chefs du parti chrétien en Valachie, Jean Cantacuzène, Câmpineanu, avaient quitté leur asile en Transylvanie. Mais ces vainqueurs de seconde main qui étaient les Impérieux avançaient avec toute la prudence de leur incapacité et de leur manque de courage. Ce ne fut qu'après de longs tâtonnements que le lieutenant-colonel Fischler entra à Bucarest le 4 novembre; cinq jour, plus tard le prince de Cobourg y était reçu solennellement, et il formait un Conseil de boïars pour l'administration, le Métropolite à sa tête; le général Enzenberg, ancien gouverneur de Bucovine, en était, comme vice-président, le chef réel.

On avait demandé aussitôt le serment formel, comme dans le cas d'une annexion définitive, au nom des anciens droits de suzeraineté de la Hongrie [33]. Il ètait valable aussi pour l'Olténie, dont le Divan ne fut organisé qu'au mois de mars.

Jean Cantacuzène n'entendait pas cependant recevoir seulement un titre, une décoration, un diplôme quelconque pour ses services. Peu à peu il se détacha de l'Autriche pour se rappeler ses anciennes relations avec les Russes. Au mois de février 1790 il se trouvait en Moldavie et il parlait à Patiomkine lui-même, qui pensait à tout autre chose, du droit d'élire leurs princes qu'avaient eu les anciens boïars,

de la possibilité de réunir Valaques et Moldaves dans un seul „État chrétien, grand et puissant"; alors que son frère devenait seulement lieutenant-colonel de volontaires au service de Joseph II, Jean rêvait de la couronne de cette nouvelle Principauté unique[34]. Il voulait tout au moins la réalisation complète, pour cette „nation roumaine" dont l'existence était proclamée pour la première fois, du programme élaboré par son oncle Michel, en 1772: plutôt que de revenir à l'ancienne servitude, cette „nation" aurait préféré „le sort de Lima et de Lisbonne", ces villes que des tremblements de terre avaient tout récemment détruites[35].

Pendant ce temps les Autrichiens maintenaient leur administration de Roman, qui refusait de se soumettre aux décisions de ce Divan de Jassy que présidait, en 1791, Lachcarev, l'ancien consul impérial. L'espoir de tirer parti des circonstances, de mettre à profit l'indolence fastueuse et dissipatrice de Patiomkine pour arrondir de ce côté, dans les limites qu'on avait déjà volues en 1774, la Bucovine, la „Moldavie autrichienne", se maintenait dans l'esprit du commandant impérial et royal, l'officier Erngeleith, qui s'habituait – comme Enzenberg, du reste, et le prince de Cobourg lui-même, – à signer en caractères cyriliques et en langue roumaine. Et cela au moment même où les Autrichiens devaient demander l'intervention de Souvorov, qui entra à Bucarest en été pour sauver la domination de leurs armes dans cette Valachie, menacée maintenant par une nouvelle et grande invasion turque. Les Russes, qui maltraitaient, du reste, dans les rues de la Capitale ces alliés qu'ils méprisaient, auraient été même obligés à livrer une bataille, décisive, au Grand-Vizir, si l'armistice de Reichenbach, imposé par les Puissances médiatrices à la suite des troubles de Paris, n'avait mis fin pour le moment à la guerre[36]. Jamais prétentions plus arrogantes n'avaient été moins bien servies par une armée que dans cette expédition qui devait transformer tout le territoire roumain, de Hotin à Orsova, en province de l'Empereur.

Patiomkine tranchait encore à Jassy du souverain: il avait vendu ses biens de Russie, faisant venir en Moldavie, vers la fin de l'année 1790, lorsqu'on avait déjà conclu l'armistice de Giurgiu entre Autrichiens et Turcs, „tout ce qui lui restait en meubles, garderobe et livres" [37]. Les Autrichiens venaient de lui céder leurs volontaires albanais et roumains[38]. Il était question de fonder un royaume de

Dacie, dont il aurait été le prince indépendant. Nous reproduirons à ce sujet les renseignements que nous donnions là-dessus dans un ouvrage destiné à faire voir le développement de l'idée de l'unité politique roumaine.

Le prince de Ligne proposait, dans une conversation politique, à Patiomkine de le faire „prince de Moldavie et de Valachie" s'il consent seulement à marcher lui-même vers le Danube et à diriger vers Bucarest les forces de Roumientzov; s'il n'y consent pas, eh bien que les Principautés vivent désormais indépendantes sous la protection commune de la Russie et de l'Autriche.

Ceci se passait en 1788. En 1789, Hertzberg, le tout-puissant ministre prussien, écrit ce qui suit au représentant du roi à Constantinople: „Je viens d'apprendre que le prince Patiomkine aspire à devenir souverain de la Moldavie et de la Valachie, ce qui ne conviendrait à aucune Puissance qu'à lui seul. Il ne sera aussi soutenu par aucune" [39]. Et, peu de temps après, le 28 décembre 1789, Catherine offrait formellement à son allie de constituer „la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie" comme „État libre et indépendant", sous un prince orthodoxe, fondant ainsi une „barrière" aux ambitions de tous les voisins et une garantie réelle pour l'avenir [40]. Le roi de Prusse croyait de fait à l'intention qu'avait l'Impératrice de donner cette Principauté indépendante, sous la domination d'un prince du rite grec, qui est sans doute le prince Patiomkine. Mais on admettait déjà que cette Dacie pourrait avoir un maître d'une origine plus illustre que le Prince de Tauride. Le 12 mars, de Golz, ministre prussien à Pétersbourg, risquait déjà cette autre hypothèse, prévoyant le dédommagement prochain du favori par sa nomination comme Hetman des Cosaques de la Mer Noire: „Si les vues ambitieuses du prince Patiomkine", écrit-il, „permettaient de croire qu'il eût renoncé à toute idée de souveraineté, il serait très vraisemblable que la principauté qu'on veut fonder fût destinée au prince Constantin. Surtout si l'espérance d'aller un jour à Constantinople n'est point encore perdue, cette possession pourrait servir de marchepied pour marcher au trône de Byzance" [41].

L'Autriche avait déjà pris son parti, désertant la cause commune, par la conclusion de la paix séparée de Sichtov. Cette guerre elle l'avait provoquée pour laisser la Russie seule entrer en lice et pour l'abandonner seule devant l'ennemi. L'Impératrice pouvait abandonner d'autant plus une lutte dans laquelle elle n'avait

eu qu'un vague projet d'expansion sans avoir cherché à gagner la population qu'il se serait agi d'annexer, une guerre, coûteuse pour elle, qui lui aurait donné, en fin de compte, comme principal résultat, le voisinage de sa rivale, sur le Danube, sinon sur le Dniester même, sur le Pruth ou, peut-être, sur le Séreth. Le 11 août 1791 on signait déjà avec la Porte, à cause des difficultés provoqués par la Révolution française, l'armistice de Galatz.

Patiomkine était à ce moment, brisé par la maladie qu'il devait à ses excès. À quarante verstes de Jassy, qu'il avait quittée pour changer d'air, il expirait en pleine campagne. Son corps fut ramené dans la Capitale moldave, où le favori disgracié avait espéré gouverner, en roi; on conserve encore dans l'église de Golia la plaque de bronze qui indique qu'on y avait laissé ce cœur de passions inassouvies et de grandes ambitions.

Le traité de paix entre la Russie et la Porte fut conclu le 9 janvier 1792, à Jassy même, où les représentants de l'Impératrice, les généraux Ribas et Samoïlov, assistés de Lachcarev, s'étaient rencontrés avec les mêmes délégués turcs qui avaient conclu le traité de Sichtov. La Moldavie retournait, comme en 1774, sous la domination du Sultan, mais cette fois il n'y avait aucun parti de boïars pour protester contre cet acte, au nom des services rendus à la Russie; la plus grande partie de l'aristocratie moldave et valaque s'était laissée prendre aux vaines promesses de l'Autriche, qui avait fait sa paix sans *mentionner d'un seul mot les intérêts de ces Roumains qu'elle avait compromis et lâchement abandonnés.* Elle n'oublia pas cependant, dès la fin l'année 1792, de provoquer une nouvelle délimitation tout à son avantage.

La Russie en agit cependant autrement. L'article 4 du traité prévoyait la confirmation de tous les privilèges antérieurs en faveur de la Moldavie, l'exemption des arriérés de toutes les charges et la permission du départ pour tous ceux qui avaient servi les armées chrétiennes. Un nouveau firman dû aussi aux efforts de la Puissance qui rentrait dans ses droits de protection garantissait les habitants des deux provinces contre les abus qui s'étaient introduits dans les derniers temps aux dépens des anciennes coutumes, surtout dans les relations de commerce entre Turcs et Roumains.

Alexandre Jean Mavrocordato resta, bien entendu, en Russie, où on lui créa un établissement plus ou moins correspondant à ce qu'il

avait abandonné; on a des lettres de lui qui ne contiennent cependant rien de relatif à la politique. Ce rêveur s'était résigné; il écrivait des lettres en beau style classique et rimait des morceaux poétiques à l'usage de tout le monde; son volume grec anonyme, „Le Bosphore au Borysthène", n'a rien qui indique un souci de la vie réelle. Il était tout aussi peu „Moldave" que son contemporain Michel Matvéévitsch Chérascov (1733–1807), un Herescu, dont les nombreux écrits, des poèmes épiques aux sujets tirés de l'histoire russe, des romans imités de Fénelon et de Marmontel, sont d'une facture internationale quelconque. Un des boïars Stourdza, allait s'établir en Russie, sans y perdre son caractère national, mais son fils, Alexandre, et sa sœur, la comtesse d'Ebling, ne représentent dans leur activité intellectuelle que l'orthodoxie russe, teinte d'un léger mysticisme, et une forme empruntée à cette civilisation occidentale que leur père avait aussi connue. Dès 1788, le Métropolite Léon venant de mourir, les Russes avaient attribué son Siège à Gabriel Bănulescu, originaire de Câmpulung en Bucovine, et entre temps, un Russe, Ambroise, occupa ce Siège; après le départ des armées impériales, Gabriel dut chercher lui aussi un abri auprès de ses protecteurs, qui lui donnèrent une charge équivalente dans l'Empire, en Crimée, puis à Kiev[42].

Ces quelques nouveaux venus n'eurent pas de relations avec ceux qui les avaient précédés sur la terre étrangère, ceux dont nous avons déjà parlé et auxquels il ne faut pas ajouter les fils du prince Constantin Cantacuzène, mort au sortir de la prison de Gratz, car le major Alexandre et le capitaine Avram étaient morts, en 1772 et en 1781, le premier à Buzău, l'autre à Moscou, sans postérité[43]. Personne de ces exilés ne trouvait en soi-même le désir de garder le contact avec son pays, et l'officialité russe ne pensait guère à leur imposer, pour le succès de sa politique, cette tâche.

On avait cependant pensé à créer, d'après le modèle encourageant de la Nouvelle Serbie, une Nouvelle Moldavie entre le Dniester et le Boug, vraie principauté qui aurait été confiée à Mavrocordato. Un grand nombre d'émigrants vinrent s'y établir aussitôt après la conclusion de la paix, et ils accrurent le nombre de l'ancienne population roumaine fixée dans cette région[44]. On parlait des „deux tiers des habitants de la Moldavie"[45]. Plus tard des émigrés polonais, qui séjournèrent un moment en Moldavie, demandaient, en échange, à la Porte la création d'une nouvelle principauté pour leur propre nations dans ces mêmes contrées[46].

En dehors des appréhensions provoquées par cette présence des émigrés sur le territoire moldave, il n'y a plus rien qui rappelle l'occupation russe dans ces régions: aucun souvenir, aucune espérance, aucune demande de la part des Roumains, et de la part des Russes aucun projet de conquête. On peut bien croire qu'il en aurait été autrement si l'Empire avait poursuivi cette politique d'inlassable convoitise à leur égard dont on fait une de lignes principales de l'histoire de la Russie à cette époque. On se bornait, du côté des Russes, à avoir des protégés et des agents, des instruments et des complices dans ce monde phanariote qui fournissait, au hasard des relations personnelles avec les hauts dignitaires turcs et les ambassadeurs étrangers, des drogmans à la Porte et aux deux Principautés des „hospodars", qui étaient, de fait, tout aussi peu fidèles aux uns et aux autres.

Les grands changements provoqués par la Révolution française faillirent amener en 1799 les 10 000 Russes du général Hermann en Moldavie pour se rendre en Albanie [47]. Mais les Principautés n'entraient que rarement, et d'une manière tout à fait subsidiaire, dans ces calculs politiques aventureux, aux résultats éphémères, qui devaient créer pour d'autres nations des formations comme les Provinces Illyriennes ou comme la nouvelle Pologne de Napoléon. Occupée des grands intérêts européens que la Révolution et l'Empire entremêlaient incessamment sans arriver jamais à cette solution définitive qui aurait pu être seulement la reconnaissance complète et réelle du droit national, dans sa signification concrète et organique, la Russie laissait les hordes de Pasvantoglu, le Pachna rebelle de Vidin, qui entretenait des relations avec les Français, et celles des aïans, chefs indépendants des anciennes forteresses de la rive droite du Danube, poursuivre leurs incursions dévastatrices en Valachie.

Ce fut seulement après le grand pillage de 1802, lorsque le prince Michel Şuţu (Soutzo) et les boïars furent réduits à s'enfuir en Transylvanie, abandonnant cette Capitale, que les brigands n'osèrent pas occuper, entre les mains des vagabonds et des mauvais sujets indigènes, que le représentant du Tzar Paul, successeur de Catherine, se décida à rappeler aux Turcs ce droit de protection sur les Principautés dont la Russie était autrefois si jalouse.

À ce moment l'Autriche aussi s'était de nouveau préoccupée des pays du Danube, qu'elle avait abandonnés d'une manière si lâche en

1791. Il s'agissait d'un établissement pour le Grand-Duc de Toscane, qui avait perdu, en 1801, par le traité de Lunéville, imposé par Bonaparte, ses États. Le Réis-Effendi parlait, au mois de juillet 1802, à l'ambassadeur du roi de Prusse de certains projets, qui couraient „jusque dans les rues de Paris", d'„indemniser" dans la Valachie, à peine échappée aux horreurs du pillage, „quelque prince lésé"; la France aurait pris l'initiative de cette transplantation dynastique, contre laquelle la Porte protestait énergiquement[48]. „Il paraît avoir été question, sans doute, du projet d'indemniser la Maison d'Autriche, aux dépens de la Porte, par les Principautés de la Moldavie et de la Valachie", écrivait le roi de Prusse, le 23 août suivant, pour faire savoir à son représentant auprès du Sultan que ce projet doit être considéré comme annullé par la compensation accordée au Grand-Duc en Allemagne même[49]. Il avait fallu cependant une publication nouvelle dans le „Moniteur" pour rassurer la Porte à ce sujet[50].

Il fallait rétablir maintenant l'ordre en Valachie. Şuţu avait été exilé comme incapable, dans l'île de Chalki. Une amnistie était nécessaire pour permettre aux boïars émigrés de revenir dans leur patrie, et on allait procéder à l'installation d'un nouveau prince. Ayant intervenu d'abord en faveur des fuyards de Transylvanie, l'ambassadeur russe Tamara s'empressa de proposer comme futur prince valaque quelqu'un qui, soutenu par la Prusse aussi, avait été jadis déposé sans que les motifs de cette résolution eussent été présentés à l'ambassade et qui, excellent administrateur, était, disait-il, sollicité par les „suffrages" d'une Principauté et rappelé par les „regrets" de l'autre: Constantin, fils d'Alexandre Ypsilanti, et le client le plus constamment fidèle de la Cour impériale. La Russie pouvait parler aussi comme alliée de l'Empire ottoman en faveur de ce prince. „Sa Majesté Impériale", n'oubliait pas de dire l'ambassadeur, „ ne prétend s'arroger aucun droit pour la nomination des princes, ni en attribuer aux Valaques et aux Moldaves; mais l'intérêt qu'elle doit à ces deux provinces lui fait voir un moyen certain d'assurer le bien-être de l'une ou de l'autre dans la nomination du prince Ypsilanti à celle des deux Principautés que quittera l'Hospodar Soutzo", „administrateur", pendant quelques mois, de ces deux provinces[51].

Aussitôt après avoir gagné ce point, Ypsilanti ayant été nommé à Bucarest, la France et la Russie avaient soutenu pour le Siège

moldave Alexandre Mourousi. La Russie fit présenter par son consul à Jassy, H. de Bolcounov, les plaintes des deux pays contre les abus sans nombre commis par les princes antérieurs et surtout par le gouvernement ottoman, au mépris complet des privilèges accordés par les traités et les firmans.

Le résultat de cette intervention fut le renouvellement de tous ces privilèges, en partant du traité de Keutschuk-Kaïnardschi, mais sans aucune mention de ces anciens traités conclus par les Principautés elles-mêmes que les boïars avaient prétendu retrouver en 1772. À la suite de cette confirmation il est dit expressément que l'ambassadeur de Russe a demandé „l'addition" de certains articles nouveaux, et, à savoir, „d'après le droit qu'a cette Puissance d'intercéder en faveur des deux provinces, droit accordé par les articles du traité qui existe entre elle et la Sublime Porte". Il était établi pour la première fois que le „Hospodar" règnera sept ans entiers, à moins de „délit avéré" et „vérifié" par l'ambassade impériale aussi bien que par le gouvernement ottoman: „il serait alors, mais dans ce seul cas, permis de le déposer". Ce prince devra „prendre en considération" les représentations du consul de Russie, qui ne prend pas encore le titre de Puissance protectrice, en ce qui concerne l'assiette des impôts, qui restera celle déjà fixée par le séned de 1783 et tous les points fixés dans le nouveau privilège. Ces points concernent surtout les provisions qui doivent être fournies à la Turquie dans des proportions et à un prix qu'il ne sera plus permis de changer, et les droits des boaïrs, – des indigènes surtout, qui resteront les vrais maîtres du pays, leurs collègues grecs n'étant que tolérés, – de fixer le budget, d'administrer les revenus des „hôpitaux, écoles, chemins et autres objets semblables, particuliers à la province" et ceux des fondations pieuses, de défendre leurs biens contre l'appétit des princes. En plus, cette intervention russe assurait à la Moldavie et à la Valachie le retour de ces biens-fonds usurpés dans le rayon des forteresses turques qui avaient été, à plusieurs reprises, réclamés par les anciens propriétaires.

Il n'y avait dans ce privilège, le plus large qui eût été accordé aux Principautés à l'époque des Phanariotes, rien de spécialement favorable aux intérêts de la Russie elle-même; il ne contenait que l'accomplissement des vœux exprimés à plusieurs reprises par les boïars des deux pays; il ne faisait qu'établir la base solide d'un gouvernement qui aurait fait une part égale aux droits traditionnels

de l'aristocratie indigène et à l'autorité, nécessaire, d'un prince qui n'aurait pas vécu sous la menace incessante d'une destitution pour les motifs les plus futiles et même sans autre motif que celui d'un caprice victorieux ou d'un intérêt opinâtre. En agir ainsi avec les Principautés c'était certainement le meilleur moyen de se gagner une influence profonde et durable sur l'esprit de tous ceux qui étaient capables de concevoir un avenir d'ordre et de sécurité pour leur patrie.

Si le consul de Russie à Jassy s'évertuait à démolir le trône de Mourousi, considéré comme agent de l'empereur des Français [52], aucune autre immixtion de la Russie ne venait détruire l'impression produite par cette intervention efficace. De plus en plus Ypsilanti, qui soutenait la révolte serbe encouragée par la Russie, devenait un élément important pour la politique russe en Orient, et on pensait déjà, peut-être, à renouveler en sa faveur ce projet de l'Union des Principautés, y compris la Serbie même, par l'inspiration et sous l'influence permanente de la Russie, qui avait échoué sous la forme de la candidature étrangère de Patiomkine.

Il avait été question cependant d'un passage des Russes par les Principautés, en 1805, lorsque la Turquie paraissait disposée à renouveler, avec la Russie elle-même et l'Angleterre, les conventions de 1789 et 1799 dirigées contre Napoléon. Au mois de septembre, les régiments russes se seraient trouvés aux frontières de la Moldavie, dans le but de commencer une action militaire, sous les ordres du général Michelson; on aurait pris déjà des mesures pour établir les magazins de provisions nécessaires à une armée de 25 000 hommes. Deux armées se seraient saisies des Principautés, „au premier signal d'attaque et de menace que donnerait la France". Et, quant à l'ennemi que la Porte avait en vue à ce moment, c'était encore l'Autriche; on suivait avec appréhension les pour-parlers qui continuaient entre le ministre des Affaires Etrangères du Tzar et le général Meerveldt, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, car on craignait „*un arrangement entre la France et l'Autriche sur un agrandissement (celui de l'Autriche aux dépens de la Porte*[53]). Il fallut que Meerveldt fît des déclarations solennelles pour dissiper ces suspicions; mais déjà les Français étaient en Dalmatie, menaçant les intérêts nouveaux que la Russie venait de se créer en Serbie[54].

Dès le commencement de cette nouvelle année 1806 la pénétration française, autant que les intrigues de l'Autriche, avait fait

discuter dans le Conseil du Tzar l'idée d'une occupation des Principautés, pour se prémunir contre une offensive turque que Napoléon cherchait à provoquer de tous ses moyens [55]. On s'était décidé à ne plus tolérer les raids du Pacha de Vidin en Valachie; des troupes se rassemblaient à Odessa pout empêcher l'entrée des Français en Morée; les Bouches de Cattaro recevaient une garnison russe, alors que le drapeau de l'Empire était arboré dans les ports de l'Albanie [56].

On paraissait vouloir procéder du côté de Napoléon au partage des États du Sultan, et la Russie ne pouvait pas manquer à l'appel. Ce qu'on faisait n'était donc pas un nouveau chapitre de l'expansion conséquente de cette Puissance en Orient où elle avait eu toujours l'initiative, mais bien un incident naturel de cette politique de bouleversement inaugurée par celui que son génie venait de faire l'arbitre de l'Europe. Une convention franco-russe venait à peine d'être conclue le 20 juillet et les Russes avaient évacué Cattaro, lorsque Sébastiani, le représentant de l'Empereur à Constantinople, amena, en septembre, la Porte à violer ouvertement les engagements pris en 1802 en destituant aussi bien Mourousi que Constantin Ypsilanti, comme traîtres à ses interêts.

Cet acte est qualifié par l'ambassadeur de Russie comme „étant certainement l'attaque la plus directe portée à la dignitéé, aux intérêts et aux droits de la Russie" et il en attendait, si une révocation n'intervenait pas aussitôt, „une rupture formelle" [57]. Or, cette révocation la Turquie ne pouvait pas la concéder, sous la pression menaçante de celui qui était devenu maître de ses destinées. L'Angleterre s'y employa cependant si énergiquement, que Mourousi, revenu hardiment à Constantinople, et même Ypsilanti, qui s'était enfui en Russie, furent rétablis, le 17 octobre.

Mais dès le 23, une note russe avait signifié au Divan l'occupation des Principautés, comme mesure de précaution, „commandée par la nécessité la plus absolue". Un peu plus tard une nouvelle déclaration corroborait la première; elle ajoutait cependant „l'assurance la plus formelle que Sa Majesté Impériale sera prête à retirer ses troupes des deux Principautés aussitôt que la Porte aura donné une fois la satisfaction sur tous les griefs que la Cour impériale est en droit de former à sa charge, d'après les stipulations les plus précises qui subsistent entre les deux Empires" [58].

C'était, il est vrai, un peu vague, et la Russie, qui était de nouveau en guerre avec la France, pouvait prolonger d'une manière indéfinie cette occupation, attendant que l'attitude de Napoléon, qui avait voulu l'écarter de tout projet d'agrandissement en Orient, se fût précisée. À la fin de l'année, la diplomatie du Tzar s'était bornée à demander encore, comme condition indispensable d'une évacuation, „le maintien du repos et de la tranquillité dans les deux provinces et sur les frontières des possessions russes", „la liberté du passage du pavillon russe", et „le renouvellement du traité avec l'Angleterre" [59].

Or, le 5 janvier 1807 la Porte déclarait la guerre à la Russie, non pour l'occupation même du territoire roumain, mais, d'une manière si malhabile, pour ces privilèges mêmes de 1802 qui auraient rendu „la nomination du Voévode dans ces deux provinces de la part de la Porte un objet de dérision" [60].

Le vieil Alexandre Ypsilanti allait expier le crime de son fils. Le général Dolgorouki entra à Jassy seulement le 29 novembre 1806, et les forteresses de Bessarabie, Hotin, Bender, reçurent des garnisons russes.

Bucarest, où l'aïan de Roustschouk avait fait saisir, avec trois boïars et un evêque grec, le consul de Russie, Luc de Kiriko, et où Moustafa Baïractar avait fait son entrée avec 12 000 Turcs, le 12 décembre, reçut les Russes quelques jours plus tard seulement. Ypsilanti revint bientôt avec Michelson, le 27 décembre n. st., comme factotum, et l'on croyait à Constantinople qu'il s'était fait proclamer „roi de Valachie, Moldavie et Bessarabie", et qu'il aurait eu même des visées du côté de la Serbie. De fait il était *„maître des deux Principautés*[61] et en portait le titre dans ses chrysobulles, malgré les protestations de ses boïars réfugiés en Transylvanie[62].

Pendant tout ce temps on n'a aucune preuve de relations entre la Russie et les boïars concernant l'avenir de leurs pays. Il n'y avait pas même un Divan révolutionnaire: on gardait le prince qui avait été écarté contrairement aux traités; si Mourousi avait consenti à rester à Jassy, on l'aurait conservé aussi dans ses fonctions.

S'il y eut une armée roumaine comme auxiliaire des Russes, contenant aussi des Serbes qui avaient combattu sous Carageorges – tout un régiment sous un drapeau spécial[63] –, si ces „3 500 Valaques" aidèrent vaillamment le général Isaïev dans les luttes en Olténie et même en Serbie[64], c'était l'affaire personnelle du prince Ypsilanti. À

chaque occasion la diplomatie russe parlait de la ferme intention qu'avait l'empereur Alexandre d'évacuer les Principautés aussitôt que les Turcs rentreront dans la légalité.

Telle était la situation au mois de juillet, lorsque l'entrevue d'Alexandre avec Napoléon parut changer radicalement, et pour longtemps les rapports entre les deux Empires. On avait déjà parlé à Tilsit de l'éventualité d'un partage de l'Empire ottoman, déchiré par la révolte qui avait ravi à Sélim III le trône et la vie, mais pour le moment l'empereur de Russie, gagné par l'influence magique qu'exerçait sur lui la personnalité de son rival, avait consenti à abandonner, non seulement Cattaro et les Îles Ioniennes, mais aussi les Principautés. La médiation française amena, le 24 août, Lachcarev étant plénipotentiaire, la conclusion de l'armistice de Slobozia près de Giurgiu, et la Porte avait déjà dirigé vers leurs Capitales les nouveaux princes, Alexandre Şuţu et Scarlate Callimachi, bien qu'Ypsilanti fût revenu à Bucarest la 8 août n. st. [65]. Ce dernier, qui se plaignait de la trahison moscovite à son égard, dut quitter pour quelque temps sa patrie [66].

L'armistice, qui fut ratifié par Meyendorff à la fin d'août, prévoyait une évacuation rapide, le Divan ayant désormais l'administration des Principautés. Les plénipotentiaires devaient se rassembler aussitôt à Bucarest pour discuter les conditions de la paix, en la présence de Guilleminot, délégué de Napoléon. Pour le moment on y célébra solennellement le jour du nom du Tzar. Et, lorsqu'on était sûr d'avoir tout acheminé sur la bonne voie, un ordre arriva de Pétersbourg, dans la nuit de 12 au 13 septembre, qui mit fin aux préparatifs du départ. Lachcarev rassembla les boïars pour leur signifier ce changement à vue, et on attendait le retour d'Ypsilanti, qui avait déjà désigné son lieutenant. De fait le vieux général Prozorowski arriva à Bucarest le 27 octobre pour prendre la conduite des affaires. Ce ne fut que plus tard qu'il installa l'ancien prince dans la Capitale valaque, prenant lui-même résidence à Jassy et Ypsilanti continua ses fonctions jusqu'à l'arrivée, le I-er mars 1808, du sénateur Couchnicov comme président des Divans et chef de l'administration [67]. Les boïars avaient demandé, le 28 août v. st., une annexion de leur patrie à la Russie, comme celle de la Géorgie et de l'Imérétie [68].

Dès la fin de l'année 1807 se répandit, par les agents russes, un bruit qui remettait de nouveau en discution, pour la troisième fois, le

vieux projet de la Dacie. „*La Transylvanie*", écrit, de Hermannstadt-Sibiu, le 3 novembre, le diplomate prussien Senft de Pilsach, „*allait être cédée par la Maison d'Autriche et jointe à la Moldavie et à la Valachie, sous le nom de royaume des Daces pour appartenir au Grand-Duc Constantin de Russie*"[69]. Si c'était bien l'intention de la Russie – Kiriko l'affirmait publiquement, – l'Autriche, de son côté ou au moins de l'Olténie[70], poursuivait la seule annexion de ces provinces et le roi de Prusse soupçonnait que Napoléon avait été gagné à ce projet. De fait, il faisait dépendre la libération de la Prusse, occupée par ses armées, de l'abandon des Principautés par la Russie[71].

Pour gagner l'Autriche elle-même à sa politique, la Russie alla plus loin. Elle donna, désirant empêcher l'annexion pure et simple, une quatrième forme au projet de la Dacie, et la fit longuement discuter, en 1808 et même pendant l'année suivante. Après qu'Ypsilanti partit de Bucarest pour s'établir à Kiev, – on lui donna quatre-vingt villages de serfs, du domaine de la Pétschersca[72], où il devait mourir[73], – se forma „un projet de mariage entre la Grande-Duchesse Catherine" sœur d'Alexandre I-er, et de celle qui refusa d'épouser Napoléon, „et l'archiduc Jean" – frère de l'Empereur François I-er et la futur vicaire impérial de 1848, – „à condition que l'archiduc s'établisse ici (à Pétersbourg)", écrit un diplomate très bien informé, „la Russie voulant alors lui abandonner la souveraineté de la Moldavie et de la Valachie et aplanir par cet arrangement les contestations qui pourraient s'élever à cet égard entre les deux Cours"[74]. On parle de ce projet en avril et en mai 1808. Comme l'archiduc Jean ne se montrait pas disposé à devenir prince „souverain" de la Roumanie future, on pensa aussi à un des frères de l'Impératrice, seconde femme de François, Ferdinand. „Vraisemblablement" écrivait le même ambassadeur, „s'agit-il de donner à ce prince une existence indépendante, et l'on suppose que la possession de la Moldavie et de la Valachie pourrait bien lui tomber en partage, si le mariage projeté a lieu"[75]. Encore une fois cependant, Vienne, qui avait ses projets particuliers et exclusifs, ne montra que „peu d'empressement "[76]. Au mois d'avril 1809, cet archiduc Ferdinand était destiné à marcher avec la noblesse hongroise, appelée en armes, de concert avec des Turcs sous les ordres d'officiers français, en Moldavie, contre les Russes, s'ils s'avisaient d'attaquer l'Autriche. À cette époque la Grande-Duchesse qui devait être reine sur le Danube roumain épousait le prince d'Oldenbourg[77].

Jusqu'à ce moment les Russes n'avaient eu aucune relation plus intime avec les Roumains que la pétition sporadique mentionnée plus haut. Elle ne leur avait rien proposé et n'avait jamais consulté leurs préférences. On ne trouve ni pétitons, ni projets de plus haute envergure. La situation générale était trop changeante pour pouvoir s'engager comme à l'époque, déjà lointaine, par les idées et les sentiments aussi bien que par l'espace, de Catherine II. Les attaches des boïars à la cause russe ne furent donc que purement accidentelles. À Bender, qui fut facilement conquise, les troupes impériales avaient eu le concours d'un Catargiu; un prince Cantacuzène, ataman des Cosaques, se trouvait dans le détachement qui se saisit d'Akkerman; une troupe indigène fut organisée par un autre membre de cette même famille. Ce ne fut cependant que par les avantages que leur rapportait la domination russe qu'un parti dévoué au Tzar se forma à Jassy et surtout à Bucarest. Parmi ses membres, – des Ghica, des Brâncoveanu, des Grădişteanu, – certains avaient encore d'autres motifs de se ranger de ce côté-là; on expliquait l'attitude de Constantin Filipescu, non seulement par ses instincts dominateurs, mais aussi par une certaine situation de famille peu avouable. Constantin Varlaam, factotum des généraux Prozorowski et Miloradovitsch, avait passé sa jeunesse, comme officier russe, à Moscou et à Pétersbourg et, enfin, le Métropolite Ignace avait, comme tous les Grecs, des sympathies nationales pour la grande Puissance orthodoxe, qui devait les délivrer du joug ottoman sans devenir jamais la voisine menaçante du nouvel État hellénique [78].

Mais dès le mois de février 1809 des conférences russo-turques avaient été ouvertes à Jassy et la diplomatie du Tzar réclamait impérieusement, s'appuyant sur l'amitié française, la cession des Principautés [79]. L'entrevue d'Erfurth (12 octobre 1808), réédition de celle de Tilsit, avait scellé le sort de l'Empire ottoman et, conformément aux prescriptions de l'acte secret conclu à cette occasion, „*Sa Majesté l'Empereur Napoléon reconnaît la réunion de la Valachie et de la Moldavie et les limites de l'Empire russe de ce côté portées jusqu'au Danube*". Dès le mois d'octobre précédent, l'ambassadeur de France à Constantinople, Latour-Maubourg, reçut l'ordre formel de soutenir cette demande [80]. La guerre d'Espagne avait rendu Napoléon particulièrement traitable sur ce point, et la guerre que lui avait déclarée l'Autriche devait bientôt le rendre encore plus.

En avril cependant les hostilités avaient déjà repris, le Grand-Vizir lui-même préparant une offensive; on croyait que les Russes évacueront la Valachie [81]. Un ultimatum du Tzar fut refusé, délibéremment, par le Sultan, au mois d'août. Les attaques russes contre Brăila, Giurgiu et Kladovo échouèrent tour à tour. Prozorowski succomba à l'émotion de ses défaites. Son succeseur, Bagration, – qui épousa une Văcărescu, pendant son séjour à Bucarest, – fut plus heureux. Il arriva à se saisir de Brăila, où les Turcs furent massacrés sans pitié, sinon de la forteresse d'Ismaïl, sur laquelle planait encore l'ancienne gloire de son premier conquérant Souvorov. De son côté, Isaïev –, le commandant de ces Russes de l'Olténie, qui étaient soutenus par une insurrection roumaine, parmi les chefs de laquelle on rencontre ce petit-boïars, fils de paysan, Tudor Vladimirescu, destiné à conduire en 1821 le grand mouvement de libération sociale et politique de la classe rurale –, entrait dans Kladovo et dans Négotine aussi. Le successeur de Bagration, rappelé en Pologne, Kamenski, homme rude et dur, sans pitié pour lui-même et pour les autres, introduisit une discipline rigide non seulement dans l'armée, qu'il mena dans la Dobroudscha et au siège de Silistrie, mais dans la vie civile même, défendant les bals, la musique et jusqu'aux promenades des boïars dans les rues de Bucarest, alors qu'il ordonnait à ses soldats de ne pas faire souffrir la population roumaine. Pendant qu'Isaïev continuait ses succès le long du Danube, le maréchal prenait aussi, en 1809 et 1810, Turtucaia-Toutrakan, Bazardschik (mai–juin 1810) et Cavarna, Sichtov et Rasgrade (juin), Silistrie, voire même Trnovo, l'ancienne Capitale des Tzars bulgars. Un grand butin fut gagné à Roustschouk, qui fut saccagée; les soldats s'étaient tellement enrichis qu'ils jetaient dédaigneusement un ducat pour un morceau de pain et une mesure de vin. La réédition de Giurgiu et de Silistrie ne pouvait plus tarder (octobre), et Ismaïl, affamée, ouvrait de nouveau se portes aux Russes [82].

Dès le mois de mai 1810 la Russie avait fait connaître formellement l'annexion des deux Principautés; les agents consulaires furent invités à quitter leurs postes. Le Métropolite Dosithée Philitis avait été remplacé, comme partisan des Turcs, par le Grec Ignace, dès le mois de janvier; on croyait à Vienne qu'il avait comploté avec Ypsilanti pour le maintien de cette situation ambiguë qui devait préparer le „royaume de Dacie". Le poste de vice-président du

gouvernement valaque avait été confié à un simple officier, le général Engelhardt[83]. Sur les nouvelles éditions des livres liturgiques, sur les frontispices des églises qu'on inaugurait, le Tzar figurait comme maître légitime, comme „hospodar" des deux pays, réunis désormais sous sa sujétion.

Au mois de juin 1810 on maintenait du côté de la Russie les anciennes conditions de paix, que Kamenski lui-même communiquait au ministre prussien de Werther: „la rive gauche du Danube pour frontière, une Constitution pour les Serviens et vingt millions piastres de dédommagements"[84]. On était presque sûr à Pétersbourg que les Turcs, menacés jusqu'aux approches de Choumla et de Varna, finiront par se résigner au sort qu'on voulait leur faire, et Napoléon déclarait de nouveau, par son ambassadeur, le prince Kourakine, „qu'il serait charmé de voir l'Empire russe agrandi des Principautés de Moldavie et de Valachie"[85]. Il préparait déjà de nouvelles annexions en Allemagne à titre de compensation[86]. Un peu plus tard on déclarait officiellement, de Pétersbourg, aux Cours amies que la cession des Principautés, offerte par Napoléon à son allié, était „l'unique condition sine qua non de la paix"[87].

Comme l'Empereur des Français n'était pas arrivé à arracher aux Turcs cette concession, l'Autriche avait été assurée par le Tzar que la Russie ne soutiendra pas la France dans les efforts qu'elle faisait pour détruire la Monarchie. En octobre 1810 cette même Autriche, réconciliée apparemment à son grand ennemi, alliée à la dynastie même du nouvel Empire révolutionnaire par le mariage de Marie-Louise avec Napoléon, faisait de son mieux à Constantinople pour convaincre les Turcs qu'ils pouvaient bien demander des conditions paix meilleures. „Je crois", écrivait Werther, „que cette Puissance finira par traverser entièrement les projets de l'empereur Alexandre sur les provinces de la rive gauche du Danube"[88]. La seule frontière admissible est le Dniester, déclarait officiellement le Réis-Effendi: si la Russie ne veut pas l'admettre, eh bien on „défendra jusqu'à l'extrémité chaque pouce de terrain"[89].

On vit bientôt le motif de cette intervention peu amicale. L'Autriche s'était déjà assurée de l'appui de Napoléon pour empêcher l'établissement de la Russie en Serbie et toute expansion ultérieure sur le Danube. En même temps elle faisait sentir à cette ancienne rivale qu'on pourrait trouver un accommodement et le Tzar

lui offrait de „s'arranger volontiers avec *elle pour les districts de la Valachie qui pourraient être à sa convenance*". Vienne s'obstina cependant à refuser toute entente là-dessus; les Principautés devaient être restituées tout simplement à leurs anciens maîtres[90].

Dès le commencement de l'année 1811 l'ancien ambassadeur russe à Constantinople, Italinski, se tenait à Bucarest; un délégué turc, Hamid-Effendi, arriva dans cette ville au mois de juin. On voyait bien, d'un côté et de l'autre, la propension à reprendre les négociations[91]. Cette fois, on était sûr des mauvaises intentions de Napoléon, de plus en plus menaçant et prêt plutôt à installer son beau-père autrichien sur ce Danube inférieur repris aux Russes malgré une acceptation formelle de leur établissement. L'Autriche refusait une seconde fois de donner cette acceptation. On commençait donc à rabattre des anciennes prétentions de 1810: la Russie se serait contentée de la Moldavie seule, et l'empereur Alexandre aurait même parlé aux Autrichiens, en avril, de la frontière du Pruth[92]. Hamid était venu seulement après que la Porte eût été avertie des concessions qu'on pourrait bien lui faire.

Il ne s'agissait donc plus d'une absorption des Principautés, mais seulement *d'une mesure destinée à empêcher dorénavant toute offensive turque venue de ces forteresses qui depuis trois siècles environ défendaient la frontière de l'Empire ottoman, de Hotin à Akkerman et à Ismaïl*. On ne faisait qu'étendre sur une surface unitaire, jusqu'à une limite naturelle, ce nom de Bessarabie qui s'appliquait jadis au seul Boudschac, à la steppe au-dessus des bouches du Danube. Cette extension de la nomenclature géographique datait, du reste, de l'époque de Catherine II déjà quand on établissait la consulat russe pour la Moldavie, la Valachie et la *Bessarabie* comme province séparée des deux autres. Tout le territoire moldave qui se trouvait compris entre les anciennes raïas leur était réuni dans cette conception.

La Porte continua cependant à se montrer inflexible. Ce fut le premier et le dernier mot du négociateur envoyé à Bucarest. Il avait les ordres les plus précis du Grand-Vizir de retourner sur-le-champ, si l'on ne se désistait pas de cette prétention[93]. Italinski et son nouveau collègue, le vieux général Koutouzov, qui avait négocié jadis la paix de Jassy, demandèrent un terme pour en avertir, par courrier spécial, l'Empereur. Le Vizir tança son délégué d'avoir cédé sur ce point. Les Russes prenaient cependant à l'égard des sujets étrangers

dans les Principautés des mesures dont un souverain peut seul avoir l'initiative [94]. Depuis longtemps déjà Gabriel Bănulescu revenu de Russie, exerçait les pouvoirs religieux suprêmes dans les deux Principautés, comme délégué officiel du Saint-Synode russe.

Hamid quitta Bucarest encore en août, et Italinski, complètement découragé, demandait son rappel [95]. On était sûr à Constantinople que Napoléon attaquera le Tzar et on voulait gagner du temps.

Ce qui changea la situation fut le mouvement hardi du général Morcov qui réussit à cerner, en octobre, l'armée du Vizir dans une île du Danube.

Des négociations furent ouvertes alors à Giurgiu, entre Italinski, le général Sabaneïev et le drogman Joseph Fonton, d'un côté, avec les trois délégués du vaincu, qui savait bien ne pas pouvoir opposer aux Russes une autre armée, mais s'attendait à les voir partir eux-mêmes pour faire face à un danger plus pressant. Certains croyaient déjà qu'on s'entendra sur la frontière du Pruth, mais on parlait encore à Pétersbourg de celle du Danube. „Le Pruth ou la guerre; Ismaïl seule aurait suffi pour vous payer la guerre; or vous avez quatre forteresses et une belle province", fut la décision officielle du Grand-Vizir, qui attendait à Roustschouk. Bien que les Turcs cernés eussent été contraints de capituler, Koutouzov paraissait avoir gagné aussi le territoire entre le Pruth et le Séreth; on prétendait cependant, du côté des Turcs, conserver, avec les bouches du Danube, Ismaïl et Kilia. Le 14 décembre le général russe entrait à Bucarest au son des cloches et au bruit du canon, en restaurateur de la paix. On assurait, malgré l'arrivée des plénipotentiaires turcs, qu'on n'attend que la ratification du Tzar. Or Alexandre ne voulut pas abandonner les forteresses du Bas-Danube. En févrir 1812 l'armistice fut rompu par Koutouzov, qui considérait déjà comme simples prisonniers de guerre ces Turcs dans lesquels il avait d'abord reconnu des hôtes. Le Sultan, de son côté, avait opposé de nouveau sa résolution inébranlable de ne plus reculer.

Napoléon préparait déjà son invasion. Le Tzar consentit à renoncer au delta danubien. Dès le mois d'avril une partie des troupes russes durent quitter furtivement la ligne du Danube, où il ne fallait pas même penser à une nouvelle offensive. Ce qui accroissait les appréhensions des Russes était la certitude qu'on avait de

l'entente, conclue au mois de mars 1812, entre la France et l'Autriche, qui n'avait jamais perdu de vue les Principautés.

Si Andréossy, l'ambassadeur, longtemps attendu, de Napoléon, était arrivé à Constantinople à ce moment, les Turcs auraient pu conclure une paix qui n'aurait pas diminué leur territoire. Mais des retards inexplicables dans le voyage de cet émissaire inspirèrent à la Porte une défiance bien naturalle. Elle craignit de perdre cette conjoncture favorable, tout de même, aux intérêts turcs.

D'autant plus qu'Alexandre I-er s'était décidé à brusquer les choses coûte que coûte en envoyant un nouveau plénipotentiaire dans la personne de l'amiral Tschitschagov, son intime: il devait menacer les ennemis d'une nouvelle expédition et même de *la révolte des Grec et de tous les orthodoxes*. C'était pour la première fois qu'on pensait que des nations existent sur ces territoires envahis ou menacés.

Les Grecs Capo-d'Istria et Barozzi, le Roumain Scarlate Sturdza et son fils, Alexandre, jeune homme des meilleurs espérances, l'accompagnaient dans ce but. Et le Tzar parlait en même temps avec compassion des „horreurs" qui avaient été commises contre une population inoffensive, secourable même jusqu'à la dernière limite de ses moyens: il ne voulait plus les tolérer.

Tschitschagov „commandant en chef de l'armée du Danube, de la flotte de la Mer Noire et gouverneur général des Principautés de Moldavie et de Valachie", était à Jassy seulement, lorsque Koutouzov, qui n'entendait pas que ce jeune rival lui ravît l'honneur de conclure la paix qui devait couronner ses victoires, annonça à l'Empereur qu'il venait de s'entendre avec les Turcs en acceptant les conditions que ces derniers avaient présentées au mois de novembre dernier et qui contenaient la cession de la Bessarabie seule, mais avec Kilia et Ismaïl. Le 28 mai n. st. les préliminaires avaient été déjà signés. Les Turcs se consolaient avec l'idée que, si Napoléon allait briser la Russie, ils pouvaient bien tirer parti des trois mois fixés pour l'évacuation du territoire qu'ils avaient abandonné. En juillet, comme l'expédition française traînait en longueur, les ratifications furent échangées, à Bucarest même. On s'était borné à exécuter comme traîtres les deux Mourousi, auxiliares des négociations. Il faut mentionner aussi que, de leur côté, les Russes *avaient voulu employer leur présence dans les Principautés pour aller en Transylvanie punir la trahison de l'Autriche*[96].

Voici dans quels termes Tschitschagov annonçait, le 14 août, le départ de ses troupes aux Divans des deux pays: „L'armée du Danube quitte votre pays. La guerre qui l'avait conduite parmi vous est terminée. Vous allez jouir de votre repos, sous les lois d'un gouvernement auquel vous êtes accoutumés et qui doit, par conséquent, vous convenir (!). *Vous avez soutenu le fardeau de la guerre avec constance et libéralité, vos sacrifices sont connus. Leurs motifs vous honorent et Sa Majesté l'Empereur Alexandre vous est reconnaissant.* Le bonheur de votre patrie a été l'objet de sa sollicitude paternelle. Vous en avez eu des preuves. Ses intentions vous étaient favorables. Napoléon, l'ennemi de l'indépendance des nations et des Souverains, traîne l'Europe enchaînée sur les plaines immenses de la Russie. La brave armée qui a commandé votre admiration par ses exploits militaires, va cueillir de nouveaux lauriers. Accompagnez-la de vos vœux"[97].

Pendant ces six années de l'occupation russe un certain nombre de Moldaves avaient été employés dans l'administration du pays et dans la conduite des troupes. Élie Catargiu, propriétaire de terres sur le Dniester, avait le rang d'un général; Emmanuel Balş, de Sirăuţi, dans les mêmes parages, était colonel. Un Roumain de cette Bessarabie qu'on venait d'annexer, Dicescul, fut chef de la police à Jassy. Il faut citer aussi un général-lieutenant du nom de Nicoriţă[98].

Mais ce fut tout. Les membres des deux Divans ne furent initiés, sous Ypsilanti ou sous les généraux qui le remplacèrent, à aucun des secrets de la politique impériale, qui, du reste, manquait complètement de direction et attendait à chaque moment que les événements eux-mêmes lui indiquassent la voie à suivre. Au lieu d'avoir, comme du temps de Catherine, des conciliabules avec les chefs de l'aristocratie indigène pour leur demander leur opinion et leur faire exprimer des vœux, des conflits regrettables éclatèrent avec quelques uns d'entre eux comme Iordachi Catargiu, qui, à peine revenu de Paris, fut emmené au-delà du Dniester, comme le vieux Vestiaire Roznovanu, qui fut battu et traîné par la barbe au milieu du Divan, comme le poète Conachi, un des nobles les plus influents et les plus dignes d'estime, et même ce Métropolite Benjamin Costachi qui est la plus belle figure de son époque. Si Rodofinikine, le diplomate d'origine grecque qui avait joué un grand rôle à Belgrade, proposa la rédaction d'une adresse au Souverain de la Russie pour lui demander l'annexion de la Moldavie à ses États, nous n'avons pas cet acte et

nous ne pouvons juger ni de son contenu, ni de la valeur que pouvaient lui donner les signatures apposées au-dessous [99].

Aussi la réunion de la Bessarabie à l'Empire d'Alexandre I-er n'amena-t-elle guère une des ces fortes émigrations de boïars qui auraient entraîné sous Catherine II des centaines de sujets des premiers rangs, ayant quitté le district qui restait sous la domination païenne. Cependant on avait confié toutes les fonctions à des Moldaves; le gouverneur fut Scarlate Stourdza, assisté de Mathieu Crupenschi; des membres des familles Stourdza, Catargiu, Ghica, Balş, Dimanchi, Leon, Vârnav, pour ne citer que les noms les plus connus, eurent l'administration des districts et la charge de recueillir les impôts. Si le Siège épiscopal du Boudschak, où on avait établi des Bulgares, fut confié au Grec Démètre Soulima, Gabriel Bănulescu fut le premier évêque de Hotin et de ce bourg de Kichéniev, dont, à cause de sa situation centrale, on avait fait la capitale de la nouvelle province.

Il n'y eut, néanmoins, aucun empressement de la part des grands propriétaires qui avaient des possessions, d'un côté du Pruth et de l'autre, de venir s'établir sous le sceptre de l'Empereur chrétien. Les boïars se plaignirent au nouveau prince établi par la Porte, Scarlate Callimachi, de ce que „la meilleure partie du pays, l'âme même et la force de l'approvisionnement, plus que la moitié de la Principauté, en un mot la partie plaine et le cœur de la Moldavie", eût été détachée du domaine de Voévodes, obligés cependant à répondre au Trésor ottoman la même somme de l'impôt, ils se montrèrent lésés dans leurs intérêts par la nouvelle frontière et ils eurent la naïveté de proposer qu'une partie de la Valachie, jusqu'à la rivière de l'Ialomiţa, soit réunie aux districts qui restaient encore à cette Moldavie mutilée, incapable de soutenir ses anciennes charges [100].

Lorsque la Porte ordonna une option, fixant un terme assez bref, un grand nombre des chefs de l'aristocratie préférèrent vendre leurs biens, à un prix tout à fait inférieur, aux paysans mêmes ou bien aux Grecs spéculateurs, et ils demeurèrent à Jassy, dans la Moldavie „turque", auprès du „hospodar grec". À la tête des émigrés on trouve Jean Balş, Iordaki Cantacuzène et Constantin Paladi; Constantin Mavrocordato, qui avait déclaré vouloir s'établir en Bessarabie, changea d'opinion. Si on trouve parmi les nobles bessarabiens, munis désormais des privilèges de la noblesse russe, un grand nombre de

noms connus, même des Ghica (Constantin et Étienne), des Cantacuzène (Constantin), des Stourdza (Jean), des Millo, des Rosetti (Basile), des Casimir, des Răşcanu, des Rusu, des Iamandi, des Leondari, sans compter les représentants des familles moins importantes, il ne s'agit pas d'immigrés, mais bien de personnes, d'une importance politique et sociale médiocre, que l'occupation avait trouvées sur les seules possessions terriennes qui leur appartenaient[101]. Et, parmi ces petits boïars même, il y eut plus d'un qu'un penchant naturel fit repasser le Pruth, pour ne pas se séparer de ces institutions séculaires dont Tschitschagov avait reconnu le droit aux sympathies constantes de la nation. D'autant plus que dès 1813 le gouverneur n'était plus Stourdza le Moldave, mais bien un général d'origine finlandaise mais marié à une parente de son prédécesseur Harting.

L'atmosphère même de la vie publique était restée moldave. La Constitution accordée par l'Empereur Alexandre, lors de son apparition à Kichéniev, en 1818, Constitution qui repose sur les anciennes coutumes, fut publiée en roumain aussi bien qu'en russe. On avait conservé dans les églises la liturgie roumaine, et on faisait venir de Moldavie les livres usuels.

Les actes privés étaient rédigés dans la même langue que par le passé, et on l'employait, cette langue, aussi dans des contrats confirmés par l'administration, dans les actes des tribunaux. Les sceaux même des offices avaient des inscriptions roumaines. Ce fut un Grec de Valachie, Manéga, qui eut même le soin de la législation nouvelle, tout à fait originale, qui a été plus récemment étudiée par l'historien, même de ces événements, le Roumain de Bessarabie Kasso (Casu), ancien ministre de l'Empire.

Mais tout cela ne contribuait pas à maintenir les anciennes relations avec les régions sises entre le Pruth et les Carpathes. Loin de chercher à suivre l'exemple de l'Autriche, qui employait sa province de langue roumaine à attirer les autres Moldaves soumis à l'arbitraire turc et à l'avidité grecque, la Russie, en établissant sur la nouvelle frontière une quarantaine presque permanente, paraissait, au contraire, vouloir empêcher toutes relations entre les deux fragments de l'ancienne Moldavie. *Il ne faudrait pas d'autre preuve pour faire voir que, cette fois aussi, il n'y avait pas la continuation qu'on s'imagine d'une politique conséquente mettant tout en œuvre pour arriver à une annexion entière et définitive.*

NOTES

1. **Actes et fragments**, II, pp. 137–138.
2. **Ibid.**, p. 139.
3. **Ibid.**
4. Hurmuzaki, X, pp. XXVIII–XXIX, XXXIII.
5. **Actes et fragments**, II, p. 173.
6. **Ibid.**, p. 178 et suiv.
7. **Ibid.**, pp. 191–192.
8. **Ibid.**, p. 194.
9. **Ibid.**, p. 212.
10. **Ibid.**, p. 211.
11. **Ibid.**, p. 208.
12. **Ibid.**, p. 209.
13. **Ibid.**, p. 215.
14. Hurmuzaki, **Documente**, X, p. 25.
15. **Ibid.**, pp. 26–27.
16. **Ibid.**, p. 27.
17. **Ibid.**
18. **Ibid.**, p. 37.
19. **Ibid.**, p. 29.
20. **Ibid.**
21. **Ibid.**, p. 32.
22. **Actes et fragments**, II, p. 217 et suiv.
23. **Ibid.**, p. 224.
24. Hurmuzaki, X, p. 38.
25. **Actes et fragments**, II, pp. 231, 232; Annales de l'Académie Roumaine, XXXII, p. 212 et suiv.
26. Arhiva românească, II, pp. 296–298.
27. **Ibid.**, p. 292 et suiv.; „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXIIII, p. 249 et suiv.
28. Nistor, dans la collection Hurmuzaki, XVI. Cf. vol. X, p. XLII.
29. **Ibid.**, p. XLII.
30. **Actes et fragments**, II, p. 256.
31. **Ibid.**, p. 270.
32. Drăghici, **Istoria Moldovei**, II, pp. 53–54.
33. **Mémoires cités**, p. 222 et suiv.
34. **Ibid.**, p. 225.
35. Convorbiri literare, 1901, p. 1126 et suiv. et N. Iorga, **Geschichte des rumänischen Volkes**, II, p. 197 et suiv.
36. **Annales citées**, p. 228 et suiv.
37. **Actes et fragments**, II, p. 311.
38. **Ibid.**, p. 312.

39. **Ibid.**, p. 270.
40. Hurmuzaki, **Suppl.** I 2, p. 73, no. CXXVIII.
41. **Actes et fragments**, II, pp. 292–3. **Ibid.**, p. 296 et suiv.
42. **Actes et fragments**, II, pp. 344–345 et suiv.; Stefanelli, dans les **Annales de l'Académie Roumaine**, XXIII; N. Iorga, **Istoria Bisericii române**, II, p. 195.
43. **Genealogia Cantacuzinilor**, p. 339.
44. **Actes et fragments**, II, p. 339.
45. **Ibid.**, p. 341.
46. **Ibid.**, p. 351. Cf. N. Iorga, **Documents Callimachi**, II, Préface.
47. **Actes et fragments**, II, p. 36.
48. **Ibid.**, pp. 367–369.
49. **Ibid.**, p. 369.
50. **Ibid.**, pp. 369–370.
51. **Ibid.**, pp. 371–372.
52. **Ibid.**, p. 394.
53. **Actes et fragments**, II, pp. 402, 465.
54. **Ibid.**, p. 406.
55. **Ibid.**, pp. 406–407.
56. **Ibid.**, pp. 408–409.
57. **Actes et fragments**, p. 409.
58. **Actes et fragments**, pp. 411–412. **Ibid.**, pp. 412–413.
59. **Ibid.**, pp. 451–416.
60. **Actes et fragments**, p. 418.
61. **Ibid.**, pp. 418–420.
62. R. Rosetti, dans les **Annales de l'Académie Roumaine**, XXXI, pp. 488–491.
63. Voy. Iorga, **Relations des Roumains avec les Serbes**, Bucarest, 1914.
64. Idem **Actes et fragments**, II, p. 425.
65. **Ibid.**, p. 423 et suiv.
66. **Ibid.**, pp. 425–427.
67. **Ibid.**, II, p. 436.
68. V. A. Urechiă, **Istoria Românilor**, IX, pp. 176–177.
69. **Actes et fragments**, II, p. 443.
70. Sturdza **ouvr. cité**, I, p. 911.
71 **Actes et fragments**, II, p. 435, 439.
72. Denis l'Ecclésiarque, dans Papiu, **Tesaur**, II, p. 218.
73. Voy. aussi Langeron, dans Hurmuzaki, **Suppl.** I3, p. 110.
74. **Actes et fragments**, II, pp. 436–437.
75. **Ibid.**, p. 440.
76. **Ibid.**, p. 441.
77. **Ibid.**, p. 445.
78. **Annales de l'Académie Roumaine**, XXXII, p. 182.
79. **Actes et fragments**, II, p. 444.
80. Hurmuzaki, **Suppl.** II, pp. 523–577.
81. **Actes et fragments**, II, à cette date.
82. Denis l'Ecclésiarque, **loc. cit.**, pp. 219–220.

83. **Actes et fragments, II**, p. 448.
84. **Ibid.**
85. **Ibid**, pp. 451, 452. Mêmes déclarations, pp. 456–7.
86. **Ibid., II**, p. 457.
87. **Ibid.**, p. 452.
88. **Ibid.**, p. 543. Cf. p. 458.
89. **Ibid.**, p. 454.
90. **Actes et fragments, II**, p. 456.
91. **Ibid.**, pp. 458–459.
92. **Ibid., II**, p. 459.
93. **Ibid.**, p. 463.
94. **Ibid.**, p. 463 et suiv.
95. **Ibid.**, pp. 463–466.
96. **Annales citées**, p. 160 et suiv.
97. **Actes et fragments**, II, pp. 485–486.
98. Voy. notre ouvrage roumain sur la Bessarabie, p. 142.
99. R. Rosetti, dans les „**Annales de l'Académie Roumaine**", XXXI: „Archives des Sénateurs de Kichéniev".
100. Codrescu, **Uricariul**, IV, p. 343 et suiv.
101. N. Iorga, „**Bassarabie**", p. 160 et suiv.

CHAPITRE X

La Russie et l'agitation constitutionelle dans les pays roumains jusqu'à l'Union des Principautés

Mais à côté de la politique russe proprement-dite il y en avait une autre, que faisait sous l'égide et la responsabilité de la Russie cet élément grec, moins nombreaux que l'élément allemand dans la diplomatie et l'armée de l'Empire, mais tout aussi ambitieux et égoïste dans la poursuite de ses propres intérêts.

Après l'annexion de la Bessarabie, si Strogonov, un Russe d'ancienne souche, représentait à Constantinople le Tzar, les fonctions consulaires à Bucarest et à Jassy étaient entre les mains de Grecs authentiques, qui tout en poursuivant des buts révolutionnaires, d'indépendance nationale, qui n'étaient pas du tout ceux des Phanariotes, jusqu'alors simples parasites de l'État ottoman, n'en réussissaient pas moins à se gagner les sympathies de ces derniers princes régnants, boïars, évêques, hégoumènes, pour les amener peu à peu à leur propre politique. Après Kiriko, destitué en 1817, Pini était consul de Russie en Valachie et Pisani en Moldavie. Ils étaient en relations avec cette société mystérieuse, calquée sur les *loges* des *carbonari* de l'Occident, l'„Hétairie des amis", qui avait des ramifications nombreuses et importantes à Odessa, à Taganrong, en Crimée et en Bessarabie même, qui avait dans les riches marchands ses bailleurs de fonds, dans les diplomates comme Capo-d'Istria ses informateurs, dans les anciens princes réfugiés en Russie ses chefs. *Tout en osant insinuer que le grand chef, l'„arché", est le Tzar lui-même*, qui portait le grand nom du héros macédonien, on indiquait comme général de l'invasion prochaine dans les Principautés, considérées comme terre grecque, comme partie integrante du futur Empire byzantin, Alexandre, le fils aîné de Constantin Ypsilanti, officier russe glorieusement blessé dans les guerres contre Napoléon.

Il disposait de l'appui secret de l'Impératrice elle-même, femme d'Alexandre I-er, qu'on surprend plus tard s'informer de l'„expédition", du départ du prince Ypsilanti [1].

Alors que le vraie Russie traditionelle s'occupait après 1812 seulement de gagner à l'Empire, sans une nouvelle guerre, ces bouches du Danube qu'on avait dû abandonner à la paix de Bucarest, – abandonnant la Serbie même à son sort –, cette autre Russie, toute nouvelle, des consuls et des drogmans, ne cessa pas un seul moment une agitation qui devait donner, par les Russes, mais pas aussi pour eux, aux Grecs une grande patrie, *à la place même de cette Byzance slave qui avait été le rêve de Catherine II.*

Les infractions aux traités et convetions, commises par les princes phanariotes pour accroître leurs revenus, et celles dont se rendait coupable la Porte elle-même pour les en punir, mais à son propre profit pécuniaire, fournissaient sans cesse le prétexte de noveaux conflits. Mais ce ne fut pas en Russie, mais bien en Autriche, que Jean Caragea (Karatzas), hospodar de Valachie, s'enfuit à la suite d'une administration éhontée, en 1818 [2]; son principal auxiliaire fiscal, Bellio, avait un parent qui était l'agent de son maître à Vienne, et l'informateur des deux princes roumains en fait de politique extérieure, celui qui les représentait dans les conseils politiques de l'Europe était, non quelque diplomate de Pétersbourg, mais bien le fameaux de Gentz lui-même, un Metternich en sous-ordre.

Tel était l'état de préparation du mouvement insurrectionnel grec, lorsque, en février 1821, après quelques retards, Alexandre Ypsilanti, qui s'était rendu en Bessarabie, dont le gouverneur avait été le Grec Katakatzi, passa le Pruth dans la compagnie d'un de ses frères, de Georges Cantacuzène, lieutenant-colonel de hussards, qui avait fait en 1818 le voyage à Constantinople, de Kalliarchi, frère du Métropolite d'Ephèse et officier russe actif lui aussi. Des Grecs d'Odessa s'empressaient d'accourir sous le drapeau nouveau du Phénix ressuscité de ses cendres. Le prince moldave Michel Şuţu était gagné à la cause, qu'il finit par se résoudre à servir ouvertement, pour se réfugier ensuite en Russie, dans le but évident de la compromettre. Le prince de Valachie, le vieil Alexandre Şuţu, venait de mourir, et des boïars grecs et grécisés disposaient de la régence; Pini avait inscrit dans ses registres le capitataine d'Arnautes Iordaki, Aroumain de langue grecque, et ce dernier croyant pouvoir disposer des paysans levés à ce moment par Tudor Vladimirescu, affilié, à Vienne, par

lui-même à l'Hétairie. On demandait ouvertement au prince de Wittgenstein, commandant militaire en Bessarabie, de faire marcher les troupes du Tzar au secours d'une cause qu'il aurait connue et favorisée. Lorsque, enfin, la plèbe musulmane de Constantinople et l'officialité ottomane elle-même se prirent à donner la chasse aux restaurateurs *in spe* de la Constantinople chrétienne, les fuyards s'embarquèrent pour Odessa. Les habitans grecs de cette ville crurent reconnaître dans un cadavre de vieillard jeté par les flots celui du Patriarche Grégoire supplicié par les Turcs comme traître et ils firent participer le monde officiel à un enterrement qui fut grandiose. Démétrius Ypsilanti, en uniforme impérial, recrutait en avril 1821 des soldats à la cause de la liberté.

Nous ne poursuivrons pas les phases par lesquelles passa la diplomatie russe, retenue par le traité de la Sainte Alliance, par l'horreur conventionnelle contre tout mouvement révolutionnaire, fût-il dirigé même contre un maître musulman, envers ce mouvement persistant dont personne dans l'Europe entière n'arriva à se rendre maître. Mais le représentat du Souverain qui, conformément aux traités, avait le droit de „protéger" les „Églises orientales" d'Orient ne pouvait pas assister impassible au massacre d'une population de même religion et sourtout aux profanations intentionnellement cyniques qui l'accompagnaient. L'occupation des Principautés par des milliers de soldats turcs, parmi lesquels des Asiatiques qui ne reculaient devant aucun excès, était aussi une violation aux traités, bien que la Porte n'eût eu, évidement, pas d'autre moyen de rentrer dans ses droits, atteints par l'insurrection. Et on n'a pas signalé suffisamment ce détail que Tudor, qui arriva bientôt à braver Ypsilanti comme représentant d'une cause tout à fait étrangère au pays et qui succomba à une intrigue organisée par les Grecs qui entouraient le chef de l'Hétairie avait des concialibules avec l'agent d'Autriche, Fleischhachel von Hackenau, et que cet agent et son drogman, Udricki, furent initiés dans tous les secrets de la révolution dans les Principautés.

Il s'agissait pour la Russie encore unei fois de regagner son prestige en Orient, ce prestige qui était comme une condition indispensable de son existence morale. Elle commença par protester, puis elle rappela, en août 1821, son ambassadeur, ses consuls. Elle croyait pouvoir s'arrêter ici, mais les affaires de Morée, l'immixtion des Égyptiens venus au secours du Sultan, la tentative de l'Angleterre

et de la France de jouer, par l'intervention décisive de leur flotte au combat de Navarin, en 1827, le premier rôle, poussèrent le nouveau Tzar Nicolas à cette déclaration de guerre qu'Alexandre I, son frère, avait évitée jusqu'au dernier moment de sa vie, prouvant par sa longue endurance qu'il ne se considérait pas comme le destructeur attitré de la domination ottomane en Europe.

L'occupation turque dans les Principautés provoqua une forte émigration des principaux boïars et des membres du clergé. Ceux qui cherchèrent un asile en Transylvanie, dans les anciennes places de refuge: Kronstadt-Braşov et Hermannstadt-Sibiu, dans la capitale de la Bucovine autrichienne, Czernowitz-Cernăuţi, dans certaines localités de cette même province et aussi en Bessarabie, comme ce fut le cas du Métropolite moldave, Benjamin, n'avaient pas été, en grande partie, compromis dans le mouvement grec de l'Hétairie. Malgré sa situation de fils de prince régnant, malgré sa descendance roumaine par sa mère, une Văcărescu, nièce du premier poète de la Renaissance nationale, le jeune Ypsilanti n'avait pas rencontré cet accueil symphatique qu'il se promettait; l'aristocratie fit le vide autour des représentants de cette cause, qui était peut-être bien celle de la liberté, mais pas de *leur propre liberté*, et, quant au peuple, il resta indifférent au mouvement jusqu'à ce que les excès commis par ces étrangers les firent haïr.

Mais on n'invoque jamais en vain ce principe de liberté, qui trouve ensuite sa voie par lui-même. Le spectacle de la Révolution hellénique prêcha d'exemple à ces boïars, élevés en partie par des précepteurs étrangers, qui étaient abonnés, par l'Agence autrichienne, aux journaux de l'Occident et pouvaient donc être au courant des mouvements révolutionnaires, qui ébranlaient la vieille Europe. Dans leur retraite, ils eurent le loisir de discuter sur l'avenir qui attendait leur nation à une époque où un nouvel ordre paraissait devoir s'établir à travers le continent entier. Et, comme le remède des abus était universellement connu, on se mit à travailler à cette panacée qui aurait été une Constitution.

Les bases de ces projets de Constitution avaient été posées depuis longtemps, par ces boïars de 1772 qui avaient demandé une réorganisation de leurs patries et qui, après la guerre, avaient désiré pour la Valachie l'administration d'un indigène, le vieux boïar Étienne Prâşcoveanu, par les pétitionnaires valaques de 1790, qui

avaient en vue les mêmes changements intérieurs, et tout récemment, en 1818, par la noblesse roumaine de Bucarest, qui, ayant provoqué la retraite du Métropolite grec Nectarius, avait présenté à la Porte, entre autres vœux, celui que chaque prince phanariote s'en retournât accompagné de la clientèle grecque qu'il avait amenée dans le pays. Il y avait cependant des différences en ce qui concerne la modalité.

Il y avait bien, surtout en Moldavie, tout un parti qui comptait sur le concours prêté par une Turquie dégagée de ses entraves et capable de comprendre ses propres intérêts, qui n'étaient guère ceux des parasites phanariotes. Ce parti devait se fortifier par l'inaction de la Russie. On peut dire que les boïars de second rang qui étaient restés à Jassy sous l'occupation, entourant le caïmacam nommé par la Porte, Étienne Vogoridès, un Grec „fidèle", entendaient ne pas s'adresser à un autre trône qu'à celui de leur Souverain légitime et obtenir de la grâce seule du Sultan ce qu'ils désiraient: en première ligne le rétablissement du régime des princes indigènes élus par le pays lui-même et confirmés seulement par la Porte.

Mais les principaux membres de l'aristocratie moldave et celle de la Valachie sans distinction s'adressèrent à la Russie, avec ou sans l'intervention incitatrice de Pini, qui, dans son exil de Transylvanie, continuait l'œuvre à laquelle il s'était consacré.

Il y eut d'abord, pour poursuivre cette action libératrice, un parti de conservateurs, dépendant des indications du consul. Il était composé du Métropolite, le Roumain „nationaliste" Denis Lupu, du Grec, très cultivé et remuant, Nicolas Mavros, de certains membres des familles Filipescu et Ghica, de Jean Samurcaş, un des chefs de l'Olténie. Ils „se prosternaient aux pieds du trône de Sa Majesté Impériale", „au nom de notre sainte et commune religion", – comme en 1770 – pour rappeler les anciens privilèges du pays, continuellement négligés par les Turcs, qui „*n'avaient pas conquis notre patrie par la force des armes*", et on invoquait même, pour la première fois, ce précédent de liberté qui était le règne, soutenu par la victoire sur les Infidèles, de Michel-le-Brave. La solution de toutes les difficultés aurait été l'annexion à la Russie, la „domination" de cette Puissance, avec „les droits et privilèges que Sa bonté et Sa justice" – celles de l'Empereur – „lui dicteront". „L'âme bienheureuse de l'immortelle Catherine Seconde, de glorieuse mémoire", était-il dit encore, „prendra part, dans les habitations

célestes, à notre bonheur, dont elle traça le projet", réalisé par la volonté de ce nouvel Alexandre-le-Grand qui este le Tzar [3].

Les jeunes boïars, formés à l'école libérale de l'Occident, qui avaient gagné aussi l'adhérence du grand et riche seigneur qu'était le Ban Grégoire Brâncoveanu et celle du remuant Constantin Bălăceanu, parlaient des mêmes choses, mais dans un autre style. Le jargon révolutionnaire était à la disposition de leur secrétaire, le Grec Alexandre Vellaras, destiné à jouer plus tard un grand rôle. Une députation de seize serait envoyée à Pétersbourg pour dénoncer les intrigues de Pini et demander une complète réorganisation de la Valachie, accablée d'impôts et ruinée par un gouvernement constamment incapable. On a le programme détaillé de leurs revendications, qui contenait, bien entendu, en première ligne, le gouvernement par les seuls indigènes, à l'exclusion des Grecs ou plutôt des nouveaux Grecs que pouraient amener les nouveaux hospodars [4].

Mais dès la fin de l'année 1821 la Porte faisait savoir aux délégués de la noblesse moldave qu'elle nommera un prince indigène choisi au milieu de leurs chefs, et des firmans datés du mois de juillet de 1822 envoyaient à Bucarest et à Jassy, comme princes au nom du Sultan, Grégoire Ghica et Jean Sturdza, vieux boïars d'une indubitable fidélité.

Les émigrés ne voulurent pas les reconnaître en revenant dans leur patrie. On leur parlait de la guerre qui devait bientôt éclater entre la Puissance protectrice et la Turquie, et ils attendaient leur heure, tout un changement radical en leur faveur. Comme Ghica avait sommé le Métropolite de donner l'exemple en reprenant possesion de son Siège et comme Denis Lupu ne croyait pas devoir courir un risque en revenant, on avait procédé à l'installation d'un nouveau chef de l'Église valaque; les protestations de l'archevêque chassé de son Siège s'ajoutaient aux appels pressants que les boïars, dépouillés de leurs revenus, adressaient à Nesselrode et au nouveau Tzar lui-même. Le Métropolite moldave s'était montré moins inconciliable, mais le parti des réformes avec le concours de la Russie n'en continuait pas moins ses agissements au-delà des frontières, sous la conduite des personnages aussi importants que Iordaki Roznoveanu, candidat au trône, et son fils Nicolas, à peine revenu de l'étranger, Cantacuzène Paşcanu, Răducanu Roset, Alecu Ghica,

Alecu Sturdza et enfin le poète Conachi. Ils auraient préféré peut-être la protection de l'Autriche, immobilisée par cette politique de Metternich qui ne s'occupait que de poursuivre le libéralisme européen. Le seul qui resta immuable dans son dévouement au principe même de religion et d'ordre monarchique, personnifié par le Tzar fut Michel Sturdza, un homme d'opiniâtre énergie, qui devait se frayer un chemin jusqu'au trône.

On essaya de déjouer les agissements des émigrés en donnant à la Moldavie, sans leur immixtion et sans la garantie du Gouvernement impérial, la Constitution qu'elle voulait. Comme la Porte intentionnait de retirer ses troupes si on lui offrait une garantie suffisante que l'ordre n'en sera pas troublé, on procéda à la rédaction de cet acte en 1823. Il devait contenir 77 points, et Michel Sturdza le dénonçait à ses amis russes; en 1824 on savait au consulat de Russie, qui en a conservé la seule copie connue, qu'il contenait l'idée de l'hérédité du trône, d'un Conseil ou „Sénat" de boïars nommés à vie, ayant le droit de fixer et de contrôler les impôts et même de se mêler dans l'administration, la destruction de la noblesse de sang au profit d'une élite de fonctionnaires comme en Russie et le recrutement d'une milice indigène; le rôle déterminant des consuls aurait cessé. La Moldavie allait devenir un „État souverain", ayant des „lois fondamentales".

La Russie s'opposa formellement à la réalisation de ce projet. Elle voulait bien la Constitution, mais comptait l'octroyer elle-même. Comme toutes les modifications introduites jusqu'ici dans l'administration du pays avaient été dues à son influence auprès des Turcs et consignées dans des conventions formelles avec la Porte, elle considérait le maintien du droit de protection, qu'elle n'avait pas gagné, du reste, trop facilement, comme une question de prestige, essentielle pour sa politique[5].

Les complications de la question grecque lui permirent bientôt de revenir à son ancienne situation dominatrice à Constantinople, où l'Autriche n'avait ni l'intention, ni les moyens de s'imposer dans la place restée libre et où ni l'Angleterre, ni la France n'avaient affirmé encore des intérêts rivaux. Déjà Minciaky, qui avait remplacé, dès la fin de l'année 1822, Pini comme consul général dans les Principautés[6], était arrivé à Constantinople, en janvier 1824, pour reprendre directement les discussions qui avaient été confiées jusqu'alors à

l'intermédiaire amical de l'ambassadeur d'Angleterre [7], et il avait réussi à faire évacuer, la même année, les Principautés, où les Turcs s'obstinaient à rester, dans l'appréhension, bien légitime, d'une nouvelle occupation russe et il chercha ensuite à y faire disparaître toutes les innovations qui s'étaient glissées à la suite de l'insurrection grecque, revenant au status-quo pur et simple. Au mois de mai 1826, il n'y avait plus de soldats ottomans sur le rive gauche du Danube. La diplomatie russe parvint aussitôt, en juin, à obtenir l'envoi à Akkerman, en Bessarabie, considéré comme point de frontière, des délégués turcs qui devaient permettre le rétablissement des anciennes relations entre les deux Empires.

Si l'avenir des Principautés figura en première ligne dans le programme des conférences qui s'ouvrirent en août, il ne faut pas l'attribuer seulement à une préoccupation spéciale de la Russie à leur égard. Toute cette activité de pétitions, de mémoires, de projets de Constitution qui avait agité les boïars eux-mêmes pendant ces années de crise venait d'arriver maintenant à son but. Comme à l'époque de Pierre-le-Grand et surtout de Catherine II, la diplomatie russe, tout en poursuivant ses intérêts spéciaux, qu'il ne s'agit pas d'exposer ici, devait se mettre, en même temps, pour une question de prestige et d'influence, à la remorque d'un mouvement dans lequel les Roumains eux-mêmes avaient eu l'initiative et dont ils gardaient en grande partie la direction.

On connut à Bucarest, le 22 octobre, la conclusion de l'acte d'Akkerman, signé le 7 de ce même mois. La „négociation amicale" avait abouti, et les craintes d'une nouvelle guerre s'étaient dissipées. Les représentants du Tzar, Vorontzov et Alexandre de Ribeaupierre, étaient arrivés à arracher aux „mourahaz" ottomans des concessions de la plus haute importance. En ce qui concerne les pays roumains, elles portaient la confirmation de tous les traités et privilèges antérieurs, le hatichérif de 1802 devant être de nouveau publié dans un bref délai. Pour le „compléter", il était décidé que, étant donnée l'innovation introduite par la Porte de l'écartement des étrangers qui avaient jusqu'ici occupé le trône, les futurs princes seront élus par les Divans, par les boïars, et, à savoir, „conformément à l'ancien usage du pays"; la Porte restait, bien entendu, libre de ne pas agréer le choix qu'aurait fait le pays, mais seulement après que la Cour de Russie aurait reconnu, de son côté, les „raisons graves" de ce refus. Le terme

de sept ans pour chaque règne était maintenu, ainsi que les modalités d'une destitution sur laquelle les deux Cours se seraient préalablement entendues, et, pour éviter dorénavant le biais commode de „l'abdication", on imposait dans ce cas les mêmes modalités que pour la destitution. La situation des anciens princes et de leurs fils était réglée de manière à empêcher les intrigues. On prévoyait encore une fois la restitution des territoires usurpés et on accordait une exemption d'impôts pour deux ans. Un commencement de liberté du commerce était reconnu aux deux pays.

On rencontre dans ces clauses le souvenir des conflits survenus entre consuls et princes pendant les dernières années, mais surtout les voeux des faiseurs des Constitutions moldaves et valaques.

Mais il leur fallait la Constitution elle-même, telle qu'elle existait, imposée par la „nation" ou octroyée par le Souverain, dans ces pays de l'Occident qui avaient servi de modèle. Le nom même de cet acte pouvait être désagrèable aux représentants des deux Puissances qui défendaient l'ancien ordre des choses, mais, quant au fond, on sentait qu'il est impossible de s'en dispenser. *Il fallut bien l'accorder aux voeux répétés de la majorité des boïars.*

Et même on ne chercha pas à leur octroyer les conditions constitutionnelles de l'existence future de leurs pays. Ils devaient avoir l'honneur et la responsabilité des grands changements qu'ils voulaient introduire. On reconnaissait que „les troubles survenus dans les dernières années en Moldavie et en Valachie avaient porté la plus grave atteinte à l'ordre dans les diverses branches de l'administration" et on prévoyait que „des mesures nécessaires pour améliorer la situation des Principautés" seront prises par le princes d'accord avec les Divans, mesures qui formeront „l'objet d'un règlement général pour chaque province".

Déja le consul de Russie, Leslie, s'était installé à Jassy, et son arrivée avait été considérée comme une garantie de la paix; le poste de Bucarest fut confié au Levantin Domnando. Les émigrés s'empressèrent aussitôt de revenir; des candidatures au trône étaient discrètement esquissées: en Moldavie le vieux Roznovanu faisait une entrée de prince, et on parlait en Valachie des ambitions de Brâncoveanu et de Georges Filipescu. Lorsque le plénipotentiaire russe, qui était le même Ribeaupierre, passa par les deux Capitales roumaines pour aller prendre à Constantinople la direction de

l'ambassade, les ambitions s'agenouillèrent bien humblement aux pieds de son influence. Il essuya force pompes et discours et faillit recevoir des témoignages palpables du dévoument qu'on lui portrait. Il avait recommandé à tous ces gens qui nourrissaient chacun une espérance „la concorde et l'absence de l'intérêt personnel“ [8].

On aurait ouvert plus tôt les séances du comité qui devait préparer le „Règlement“, si les événements ne s'étaient précipités en Grèce, rendant bientôt inutile pour le moment toute la dépense d'activité diplomatique dont était résulté l'acte d'Akkerman. Ribeaupierre était revenu au printemps, mais dès le mois d'avril on s'attendait en Moldavie à la nouvelle invasion. La confirmation, arrivée en mai, de la convention, ne rassura pas complètement, et on ne fut pas même rassuré par la présence du consul général Minciaky. Dès la fin de l'année 1827, on commençait à empaqueter les objets les plus précieux, sous les yeux du consul, qui faisait semblant de ne pas vouloir s'en mêler.

On se remit cependant de cette émotion. Les représentants de l'aristrocratie, dont, pour chaque province, deux élus par le prince et deux nommés à Pétersbourg, commencèrent à s'occuper de la nouvelle Constitution du pays, rassemblant des matérieux et faisant des critiques. La Porte essaya vainement de les décourager par ses observations. Telle était la situation lorsque parurent à Jassy les premiers officiers russes, prédécesseurs de la nouvelle guerre, à laquelle, après la bataille de Navarin, on s'était déjà décidé en Russie, Vorontzov lui-même et le colonel Liprandi [9]. Mais ce ne fut que le 7 mai que Minciaky, quittant Bucarest sous un prétexte quelconque, donna le signal de l'émigration; le même jour les troupes russes du général Wittgenstein avaient passé, par trois endroits différents (Sculeni, Fălciu et Vadul-lui-Isac), le Pruth [10]. Le 12 l'avant-garde, commandée par Geismar, entrait dans Bucarest; le général Roth, commandant en chef, fit, le même jour, son entrée solennelle.

Nous n'avons pas des renseignements précis sur la manière dont les Russes furent accueillis à Bucarest, dont le prince s'était absenté, pour revenir seulement dans quelques jours et rentrer avec résignation dans la vie privée; un parti autrichien s'était formé et il voyait de mauvais oeil le retour de ces anciens protecteurs qui n'avaient pas satisfait les ambitions de ses membres, anciens clients dévoués du consulat russe. À Jassy, Liprandi était arrivé à lier des

relations précieuses avec un certain nombre de boïars et, feignant d'être malade, il était resté longuement pour préparer les conditions matérielles de l'invasion. Cet émissaire, que le prince avait sommé et contraint de partir, se trouvait à la tête des unhlans qui se présentèrent à la Cour du vieux Jean Sturdza, le jour de Saint Georges. Il s'offrit à fournir une garde à celui qui avait été jusqu'à ce moment le prince régnant; „Dieu suffit pour me garder" fut la fière réponse de Sturdza. Dans trois jours il quittait la Capitale pour s'établir en Bessarabie[11].

Dès le 10 fevrier Théodore Pahlen avait été nommé „président plénipotentiaire des Divans de Moldavie et de Valachie", et vers la fin de mai il prenait possession de ce poste. Minciaky se trouvait sous ses ordres, comme conseiller principal; Paul Pisani était chargé de l'approvisionnement. Un comité de sept boïars, choisis parmi les membres du parti russe, prit, avec le titre de „Divan général de la principauté", la conduite de l'administration dans chacune des deux provinces. On recourait parfois aux services d'une „Assemblée générale", convoquée par les agents du consulat. Puis, comme les petits boïars protestaient contre le rôle joué par leurs collègues de première classe, qui ménageaient leurs intérêts de caste, on dut rassembler la classe entière sans distinction de rang[12].

Mais, sous Pahlen aussi bien que sous le général Joltoukhine, un rude soldat, „plus dur que les Khans des Tatars", sous lequel la situation empira encore, on n'avait aucun autre contact avec le pays et ses chefs que celui qui était nécessaire pour s'assurer l'approvisionnement, les transports, le service des hôpitaux. L'occupation russe restait, pour ainsi dire, étrangère au pays que les troupes du Tzar avaient occupé et où elles recueillaient, presque'exclusivement, au millieu des souffrances indicibles de la population, ces moyens d'entretien qui permirent, quelque mois plus tard, de dicter la paix à Tschataldscha, sous les murs de Constantinople. Wittgenstein s'était adressé, en faisant son entrée dans le pays, par une proclamation rédigée aussi en roumain, à une population quelconque. On finit par perdre même l'appui de ces boïars, très pointilleux en fait de dignité personnelle. Qui aurait pu conserver l'ancien dévouement sincère – sauf Michel Sturdza, dominé par la logique de ses immuables principes –, lorsque Roznoveanu lui-même était envoyé comme prisonnier de guerre à Nikolaïev[13]?

Joltoukhine murut à Bucarest, et sa succession fut confiée à un personnage qui ne lui ressemblait guère, le général Paul Kissélev.

Le traité d'Andrinople contenait des clauses de la plus grande importance pour les Principautés. Elles obtenaient la liberté absolue d'un commerce mis à l'abri des violentes et injustes réquisitions turques, la restitution du territoire occupé par les forteresses à la place desquelles s'élevèrent les belles villes au plan régulier, tracé par des ingénieurs russes, de Brăila, de Giurgiu, de Turnu-Măgurele. Et enfin les princes, élus par le pays dans les assemblées nationales, devaient garder les freins du gouvernement pendant leur vie entière.

Mais Kissélev ambitionnait encore plus. Les cinq années d'occupation qui suivirent jusqu'au paiement complet des dédommagements prévus par le traité, furent employés à des œuvres d'utilité publique, selon le système napoléonien, telles que les Principautés n'en avaient jamais vues. Des chaussées furent tracées et exécutées par le travail des paysans, des promenades publiques embellirent et rendirent plus saines les villes, un service sanitaire mieux ordonné mit fin aux ravages affreux des maladies qui avaient commencé à sévir pendant la guerre. Jassy, qui, moins heureuse que Bucarest, avait encore son ancien pavé de bois, fut transformée: il y eut un beau pavé de pierre établi par la nouvelle municipalité qu'avait exhortée et contrôlée le président; les premiers trottoirs et les premiers travaux de canalisation de la Capitale moldave datent de cette époque. Lorsqu'il quitta les Principautés, cet ami de la nation fut reconduit jusqu'au Pruth, avec reconnaissance, en vrai bienfaiteur, par les membres de la société moldave, qui avaient donné une dernière fête en son honneur. Il partit en recommandant à chacun de ses colaborateurs roumains, qu'il embrassa avec effusion, „l'intérêt de leur patrie, comme si elle avait été la sienne propre". Un vieux boïar, auteur de la dernière chronique moldave, s'exprimait, plus de vingt ans après son départ, dans les termes suivants sur cette administration éclairée et active: „L'administration du comte Kissélev a été bénie par toutes les classes du peuple roumain, autant qu'a duré son exercice et longtemps après. On lui avait décerné l'indigénat de ce pays qu'il avait voulu transformer par ses soins assidus, créant, pour ainsi dire, un ordre nouveau, inséparable de sa mémoire"[14].

Cet administrateur d'un grand talent et d'un dévouement absolu à sa mission était plutôt un des derniers élèves de cette „philosophie" d'État du dix-huitième siécle à laquelle l'humanité doit sans doute de profondes erreurs de conception, des tourments atroces dans la réalisation de ses projets, mais aussi un grand nombre des établissements utiles sur lesquels repose encore la vie des sociétés modernes.

Annexioniste convaincu, ayant sans cesse devant ses yeux ces grands Empires unitaires, d'une discipline parfaite, dont Napoléon avait offert à l'humanité le dernier et grandiose spectacle, il ne croyait guère ni au droit de vie des petites nations, ni à la possibilité des petits États de se maintenir contre les féroces appétits de leurs voisins. Mais, en attendant ce qui, selon lui, devait se passer inévitablement, tôt ou tard, il voulait, non seulement justifier la confiance du Tzar, son Souverain, mais aussi remplir cette œuvre de justice et d'ordre, d'amour pour le prochain et de civilisation bienfaisante, en donnant, sur la base des prescriptions d'Akkerman, aux Principautés, – avec les boïars d'ancien régime, mais fût-ce même contre les boïars, – la meilleure constitution qui serait possible, eu égard à leur passé, et conciliable aussi avec les interêts du grand Empire dont il était le représentant et le mandataire.

Après avoir remplacé le grand Divan mal discipliné et désorienté par une assemblée de fonctionnaires, composée des anciens membres des „Départements judiciaires", après avoir détaché les deux sections administratives de celle qui devait avoir seulement la distribution de la justice, il nomma, de concert avec cette assemblée, les membres des comités qui devaient élaborer le Règlement, et il faut reconnaître que son choix fut excellent (le comité moldave comprenait, outre deux vieux boïars plutôt indifférents, Michel Sturdza et Conachi). Les partis n'en cessèrent pas leur agitation, certains voulant la République aristocratique et certains autres „une Constitution libre et démocratique", et ils allèrent jusqu'à fomenter des troubles, mais la main du président-plénipotentiaire, si elle n'était pas lourde, comme celle de son prédécesseur et même de son lieutenant, le général Mircovitsch, n'en était pas moins ferme. La comission fut pressée de finir le plutôt possible un travail extrêmement difficile par le besoin d'embrasser toute une vie nationale et de concilier à chaque pas les traditions

sacrées du passé avec ces normes nouvelles de la vie politique qui, résolument hostiles à tout ce qui rappelait l'ancien régime, ne dérivaient que des principes de la pensée philosophique moderne. Dès le mois d'avril 1830, les deux Règlements étaient terminés, une Assemblée générale extraordinaire fut rassemblée pour en approuver le contenu et puis l'ouvrage législatif fut présenté solennellement à Pétersbourg par Michel Sturdza et le Logothète valaque Vellaras, assistés du secrétaire de la comission moldave, Georges Asaki, le principal représentant du nouveau mouvement de culture à Jassy.

On a porté des jugements bien différents sur ce Règlement qui finit par être jugé, non plus pour tout le bien qui était compris dans ses nombreaux articles aussi bien que dans la conception générale qui s'en détachait, mais pour tous les abus qu'il ne pouvait pas empêcher et qui, se cachant derrière ses formes, paraissaient venir de son essence même. De fait il correspond, beaucoup plus qu'aux intentions de la Russie, à la situation de fait dans les Principautés elles-mêmes. Ce n'est que le dernier terme d'une longue agitation intérieure pour l'établissement d'un nouvel ordre de choses, et il entremêle des intérêts qu'il n'avait pas été en état de concilier. On y voit très bien le respect pour la paperasserie impressionnante, le mépris pour ce qui „n'est pas écrit", la passion des oisifs pour les complications inutiles, le désir de parader avec son opposition, dans des assemblées dirigées contre le prince, qui sera un autre, et aussi, dans l'ordre social, le désir des grands propriétaires de ne donner au paysan qu'autant de liberté qu'il en faut pour mieux profiter de son travail. Ci et là on entrevoit des conceptions dont l'heure n'était pas encore venue, mais qu'il fallait mentionner pour prouver qu'on ne les a pas oubliées, – comme celle de l'Union des Principautés, préparée dans le Règlement par la presqu'identité des institutions et indiquée même comme but dernier du développement de ces pays. Si l'ancienne boïarie est remplacée par les fonctionnaires – tout en espérant pouvoir réserver les fonctions surtout aux anciens boïars et à leur descendents –, il ne faut pas oublier que c'était un point principal dans le programme du „parti turc" de Jassy en 1824.

Et cependant, si les Principautés allaient gagner par ces nouvelles lois un aspect plus moderne, c'était le consul russe qui en allait retirer le plus grand profit. Car le Règlement Organique c'est la charte du Protectorat proconsulaire. Kissélev l'avait-il voulu? Avait-il cédé aux inspirations de ce bureaucrate diplomatique qui était

Minciaky, président des deux comités? Peut-être bien. Mais, comme on ne voulait plus du prince autocrate et comme on n'avait pas le courage de plonger dans la démocratie, fût-ce même dans celle des boïars égalisés en droit, comme on continuait à se suspecter et à s'entre-détruire, annullant de la sorte, dans un jeu compliqué d'attributions, tout pouvoir réel, il y avait une place vide dans le nouvel État. Il ne faut pas s'étonner si le consul n'hésita pas à la prendre pour lui et si, n'ayant pas de rival sans cesse devant soi, il développa, le seul, une activité unitaire et conséquente qui en fit le vrai maître du pays.

Mais pour la Russie elle-même il y avait un désavantage. Ce consul, qui n'était pas toujours un homme bien élevé, mais, dans la plupart des cas, un fonctionnaire quelconque, de modeste provenance étrangère même, que cette autorité sans bornes enivrait nécessairement, ce potentat irresponsable, que personne ne surveillait de trop près, se donnait tous les airs d'un parvenu, qui entend que rien ne soit refusé à sa sérénissime importance, demandant, en même temps, d'un geste impérieux, l'encens des hommages et l'argent des pourboires, sans remercier d'un seul sourire les sujets de son contrôle tout-puissant. Or, ce prince avait dans le passé le plus récent des exemples d'autocratie bien séduisants, ces boïars, étaient accoutumés à être traités avec tous les égards dûs à une aristocratie héréditaire; ils souffraient énormément, non seulement des atteintes portées à leur dignité personelle par des attitudes insupportables, mais aussi pour tout geste incovenant qui blessait leur orgueil si sensible. Comme on ne pouvait pas protester sans s'attirer des dénonciations qui pouvaient amener pour le boïar l'exclusion des affaires et pour le prince la destitution – Alexandre Ghica fut destitué formellement en 1842, pour avoir déplu au consul – on se taisait longtemps, on endurait sans résignation, pour faire retomber le poids des haines accumulées, non pas contre ce consul de passage, qui disparaissait d'un jour à l'autre pour transmettre la même morgue arrogante à son successeur, mais contre le puissant État que représentaient ces agents et dont les intentions –, fussent-elles mêmes résolument et invariablement annexionistes, ne tendaient pas précisément à se faire des ennemis dans cet Orient dant la conquête ne pouvait pas être cependant très proche.

Les relations entre Russes et Roumains s'étaient réduites malheureusement à ces conflits incessants entre le consul, d'un côté, et, de l'autre, un prince ennemi des boïars, ou des boïars ennemis du prince. Et cependant il y avait aussi autre chose, des deux côtés. Il y avait chez les Roumains une conscience nationale en plein mouvement d'ascension, produisant presque spontanément une littérature moderne, intéressante au moins pour les voisins, et, de l'autre, une civilisation russe nationale que le romantisme avait fait éclore avec une puissance admirable et qui par nombre de ses éléments se rapprochait de l'état d'âme de la société roumaine à la même époque.

On nous permettra de négliger le ménage consulaire, monotone et désagrèable, qui attire l'attention de l'historien sur des personnages médiocres accomplissant une besogne antipathique, pour nous tourner un moment vers ce mouvement des esprits.

Nous avons vu ce que, dès les jours de Pierre Moghilă, la Rusie devait aux lettrés de la Moldavie. Pendant la première guerre de Catherine II, un moine russe qui avait visité le Mont-Athos s'était établi d'abord dans le couvent de Dragomirna, en Bucovine, puis dans celui de Neamț, et Païsii Vélitschanski fut le réformateur de la vie monacale entière des Roumains par ses règles de vie en commun et par ses exhortations au labeur des mains et à celui de l'esprit; son tombeau vénéré fut creusé dans l'église d'Étienne-le-Grand, et une plaque de marbre ouvragée comme celle des Voévodes, recouvre ses restes. Un prêtre russe, Michel Strilbitzki, aidé par son fils, fut alors, même qu'il remplissait un rôle politique secret, imprimeur actif des livres d'église qu'il ornait d'estampes et qu'il reliait même [15].

Mais à ce moment, dans la première moitié du XIX-e siècle, d'un côte et de l'autre il y avait une énergie nationale à réveiller par le grand spectacle d'un passé qui n'était pas encore oublié dans les masses du peuple, puisqu'elles en parlaient dans leurs ballades et dans leurs récits, et tout un monde présent d'abus et d'excès, tragiques dans leur ensemble, comiques dans leur détail, qu'on ne pouvait attaquer que de biais par la satire masquée de la fable ou par l'allégorie sournoise qui cache son but pour mieux l'atteindre.

Pour lui parler de son passé, la Russie eut Karamzine (mort en 1826), qui devint cependant un enthousiaste de l'ancien régime, même dans ce qu'il avait de cruel et d'injuste, admirant l'originalité

pittoresque de ses malheurs et de ses crimes et le sens national profond dans lequel il croyait avoir découvert aussi, non seulement une légitimation morale, mais aussi la valeur d'un guide pour l'avenir. Ce fut aussi par un historien que commença, de fait, la littérature militante des Roumains, mais Michel Kogălniceanu, dont „l'Histoire des Roumains", parue à Berlin en 1834, et les „Fragments des chroniques moldaves et valaques" ne restèrent ni inconnus ni inutiles aux érudits russes en quête d'information étrangère, avait fait ses études à Lunéville et à Berlin, à une époque où le libéralisme séduisait la jeunesse entière, et, s'il ne sacrifia jamais à ces entités abstractes qui font oublier le caractère concret des vraies vies nationales, il tira de cette inspiration occidentale de sa jeunesse un amour de la liberté, une profonde compassion pour les souffrances du peuple, une conviction profonde que ce n'est que par la satisfaction entière de ses droits qu'on peut établir une société saine et un État solide, qui en firent, non seulement un historien remarquable, un grand écrivain et un inimitable orateur, mais aussi un homme d'État, appelé à ouvrir de nouvelles voies aux progrès de son peuple.

Les premiers poètes russes qui abandonnèrent les splendeurs froides de l'ode pour exprimer dans les vers éplorés de l'élégie de vagues aspirations vers un autre idéal, eurent dans Basile Cârlova, le chantre des ruines de Târgoviște, ancienne Capitale de la Valachie, un pendant roumain. C'était un jeune officier et, de même qu'en Russie Pouchkine, Lermontov, plus tard Tolstoï se formèrent dans l'air de liberté aventereuse, de mépris pour la vie, qui animait les armées, Cârlova lui-même et ses contemporains, Grégoire Alexandrescu, C.A. Rosetti, Hrisovenghi, commencèrent par servir sous les drapeaux de la nouvelle milice moldo-valaque, que le régime du Règlement organisa, sous tous les rapports, d'après le modèle russe. Si cette autre armée n'eut pas pour faire battre les cœurs et révolutionner les âmes des campagnes en terre lointaine, l'émotion des batailles, le frisson de la victoire, les plus belles espérances agitaient leurs ailes sous les couleurs nouvellement déployées des premiers régiments roumains. Il en résulta le même „vague à l'âme", la même soif de l'inconnu, de ce qui n'a jamais été encore ressenti, le même essor vers des hauteurs dont on n'apercevait pas les cimes, bref le même romantisme, lamartinien lorsqu'il pleurait et, lorsqu'il provoquait le monde entier, byronien.

Il y a cependant une différence entre cette littérature des jeunes guerriers romantiques, dans un pays et dans l'autre. L'élément épique qui a doné à la nouvelle poésie russe les poèmes de Pouchkine et les récits de Lermontov manque chez les Roumains, dont la nouvelle armée n'avait pas eu de nouvelles guerres à soutenir, se bornant encore à contempler mélancoliquement ces étendards sous lesquels la victoire n'était pas encore revenue. Et cependant un des poètes moldaves qui ont connu le russe, Constantin Negruzzi, s'essaiera de célébrer dans les alexandrins pompeaux d'un chant héroïque, auquel manque le souffle, l'époque d'Étienne-le-Grand lui-même, en évoquant dans „l'Écuyer Purice" (*Aprodul Purice*) un des épisodes de la vieille épopée. L'inspiration russe, venue de Pouschkine lui-même, est évidente.

Les travers de la société russe avaient été satirisés par le fabuliste Krylov (mort en 1844), qui emprunte le langage de Phèdre, le vague moraliste, et du malicieux bonhomme La Fontaine pour frapper dur, sinon droit aussi, sur le vices de la vie politique sociale et même littéraire, de ses contemporains; ses animaux le protégeaient contre la vengeance de ceux qui avaient à se plaindre de cette verve railleuse et méchante. Il se trouva un Roumain de Bessarabie pour faire entrer ce genre dans la littérature naissante de la Roumanie moderne. Alecu Donici, dont le père avait vécu dans l'ancienne Moldavie obéissant à un seul maître, avait mené dans le nouveau milieu bessarabien de sa jeunesse une existence sans éclat; il fut cependant aussi officier de l'armée qui comptait dans son sein les plus grands esprits de l'époque. Pouchkine lui-même habita quelque temps, en 1821, quand il saluait dans le mouvement grec „l'heure de l'espérance et de la liberté" [16], ce vieux nid moldave de Kichéniev, à peine transformé par l'ouverture de larges rues de colonisation à travers les cours des spacieuses maisons seigneuriales, qui logèrent aussi ses ennuis et ses aventures; il dut à ce séjour au milieu des races du Sud dont le sang bouillonait comme son sang demi-nègre l'inspiration du „Châle noir", de la Grecque fatale et des longs convois de Tziganes à travers la steppe, avec l'heureux amant désabusé du monde de la bohémienne Zamfira. Cependant l'apologue est bénigne sous ce traducteur, qui n'ose pas même adapter, en donnant sa belle forme roumaine fluide, digne parfois du grand modèle français lointain, aux créations de Krylov.

S'il y eut cependant un autre, en Valachie, qui, mené dans cette voie par la lecture de La Fontaine lui-même, sinon par celle des imitations de Donici, sut faire de la fable une satire immortelle et de cette satire un des grands instruments de progrès de sa nation. Grégoire Alexandrescu, un traducteur de Voltaire, un lyrique un peu pâle et vieillot à ses heures, ne doit sa grande réputation, bien méritée, qu'au grandiose essor d'une évocation historique, celle de Mircea l'Ancien, près de sa tombe au monastère de Cozia, et surtout à ces fables où se retrouve cette société du Règlement Organique où la ruse et la morgue se disputaient le terrain dans la carrière des honneurs, ouverte désormais à toutes les ambitions.

Parmi les écrivains roumains nés dans les Principautés, Negruzzi, qui avait aussi des relations de famille avec la Bessarabie, est le seul qui eût connu le russe. On le voit bien, non seulement par ce fragment épique que nous citions plus haut, mais aussi par une très bonne traduction des Satires d'Antiochus Cantemir, travail difficile, dans lequel il eut l'aide de Donici, et même par le cadre bessarabien dans lequel il place certaines de ses nouvelles ainsi que par la manière dont il entend les tourner.

Il y aurait eu cependant toute une catégorie de lettrés qui pouvaient prendre sur eux ce travail fécond de médiation entre les deux littératures: ces Moldaves d'au-delà du Pruth, qui n'avaient pas perdu dans cette Bessarabie, où vers 1870 encore la langue roumaine était employée dans la revue officielle de l'archevêque, aucune des attaches avec le corps même de leur nation.

Donici fut le seul qui travailla pendant quelque temps dans cette direction; mais il s'était établi encore jeune à Jassy, et il ne fut plus en mesure de continuer cette oeuvre, à laquelle il n'avait pensé, du reste qu'accidentellement. Les autres ne pouvaient pas le faire non plus, eu égard aux conditions particulières de cette province, où la langue russe ne pénétra que bien tard, et dans les villes seules, et où les enfants des familles plus riches recevaient une éducation qui n'était ni russe, ni roumaine, mais bien française. Ainsi Alecu Russo fut un élève des écoles de la Suisse, dont il rapporta la rhétorique mystique de Lamennais, et un fin esprit critique, ayant un sens pour la réalité qui en fit un des meilleurs juges des problèmes de son époque.

Mais ce fut en Moldavie qu'il se manifesta lui aussi, en Moldavie exclusivement. Si Alexandre Hâjdău, qui rappela, à Hotin, dans un discours célèbre, à la Russie ses anciens emprunts de culture à la Moldavie [17], n'habita jamais la principauté – mais il passa quelque temps en Bucovine –, s'il était par sa tradition de famille même un Polonais, c'est dans l'esprit de la nouvelle Pologne de Mickiewitz et de Lelewel plutôt que dans celui de la Russie, déjà agitée par le panslavisme vers la fin du règne de Nicolas I, que se forma son fils Bogdan, qui passant de l'autre côté du Pruth, dès 1857, devait être le premier slaviste du pays et un de ses premiers écrivains, comme historien, comme philologue, comme poète et penseur, gardant d'un bout à l'autre de sa longue activité si féconde une note d'originalité qui ne rattache à aucun pays son romantisme inventif, capricieux et mordant. Il n'y eut – à l'exception du fabuliste, de gauches allures, Sârbu – qu'un seul Bessarabien typique, n'ayant quitté son district, sa ville de séjour, sa fonction que pour de courtes excursions en Moldavie. Ce fut Constantin Stamati. Lisant sans cesse, il s'amusait à tourner en roumain ce que dans les littératures étrangères et aussi dans cette littérature russe, qu'il connaisait et appréciait, avait attiré particulièrement son attention. Il s'essaya lui-même, pour son propre plaisir, dans des compositions originales, où on sent plus d'une fois l'influence des modèles russes; ses écrits furent publiés à Jassy, très tard, et leur forme imparfaite, autant que leur caractère étranger, évident, nuisirent à leur diffusion.

Dans la littérature russe, quelques notes du chant populaire roumain, quelques souvenirs du passé moldave, quelques détails pittoresques de la vie des villages passèrent seulement, d'une manière plutôt obscure, par les articles que le même Alexandre Hasdeu ou tel antiquaire russe de Bessarabie firent imprimer dans des revues d'une moindre importance.

Les relations entre Roumains et Russes devaient se borner donc aux injoctions des consuls et aux timides protestions des hospodars. Michel Sturdza lui-même, devenu prince en 1834, par la volonté du gouvernement impérial, défendit avec une profonde conviction, d'un bout à l'autre de son administration, les prérogatives de la Puissance protectrice, allant jusqu'à supprimer par une censure imbécile toute allusion „désagréable" à la Russie, fût-ce même la mention dans un journal des rigoureux hivers du Nord, mais il eut aussi à souffrir des

intempérances de langage et de conduite de ce consul Besack, qui n'était pas plus Russe que son collègue valaque Rüchkmann, principal promoteur de tous les malentendus et de tous les froissements qui irritèrent sous le règne d'Alexandre Ghica la société de Bucarest, à laquelle il s'était mêlé aussi par son mariage malheureux avec une Roumaine. Toute une génération, et justement celle qui créa dans cet esprit de liberté et d'enthousiasme que nous avons caractérisé plus haut, la nouvelle littérature, ne connut du monde russe que cette mesquine tyrannie diplomatique des chancelleries consulaires.

Elle fut, en outre, élevée en Occident, où le conflit turco-égyptien avait fait des Puissances maritimes les adversaires irréconciliables et acharnées de cette Russie envahissante, à laquelle il fallait interdire l'accès de l'Orient orthodoxe, où elle entendait dominer de plus en plus ouvertement, par une interprétation hardie des anciens traités. Si ces principaux représentants de la lutte nationale des Roumains furent, à l'exception de Kogălniceanu, – qui ne confondait pas Besack et Rückmann ou même leur conational Nesselrode avec le Tzar et la Russie elle-même,– des adversaires déclarés de cette Russie, ils n'y étaient pas portés seulement par leurs appréhensions à l'égard d'une politique d'annexions à laquelle on n'avait pas renoncé dans certains cercles de Pétersbourg même, mais aussi par l'idéal de liberté, de parlementarisme, de formes libérales dans la vie de l'État, dont ils s'étaient pénétrés pendant leurs études même et aussi, sans qu'ils s'en rendissent compte d'une manière plus nette, par l'influence qu'exerça sur leur jeunesse, encline à l'imitation, cet antagonisme entre la France et l'Angleterre, d'un côté, et l'Empire de Nicolas I-er, de l'autre, qui devait avoir dans quelques années les conséquences les plus graves pour leur patrie.

Et, enfin, il ne faut pas oublier que, si la Russie avait à Jassy et à Bucarest des consuls rompus à l'intrigue, ces Puissances libérales y envoyaient des représentants, comme Bilecocq, par exemple, dont le fracas habituel n'empêchait pas les menées secrètes; on se rendait bien la monnaie entre les concurrents pour la domination de cette Turquie incapable de se maintenir sans un appui auquel elle trouvait doux de s'abandonner complètement [18].

La société russe ne se faisait voir dans ces contrées belles et intéressantes que par de rares voyageurs. Tel d'entre eux, comme le

prince Koltzov-Massalski, contracta un mariage dans le société de Bucarest; la femme de ce visiteur occasionnel des Principautés fut la célèbre Dora d'Istria, dont les écrits, de contenu varié, gagnèrent l'estime de l'Europe occidentale à son époque; mais, quant au mariage lui-même, il ne fut pas plus hereux que celui de la princesse Mathilde Bonaparte avec le prince Démidov. Celui-ci visita, à l'époque du Règlement Organique, les pays roumains, amenant avec lui un artiste français qui devait en immortaliser les aspects, Raffet lui-même. Les pages qu'il rédigea – ou fit rédiger – sur ce monde moldo-valaque, qui lui offrit des réceptions, des concerts, des promenades et lui parla de ses espérances, contiennent des renseignements presqu'exacts sur le passé roumain, des statistiques utiles, quelques observations de moeurs et des descriptions de monuments. Il faut y remarquer cependant, en contraste avec la critique niaisement spirituelle des Occidentaux, qui voulaient retrouver partout leurs qualités sans rien de leurs défauts, qu'ils s'étaient accoutumés à ne plus distinguer les notes de bon sens du touriste russe sur l'aimable distinction de cette société cultivée, qui n'épargnait rien, même sans préoccupations de vanité, pour distraire l'étranger et rendre agréable son séjour, quitte à retrouver dans son ouvrage cette ironie cinglante, cette caricature méchante dont on était coutumier. Mais Démidov n'a pas saisi mieux que les autres ce lent travail de préparation des âmes qui devait créer une nouvelle Roumanie morale et préparer les formes politiques capables de la représenter; il ne connut des préoccupations intimes de ces Moldo-Valaques, si accueillants, que ce qu'on lui laissa entendre dans le bruissements discret des conversations de salon. Il ne vit les écrivains qu'au passage, dans cette société mêlée que ne pouvait pas dominer leur esprit de rénovation.

Il ne faut pas oublier non plus ces jeunes gens de l'aristocratie qui, à un moment où des Russes jouaient encore un grand rôle dans l'organisation des milices roumaines, allaient continuer l'étude de leur métier à Pétersbourg, mais dans un milieu spécial, où ne pénétrait rien des influences du dehors.

L'orthodoxie était encore la grande source de vertus et d'efforts pour le peuple russe, mais la haute société, élevée aussi en Occident ou par des maîtres venus de cette lointaine „Europe“, dans la lecture des écrits du romantisme français et anglais, s'en était détachée

complètement. Il en était de même pour les boïars roumains, et sourtout pour ceux qui commençaient sous le Règlement Organique, qu'ils haïssaient généralement parce qu'il ne s'appelait pas Constitution, leur vie publique. On pouvait bien s'entendre, mais en dehors de l'individualité nationale des uns et des autres et des croyances, des sentiments qui l'animaient dans les masses profondément conservatrices, donc en dehors de soi-même.

Il y avait bien un clergé du même rite dans les deux pays. Benjamin Costachi eut des relations avec ses collègues russes aussi, qu'il avait visités en Bessarabie; dans ses grands travaux littéraires, consacrés à l'édition et à l'interprétation des Écritures, il recourut aussi à leur concours. De jeunes élèves de son séminaire à Socola, comme les frères Scriban, Philarète et Néophyte, plus tard comme le protosyncelle Melchisédec, ensuite évêque de Roman et un remarquable historien, furent dirigés vers les écoles de théologie de la Russie avec laquelle ils gardèrent toujours de puissantes attaches. Comme le monastère de Neamț avait en Bessarabie sa succursale du Nouveau-Neamț, comme des biens-fonds appartanaient dans cette province aux riches monastères moldaves, il y avait des motifs de relations incessantes entre les deux Églises, comme, du reste, ces mêmes questions de propriété discutée et disputée amenèrent plus d'une fois devant les instances russes des personnages moldaves du plus haut rang, comme, entre autres, le futur succeseur de Michel Sturdza, Grégoire Ghica. On a des interventions de la part des archevêques de Kichéniev auprès des Métropolites de Jassy pour la réparation des églises en ruines, et même cet Antoine, qui commença à détruire le caractère national de son Église, employait parfois un style roumain, très correct, dans cette correspondance, par laquelle il demandait aussi des typographes de Neamț pour l'imprimerie qu'il voulait rétablir dans sa résidence [19].

Recourir à l'appui du grand protecteur de l'orthodoxie était le moyen suprême de quiconque croyait, dans les Principautés, souffrir pour sa cause. On s'intéressa vivement à Pétersbourg aux changements introduits dans l'Église moldave par Michel Sturdza, qui, du reste, en écartant la personne, gênante par son prestige, du grand Métropolite Benjamin, avait en vue la création d'une administration d'État des biens ecclésiastiques qui correspondait au modèle russe. Comme on tendait, dans ces mesures, aussi à éloigner

les moines grecs qui avaient disposé jusqu'ici d'une manière abusive et scandaleuse des biens des couvents „dédiés“ aux Lieux Saints, comme on voulait rendre utiles à la société les revenus de ces riches terres retenues pour son usage exclusif par l'étranger rapace, ces orthodoxes d'Orient avaient aussi des doléances à présenter à l'Empereur de leur foi, et Pétersbourg devait, dans l'intérêt de son influence en Orient, intervenir dans cette querelle où il cherchait vainement à ménager les deux parties.

Et, lorsqu'il est question de ce contact permanent en relation avec l'orthodoxie, il faut tenir compte toujours de ce fait, qu'il y avait dans l'entourage de l'Empereur un personnage très influent, d'une grande érudition et d'une conviction religieuse profonde, qui, en soutenant contre l'Europe les vieilles traditions russes dans ce domaine aussi, n'oubliait ni son origine moldave, ni ses années d'enfance passées à Jassy, ni la parenté étroite qui le liait au prince-régnant de son pays natal. Il s'agit d'Alexandre de Sturdza, dont, à une époque où Asaki transposait en roumain l'Histoire de Russie par Kaïdanov, on mettait par de bonnes traductions les oeuvres à la disposition du public roumain[20].

Pour faire connaître les aspects sous lesquels se présentaient les pays roumains aux yeux d'un clerc russe érudit et non préoccupé, à la veille du mouvement de 1848, qui était destiné à amener la fin du protectorat et la réalisation de l'idéal de liberté et d'unité nationale, nous signalerons quelques traits dominants de la description qu'en donna, dans ses intéressantes notes de voyage, l'evêque Porphyrius Ouspenski, qui était alors au commencement de sa carrière d'explorateur passionné et intéressé des choses anciennes de l'Orient.

Il trouve en Valachie un „pays qui renaît à la vie“, „une terre fertile, un peuple sain et simple“; les villages dont les maisons sont sises des deux côtés de la rue, lui rappellent sa propre Russie, et il s'attendrit en croyant reconnaître le sang slave dans les beaux enfants qui prennent leurs ébats autour du voyageur étranger. Mais il déplore l'ignorance du clergé monacal, préoccupé uniquement des biens de cette terre, le manque d'intérêt que témoigne le vicaire métropolitain lui-même, Niphon, le futur archevêque célèbre pour ses richesses, en ce qui concerne le passé de son Église: „l'orthodoxie en Valachie est aveugle“, écrira-t-il. Parfois il regrette l'abandon des traditions de l'art ancien, remplacées par les innovations téméraires du mauvais

goût, qu'introduisaient des architectes fournis par l'Autriche voisine. La musique vocale lui déplaît souverainement, bien que le chef de la chapelle princière eût fait ses études à Kichéniev. On lui parlait de l'indifférence du gouvernement pour l'Église, des projets municipaux qui atteignaient sans aucune piété les anciens murs des églises et des cloîtres, mais le savant russe se déclare pour ces travaux d'embellissement et contre l'opiniâtreté avide des moines grecs, qu'il avait, du reste, très bien connus en Orient. On reconnaissait à la Russie, dans ce monde spécial, le mérite d'avoir écarté la peste par les quarantaines établies sur le Danube, d'avoir „introduit l'ordre dans les villes et villages" et d'„avoir affranchi l'Église orthodoxe du joug turc". Ouspenski est tout étonné cependant de constater que personne ne lui demande des renseignements sur cette grande Église russe qu'il représentait. „Je m'explique", dit-il, „ce fait, par leur simplicité, qui leur interdit de pareils soucis, et par *l'ancien isolement du clergé russe envers celui d'Orient*."

En ce qui concerne le passé, le voyageur russe savait bien que „la grâce divine s'était montrée à l'Église orthodoxe d'Orient dans cette patrie des Roumains, Dieu ayant inspiré aux princes et aux boïars des Principautés le zèle nécessaire pour soutenir l'orthodoxie en Turquie, par leurs riches dons pendant ces temps de malheur où l'Islam menaçait de destruction la chrétienté orientale". Et il trouvait des paroles de profonde reconnaissance pour caractériser cette grande œuvre de charité: „D'après les intentions divines, les hiérarques de l'Orient et les monastères ont trouvé en Moldavie et en Valachie consolation, réconfort et leur pain quotidien. *Il y des peuples apôtres, il y a des peuples martyrs*; il y a des peuples qui travaillent pour l'Église de Dieu. Ces bons ouvriers ce sont les Roumains Que Dieu, le père de la miséricorde, les bénisse donc de tous ses bienfaits... Tout le clergé oriental doit sentir et apprécier hautement le labeur bienveillant des Roumains et leur répondre par de ferventes prières à Dieu."

Pour avoir des informations plus précises sur ce passé, le moine s'adressa à cet écrivain laborieux qui a pu être nommé „la père de la littérature roumaine moderne", Jean Eliad ou, ainsi qu'il en était déjà arrivé à écrire son nom: Héliade (Rădulescu). Il n'était pas encore devenu le grand ennemi de l'influence russe, l'accusateur énergique du Protectorat, s'érigeant dans son exil après l'insuccès du

mouvement de 1848 en ennemi personnel du Tzar, le „Romanov“ contre lequel lui, Eliad, avait à soutenir le bon combat pour l'indépendance de sa nation. Il n'était pas arrivé non plus à ces interprétations individuelles de la Bible où une érudition à bon marché se mêle aux illusions mystiques dans un chaos indéchiffrable. C'était professeur d'ancien style, le succeseur de Georges Lazăr, – l'apôtre, venu de Transylvanie, de cette rénovation nationale –, l'imprimeur surveillant le travail fécond de ses presses, le journaliste menant de pair son information quotidienne et des travaux littéraires d'une plus haute envergure. Il recommanda à l'étranger la lecture de l'Histoire de Valachie par Aaron Florian, en ajoutant cependant qu'„il ne l'approuve pas, ayant été rédigée d'après des modèles allemands“ (le livre d'Engel), ou plutôt celle de l'ouvrage grec dû à Denis Photeinos (Photino); il promettait de lui faire parvenir par le consulat l'ouvrage roumain, très rare, du transylvain Pierre Maior sur les commencements de l'histoire de la nation. Puis il se perdit dans des considérations mélancoliques sur tout ce qui manquait encore à son pays.

À Jassy, qui lui apparut dans le lointain sous la forme des deux agrafes arrondies qui attachent la ceinture des prelats, Ouspenski alla chercher Philarète Scriban, alors directeur du Séminaire et auteur d'une Histoire de cette Église, qu'il ne trouva pas chez lui. „J'attendais de Philarète les connaissances nécessaires sur l'état actuel de l'Église orthodoxe dans les deux Principautés, sur la vie et la manière de penser des boïars d'ici, sur le caractère et les aptitudes des Roumains, sur les monastères et les écoles“. À Golia il trouva la plaque, que nous avons déjà mentionnée, portant la date de la mort du tout-puissant Patiomkine. Aux Trois Hiérarques il admira la beauté tout particulière de ces pierres sculptées une à une et ornées de dessins orientaux et il adora, comme jadis le grand Empereur du passé russe, les reliques de Sainte Parascève; un moine de Céphalonie, supérieur du couvent, soutint devant lui avec hauteur le droit de propriété absolue que le Mont-Athos aurait eu sur les propriétés étendues de ce monastère. „Les chrysobulles“, fut la réponse du voyageur russe, „n'enlèvent pas à l'autorité dirigeante dans les Principautés le droit légal de demander aux couvents une certaine partie de leurs revenus pour les besoins publics. Tout propriétaire terrien, quel qu'il fût, doit aimer sa patrie, respecter les

autorités que Dieu y a établies et soutenir par tous les moyens leurs projets et entreprises utiles; autrement aucun État, aucun Gouvernement ne pourrait se consolider... L'empire des Phanariotes est passé et le temps est venu où les Roumains, doivent dominer... Vos fermiers sont, peut-être, tous de Grecs récemment venus et enrichis aux dépens des Roumains... Vos archimandrites et vos hégoumènes, qui administrent ces biens, envoient aux Lieux Saints une très faible partie des revenus et en consomment tout seuls la plus grande partie... Les moines de Simopétra, à la Montagne Sainte, vivent d'après les règles les plus rigoureuses de la vie en commun, et leur exarque de Bucarest n'aurait plus qu'à danser aux sons du piano que j'ai trouvé dans sa cellule." – „Mais vos consuls", objecta l'interlocuteur, „Rückmann et un autre, ont pris les ducats de cet exarque et l'ont maintenu, à l'encontre du désir exprimé par le couvent de Simopétra lui-même." Et, un peu plus loin: „En Russie on s'est saisi des biens conventuels; il paraît que votre Gouvernement veut faire la même chose dès qu'il prendra possession des deux Principautés" – „Ce n'est pas nous", fut la réponse d'Ouspenski, „qui jugerons à qui Dieu confiera les Principautés."

Et il avait raison. Au mois de mai 1848 la plupart des jeunes gens qui faisaient leurs études à Paris se trouvaient de retour à Bucarest après avoir vu les scènes révolutionnaires qui avaient mis fin au régime de la royauté, pourtant constitutionnelle, de Louis-Philippe. Ils croyaient pouvoir transplanter tout cela, par la même méthode, dans leur pays, oubliant une seule chose: qu'ils n'avaient à leur disposition ni un peuple d'ouvriers mécontents et batailleurs, ni une bourgeoisie nationale, cultivée et ambitieuse du pouvoir, ni cette tradition d'opposition permanente que la grande Révolution avait transmise, pour la venger, au régime qui l'avait étouffée. Leur espoir suprême était de pouvoir créer une seule Roumanie libérale, républicaine, contenant aussi les frères moldaves et ces frères de Transylvanie qui se préparaient pour la violente insurrection populaire devant les venger de la longue oppression magyare. Mais à Jassy les libéraux n'étaient pas précisément des révolutionnaires, et Kogălniceanu, leur vrai chef, formé à une autre école politique, dans un autre milieu, s'il ne voulait plus de Michel Sturdza, jadis son patron et son bienfaiteur, attendait cependant de la stricte observation du Règlement, œuvre souverainement utile selon lui, le redressement de tous les torts.

S'il y eut donc à Jassy seulement des assemblées de protestation contre de mauvais administrateurs et une répression grossière de la part du gouvernement, qui fit enfermer dans les couvents, puis chasser à l'étranger les chefs de cette jeunesse, Bucarest eut un attentat contre le prince Georges Bibescu, tout aussi „Russe" que son collègue moldave, mais un peu „Français" aussi; et, après le soulèvement militaire d'Islaz, – une petite localité sur le Danube, – l'abdication du même, qui fut remplacé par un Gouvernement provisoire, Eliad se trouvant à la tête de cette jeunesse animée de sentiments et d'idées tout à fait différents des siens. La légalité selon le Règlement avait cessé en Valachie, et le consul Duhamel, d'une famille d'émigrés français, quitta la Capitale.

Il ne devait revenir qu'avec les armées destinées à rétablir, avec l'ordre troublé pendant quatre mois par la noble aventure romantique de cette jeunesse, la légalité selon les traités et les conventions. En même temps que les Turcs passaient le Danube, accueillis en amis pour en faire les rivaux des Russes – et ils comprirent si bien le sens délicat de cette réception qu'ils massacrèrent sans scrupule, sur la colline de Spirea à Bucarest, la compagnie de pompiers rangée pour leur rendre les honneurs militaires, – ces derniers reprenaient le chemin du Pruth. Mais cette fois ils n'étaient plus des libérateurs venus contre le mauvais „esprit français" qui secouait de nouveau la vieille Europe; ceux auxquels on en voulait étaient ces jeunes Roumains, odieux fauteurs de troubles, qu'il fallait expulser et maintenir dans l'exil pour mettre fin à des revendications inadmissibles. Le bureaucrate allemand Nesselrode lui-même avait déclaré que cette nationalité roumaine, devant les traditions de laquelle s'était incliné Pierre-le-Grand et que Catherine II avait voulu soutenir dans son avenir légitime en créant ce royaume de Dacie dont avait songé aussi son petit-fils Alexandre I-er, n'existe pas. On ne saurait pas dire si on espérait encore cette annexion dont parlait le moine de Jassy en 1864 et qu'Ouspenski laissait au jugement impénétrable de la Providence, mais ce dont il s'agissait maintenant c'était d'empêcher par des changements constitutionnels la reviviscence des troubles, qui pouvaient être contagieux, dans le voisinage. Tout en pensant à „l'avenir de la Valachie", ainsi que le disait la proclamation affichée, le 15 septembre a. st., par le général Lüders, sur la seule base possible,

d'un „gouvernement légitime", soutenu par la partie „bien-pensante" de la nation, on procéda avec la Porte à la conclusion de ce traité de garantie, signé le 1-er mai a. st., à Balta-Liman et par lequel, reconnaissant aux Principautés seulement „le privilège d'une administration distincte et certaines autres immunités locales", on donnait au Sultan le droit de nommer des princes pour sept ans, „d'après un mode spécialement concerté, pour cette fois, entre les deux Cours". Les assemblées nationales, remuantes et dangereuses, seront remplacées par des comités spéciaux, par de simples „Conseils ou Divan *ad-hoc*, formés des boïars les plus notables et les plus dignes de confiance, ainsi que de quelques membres du haut clergé". L'occupation des deux pays par des troupes dont on fixait le nombre pour l'époque avant et après „le rétablissement de la tranquillité", obtenait une valeur légale; des commissaires généraux, contrôleurs de l'activité des princes et de la sagesse du pays, fonctionneront pendant ce terme septennaire.

La Russie rappelait la Turquie dans les Principautés, mais pour la première fois elle s'était créée une situation de parité absolue dans leur protection. Il n'y avait plus de „souverain" et de „protecteur"; une „égale sollicitude" avait amené des deux côtés des mesures préservatrices. On avait réservé au Sultan la nomination des princes, mais c'était le seul reste de l'ancien régime pour ces Principautés que, du reste, le cordon des quarantaines, sous les ordres d'un officier nommé selon les indications de Pétersbourg, le général Mavros, avait détachées aussi matériellement du corps de l'Empire ottoman. En ce faisant, on ne s'apercevait pas – tant la diplomatie est myope dans ses triomphes – que, si les deux pays devaient regarder avec la même aversion les deux corps d'armée étrangère vivant à ses dépens, les exilés, la partie pensante de la nation, feront retomber tout le poids de leur rancune sur la Russie seule, qui avait pris l'initiative de cette intervention militaire, et ces exilés, et non les princes *nommés*, Grégoire Ghica pour la Moldavie et pour la Valachie le zélé et capable auxiliaire de Kissélev, Barbu Ştirbei (Stirbey), représentaient l'avenir. Les consuls de France et d'Angleterre le savaient bien, accordant, même après le coup d'État du prince-président, leur appui à la cause vaincue. On avait commis, du reste, la maladresse de faire retentir par la persécution des plaintes qu'on aurait pu étouffer sur le Danube, à Paris et à Londres, où grondait déjà la haine contre la Russie.

Il y eut, en langue française, toute une éclosion de littérature roumaine révolutionnaire dirigée contre la Russie, à commencer surtout par les écrits fatidiques du vieil Eliad, déchu de son siège de tribun et de dictateur. Des amis de la Turquie, comme Jean Ghica (il signe son opuscule de l'anagramme Chainoi), des jeunes radicaux, comme Rosetti et les deux Brătianu, Jean et Démètre, doux rêveurs de républiques danubiennes, collaborèrent de toute leur énergie nationale à cette oeuvre. Abattre la Russie c'était le seul moyen d'arriver à la liberté. La logique des circonstances imposait cette conception.

Combattre la Russie était cependant pour la jeunesse française de cette époque une nouvelle affirmation de la décision inébranlable qu'on avait prise de maintenir à tout prix, et même contre les envahissements possibles du nouveau régime impérial, les conquêtes de la Révolution. L'immense majorité des publicistes parisiens embrassa donc cette cause des Roumains, qui était aussi celle des Polonais et des Magyars même, dont la révolution victorieuse contre l'Autriche n'avait été supprimée que par l'entrée des soldats du Tzar. De fait la guerre se préparait dans les esprits, et il fallut seulement les incidents de 1853–1854 pour la faire éclater.

Cette fois encore ce fut l'Autriche qui, revenue de son rôle de gardienne de la paix européenne, devait mettre le feu aux poudres. Comme elle ne pouvait plus croire au dévouement des Hongrois, elle cherchait un appui dans les autres nations soumises à la plume de ses bureaucrates. Or Roumains et Slaves, opprimés par la fièvre de domination desdits Hongrois, étaient accourus en 1848 pour replacer sur son trône branlant, qu'on sut bien étayer de constitutions changeantes, ce bon jeune homme innocent qui était l'Empereur François-Joseph. Eh bien, s'ils avaient été fidèles, il fallait leur en demander encore plus, en faire les piliers écrasés d'un nouvel ordre d'État qui se serait appuyé en première ligne sur leur bonne volonté solide. Et, comme on trouvait qu'il fallait étendre le plus possible cette base pour la rendre plus solide, on arriva à l'idée magnifique de les réunir, dans le même esclavage très chrétien et absolument philanthropique, à leurs frères qui vivaient, d'après leurs anciennes coutumes nationales, sous le „joug turc", dans les Balcans et sur le Danube, en Bosnie-Herzégovine et dans les Principautés.

Il faut mentionner aussi que, à l'époque même où fut décrété le Règlement Organique, l'Autriche avait montré qu'elle n'entend pas se désintéresser des Principautés. Lorsqu'une révolte des paysans éclata contre les prescriptions des nouvelles lois qui avaient été interprétées à leur ignorance par des agitateurs, ceux parmi les insurgés qui, ayant pris, du reste, l'initiative du mouvement, se montrèrent les plus opiniâtres, allant jusqu'à livrer bataille aux Cosaques, furent les Hongrois de Săbăuani et d'autres centres catholiques du district de Roman[21]. Ajoutons qu'un second groupe de Hongrois, excité par les révolutionnaires de la République magyare en 1848, qui entrèrent, sous le commandement du Polonais Bem, du côté de Slănic et d'Ocna, combattit à Oneşti contre les uhlans et les chasseurs russes du général Moller[22].

On essaya d'arriver au but par un grand coup hardi, selon le système russe, que la timidité perfide de l'Autriche n'avait pas connu jusqu'alors. Le comte de Leiningen, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Constantinople pour demander que l'exécution militaire entreprise contre le Monténégro fût arrêtée dans le terme de quelques jours. La Porte, intimidée, acquiesça à ce voeu impérial qui ne venait pas, cette fois, de Pétersbourg.

Mais cela signifiait substituer au prestige russe dans les Balcans le prestige autrichien. Une autre „Puissance protectrice" avait surgi, et elle s'était faite obéir. La Russie devait une réponse – comme cela allait se passer plus d'un demi-siècle plus tard –, et elle ne tarda pas à la donner. Tirant parti d'une querelle de moines, qui traînait depuis longtemps, sur les églises et les places des Lieux Saints, elle envoya Mentschicov, avec sa morgue et son esprit de provocation bien connus, pour signifier aux Turcs qu'elle entend résoudre, une fois pour toutes, cette question dans son principe même, en s'attribuant la protection exclusive et efficace de „l'Église gréco-slave" et de tous les chrétiens qui s'y rattachent, d'un bout à l'autre des possessions du Sultan. Or l'Angleterre et la France de Napoléon III offrirent à la Turquie, qu'elles tenaient depuis quelque temps en tutelle, leur appui. L'envoyé du Tzar menaça, attendit, protesta et s'en retourna annonçant par son départ une guerre prochaine.

La général Ivine avait à peine évacué les Principautés, au printemps de l'année 1850, lorsque l'ordre du Tzar Nicolas fit saisir de nouveau, en juillet 1853, par les troupes russes de Dannenberg ce

gage habituel contre l'opiniâtreté des refus turcs. Un peu plus tard, le général Gortschacov arriva à Jassy et fit marcher les deux corps d'armée qui se trouvaient sous ses ordres. Grégoire Ghica était encore gardé comme prince du territoire occupé, et ce ne fut qu'après la tardive déclaration de guerre de la Porte qu'il fut déchargé de ses fonctions, le général Ouroussov lui étant substitué (28 septembre).

Il n'y avait eu aucune communication entre Russes et Roumains pendant cette longue occupation anti-révolutionnaire; les commandants des armées impériales s'étaient bornés à fréquenter des salons où leurs collègues turcs, lorsqu'ils parlaient le français et avaient „l'usage du monde", jouissaient des mêmes avantages; comme il n'y avait pas de guerre, il était permis de se distraire et, à un des banquets qu'ils se firent décerner, quelqu'un parmi les officiers russes eut le mauvais goût de porter un toast en l'honneur des dames, „la plus belle récompense du guerrier". Tout au plus belle se laissait-on imprégner dans les conversations aves les jeunes boïars de „l'esprit français", prohibé dans la patrie elle-même. Il n'y eut pas même, parmi ces officiers, quelqu'un qui fût attiré par le pittoresque de cette vie moldo-valaque ou quelque slaviste fouilleur d'archives, comme ce Vénéline, un historien de renom, qui fut le premier à publier des chrysobulles slavons des anciens princes. Après 1853 il n'en fut pas autrement.

Il n'y avait plus – malgré les efforts d'Ouroussov en Moldavie – de Kissélev pour rendre au moins utile au pays l'autorité sans contrôle de la force militaire étrangère. Et même, auprès du nouveau commandant, le général André de Budberg, qui s'installa en mars 1854, ayant pour lieutenant le comte d'Osten-Sacken, comme chef du gouvernement des deux Principautés, on ne trouve pas plus un consul ayant pour les mœurs roumaines et pour le passé de ces régions cet intérêt qui avait amené, sous Michel Sturdza, un Kontzebue à faire connaître à l'Europe occidentale, par l'Allemagne dont il était originaire et dont il écrivait la langue, les meilleurs produits de la nouvelle littérature, exprimant l'âme même d'un peuple en pleine renaissance nationale; le nouveau consul était l'allemand Giers. Quand aux relations politiques proprement dites entre les Russes et ceux auxquels Pierre-le-Grand et Catherine II s'étaient adressés comme à des frères chrétiens unis par l'orthodoxie commune, Budberg s'était empressé de faire aux boïars moldaves un beau

discours pacifique, leur recommandant de s'en tenir à leur devoir et à leurs affaires, „sans se mêler de celles des Puissances en conflit, qui connaissent seules leurs intérêts", la politique extérieure étant, d'après son avis, une dure affaire[23].

L'Autriche avait fait tout ce qui était en son pouvoir dans le but d'empêcher cette occupation menaçante pour ses propres projets; elle avait proposé avec acharnement un „arrangement direct" et avait député au Tzar le général Gyulay pour le dissuader de prendre une décision irréparable. Elle soutint chaleureusement le „projet Bourqueney", par lequel la Russie aurait reçu une satisfaction publique et brillante sans faire marcher ses armées. Lorsqu'elle apprit leur entrée à Jassy, elle s'ingénia donc à trouver le moyen de les en faire sortir. Lorsque le projet Buol, qui paraissait pouvoir être accepté par la Russie, fut abandonné, après la célèbre déclaration „secrète" de Nesselrode, que tout de même on n'exécuterait pas les engagements qu'on aurait pris, l'entrevue des deux Empereurs à Olmütz, les visites de François-Joseph et du roi de Prusse à Varsovie, puis celle du Tzar lui-même à Berlin, étaient destinées à mettre fin au conflit et à empêcher l'établissement des Russes sur le Danube. Cependant on avait eu la déclaration de guerre de la Turquie et la sommation faite à Gortschacov de quitter les Principautés jusqu'au 24 octobre.

La Cour de Vienne ne se découragea pas cependant pour si peu, et elle proposait à la Russie, au commencement de la nouvelle année, des négociations directes, sous son influence médiatrice.

Le comte Orlov, qui vint de la part du Tzar en janvier 1854, fut averti qu'il fallait cependant renoncer aux pays roumains, même si la Russie avait admis l'établissement autrichien dans les Balcans. En février, puis en mars, les Puissances maritimes se mirent de la partie, exigeant l'abandon immédiat du territoire occupé, où des combats acharnés s'étaient livrés, dans l'Olténie, près de Calafat, avec des résulats assez défavorables pour Dannenberg. Sur cette évacuation elles s'entendirent dès 9 mars, à Vienne, avec l'Autriche et la Prusse elle-même.

La France offrait déjà les Principautés à l'Autriche en échange pour la liberté de l'Italie, et le ministre prussien à Londres, Bunsen, faisait entrer dans le lot de François-Joseph aussi la Bessarabie entière et les territoires qui s'étendent jusqu'en Crimée. Paskiévitsch,

le vieux guerrier de 1828, qui venait de faire son entrée en Moldavie, et le conseiller stratégique des armées russes, le Suisse de Jomini, étaient d'avis qu'il faut en finir avec les pièges de cette rivale opiniâtre, en lui déclarant la guerre.

L'Autriche répondit à ses projets en prenant la décision d'occuper elle-même les Principautés dont elle espérait bien ne devoir jamais sortir.

Une dernière invitation fut adressée à Nicolas I-er au moment où les Turcs, conseillés et commandés par des Anglais, repoussaient énergiquement l'attaque russe contre Silistrie (juin). Au nom de l'Allemagne entière, dont elle s'érigeait en représentante attitré, et avec l'assentiment formel de la Prusse, l'Autriche demandait la libération de ce Danube, *qu'elle dominait depuis vingt ans par sa navigation à vapeur* et qui devait être le „Danube allemand". En même temps, pour empêcher les troupes des Puissances occidentales, qui avaient déclaré la guerre au Tzar, d'entrer elles-mêmes dans ce territoire convoité par son ambition, la Cour de Vienne s'empressa de se faire accorder par la Turquie le droit d'en expulser, au besoin, les Russes, d'y rétablir les princes nommés par le Sultan, qui s'étaient réfugiés tous les deux sur son territoire, et de tenir la Moldavie et la Valachie sous sa bonne garde jusqu'à la paix (convention de Boïadschi-Keui; 14 juin).

Les Russes avaient commencé déjà, en juillet, à renvoyer leurs armées. Lorsqu'ils abandonnèrent Jassy, Budberg eut la mauvaise inspiration d'inviter la milice moldave à suivre les drapeaux du Tzar dans la retraite au-delà du Pruth; le commandant de l'artilerie, capitaine Filipescu, refusa de se soumettre à cet ordre illégal. Il fut arrêté et détenu en Russie; 10 000 hommes des troupes impériales cernèrent les Moldaves et les contraignirent à déposer les armes. Cette scène regrettable fit une profonde impression dans le pays, et les adversaires de la politique russe ne manquèrent pas de l'exploiter dans la presse de l'Occident. Le 4/16 septembre il n'y avait plus un Russe dans les Principautés. Au millieu du mois d'août, les Autrichiens de Hess et de Coronini se présentèrent pour les remplacer. En septembre, les deux Capitales furent occupées en grande solennité. Les contemporains, roumains et étrangers, constatent le manque complet de sympathie de la part de la population.

On procéda lentement, mais méthodiquement, à la prise en possession du pays entier, pour le présent, mais aussi pour l'avenir. Les princes rétablis furent vigoureusement empêchés de prendre des mesures tendant au retour de l'ancien ordre de choses, de l'autonomie nationale visant à l'indépendance. De plus en plus on chercha à réduire le rôle des Turcs, qui avaient aussi des troupes d'occupation, que Hess traitait de „hordes barbares", soutenant une „administration asiatique". Il était question de créer un „parti autrichien" surtout en Moldavie, en accordant au gouvernement des emprunts favorables; les nouveaux chemins de fer devaient rattacher les Principautés, par Vârciorova, Predeal et Burdujeni, avec l'Autriche seule. Après une „protection" bienfaisante, soutenue par une puissante armée, on aurait travaillé, par des moyens économiques, à la „conquête morale", puis l'annexion se serait peut-être imposée de soi-même; elle n'était pas, du reste, absolument nécessaire pour faire de ces provinces un territoire d'exploitation au profit de l'Autriche bienfaisante. Le général autrichien Ficquelmont allait prouver, dans sa brochure „La politique de la Russie et les Principautés Danubiennes", que ce droit revient à l'Autriche seule, qui, par la possession de la Bucovine et de la Transylvanie, détient les sources des rivières qui arrosent ces pays. Et cet État ne voulait plus désormais être inquiété dans cette possession de territoires roumains par ces idées de nationalité qui commençaient à mûrir dans l'esprit des nouvelles générations roumaines. En tout cas, la Russie devait être écartée des bouches du Danube, „fleuve allemand", fût-ce même pour y installer, sous un contrôle européen, la faible Moldavie, agrandie de territoires bessarabiens, rétrocédés par le Tzar, ou la Turquie en décadence[24].

Or, la victoire des Puissances maritimes en Crimée, gagnée au prix de si grands efforts, amena, non la cession à l'Autriche de tout le reste du territoire habité par les Roumains, jusqu'au Dniester, mais bien, dans le sens des idées que Napoléon III n'avait pas été en mesure d'appliquer ailleurs, la formation d'un État national roumain, fût-ce même, dans la première conception de cette oeuvre, sous l'aspect d'une simple confédération moldo-valaque. Malgré tous ses efforts, ses lenteurs calculées, ses retards diplomatiques, l'Autriche fut contrainte à vider le terrain, sans laisser un seul regret là où aucune espérance ne l'avait appelée. Elle ne laissa pas même, en

dehors du service télégraphique, rien qui rappelât le séjour pendant presque trois ans de ses armées sur le territoire des Principautés.

Mais jusqu'au bout, son agent à Jassy, le baron Goedel, lutta contre l'idée de l'Union, essayant de susciter, par les moyens d'une corruption qui ne savait même pas être généreuse, un parti autrichien favorable au séparatisme moldave. Avec la Turquie, qui rêvait de faire ressusciter, par un organisme administratif moderne, copié d'après celui de l'Empire français, l'ancienne unité de la grande époque conquérante, avec l'Angleterre, dont la pensée politique en ce qui concerne cet Orient chrétien d'Europe s'était figée dans le dogme de l'inviolabilité territoriale des dominations du Sultan, elle se consacra à une œuvre négative qui ne pouvait pas atteindre son but. Tous ceux qui s'efforcèrent, cédant à des motifs différents, de rendre l'Union roumaine impossible, ou au moins imparfaite, trouvèrent un appui dans la chancellerie, perpétuellement intrigante, de l'Agence. La Porte venait de créer Caïmacam pour la Moldavie, avec la mission de présider l'Assemblée, le „Divan ad-hoc" qui devait manifester les voeux de la nation, le jeune Grec Nicolas Vogoridès, époux de la fille du riche Conachi et intéressé lui-même à l'insuccès du parti national unioniste par son ambition de revêtir la caftan des „hospodars". Il fit des élections scandaleuses, dont le résultat devait être une Assemblée nettement séparatiste; son principal auxiliaire fut nécessairement Goedel.

Napoléon III fit casser le résultat de cette falsification électorale, menaçant de rompre les relations avec ce misérable État turc que sa volonté venait d'arracher à la ruine; un Divan, qui correspondait vraiement à la volonté des Moldaves, fut élu, mais, si le terrain était définitivement perdu à Jassy, on ne discontinua pas les intrigues à Constantinople même jusqu'à ce que les Assemblées qui devaient donner deux princes aux deux pays s'entendirent pour concentrer leurs voeux sur le candidat du parti unioniste moldave, Alexandre Jean Cuza, – *le fait accompli* du 24 janvier a. st. 1859, que l'Europe, représentée dans le conférences de Paris, dut reconnaître.

La diplomatie russe n'avait qu'une voie à suivre: contrecarrer les projets de l'Autriche, se venger de l'agression manquée de 1854, empêcher des futures immixtions sur le Danube. Si cela signifiait soutenir l'Union, favoriser l'accomplissement des voeux les plus chaleureux des Roumains, d'autant mieux, aurait-on pu dire. Ç'aurait

été, en effet, continuer cette belle politique du XVIII-e siècle qui commençait par étudier avec sympathie l'état des esprits de la nation pour se gagner des sympathies en employant la puissance russe à la réalisation de ce programme. Malheureusement on avait dépassé ce point de vue pour faire par la diplomatie la politique de cette seule diplomatie, renforcée dans les intérêts et les préjugés de sa caste. Ce n'était pas en tout cas le Grec francisé de Basily, représentant de la Russie aux conférences spéciales de Bucarest, qui aurait pu se rappeler une tradition ou tenter des innovations sur ce sujet. Or, ce qui est accompli seulement sous l'impulsion d'un sentiment négatif contre un tiers ne crée pas précisément pour celui qui en est obligé quand même, une dette de reconnaissance.

Du reste, ces Principautés Unies, cette Roumanie, avaient été créées comme un châtiment de la Russie, comme un instrument contre ses ambitions en Orient, comme un empêchement à ses intérêts sur le Danube inférieur, dans la Mer Noire et vers les détroits des eaux libres du Sud. On s'en rendait compte à Bucarest aussi bien qu'à Pétersbourg. L'oeil soupçonneux de l'Empereur des Français, gardien jaloux de sa création politique, veillait, du reste, à ce que le passé fût complètement oublié par ceux qui devaient préparer aux Roumains un avenir. Et, comme les représentants de la Roumanie nouvelle étaient, du prince au dernier sous-préfet, les élèves, par voie directe ou indirecte, des écoles libérales de l'Occident, ils acceptaient avec plaisir de jouer un rôle qui correspondait si bien à leurs propres sentiments.

Du côté de la Russie donc, qui voyait dans l'État danubien uni et libre l'image même de sa défaite et de son humiliation, il y eut l'appui accordé aux moines grecs réclamant les biens-fonds „sécularisés" par Cuza et au clergé monacal, le Métropolite moldave Sophronius à sa tête, auquel il avait imposé une constitution laïque. De l'autre côté, le gouvernement de Cuza, et le prince lui-même, avait des relations avec Dunin-Borkowski et le parti révolutionnaire polonais, qui considérait le souverain danubien comme un de ses principaux protecteurs. Ce fut seulement lorsqu'une troupe armée d'insurgés de cette nation entra sur le territoire roumain, qu'il fallut mettre fin à cette politique, par trop compromettante; il y eut un combat formel à Costangalia, qui finit par la victoire, plutôt gênante, et sous plus d'un rapport, des troupes roumaines.

On demandait déjà au prince élu en 1859 de se décider à quitter sa situation pour faire place, dans l'intérêt même du pays, à un successeur appartenant à quelque dynastie étrangère, qui offrirait de meilleures garanties d'impartialité et de continuité politique. Des sources dignes de foi affirment que Cuza, qui ne tenait guère à son trône après avoir accompli ces actes qui formeront toujours sa gloire la plus pure: affirmation de l'Union roumaine, reconnue par la Porte en sa personne, expulsion des moines grecs et délivrance économique, fût-elle même si incomplète, du paysan, se serait déjà entendu avec la Russie pour établir à sa place, au moment opportun, un des ducs de Leuchtenberg, Serge, qui, ayant des attaches bonapartistes, descendaient, par leur mère, la Grande-Duchesse Marie, de Nicolas I. Or, ce rapprochement d'un gouvernement autocratique était pour les radicaux, le plus grand crime de la part d'un chef d'État qu'ils n'avaient jamais entouré de leurs sympathies. Depuis longtemps le terrain avait été préparé à Paris pour un changement de régime en Roumanie; le nouveau chef d'accusation contre Cuza devait emporter la partie. Un complot militaire fut fomenté et, grâce à la tolérance indolente, au mépris à l'égard de ses adversaires que professait le prince, il réussit. Alexandre Jean I-er fut détrôné le 11 février a. st. 1866; il consentit en souriant à signer l'acte d'abdication qu'on lui avait présenté.

Son successeur fut un prince allemand, de la branche rhénane, catholique, de Hohenzollern; bien que fils d'un premier ministre prussien, Charles I-er avait gardé de sa descendance française par les femmes – une grand-mère appartenait aux Murat et l'autre aux Beauharnais – des attaches puissantes avec la France et surtout avec les Napoléonides revenus au pouvoir. Son élection, admise par le roi Guillaume, tolérée ironiquement par Bismarck, qui n'y voyait pas précisément un atout de sa politique, fut chaleureusement acceptée par l'Empereur des Français.

Cela marquait, dès le début, le caractère de sa politique. Si Cuza avait été anti-russe par son devoir de reconnaissance envers le principal protecteur, envers le créateur presque, en fait d'appui étranger, de son pays, le prince Charles le fut, non seulement comme allié de famille et protégé de Napoléon, – qui ne s'était pas encore réconcilié avec la Russie, dont il soupçonnait les agissements en Orient et dont il savait bien les efforts incessants de se dégager des

prescriptions gênantes et profondément humiliantes du traité de Paris, – mais aussi comme prince allemand.

La Russie n'avait pas manqué, du reste, de légitimer par son attitude la plus récente cette politique. Une conférence s'était réunie à Paris après l'acte de février pour prendre une résolution sur l'avenir de cette Roumanie dont la base légale même venait d'être ébranlée par la victoire des conspirateurs. Il fut question, ainsi qu'on le voit par les explications du général La Marmora, président du Conseil italien à cette époque, de passer les Principautés à l'Autriche, selon l'ancien projet de compensations pour l'Italie subjuguée: on aurait payé sur le Danube la rançon de Venise; l'Italie s'y serait prêtée, bien qu'à contrecoeur, l'Empereur n'aurait pas dit non et Bismarck n'accordait pas une trop grande importance à cette affaire de troc, dont l'immoralité n'avait rien de choquant pour sa conscience. On alla jusqu'à envisager la possibilité d'établir à Bucarest, à Jassy les princes allemands dépossédés pour que, en échange de ses bons offices au profit d'une entente générale pacifique, la France impériale eût les deux rives du Rhin.

La Russie garda une attitude assez réservée. Mais on voyait bien que le traité de Paris lui pesait, qu'elle voulait que toute trace de sa défaite fût effacée par le retour de l'ancien ordre de choses dans cette Roumanie qu'on avait improvisée à ses moments de suprême faiblesse pour la tourner contre l'avenir national russe. Ses diplomates auraient voulu que la réunion des Principautés disparût avec le personnage même au nom duquel elle avait été proclamée, comme un acte définitif de la part des Roumains eux-mêmes, mais sans que cette conception eût été admise par la Turquie elle-même, qui se présentait comme propriétaire légitime, et par ses amis. Et on attribuait à des influences venues de Pétersbourg cette révolte, ayant le Métropolite Callinique à sa tête, qui ensanglanta, en mai 1866, les rues de Jassy, avant l'élection d'un nouveau prince, pour orner de la couronne moldave la pauvre tête légère de ce Nicolas Roznoveanu qui avait débuté dans la vie publique, comme Bibescu, son contemporain plus heureux, en récitant un discours français devant Ribeaupierre, de passage en Moldavie.

À ce moment ce qui décidait de la politique russe ce n'étaient plus les souvenirs du romantisme orthodoxe de ce dix-huitième siècle complètement oublié, ni même les traditions plus récentes de la

revanche, personnifiée dans les individualités elles-mêmes qui se trouvaient à la tête des affaires, Gortschacov, devenu un chancelier tout-puissant, et Jomini, le réorganisateur de l'armée. Et, de l'autre côté, ce puissant sentiment de race dans le plus large sens du mot, cet envahissant panslavisme, qui, venant de Karamzine, était représenté vers 1860–1870 par une grande partie de la diplomatie – Ignatiev, ambassadeur à Constantinople, en était tout imprégné – et de la Cour elle-même, alors que l'opinion publique ne vibrait qu'au récit des souffrances de ces „frères slaves" – orthodoxes ou non, ceci était devenu un point secondaire – qu'il s'agissait de délivrer. Or, les Roumains, par la Bessarabie rétrocédée, qu'ils détenaient, avec ses anciens habitants roumains et ses nouveaux colons bulgares, sinon par la constitution même de leur État, entraient dans le programme froidement négatif des premiers sans faire partie du programme chaleureusement positif des derniers.

Il y eut donc, pendant le nouveau règne, selon les vicissitudes de la politique française elle-même envers la Russie, la mission à Pétersbourg, en 1868, de Jean Cantacuzène et de cette *persona grata* que devait être l'évêque Melchisedec, qui paraissaient s'y être rendus seulement pour y traiter de la situation de l'Église roumaine laïcisée, de l'affaire pendante des couvents de Bessarabie et des questions d'administration limitrophe, d'anciennes dettes qui traînaient et de tribunaux consulaires. Puis il y eut un projet de mariage entre le prince Charles et la Grande-Duchesse Marie, fille d'Alexandre II, projet bientôt abandonné. On décida un voyage à Livadia pour ne pas donner un caractère trop engageant à ce voyage à Pesth et à Vienne qui mit les bases d'une entente entre les Roumains et les intérêts magyars, représentés, avec une finesse séduisante, par le chancelier, tout autrichien en apparence, qui fut Andrássy (1869). Et puis, rien.

Rien jusqu'à cette révolte de l'Herzégovine, puis de la Bosnie, qui mit de nouveau sur le tapis la vieille „question d'Orient".

Les peuples de la Péninsule, les Serbes, qui s'étaient mis en première ligne par la noble ambition et l'esprit hardiment organisateur du prince Michel, les Grecs qui rêvaient d'annexions en Épire et en Thessalie aussi bien qu'en Crète, les Bulgares prêts aux révoltes libératrices, s'étaient tournés plus d'une fois vers les Roumains, comme vers leurs aînés et leurs anciens bienfaiteurs. Le nouveau Gouvernement s'arrêta à leur égard aux simples actes de

politesse internationale; le traité conclu avec Michel, traité dans lequel on ignore encore le texte des conditions secrètes, fut bientôt oublié. Derrière toutes ces agitations Charles I-er soupçonnait „le parti panslaviste“ et ses intrigues, et son aversion pour ce parti „rouge“ fit perdre à l'ancien carbonaro Brătianu lui-même, pour un laps de temps, l'influence exercée par lui, grâce à sa personnalité captivante, sur un prince qu'il avait presque choisi et, en tout cas, introduit dans le pays. Un Ministère de concentration conservatrice, avec Démètre Ghica à sa tête, fut celui qui conclut, en 1869, pour s'assurer au moins un appui à l'étranger, le pacte, nécessaire peut-être à son heure, mais fatal dans ses conséquences, même les plus immediates, avec l'Autriche dualiste, formée en 1867. On voit le prince chercher un appui, contre ses difficultés intérieures et extérieures, dans une protection commune de la France, de l'Angleterre et de la Prusse, qui aurait résolu aussi sur d'autres points cette question d'Orient[25]. De Paris on lui avait indiqué, dès 1869, Vienne et les cercles politiques hongrois comme suivant une politique orientale qui était celle de la France même. „S'abstenir de toute immixtion dans les affaires de Transylvanie“ était la première condition pour pouvoir s'entendre avec les nouveaux amis auxquels il fallait donc s'habituer[26].

On était convaincu à Vienne de s'être définitivement engagé avec la Roumanie, qui s'attendait à des relations de bon voisinage, possibles, selon l'opinion de ses chefs, si les deux parties se maintenaient „sur le terrain du droit et du respect réciproque“[27]. La diplomatie autrichienne n'avait plus qu'un seul souci: maintenir les amis roumains dans des sentiments d'incertitude soupçonneuse à l'égard de la Russie. On le vit bien en 1870, lorsque le pays vécut quelques mois dans l'appréhension d'un passage du Pruth par les Russes, ce qui détermina le ministère conservateur, qui suivait les conseils perfides du Cabinet de Vienne, à faire des propositions d'alliance aux Turcs, – et il alla même jusqu'à admettre le passage du Danube par les armées du Sultan et le concours des troupes roumaines, fût-ce même sous les ordres d'un Pacha quelconque[28].

Il fallait bien le faire, puisque, à en croire Andrássy, le bon apôtre, Gortschacov était decidé, non seulement à faire envahir le territoire roumain, mais à briser l'Union de 1859 et à ramener les Principautés à leur ancienne existence politique toujours menacée.

Au contraire, l'Autriche, non contente de faire de cette existence et du libre développement de la nation roumaine, entre les frontières du nouvel État, une des bases de sa politique, était disposée même à le consolider en donnant au prince et à son Gouvernement, avec l'assentiment de l'Europe, le moyen de vaincre, par des changements constitutionnels devenus indispensables, les difficultés intérieures. Dans le mouvement révolutionnaire, républicain, de Ploieşti, provoqué par la fausse nouvelle d'une victoire française, ce qui aurait permis de se défaire d'un prince prussien, on pouvait indiquer aussi, à travers l'action criminelle des „rouges" radicaux, l'influence, toujours aux aguets, du „panslavisme".

Rassuré de ce côté par l'engagement de 1869, Andrássy pouvait se tourner donc vers les Balcans pour y reprendre cette politique de 1854 qui avait failli donner à François-Joseph la domination de la Péninsule et celle du „Danube allemand" en plus.

En 1874, le raccordement des lignes de chemin de fer avait été accordé, contre l'opinion publique, à l'Autriche, mais dès 1875 elle concluait une convention avec la Turquie concernant les travaux à accomplir pour ouvrir aux Portes-de-fer la navigation du Danube. La Roumanie protesta, parlant de ses droits de souveraineté sur son territoire. La diplomatie viennoise sut arracher cependant, au cours de la même année, au pays si profondément blessé par cette attitude, la première convention de commerce. Il y avait bien des clauses qui permettaient l'asservissement économique du pays, mais on était très satisfait de s'être fait reconnaître, à l'encontre des prétentions arrogantes de la Turquie, comme État gardant le droit de conclure au moins ces conventions que la Porte elle-même avait concédées, tout en défendant formellement les traités, dans l'acte de reconnaissance du prince Charles. Ceci n'empêcha pas cependant Bismarck de replacer la Roumanie dans les limites de la souveraineté du Sultan lorsqu'il menaçait de s'adresser à ce dernier si on tardait encore à dédommager les actionnaires allemands de l'aventure de chemins de fer réussie, dans ce bon pays crédule, par l'escroc Strousberg, ce Juif d'origine allemande qui finit un peu plus tard par échouer dans une prison russe.

La révolte de la Bosnie et de l'Herzégovine éclata en 1875. Ces deux provinces étaient, sans doute, accablées d'impôts, et l'administration turque n'a jamais été considérée que comme la

forme officielle de l'abus. Il y avait, sans compter l'agitation des émissaires serbes qui rêvaient d'une Yougoslavie indépendante, bien des motifs à un soulèvement. Mais ces quelques milliers de paysans, rassemblés au hasard sous la conduite de tel aventurier étranger ou de tel chef indigène improvisé, n'auraient pu guère résister pendant deux ans à une armée ottomane bien équipée et conduite d'après les normes européennes sans un appui étranger puissant et continuel.

On le chercha, bien entendu, dans le „panslavisme". Les Turcs publièrent à Pesth un recueil de documents pour prouver que l'impulsion était venue de la Russie, l'ennemie héréditaire. Ignatiev, celui qui parlait de „l'autonomie ou l'anatomie" qu'il faut imposer au Sultan, était le grand coupable. Mais quiconque se rend compte de l'état des armées russes à ce moment et même du peu d'unité qui régnait dans l'action diplomatique reconnaîtra qu'il faut s'adresser ailleurs.

Or tous les indices désignent la nouvelle Autriche, qui essayait encore une fois d'échapper à une prépondérance magyare par trop exclusive. Déjà en 1873 le jeune prince serbe Milan, qui avait été amené à Livadia avant d'avoir visité son suzerain turc à Constantinople, fut attiré à Vienne aussi, dans les mêmes circonstances. L'Exposition Universelle avait fourni un prétexte pour manquer encore une fois au devoir de politesse envers le Sultan. Sous un autre prétexte, celui de soigner sa santé dans une station balnéaire en Occident, le prince fit, en 1874, son second voyage de Vienne, après que la nation eût été révoltée par le manque d'égard, qui avait été témoigné à son chef au cours de son voyage en Turquie. Un Ministère serbe dut quitter le pouvoir pour avoir déplu à la Cour impériale, et, lorsqu'il s'agit d'un traité de commerce avec la Serbie, l'Autriche le renvoya dédaigneusement à un avenir plus lointain, comme s'il s'était agi de faire une grâce au petit État danubien. Le journal „Politik" parlait ouvertement à ce moment de l'intention qu'on avait à Vienne de fonder un autre Yougoslavie que celle dont on rêvait à Belgrade, un État pan-serbe sous la souveraineté d'un archiduc-roi, fût-ce même au prix de permettre à la Russie un établissement similaire en Bulgarie.

Le 2 avril de l'année suivante, 1875, l'empereur François-Joseph, qui avait rencontré l'opposition des Serbes de la principauté, commença ce voyage en Dalmatie qui signifiait bien autre chose que

la visite de ses propres possessions. Il voulait présenter à la vénération des Balcans leur futur souverain chrétien, leur Tzar de nuance occidentale, qui venait déloger l'influence de l'autre, ce Tzar oriental qui tardait à accourir pour l'oeuvre de délivrance. Aux festivités de Cattaro, Milan n'avait pas été invité, et toutes les attentions, d'un caractère particulièrement flatteur, se tournaient vers le jeune prince du Monténegro et vers le représentant du prince de Roumanie, qui en fut tout ébloui. „Je suis content de la Roumanie", daigna dire François-Joseph à ce dernier. „Vous marchez dans une bonne voie, et la stabilité que vous devez au prince sera toujours le plus s ûr garant de progrès. Vous avez des hommes vraiement capables. *Nous avons beaucoup d'affaires entre les deux pays, mais je suis rassuré à présent*. Cela va mal en Serbie. La Skouptschina est composée d'hommes ignorants. La Serbie n'a pas d'hommes. Je suis fort content du prince du Monténegro. Il s'est vraiement bien conduit. C'est un digne homme (!)."[29]

Quelques mois plus tard, la révolte éclatait parmi ceux des chrétiens balcaniques qui étaient les voisins immédiats des possessions autrichiennes. Le consul impérial se mêla aussitôt de l'affaire, offrant de prendre sur lui la médiation. Le général Rodich fit de manière que les insurgés ne se trouvassent jamais sans armes, sans munitions et à court d'autres moyens. Et, de son côté, Andrássy entretint pendant ces deux ans l'Europe entière de son projet de réformer la Turquie, de lui octroyer, de Vienne, la nouvelle charte de son existence politique, qu'il aurait sauvée, non sans en avoir été récompensée dans le sens qu'on peut déjà entrevoir. „Ici on croit généralement", écrivait l'agent de Roumanie à Belgrade, à la date du troisième départ pour Vienne, en vue d'y célébrer son mariage, de Milan, enfin gracié par le futur Empereur de tous les Balcans, „que l'Autriche est l'auteur des menées de Herzégovine ou qu'elle cherche à en profiter".

Pendant ce temps la Russie officielle gardait une expectative presque timide, Ignatiev seul continuait une politique qui représentait plutôt sa personne et servait plutôt son ambition de paraître le maître de la situation. De Pétersbourg on n'avait jamais envoyé en Roumanie d'autres conseils que ceux de la patience.

En 1874 Strémoncov, chef du Département asiatique, recevant George Filipescu, envoyé du prince Charles – et on l'avait accepté

dans cette qualité, malgré les violentes protestations turques, – assurait que la Russie ne considère pas les Roumains comme „des dindons qu'on engraisse pour en faire une meilleure bouchée", qu'elle n'a même jamais eu l'intention d'une annexion. „Toute augmentation de territoire", ajoutait-il, „ne pourrait qu'être fatale à l'Empire. Aucun gouvernement n'oserait en assumer la responsabilité... Pour ce qui est de la Roumanie, elle a toujours été de la part de la Russie, l'objet d'une bienveillance désintéressée."

Le projet Andrássy et le grand fracas dont il fut accompagné par une diplomatie qui aime la mise en scène ne provoqua aucune jalousie. Lorsqu'il fallut acquiescer aussi aux vœux de l'Angleterre, qui voulait sauver à tout prix et contre n'importe quel ennemi – à commencer, bien entendu, par le „panslavisme" – son ancienne cliente, le Cabinet de Pétersbourg admit aussi ces conférences de Constantinople, dans lesquelles Salisbury, député, avec toute son importance, pour y représenter les intérêts de son pays, devait jouer le premier rôle, qui avait échappé pour le moment au pacificateur autrichien. Or, Midhat-Pacha se mit de la partie, et il signifia aux membres de la conférence qui travaillaient à leur inutile œuvre laborieuse, cette Constitution ottomane qui dégageait la Turquie des obligations prises alors que ses populations, n'étant pas des facteurs dans un régime de liberté, en étaient réduites à invoquer la philanthropie des coreligionnaires chrétiens. La Russie laissa faire, et elle paraissait disposée à prolonger des négociations qui auraient empêché peut-être, retardé à coup sûr, la rupture.

NOTES

1. **Actes et fragments**, II, p. 562.

2. L'Autriche prétendait que la Russie avait voulu la compromettre par ce passage du prince fuyard; **Actes et fragments**, p. 531.

3. Hurmuzaki, X, p. 575 et suiv.

4. **Ibid.**, p. LXXII et suiv.

5. **Ibid.**, pp. LXXIII-LXXIV.

6. **Actes et fragments**, II, p. 664.

7. **Ibid.**, p. 687.

8. Hurmuzaki, X, p. 397.
9. **Ibid.**, p. 439.
10. **Ibid.**, p. 445 et suiv.
11. Drăghici, **Istoria Moldovei**, II, pp. 172–173.
12. **Ibid.**, pp. 175–176.
13. **Ibid.**, pp. 178–179.
14. Drăghici, **ouvr. cité**, pp. 188–189.
15. Voy. sur Strilbitzki l'étude de M. Émile Picot dans les „Mélanges de l'Ecole des langues orientales vivantes", et sur Païsii, N. Iorga, **Histoire de la littérature roumaine au XVIII-e siècle (en roumain)** II, p. 390 et suiv.
16. St. Berechet, dans le *Neamul Românesc literar*, année 1910, p. 713 et suiv.
17. Il citait aussi Milescu, M. St. Berechet nous signale dans le *Viestnik Evropy* de l'année 1828 son procès pour cette coupe d'or chinoise dont parle Neculce.
18. Voy. N. Iorga, **Histoire des relations entre la France et les Roumains**, p. 115 et suiv.
19. Calendarul „Neamului Românesc", année 1917, p. 104 et suiv.
20. Cf. aussi revue Drum Drept, année 1913, p. 37 et suiv., éditée par N. Iorga.
21. Drăghici, **ouvr. cité.**, pp. 184–185.
22. **Ibid.**, pp. 215–216.
23. Drăghici, **ouvr. cité**, p. 242.
24. Voy. N. Iorga, „**La politique de l'Autriche envers l'Union**", dans les „Annales de l'Académie Roumaine", XXXIV, p. 835 et suiv.
25. **Politica externă a Regelui Carol**, pp. 54–55.
26. **Ibid.**, p. 60.
27. **Ibid.**, p. 78.
28. **Ibid.**, p. 88 et suiv.
29. **Ibid.**, p. 117, note 1.

CHAPITRE XI

La Russie et l'Indépendance roumaine

Durant tout ce laps de temps la diplomatie russe n'avait eu aucunes relations avec la Roumanie, dont le Ministère conservateur de Lascăr Catargi, celui du général Florescu, puis le Ministère mixte et enfin le gouvernement libéral, formé sous la présidence de Jean Brătianu, en juillet 1876, exprimaient à chaque occasion la ferme résolution de maintenir une „politique de neutralité et de respect des traités" – comme si le traité de Paris, derrière lequel on se tassait peureusement, avait encore existé! – „la plus stricte neutralité", le pays formant un „territoire impénétrable à l'action tour à tour prédominante des différentes Puissances étrangeres"[1]. Le 4/16 janvier on était allé jusqu'à promettre de marcher contre la Russie, si elle s'avisait de tenter une nouvelle invasion.

Au mois de juin, Michel Kogălniceanu, devenu pour trois mois ministre des Affaires Étrangères, ne demandait à la Turquie, dans les termes les plus obligeants, que le thalweg du Danube pour frontière, une solution équitable dans la question des îles du Danube et la reconnaissance, dans toutes les formes et avec tous les droits, de la personnalité politique de cette nouvelle Roumanie que les hommes d'État de Constantinople affectaient de voir avec les yeux des Vizirs de Mohammed II ou de Soliman-le-Magnifique. On se déclarait, sans doute, sympathique aux aspirations de liberté qui menaient à la révolte les voisins du Sud, mais „étrangers par la langue, par le sang et par le génie aux races qui habitent la Turquie". Sur ce point les gouvernants, des deux partis, et les Chambres étaient du même avis, et, quant au prince, qui avait la passion de la gloire, comme ses contemporains en Allemagne, et le noble désir de présider aux destinées d'une nation indépendante et libre de suivre la seule ligne que lui indiquaient ses destinées, il n'avait exprimé jusqu'alors aucune opinion[2].

Andrássy applaudissait chaleureusement à cette politique, qui n'était pas celle de ces Slaves balcaniques qu'il affectait de mépriser dans leur barbare turbulence. Il rappelait à ses amis roumains qu'ils devaient leur situation actuelle à une action prudente sur les seules voies de la paix. Déclarant hautement ne rien craindre des aspirations irrédentistes roumaines, car la nation magyare restait en tout cas supérieure, il recommandait la plus grande circonspection, surtout en ce qui concerne les relations avec la Russie toujours aux aguets. Et, en échange, Kogălniceanu lui-même faisait entrevoir la possibilité de faire mieux valoir à l'avenir les „intérêts réciproques de la Roumanie et de la Hongrie", par une forme de confédération quelconque[3].

Si, vers la fin de son administration, Kogălniceanu, – celui, du reste, parmi les hommes d'État roumains, qui avait des idées plus claires et plus justes sur la politique russe, – eut le courage de déclarer que son pays „ne peut pourtant pas cacher les préoccupations et les sympathies que lui inspire l'état de quelques provinces de la Turquie" et qu'il déteste ces „atrocités bulgares" dénoncées, comme on le sait bien, par Gladstone dans le Parlement anglais, qu'il ne consent pas à garder un silence qui le rendrait à peu près complice de „ces crimes hideux qui se commettent presque à ses portes"[4], son acte fut désavoué publiquement, aussi bien par le président du Conseil dont il avait fait partie que par Brătianu même, qui le remplaça[5]. La Roumanie se résigna, tout en empêchant le passage des bandes bulgares, à rester impassible, scrupuleusement préoccupée de sa seule neutralité, pendant cette guerre entre la Serbie et les Turcs, qui finirent, sous ses yeux compatissants, à rester les vainqueurs[6].

Or, la Russie populaire ne voulait pas admettre le massacre de ses frères balcaniques et la catastrophe de cette „idée slave" elle-même qui avait pris possession de tous les esprits. „Nous ne resterons pas", proclamait hautement le Saint-Synode, „la peur dans les cœurs et les bras croisés, spectateurs indifférents, mais nous montrerons au monde civilisé qu'en dehors de la Russie officielle, il y encore une Russie religieuse, qui, dans la lutte contre le Croissant, n'a jamais reculé devant les sacrifices qui sont dignes des enseignements et des préceptes du Christ sauveur"[7]. Le Tzar dut accorder une satisfaction à l'opinion publique révoltée, en parlant, au mois d'août, à la fin des grandes manoeuvres, de cet „honneur de la Russie, encore intact, dont il est dépositaire", ajoutant que, „si cet honneur venait à être attaqué, l'armée fera son devoir", après quoi il embrassa son frère, le Grand-Duc Nicolas, „plusieurs généraux faisant de même entre eux"[8].

Déjà, le mois précédent, Alexandre II s'était rencontré à Reichstadt avec François-Joseph. En cédant, d'un côté, toute vue sur la Serbie et, de l'autre, toute prétention à la domination de Constantinople, on s'était entendu tacitement à abandonner les bases du traité de Paris[9]. Quant à celles qui serviront au nouvel ordre de choses, une conférence des Puissances garantes devait décider, celle que nous avons vu siéger à Constantinople. Déjà cependant le prince Charles était d'avis que la cession de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche fournirait à la Dalmatie ce *hinterland* dont elle avait besoin[10].

Bientôt après, en septembre, le Tzar lui-même, demandant à l'Autriche cette coopération diplomatique qui lui était nécessaire pour ne pas être soupçonné de buts particuliers et égoïstes, mettait en perspective, si cependant elle n'atteignait pas son but, une occupation commune des territoires ottomans les plus proches: Bulgarie, d'un côté, Bosnie et Herzégovine, de l'autre[11]. Déjà depuis des mois le général russe Tschernaïev, à la tête de ses volontaires, était, „non seulement le collaborateur militaire des Serbes, mais celui-là même qui conduisait leurs opérations et proclamait le pauvre prince vaincu comme roi de la grande Serbie indépendante“ (5/7 août[12]).

Ce fut à ce moment, en septembre, que la Roumanie elle-même, sans y avoir été provoquée par un autre motif que le refus des Turcs de négocier avec „l'administration“ des Principautés – étant „occupés de choses plus importantes“[13], – s'adressa à la Russie. Accompagné du ministre de la guerre, colonel Slăniceanu, Brătianu se rendit à Livadia.

Mais dans ce voyage on n'avait pas en vue l'intervention de la Principauté dans la guerre qui pouvait s'ouvrir d'un moment à l'autre et par rapport aux préparatifs de laquelle le chancelier Gortschacov recommanda seulement aux Roumains d'éviter les apparences choquantes d'une neutralité plus favorable aux Turcs. Mais on craignait que, le traité de Paris ayant été sacrifié par l'Autriche et son alliée, la Prusse, alors que la France n'avait ni le désir, ni la force de la défendre, la Bessarabie rétrocédée ne fût pas en danger, ainsi qu'on l'assurait déjà, de plusieurs côtés, d'être perdue[14].

Ce sera désormais le point capital dans les relations entre les diplomates de deux pays qui ne se connaissaient guère et qui paraissaient n'avoir rien à se confier à ce moment de crise, si important pour leur avenir réciproque. Les Roumains n'étaient pas des „frères slaves“ comme les Serbes et les Monténegrins, ni des pétitionnaires couverts du sang de leur martyre, comme les Bulgares;

ils furent donc rélégués dans le même rang des indifférents, bien que chrétiens orthodoxes et même voisins, où se trouvaient depuis longtemps les Grecs. Et, quant à ces diplomates, les uns cherchaient à s'assurer de la prise en possession de la Bessarabie méridionale après une guerre victorieuse, tandis que les autres, les Roumains, faisaient leur devoir officiel et patriotique en cherchant à les en empêcher.

À les en empêcher par tous les moyens, même par celui de l'amitié, de l'alliance, de la collaboration contre les Turcs, de l'abandon enfin de cette politique autrichienne vers laquelle, jusqu'au bout, on se tourna cependant pour échanger des sourires.

Ce fut, si l'on excepte l'impatience militaire du prince Charles, dont l'orgueil souvent blessé par les Turcs frémissait, le sens purement négatif de l'entrée en action de la Roumanie, et le caractère purement négatif même de cette intervention devait en être déterminé, faisant finir par la haine franche une collaboration qui avait dans la méfiance réciproque son origine même.

On négociait encore à Londres, au mois de novembre, sur la neutralité roumaine, que l'Europe, déjà divisée et incapable de toute action commune, aurait garantie, comme celle de la Belgique, alors heureuse; celui qui fut chargé de ces pourparlers, Jean Ghica, ancien prince de Samos, était un anglophile, mais surtout un ami des Turcs et un ancien adversaire déclaré de la politique russe en Orient. L'Angleterre répondit en faisant tout dépendre des décisions de cette conférence de Constantinople qu'elle considérait comme sa création, son moyen principal d'action pour arracher la Turquie à la ruine imminente.

Quand à l'Autriche, Andrássy recommandait, quelques semaines plus tard et malgré les engagements qu'il avait pris avec la Russie, de ne pas se compomettre avec cette Puissance; si la Roumanie, au cas d'un passage du Pruth par les armées du Tzar, consent à retirer sa petite armée dans l'Olténie, à proximité de la frontière autrichienne, on lui garantira, non seulement la situation politique actuelle, mais même l'accomplissement d'une partie de ses voeux si modestes (note du 17 décembre a. st.)[15].

Pour contrecarrer cette action, la *Russie officielle ne fit rien.* Ignatiev seul essaya de réagir dans le sens de ses propres projets. En novembre, un de ses fonctionnaires, M. de Nélidov, venait clandestinement à Bucarest pour y remplir une vague mission qui tendait à fixer les conditions dans lesquelles les armées impériales passeront, au cas d'une guerre, à travers ce pays qu'on ne voullait

considérer que comme un territoire quelconque. On lui demanda une plénipotence formelle, qu'il dut attendre longtemps.

Le prince ne voulait guère donner son assentiment à un acte qui ne commencerait pas par des garanties contre les projets qu'on attribuait à la Russie. M. de Nélidov se vante, dans ses mémoires récemment publiés, d'avoir cherché à endormir ces préventions, partagées par Brătianu lui-même, en introduisant dans cette garantie, qu'il avait dû accepter, une tournure de phrase qui n'engageait que sous le seul rapport du but de sa mission, le passage des troupes russes: si par suite de ce passage seul la Turquie cherchait à porter atteinte à l'inviolabilité du territoire roumain, la Russie prenait sur elle de la faire respecter [16]. Ce ne fut cependant qu'après la notification faite au gouvernement de cette Constitution ottomane qui prétendait concerner aussi la Roumanie et son prince comme simple „chef d'une province privilégiée", que la décision fut prise et, grâce à l'intervention des émisaires spéciaux du Grand-Duc Nicolas la convention fut signée des deux côtés [17].

L'Autriche eut-elle vent de ces négociations? Faut-il voir dans son influence l'envoi d'un émissaire turc à Bucarest, dont l'arrivée suivit de près celle de Nélidov?[18] En tout cas, elle était trop préoccupée des conférences de Constantinople, qui s'ouvrirent le 11/23 décembre, pour demander d'autres garanties au gouvernement roumain que les assurances formelles qui lui avaient été données à plusieurs reprises.

Lorsque l'acte de Midhat, „fait accompli", vint clôre, d'une manière plutôt ridicule pour les représentants de l'Europe, les séances, la Russie ne s'empressa pas de déclarer cette guerre dont elle avait menacée si les choses ne suivent pas leur cours normal. Elle se laissa persuader, par l'Autriche avant tout, de tolérer une expérience des résultats de cette Constitution. Elle abandonna la Serbie, heureuse de ne rien perdre par le traité du 28 février 1877, et le Monténegro, qui, plus heureux, s'obstinait encore à la lutte. Mais elle ne put pas consentir à ordonner la démobilisation qu'on lui demandait, et, en mars 1877 déjà, Gortschacov déclarait que la question est entrée dans une „nouvelle phase". La mission d'Ignatiev à Londres et à Vienne n'eut pas de succès: Andrássy lui répondit froidement qu'„il n'est pas encore temps d'aviser" [19].

Encore une fois la diplomatie russe se montra docile. On n'attendait pour procéder à la démobilisation qu'une paix convenable avec le Monténegro et l'arrivée de cet ambassadeur turc spécial qui viendra à Pétersbourg négocier sur le sort de cette chrétienté

orientale qu'on ne pouvait tout de même abandonner sans garantie aucune à son sort. Mais, le 9 avril, Savfet-Pacha, enivré par les espérances de revanche, de conquête, de toute la nouvelle Turquie, répondait avec fermeté qu'elle ne peut pas accepter ce protocole de Londres conclu sans sa participation. Le Monténegro devrait se reconnaître partie intégrante de l'Empire et, en fait de démobilisation, c'est à la Russie elle-même de commencer. La Porte, munie de cette mirifique Constitution, n'accepte pas même „un intérêt commun de la part de l'Europe, qui n'a plus à se mêler de ses affaires, les chrétiens ne formant désormais qu'une partie quelconque d'un seul corps politique".

Cela signifiait la guerre. Gortschacov en informait les représentants de la Russie à l'étranger par sa déclaration du 7 avril a. st. Dès le 4 cependant, une convention de passage était conclue avec la Roumanie, Kogălniceanu étant revenu au Ministère des Affaires Etrangères.

Dans le préambule, de contenu politique, on insistait, selon le désir manifesté peut-être par les hommes d'État roumains, qui ne voulaient pas quitter, se lançant dans l'aventure, cette forteresse diplomatique du traité de Paris qu'ils s'obstinaient à croire inexpugnable, sur les intentions de l'Europe elle-même à l'égard de la Turquie; la Russie apparaissait comme intervenant au nom des Puissances, dans le seul but d'assurer un meilleur sort aux chrétiens soumis au Sultan incapable de les protéger contre l'irritation des Mahométans. Tout en garantissant les droits politiques de l'État roumain, tels qu'ils découlent, non seulement des traités, mais aussi de sa propre Constitution, on gardait le libellé de Nélidov en ce qui concerne cette garantie comprenant le territoire bessarabien qu'on évitait de désigner d'une façon claire et précise. Ce n'était pas, malgré cette partie initiale, d'un caractère plus élevé, un traité, mais une simple convention entre deux „gouvernements". Au moment où elle prenait le rôle de mandataire de l'Europe, la Russie ne pouvait pas commencer par en violer les clauses reconnaissant préalablement une indépendance que le Parlement roumain proclama aussitôt, le 10 mai a. st., pour créer un nouveau „fait accompli" favorable aux intérêts du pays.

Les armées russes se trouvaient déjà sur le territoire roumain. Malgré l'affectation d'une neutralité qui n'aurait pas été entamée par le passage, concédé, par nécessité évidente, des troupes du Tzar, il fallait bien en arriver à une entente de collaboration, au moins en ce qui concerne la défense de la Roumanie contre une tentative

d'intervention turque, la Turquie ayant expressément demandé au prince de coopérer avec le Séraskier Abdoul-Kérim[20]. S'imaginer qu'une armée peut passer simplement par le territoire d'une nation indépendante, disposant d'une armée est possible pour le *distinguo* des diplomates, mais pas aussi pour la réalité des choses. Et puis, si l'armée russe, dont la préparation insuffisante fut bientôt un fait évident, n'arrivait pas à accomplir sa mission, si elle devait quitter cette terre ottomane qu'elle s'était empressée d'atteindre, par Măcin, dans le Dobroudscha, et par Zimnicea, dans la Bulgarie, la poursuite inévitable de l'ennemi se serait-elle arrêtée aux limites d'une indépendance non-reconnue par l'Europe et proclamée au moment même où, par la convention du 7 avril, on avait accompli, de fait, un acte de provocation envers la Porte?

Dans les cercles militaires on se rendit compte ausitôt, d'un côté et de l'autre, des nécessités de la situation. Le prince Charles, qui dut être déconseillé pour ne pas se rendre à Kichéniev[21], n'était pas, pour les motifs que nous avons déjà indiqués, le seul à désirer une collaboration; le Grand-Duc Nicolas, commandant suprême, était du même avis. Les généraux russes avaient été festoyés officiellement par le prince dans le voisinage immédiat de sa Capitale, alors que les canons turcs avaient déjà commencé le bombardement de Brăila et d'Oltenița, paraissant annoncer un passage prochain des troupes du Sultan et des bandes de bachibouzoucs qui se faufilaient sur le territoire roumain pour accomplir leur œuvre habituelle de pillage et de massacre. On parlait encore de cette neutralité que la Turquie avait déjà nommée: trahison, le jour où Charles I visitait le Grand-Duc à Ploiești et même celui où l'empereur Alexandre faisait son entrée à Bucarest comme hôte du prince. La proclamation de l'Indépendance elle-même, tout en créant, dans l'intention de la Roumanie, une nouvelle situation de droit envers l'ancienne Puissance suzeraine, n'aurait rien changé dans la situation de fait. Le gouvernement faisait semblant de n'avoir pris aucune initiative, cédant seulement par nécessité aux voeux d'une nation blessée et menacée par ceux-là même qui devaient être ses défenseurs.

On pressait, au mois de mai, l'Europe, – qui attirait l'attention seulement par le procès de décomposition qu'elle subissait – de reconnaître cette indépendance, de faire entrer cette nation désormais libre, mais ayant d'autant plus besoin d'une tutelle des Puissances, dans les clauses, élargies pour la circonstance, du traité de Paris, suprême sauvegarde de l'avenir roumain. Et il y avait aussi ceux qui, dans le Conseil de couronne du mois d'avril – Kogălniceanu

lui-même, alors qu'il n'était pas encore ministre, penchait vers un dernier appel à Vienne –, recommandaient, comme Démètre Ghica, l'auteur de l'alliance autrichienne, de „consulter aussi le Gouvernement autrichien et même d'exiger de lui qu'il occupât, avec la permission de l'Europe, la Roumanie, pour empêcher le passage de toute armée étrangère (!)", ou, comme Jean Ghica, de permettre aux Turcs aussi une invasion. Il ne faut pas oublier non plus, ceux qui croyaient, comme Jean Ghica, dans les sympathies toutes particulières de cette Autriche, qui ne peut avoir que des intentions protectrices, du moment que cet État lui-même serait menacé par l'occupation russe du pays[22].

Du côté russe, Gortschacov, préoccupé uniquement de détruire la dernière trace du traité de Paris, était décidé à contrecarrer les projets du Grand-Duc et à empêcher, par des déclarations brutales, faites au nom de l'Empereur lui-même, toute coopération roumaine, en se bornant tout au plus à ajouter qu'il s'agit, dans ce refus, absolu et définitif, seulement d'une action „au-delà du Danube".

On avait signifié au représentant roumain à Pétersbourg, le général Jean Ghica, la résolution impériale: „qu'on ne conviait point la Roumanie à une collaboration et que tout ce que cet État pourrait tenter de ce côté-là sera fait à ses risques et périls", et encore faut-il se soumettre au commandement supérieur russe et poursuivre le même but, alors que les autorités militaires roumaines ont manifesté la tendance d'agir isolément et sur un théâtre séparé, ce qui constitue une „impossibilité politique". Et, de plus, „la Russie n'a pas besoin du concours de l'armée roumaine", car „les forces qu'elle a mises en mouvement sont plus que suffisantes, même pour avoir jeté les bases des destinées futures de l'État roumain"[23].

Lorsque le prince Charles parla ensuite directement au Tzar à Ploieşti de son désir de gagner l'indépendance du pays et d'en affirmer la valeur par une action militaire, Alexandre II ne donna aucune réponse[24].

Mais ce n'était là que la politique personelle du prince, encouragé par le Grand-Duc. Ses ministres se tournaient encore vers l'Autriche inspiratrice. Kogălniceanu était d'avis qu'il faut suivre le conseil d'Andrássy et retirer les troupes roumaines dans l'Olténie. De fait on abandonna aux Russes seuls la ligne du Danube jusqu'à l'embouchure de l'Olt. „Nous tenons trop", écrivait Kogălniceanu, le 25 juin a. st., „à l'appui bienveillant de l'Autriche, et aujourd'hui plus que jamais"[25]. En échange pour cette attitude de docilité, *Andrássy promit, dès le mois de juillet, cette Dobroudscha, qui n'était pas*

entrée dans les calculs des Roumains, où rien n'était encore préparé et dont la possession de fait appartenait aux troupes du général Zimmermann, qui y faisaient une propagande bulgare. Le rapport envoyé le 8/20 juillet par Bălăceanu, l'agent de Roumanie à Vienne, est d'une clarté parfaite: „*L'Empereur et le comte Andrássy sont disposés à vous faire donner à la prochaine paix une partie de la Dobroudscha*"[26].

Mais le gouvernement roumain, qui avait réclamé hautement, jusqu'au dernier temps, à la Turquie la possession de ces bouches du Danube que les diplomates de Paris avaient confiées en 1856 à la Moldavie, ne voulait plus de la Dobroudscha, ni du Delta lui-même, *dans l'offre desquels il voyait une compensation préalable pour la Bessarabie méridionale*, qu'il ne voulait pas perdre, que toute une opposition violente et avide du pouvoir lui interdisait d'abandonner. On était arrivé cependant à la conviction que l'action militaire roumaine s'impose, qu'il y a des „intrigants" qui en voudraient au prince s'il la manquait. On se rejeta donc sur la région de Vidin et de ses environs, „de 15 à 20 kilomètres, et rien au delà"[27]. C'est pourquoi Charles I tint à donner, à Calafat, par sa présence un caractère solennel au bombardement contre la vieille forteresse turque.

Mais le prince lui-même, qui avait sa propre opinion sur le fait de la Bessarabie, continuait ses démonstrations dans le sens contraire. Les Roumains collaborèrent à l'attaque heureuse contre les monitors ottomans qui encombraient le Danube. Lorsque les troupes impériales passèrent le fleuve, on les remplaça de bon gré dans leurs positions. Bien qu'on eût refusé un „ordre" russe en ce qui concerne l'occupation de Nicopolis – et Kogălniceanu y mit de l'aigreur, imposant au prince une attitude dans le même sens –, il y avait sans doute dans l'armée cette coopération que la diplomatie russe refusait de toute sa hauteur, pour ne pas mêler des éléments nouveaux à cette question de la Bessarabie, à laquelle tout le monde pensait sans oser encore en parler ouvertement.

Or, les Turcs se montraient capables de gagner la victoire; Osman-Pacha avait fait du bouge balcanique de Plevna, où il s'était arrêté, une place de premier ordre. L'avance des armées russes était désormais empêchée et mise en danger par cette force turque qui se trouvait, menaçante, derrière elle.

Après la première défaite du général Schilder-Schuldner, le Tzar demanda le passage du Danube par les Roumains; il le demanda formellement et avec précipitation, par le général Ghica.

Gortschacov avait été invité à changer de ton, à Bucarest, où il se trouvait. Les Roumains occupèrent Nicopolis.

Une dernière fois cependant on voulut sonder l'Autriche. Kogălniceanu se rendit aussitôt à Vienne, pour une mission secrète sur laquelle l'information manque complètement. On sait seulement qu'Andrássy, qui avait déjà la garantie du lot autrichien dans les Balcans, se montra, cette fois, plus tolérant pour les Russes, recommandant à ses clients seulement une grande prudence, qui leur ferait obtenir de sa grâce de meilleurs frontières dans cette Dobroudscha que les Roumains ne demandaient pas et qu'on ne s'en obstinait pas moins à leur proposer[28].

Pendant l'absence de Kogălniceanu, les insuccès des Russes prirent les proportions d'une catastrophe prochaine. „Les Turcs", télégraphiait, le 19/31 juillet, le Grand-Duc à son ami princier, „ayant amassé les plus grandes masses à Plevna, nous abîment. Prie de faire fusion, démonstration, et, si possible, passage du Danube que tu désire faire entre le Jiul et Corabia. Cette démonstration est indispensable pour faciliter nos mouvements"[29].

Brătianu était d'avis qu'il ne faut plus tarder d'agir „franchement". La quatrième division roumaine était déjà en marche sur Plevna, mais la troisième retardait encore. Le président du Conseil et le ministre de la Guerre s'étaient rendus aux quartiers du Tzar et en avaient rapporté de bonnes nouvelles: les Roumains devaient passer, du côté de Corabia, et, „tout en coopérant à côté de l'armée russe, conserver leur individualité et leur commandement en chef"[30]. Une entrevue eut lieu entre Alexandre II et son nouvel allié. Comme la nécessité d'un commandement unique s'imposait, on finit par trouver une solution en confiant cet honneur au prince de Roumanie, qui eut pour conseiller *ad latus* un général russe[31]. Peu après, le passage de l'armée roumaine eut lieu par Corabia.

Il n'y avait cependant, sous le rapport diplomatique, rien de nouveau; le Tzar avait donné personnellement des assurances au prince; le gouvernement roumain s'en montra préoccupé, choqué même. Il y avait un courant d'opinion publique défavorable à un pareil engagement. Comme on ne s'attendait pas à des succès immédiats, les esprits n'en étaient que plus agités. Lorsque cependant les troupes roumaines se saisirent, le 30 août a. st., de la redoute de Grivitza, il y eut comme une joyeuse communion dans la victoire. On ne vit qu'un peu plus tard, après les sacrificies inutiles du 6 septembre, que Plevna demande un long et difficile investissement, pour pouvoir

entraîner, en vrai Sébastopol balcanique, par sa chute le sort même de la guerre.

L'événement longtemps attendu arriva enfin en novembre. Osman capitula, et le premier officier ennemi auquel il s'adressa fut le colonel roumain Cerchez. Le Grand-Duc Nicolas employait les termes les plus enthousiastes pour reconnaître le secours des Roumains, qui, s'il avait empêché aussi l'invasion de leur territoire par les Turcs vainqueurs, avait seul rendu possible la continuation heureuse de la campagne par les troupes impériales fortement éprouvées.

Mais le rôle de l'armée avait déjà cessé avec la capitulation. Continuer la collaboration n'était pas dans les intentions du prince, qui tenait à son „action séparée", pour avoir le droit de se présenter séparément, comme individualité politique distincte, aux négociations de paix. Il fallut entreprendre ces opérations contre Vidin que les Serbes considéraient comme une immixtion dans leurs droits et que l'Autriche finit par désapprouver avec la dernière énergie; de ce côté, elle ne voulait pas avoir les Roumains sur la rive droite du Danube. „L'Autriche", disait-on sèchement, „ne consentira jamais à l'annexion de Vidin à la Roumanie"[32].

C'est la situation où les Roumains furent surpris par l'armistice russo-turc de Kazanlyk et la conclusion hâtive, le 4 mars, de la paix de San-Stefano. On sait ce qu'elle contenait à leur égard en dehors de la reconnaissance de l'indépendance: cession par la Turquie à la Russie de la Dobroudscha pour que cette Puissance pût l'échanger contre la Bessarabie, qu'elle réclamait comme devant lui échoir par l'annullation même du traité de Paris. La France en avait fourni le précédent lorsqu'elle recevait des mains de l'Autriche Venise pour la transmettre au royaume d'Italie, qui l'avait payée par la cession de la Savoie.

Le prince Charles avait espéré pouvoir nouer des relations particulières avec les Turcs. Il avait député au quartier-général du Grand-Duc le colonel Arion pour demander que la Roumanie fût admise aux négociations et solliciter, entre autres, les bouches du Danube et une occupation de la rive droite, de Vidin à Nicopolis, sans compter une indemnisation de cent millions[33]. On insista, on protesta aussi contre la clause qui ouvrait aux armées russes de Bulgarie un chemin par la Roumanie. Mais l'armée n'était plus maîtresse des événements. Les conditions avaient été envoyées de Pétersbourg par la diplomatie, et on renvoya devant elle les réclamations des alliés. Du reste, un État dont l'indépendance n'est pas reconnue ne peut pas prendre sa place à des négociations de paix. Alexandre II, qui se

rendait compte parfaitement des difficultés morales de la situation, insistait personnellement auprès du prince pour trouver le moyen d'en finir sans le scandale d'un acte d'accusation devant l'Europe[34]. Pour l'éviter, on aurait consenti à réduire la partie qui devrait être rétrocédée, la bornant aux anciennes conquêtes de Souvorov sur les Turcs, et on risquait même, par la mission d'Ignatiev, qui parut à Bucarest un moment, l'offre de l'union personnelle avec la Bulgarie, de population plutôt mélangée, qu'il s'agissait de créer[35]. On répondit par le rappel des troupes roumaines qui se trouvaient en Bulgarie et par la protestation indignée du Parlement roumain[36].

En avril, on était sur le seuil même d'une rupture, d'un conflit armé. Gortschacov avait parlé, dans un de ses moments de mauvaise humeur, de la possibilité d'un désarmement de cette armée roumaine qui faisait mine de résister „Une armée qui a combattu à Plevna sous les yeux de l'Empereur Alexandre pourra bien être écrasée, mais elle ne se laissera jamais désarmer" fut la réponse de Charles I[37].

Pendant trois mois la Roumanie employa tous les moyens pour échapper à un démembrement qu'elle avait plus d'un motif de qualifier d'injuste. Elle ne rencontra en Europe que des sympathies purement platoniques; chacun pensait à ses avantages, et le congrès de Berlin, sur lequel les Roumains fondaient leurs dernières espérances, ne se réunit, en juillet, qu'après que tous les arrangements avaient été duement conclus, uniquement pour en proclamer le résultat.

L'Autriche avait donné déjà en janvier sa réponse: „nous croyons que vous vous êtes entendus là-dessus avec vos alliés"[38]. On lui objecta naïvement que la Russie menacerait cette liberté du Danube que la diplomatie viennoise comptait confisquer bientôt pour son propre usage[39]. Mais, au mois de mars, D. A. Sturdza ayant été envoyé à Pesth, on excitait à la résistance cette Roumanie, qui devait faciliter par cette attitude de meilleures conditions pour cette annexion masquée de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche que la Russie avait admise dès 1876[40].

Tisza déclara dans le Parlement hongrois que les circonstances rapprochent la Hongrie de la Roumanie[41]. Le 4 avril, François-Joseph lui-même faisait devant Brătianu, venu pour implorer ce concours autrichien, l'éloge du patriotisme roumain, d'une „réputation établie sur ce sujet", mais recommandait en même temps de „faire cesser les agitations actuelles". Il croyait à ce moment pouvoir réunir à Vienne même le congrès de paix et imposer ses conditions à la Russie victorieuse.

Brătianu et Kogălniceanu furent donc „entendus" à Berlin pour que le congrès n'en maintînt pas moins ses résolutions dont l'extrême délicatesse ne pouvait pas être atteinte sans remettre en question tous ces problèmes sur lesquels on ne s'était entendu que trop péniblement. La Bessarabie ne fut pas cédée, elle fut évacuée; en échange, les Roumains entrèrent dans la Dobroudscha comme dans une conquête de leurs armes. Pour avoir la frontière de Sud de cette nouvelle province, on eut à passer par de nouvelles épreuves; du côté de Silistrie on avait occupé Arab-Tabia, et il fallut l'abandonner sous la menace d'une attaque des troupes russes qui étaient encore restées en Bulgarie.

Ce pays fut pendant vingt ans comme un champ d'expérience pour la diplomatie impériale. Les relations avec la Roumanie devaient être dorénavant dominées par l'aspect sous lequel se présentait à un moment donné ce problème bulgare. Après la chute d'Alexandre de Battenberg il y eut de nouveau le projet d'Union personnelle avec la Roumanie, mais cette fois il était l'œuvre du parti anti-russe de la Principauté voisine. Heureusement il échoua.

La politique de Gortschacov lui avait survécu, cette dure politique de territoires, sans aucune conception des droits nationaux, qui n'était elle-même que la continuation de l'ancienne politique de Nesselrode, le collègue de Metternich et son émule. La Roumanie, considérée en dehors de la nation qu'elle représentait et qui est la plus nombreuse du Sud-Est européen, ne pouvait être dans cette manière de considérer les choses qu'un simple empêchement, un obstacle qu'il faut écarter à la première occasion.

La nation russe elle-même avait protesté contre l'attitude de cette diplomatie en 1878; elle avait exprimé nettement son opinion qu'il aurait fallu poser franchement les bases d'une action qui demandait aux Roumains aussi bien qu'aux Russes le sacrifice de leur sang, qu'on aurait le devoir de les dédommager largement dans cette Péninsule des Balcans où ils avaient rétabli leur ancienne réputation de bravoure. Comme cependant il n'y avait pas de relations suivies entre les deux pays – ni même des relations économiques –, ce fut à la diplomatie de décider. L'attitude des chefs de son action à Pétersbourg menèrent la Roumanie, malgré les liens étroits d'un passé encore récent, dans le camp des Puissances Centrales, dès 1884, de même que, un peu auparavant, l'attitude de la France envers les intérêts africains de cette Italie moderne, qui était cependant un peu sa création, mena cette dernière, contre toutes ses traditions et,

malgré d'autres intérêts, de beaucoup supérieurs, dans ce même camp allemand et magyar, où il n'y avait pas d'autre place pour des nations latines que celle d'un isolement surveillé de près.

Des relations intellectuelles n'avaient pas été non plus établies. Si les Roumains furent parmi les lecteurs les plus assidus de cette littérature russe moderne des grands romanciers, d'une si profonde et douloureuse humanité, il faut l'attribuer à ces traductions françaises qui lui donnèrent une valeur universelle. Elle n'en exerça pas moins une profonde influence sur tout ce qu'on a écrit chez nous dès 1890. Cette influence bienfaisante ne peut pas, bien entendu, être mise en même ligne que celle qui donna à une partie de l'agitation radicale en Roumanie, tour à tour, le caractère socialiste, représenté d'abord par la revue „Contemporanul" de Jassy, fondée par un Américain affilié au nihilisme, puis celui du nouveau courant des „amis du peuple", des *narodnics*. Ces propagateurs de l'esprit qui anime une partie de la société russe n'ont pas amené, par suite des antagonismes mêmes qu'ils représentent, la sympathie que mérite ce monde immense où germent peut-être les meilleurs semences d'avenir pour l'humanité[42].

Il y a trois ans que le Tzar Nicolas II est venu à Constanța voir ce que la Roumanie a accompli sur cette terre de la Dobroudscha qu'elle avait payée de son sang et de son héritage ancestral en 1877. Une brutale usurpation pèse aujourd'hui sur la place même où se sont rencontrés le chef des armées de Plevna et le petit-fils d'Alexandre II; ceux qui, après avoir dévasté ce territoire, l'occupent aujourd'hui, répresentent envers les Russes aussi bien qu'envers les Roumains l'oubli éhonté de tout devoir de reconnaissance. Une revanche prochaine mettra fin à cet attentat et prononcera la sanction nécessaire.

Cette victoire sera gagnée, au nom des principes les plus sacrés, au nom de l'humanité menacée dans ses droits et dans son avenir, par les efforts suprêmes des deux nations qui auront combattu cette fois avec toutes les forces et tout l'élan des masses populaires elles-mêmes. Elles s'en rappelleront pour nouer des liens qui ne seront pas des chaînes, et pourront durer donc éternelement pour le bien de cet Orient où ce n'est pas la „méthode allemande" servie par les hordes bulgares et turques qui accomplira l'œuvre de civilisation si longtemps retardée. Et cette communauté de civilisation sera plus utile pour tout le monde que l'„idée slave" et que la diplomatie de tendances napoléonniennes, toujours tâtonnant vers les annexions, des Allemands et de leurs éléves en Russie, jusqu'à Nesselrode, à Gortschacov et à Giers.

NOTES

1. **Ibid.**, pp. 133, 135, note 1.
2. **Ibid.**, pp. 142–143.
3. **Ibid.**, p. 144 note 1.
4. **Ibid.**, p. 150 et suiv.
5. **Ibid.**, p. 148.
6. **Ibid.**, p. 154 et suiv.
7. **Ibid.**, p. 158 note 1.
8. **Ibid.**, p. 159, note 1.
9. **Ibid.**, p. 160.
10. **Aus dem Leben König Karls**, III, p. 52.
11. **Politica externă a Regelui Carol**, pp. 162–163.
12. **Ibid.**, p. 165 et suiv.
13. **Ibid.**, p. 146, note 2.
14. **Ibid.**, pp. 168–170, 173–174.
15. **Ibid.**, pp. 174–175; **Aus dem Leben König Karls**, III, pp. 89–91.
16. Revue des deux mondes, année 1915, IV, p. 245 et suiv.; notre „Buletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale", III, p. 135 et suiv.
17. **Politica Regelui Carol**, pp. 173–174, 188.
18. **Ibid.**, p. 175.
19. **Ibid.**, p. 125.
20. Ibid., p. 199.
21. **Ibid.**, p. 199.
22. **Ibid.**, pp. 192–196.
23. **Ibid.**, p. 222, note 1.
24. **Aus dem Leben Köning Karls**, III, pp. 174–175.
25. **Politica externă a Regelui Carol**, p. 227.
26. **Ibid.**, p. 225.
27. **Ibid.**, p. 228, note 1.
28. **Ibid.**, p. 235 et suiv.
29. **Ibid.**, p. 237, note 1.
30. **Ibid.**, p. 238, note 3.
31. **Ibid.**, pp. 238–239.
32. **Ibid.**, p. 258, note 1.
33. **Ibid.**, pp. 265–266.
34. **Ibid.**, p. 27 (d'après Aus dem Leben König Karls, III, p. 456).
35. **Aus dem Leben König Karls**, III, p. 457.
36. **Politica externă a Regelui Carol**, p. 273 et suiv.
37. **Aus dem Leben König Karls**, IV, pp. 18, 87, 96.
38. **Ibid.**, p. 263.
39. **Ibid.**, pp. 272, 278.
40. **Ibid.**, p. 285.
41. **Ibid.**, p. 288.

42 La littérature roumaine a été plus récemment seulement l'objet d'articles fugitifs dans la „Gazette de Bessarabie" de 1860, 1861, 1866, 1867, 1868 par Hornatzki, Tanski et surtout Filatov. Quelques pages dans l'„**Histoire de la littérature universelle**" par Vladimir Zlatov (vol. III). Cf. Licea, dans le Neamul Românesc Literar, V, pp. 719–721.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES